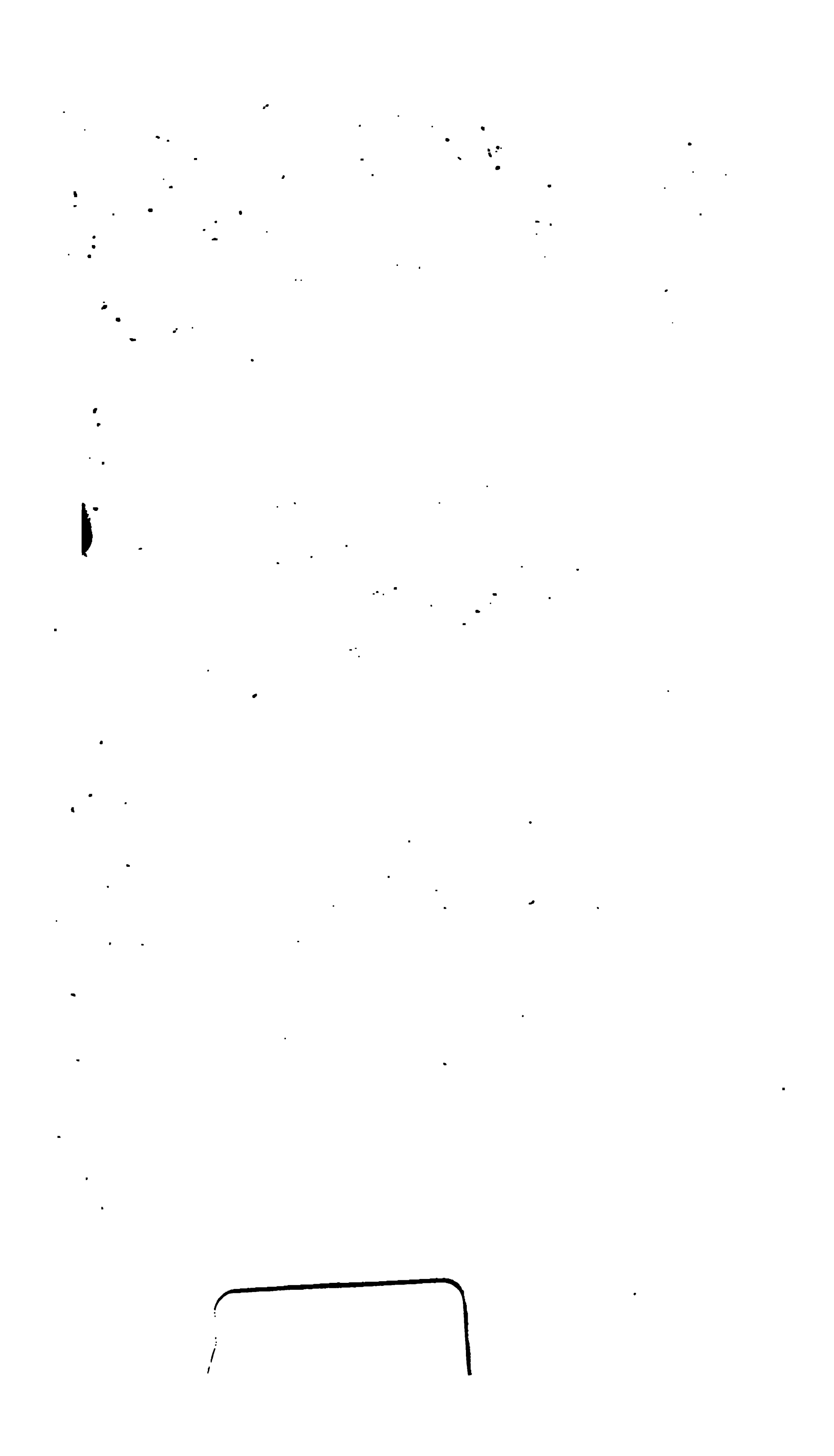




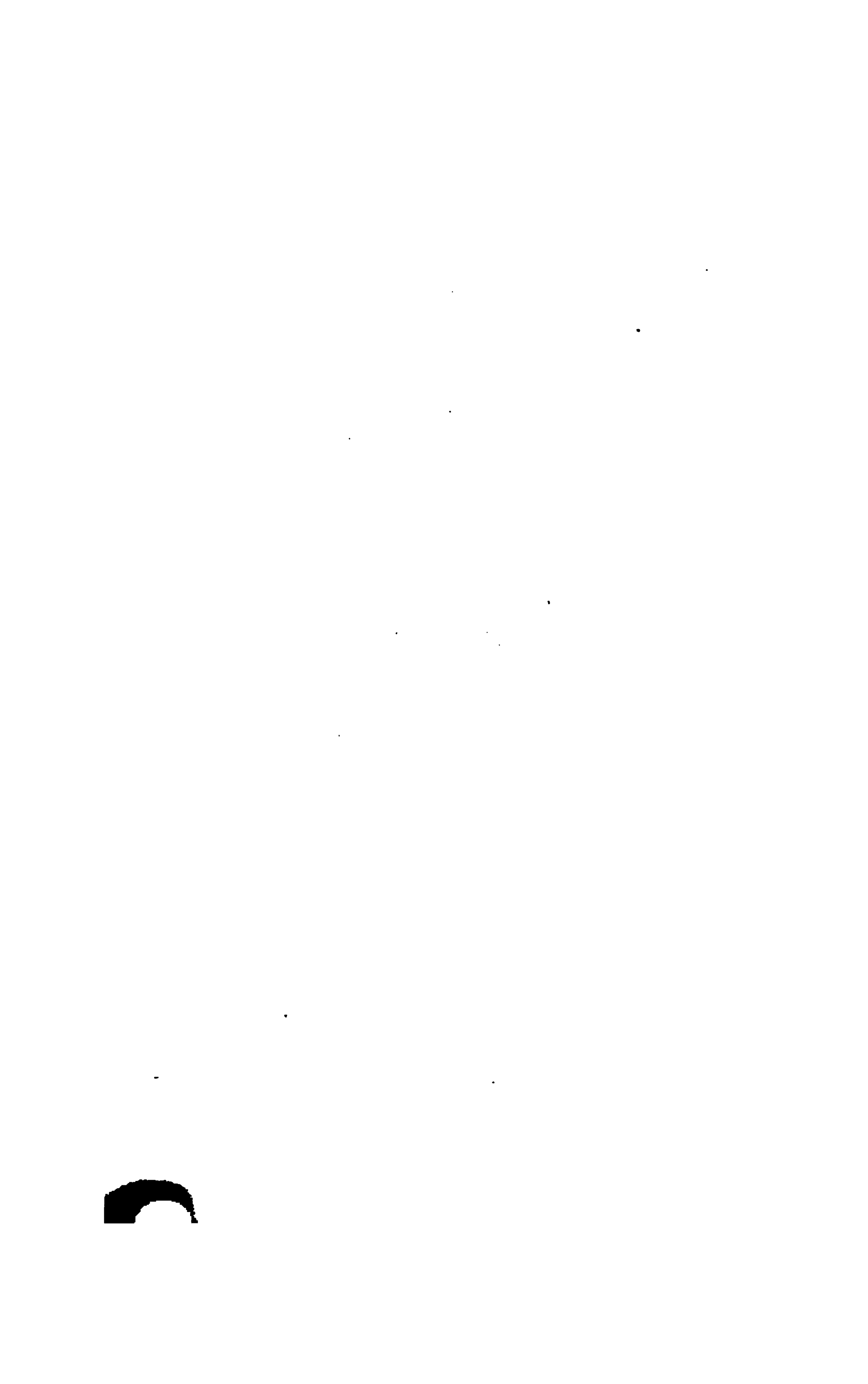


HISTOIRE

DE

SAINT MARTIN

ÉVÊQUE DE TOURS.



HISTOIRE

DE

SAINT MARTIN

ÉVÊQUE DE TOURS

CONTENANT

L'HISTOIRE DE SA VIE ET CELLE DE SON CULTE

PAR ACHILLE DUPUY

Curé d'Azay-sur-Indre,

ANCIEN PROFESSEUR AU PETIT-SÉMINAIRE DE TOURS,
MEMBRE CORRESPONDANT DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DE TOURAINE,
AUTEUR DES *Chants de l'Aurore*, POÉSIES.



Tours

IMPRIMERIE LADEVÈZE, RUE ROYALE.

1852

ÉPITRE DÉDICATOIRE

Au Révérend Père Lacordaire,

PRIEUR PROVINCIAL DES FRÈRES PRÊCHEURS DE FRANCE.

MON RÉVÉREND PÈRE,

S'il est un fait qui ressort évidemment de l'ensemble et de presque tous les détails de la vie de saint Martin, c'est son amour pour l'état religieux. Le trait monastique est le caractère principal de sa physionomie. Le nom de moine renferme ce qu'il a été avant tout, ce qu'il eût voulu être uniquement. Et, par une suite de cette disposition, s'il est une mission à laquelle il semble clairement avoir été destiné par la Providence, c'est celle d'établir l'état monastique dans l'Occident, et spécialement dans notre patrie. Une revue rapide de cette vie suffira pour le démontrer.

Le jeune Martin vient d'être fait catéchumène. Quel est le premier désir qui s'élève dans cette âme éclairée par la lumière de la foi ? le désir de la vie érémitique. « Si la faiblesse de son âge n'eût arrêté son élan, nous dit son biographe, il se fût enfui au désert. » Forcé de différer l'exécution de son projet, à quel objet attache-t-il l'ardeur de ses pensées ? L'église ou le monastère deviennent dès lors, nous assure toujours son historien, l'objet constant de ses rêves les plus chers. Enrôlé malgré lui par un père qui ne l'a que trop bien deviné, quelle réputation se fait-il dans l'armée ? Nous citons toujours son biographe : « Sa frugalité était poussée à un point que dès lors il passait moins pour un soldat que pour un moine. »

Enfin, il est libre ; il peut disposer de son existence. Après une sorte de noviciat sous la direction de saint Hilaire, après l'accomplissement d'une mission de zèle en faveur de ses parents encore idolâtres, quel parti prend-il à Milan où l'arrête la nouvelle de l'exil du grand évêque de Poitiers ? Il y fonde pour lui-même un monastère. Chassé de Milan par la persécution arienne, il emporte avec lui le trésor de sa profession religieuse qu'il va cacher dans une île inhabitée de la mer Tyrrhénienne. De retour à Poitiers en même temps que son maître, reprend-il sa place parmi les clercs de cette église ? Non. La durée de son épreuve est terminée. A quelque distance de la ville, il trouve une solitude agreste ; il y établit, pour y résider lui-même, son second monastère, où bientôt il se voit entouré d'un certain nombre de disciples.

Enlevé par surprise à cette douce retraite, où il espérait finir ses jours, placé sur le siége épiscopal de Tours, il commence par se loger dans une cellule toute monacale, attenante à l'église ; puis, entraîné par cet invincible amour de son enfance, il passe la Loire, et sur ses bords fonde son troisième monastère, qui deviendra sa résidence épiscopale. C'est là qu'il formera ses disciples les plus chers ; c'est de là qu'un jour les églises des Gaules seront trop heureuses de tirer leurs pontifes.

L'historien peint en deux mots l'épiscopat tout entier de saint Martin : « Il remplit, dit-il, les fonctions de l'évêque, sans oublier les résolutions du moine. » Les quatre-vingts disciples qui vivent sous sa direction à Marmoutier suivent une règle qu'il leur a fixée, règle qui semble avoir inspiré celle que saint Augustin écrivit bientôt après, et avoir légué plusieurs traits à celle de saint Benoît. Ces moines, nous les retrouvons à ses côtés, dans toutes ses courses apostoliques, et jusque dans ses visites aux princes. Dans la bourgade où son zèle a triomphé de l'idolâtrie, qu'élève-t-il sur les ruines du temple païen ? une église ou un monastère, nous répond l'historien, qui nous montre dès lors l'accroissement pris par l'institut monastique.

Lorsqu'il a annoncé le terme prochain de son pèlerinage sur la terre, quelles sont ces voix dont nous entendons les cris déchirants et qui lui donnent le nom de Père ! Des voix de moines que sa mort va, disent-ils, laisser orphelins. Lui-même, à cette heure solennelle où un cercle d'amis éplorés l'environne, pourquoi, dit-il, aux uns : Mes frères? et aux autres : Mes enfants ? C'est que la première fois il parlait à ses prêtres et la seconde fois à ses moines.

Ainsi donc à quelque moment de cette glorieuse vie que l'histoire mette la main sur la poitrine du saint Thaumaturge, elle y sent battre le même amour de la vie monastique, amour qu'elle retrouve aussi dans le cœur de saint Basile, de saint Grégoire de Nazianze et de tant d'autres.

Enfin, à ses obsèques triomphales, quel est ce troupeau que le pasteur éteint semble encore conduire devant lui, quels sont ces deux mille hommes couverts de longs manteaux qui forment son cortége et laissent éclater leur douleur d'une manière si touchante? Ce sont les moines que les leçons et les exemples de Martin ont instruits et dirigés. Et l'historien a soin d'ajouter que c'est là *sa gloire spéciale*, son œuvre privilégiée. Ce n'est donc pas sans fondement que la postérité à décerné au saint dont ce livre rappelle les actions, le titre de Père des

moines, entendant par ce dernier mot tous ceux qu'aujourd'hui nous appelons religieux.

Ce n'est donc pas non plus, mon révérend Père, sans une douce et pieuse convenance que ce faible résultat de mon étude vous est dédié. Entre la mission de saint Dominique et celle de saint Martin, il y a plus d'un point de ressemblance, dont le plus frappant est l'apostolat monastique qui a pris naissance chez nous sous l'inspiration de notre grand évêque et s'est constitué en ordre religieux entre les mains de votre saint patriarche.

Je suis heureux de pouvoir abriter sous ces glorieux titres le témoignage des sentiments particuliers de gratitude, d'admiration et de dévouement avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

Mon révérend Père,

Votre très-humble et très-respectueux serviteur,

A. DUPUY,

DU T. O. DE S. DOMINIQUE.



INTRODUCTION.

Nous croyons devoir placer ici quelques détails historiques sur la contrée qui a donné le jour à saint Martin, la Pannonie, cette terre, dit un poëte, ingrate et stérile d'où est sorti cependant un fruit si précieux.

Les historiens grecs se sont très-peu occupés des régions qu'on a depuis nommées Pannonie. Ils ne les connaissaient pas du tout ou n'en avaient que des notions tout à fait fausses. Quant aux auteurs romains et gréco-romains, ils ne mentionnent pas l'état primitif de la Pannonie et de ses habitants, soit qu'ils manquassent de données à ce sujet, soit que la chose leur parût sans intérêt. Aussi, l'histoire

de la Pannonie, avant l'arrivée de Romains, est-elle plongée dans des ténèbres profondes que les plus grands efforts de la science et de la critique n'ont pu dissiper. Ce n'est guère qu'une probabilité, qu'une vraisemblance que les premiers habitants ont été Illyriens et Celtes. Plus tard y immigrèrent d'autres peuplades : Tapodes, Hiperboréens, Pannons, etc. Toutes ces familles sont comprises sous le nom générique de Pannoniens ou Pannons, mais on n'est pas encore parvenu à préciser l'origine du nom de Pannonie.

L'histoire de ce pays ne devient intéressante qu'à l'arrivée des Romains sur ses frontières. Octave entreprit, comme triumvir, la première expédition guerrière contre les Pannoniens. Après avoir vaincu les Tapodes, il lança ses légions sur les Pannoniens, sans avoir été provoqué par eux; il suivait en cela le principe romain de tenir toujours les légions en haleine et de les faire vivre aux dépens d'autrui. La volonté du plus fort était alors la seule raison de guerre. L'asservissement de la Pannonie fut consommé par la conquête de la ville de Siscia, située entre la Vulpa et la Save. Octave, retournant à Rome, confia le gouvernement de la Pannonie à Fulvius-Germinus qui justifia ce choix en repoussant les Ségestains tombés sur lui à l'improviste.

Plus tard, mais encore sous Auguste, toute l'Illyrie et avec elle la Pannonie, prit les armes contre les Romains. Suétone dit que, depuis la guerre

punique, celle-ci fut la plus dure de toutes, si l'on excepte les guerres civiles. Ce n'est qu'après une lutte acharnée de trois ans, ce n'est qu'après avoir déployé la force gigantesque de quinze légions, que Tibère parvint à dompter les ennemis de Rome. La cause du soulèvement avait été la répugnance des Dalmates à payer l'impôt. Après cette lutte sanglante, l'histoire de la Pannonie se perd dans l'histoire romaine. La Pannonie devint, dès lors, le théâtre des faits et forfaits des légions romaines. Tibère la façonna à la manière des autres provinces subjuguées par les Romains, et trois légions, dont le nombre fut plus tard augmenté, s'établirent dans la Pannonie, le long de la rive droite du Danube, pour garantir l'empire des invasions des Barbares. Toutefois les légions oubliaient souvent cette destination. Le vol menaçant de leurs aigles, au lieu de franchir le Danube, se retourna plus d'une fois vers leur nid, c'est-à-dire vers Rome. Alors, les légions pannoniennes déployaient une opiniâtreté étonnante, comme si le sort de la ville éternelle n'eût été confié qu'à leurs armes.

Quand Tibère parvint à l'empire, ces légions se soulevèrent sans autre motif que la perspective d'une licence effrénée et l'espoir d'un butin facile à amasser durant une guerre civile. Percennius et Figulenus furent les auteurs et chefs de la révolte. Drusus parvint à étouffer cet incendie. Il céda sur quelques points, employa la persuasion, puis n'hésita

pas à faire massacrer dans sa tente et aux environs les meneurs de la révolte astucieusement attirés chez lui. Dans la lutte entre Othon et Vitellius, les légions de la Pannonie prirent fait et cause pour Othon. Après sa chute, elles s'attachèrent à Vespasien.

Le sort de plusieurs empereurs se rattache à la Pannonie. Là, naquirent Decius, Gratien, Aurélius et Jovien. Là, furent proclamés empereurs Sévère et Théodose. D'autres y moururent soit d'une fin tragique, comme Probus, soit de maladie, comme Marc-Aurèle à Vindobona, et Valentinien à Bregetium. Nombre d'empereurs passèrent un temps considérable en Pannonie, dans les camps fortifiés sur la rive droite du Danube, d'où ils dirigeaient les opérations militaires contre les Barbares, agglomérés sur la rive gauche de ce fleuve.

Enfin, tant que les armes romaines furent victorieuses dans leurs luttes contre les Barbares qui commençaient à envahir l'empire, tant que les aigles, après quelques désastres, revinrent planer sur le Danube, et même, plus tard, sous la tutèle et protection de l'empire d'Orient, le sort de la Pannonie, au moins celui des villes fortifiées, fut tolérable. Mais quand, vers la fin du quatrième siècle, les migrations des peuples brisèrent l'obstacle que leur opposait la puissance romaine, alors la Pannonie devint le chemin des Barbares se dirigeant vers l'Italie, alors les restes de la civilisation an-

tique furent écrasés sous le pas lourd des Hérules et des Gépides, et sous la course rapide des cavaliers Huns.

Telle était, en abrégé, l'histoire du pays où saint Martin naissait au commencement du quatrième siècle, c'est-à-dire à une époque où sa patrie n'était encore qu'une province romaine. Cette époque elle-même est digne de remarque. Saint Martin naissait en même temps que la liberté de l'Église. Voici, en effet, le tableau que l'Histoire Ecclésiastique nous en présente :

Les persécuteurs du christianisme l'un après l'autre avaient été brisés. La guerre contre l'Éternel avait cessé. Étonnés de ces merveilles, les païens eux-mêmes confessaient que le vrai Dieu pouvait seul en être l'auteur. Les chrétiens, au comble de la joie, chantaient les hymnes prophétiques où David, quatorze siècles auparavant, avait annoncé cette conversion du monde. Les églises se relevaient plus vastes et plus magnifiques. Les évêques et les peuples s'assemblaient de toutes parts pour en faire la dédicace. Les parents, les amis se révoyaient avec les sentiments d'un bonheur indicible. On eût dit une résurrection générale. L'empereur Constantin prodiguait les largesses pour la construction et l'ornement des églises. Exemptés par lui de toutes les charges publiques, les clercs pouvaient vaquer, en toute liberté, au service de la religion. La littérature chrétienne, représentée

entr'autres par Lactance, achevait la ruine des idoles.

Bientôt aussi l'on vit s'épanouir dans les déserts d'Orient cette belle fleur monastique dont le vent de la tempête y avait jeté la semence et dont le parfum énivra de si bonne heure la jeune âme de notre héros. Antoine, Pacôme, Hilarion, ces trois noms résument, pour ainsi dire, toute l'histoire du monachisme naissant devant lequel nous ne devons point passer sans nous arrêter; car son établissement dans les Gaules forme le trait caractéristique de la mission de saint Martin.

Antoine qui, sur un mot de l'Évangile, avait vendu ses biens et abandonné sa patrie, était alors visité de toutes parts dans son monastère. La crainte de la vaine gloire l'engageait à chercher une solitude plus profonde; après une marche de trois jours et trois nuits, il arrivait à une haute montagne, au pied de laquelle coulait une eau douce, limpide et fraîche. De chaque côté du ruisseau s'étendait une plaine ornée de quelques palmiers négligés. Prenant ce lieu en affection, il s'y fixait. Il labourait un petit terrain autour de sa montagne, l'arrosait de l'eau de sa fontaine et l'ensemençait.

C'était là le côté poétique et gracieux de cette vie. Il y en avait un autre moins séduisant. Les frères qui visitaient saint Antoine entendaient souvent un grand tumulte de voix et comme un bruit d'armes. Ils voyaient, la nuit, la montagne pleine de bêtes

farouches, tandis que le saint était en prières. Car, ajoute l'histoire, il soutint dans ce désert de terribles tentations. Quelques scènes de la vie de notre saint nous rappelleront ces détails.

L'austérité des solitaires d'Orient n'était pas moins propre à effrayer la nature. Un jeune homme, né comme Martin de parents idolâtres, avait été, comme il le fut aussi, enrôlé de force. C'était Pacôme; son congé obtenu, il reçoit le baptême et va trouver un ancien solitaire pour lui demander l'habit monastique. Celui-ci entr'ouvrant la porte de sa cellule: « Vous ne pouvez pas, lui dit-il, devenir moine ici. Car ce n'est pas chose facile que d'être un moine véritable. Beaucoup sont déjà venus, mais n'ont point persévéré. — Cela peut être, répond Pacôme, mais tous ne se ressemblent pas. — Je vous l'ai déjà dit, réplique le vieillard, vous ne pouvez devenir moine ici. Allez vous essayer ailleurs et vous reviendrez ensuite. Car la vie que je mène est passablement frugale. Du pain et du sel, voilà toute ma nourriture. Je passe la moitié de la nuit à chanter les psaumes ou à méditer l'Écriture sainte. Quelquefois même il m'arrive de rester la nuit entière sans dormir. » Le jeune homme eut peur. Cependant: « J'espère, dit-il, de Notre Seigneur Jésus-Christ, qu'avec le secours de vos prières je pourrai persévérer jusqu'à la fin dans ce genre de vie. » Il tint parole. Après un noviciat de plusieurs années, obéissant à une révélation, il se

rendait avec son maître dans le vaste désert de Tabenne. Là, il bâtissait plusieurs monastères auxquels il donna une règle, et où il vit rassemblés jusqu'à sept mille religieux.

Une autre révélation vint l'affliger profondément : elle lui apprenait qu'après sa mort, le relâchement ne tarderait pas à s'introduire dans ses monastères. Mais il en fut consolé par une vision céleste où Jésus-Christ lui apparut, au milieu des anges, comme nous le verrons apparaître à notre saint dans une circonstance mémorable.

Né auprès de Gaza, en Palestine, un autre jeune homme étudiait avec succès les lettres à Alexandrie. Païen comme le reste de sa famille, il se convertit et reçut le baptême. Il s'appelait Hilarion. Entendant parler de saint Antoine, il se rend auprès de lui. Les exemples du saint ermite font sur son cœur une vive impression ; il change donc de vêtements et se met à imiter son genre de vie. Le désir d'une plus grande retraite lui fait quitter son maître. Il n'était encore âgé que de quinze ans. Un sac, une tunique de peaux et un petit manteau de paysan composaient toute sa garde-robe. Tout d'abord il se retrancha l'usage du pain : pendant deux ans il ne mangea que quinze figues sèches par jour, encore ne prenait-il cette nourriture qu'après le coucher du soleil. Plus tard il augmenta encore la rigueur d'un jeûne si austère. La solitude qui lui servait d'asile était fort vaste, mais enfermée d'un côté par la mer

et de l'autre par un marais. Personne avant lui ne s'y était fixé. Là, son occupation principale était de labourer la terre ; pour varier son travail, il faisait aussi des corbeilles de jonc, et en tirait, comme les solitaires d'Égypte, de quoi pourvoir à sa subsistance. Une cabane, qu'il avait construite lui-même avec du jonc et d'autres herbes marécageuses, était son unique abri. Il coucha toujours sur la dure ou sur une natte. Nous verrons saint Martin copier la rigide simplicité de cette demeure et de cette couche. Il remplacera seulement, le jonc par les branches d'arbres, et la natte par le cilice. Hilarion était le patriarche de la vie solitaire dans la Palestine, comme Pacôme dans la Thébaïde, et Antoine dans l'Égypte.

Telle était alors la vie monastique; telle elle se présentait aux yeux du monde étonné, précisément à l'époque où notre saint, encore enfant, fut pris pour elle du plus vif amour.

Et ce n'étaient pas seulement des esprits illétrés et sans culture humaine que ce mouvement entraînait. Nous venons de voir Hilarion abandonner une école d'Alexandrie pour s'enfuir au désert. Nous ne pouvons quitter les moines sans parler de deux hommes qui glorifièrent ce nom autant par leur science que par leurs vertus. Leur vie, d'ailleurs, nous révèlera de nouveaux détails sur cet important sujet.

Dès le temps de leurs études à Athènes, Basile

de Césarée et Grégoire de Nazianze avaient formé le projet d'embrasser la vie monastique. Devenu maître de ses actions, Basile vend ses biens et en distribue le prix aux pauvres. En 357, il se met à visiter les monastères d'Orient et d'Égypte. Il y voit des personnages d'une sainteté éminente, dont il admire la vie à la fois austère et laborieuse, la ferveur et l'application à la prière. De retour à Césarée, il est ordonné lecteur par Dianée, son évêque. Mais il a pris la résolution de mettre en pratique les magnifiques exemples dont il a été témoin au désert. Il se retire donc dans le Pont, sur une montagne, au bord de la rivière d'Eris. Le premier, comme saint Martin chez nous, il introduit dans cette province et dans la Cappadoce la vie cénobitique ou de communauté.

Il y avait en effet, dès lors, plusieurs sortes de moines. Les uns, appelés *anachorètes*, gardaient une entière solitude et s'appliquaient uniquement à la vie contemplative; d'autres, nommés *ascètes*, demeuraient ensemble deux ou trois dans les villages et les bourgades : ils menaient une vie plus active que les premiers et se mêlaient au monde.

Basile prit le milieu entre ces deux écoles : il unit la contemplation de l'une à l'action de l'autre, la prière et l'oraison à l'étude des saintes lettres et au travail des mains, sans pour cela quitter la retraite. Nous verrons en quels points ressemble à

cette règle ou en diffère celle que notre saint établit dans ses monastères.

Lorsque le païen Libanius, son ancien professeur d'éloquence, apprit le genre de vie que Basile avait embrassé, il en fut ravi d'admiration. Dans son enthousiasme il félicite à la fois, et son disciple et la Cappadoce : son disciple, d'avoir fait un choix si sublime, la Cappadoce, d'avoir donné au monde un si grand homme.

Julien l'Apostat lui-même, qui détestait les moines, blâmait cependant les païens de ne pas leur ressembler en quelque chose et mourut avec le projet d'établir des monastères. C'est ainsi que des païens appréciaient des œuvres que, dans ce temps, comme dans le nôtre, des chrétiens affectaient de mépriser.

Quant à saint Grégoire, associé à la vie de son ami, il en parle avec effusion dans ses lettres : « Qui me rendra, lui écrivait-il plus tard, ces jours d'autrefois où mes délices étaient de souffrir avec toi ? Car, une affliction volontaire l'emporte sur un plaisir qu'on éprouve malgré soi. Qui me rendra et ces chants des psaumes, et ces nuits passées dans les veilles, et ces pèlerinages vers Dieu par l'oraison, et cette vie presque immatérielle et incorporelle, et cette concorde, et cette unanimité des frères élevés au-dessus de la nature et comme déifiés pour toi ? Qui me donnera de revoir cette émulation pour la vertu que nous avons assurée par des lois et des

règles écrites? Qui me rendra l'étude des divins ordres et la lumière qu'on y découvre sous la conduite de l'Esprit saint? »

Dans les règles dont parlait tout à l'heure le cygne de Nazianze, et que saint Basile, de concert avec son ami, avait dressées pour ses moines, ceux-ci sont appelés *philosophes*, et leur état *philosophie.* Saint Chrysostôme et plusieurs autres se servent des mêmes termes. C'est qu'en effet, ces moines portaient à la perfection les vertus dont les philosophes de l'antiquité affectaient l'apparence.

L'Orient, au IVe siècle, eut sur l'Occident une double influence, l'une heureuse, l'autre funeste. D'une main il lui donna un fruit délicieux, et de l'autre un poison mortel. Car, en même temps qu'il le dotait du monachisme, il lui envoyait l'arianisme. Nous venons de parler du premier, nous devons nous arrêter aussi au second; car il apparaîtra au fond du tableau que nous voulons retracer; car, comme saint Martin implanta l'un dans notre pays, il combattit l'autre jusqu'au supplice, jusqu'à l'exil.

L'homme qui donna son nom à cette hérésie fut Arius, prêtre d'Alexandrie. Après la mort de saint Achillas, évêque de cette ville, on élit, pour le remplacer, Alexandre dont la vie est irréprochable. Mais Arius a compté lui-même être évêque. Il ne peut supporter qu'un autre lui ait été préféré. Les mœurs d'Alexandre n'offrant aucune prise, il cherche à

calomnier sa doctrine. Conformément à la doctrine de l'Evangile et des Apôtres, Alexandre enseigne que le Fils de Dieu est égal à son Père et de la même substance : Arius se met à soutenir que le Fils de Dieu a été fait et créé; que, par son libre arbitre il a été capable de vice et de vertu, en un mot, qu'il est créature et non pas Dieu. Cependant il voulait qu'on l'adorât. C'était l'idolâtrie ramenée sous un autre nom; c'était le renversement total du christianisme.

Cette doctrine eut un succès effroyable. Au bout de quelques années, ce n'étaient plus seulement les évêques et les prêtres qui disputaient. Le mot de *consubstantiel à son Père*, admis ou rejeté, divisait des peuples entiers. Un concile universel parut seul capable d'opposer une barrière aux progrès de ce fléau. Le pape saint Silvestre et l'empereur Constantin le convoquèrent à Nicée en Bithynie. Trois cent dix-huit évêques s'y réunirent, sans compter les prêtres, les diacres et les acolythes. Représenté par ses légats Osius de Cordoue et les prêtres Viton et Vincent du clergé romain, le vicaire de Jésus-Christ présidait cette auguste assemblée. Arius y fut condamné avec ses écrits. L'empereur qui y avait assisté exila Arius et deux évêques demeurés opiniâtres dans son parti.

Le mal semblait comprimé, et l'eût été, en effet, sans la déplorable inconséquence de ce même prince. Il avait une sœur, nommée Constantia ; un

prêtre arien avait su gagner la confiance de cette princesse et lui persuader qu'Arius avait été condamné injustement. Celle-ci profita de l'affection de son frère pour lui recommander, dans sa dernière maladie, celui à la parole duquel elle avait eu la faiblesse de croire. Ce prêtre insinua au prince, comme il avait fait à sa sœur, qu'Arius ne pensait pas différemment du concile de Nicée. Là-dessus, Constantin rappelle l'hérésiarque et satisfait d'une équivoque profession de foi, le reçoit en grâce, imprudence qui devait troubler l'Église pour des siècles. Après le rappel d'Arius, on ne pouvait guère tenir rigueur à ses partisans. Leur sentence d'exil fut aussi révoquée. Ils rentrèrent dans leurs églises et en chassèrent ceux qui avaient été ordonnés à leur place.

A Constantin succéda son fils Constance qui mit la puissance impériale au service de l'hérésie. Dès lors, les ariens furent les maîtres; rien n'égala leur audace et leur violence. Saint Athanase, patriarche d'Alexandrie, était leur plus redoutable adversaire. Ils inventèrent les plus atroces calomnies contre lui, nommèrent un autre à sa place et cherchèrent plusieurs fois à le faire périr.

Un fait avait beaucoup augmenté auprès de l'empereur Constance le crédit des ariens. Nous le rapporterons ici parce qu'il se rattache à la Pannonie et à un évêque arien de cette contrée qui fut peut-être un des persécuteurs de saint Martin. En 350,

Constant, frère de Constance, fut tué par l'usurpateur Magnence qui, lui-même, périt vaincu par Constance près de Murse, ville de Pannonie. Durant cette bataille, celui-ci se tenait prudemment dans une église voisine. Valens, évêque de Murse, et le plus fourbe des ariens, était avec lui. Pendant que l'empereur et ses courtisans sont dans l'inquiétude, il vient et annonce que les ennemis ont pris la fuite. L'empereur le prie de faire entrer celui qui en a apporté la nouvelle. « C'est un ange », répond Valens. En grec, ce mot veut dire littéralement : *messager*, et l'évêque de Murse en avait posté sur la route pour être averti le premier. Constance crut à la venue d'un ange du ciel. Depuis, il dit souvent qu'il devait cette victoire, non à la valeur de ses troupes, mais aux mérites de Valens.

Portons maintenant nos regards vers les Gaules que le nom de Martin doit bientôt illuminer. Là, sur le siége épiscopal d'une ville d'Aquitaine, nous verrons assis un homme que nous sommes obligés de connaître ; car il a été choisi de Dieu pour être le précepteur de notre héros. Laissons-le d'abord parler lui-même. Ce qu'il va nous dire nous fera pénétrer dans l'intérieur de son âme et nous initiera en même temps au mouvement intellectuel de cette époque.

Voici comment il raconte sa conversion : « Je considérais, dit-il, que l'état le plus désirable selon les sens est le repos dans l'abondance ; mais que ce

bonheur nous est commun avec les bêtes. Je compris donc que le bonheur de l'homme doit être plus relevé, et je le mettais dans la pratique de la vertu et dans la connaissance de la vérité. La vie présente étant une suite de misères, il me parut que nous l'avions reçue pour exercer la patience, la modération, la douceur, et que Dieu tout bon ne nous avait point donné la vie pour nous rendre plus misérables en nous l'ôtant. Mon âme se portait donc avec ardeur à connaître ce Dieu, auteur de tout bien; car je voyais clairement l'absurdité de tout ce que les païens enseignaient au sujet de la Divinité. » Ainsi parle saint Hilaire évêque de Poitiers. La lecture des Livres saints acheva ce que la réflexion avait commencé, et bientôt il arriva à la connaissance de la vérité complète.

Après cela il faut le voir à l'œuvre, il faut voir ce que fit de lui cette vérité qui s'était emparé de son intelligence et de son cœur.

Comme nous l'avons dit, Constantin, après le concile de Nicée, avait relégué dans les Gaules deux évêques ariens. Ce furent eux, sans doute, qui y répandirent les premières semences de l'erreur. A quelques années de là, un concile se tenait à Cologne et en déposait l'évêque, nommé Euphratas, convaincu d'hérésie. Enfin, en 353, l'arianisme se trouvait décidément implanté dans les Gaules. Un concile s'y tint dans la ville d'Arles. L'évêque d'Arles, Saturnin, arien furieux, y présida. Là,

saint Paulin, successeur de saint Maximin de Trèves, fut payé de sa fermeté par un exil en Phrygie. Depuis ce conciliabule, les ariens ne gardèrent plus aucune mesure et la persécution devint générale dans notre patrie.

Pendant ce temps-là, que faisait saint Hilaire? Il excommuniait Saturnin triomphant. L'arien jura de s'en venger. En 356, il fait assembler un concile à Béziers. Hilaire y est cité. Il offre d'abord de dévoiler l'erreur en plein concile ; mais la faction arienne qui connaît son érudition et son éloquence n'a garde d'accepter le défi ; elle craindrait de se voir publiquement confondue. Elle répond donc par des accusations personnelles. Enfin, maîtresse d'un crédule empereur, elle lui fait, de l'état des choses, l'exposé qu'il lui plaît : Hilaire est aussi banni en Phrygie avec Rhodane, évêque de Toulouse, dont le naturel, doux et facile, eut besoin en cette circonstance d'être soutenu par l'énergie de son compagnon. Après ce lâche exploit, les ariens, dont saint Martin devait, lui aussi, éprouver la violence, battirent les clercs de Toulouse à coups de bâton, meurtrirent les diacres avec des balles de plomb et osèrent même, dit saint Hilaire, porter la main sur le Christ. « Les saints, ajoute-t-il, entendent ce que je dis. » La condamnation d'Hilaire eut lieu, comme nous le verrons, l'année même où son disciple le quitta pour se rendre, sur l'ordre de Dieu, auprès de ses parents.

Cependant, les autres évêques des Gaules se serrèrent autour de l'autorité toujours présente du docteur exilé. Hilaire gouvernait toujours son église par ses prêtres. Il envoya bientôt à ses confrères un Traité en douze livres sur la Trinité. Il l'avait achevé dans son exil même. On sentit dans son ouvrage cette force irrésistible, cette rapidité entraînante qui a fait appeler l'auteur *le Rhône de l'éloquence latine*. En 358, année qui voyait saint Martin expulsé aussi de sa ville natale par la fureur des ariens, l'empereur envoyait dans les Gaules un formulaire impie souscrit par le célèbre Osius qui, jusque alors, avait semblé une des colonnes de l'Église catholique. Constance espérait que l'exemple d'un tel homme entraînerait tout l'Occident. Insensé qui croyait une autorité humaine capable de l'emporter sur l'autorité divine! Les évêques des Gaules résistèrent à la séduction et envoyèrent les actes de leurs conciles à saint Hilaire. Phébade d'Agen, que nous aurons occasion de nommer une fois dans notre histoire, était monté sur la brèche d'où l'ennemi avait enlevé le héros de Poitiers. Il exposait au nom de tout l'épiscopat gaulois la croyance catholique, puis il s'écriait : « Voilà ce que nous tenons, parce que nous l'avons reçu des prophètes, que les évangiles nous l'ont enseigné, que les apôtres nous l'ont prêché, que les martyrs l'ont scellé de leur sang. Nous sommes tellement attachés à cette foi que si un ange du ciel venait

nous annoncer le contraire, nous lui dirions anathème. »

L'année suivante, Constance toujours pressé par son zèle impie, indiqua deux conciles, l'un à Rimini, en Italie, pour les Occidentaux, l'autre à Séleucie, en Isaurie, pour les Orientaux. C'étaient deux pièges tendus aux évêques catholiques. Toutefois, celui de Rimini, qui se tint le premier, fut d'abord pour eux une occasion de gloire. Ayant rejeté une formule de foi arienne, présentée par Ursace et Valens, tous deux évêques de Pannonie, ils déclarèrent s'en tenir au symbole de Nicée, puis dressèrent un acte par lequel ils dénonçaient comme hérétiques et excommuniés Ursace, Valens et Auxence. Ce dernier fut, comme nous le verrons, le persécuteur de saint Martin. La fin du concile ne répondit pas à ce commencement, et une formule de foi, sinon hérétique, du moins ambiguë, sortit de ce concile avec la souscription de ces mêmes évêques circonvenus et captifs.

Quant au concile de Séleucie, quoiqu'il n'y eût point d'ordre particulier au sujet de saint Hilaire, la Providence voulut que le gouverneur de la province l'obligeât d'y aller et lui fournît la voiture. Il y reçut un accueil très-favorable et attira la curiosité de tout le monde. On lui demanda d'abord quelle était la croyance des Gaulois; car les ariens les avaient rendus suspects. Il expliqua sa foi, conforme au symbole de Nicée, et rendit témoignage

aux Occidentaux. Ayant ainsi levé tous les soupçons, il fut admis à la communion des évêques et reçu dans le concile. Les ariens y furent de nouveau condamnés. Les pères envoyèrent ensuite vers l'empereur, à Constantinople, plusieurs députés pour l'informer de ce qui s'était passé. Saint Hilaire les suivit. Toutefois, les ariens prenant les devants trouvèrent à la cour les députés du concile de Rimini qui venaient d'arriver. Prévenu par eux l'empereur fait tenir, en 360, à Constantinople, un concile pour renverser ce qui s'était décidé à Séleucie.

A cette nouvelle, Hilaire présente au prince un mémoire pour la défense de la foi et pour sa propre justification. Mais rien ne peut plus détromper Constance. Il fait recevoir, dans son concile, la formule de Rimini, puis expédie des ordres pour la faire signer aux évêques d'Orient; Valens et Ursace reçoivent aussi de lui plein pouvoir pour y obliger ceux d'Italie. Hilaire ne croit plus alors devoir garder de ménagement. Il compose un écrit tout exprès pour dévoiler les impiétés du tyran. « Qu'on attende bientôt Jésus-Christ, dit-il, l'antechrist domine. Mourons pour nos ouailles, les voleurs sont dans la bergerie. Je te dis, Constance, ce que j'aurais dit à Néron, à Décius, à Maximien. Tu combats contre Dieu, tu sévis contre l'Église, tu persécutes les saints. Loup ravisseur, nous voyons ta peau de brebis. Tu ornes le sanctuaire avec l'or

de la République; tu donnes à Dieu des biens que tu as enlevés aux églises ou qui sont le fruit de tes exactions. Tu reçois les évêques avec le baiser par lequel Jésus-Christ a été trahi. Tu baisses la tête pour recevoir leur bénédition, mais c'est pour fouler aux pieds leur foi. Tu les fais manger aussi avec toi pour les rendre semblables à Judas qui se leva de table pour aller vendre son maître. Tu leur remets la capitation que Jésus-Chrit paya pour éviter le scandale. Voilà la peau de brebis qui te couvre. Voyons les actions du loup. » Ici, le docteur gaulois trace un tableau pathétique de toutes les cruautés que Constance a fait commettre à Milan, à Toulouse et ailleurs.

Telle était la liberté apostolique d'Hilaire. Nous verrons que son disciple fut aussi son héritier. Tel Hilaire se présente à nos regards au milieu des évêques ariens qui forment la cour de Constance à Constantinople, tel nous apparaîtra Martin, au milieu des prélats ithaciens réunis à Trèves, à la cour de Maxime. On voit, du reste, par le morceau que nous avons cité quels honneurs les princes chrétiens rendaient alors aux évêques.

Cependant, la présence d'un homme avec qui ils n'osaient entrer en dispute, malgré ses provocations, torturait les ariens de la cour. Pour se délivrer d'un adversaire si incommode, ils représentent à l'empereur l'évêque de Poitiers comme le perturbateur de l'Orient et l'auteur de toutes les

divisions. Inquiété lui-même par Hilaire qui lui demande justice de ses accusateurs, le prince consent à son retour en Occident. Hilaire part sur-le-champ de Constantinople pour voler au secours de sa chère église des Gaules et y reporter avec lui la joie de la liberté. Il passa par Rome où il prit sans doute des mesures, avec le pape Libère, pour guérir les plaies de l'Église. La nouvelle de son retour se répandit dans l'Occident avec la rapidité ordinaire à toutes les nouvelles vraiment importantes. On peut mieux comprendre qu'exprimer les sentiments de la Gaule en recevant saint Hilaire et la tendresse avec laquelle, selon l'expression de saint Jérôme, elle embrasse ce héros qui revient du combat. Mais la joie commune est particulière à son troupeau. Chacun croit avoir retrouvé son père et même sa patrie. Car, durant l'absence du pasteur chéri, la patrie même a semblé à tous un lieu d'exil. L'arrivée de saint Martin, qui revenait se fixer auprès de lui, donna une nouvelle consolation à saint Hilaire.

Nous ne pousserons pas plus loin ces exquisses auxquelles le cours de nos récits nous forcera d'ajouter de nouveaux traits. Nous avons voulu placer ici ces détails, parce que nous les avons crus sinon nécessaires, au moins très-utiles à l'intelligence de certaines pages de notre histoire, et que leur admission dans le corps du livre y eût jeté de la langueur.

Disons maintenant un mot sur les sources auxquelles cet ouvrage a été puisé.

Sulpice Sévère occupe naturellement le premier rang parmi nos auteurs. Tout ce qu'il a écrit sur saint Martin a passé dans notre travail. Nous nous serions fait un scrupule d'en laisser perdre la moindre parcelle. Contemporain, disciple, ami intime de celui dont il a tracé la vie, homme consciencieux et éclairé, il mérite notre confiance, ou nous ne devons l'accorder à aucun historien. Une partie de son ouvrage a été publiée du vivant même de saint Martin; l'autre, quelques années après la mort du grand évêque et à une époque où l'auteur pouvait invoquer le témoignage d'un grand nombre de personnes encore vivantes. Nous le ferons, du reste, assez connaître dans cette histoire pour nous dispenser de parler de lui plus longuement. Deux poëtes, Paulin de Périgueux et saint Fortunat de Poitiers, ont, l'un au v[e] siècle, l'autre au vi[e], mis en vers les récits de Sulpice. Leurs poëmes, auxquels nous avons emprunté quelques fleurs, ont été comme les gardiens du texte de l'historien et en constatent l'intégrité.

Saint Grégoire de Tours, à l'instance duquel saint Fortunat avait écrit son poëme, nous a transmis quelques faits relatifs à la vie de saint Martin. Il en devait la connaissance à une tradition encore fraîche, puisqu'il n'était séparé que par un siècle et demi de son glorieux prédécesseur. Mais ce sont surtout

les traits miraculeux dont fut illustré le tombeau du Thaumaturge qui trouvèrent en lui un historien fidèle et patient. Il est le Sulpice Sévère de la vie posthume de saint Martin. C'est ici le lieu de parler d'un écrit qui lui est attribué et auquel nous avons cru devoir donner une place dans notre livre. Il s'agit de l'*Histoire des sept Dormants*. Nous ne croyons pouvoir mieux faire que de reproduire une note que nous avons traduite de dom Ruinard. Elle est tirée de sa *Préface aux œuvres de saint Grégoire de Tours*, n° 79.

« L'histoire des Sept Dormants, qui reposent à Marmoutier, est attribuée à Grégoire, et par les imprimés et par quelques manuscrits que nous avons vus. Ce livre est sans contredit admis au nombre des œuvres authentiques de Grégoire, par Albéric, moine des Trois-Fontaines, en Campanie, lequel, dans sa chronique, à l'année 319, écrit ces mots : « La généalogie de saint Martin a été tracée brièvement par Grégoire de Tours ; » et il cite après exactement les mêmes paroles qu'on trouve sur cet objet dans le livre des Sept Dormants. Il les donne comme sept frères et rapporte leurs noms. Le même ouvrage est mentionné et regardé comme l'œuvre réelle de Grégoire, par le moine de saint Sulpice, dans son *Patriarchium Bituricense*, l. 27. Cependant, Lecointe le dénie à Grégoire, à l'année 595, nomb. 51, parce qu'il ne figure pas parmi ses œuvres dans l'épilogue de l'*Histoire des Francs*. Ce point avait

toutefois été proposé comme douteux à l'année 591, par le même auteur, au n° 2, où de la lettre qui précède ce livre, il tire un argument considérable en faveur de la sainteté du bienheureux Sulpice de Bourges à qui elle est adressée. Le titre d'archevêque qui, dans cette épitre, est donné à Sulpice, et dans l'Histoire même à Brice, évêque de Tours, est une difficulté. Car il faut convenir que les métropolitains dans ces contrées, avant le IXe siècle, n'ont jamais ou ont été très-rarement appelés archevêques. Cependant, au canon sixième du premier concile de Mâcon, nous lisons ce décret : « Que l'archevêque ne se permette jamais de dire la messe sans pallium. » Je ne voudrais pas non plus dissimuler que cette histoire se trouve dans la bibliothèque du collége de la société de Jésus, à Paris. Elle y est beaucoup plus étendue que l'histoire imprimée, mais sans nom d'auteur et même sans l'épitre de Grégoire adressée à Sulpice. Brice n'y est pas appelé archevêque, mais prélat. Il y a encore d'autres raisons qui peuvent être alléguées dans cette controverse pour l'un et l'autre parti. Je veux seulement faire observer que, quand même l'épitre placée en tête de l'ouvrage serait attribuée à Grégoire, il n'en faudrait cependant pas inférer que l'histoire a été aussi écrite par lui. Car l'auteur de la lettre déclare en propres termes qu'il a trouvé ce récit à Marmoutier, qu'il l'a transcrit et envoyé à Sulpice qui l'avait demandé. »

Nous avons rapporté ces lignes du savant bénédictin, pour montrer qu'il nous était permis d'admettre l'histoire en question, et que cette pièce ne mérite pas tout le mépris qu'en ont fait certains critiques et en particulier l'abbé Gervaise, dernier historien de saint Martin.

Du reste, nous nous sommes souvenus d'une règle de critique vraiment chrétienne que nous a laissée un de nos pères dans la foi. « La tradition antique et certaine de notre église est, à nos yeux, préférable à l'autorité des écrivains, même les plus célèbres. Car, qui oserait refuser sa foi aux livres liturgiques, sous prétexte qu'ils ne portent aucun nom d'auteur? » Ainsi parle, dans sa préface au bréviaire diocésain, Michel Amelot, archevêque de Tours en 1685.

C'est en vertu de cette règle que nous avons ouvert nos pages à tel récit que notre devancier avait impitoyablement repoussé. Nous citerons, entr'autres, le miracle auquel saint Martin dut les reliques des martyrs d'Agaune, miracle appuyé, comme nous le verrons, sur les autorités les plus respectables.

Nous venons de nommer l'abbé Gervaise. Sa *Vie de Saint Martin* qui nous a souvent guidé dans la première partie de notre livre, par l'indication des sources, nous a fourni seule un grand nombre des faits que nous relatons dans la seconde. Nous lui devons cette reconnaissance ; mais notre gratitude ne nous oblige pas à trahir les intérêts de la vérité.

Nous nous sommes demandé plus d'une fois si le prévôt de Suèvres, si recommandable du reste par sa science et sa piété, n'avait pas entrepris son ouvrage dans l'unique but de faire la guerre aux moines. Violentant sans pudeur le texte de Sulpice Sévère, foulant aux pieds les traditions les plus accréditées, il s'évertue pour arracher ce titre à saint Martin et à ses disciples. Ainsi, lorsque le biographe dit *Monachus;* Gervais traduit *solitaire* ou *clerc: monasterium* signifie simplement pour M. le prévôt, *solitude* ou *compagnie de solitaires*. Que l'état monastique ne fût pas alors constitué comme il le fut depuis, il est facile d'en convenir. Mais, si au IVe siècle, il y avait des moines, évidemment saint Martin et ses disciples en étaient. Le IVe siècle lui-même l'atteste assez hautement.

Du reste, une anecdote nous apprend le motif qui a poussé Gervaise dans cette voie. Notre prévôt se trouvait un jour dans une compagnie de personnes graves et pieuses. C'était peu de temps après l'apparition de son livre. On lui demanda pourquoi, contrairement à la tradition ancienne, il avait refusé à saint Martin la qualité de moine. « Je trouve, répondit Gervaise, l'état monastique si peu honorable que je n'ai pas voulu l'attribuer au grand saint Martin. » Le froid silence qui accueillit cette déclaration put faire sentir à l'écrivain le pénible étonnement qu'elle produisit. Nous doutons, en effet, que le saint ait eu pour agréable une manière de l'ho-

norer qui lui enlevait un titre le plus cher. Nous avons trouvé ce fait dans la préface d'un petit livre intitulé *La Sainteté de l'état Monastique* et écrit par le bénédictin Dom Badier, pour réfuter les opinions anti-monastiques du prévôt de Suèvres. Tels sont les fondements sur lesquels repose notre histoire. Les *Acta Sanctorum* des Bollandistes nous ont aussi fourni plusieurs documents comme nous l'indiquerons en lieu convenable.

Quant aux faits d'histoire générale, nous les avons empruntés presque tous soit à l'*Histoire de l'Église Gallicane*, du père Longueval, soit à l'*Histoire universelle de l'Église Catholique*, de M. Rohrbacher. Du reste, nous ne nous sommes pas fait une loi de hérisser nos marges de notes en indiquant à chaque fois nos sources. Nous ne l'avons fait ordinairement qu'en faveur des auteurs et des documents primitifs qui ont trait directement à la vie de notre saint.

Plusieurs difficultés de chronologie se sont élevées entre les érudits, sur différents points de cette vie, et en particulier sur la durée du service militaire de saint Martin et sur la date de sa mort. Nous avons lu les dissertations écrites sur ces questions par les divers partis, puis nous avons adopté l'opinion qui nous a paru la plus plausible, sans nous croire obligé d'ajouter une nouvelle discussion à tant d'autres. Sur le premier point, notre opinion est celle de Tillemont, dans les *Mémoires pour servir*

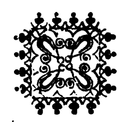
à l'histoire de six premiers siècles, et de Martenne, dans son *Histoire manuscrite de Marmoutier*. Si l'on nous reprochait que cette opinion nous a obligé à modifier, pour le nom d'un personnage, le texte de Sulpice Sévère, nous répondrions que le sentiment opposé adopté par Gervaise le force aussi à un changement semblable, à savoir celui du mot *triennium*, qui signifie *l'espace de trois ans*, en *vicennium*, ou espace de vingt ans. Et cependant, le sens du mot *triennium* se retrouve dans les vers de Paulin de Périgueux; ce qui n'a pas lieu pour le nom de Julien que nous avons, pour accorder les dates, remplacé par celui de Jules Constant. On conçoit du reste facilement que sous la plume de Sulpice ou sous celle d'un copiste le nom plus connu de Julianus ait pu par erreur être mis à la place de celui de Julius.

Sur le second point, c'est-à-dire sur l'époque précise de la mort de saint Martin, époque fixée, mais avec d'apparentes contradictions, par saint Grégoire de Tours, nous nous sommes rangés à l'avis de Ruinart, de Maan et d'une foule d'autres. Encore, à ce sujet, Gervaise est contraint, pour le service de son opinion, de changer un chiffre donné par Sulpice Sévère. Disons, en passant, que notre prévôt est clairement désigné par dom Martenne, dans l'ouvrage cité, comme un auteur amoureux d'opinions nouvelles en fait de critique et d'histoire.

Une autre question controversée a exigé notre

attention. C'est celle du lieu natal de saint Martin. Quelle est, se demande-t-on, la ville de Hongrie qui représente l'antique Sabarie où, d'après son biographe, notre saint a vu le jour? Ici encore nous nous bornerons à dire quelques mots. Nous les extrairons de renseignements spéciaux qui nous ont été envoyés de Hongrie et que nous publierions en entier si nous n'étions arrêtés par la crainte d'intéresser médiocrement les lecteurs français. Trois lieux ont été désignés comme le berceau de saint Martin : le village de Sarvar, la ville de Szent-Marton et celle de Szombathely. Le premier, nous dit notre correspondant, ne doit cet honneur qu'à la ressemblance de son nom avec celui de Sabarie : ceux qui ont avancé ou adopté cette opinion étaient tous étrangers à la Hongrie. Ils n'ont pas su que *sarvar* signifie en Hongrois *forteresse de boue*, ce qui n'a nul rapport avec Sabaria. « Ce sentiment, ajoute le savant qui nous écrit, ne mérite aucune attention. » Godescard s'y est laissé tromper. Le débat n'est sérieux qu'entre Szombathely, en hongrois Stein-am-Angern, et la ville de Szent-Marton. Nous nous sommes déterminés pour cette dernière qui a en sa faveur une tradition beaucoup plus ancienne que l'autre. C'est elle en effet, ainsi que nous le verrons, que Charlemagne, les rois de Hongrie Ladislas, saint Etienne et plusieurs autres ont honorée par des fondations pieuses, comme le berceau de saint Martin. Les titres de sa rivale ne remontent

guères au-delà du xve siècle. Nous terminerons ici cette préface. Puisse l'ouvrage que nous offrons au public contribuer à ranimer le culte du grand saint, culte qui a été pour nos pères la source de tant de consolation et de joie! Puisse-t-il aussi ramener quelques esprits vers l'étude de cette antiquité chrétienne si injustement oubliée!



VIE

DE

SAINT MARTIN

ÉVÊQUE DE TOURS.

PREMIÈRE ÉPOQUE

CHAPITRE Ier.

ENFANCE ET ADOLESCENCE DE SAINT MARTIN.

Voici comment une légende expose la généalogie de saint Martin [1] : Aux temps de Dioclétien et de Maximien, l'univers presque entier, poussé à bout par la cruauté de ces deux empereurs, commença de se soustraire à la domination romaine. Entre beaucoup d'autres, le royaume de Pannonie se

1. Hist. VII Dorm., c. 1.

révolta contre eux, sous le commandement de Florus, roi plein de valeur, qui, après la mort de son père, nommé Amnarus, avait pris possession du trône, à l'âge de vingt ans, et avait épousé la belle Brichildis, fille de Chut, roi des Saxons. Il gouvernait en paix son royaume depuis dix ans, lorsqu'il fut attaqué par Maximien, collègue de Dioclétien. L'empereur vaincu deux et trois fois, perdit beaucoup de monde, et fut contraint à une fuite honteuse. Mais bientôt Florus, trahi par les siens, se vit enlever successivement trois châteaux que l'empereur fortifia contre lui, et fut assiégé dans une place forte avec presque toute sa noblesse. Ce siége dura six mois. Enfin, après une guerre laborieuse et sanglante, qui avait occupé l'espace de trois années, Maximien triompha de son intrépide ennemi. Florus se rendit, à condition qu'on ne lui ôterait ni la vie, ni les membres, à lui ni aux siens. Les captifs, parmi lesquels se trouvaient les deux frères du roi déchu, Martinus et Amnarus, furent conduits à Rome. Florus n'avait alors d'autre enfant qu'un fils nommé aussi Florus, et seulement âgé de trois ans. Les vaincus furent présentés à Dioclétien, qui les fit jeter dans les fers. Mais environ six mois après, ce prince se souvint des exploits de Florus, et se le fit présenter de nouveau. Comme la malpropreté et les souffrances de la prison avaient flétri la mâle beauté du roi captif, Dioclétien en eut pitié, et le renvoya libre dans ses foyers. Il lui rendit même sa couronne, ses richesses et ses châteaux, à la condition toutefois, qu'après sa mort, son fils se contenterait du rang de tribun [1]. De retour dans son pays, le roi Florus eut deux fils jumeaux. Il nomma l'un Hilgrin : l'autre fut appelé Amnarus, comme son aïeul et son oncle. Cependant, Constantin ayant succédé aux deux tyrans, le

1. Hist. VII Dorm., c. 2.

roi Florus lui remit son fils aîné, en le priant d'avoir soin de son éducation. L'empereur qui eut toujours pour ce jeune homme une très-tendre affection, le fit soldat, et lui donna en mariage sa nièce, grecque de nation; ensuite il l'éleva au grade de tribun, et le renvoya à son père. Le tribun Florus eut, du vivant de son père, un fils qui fut aussi appelé Florus, et qui devait être un jour le grand saint Martin. Quoiqu'il en soit de la vérité de cette légende, nous dirons avec un poëte chrétien[1] : Martin fut plus noble que ses ancêtres : car il eut le Christ pour père.

Martin, dit son biographe[2], naquit à Sabarie, cité de Pannonie, de parents distingués, et cependant idolâtres, chose assez rare à une époque où le paganisme semblait s'être réfugié dans les campagnes. Selon le calcul le plus communément admis, ce fut l'an 316, onzième de l'empire de Constantin, premier de la mort de Dioclétien, sous le consulat de Gallicanus et de Bassus.

Sabarie, lieu natal de saint Martin, remplacé aujourd'hui par la ville de Szent-Marton, en Hongrie, était située à la base occidentale d'une montagne appelée Mont-de-Pannonie, et depuis Mont-Sacré. Les collines environnantes offrent, surtout au printemps, l'aspect d'un paradis terrestre. On a du haut de cette montagne une perspective délicieuse qui s'étend, d'un côté, jusqu'à l'Autriche, éloignée de plus de dix milles : de l'autre on aperçoit douze comitats de Hongrie et plus de deux cents fermes, villages ou villes. Non loin, au milieu de la vallée, coule une source d'eau vive, appelée jadis Fontaine de Sabarie. Mêlée à d'autres cours d'eau, elle forme un ruisseau appelé jadis Pannosa, et aujourd'hui Pansa,

1. Paul., De vita B. M., l. 1.
2. Sulp. Sev., Vit. B. M. n. 1.

dont l'eau d'un goût ferrugineux est très-salubre comme boisson. Suivant des traditions locales, Martin encore tout enfant, s'était fait, sur le Mont-Sacré, un oratoire où il allait souvent prier.

La légende qui nous a donné sa généalogie [1] dit que le grand-père de notre saint mourut accablé d'années, peu de temps après la naissance de son glorieux petit-fils. Il légua son bien à son aîné, lui laissant le soin de pourvoir à l'existence de ses plus jeunes frères, Hilgrin et Amnarus. Le tribun Florus conduisit avec fermeté les affaires de la famille, et unit ses deux frères aux plus nobles filles du pays [2]. Hilgrin eut quatre fils, Clément, Prime, Létus et Théodore. Amnarus en eut trois, Gaudent, Quiriace et Innocent.

Pour Martin, il fut élevé à Ticinum [3], cité des Insubres, aujourd'hui Pavie, dans le Milanais, où ses parents, à ce qu'il semble, s'étaient retirés. La cause de cette émigration lointaine fut peut-être l'ambition de son père qui voulait se rapprocher du centre des affaires publiques. Cet homme qui, de simple soldat, était devenu tribun militaire, grade équivalent dans l'armée à celui de consul dans l'empire, essaya d'inspirer à son fils le goût de sa profession, espérant sans doute le faire parvenir aussi au tribunat. Mais, dès ses plus tendres années, la sainte jeunesse de l'illustre enfant respira, pour ainsi dire, dans la servitude divine. En effet, Martin avait dix ans. A cet âge, malgré ses parents, il s'enfuit à l'église des chrétiens, et demanda d'être fait catéchumène. Cette faveur lui fut accordée. Le prêtre lui imposa les mains et marqua son front du signe de la croix. D'après la légende citée [4], il

1. Hist. VII Dorm., c. 2.
2. Hist. VII Dorm., c. 2.
3. Sulp. Sev., V. B. M. n. 1.
4. Hist. VII Dorm., c. 2.

reçut cette grâce à Constantinople, par le ministère du patriarche Paul. Les catéchumènes considérés, dès lors, comme les nourrissons de l'Église, recevaient des instructions spéciales. Saint Cyrille de Jérusalem, qui vivait dans ce siècle, fut, étant prêtre, chargé d'instruire cette portion du troupeau, à qui on expliquait le symbole. On leur permettait même d'assister à une partie du saint sacrifice, appelée pour cela *Messe des catéchumènes*. Martin, sans doute, profita de ces grâces avec le zèle ardent qui l'avait porté à les solliciter.

Cependant, éprouvant de jour en jour davantage l'opération de Dieu dans son âme, il fut bientôt transformé tout entier, et ne tarda pas d'en donner la preuve. C'étaient alors les beaux jours de la vie érémitique. C'était le temps où vivaient les Antoine, les Pacôme, les Hilarion. Le jeune Martin, connut-il alors ces grands exemples, et lui inspirèrent-ils une noble émulation? ou bien ne suivit-il que l'inspiration intérieure? Son historien ne l'explique pas. Ce qu'il y a de certain, c'est que cette passion de la solitude, qui arrachait au monde tant d'âmes généreuses, s'empara aussi de la sienne. Enfant de douze ans, Martin s'enflamma d'amour pour le désert: la faiblesse de son âge l'empêcha d'y courir. Mais, dès lors, sa vocation était décidée. Sa pensée, sans cesse occupée des monastères ou de l'église, rêvait, dans ses tendres années, ce qu'il accomplit plus tard avec tant de zèle. C'est à la lumière de cette idée que nous devons désormais contempler cette vénérable figure. Martin sera toujours moine. Tout autre état ne pourra le soumettre à ses lois que comme un accident ou une violence.

Cependant, des édits impériaux ordonnaient d'enrôler, pour le service militaire, les fils des vétérans. Le père de Martin qui voyait avec peine les pieux débuts de son fils, profita de cette loi pour l'enlever à ses projets d'avenir, et le livra lui-

même aux officiers de l'empereur. Martin n'était âgé que de quinze ans. Or, l'âge voulu pour le nouveau soldat était de dix-sept ans. Son père eut néanmoins assez d'autorité pour le faire admettre. Le jeune homme avait aussi apparemment une complexion robuste qui pouvait faire illusion sur son âge. Martin donc, enlevé et chargé de chaînes, se vit forcé de se lier par les serments militaires. Il jura, par le salut de l'empereur, de faire tout ce qui serait ordonné pour le service de l'empire, et de se conduire en toute rencontre comme un vaillant soldat. Après quoi, le tribun lui ceignit le baudrier, puis le fit couvrir d'un manteau blanc, nommé chlamyde, qui descendait aux genoux. Son père avait servi dans la cavalerie. Or, les fils des vétérans, qui avaient fait partie de ce corps, avaient droit d'y entrer aussi. S'ils amenaient un serviteur avec un cheval, ils recevaient double paie; et cette milice était déjà une dignité. Martin fut reçu, en conséquence, dans l'armée des Gaules, parmi les jeunes recrues de cavalerie. Fils d'un tribun, il eût pu avoir plusieurs valets, il se contenta d'un seul. Encore, par un changement de rôles, était-ce d'ordinaire le maître qui servait le serviteur; le saint allait même jusqu'à lui ôter ses chaussures pour les nettoyer de ses propres mains. Ils prenaient leurs repas ensemble, et c'était Martin qui y servait le plus souvent. Selon une légende locale et populaire, ce serviteur ou écuyer de saint Martin, s'appelait Démétrius, était de Constantinople, et fils du préfet de cette ville. Demeuré orphelin en bas âge, il avait voulu suivre les armées, et n'avait alors que onze ans. L'état militaire, tel que le subit Martin, était fort rude. On n'y avait pas encore adopté les adoucissements qui s'y introduisirent peu de temps après. Ainsi, pour ce qui regarde les cavaliers, l'usage de la selle leur était inconnu. Ils montaient le cheval à cru, ou se contentaient d'une housse carrée. Toutefois les

soldats logeaient dans des casernes, dont l'usage avait commencé au règne de Tibère.

Martin porta les armes, d'abord sous le roi Constance (ce sont les expressions de l'historien), ensuite sous le césar Jules Constant. Nous savons, en effet, par l'histoire générale, que Constance, avant d'être empereur, commanda dans les Gaules en qualité de césar, du vivant du grand Constantin son père. Quant à Constant, son frère, qu'on appelait aussi Jules, il peut lui avoir succédé quelque temps, et son nom doit, ce nous semble, remplacer celui du césar Julien, que porte ici le texte du biographe. En effet, Julien dit l'Apostat ne fut césar que vingt ans plus tard. Vivant au milieu des soldats, classe d'hommes livrée d'ordinaire à plus d'une sorte de vices, le jeune Martin sut se conserver pur. Grande était sa bonté, sa charité à l'égard de ses compagnons d'armes tenait du prodige. Sa patience et son humilité paraissaient surhumaines. Inutile de parler de sa frugalité : elle le faisait dès lors regarder plutôt comme un moine que comme un soldat. Cette conduite lui gagna tous ses compagnons, pénétrés pour lui de vénération et d'amour [1]. A cette époque, suivant la légende de sa généalogie, son père le conduisit à Constantinople, pour le recommander à l'empereur, qui le retint quelque temps dans son palais. Cette donnée, du reste, ne contredit pas l'histoire. Depuis environ six ans, Constantin avait fondé à Byzance la nouvelle capitale, et lui avait donné, avec son nom, tout ce qu'il avait pu pour l'égaler à Rome, puis y avait fixé sa résidence. Au rapport d'un historien grec du v[e] siècle [2], Martin, après avoir fait ses premières armes

1. Hist. vii Dorm., c. 3.

1. Sozom., l. 3, c. 14.

avec beaucoup d'éclat, se vit lui-même appelé à commander les escadrons.

Ce qui est plus certain et plus digne d'attention que son séjour au palais impérial ou son élévation en grade, ce sont ses vertus [1]. Avant d'avoir été régénéré dans le Christ, il se montrait, par ses bonnes œuvres, un digne candidat du baptême. Assister ceux qui se trouvaient dans la peine, porter secours aux malheureux, nourrir les indigents, vêtir ceux qui étaient nus, telles étaient ses occupations. De sa solde militaire, il se réservait seulement de quoi vivre au jour le jour. Car dès ce temps-là, il avait entendu et compris l'Évangile; il ne prenait aucun souci du lendemain. Un jour, il ne lui restait plus que ses armes et son habit militaire. C'était au milleu d'un hiver tellement rigoureux, que plusieurs personnes étaient mortes de froid. Le détachement où servait Martin hivernait alors dans Amiens, ville des plus considérables de l'empire, et résidence ordinaire du gouverneur des Gaules. Martin se présente à une des portes de la cité, porte qui, suivant la tradition du pays, s'ouvrait sur la chaussée romaine construite par Agrippa, favori d'Auguste, pour aller de Lyon à Boulogne. Il y trouve un pauvre à demi-nu. Ce malheureux implorait la pitié des passants, mais aucun d'eux ne s'arrêtait. Tous étaient sourds à sa prière. En homme plein de Dieu, notre cavalier comprend que le soulagement de cette misère lui a été réservé. Mais que peut-il faire? Il ne possède d'autre bien que la chlamyde qui le couvre, ayant employé le reste dans une œuvre semblable [2]. Il s'arrête un moment incertain. Sa

1. Sulp. Sev., Vita B. M., n. 2.

2. Paulin, l. 1. — Fort., l. 1, c. 1.

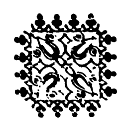


chlamyde lui était nécessaire pour se garantir du froid, de la pluie et du vent. Toutefois, elle se composait de deux pièces, dont une servait à couvrir la tête et pouvait aussi se rabattre sur les épaules. Aux yeux de sa charité, il y a là du superflu. Il détache sa chlamyde, et tirant son épée, la coupe par la moitié, en donne une part au mendiant, puis se couvre comme il peut de celle qui lui reste. En l'apercevant, vêtu de cet habit écourté, quelques-uns de ceux qui se trouvaient là se prirent à rire. Beaucoup d'autres, doués d'un jugement plus sain, se reprochèrent de n'avoir rien fait de pareil, quand, possédant plus d'un habit, ils auraient pu couvrir un pauvre sans se découvrir eux-mêmes. La nuit suivante, Martin était couché dans une hôtellerie d'Amiens, il dormait. Soudain apparaît devant lui le Christ, vêtu de cette moitié de chlamyde, dont il a couvert le pauvre. Une voix lui ordonne de considérer attentivement le Seigneur, et de reconnaître le vêtement qu'il a donné. Ensuite il entend Jésus lui-même, s'adressant à une multitude d'anges qui l'environnent, prononcer distinctement ces mots : Martin, encore simple catéchumène m'a revêtu de cet habit.

Le Seigneur s'était donc vraiment souvenu de ses propres paroles. Il avait dit autrefois : Quand vous avez fait ces choses à quelqu'un de ces pauvres petits, c'est à moi-même que vous l'avez fait. Voilà pourquoi il a reconnu avoir été vêtu dans la personne d'un pauvre, voilà pourquoi, voulant confirmer le témoignage rendu à une si bonne œuvre, il a daigné se montrer sous le vêtement qu'un pauvre avait reçu.

De semblables visions n'étaient pas chose inouïe dans ce siècle. Beaucoup de saints en ont été favorisés. Devant traiter ailleurs en détail ce qui a rapport au culte de notre saint, nous dirons ici brièvement qu'un oratoire fut dans la suite élevé au lieu où il avait partagé son manteau, et qu'au

xvi° siècle, la ville d'Amiens et celle d'Auxerre possédaient une partie considérable du précieux vêtement. Quant à l'hôtellerie où la vision eut lieu, elle fut plus tard convertie en église dont on montre encore l'emplacement.



CHAPITRE II.

BAPTÊME DE SAINT MARTIN.

La faveur céleste qu'il venait d'éprouver n'excita dans le cœur de Martin aucun sentiment d'orgueil. Il ne vit dans tout cet événement qu'une seule chose, la bonté de Dieu, et comme s'il eût voulu y correspondre, il courut au baptême. Il avait alors dix-huit ans. Pourquoi avait-il différé jusque-là de recevoir le sacrement qui fait les chrétiens? Pour se conformer à l'usage de son temps. Beaucoup de fidèles, craignant d'exposer la grâce du sacrement, remettaient leur baptême à leur âge mûr; plusieurs même, du nombre desquels fut l'empereur Constantin, attendaient leurs derniers moments et ne se faisaient baptiser qu'au lit de la mort. Un si long retard n'avait pas toujours sa source dans une négligence coupable. Saint Césaire, frère de saint Grégoire de Nazianze, reçut le baptême peu de temps avant sa mort. Sainte Gorgonie,

leur sœur, ne fut aussi baptisée que vers la fin de ses jours. On ne désespérait pas même, s'ils avaient bien vécu, du salut de ceux que la mort surprenait simples catéchumènes, car on leur attribuait le baptême de désir. Quant à ceux qui voulaient recevoir le sacrement de la régénération, ils devaient d'avance donner leurs noms. Ils prenaient alors le nom de *compétents*. Ils étaient longtemps éprouvés par l'abstinence du vin et de la chair, par la fréquente imposition des mains, par les confessions, les veilles, les cilices, les prostrations, les prières. Le temps consacré à cette préparation était ordinairement le carême. Car le sacrement ne s'administrait alors qu'aux jours de Pâques et de la Pentecôte. En effet, comme le plus grand nombre des compétents étaient adultes, l'Église, pour les mieux disposer à la grâce du baptême, l'avait fixée à des époques rares et solennelles. Martin n'eut sans doute pas de peine à obtenir, sous des empereurs chrétiens, la permission de s'absenter quelques mois de l'armée pour se préparer à ce grand acte.

Suivant la légende citée [1], Martin reçut le baptême à Constantinople, des mains du saint patriarche Paul qui, déjà, l'avait fait catéchumène. Saint Paul, célèbre par le témoignage qu'il rendit à la divinité de J.-C., fut plus tard exilé par l'empereur Constance en Cappadoce, où il périt étranglé par les ariens. En Hongrie, dans la ville de Szombathely, qui dispute à celle de Szent-Marton l'honneur d'avoir vu naître notre saint, on montre, près d'une église, un puits de l'eau duquel Martin fut, dit-on, baptisé. Nous ne connaissons aucun fondement à cette prétention. D'un autre côté, il y avait au VIIe siècle, dans l'église de Saint-Denis, un vase de porphyre long de quatre pieds et demi, où, assurait-on, saint Martin

1 H. VII Dorm., c. 2.

avait été régénéré. Les catéchumènes étaient alors plongés trois fois dans l'eau du baptistère, et recevaient ainsi le baptême par immersion. Au sortir des fonts sacrés, ils étaient revêtus d'habits blancs qu'ils devaient porter huit jours. Immédiatement après leur baptême, les néophytes recevaient la confirmation et l'eucharistie. C'est pourquoi ces trois sacrements, se trouvent expliqués dans les discours adressés ce jour-là aux nouveaux chrétiens. A cette époque, on se gardait scrupuleusement de donner ces explications plus tôt : c'eût été trahir le secret des mystères. Le nom de Martin qui, peut-être, pour notre saint, remplaça celui de Florus, était déjà honoré dans l'église. On reconnaissait un saint Martin, évêque de Vienne, disciple des apôtres.

Martin portait le baudrier depuis trois ans. Les lois romaines avaient fixé la durée du service militaire à vingt-quatre. Mais enrôlé avant l'âge requis par ces mêmes lois, jouissant d'un grade acquis par ses hauts faits, il avait bien droit, ce semble, d'abandonner les aigles romaines. Son baptême lui en faisait une sorte d'obligation. L'Église ne condamnait pas seulement ceux qui, ayant quitté les armes pour faire pénitence publique, les reprenaient ensuite; elle excluait aussi de la cléricature celui qui, après son baptême, aurait embrassé cette profession ou l'aurait seulement continuée. De plus, sous les empereurs païens, l'état militaire avait presque toujours paru aux chrétiens imcompatible avec les devoirs de leur religion. Ces préventions subsistaient encore chez un grand nombre de fidèles. Si Martin ne renonça pas, dès lors, ouvertement au service, c'est qu'il céda aux prières de son tribun. Ils habitaient ensemble et vivaient dans l'intimité. Sans doute le saint lui avait ouvert son cœur et fait la confidence de ses projets de retraite. Cet homme, de son côté, promettait que, le temps de son tribunat écoulé, il renonce-

rait à la vie du siècle. Cette espérance tint en suspens Martin, qui resta encore à l'armée environ deux ans; mais il n'était déjà plus soldat que de nom. L'occasion se présenta enfin, pour lui, de se débarrasser même de ce nom incommode.

Depuis deux siècles la ligne du Rhin n'avait cessé d'être gardée par cinquante mille soldats d'élite retranchés dans vingt forteresses.[1] Des hordes de Germains s'aggloméraient en effet sur la rive droite de ce fleuve. Leur pays, encore très-boisé, nourrissait avec peine ses habitants. La Gaule, au contraire, était dans le plus brillant état de prospérité. Les vieilles forêts druidiques avaient presque toutes disparu avec le culte mystérieux auquel elles servaient d'asile. Elles avaient fait place à des champs bien cultivés et à d'élégantes villas romaines. Car depuis longtemps déjà notre patrie était le refuge préféré des grands de l'empire disgraciés ou dégoûtés des affaires. Son luxe égalait celui de l'Italie. Le Rhin séparait donc un peuple très-misérable d'un peuple très-heureux. Les Germains ne cessaient de jeter des regards de convoitise sur cette Gaule si productive. Bientôt ils brûlèrent du désir de faire la conquête de ce pays estimé par eux comme un splendide banquet auquel ils voulaient s'asseoir. Ils firent donc irruption dans nos contrées. C'était en 336. Le césar Jules rassembla ses troupes près de la cité des Vangions, aujourd'hui Worms [2]. Là, il se mit à leur faire une distribution d'argent. Comme c'était la coutume, chaque soldat était appelé à son tour. Celui de Martin arriva. Il crut le moment favorable pour demander son congé. Car, résolu à ne plus servir, il pensait ne pouvoir, sans injustice, accepter cet argent destiné à ceux qui devaient prendre part à l'expédition.

1. Mazas, Hist. de Fr.

2. Sulp. Sev., de V. B. M., n. 3.

Il s'avance donc au pied du tribunal où Jules est assis. « Jusqu'ici, lui dit-il, j'ai servi sous tes ordres. Souffre que maintenant je serve sous les ordres de Dieu. Que celui qui a dessein de combattre reçoive tes libéralités. Pour moi, je suis soldat du Christ; il ne m'est plus permis de combattre. » A ces paroles, le césar, frémissant de colère, lui dit que c'est la crainte de la bataille du lendemain, non la religion qui le porte à se retirer du service. Martin ne se déconcerte point: loin de là, son courage redouble en proportion de la frayeur qu'on veut lui inspirer. « C'est donc à la lâcheté, répond-il, et non à la foi qu'on attribue ma démarche; eh bien! demain je me placerai sans armes devant le front de l'armée, et, au nom du Seigneur Jésus, n'ayant d'autre défense que le signe de la croix, sans bouclier ni casque, je pénétrerai avec assurance au milieu des escadrons ennemis. » Il est pris au mot et jeté en prison pour être le lendemaiu exposé sans armes aux coups des Barbares. Voilà bien, ce nous semble, le type héroïque de la bravoure chrétienne, reproduit plus tard, avec tant d'éclat, par les chevaliers du moyen-âge.

Le lendemain, les Barbares envoyèrent demander la paix, se remettant corps et biens à la discrétion des Romains. Comment ne pas voir là une victoire remportée par notre bienheureux? Elle eut sans doute pour but de lui éviter d'être envoyé sans armes au combat. Notre miséricordieux Seigneur aurait bien pu certainement défendre son soldat au milieu des épées et des traits de l'ennemi; mais il ne voulut pas que la mort des autres affligeât les regards du saint. Il aima mieux détruire le motif du combat. Aussi bien, empêcher des hommes de périr, soumettre les ennemis sans effusion de sang, c'est là la seule victoire que le Christ dut accorder à son soldat. Ce succès inattendu changea le cœur de Jules. Martin fut mis en liberté et reçut son congé. Martin voulut,

dit une légende citée plus haut, emmener avec lui son écuyer Démétrius. Mais celui-ci, pour le moment, préféra rester à l'armée. De Worms, Martin, à ce qu'il semble, s'achemina vers Trèves. Le siége épiscopal de cette ville était occupé par saint Maximin, avec lequel il contracta une étroite liaison[1]. Ils se voyaient souvent, dit une légende, et s'entretenaient ensemble des choses de Dieu. Voici, à ce sujet, un naïf récit, qui peut-être ne trouvera pas grâce devant des lecteurs du XIXe siècle.

Saint Maximin voulut faire un voyage à Rome. Car c'était sa coutume de visiter les mémoires des saints et d'implorer leur secours par de ferventes prières. Il prit saint Martin pour compagnon. Absorbés tous deux dans la pensée des choses divines et dans une conversation pieuse, ils ne sentaient point comme les autres la fatigue du chemin. Ils arrivèrent ainsi près d'un bourg, où Martin se rendit ponr acheter des vivres, laissant à Maximin la garde de leur petit bagage que portait un âne chargé de ses paniers. Saint Maximin, vaincu par la lassitude, céda au sommeil. Tandis qu'il dort, un ours sort d'un bois voisin, se jette sur l'âne, l'emporte et le dévore. Martin arrive, éveille Maximin et lui dit : Qu'as-tu fait, frère Maximin ? — Surpris par le sommeil, dit l'évêque, je me suis couché un moment ici. — Et notre âne, reprend Martin, où est-il ? — Je ne sais, répond Maximin. Saint Martin alors lui montre à quelque distance la bête qui l'a dévoré. — Eh bien ! dit Maximin, cet ours s'est préparé à lui-même une avanie. Puis s'adressant à l'animal féroce, au nom de Jésus-Christ : — Viens, suis-moi. Pourquoi n'es-tu pas resté en repos ? Comment as-tu pu agir si sottement que de ne pas même épargner le pauvre âne qui portait nos ba-

1. Acta SS., 29 mai, Vit. S. Max. — Surius, ibid.

gages. Je te l'ordonne donc, ce qu'il faisait, fais-le toi-même à sa place.

En même temps, il le charge du fardeau que l'âne avait porté. Chose merveilleuse ! L'ours se prête à tout sans gronder, et les accompagne avec une parfaite obéissance jusqu'au seuil de l'apôtre Pierre. Après y avoir fait leur prière et honoré les reliques des saints, les deux pèlerins se remirent en route pour retourner à Trèves. Ils arrivèrent au village nommé Urseria, qui est sans doute le bourg d'Ursel, situé sur la rive droite du Rhin, entre Worms et Mayence. L'ours était encore avec eux et portait leurs paquets. Maximin lui dit : « Va-t-en où tu voudras, mais garde-toi de faire mal à qui que ce soit. Ne nuis à personne et personne ne te pourra nuire. » Martin, avant de quitter son hôte, lui recommanda Lubentius, son fils spirituel, qu'il avait sans doute converti ou relevé des fonts sacrés, et le pria d'instruire ce jeune homme. Saint Maximin se rendit à son désir. Il instruisit Lubentius dans les saintes lettres, l'ordonna prêtre dans la suite et le plaça dans un bourg appelé Cubrunum. Les moines du monastère de saint Maximin conservaient encore, il y a deux siècles, parmi leurs reliques, les bâtons de voyage des deux pèlerins.

Saint Maximin de Trèves mourut en 348.

Un fait absolument semblable à celui qu'on vient de lire est raconté dans la vie d'un autre saint. A la place de notre saint Martin, des critiques modernes mettent ici saint Martin de Mayence, qui, en effet, occupait alors le siége épiscopal de cette ville. Cette opinion nous paraît assez vraisemblable. Il n'est pas rare, en effet, de voir les légendaires attribuer à un saint célèbre les actions des saints du même nom. Cependant nous avons eu scrupule de supprimer le récit précédent, parce que nous l'avons trouvé dans tous les auteurs avec le

nom de saint Martin de Tours[1]. Du reste, la liaison de notre saint avec saint Maximin est attestée par un légendaire qui ne dit rien du miracle de l'ours. Saint Maximin avait pour frère saint Maixent, évêque de Poitiers. Cette parenté put bien n'être pas sans influence sur la détermination qui, comme nous allons le voir, conduisit saint Martin dans cette ville.

A cette époque, nulle école catholique, nul ordre religieux même n'était encore régulièrement constitué. Mais les grands hommes qu'enfantait l'Église suppléaient au défaut des grandes institutions, pour l'établissement desquelles le sol n'était pas encore suffisamment affermi et ne devait même pas l'être de sitôt. Aussi, autour de chaque illustre pontife, autour de chaque moine renommé, voyait-on se grouper un essaim d'âmes attentives à recueillir leurs leçons et leurs exemples. Chose presque inouïe de nos jours où subsistent encore de grandes institutions, mais où les personnages se sont amoindris : au IVe siècle, des hommes faisaient école et avaient des disciples. Il était même peu d'évêques, de docteurs, ou de saints qui ne se fussent formés sous la direction d'un maître. Dieu en avait préparé un pour saint Martin. A Poitiers vivait un homme dont la foi et la science dans les choses de Dieu étaient dès lors éprouvées et reconnues. Né à Poitiers même, d'une des plus illustres familles de cette ville, il avait, dans sa jeunesse, étudié avec succès les sciences profanes, et particulièrement l'art de l'éloquence, dont il avait pris pour modèle le style de Quintilien. Il avait fait plus; encore païen il s'était élevé par la réflexion et la lecture des livres saints à la connaissance parfaite de la foi chrétienne; il l'avait embrassée avec joie et avait reçu le baptême. Il était marié. Sa femme l'avait suivi dans la foi avec une fille unique nom-

1. Acta SS., 3 sept., V. S. Mansueti.

mée Abra. Depuis cette époque, il s'était appliqué avec tant de zèle à former ses mœurs sur les règles de l'Église, qu'il semblait posséder déjà la grâce du sacerdoce. Plein d'amour pour la vérité, il l'annonçait partout. Il instruisait les uns de la foi en la Trinité, il animait les autres à la vertu par les promesses du royaume des Cieux. Tel était Hilaire dans l'état laïque. Attiré par sa réputation, Martin se rendit auprès de lui. Assez longtemps après, le peuple de Poitiers demanda Hilaire pour évêque. C'était vers 353[1]. Hilaire succéda sur ce siége à saint Maixent, frère de saint Maximin de Trèves.

L'évêque de Poitiers, qui avait apprécié bien vite le trésor que Dieu lui avait envoyé, résolut de se l'attacher plus étroitement, et pour cela, de le vouer au ministère sacré.

Une fonction qui avait alors dans l'église une grande importance, était celle de diacre. On le voit, par les canons des conciles de cette époque, qui condamnent les prétentions de certains diacres, prétentions nées de l'orgueil que leur inspirait leur dignité. Ainsi, les conciles d'Arles et de Nicée défendent aux diacres d'offrir le saint sacrifice, comme ils faisaient en divers lieux, ou de donner la communion aux prêtres, ou de la recevoir avant eux. Les diacres de la ville épiscopale sont en particulier rappelés à l'ordre. Il leur est interdit de rien s'attribuer de ce qui appartient aux prêtres, ou de le faire sans leur participation. En effet, les diacres avaient alors l'administration des offrandes et de tout le temporel des églises; c'était donc par leurs mains que les pauvres recevaient les aumônes, et les clercs leurs pensions. Ces prérogatives leur attiraient une grande considération, et leur donnaient une espèce d'autorité sur les prêtres les moins désintéressés. Telle était la dignité qu'Hilaire voulut conférer

1. Sulp. Sev., De V. B. M., n. 4.

à son disciple, mais il échoua devant l'humilité du saint jeune homme. Mainte fois il revint à la charge. Toujours Martin criait avec force qu'il en était indigne.

Homme d'un génie supérieur, son maître comprit que le moyen de le contraindre à céder, c'était de lui imposer une fonction présentant en elle-même quelque chose d'humiliant. Il lui enjoignit donc de se préparer à recevoir l'ordre d'exorciste. Car on recevait alors les quatre ordres mineurs en différents temps, mais on était admis de bonne heure à ceux de lecteur et d'exorciste. Martin craignit, en refusant encore, de paraître mépriser cette fonction comme trop basse : il l'accepta. Mis au nombre des plus jeunes clercs, il commença dès lors, au nom de l'Église, cette guerre contre les démons, qui fut celle de toute sa vie. On montre encore aujourd'hui à Poitiers l'emplacement probable de la cellule qu'il occupait dans la communauté des clercs de saint Hilaire.

FIN DE LA PREMIÈRE ÉPOQUE.

DEUXIÈME ÉPOQUE

CHAPITRE III.

VOYAGE DE SAINT MARTIN DANS SON PAYS.

Il y avait peu de temps que Martin avait été ordonné exorciste, quand il reçut, durant son sommeil, un avis céleste : c'était celui de visiter sa patrie et ses parents, retenus encore dans les liens de la gentilité, et d'exercer à leur égard son zèle religieux. Car, dit un des poëtes qui ont chanté Martin, la piété humaine ne devait rien avoir à reprocher à celui que la piété divine gouvernait si particulièrement. Il découvrit à son maître l'ordre de Dieu. Hilaire n'osa s'y opposer. Mais, avec beaucoup de prières et de larmes, il lui fit promettre de revenir. Martin, lui-même, entreprit ce voyage avec tristesse, et déclara aux frères qu'il aurait à y souffrir de grandes adversités. L'événement justifia sa prévision. D'abord il prit la route des Alpes-Cottiennes. Un chemin les traversait alors. C'était celui qu'avait frayé le

roi Cottius, dès avant le règne d'Auguste, et qui, devenu impraticable, avait été en 279 réparé par l'empereur Probus. Mais bientôt notre saint s'égare dans les détours de ces montagnes, et tombe entre les mains des voleurs. On sait par l'histoire générale que, précisément vers cette époque, Julien, élu empereur par ses troupes, augmenta ses forces en amnistiant et incorporant dans son armée les vieux soldats de Magnence, qui, traités en rebelles depuis sept ans, s'étaient formés en bandes de voleurs. Ceux qui arrêtèrent Martin pouvaient être de ce nombre. Déjà l'un d'eux brandissait sa hache sur la tête du saint. C'en était fait de lui, si un autre n'eût arrêté le bras meurtrier. Les mains liées derrière le dos, Martin est confié par les brigands à l'un d'entre eux, chargé de le garder et de le dépouiller, tandis qu'ils vont au loin piller la campagne. Cet homme le mène dans un endroit écarté. Là, il s'avise de lui demander qui il est. A la manière des martyrs dont le souvenir était vivant dans ce siècle, Martin lui répond qu'il est chrétien. Le voleur insiste et lui demande s'il a peur. Le saint, du ton le plus ferme, l'assure qu'il n'a jamais été plus tranquille : ne sait-il pas que la miséricorde du Seigneur se montre surtout dans les épreuves de ses enfants? S'il éprouve quelque sentiment, c'est plutôt celui de la compassion à la vue d'un homme qui, par l'exercice de ses brigandages, se rend indigne de la miséricorde du Christ. Là-dessus, il entame une discussion évangelique, il se met à prêcher à ce malheureux la parole de Dieu. Bref, le voleur crut, remit Martin dans sa route, et, avant de le quitter, le supplia de prier le Seigneur pour lui. On vit dans la suite cet homme embrasser la vie religieuse, et c'est de lui qu'on apprit l'aventure.

Martin s'était éloigné de ces lieux. Déjà même, il avait dépassé Milan, et cheminait au milieu d'une verdoyante et gracieuse nature. Tout à coup le diable, revêtu d'une forme

humaine, vient s'offrir à sa rencontre. Il n'a pu lui nuire par ses ministres les voleurs; il va l'attaquer lui-même. Il lui demande où il va. La réponse de Martin est qu'il va où le Seigneur l'appelle. « Quelque part que tu ailles, quoi que tu entreprennes, lui dit le démon, tu auras le diable pour adversaire. » Martin lui répond par ce mot du prophète[1] : « Le Seigneur est mon appui, je ne craindrai rien de ce que peut me faire l'homme. » Cette énergique parole est comme un dard qui transperce l'ennemi. Il s'éloigne aussitôt, et cette triste apparition, dit le poëte[2], s'évanouit comme une ombre infernale que dissipe la présence du Christ. Telle fut la déclaration de guerre de Satan contre Martin. Tel fut le premier acte de cet antagonisme contre lequel le saint devait lutter tout le reste de sa vie.

Des faits du même genre remplissent la vie de saint Antoine et des autres Pères du désert. Ce qui étonne aujourd'hui notre foi raisonneuse paraissait chose ordinaire dans ce siècle. Il suffit, pour s'en convaincre, de lire une page des écrits catholiques de ce temps. L'action de l'esprit infernal dans les affaires du monde y apparaît presqu'aussi fréquente que celle de Dieu. Les païens mêmes admettaient la possibilité, la réalité de l'intervention sensible des puissances spirituelles. Nous aurons, du reste, occasion de revenir sur ce sujet.

Martin avait espéré de délivrer au moins sa mère des erreurs de la gentilité. Il ne fut pas trompé dans son attente. Ainsi, dit le poëte[3], il fit naître pour le ciel celle qui l'avait fait naître pour la terre.

Mais son père demeura obstiné dans le mal. Cependant, dit le biographe, Martin, par son exemple, sauva encore

1. Psal. 260.
2. Fort., De V. B. M., l. 1, c. 4.
3. Id. Ibid., c 5.

plusieurs personnes. Quant à sa mère, ajoute la légende de sa généalogie [1], et aux autres personnes qu'il avait conquises au salut, il leur procura le baptême par les mains de ses grands-oncles Martinus et Amnarus. En effet, ces derniers étaient parfaits chrétiens, et exerçaient même les fonctions épiscopales. Hilgrin et l'autre Amnarus, ses oncles, furent aussi baptisés avec leurs sept fils. Ces deux vieillards qui étaient jumeaux ne partagèrent point entre eux l'héritage paternel; ils voulurent se contenter d'une seule maison, d'un seul fonds de terre, et y vivre ensemble avec leur famille. L'année même de leur baptême, ils entrèrent dans la voie de toute chair. Leurs sept fils, ayant vendu leurs terres, en distribuèrent le prix aux pauvres, et renvoyèrent libres leurs esclaves. Ils se renfermèrent ensuite dans une retraite. Là, ils vaquaient à la lecture, à l'oraison et à la psalmodie. Ils n'avaient gardé que deux serviteurs pour leur rendre les services nécessaires. Ils vivaient ainsi en bonne harmonie, agréables à Dieu et aux hommes. Les restes de leur nourriture, portés aux malades, eurent la vertu de les guérir sur-le-champ. Tel est le récit de la légende.

Après le paganisme, un autre ennemi appela notre héros au combat, dans ses propres foyers. C'était l'hérésie.

Ici, avec un historien moderne, nous ferons une observation qui s'applique non-seulement au récit suivant, mais encore à beaucoup de faits, qui se rencontreront dans la vie de notre saint. Comme l'Église, dit cet auteur [2], est un champ où le bon grain et l'ivraie croissent pêle-mêle jusqu'à la moisson, il ne faut pas s'étonner d'y voir en tout temps l'ivraie mêlée au bon grain; d'y voir, à côté des saints personnages, plusieurs autres

1. Hist. VII Dorm., c. 4.
2. Rohrbacher, Hist. Eccl.

qui ne le sont pas; d'y voir même parmi les prêtres et les évêques des esprits ambitieux, superbes, corrompus, légers, superficiels, n'ayant du christianisme que l'extérieur, et ne s'en servant que dans des vues humaines. Il y a eu de cette ivraie parmi les apôtres, il y en a eu parmi les premiers fidèles, il y en a eu dans les trois premiers siècles, il y en avait au IVe, et il y en avait beaucoup. Témoin, l'hérésie arienne, ainsi appelée du nom de son auteur, le prêtre Arius, qui niait la divinité de Jésus-Christ.

Ce qui distinguait surtout ses sectateurs, c'était la violence. A Alexandrie, les vierges consacrées à Dieu furent maltraitées, les moines foulés aux pieds et battus à mort, les sanctuaires profanés, les églises pillées et livrées aux flammes par l'évêque arien. Quand les évêques de cette secte trouvaient quelqu'un qui détestait leur hérésie, ils le faisaient fouetter, emprisonner ou bannir. Un grand nombre de personnes s'enfuyaient dans les déserts plutôt que de tomber entre leurs mains.

A l'époque où saint Martin revint dans son pays, l'hérésie arienne pullulait dans le monde entier, mais surtout dans l'Illyrie [1], dont la Pannonie formait une province. En effet, parmi les plus fameux évêques qui condamnèrent saint Athanase, au concile arien de Tyr, se faisaient remarquer Ursace de Singidon et Valens de Murse, deux villes de Pannonie. Ces deux évêques étaient des premiers disciples d'Arius.

Presque seul défenseur de la foi catholique dans cette contrée, Martin, n'en combattit pas moins avec une hardiesse incroyable la doctrine erronée des prêtres de son pays. Car c'était toujours par le clergé que l'hérésie pénétrait dans les populations. Son zèle obtint sa récompense. Accablé d'abord

1. Sulp. Sev., De V. B. M., n. 4.

de mauvais traitements, il est ensuite publiquement battu de verges. Les fouets cruels, dit le poëte, sillonnent les chairs membres du jeune saint. Il endure le supplice infligé jadis au Christ; mais cette peine si rigoureuse lui est rendue légère par le nom de celui qu'il aime.

Ainsi, la flagellation même n'a pas manqué à la ressemblance du saint avec son divin modèle. Il est enfin condamné à sortir de la ville [1].

Martin regagnait l'Italie. Selon sa promesse, il voulait rejoindre son maître. Mais, quelle nouvelle apprend-il en chemin? La violence des hérétiques, qui vient de le chasser lui-même de sa ville natale, a contraint aussi saint Hilaire à s'exiler de la sienne; et l'éloignement de cette grande lumière a jeté les églises de Gaule dans la confusion.

Telles étaient les agitations de cette époque essentiellement théologique.

Ne prévoyant pas la fin de cette tourmente, le saint se résolut à rester à Milan, et d'y construire un monastère [2].

Saint Athanase avait, le premier, fait connaître à l'Occident la vie proprement monastique. Jusqu'alors, les moines y étaient ou inconnus ou méprisés, surtout à Rome, ville de luxe et de plaisirs. Mais quand l'illustre docteur, vers 340, vint se réfugier auprès du pape Jules, il était accompagné de deux moines distingués, Ammonius et Isidore. L'un absorbé dans les choses divines, ne daigna voir aucun des superbes monuments de Rome, et ne visita que l'église de Saint-Pierre et de Saint-Paul. L'autre, par sa sagesse et une aménité toute céleste, fit une impression si profonde sur tous les cœurs, que des païens mêmes l'aimaient. Dès lors, beaucoup de Romains

1. Sulp. Sev., De V. B. M., ibid. — Sozom., l. 3, c. 14.

2. Sulp Sev., ibid. — Sozom., ibid.

imitèrent leur vie. De Rome, l'état monastique se répandit bientôt, toujours par Athanase, dans les Gaules. Il entretenait avec les moines de ces pays un commerce assidu, et écrivit pour eux la vie de saint Antoine. Cependant, au témoignage d'un historien grec de ce temps-là [1], on n'avait point vu en Occident de communauté de *philosophes*, ou moines, avant saint Martin. En effet, Rome ne posséda pas de solitaires assemblés dans une même maison avant l'époque où saint Jérôme y vint, sous la fin du pontificat de Damase. C'est donc à juste titre que saint Martin est appelé le *père des moines*, ou mieux, des cénobites d'Occident.

Des disciples qu'il reçut à Milan, deux seulement nous sont connus. L'un, originaire de Milan même, et d'une famille illustre, sortait presque du berceau. Il se nommait Maurilius [2]. Martin l'instruisit dans les saintes lettres. L'usage de recevoir les enfants dans les monastères était en vigueur en Orient. Saint Basile, vers cette époque, écrivait dans sa règle : « Comme le Seigneur dit : Laissez venir à moi les petits enfants ; comme l'apôtre loue celui qui apprit les saintes lettres dès son enfance, et ordonne d'élever les enfants dans l'éducation et la morale du Seigneur, nous pensons qu'on peut recevoir à tout âge ceux qui se présentent au monastère ; d'abord ceux qui sont privés de leurs parents, et que nous recueillons de nous-mêmes pour devenir, à l'exemple de Job, les pères des orphelins; ensuite ceux que leurs parents nous amènent, et que nous recevons en présence de plusieurs témoins. »

Dans les monastères de Saint-Pacôme, il y avait des vieillards, des enfants, des personnes de toute condition. A la fin du même siècle, saint Augustin recevait aussi, dans son

1. Sozom., ibid.

2. Surius, 13 sept. — Brev. S. Mart.

monastère d'Hippone, des enfants, des esclaves et de simples catéchumènes. La suite de cette histoire ramènera sous nos yeux, le nom de Maurilius. L'autre disciple de saint Martin, à Milan, s'appelait Gaudentius [1]. Il était aussi, selon sa légende, d'une très-noble famille. Jeune encore, et avant de connaître Martin, il s'imposait à lui-même le frein de l'oraison et de l'abstinence. Beaucoup de ses compagnons d'âge le visitaient alors, et lui, il les instruisait dans la perfection de la vie chrétienne. Dès ce temps-là, il avait commencé à s'illustrer par des miracles. Toutefois, l'ennemi du genre humain lui suscita des adversaires qui traversaient les pieux desseins de ce jeune apôtre. Voyant leur opiniâtreté, Gaudentius en conçut un grand chagrin. C'est pourquoi, regardant comme rien les liens de la chair, il ne vit plus dans ses compatriotes que des ennemis de la foi catholique, et les prit en horreur. Il quitta donc sa patrie et se rendit à Novarre. Là, il trouva le prêtre Laurent qui convertissait beaucoup de monde, et qui fut plus tard martyrisé. Il travailla quelque temps avec lui au salut des âmes. Ensuite, il est certain, ajoute la légende, que Gaudentius s'adjoignit et s'attacha comme secrétaire au bienheureux Martin, dans la métropole de Milan, à cause de la glorieuse doctrine de ce grand homme. Cette légende l'appelle le plus habile de tous les secrétaires. En quoi consistait sa fonction auprès de l'illustre confesseur? On croit que saint Martin l'employait à transcrire des livres. Gaudentius quitta Martin pour se faire le compagnon d'exil de saint Eusèbe de Verceil, et monta dans la suite sur le siége épiscopal de Novarre.

Notre saint espérait peut-être que le temps était venu pour lui de goûter enfin les délices de la vie monastique, ce rêve

1. Mart. rom. — Surius in V.

doré de son enfance; mais Dieu, qui nous le réservait, permit qu'il en fut autrement.

Un concile, tenu à Milan, s'était terminé par l'exil des évêques catholiques. L'évêque de cette ville, saint Denis, relégué en Cappadoce, obtint, par ses prières, d'y mourir promptement pour ne pas voir le trouble de son église. A sa place, on mit en 355 Auxence, arien qui avait été fait prêtre par Grégoire, faux évêque d'Alexandrie. L'empereur le fit venir exprès de Cappadoce à Milan, où il n'était point connu. C'était plutôt un habile homme d'affaires qu'un chrétien. Il fut introduit dans son église à main armée. Tel était le nouvel instrument dont l'ennemi infernal se servit pour vexer Martin. Auxence lui fit souffrir une persécution violente, l'accabla d'outrages, et enfin, le chassa de la ville[1]:

Martin crut devoir céder au temps, et se retira au lieu appelé alors l'île Gallinaire, et aujourd'hui Isoletta-d'Albenga. C'est un rocher sans ombrage et sans habitants, situé dans l'ancienne mer Tyrrhénienne, à présent la rivière de Gênes, sur la côte occidentale, vis-à-vis d'Albenga.

Un prêtre de grande vertu accompagna Martin dans cette retraite. Beelzebub, prince des démons, dit une légende[2], en avait jadis chassé les habitants, et y régnait alors avec ses soldats; mais sitôt que l'homme de Dieu, Martin, y eut mis le pied, le malin esprit, ne pouvant supporter sa présence, déserta le lieu avec des hurlements et un fracas horrible, puis se retira, lui et ses compagnons, dans un endroit, d'où Amator, évêque d'Auxerre, le chassa encore. Alors il laissa,

1. Sulp. Sev., Vita B. M., n. 4. — Sozom., l. 3., c. 4. — Greg. Tur., Hist., l. 10, c. 30.

2. Acta SS., 1 mai. Vit. S. Amat.

échapper cette plainte : « Ne pouvons-nous donc séjourner nulle part? Martin nous a déjà chassés de nos demeures ; maintenant voici Amator qui nous renvoie d'un lieu où nous venons d'arriver. »

Martin, dans son île, vivait de racines et d'herbes sauvages. Parmi celles que produisaient son aride séjour, s'en trouvait une à la racine charnue et blanche à l'intérieur, sous une peau noirâtre. Ses hampes ornées d'une ou deux fleurs roses en forment une belle plante qui fleurit en hiver, et qu'on trouve surtout sur les montagnes Subalpines ; mais elle est âcre, dangereuse, et peut même être regardée comme un poison. On la désigne communément sous le nom de *rose de Noël*. Les savants lui donnent celui d'ellébore noir. Un jour, notre saint en prit comme nourriture. Déjà, il en éprouvait les tristes effets, déjà même la mort était proche. A ce péril imminent, il oppose la prière, et aussitôt tout malaise disparaît.

Peu après son arrivée dans l'île, Martin apprit que l'empereur, revenu à de meilleurs sentiments, avait accordé à saint Hilaire la permission de retourner à son église. Espérant le rencontrer à Rome, qui était sur le chemin du saint exilé, il partit pour la ville éternelle. Hilaire n'y était déjà plus. Martin vola sur ses traces, et arriva presqu'en même temps que lui à Poitiers. Le saint évêque l'accueillit avec une extrême joie [1]. Heureuse Gaule, à qui le retour d'Hilaire rend deux grands pontifes à la fois !

Par affection pour son disciple, Hilaire voulut, dit-on [2], visiter l'île Gallinaire. Il la trouva pleine de serpents, qui s'enfuirent à son approche. Plantant son bâton en terre, il

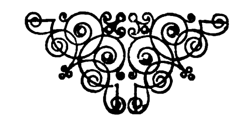
1. Sulp. Sev., V. B. M., n. 5.

1. Fort. Pict., V. S. Hilar., l. 1. n. 10.

leur marqua une limite, qu'ils n'osèrent plus franchir désormais. On bâtit depuis dans ce lieu une église en son honneur.

Toutefois, des critiques contestent que cette île soit la même qui servit d'asile à saint Martin.

Cinq années environ s'étaient écoulées depuis le départ de notre saint, jusqu'à son retour à Poitiers.



CHAPITRE IV.

SAINT MARTIN EST ÉLU ÉVÊQUE DE TOURS.

De retour à Poitiers, Martin, du consentement d'Hilaire, établit, pour y demeurer lui-même, un monastère non loin de la ville. Nommé autrefois *Locociacum,* et aujourd'hui Ligugé, ce lieu n'était alors qu'un désert [1]. Maintenant une petite bourgade s'y élève, située dans la vallée du Clain. On admire, sur la route qui conduit de Poitiers à Ligugé, le plus délicieux paysage des environs, agréable variété de vallons et de coteaux que suivent, dans tous leurs détours, deux aqueducs construits par les Romains.

Là, Martin vit bientôt accourir de nombreux disciples, attirés par sa réputation. Ainsi fut fondé le premier monastère des Gaules.

1 Greg. Tur., Mir. S. Mart., l. 4., c. 30.

A cette époque[1], un catéchumène, jaloux de se former à l'école d'un si saint homme, se réunit aux disciples de Martin. Mais, au bout de quelques jours, saisi par la fièvre, il se trouvait à l'extrémité. Martin était alors éloigné de la maison. Quand, après trois jours d'absence, il y revint, la couche du malade ne portait plus qu'un cadavre. La mort avait été si subite, que l'infortuné était sorti de ce monde sans avoir reçu le baptême. Autour de ce corps, placé au milieu de la maison, une troupe de frères affligés s'occupaient à lui rendre les derniers devoirs. A ce moment, Martin accourt, fondant en larmes et poussant des cris de douleur ; bientôt toute son âme est remplie de l'Esprit saint. Sur son ordre, tous les assistants sortent de la cellule funèbre, dont il ferme soigneusement les portes ; ensuite il s'étend sur le corps glacé du frère défunt. Il priait depuis quelque temps avec ardeur. Sentant, par l'Esprit du Seigneur, qu'un miracle s'opère, il se relève un peu. Les yeux fixés sur le visage du mort, il attend sans trouble l'effet de sa prière et de la miséricorde divine. Deux heures s'étaient à peine écoulées : il voit le mort agiter l'un après l'autre tous ses membres, puis ouvrir et fermer, avec un mouvement précipité, ses yeux rendus à la lumière : regards heureux qui, au lever d'un nouveau jour, rencontrent tout d'abord Martin, dans ce monde. A cette vue, la reconnaissance dont le cœur de Martin est pénétré envers le Seigneur, lui arrache un cri qui fait retentir la cellule. Les moines restés à la porte s'y précipitent. Spectacle merveilleux ! celui qu'ils avaient laissé mort, ils le contemplent vivant. Le ressuscité reçut aussitôt le baptême, et cela, au dire d'un auteur, de la main même de Martin qui lui aurait ainsi procuré la vie spirituelle après la vie corporelle. Ce catéchumène fut le premier

1. Sulp. Sev., loc. cit.

Saint Basile et saint Grégoire de Nazianze qui, tous deux alors, professaient l'état monastique, ne demeuraient pas non plus toujours dans la retraite. Quand un plus grand bien ou un devoir plus puissant le demandait, ils se quittaient et quittaient la solitude. Basile parcourait souvent les villes et les campagnes du Pont, y établissait des monastères, y réveillait la foi des peuples par ses prédications et les affermissait dans la sainte doctrine.

Mais ce qui rend plus certaine encore la prédication de Martin dans les Gaules avant son épiscopat, c'est le témoignage positif d'un célèbre historien, évêque de Tours, au VIe siècle[1]. Parlant de saint Hilaire, entre la mention de son retour d'exil et celle de sa mort, il place ces paroles : Alors aussi notre lumière se lève et la Gaule est éclairée des nouveaux rayons de ce flambeau ; c'est-à-dire, ajoute-t-il, qu'à cette époque commença de prêcher dans les Gaules ce bienheureux Martin qui, prouvant aux peuples par de nombreux miracles que le Christ fils de Dieu est vrai Dieu, détruisit l'incrédulité des Gentils. Dans un autre endroit, esquissant la biographie de saint Lidoire qui, à l'époque même où nous en sommes, occupait le siége de Tours, il dit : De son temps saint Martin commença de prêcher dans les Gaules.

Il y avait six ans que saint Martin avait fondé son monastère de Ligugé, lorsque saint Hilaire vit arriver le terme de ses jours. On met au nombre de ses disciples, saint Just, qu'il avait envoyé prêcher en Périgord ; le saint prêtre Léonie, compagnon fidèle de ses travaux ; saint Lupien qui, baptisé par lui, mourut couvert encore du vêtement blanc des néophytes, et qui devint célèbre par les miracles de son tombeau, Saint Martin connut sans doute ces pieux personnages

1. Greg. Tur., Hist. l. 1, c. 36.

et peut-être même vécut avec eux dans l'intimité. Quelques saintes femmes furent aussi ses sœurs spirituelles. On cite sainte Triaise, qui vécut recluse auprès de Poitiers, et sainte Florence qui avait suivi Hilaire à son retour d'Orient. Mais, le plus illustre des disciples du grand docteur de la Gaule, fut sans contredit, saint Martin lui-même, et l'on ne sait lequel des deux a donné plus de gloire à l'autre.

Saint Maternien, évêque de Reims, ayant eu révélation de la mort prochaine d'Hilaire et de la sienne propre, fit le voyage de Poitiers pour avoir la consolation de s'entretenir avec lui. Saint Martin dut sans doute aussi assister aux derniers moments de son maître et voir le saint pontife de Reims. Hilaire mourut tranquillement à Poitiers, célèbre par sa sainteté, sa doctrine et ses miracles, le 13 janvier de l'an 367. Ce grand génie avait attaché à son nom une double gloire, l'arianisme vaincu dans les Gaules, et saint Martin préparé à sa mission. A l'époque où il quitta la terre, cette seconde œuvre semblait achevée. La part principale d'Hilaire dans l'éducation de Martin, c'était l'encouragement qu'il avait donné à ses goûts monastiques. Il avait compris que tout l'avenir de son disciple était dans la vie religieuse. Ce fut là son mérite. Dieu fit le reste. Éprouvé dans l'état militaire contre les dangers du monde, contre les persécutions violentes, dans son voyage à Sabarie, Martin n'avait plus besoin que d'être fortifié contre lui-même par l'état monastique. Il n'était du reste, en ce temps, presqu'aucun illustre évêque qui auparavant n'eût été moine. Saint Athanase mena d'abord la vie d'ascète sous la direction de saint Antoine. Saint Epiphane avait été disciple de saint Hilarion. Saint Aschole, de Thessalonique, légat du saint siége, avait, comme saint Martin, abandonné parents et patrie, dès sa première jeunesse, puis était passé en Grèce, où il avait fait profession

de la vie monastique. Mais les deux plus célèbres, par leur amour pour l'état monastique, sont saint Basile et saint Grégoire de Nazianze, dont l'un fut évêque de Césarée, et l'autre partriarche de Constantinople.

Le temps approchait où, après avoir, comme ces grands hommes, foulé le monde aux pieds par la pratique de cette philosophie, notre Martin devait, comme ils le furent, être élevé à la dignité épiscopale. Il gouvernait le monastère de Ligugé depuis dix ans. Un second miracle, aussi éclatant que le premier, sembla le désigner de nouveau à l'enthousiasme populaire[1]. Martin passait un jour près de la maison de campagne de Lupicin, homme honoré dans le monde. Tout à coup son oreille est frappée par des cris et des gémissements, comme seraient ceux d'une foule de personnes en proie à la plus vive douleur. Inquiet, il se présente, et demande quel est le sujet de ces pleurs. On lui apprend qu'un serviteur de la maison s'est pendu et vient d'être trouvé sans vie. Aussitôt il entre dans la chambre où git le cadavre et en fait sortir tout le monde; ensuite, couché sur ce corps inanimé, il prie pendant quelque temps. Bientôt la figure du suicide s'anime: il lève sur Martin des yeux languissants, puis fait un long effort pour se dresser. Enfin il saisit la main du bienheureux, se met debout et, à la vue de la foule, s'avance avec son libérateur jusqu'au vestibule de la maison.

Ce Lupicin, dont il est ici parlé, fut, disent quelques auteurs, consul en 367. Le nom d'un tel personnage dut contribuer à rendre plus célèbre encore le miracle opéré dans sa maison. Une tradition locale veut que le saint ait ressuscité un mort à Tournay, au lieu même occupé depuis par la fameuse abbaye de saint Martin de Tournay, qui aurait été

1. Sulp. Sev., V. B. M., n. 6.

bâtie en mémoire de cet événement. Si cette tradition est véritable, elle ne peut s'entendre que du serviteur de Lupicin. Mais nous ne savons quel motif put conduire le saint dans ce pays.

Presque dans le même temps, Martin était demandé pour évêque par la cité de Tours[1].

Dans le pays des Gaulois[2], disent les auteurs, florissait jadis entre toutes, la ville des Turones, qui voyait ses campagnes s'étendre au loin et un peuple nombreux animer son enceinte.

Assez petite, comme le montrent les restes de sa muraille romaine, elle était toutefois très-bien défendue. Trois rivières la ceignaient de leurs eaux. La Cisse, vers le nord, baignait le pied du coteau, le Cher coulait au midi parallèlement à la Cisse. Entre les deux, la Loire, limite de l'Aquitaine, entourait la ville en divisant son cours et remplissait d'ordinaire presque toute la vallée. Nommé par les Romains Cœsarodunum, Tours commençait dès-lors à reprendre le nom plus national de cité des Turones. Limitrophe des Pictaves ou Poitevins, chez qui notre saint habitait, ce peuple avait autrefois glorieusement figuré dans les guerres que la Gaule soutint contre César. Son passé religieux n'était pas moins honorable. Il avait été, suivant une opinion respectable, évangélisé dès le temps des apôtres, par saint Gatien, envoyé de Saint-Pierre.

Saint Lidoire, son second évêque dont le nom soit connu, avait fait sortir le christianisme des antres et des ténèbres où la persécution le refoulait et, le premier dans cette province, avait osé consacrer un temple au vrai Dieu, sans réussir

1. Sulp. Sev., V. B. M., n. 7.

2. Paul. Petric., Vit. S. M., l. 2.

cependant à y détruire entièrement le paganisme. Enfin, après 33 années d'épiscopat, il venait de mourir dans la cité des Turones, où il était né.

L'évêque alors était élu par le clergé et le peuple qu'il devait gouverner. C'étaient donc le clergé et le peuple de Tours qui voulaient donner à saint Lidoire le moine Martin pour successeur. Il y avait à la réalisation de ce vœu un obstacle : c'était la difficulté de tirer l'élu de son monastère. Un des habitants de Tours, nommé Ruricius, se charge de l'entreprise ; sous prétexte d'une maladie de sa femme, il va se jeter aux genoux du saint et le décide à sortir. Il avait posté sur la route des troupes de citoyens. Martin, à peine dehors, devient leur prisonnier. Sédition de suppliants, dit le poëte, soulèvement pacifique, tumulte sans colère. On veille sur lui toute la nuit : ce peuple garde celui qui doit le garder un jour. Il est, avec cette escorte, conduit jusqu'à la cité. Là, se trouvait une multitude incroyable de gens, habitants de cette ville et des villes voisines venus pour donner leurs suffrages. Ces sortes d'assemblées étaient ailleurs ordinairement divisées en plusieurs factions. Ici il n'y a qu'une volonté, un seul vœu, un même avis ; de toute part on entend répéter . Martin est tout à fait digne de l'épiscopat, l'église de Tours ne peut manquer d'être heureuse sous un tel pasteur. Seuls, un petit nombre d'hommes, dont faisaient partie quelques-uns des évêques appelés pour instituer l'élu, avaient l'impiété de s'opposer à cette élection. Martin était, selon eux, un personnage méprisable ; on ne pouvait élever à l'épiscopat cet homme à la figure vulgaire, au vêtement malpropre, à la chevelure difforme.

Doué d'un jugement plus sain, le peuple, dit l'historien, fit justice de la folie de ces envieux qui, pensant accuser cet homme illustre, rendaient, au contraire, eux-mêmes

témoignage à son mérite; ceux-ci furent obligés de céder au vœu unanime, inspiré par la volonté du Seigneur.

Au nombre des évêques présents à cette élection, s'en trouvait un nommé Défensor, qui s'était surtout fait remarquer par son opposition à Martin. Aussi, observa-t-on qu'il fut alors fâcheusement noté dans une leçon du Prophète. Voici comment la chose arriva : à la suite de l'élection, on célébrait, suivant la coutume, les saints mystères. Une foule compacte environnait les autels. Le moment arrive de faire la lecture ordinaire de l'Écriture sainte. Mais le lecteur, ce jour-là d'office, retenu par la presse du peuple, ne peut arriver à l'ambon, endroit de l'église d'où se faisaient les lectures à haute voix. On attend, le clerc ne paraît pas. Déjà, les ministres se troublent, quand un des assistants prenant le psautier, l'ouvre et lit le premier verset qui se rencontre sous ses yeux. Or, le verset du psaume disait : Vous avez, Seigneur, tiré une louange parfaite de la bouche des enfants, et de ceux qui sont encore à la mamelle, à cause de vos ennemis, pour détruire l'ennemi et le défenseur.

En entendant ces mots, le peuple pousse un cri, et le parti opposé à Martin est couvert de confusion. Évidemment, ajoute l'historien, ce fut un ordre particulier de la Providence qui amena la lecture de ce passage. Défenseur y entendit le jugement que méritait sa conduite. Car, en Martin, s'était accomplie cette parole que la louange parfaite du Seigneur était sortie de la bouche des enfants et de ceux qui sont à la mamelle. Quant à l'ennemi, il avait été en même temps désigné et détruit.

Ce Défensor est regardé comme le premier évêque d'Angers. Au dernier siècle, on croyait par tradition dans cette ville, que son corps était sous le grand autel de l'église

de Saint-Maurille. Pour ne point interrompre le récit précédent, nous avons renvoyé ici quelques observations.

En sa qualité de moine, Martin portait les cheveux courts, si même il n'avait pas la tête rasée, selon l'usage des moines d'Orient. On sait, en effet, que Julien, avant son apostasie publique, voulant jouer la vie de moine, se fit raser la tête. C'était là cette difformité de la chevelure, dont se plaignaient les adversaires de Martin, et qui les choquait d'autant plus qu'ils y étaient moins accoutumés, les moines étant encore peu nombreux dans les Gaules. C'est ce qu'atteste un des poëtes qui ont mis en vers la vie du saint : Le fait est, dit-il[1], que nulle grâce mondaine n'ornait son visage, et que des touffes de cheveux flottants n'ombrageaient point son front. Quant à la malpropreté reprochée à ses vêtements, voici l'explication qu'en donne le poëte. Son vêtement poudreux, dit-il, témoignage de la propreté de son cœur, attestait le zèle de ses prières, et montrait qu'il se prosternait souvent sur le sol.

Enfin, ce qui déplaisait à ces chrétiens, à ces évêques mondains, dans le visage du saint moine, n'était, sans doute, autre chose que son air humble et pénitent. Martin, du reste, ne fut pas le seul, dans son siècle, à entrer dans l'épiscopat avec un extérieur qui n'eût rien d'attrayant pour de telles personnes. Il eut cela de commun avec saint Grégoire de Nazianze qui, environ huit ans après, fut placé sur le siége de Constantinople. Son extérieur, disent les historiens, n'était pas propre à lui attirer le respect des hérétiques, ni des gens du monde. Son corps était courbé de vieillesse, sa tête chauve, son visage desséché par les larmes et les austérités. Il était pauvre, mal vêtu, sans argent. Son parler avait quelque chose de

1. Paulin, l. 2.

rude et d'étrange. Cependant, les catholiques accouraient à lui comme des personnes altérées.

La manière dont notre saint fut enlevé, et porté malgré lui à l'épiscopat, n'avait alors rien de bien extraordinaire. L'ordination d'Eusèbe, évêque de Césarée, en fournit un autre exemple. A la mort de Dianée, les évêques de Cappadoce s'assemblèrent pour lui donner un successeur. Les avis furent longtemps partagés. A la fin, tout le peuple, aidé par une troupe de soldats, se saisit d'un des principaux de la ville, et le présenta aux évêques, les suppliant de l'ordonner et de le proclamer, joignant même la violence aux supplications. Saint Ambroise fut ordonné par suite d'un mouvement populaire à peu près semblable.

Des cris dans l'église, comme nous venons d'en entendre, étaient chose inévitable dans ces élections, et ne nuisaient en rien à la piété des fidèles. Ils en étaient, au contraire, souvent l'expression. Le peuple chrétien du IVe siècle, si admirable partout où l'hérésie ne l'avait pas atteint, avait mis toute sa vie dans la religion. A l'église, il était à son aise, il s'y regardait comme chez lui, et il en avait le droit, car, au témoignage de saint Basile, il y passait souvent la nuit à chanter des psaumes. Aussi, n'avait-il point honte, après l'avoir fait retentir de ses chants sacrés, de la remplir de ses acclamatons, de ses plaintes et de ses applaudissements. Quand saint Grégoire de Nazianze prêchait, ce peuple lui applaudissait en battant des mains ou faisant des exclamations à sa louange. Quand le même saint, du haut de la chaire, annonça son départ, ce peuple, gens de tout âge, de toute condition, fit éclater par des cris violents sa haine et son amour, son amour pour son pasteur, sa haine pour les ennemis de ce saint. Les mêmes clameurs se faisaient entendre dans l'église de Milan, aux prédications de saint Ambroise. Martin reçut

l'imposition des mains un dimanche. Car, alors, l'usage était de n'ordonner les évêques et les prêtres que la nuit du samedi au dimanche, ou le dimanche matin. Ce fut le 4 juillet de l'année 372. Valentinien. empereur d'Occident se trouvait dans la huitième année de son règne. Saint Martin était le premier moine de l'église des Gaules élevé à l'épiscopat.

FIN DE LA DEUXIÈME ÉPOQUE.

TROISIÈME ÉPOQUE

CHAPITRE V.

PREMIERS ACTES DE SAINT MARTIN DANS L'ÉPISCOPAT.

Voilà donc l'humble moine revêtu de l'épiscopat. Faire un tableau exact de ce qu'il fut dès lors, des hautes vertus qu'il montra dans cette dignité, est une entreprise au-dessus des forces de l'historien [1]. Modèle de constance, il continua d'être ce qu'il avait été auparavant. Même humilité dans son cœur; même pauvreté dans ses vêtements. Plein d'autorité et de grâce, il remplissait la fonction de l'évêque, sans cependant abandonner l'esprit et la vertu du moine. Son logement fut une cellule attenante à la muraille extérieure de l'église. Suivant la tradition, elle était en planches de chêne. En choisissant cette humble demeure, Martin se conformait à l'esprit de l'Église, manifesté, dans le même siècle, par cette règle d'un

1. Sulp. Sev., V. B. M., n. 7.

concile : L'évêque doit avoir son petit logis près de l'église. Ses meubles doivent être de vil prix, sa table pauvre. Il doit soutenir sa dignité par sa foi et sa bonne vie.

Habitant ainsi au milieu de la ville, notre saint fut bientôt assailli de visites. De toutes parts, le peuple affluait auprès de lui pour entendre et admirer ses enseignements. Or, personne ne l'ouït parler, sans puiser dans ses paroles une haute idée de la loi divine, personne qui, avec lui, ne se repentît de sa vie passée, ne méprisât les choses temporelles, et n'aspirât bientôt à l'éternelle béatitude. Personne ne le quitta sans se sentir pieux, libre et satisfait.

Du reste, ce n'était pas seulement à Tours qu'on voyait les peuples émerveillés se presser à la porte d'un saint, évêque ou moine. Saint Hilarion, disciple de saint Antoine, était, comme saint Martin, accablé de la multitude qui le cherchait à cause de ses miracles, et l'empêchait de jouir de la solitude. Les juges mêmes et les personnes puissantes accouraient à la demeure de cet anachorète, pour recevoir de lui du pain ou de l'huile qu'il eût bénits. C'est ce qui contraignit Hilarion à changer de séjour.

C'est aussi ce que fit saint Martin [1]. Ne pouvant supporter les fréquentes visites qui troublaient sa prière, il se construisit un monastère, environ à deux milles de la cité. C'était un endroit si secret et si retiré, qu'il n'avait rien à envier au désert. D'un côté, une montagne à pic l'entourait comme d'un mur de rocher : un coude de la Loire renfermait le reste du vallon. Partout ailleurs les flots venaient battre le pied du rocher. Un seul chemin en procurait l'accès. Encore, était-il fort étroit, il s'ouvrait entre les rochers et le fleuve, dont il longeait les bords. Outre l'isolement de ce lieu, un autre motif,

1. Sulp. Sev., n. 8. — Paulin, l. 2.

si l'on en croit la tradition, détermina le choix de Martin. Saint Gatien, dit-on, y avait jadis rassemblé les premiers chrétiens de la contrée, autour d'un autel taillé dans le roc, vénérable monument qui se voyait encore au dernier siècle. Cette tradition qui n'est contredite par personne, se trouve indirectement confirmée par l'histoire. Car nous savons que notre premier apôtre tenait ses assemblées dans des endroits secrets, des antres et des souterrains. Dans cette nouvelle retraite, Martin ne tarda pas à se voir entouré de disciples. On les vit au nombre de quatre-vingts se former sur l'exemple de leur bienheureux maître. Il avait là une cellule toute en bois. Bon nombre d'entre les frères étaient logés de la même façon. La plupart, cependant, s'étaient fait des demeures creusées dans le roc de la montagne qui les dominait. Cette cellule de Martin, dont nous venons de parler, occupait le milieu d'une petite cour. Suivant la tradition, elle lui servait seulement pendant la journée. La nuit, il se retirait aussi dans une grotte creusée dans le roc. Elle s'était conservée jusqu'au dernier siècle. On l'appelait communément le *Repos de saint Martin*.

Dans le monastère de saint Martin, personne ne possédait rien en propre : tout était mis en commun. Acheter ou vendre, comme le pratiquaient alors la plupart des moines, étaient là choses absolument interdites. Le maître, par cette règle, avait voulu garantir ses disciples contre la soif de l'or que le plus léger gain peut allumer. Au monastère de Martin, un seul art était cultivé, celui de l'écriture : encore faisait-il l'occupation des plus jeunes, les autres vaquaient à l'oraison. Tous, ils ne sortaient guère de leur cellule que pour se réunir au lieu de la prière. Ils prenaient ensemble leur nourriture, après l'heure du jeûne, c'est-à-dire au commencement de la nuit. Nul d'entre eux ne se permettait l'usage du vin, si ce n'est en cas de maladie. La plupart de ces moines portaient des

vêtements de poil de chameau ou, si l'on veut, de gros camelot; un vêtement plus délicat eût été parmi eux un sujet de scandale. Cette manière de vivre était, certes, bien admirable. Mais elle le paraît bien davantage quand on sait qu'un grand nombre de ceux qui l'avaient embrassée étaient de nobles personnages mal préparés, par leur éducation, à tant d'humilité et depatience. Leurs grossiers vêtements de moines remplaçaient sur eux les étoffes de soie, leurs jeûnes succédaient à la bonne chère, et ils avaient habité des palais, dormi dans des lits somptueux, possédé de grands biens, exercé de hauts emplois avant de venir se loger dans ces grottes ou ces cabanes. Dans la suite, on en vit plusieurs devenir évêques; car, quelle ville, quelle église n'eût désiré avoir des prêtres sortis du monastère de Martin?

Notre saint unissait donc dans sa personne et dans celles de ses disciples, la vie monastique à la vie cléricale. Saint Athanase avait aussi donné l'exemple de ce genre de vie. Chassé de son église, en 356, c'est-à-dire quinze ans avant l'ordination de saint Martin, il avait profité de sa retraite forcée pour visiter à loisir les monastères d'Égypte, et connaître ces hommes qui, s'étant séparés du monde, vivaient uniquement pour Dieu. Il fit voir, en conversant avec eux, que l'on pouvait allier le sacerdoce à cette sainte philosophie, l'action à la tranquillité, et que la vie monastique consiste plutôt dans l'égalité des mœurs que dans la retraite corporelle. En Occident, saint Eusèbe de Verceil avait le premier donné un pareil exemple. Il vivait lui-même, et faisait vivre ses clercs au milieu de la ville, à peu près comme les moines des déserts, c'est-à-dire dans les jeûnes, la prière fréquente du jour et de la nuit, la lecture et le travail. Leur communauté se nommait aussi monastère, et de cette sainte école, comme de celle de notre Martin, sortirent plusieurs illustres

évêques. Saint Eusèbe profita lui-même, comme saint Martin, de cette vie austère pour supporter plus facilement les persécutions qu'il eut à souffrir.

Une différence, remarquée par le biographe de notre saint, entre nos moines et ceux d'Orient, était le travail des mains auquel Martin n'avait pas astreint ses disciples. En effet, saint Hilarion s'occupait à labourer la terre et, pour diversifier son travail, faisait des corbeilles de jonc; en cela, il imitait les solitaires d'Égypte, et en tirait comme eux de quoi pourvoir à sa subsistance. Saint Grégoire de Nazianze, arraché à sa chère solitude, regrettait ce travail. « Qui me rendra, dit-il, les travaux successifs de la journée, porter du bois, tailler des pierres, planter des arbres et les arroser? Qui me donnera de revoir ce platane plus précieux que le platane d'or de Xerxès, sous lequel s'asseyait non pas un roi plongé dans les délices, mais un moine exténué de fatigue? »

Vendre et acheter, choses interdites par saint Martin à ses moines, étaient une conséquence du travail manuel. Ainsi, parmi les divers arts et métiers, tels que l'architecture, l'agriculture, le tissage, saint Basile, dans sa règle, exprime une préférence générale pour ceux qui, suivant les localités, dissipaient le moins, et rejetaient le moins dans le siècle, soit pour l'achat des matériaux soit pour la vente des ouvrages. Il donne même à ses moines des règles pour se conduire d'une manière édifiante lorsqu'ils seraient obligés d'aller au loin pour vendre leurs ouvrages sur les marchés publics. Si saint Martin dispensa ses disciples de telles sujétions, c'est qu'il les destinait, pour la plupart, à la prédication ou au ministère des autels. A ce titre, ils avaient droit aux oblations que les fidèles faisaient alors pour l'entretien des clercs. La suite le prouvera. L'emploi de copiste, auquel étaient appliqués ceux qu'on pourrait appeler les novices de

son monastère, était alors indispensable pour la multiplication des livres. Les plus illustres personnages de ce temps, tels que saint Jérôme, le saint pape Damase ne le dédaignaient pas. Saint Hilaire de Poitiers s'y était livré dans ses heures de loisir. « Ce travail, dit un poëte qui a chanté Martin, occupe à la fois l'esprit, les yeux et la main : l'esprit qui goûte le sens des paroles, les yeux qui les lisent, la main qui en reproduit l'ordre sur le papier. » On écrivait alors avec une sorte de roseau.

Il ne faut point oublier à la louange des moines d'Occident, et surtout des Gaules, que le climat contribuait à rendre leurs austérités plus pénibles. Nos pères étaient en réputation de grand appétit. On disait, au IVe siècle : Manger beaucoup, chez les Grecs, serait gourmandise ; chez les Gaulois, c'est affaire de tempérament.

Martin ne tarda pas à montrer que son amour pour la solitude ne l'empêcherait pas de se produire, au besoin, même à la cour, et que son humilité monastique saurait affronter l'orgueil des rois. Il venait à peine de nous être donné pour évêque, lorsqu'il fut obligé de se rendre à la cour de l'empereur [1]. C'était alors Valentinien Ier. Comme le caractère de ce prince forme le nœud du drame que nous avons à remettre en scène, nous croyons à propos de rappeler ses antécédents. Sous Julien l'apostat ; à l'époque où des séductions de toute espèce démasquaient une foule de prétendus chrétiens qui, ayant embrassé le christianisme comme on prend une mode, le quittaient avec la même facilité, deux officiers se distinguèrent parmi les chrétiens sérieux que rien ne put ébranler : c'étaient Jovien, plus tard empereur, et Valentinien. Capitaine de la première compagnie des

1. Sulp. Sev., Dial. 2, n. 6.

gardes, ce dernier accompagnait Julien jusque dans les temples, attentif toutefois à ne prendre aucune part aux actes de religion. Un jour l'empereur arrivait en grande cérémonie, et en dansant, au temple de la Fortune; les ministres de la déesse, rangés en haies de côté et d'autre, dans le vestibule, firent les aspersions ordinaires sur le prince et son cortége. Une goutte d'eau lustrale tombe sur le manteau de Valentinien. Aussitôt, dans sa vivacité militaire, il donne un coup de poing au ministre qui lui en a jeté, et l'a, disait-il, souillé d'une eau impure; puis il arrache l'endroit de son manteau que cette eau a touché.

Après le trépas de Julien, et la mort subite de Jovien qui lui avait succédé, les généraux se déclarèrent pour Valentinien, et toute l'armée approuva ce choix. Valentinien fut proclamé empereur le 26 février 364, c'est-à-dire environ huit ans avant l'ordination de saint Martin. C'était un homme doué d'un esprit vif et d'une éloquence naturelle. Déjà, il étendait la main pour haranguer l'armée : soudain s'élève un murmure confus mêlé de cris. C'étaient les soldats qui le pressaient de se désigner un collègue, pour que l'empire ne courût plus risque de rester sans chef, comme cela venait d'arriver deux fois. Alors, d'une voix ferme et menaçante : «Soldats, leur dit-il, il a dépandu de vous de me donner l'empire : maintenant que je l'ai reçu, c'est à moi, et non point à vous à juger ce qui est utile pour le bien public. Je ne refuse pas de choisir un collègue, mais ce choix devant être fait avec maturité, je prendrai le temps d'y réfléchir. » Ces paroles prononcées avec l'accent du commandement, et secondées par une taille majestueuse, calmèrent tout à coup les murmures. Les soldats, étonnés et fiers d'avoir un empereur si intrépide, le reconduisirent à son palais, entouré des aigles et des enseignes, avec toutes les marques d'une entière soumission. Valentinien avait

alors quarante-trois ans. Jusque là, tout avait été noble et grand dans cette carrière. Mais le christianisme n'avait pas encore achevé d'humaniser le pouvoir. La vivacité de Valentinien devenu empereur se transforma en habitude de colère. Son caractère ferme se changea en cruauté. L'histoire cite de lui plusieurs traits qui font horreur. Ainsi, en 367, il avait fait brûler vif, pour des fautes légères, Dioclès, ancien trésorier général de l'Illyrie. Peu après, un certain Diodore, qui avait été agent du prince, ayant procès avec un comte, le fit assigner à comparaître devant le vicaire d'Italie. Le comte partit pour la cour et se plaignit de cette prétendue audace. Aussitôt l'empereur, sans autre examen, condamne à mort et Diodore et trois sergents qui s'étaient chargés de la signification. L'arrêt fut exécuté à Milan. Les chrétiens honorèrent leur mémoire, et le lieu où ils furent enterrés s'appela *la sépulture des Innocents*. A l'époque où notre histoire le rencontre. la rigueur de Valentinien croissait tous les jours. Ses accès de colère devenaient plus fréquents, et se marquaient dans le son de sa voix, dans l'altération de son visage, dans le désordre de sa démarche. Ceux qui, jusqu'alors, avaient par leurs remontrances travaillé à modérer ses emportements n'osaient plus ouvrir la bouche. La colère impériale ne respectait pas même le sacerdoce. Octavianus, ancien proconsul d'Afrique, encourut la disgrâce du prince. Un prêtre chrétien chez qui il se tenait caché n'ayant pas voulu le découvrir eut la tête tranchée à Sirmium.

Tel était l'homme à qui saint Martin avait affaire. Son historien ne nous fait pas connaître le sujet de sa démarche. Toutefois, le caractère du prince a donné lieu de croire que le saint allait lui demander la vie de quelque condamné. Un auteur assure aussi qu'il s'agissait de quelques biens de l'église de Tours usurpés par l'empereur. Cette assertion n'est pas

invraisemblable. Valentinien était d'une avarice sordide. Suivant une tradition, la cour résidait alors dans la cité même des Turones. Le palais impérial s'élevait sur l'emplacement où fut ensuite construit le rempart qui subsiste encore aujourd'hui au midi de la ville. Cet édifice remontait, dit-on, au règne de l'empereur Valérien, et avait renfermé un temple de dieux pénates, changé depuis en une église dédiée à la sainte Vierge.

Quoi qu'il en soit, Valentinien sut que Martin venait pour lui adresser telle demande. N'en voulant rien accorder, il défendit à ses gens de le laisser entrer au palais. Le caractère dur et orgueilleux du prince subissait encore dans cette circonstance l'influence d'une épouse arienne. C'était Justine, veuve du tyran Magnence, femme d'une rare beauté, d'un esprit artificieux et toute livrée au parti de l'hérésie. Valentinien l'avait épousée environ cinq ans auparavant, en répudiant Sévéra, sa première femme, mère de Gratien. C'était elle qui, prévenant l'empereur contre le saint, l'avait détourné de lui rendre les honneurs accoutumés. Martin essaya une première fois, puis une seconde, de pénétrer jusqu'à ce prince superbe. Voyant ses efforts inutiles, il a recours à sa ressource ordinaire. « Il abandonne, dit le poëte, le palais tumultueux de ce roi terrestre, pour aller frapper au seuil du Christ éternel et pénétrer dans cette cour qui juge les rois mêmes. » Il s'enveloppe d'un cilice, se couvre de cendre, s'abstient de boire et de manger, ne cesse de prier jour et nuit. Le septième jour, un ange lui apparaît et lui ordonne de se rendre sans crainte au palais impérial. Il l'assure que les portes ne lui en seront plus fermées, qu'elles s'ouvriront au contraire d'elles-mêmes à son approche, et que l'esprit si fier de l'empereur s'adoucira. La présence d'un ange, ses paroles remplissent le saint de confiance. Si sa prière lui a ouvert le palais du ciel, ne verra-

t-il pas s'ouvrir aussi bien devant lui une demeure terrestre? Fort d'un tel secours, il se dirige vers le palais. Il en trouve les portes ouvertes; il entre, personne ne l'arrête. Bref, il parvient jusqu'au prince sans que gardes ni valets aient songé à lui faire obstacle. En le voyant venir de loin, le prince frémit de colère contre ceux qui l'ont laissé entrer : puis, quand le saint est debout devant lui, il dédaigne de se lever. Il restait dans cette position insolente. Soudain, le trône impérial est entouré de feux, et l'empereur lui-même est menacé d'éprouver, dans la partie de son corps sur laquelle il est assis, les atteintes de l'incendie. Ainsi repoussé de son trône, cet orgueilleux se lève malgré lui devant Martin. Il embrasse alors avec effusion celui qu'il n'y a qu'un moment il était résolu à mépriser. Quant à cette vertu divine qui s'est fait sentir à lui, corrigé par elle, il la reconnaît lui-même. Il n'attend pas les requêtes de Martin : tout est accordé avant d'avoir été demandé. Il admit souvent depuis notre évêque à ses entretiens et à sa table : le voyant près de partir, il lui offrit de grands présents que le bienheureux pontife, fidèle à sa pauvreté, refusa tous absolument. « Quel besoin, en effet, dit le poëte, avait-elle des biens terrestres, cette âme riche de Dieu lui-même et renfermant en soi les dons du Christ éternel? »

L'entrevue du saint et de l'empereur fut connue dans tous ses détails et devint bientôt célèbre, racontée qu'elle fut par les frères qui en avaient été témoins.

Nous venons de voir pour la première fois Martin assis à la table impériale. C'était Constantin qui, le premier, avait donné l'exemple de cet honneur rendu aux évêques. A l'époque où finit le concile de Nicée, ce prince, qui commençait la vingtième année de son règne, voulut magnifiquement traiter les pères du concile avant qu'ils se retirassent dans leurs pro-

vinces. Ils se rendirent tous au palais, et c'était pour eux un spectacle bien nouveau de passer sans crainte au milieu des gardes qui étaient à l'entrée, l'épée nue à la main. Ils entrèrent jusqu'aux appartements les plus secrets et se mirent à table, les uns avec l'empereur, les autres séparément sur des lits préparés des deux côtés. Ils croyaient voir une image du règne de Jésus-Christ et plutôt un songe qu'une réalité. Après le festin le prince leur distribua divers présents à proportion de leur dignité. Les empereurs imitèrent dans la suite ces procédés à l'égard des évêques. Nous en voyons la preuve dans ces paroles de la lettre de saint Hilaire à Constance: «Tu reçois les évêques avec le baiser par lequel Jésus-Christ a été trahi. Tu baisses la tête pour recevoir leur bénédiction, mais c'est pour fouler aux pieds leur foi. Tu les fais manger avec toi, pour les rendre semblables à Judas qui se leva de table pour aller vendre son maître.» Quant à Valentinien la dernière partie du récit précédent montre qu'il n'était pas inaccessible à la correction. Ce qu'il dit depuis à saint Ambroise atteste la même chose. Ce saint, peu de temps aussi après son ordination, se plaignait à l'empereur de la conduite des magistrats qui avaient agi contre les règles; l'empereur lui répondit: «Je connaissais depuis longtemps votre liberté à parler et cela ne m'a pas empêché de consentir à votre ordination. Ainsi, continuez d'appliquer à nos péchés les remèdes qu'ordonne la loi divine.» On sent à ces paroles que si Valentinien avait toujours eu à ses côtés un saint Ambroise ou un saint Martin, il aurait dompté la violence de son caractère et serait devenu un prince accompli.

CHAPITRE VI.

SAINT MARTIN A L'ÉGLISE ET CHEZ SES AMIS.

Gallus fut un des premiers disciples de Martin devenu évêque[1]. C'est pourquoi il raconte, en deux dialogues, ou plutôt notre biographe raconte sous son nom la plupart des merveilles opérées par le saint pontife. Parlant du miracle arrivé à la cour de Valentinien : «Je ne l'ai point vu, dit-il, car la chose eut lieu avant que je me fusse adjoint au saint homme;» ce qu'il fit du reste au sortir des écoles, comme il le déclare dans le dialogue. Cela ne veut pas dire qu'il fût encore enfant. Ce n'étaient ni des enfants, ni même des adolescents qui entouraient alors les chaires des professeurs gaulois; mais des jeunes gens dans la force de l'âge. A ce propos, un coup d'œil rapide sur cette Gaule littéraire du

1. Sulp. Sev., Dial. 2, n. 1.

IVe siècle ne nous semble pas sans intérêt, elle a fourni d'illustres sujets à la Gaule monastique fondée par saint Martin. Nous empruntons cet aperçu à un écrivain moderne[1].

Le IVe siècle est un grand siècle dans l'histoire de notre littérature. Par un singulier contraste, les lettres profanes, prêtes à s'éclipser devant les sciences ecclésiastiques, brillent d'un éclat qu'elles n'avaient point encore jeté depuis leur décadence, s'il faut en juger par la comparaison des monuments de cette époque et de celle qui l'avait précédée. La classe lettrée de Trèves, résidence impériale, ne le cédait en rien à celle d'Athènes. En 321, Constantin avait rendu une ordonnance qui exemptait de toute charge publique les rhéteurs et les professeurs, et en faisait comme des personnes à part dans l'État. Symmaque nous parle d'une école gauloise du palais. C'était comme un cours de conférences littéraires qui se tenaient dans le palais impérial, sous les yeux de l'empereur. Mais les grands littérateurs de l'époque se trouvaient dans les écoles des villes. Là, une jeunesse brillante et nombreuse se pressait aux leçons d'hommes à la fois érudits et éloquents, qui tous se délassaient des fatigues de la chaire par les travaux du cabinet, et maniaient la plume aussi bien que la parole. Ursulus, célèbre professeur de grammaire à Trèves, recevait au nouvel an des présents de l'empereur lui-même. A la vérité, tous les professeurs renommés, quel que fût leur genre, participaient à cette munificence impériale. Un des professeurs d'éloquence du IVe siècle, qui eut le plus de réputation, fut Delphide, dont le nom reparaîtra dans cette histoire, à une époque fâcheuse. Sa prose et ses vers firent briller son génie dans toutes les Gaules. Les profes-

1. Théod. Burette, Cah. d'hist.

seurs de Toulouse jouissaient en général d'une grande réputation. Ce fut précisément de ce pays que sortirent les plus grands admirateurs de saint Martin. Arborius, oncle maternel d'Ausone, enseignait à Toulouse. Il occupa les premières charges de l'empire et mourut en 335, l'année même où saint Martin quitta la carrière des armes. Il y avait, du reste, des familles de professeurs. A Angoulême, Tétradius le satyrique, ancien disciple d'Ausone, enseignait l'éloquence. A Poitiers, existait aussi une chaire d'éloquence. Quant à Ausone lui-même, orateur, poëte, historien, il est le représentant le plus brillant de la littérature gauloise à cette époque. Il était plus âgé de huit ans que saint Martin. Mais l'avenir manquait à cette littérature toute païenne, au moins de souvenir, et qui ne sortait pas de l'Olympe. Heureusement une autre grandissait auprès d'elle. D'autres plumes, moins exercées peut-être, mais plus graves et plus puissantes, rivalisaient avec celles des professeurs. Ce qui fit la véritable force de la littérature chrétienne à cette époque, c'est qu'elle n'aspira pas à être une littérature, c'est qu'elle ne produisit pas pour produire; son œuvre est plutôt morale qu'intellectuelle. Aussi, est-elle pleine d'une sève et d'une vie véritable que n'ont point les discours et les pièces de vers de ses rivaux. Du reste, peu connue encore, elle était gênée dans son développement par cette universalité et cette vigueur factice qu'avaient conservées les lettres profanes : sa voix était étouffée par ces mille voix qui partaient des écoles. Cependant elle avait déjà produit deux hommes qui ne le cèdent en rien à tous les autres : c'étaient Lactance et saint Hilaire.

Selon toute vraisemblance, ceux des disciples de saint Martin qui sortaient de familles nobles ou riches suivirent les écoles gauloises. Or, ils étaient nombreux, comme nous

l'avons vu plus haut. Quant à Gallus, il ne fréquenta peut-être pas celles du midi. Car il était Gaulois, c'est-à-dire de la Celtique. Voici le premier fait remarquable dont il fut témoin, dans la compagnie de son maître. Peu de jours après son arrivée au monastère, il suivait avec les autres moines Martin se rendant à l'église. Soudain, paraît un pauvre demi-nu; on était dans les mois d'hiver. Ce malheureux se présente au saint et lui demande un vêtement. L'évêque fait venir l'archidiacre et, lui montrant le pauvre grelotant de froid, lui ordonne de le vêtir sans retard. Il entre ensuite dans la sacristie. C'était sa coutume d'y demeurer seul. Ainsi, tandis que dans une autre sacristie, les prêtres assis, recevaient ceux qui venaient les saluer ou leur parler d'affaires, Martin, jusqu'à l'heure où l'usage l'appelait à commencer l'office public, restait renfermé dans sa solitude. Une chose digne de remarque, c'est que dans la sacristie il s'asseyait parfois, mais jamais sur une chaise. Dans l'église, jamais personne ne le vit s'asseoir. Il ne ressemblait pas, dit Gallus, à celui que j'ai vu dernièrement, et, j'en atteste le Seigneur, ce n'a pas été sans en rougir de honte, assis dans un siége, élevé sur un trône sublime, pareil à un tribunal royal. Le siége de Martin était une sellette de campagne, comme celles dont se servaient les derniers valets et qu'on appelait trépieds.

La retraite du bienheureux avait été observée par le pauvre. Comme l'archidiacre chargé de lui donner une robe tardait à exécuter cet ordre, il y entre furtivement, se plaint à l'évêque d'avoir été oublié par son clerc et dit qu'il est glacé par le froid. Le saint était en ce moment couvert de l'amphibale, espèce de manteau très-ample qu'on prenait pour paraître en public et qui enveloppait tout le corps. Sur-le-champ,. sans être vu du pauvre, et sous les plis de l'amphibale, il quitte secrètement sa tunique; puis

quand le pauvre s'en est revêtu, il lui ordonne de se retirer. Peu d'instants après, l'archidiacre entre et l'avertit, selon sa coutume, que le peuple l'attend dans l'église et que l'heure est venue où l'évêque doit se mettre en marche pour célébrer l'office solennel. Celui-ci lui répond qu'auparavant il faut que le pauvre soit vêtu, qu'il ne peut se mettre en marche pour l'église, si le pauvre ne reçoit un habit. C'était de lui-même qu'il parlait alors.

Le diacre n'y comprend rien; le saint étant à l'extérieur revêtu de l'amphibale, sa nudité intérieure échappait à ses yeux. Pour en finir, il prétexte que le pauvre a disparu. « Qu'on m'apporte, dit l'évêque, l'habit qui a été préparé pour lui, quant au pauvre à vêtir, je saurai bien le trouver. » Ces paroles ne souffraient pas de réplique. Forcé d'obéir, le clerc sort, la bile déjà émue, et s'en va aux boutiques voisines. Il y trouve un vêtement d'étoffe de Bigorre très-court et très-grossier, l'achète pour cinq pièces d'argent, l'enlève en toute hâte et revient en colère l'étendre aux pieds de Martin: «Voilà, lui dit-il, un habit; mais de pauvre il n'y en a point ici.» l'évêque, sans s'émouvoir, lui commande de se tenir un instant à la porte: son but était certainement de se couvrir sans être vu de personne; tous ses efforts tendaient à tenir caché ce qu'il avait fait. Mais, ajoute Gallus, quand est-ce que chez les saints de pareils faits restent secrets? On va aux enquêtes, et qu'ils le veuillent ou non, tout finit par se découvrir.

Ainsi vêtu, il s'avance donc pour offrir le sacrifice à Dieu. Ce jour-là devait être signalé par une merveille. Déjà, selon l'usage, il bénissait l'autel. A ce moment, les yeux éblouis de plusieurs personnes virent rayonner autour de sa tête un globe de feu, dont la flamme tendant à s'élever vers le ciel semblait un prolongement lumineux de son cou et de sa

chevelure. Ce fait arriva en un jour des plus solennels et au milieu d'une grande foule de peuple. Cependant, une seule d'entre les vierges, un seul des prêtres et seulement trois moines en furent témoins. «Quant aux autres, pourquoi n'en virent-ils rien; la question, dit Gallus, n'est pas de notre ressort.»

Une circonstance de ce miracle omise par l'historien nous a été transmise par la tradition. Les manches de la tunique achetée par l'archidiacre étaient si courtes que le saint en élevant l'hostie mit à nu ses bras décharnés. Mais des anges les couvrirent aussitôt d'autres manches toutes brillantes de pierres précieuses. Cette tradition est rapportée par un auteur du VIe siècle[1] et se trouve reproduite sur un des vitraux de la cathédrale de Tours.

Du reste, un fait du même genre que le précédent se lit dans la vie de saint Ambroise, écrite par son secrétaire Paulin. Cet auteur dit avoir vu sur la tête du saint évêque de Milan une flamme en forme de petit bouclier qui entra peu à peu dans sa bouche; et rendit son visage aussi blanc que la neige.

Comme on vient de le voir, saint Martin avait institué un diacre, gardien de l'argent de l'église. Un concile du IVe siècle[2], dit en parlant de l'évêque : «Il ne prendra point par lui-même le soin des nécessiteux. Il s'en déchargera sur l'archiprêtre ou l'archidiacre et il s'occupera entièrement de la lecture, de la prière et de la prédication.» Quant aux deux sacristies dont nous parle Gallus, voici les éclaircissements que nous avons trouvés à ce sujet. Dans l'une, appelée paratoire ou diaconie, les diacres préparaient tout ce qui était

1. Fort. carm.
2. 4 Conc. Carthag.

nécessaire pour la célébration du sacrifice et conservaient les vases sacrés, les livres, les habits sacerdotaux. C'était dans celle-là qu'ils avaient leur liberté. L'histoire ecclésiastique parle de cette sacristie en particulier, quand elle dit qu'un jour, par ordre ou avec la permission de saint Basile, l'empereur Valens entra au-dedans du voile de la diaconie, où ils eurent ensemble un entretien assez long. Le même lieu est aussi désigné dans l'histoire de saint Ambroise, laquelle rapporte que Théodose, excommunié par le saint évêque, se dirigea néanmoins vers l'église, le jour de Noël. Arrivé, dit l'historien, dans l'enceinte du lieu sacré, il n'entra pas dans l'église, mais alla trouver l'évêque qui était assis dans la salle d'audience.

L'autre servait de retraite aux prêtres et aux diacres qui, après l'oblation du sacrifice venaient y vaquer tous ensemble à la méditation des livres saints. C'était celle où se tenait saint Martin.

L'usage d'un trône dans l'église pour l'évêque n'était pas, ce semble, généralement admis en Gaule. Autrement, notre ami Gallus ne se serait pas si fort scandalisé d'en avoir vu un. Ailleurs, il était très-commun, sinon universel. Dans ses adieux à son église, saint Grégoire de Nazianze n'oublie pas la chaire épiscopale. Quand saint Chrysostôme revint d'exil, on voulut l'obliger à monter aussitôt sur le trône épiscopal pour souhaiter de là, suivant la coutume, la paix au peuple. A Sirmium, saint Ambroise était dans l'église et sur le tribunal, lorsqu'une vierge arienne essaya de le renverser. Ce tribunal, ajoute l'historien, était un lieu élevé où était le siége de l'évêque et ceux des prêtres à ses côtés. L'évêque, dit un concile de ce siècle[1], aura un siége plus élevé dans l'église, mais à la maison, il reconnaîtra les prêtres pour ses collègues.

1. 4 Carth.

Ces autorités font mieux encore ressortir l'humilité de saint Martin, qui loin de vouloir trôner dans l'église comme sa dignité le lui permettait, ne consentait pas même à s'y asseoir, et s'y tenait par conséquent toujours ou debout, ou à genoux, ou prosterné.

Gallus dit que le moment où apparut le globe de feu fut celui où l'évêque bénissait l'autel. C'est, croyons-nous, une expression voilée à dessein pour éviter de trahir, comme on disait alors, le secret des mystères et qui indique le moment de la consécration.

C'eût été ici le lieu d'exposer les rites suivis par saint Martin dans la célébration du saint sacrifice. Mais nous sommes réduits sur ce point à des conjectnres. Cette liturgie était sans doute contenue dans le livre des *Hymnes et Mystères,* composé par saint Hilaire, comme nous l'apprend saint Jérôme. Malheureusement nous n'avons plus cet ouvrage. Il est à présumer que le saint évêque de Poitiers y avait consigné un grand nombre d'usages orientaux recueillis par lui durant son exil. C'était alors, du reste, que naissait cette belle liturgie gallicane qui régna chez nous jusqu'au VIIIe siècle.

Un fait donnera une idée de l'imposant spectacle que présentait au IVe siècle la célébration solennelle des mystères. Le jour de l'Épiphanie, 6 janvier 372, Valens, empereur d'Orient, qui troublait ses États par son zèle pour l'arianisme, entra environné de tous ses gardes dans l'église de Césarée en Cappadoce, dont saint Basile était évêque depuis deux ans. Quand le prince entendit le chant des psaumes, qu'il vit ce peuple immense, l'ordre qui régnait dans le sanctuaire et aux environs, les ministres sacrés plus semblables à des anges qu'à des hommes; saint Basile debout devant l'autel, le corps immobile, le regard fixe, l'esprit uni

à Dieu, comme s'il ne fût rien arrivé d'extraordinaire; ceux qui l'environnaient remplis de crainte et de respect, ce fut pour lui un spectacle si nouveau que la tête lui tourna et que sa vue s'obscurcit. Ensuite, quand il lui fallut apporter à la sainte table son offrande qu'il avait faite lui-même, il chancela de telle sorte, que si un des ministres des autels ne lui eût tendu la main, pour le soutenir, il serait tombé honteusement.

Le jour témoin du miracle raconté par Gallus, si ce n'était une des grandes fêtes chrétiennes, Noël ou l'Épiphanie, qui se célèbrent dans les mois d'hiver, ce jour devait au moins être un dimanche; car le dimanche était dès lors célébré avec pompe. Dès le temps des apôtres, le premier jour de la semaine, jour de la résurrection du Christ et de la descente du Saint-Esprit, était devenu le dimanche ou le jour du Seigneur. Les chrétiens, ce jour-là, se réunissaient à l'église pour chanter les louanges de Dieu, écouter sa parole avec les explications qu'en donnaient ses ministres, assister au sacrifice et participer à la communion. Ce jour était devenu ainsi naturellement un jour de fête, où cessaient les travaux ordinaires. Comme c'était principalement en ce jour qu'on recevait et instruisait les catéchumènes, et que juifs et païens pouvaient assister aux instructions publiques, l'usage de fêter le dimanche s'introduisit insensiblement parmi les païens mêmes. Constantin en avait fait une loi en 321. Il donnait tout ce jour aux soldats chrétiens pour aller à l'église.

Nous avons vu pour la première fois, dans cette histoire, les vierges consacrées à Dieu. Elles assistaient au saint sacrifice où la charité de leur évêque fut glorifiée, et l'une d'elles mérita de voir le prodige. Ainsi, il en existait à Tours dès les premières années de l'épiscopat du saint. C'était lui, sans doute, qui les y avait établies. Ces vierges sortaient

très-rarement. Cependant elles avaient la liberté d'aller à l'église les dimanches et fêtes. Elles s'y rendaient toutes ensemble de leur monastère, et y occupaient une place où elles ne pouvaient être vues de personne. L'entrée de ce lieu n'était permise qu'à certaines femmes pieuses et nobles qui y couraient à l'envi pour leur demander le baiser de paix. Des sentences des livres saints inscrites sur les cloisons y rappelaient aux vierges leurs devoirs et leur dignité. En Orient, on en voyait servir comme chanteuses et comme diaconesses dans l'église. Saint Ephrem, ayant composé des cantiques sacrés, apprit lui-même aux vierges chrétiennes à les chanter dans l'assemblée des fidèles.

Mais revenons à notre saint. Au dire de quelques auteurs, Martin à l'église était parfois pâle et tremblant. Comme on lui en demandait la cause : « Ne voulez-vous point, répondit-il, que j'aie peur étant devant mon Dieu? » Nous avouons n'avoir rencontré ce fait dans aucun monument ancien.

Après le miracle du globe de feu, Gallus en raconte un autre qui eut lieu, dit-il, à peu près dans le même temps, et en faveur de son oncle [1]. Il se nommait Evance. C'était un homme qui, tout mêlé qu'il fût aux affaires du siècle, n'en était pas moins un excellent chrétien. Il était tombé très-grièvement malade. Se voyant dans un extrême danger, il fit appeler Martin. Sur-le-champ, l'évêque se met en route. Il n'avait pas fait la moitié du chemin, que le malade éprouvait la vertu de son approche. Évance, qui a soudainement recouvré la santé, s'avance lui-même à la rencontre de son libérateur. «Ainsi, ajoute le poëte, le bienfait fut reçu avant qu'on eût vu celui de qui il venait. C'est la santé rendue au malade qui fit connaître la venue du médecin. Comme donc

1. Sulp. Sev., Dial. 2, n. 3. — Paulin, l. 4.

entre les évêques, et chaque ville considérable avait le sien. Notre saint avait trop d'humilité pour empiéter ainsi sur le domaine de ses collègues. D'ailleurs, son propre diocèse, qui ayait absorbé la vie de ses prédécesseurs, sans s'être entièrement converti à la foi, suffisait encore à occuper la sienne. Nul doute que le saint ne l'ait parcouru plusieurs fois. Cependant nous allons reproduire ici d'une seule traite divers faits qui se rattachent à ces visites. En user autrement nous serait impossible, le biographe de Martin n'ayant point assigné de date, même approximative, à la plupart de ces traits détachés.

Voici celui que nous croyons devoir placer le premier.

Incontinent après avoir raconté la fondation du monastère, l'historien continue ainsi : Je vais maintenant aborder le récit des autres merveilles qu'il a opérées dans son épiscopat. Il y avait non loin de la ville, et près du monastère, un lieu qu'une opinion trompée regardait comme une sépulture de martyrs et estimait sacré. Aussi bien on y voyait un autel élevé par les évêques précédents. Mais Martin n'était pas homme à donner inconsidérément créance à de vagues récits. S'adressant donc aux plus anciens des prêtres et des clercs, il les pressa de lui faire connaître le nom du martyr, ou au moins l'époque à laquelle il avait souffert. Grand fut alors son scrupule, car les souvenirs mal assurés des anciens ne purent lui fournir aucune donnée certaine. Pendant quelque temps donc, il s'abstint de visiter ce lieu. Il ne voulait pas abolir cette dévotion, à cause du doute où il était encore, ni accorder la sanction de son autorité à la croyance populaire, de peur d'encourager une superstition. Un jour, prenant avec lui un petit nombre de frères, il se dirige vers le lieu susdit. Là, debout sur le tombeau même du prétendu saint, il invoque le Seigneur et le prie de lui faire connaître qui et de quel mérite

est le mort enseveli dans cet endroit. Alors, s'étant tourné vers la gauche, il vit tout près une ombre malpropre et à l'air farouche. Il lui commande de déclarer son nom et son mérite. Le fantôme prononce son nom, confesse son crime. Il déclare avoir été un voleur, autrefois mis à mort pour ses méfaits, aujourd'hui honoré par l'erreur du peuple, il n'a rien de commun avec les martyrs, qui sont dans la gloire, tandis que lui est dans la peine. Chose étrange! pendant que l'ombre parlait, les assistants entendaient sa voix; mais ils ne voyaient personne. Martin exposa ce qu'il avait vu, et fit enlever l'autel qui se trouvait en ce lieu. Ce fut ainsi qu'il délivra son peuple de cette erreur superstitieuse.

L'érection d'un autel sur le tombeau d'un scélérat a de quoi surprendre attribuée aux prédécesseurs de saint Martin, c'est-à-dire à saint Lidoire et à saint Gatien. Des auteurs s'appuient sur ce passage pour établir l'existence de plusieurs évêques qui auraient gouverné l'église de Tours entre saint Gatien et saint Lidoire. Toutefois quelque évêque des environs avait pu, durant la longue vacance du siége épiscopal de Tours, consacrer cet autel, sur le témoignage et à la prière du peuple.

La tradition de Marmoutier tenait que l'autel du faux martyr s'élevait où se voit encore aujourd'hui la chapelle de saint Barthélemy. Après l'avoir renversé, le saint en aurait érigé un autre en l'honneur de l'apôtre, auquel les peuples pouvaient rendre un culte légitime. Cette chapelle est à moins d'une demi-heure de Marmoutier, et sur le haut du coteau au pied duquel est assis le couvent. Elle a été convertie en habitation particulière. A cent pas de là passait l'anci[illegible] ie romaine.

Du reste, le trait que nous venons de repr[illegible]
démontrer la persuasion où l'on était alors [illegible]

des martyrs dans notre province avant la persécution de Décius, et par conséquent des chrétiens avant l'époque où l'on fixe communément l'arrivée de saint Gatien. En effet, on eût été difficilement trompé sur une époque plus récente.

Le même trait prouve aussi l'amour dont les peuples chrétiens entouraient alors les reliques des martyrs. Le culte des martyrs était la grande dévotion de ce siècle qui succédait à trois siècles de persécution, et dont les premières années mêmes avaient été teintes de sang chrétien. Les fidèles venaient souvent aux lieux où ils avaient été ensevelis rendre hommage à leur mémoire, et se recommander à leur intercession dans le ciel. C'était une expression si caractérisée de la piété de ce temps, que l'hypocrite Julien l'avait singée, lorsqu'il dissimulait encore son apostasie. On le voit par une lettre où son frère lui témoigne combien il était satisfait d'apprendre que Julien fréquentait assidûment les maisons de prière, et ne quittait point les tombeaux des martyrs. Comme dans toute pratique populaire, il s'était glissé des abus dans cette dévotion. Ainsi, les saints de ce temps n'approuvaient pas les festins qui se faisaient à ces tombeaux sacrés, et blâmaient la simplicité de ceux qui croyaient honorer les martyrs en buvant près de leurs reliques. De plus, le peuple ne mettait pas toujours un très-grand discernement dans les choix particuliers des objets de son culte. Sans la vigilance des évêques, il en fût résulté une confusion déplorable. Quelquefois même l'erreur populaire trompa aussi les évêques, comme le montre le récit précédent.

Ainsi, tout près de son monastère, Martin avait trouvé, dès le début, matière à son zèle contre toute espèce de superstition. Il étendit bientôt le cercle de ses courses apostoliques, et se mit à visiter les campagnes plus éloignées. Il ne tarda pas à s'y trouver aux prises avec l'idolâtrie gauloise, mélange de

l'ancien culte druidique et du polythéisme romain. Bannie presque entièrement des villes, elle semblait s'être retranchée dans la campagne. Aussi, commençait-on à donner aux idolâtres le nom de païens qui veut dire paysans. Dès les premières années de son règne, Valentinien Ier, qui gouvernait l'empire d'Occident, avait accordé la liberté de religion aux païens. Seulement il leur défendit la magie et les sacrifices nocturnes, qui donnaient lieu à des abominations de plus d'une sorte. Encore, révoqua-t-il cette défense, à condition que, dans ces mystères, on n'ajouterait rien aux anciens usages. Plus tard, il défendit aux païens d'immoler des animaux; mais il permit d'offrir de l'encens. Et puis nous trouvons qu'il conserva aux prêtres païens leurs anciens priviléges; qu'il défendit de leur susciter aucun trouble, qu'il promit même des titres honorables à ceux de leur ordre qui se seraient acquittés de leurs fonctions avec sagesse. Ces lois incohérentes montrent au moins qu'elle était encore en ce temps la force du paganisme.

Voici le premier démêlé que notre évêque eut avec cette folle religion; au moins, est-ce le premier dont son historien fasse mention. Le fait eut lieu après la découverte du faux martyr.

Étant un jour en route, Martin rencontra le corps d'un gentil qu'on portait au tombeau avec tout l'appareil d'une pompe superstitieuse. Apercevant cette troupe qui venait au-devant de lui, et ne sachant ce que c'était, il s'arrête un moment. Car il y avait entre ces gens et lui un intervalle d'environ cinq cents pas. Toutefois, il reconnut là une bande de paysans, et comme au souffle du vent, les linges jetés sur le corps, voltigeaient en l'air, il crut qu'il s'agissait de rits profanes et de sacrifices païens. C'était, en effet, la coutume des paysans gaulois de couvrir d'un voile blanc les simulacres des démons, et de les promener ainsi à travers la campagne. Il forme donc

à l'encontre le signe de la croix, commandant en même temps à la troupe de rester en place et de déposer son fardeau. A l'instant, ces malheureux deviennent d'abord immobiles comme des rochers; ensuite, ils font pour se mouvoir de suprêmes efforts, mais ne pouvant avancer d'un pas, ils ne réussissent qu'à tourner sur eux-mêmes d'une façon ridicule. Enfin, ils se reconnaissent vaincus, et déposent le corps dont ils sont chargés. Étonnés, ils se regardent silencieusement, les uns les autres, cherchant à pénétrer ce mystère. De son côté, le bienheureux découvrit que ces gens étaient réunis pour des funérailles et non pour des sacrifices: levant une seconde fois la main, il leur donna la permission de s'en aller et d'emporter le corps. Ainsi, lorsqu'il le voulut, il les força de s'arrêter, et lorsqu'il lui plut, il leur permit de continuer leur marche. Le miracle obéissait donc même à un soupçon de ce prêtre chéri de Dieu.

Martin, dans sa jeunesse militaire, s'était confié au signe de la croix comme au plus sûr moyen de défense contre les coups de l'ennemi. Ici, il s'en est servi pour attaquer. Les chrétiens alors faisaient de ce signe sacré un usage presque continuel. Julien l'apostat est encore un témoin non suspect de cette coutume. Le philosophe qui devait l'initier aux mystères d'iniquité, l'ayant mené dans un temple, le fit descendre dans une grotte souterraine. Effrayé des spectres qu'il y vit, Julien fit par habitude le signe de la croix. Tout disparut à l'instant. La même chose étant arrivée une seconde fois, Julien ne put s'empêcher de dire qu'il admirait la vertu de ce signe des chrétiens. « L'instrument de la mort du Christ, dit Lactance, la croix est la preuve de sa puissance. Elle met en fuite les démons: cela est si vrai que les empereurs nous ont persécutés à cause de cela. » — « Au seul nom du crucifié, disait saint Antoine à des philosophes,

nous mettons en fuite les démons que vous craignez comme des dieux. Où l'on fait le signe de la croix, la magie perd toute sa force, et le venin son pouvoir de nuire. »

Le signe de la croix opéra encore le miracle suivant, raconté par l'historien immédiatement après celui qu'on vient de lire. Ici, ce n'est plus un simple soupçon, mais une réalité énergique qui met le saint aux prises avec l'idolâtrie. Nous tombons dès le début au milieu d'un combat à mort entre les deux adversaires.

Il avait, dans un bourg, démoli un temple fort ancien [1]. Un pin s'élevait près du monument profane : il entreprit aussi de l'abattre. Mais alors le magistrat du lieu avec toute la foule des gentils se mit en devoir de l'en empêcher. Ces mêmes hommes qui, par un effet de la volonté du Seigneur, avaient sans opposition laissé détruire leur temple, ne peuvent souffrir qu'on renverse un arbre. Le saint, pour les éclairer, leur fait entendre toutes les raisons que son zèle lui suggère : Que pouvait-il y avoir de sacré dans une souche? C'est au Dieu qu'il servait lui-même qu'ils devaient s'attacher. Quant à cet arbre, il fallait le couper, parce qu'il était consacré au démon. Comme il leur parlait ainsi, un d'entre eux, plus hardi que les autres : « Si tu as, dit-il, quelque confiance en ce Dieu qui est le tien, nous dis-tu, et que tu honores, nous allons nous-mêmes couper cet arbre, toi, reçois-le au moment de sa chute; et si ton Seigneur, comme tu l'appelles, est avec toi, tu n'en éprouveras aucun tort. » Plein d'une intrépide confiance dans le Seigneur, Martin le prend au mot. La proposition est acceptée à l'instant par la foule de gentils peu soucieux de la perte de leur arbre, si sa chute doit écraser

1. Sulp. Sev., Vit., n. 10.

l'ennemi de leurs dieux. Or, ce pin était incliné de telle sorte, qu'on ne pouvait avoir de doute sur le côté où il tomberait quand il serait coupé. C'est là que le saint est placé et attaché, par les paysans, qui se mettent ensuite à couper leur arbre par le pied, avec toutes les marques de la joie la plus vive et la moins dissimulée. La foule, en éveil, se tenait à quelque distance. Peu à peu le pin chancelle et bientôt menaçe de tomber. Les moines qui se sont placés à l'écart, pâlissent d'effroi ; la vue d'un danger de plus en plus prochain les a consternés ; toute espérance, toute foi leur a échappé, la mort de Martin, voilà tout ce qu'ils prévoient. Pour lui, se confiant dans le Seigneur, il attend, intrépide. Enfin, un bruit se fait entendre, c'est le fracas du pin qui brise ses derniers liens. Il tombe, il se précipite du côté de Martin. Le saint élève la main et lui oppose le signe du salut. Aussitôt, comme si un tourbillon l'eût repoussé en arrière, l'arbre se renverse du côté opposé, et cela avec une telle violence, que les paysans qui se croyaient en lieu sûr faillirent trouver la mort sous ses énormes branches. A cette vue, un seul cri s'élève vers le ciel : les gentils demeurent stupéfaits d'un pareil miracle ; les moines versent des pleurs de joie : tous d'une commune voix célèbrent le nom du Christ. Il fut évident que ce jour-là le salut était venu à ce pays. Car, de cette immense multitude de gentils, il n'y en eut presque pas un qui ne demandât l'imposition des mains, n'abandonnât son erreur impie et ne crût au Seigneur Jésus. Et, véritablement avant Martin, un très-petit nombre, ou pour mieux dire à peine quelques-uns des habitants de ces contrées avaient reçu le nom du Christ. Grâce aux miracles et à l'exemple du saint, ce nom y jouit dès-lors d'une telle faveur, qu'en ce pays on ne vit bientôt plus un seul endroit qui ne fût plein, ou d'églises très-fréquentées ou de monastères. Car, où il

avait détruit les temples, aussitôt il y construisait, soit des églises, soit des monastères.

« Ainsi, dit un poëte, un arbre stérile produisit en tombant un fruit magnifique. » — « Ce sont là tes triomphes, ô Martin, dit un autre; c'est ainsi que tu abats tes ennemis, c'est-là l'arrêt que tu fais peser sur les vaincus. Ta clémente victoire change en frères des hommes féroces. »

Comme on vient de le voir, la superstition gauloise ne s'arrêtait pas au culte des idoles. Elle s'étendait à celui des arbres consacrés par eux à leurs fausses divinités. Le pin était particulièrement vénéré de nos pères. C'était ordinairement sous son ombre qu'ils faisaient reposer les idoles, quand ils les promenaient solennellement dans la campagne, en mêlant de grands cris au son des instruments.

Nous voyons aussi que dans ses courses apostoliques, le saint prenait ses moines pour compagnons de voyage. Nous les retrouverons presque partout avec lui. Le biographe nous indique, en terminant ce dernier récit, l'origine des premiers monastères des Gaules. Voici comment un auteur moderne, déjà cité par nous [1], parle de l'influence littéraire de ces fondations monastiques. « Le monastère de saint Martin, dit-il, ne tarda pas à devenir une pépinière de savants. Même avant la fin du IVe siècle, il fournit des hommes célèbres. En même temps qu'elle produisait de si beaux fruits, l'institution du saint évêque poussait au loin de vigoureux rejetons. A peine fondé, Marmoutier envoie de tous côtés de pieuses colonies qui peuplent la Gaule de monastères construits et dirigés sur son modèle. Les monastères fondés au moment où les barbares allaient arriver furent le salut des lettres. Eux seuls conservèrent, au milieu de la confusion générale, les traditions

1. Théod. Burette, Cah. de Litt.

dédaignées de la science. Ils continuèrent par vertu ce qu'on avait fait par instinct et, sans cette sublime intervention du sentiment religieux, peut-être la littérature ancienne aurait-elle disparu. De l'institution des monastères date l'extension uuiverselle de la littérature chrétienne. Jusque là elle n'avait fait que s'établir avec les écoles, sans chercher toutefois à entrer en lutte avec elles. Bientôt elle devait régner presque seule sur la société. »

Le saint employait le feu à la destruction des temples profanes. C'est ce que prouve le fait suivant[1].

Martin opéra vers le même temps et dans une œuvre semblable un prodige qui ne le cède pas au précédent. Il y avait dans un bourg un temple très-ancien et très-célèbre. Le saint y mit le feu. Une maison s'élevait tout près de l'édifice, ou pour mieux dire y était adhérente. Poussées par le vent, les flammes en tourbillons se portaient de ce côté. Martin s'en aperçoit : il court en toute hâte, monte sur le toit de la maison, lequel, selon l'usage de ce temps, était en plate-forme, et se présente à la rencontre des flammes. Alors, chose étrange ! on vit le feu se retourner contre le vent, et ces deux éléments se livrer en quelque sorte bataille. Grâce à la puissance de Martin, le feu ne fit son œuvre que là où elle lui fut marquée.

1. Sulp. Sev. Vit., n. 11.



CHAPITRE VIII.

SAINT MARTIN CONTINUE A VISITER SON DIOCÈSE.

La possession de leurs temples retenait les populations, surtout celles des campagnes dans des erreurs dégradantes. Il était donc nécessaire de détruire ces monuments, malgré leur intérêt au point de vue de l'art. Ainsi le comprenaient généralement alors les prédicateurs de la vérité. Par exemple; en Orient, Théophile, évêque d'Alexandrie, détruisait les temples païens et les retraites du vice. A la place, il faisait bâtir, comme saint Martin, des églises où les reliques des martyrs attiraient une chaste et sainte dévotion. Pour substituer des exemples de vertu aux dissolutions qu'il bannissait, Théophile construisit aussi plusieurs monastères. Les autres évêques de l'Égypte déployaient le même zèle. Dans les villes, dans les campagnes, jusque dans les déserts, tous les temples, toutes les statues tombaient par terre, et de ces

monceaux de ruines sortaient des églises et des monastères. Avec les idoles tombait l'idolâtrie. Les idolâtres couraient en foule aux églises pour y recevoir le caractère de chrétien. Ce zèle eut aussi ses martyrs. Tel fut Marcel, évêque d'Apamée, en Syrie. Marcel était persuadé que, sans la destruction des temples, il ne serait pas facile de convertir les idolâtres. Voici un trait qui prouve au moins combien un temple détruit pouvait changer leurs dispositions. Nous suivons encore l'ordre gardé par l'historien du saint.

Il y avait un bourg appelé alors Leprosum. C'est aujourd'hui celui qu'on nomme le Louroux, situé près Manthelan, au diocèse de Tours. Du temps de notre saint, il était remarquable par un temple devenu fort riche, grâce aux dons d'une religion superstitieuse. Le saint voulut l'abattre. Mais il s'en vit empêché par une multitude de gentils : ce ne fut même pas sans mauvais traitements qu'ils le repoussèrent. Il se retire alors dans un endroit solitaire des environs. Là, durant trois jours, sous le cilice et la cendre, il ne cesse de jeûner et de prier. Il supplie le Seigneur de détruire, par un effet de la puissance divine, ce temple que n'a pu renverser la main de l'homme[1]. « Le rude vêtement tissu de poils âpres et durs, appliqué par lui sur sa peau délicate, ronge, dit le poëte, ses membres par mille aiguillons et ne lui laisse prendre aucun repos. Le saint fait encore pénétrer la douleur jusqu'à ses os, en se heurtant sur le sol pierreux de sa retraite. Un fleuve de larmes baigne son visage. Mais la bonté du Christ ne meurt point. Elle prend en pitié la peine extrême de son serviteur innocent.» Tout à coup deux anges, deux soldats de la milice du Ciel, armés de lances et de boucliers, s'offrent à ses regards. Ils se disent envoyés du Seigneur tout exprès

1. Sulp. Sev., V. B. M., n. 12. — Paulin, V. B. M., l. 2.

pour dissiper cette multitude de paysans, prêter main forte à Martin et empêcher que personne ne s'oppose à la destruction du temple. Ils l'engagent à retourner au combat et à terminer avec son zèle ordinaire l'œuvre qu'il a commencée. Le saint rentre donc dans le bourg, où, sous les yeux d'une multitude de gentils qui le laissent faire, il détruit de fond en comble l'édifice profane et réduit en poudre les autels avec les idoles. — Les dieux périssent tous sans défense sous les coups d'un seul homme. — A la vue de ces ruines, les paysans comprennent qu'une influence divine a pu seule les retenir dans la stupeur et l'effroi, qui les ont empêchés de résister à l'évêque. Presque tous croient au Seigneur Jésus, crient hautement et confessent, que le Dieu de Martin mérite seul d'être adoré : quant aux idoles, disent-ils, elles sont dignes de tout mépris puisqu'elles n'ont pu se défendre elles-mêmes. Oh ! quelle foi devait animer celui qui voyait le Ciel même lui fournir des soldats !

Voici encore un trait qui montre en même temps à quels dangers le zèle du saint l'exposait tous les jours, et quelle protection l'y faisait échapper. Dans un lieu que l'historien ne désigne pas, Martin détruisait des idoles quand un homme voulut lui donner un coup de couteau. Au moment même où ce misérable allait frapper, l'arme disparut d'entre ses mains. Lorsque les paysans refusaient de laisser détruire leurs temples, Martin se mettait à leur annoncer la parole sainte. Le plus souvent, il réussissait, par ce moyen, à calmer si bien les esprits des gentils, il faisait briller avec tant d'éclat à leurs yeux la lumière de la vérité, qu'ils se mettaient eux-mêmes à démolir ces édifices. » Martin faisait ainsi la guerre, dit le poëte, avec les troupes de son ennemi. »

Telles étaient les victoires qui accompagnaient les travaux apostoliques du saint évêque. Du reste, l'état général des

affaires, tant religieuses que politiques, au moins en Occident, favorisait les entreprises du zèle. En effet, tandis que l'église d'Orient gémissait sous la tyrannie de Valens, frère de Valentinien, celle d'Occident goûtait les plus doux fruits de la paix et de la liberté. D'autres zélés missionnaires en profitaient, comme saint Martin, pour porter l'Évangile dans quelques parties des Gaules où le paganisme régnait encore. Saint Marcellin y venait d'Afrique à ce dessein, avec deux compagnons, Vincent et Domnin. Ils abordaient à Nice et évangélisaient Embrun. Leurs débuts ressemblaient à ceux de notre saint. Pour rendre leurs instructions plus efficaces par l'édification, ils se bâtirent hors de la ville un petit oratoire, où ils passaient en prière le temps qu'ils ne donnaient pas aux fonctions de l'apostolat. Les païens, attirés autant par la bonne odeur de leurs vertus que par la force de leurs discours, venaient en troupes leur demander le baptême. Bientôt il n'y eut plus un seul idolâtre dans Embrun. Domnin et Vincent fondèrent l'église de Digne. C'est aussi à peu près à ce temps qu'on doit rapporter la fondation de plusieurs églises dans le nord des Gaules. Car l'idolâtrie se montra plus vivace dans ces pays plus éloignés du commerce des Romains et par conséquent plus barbares. Saint Exupère établissait une chrétienté florissante à Bayeux dont il est le premier évêque. Les églises de Coutance, de Lizieux, d'Avranches et de Séez ne paraissent pas plus anciennes. Le siége de Rennes date aussi de la même époque. Toutefois, aucun des hommes apostoliques qui travaillaient en ce temps à l'extirpation de l'idolâtrie dans les Gaules, ne le faisaient avec autant de succès que saint Martin. C'est le témoignage unanime des historiens.

En quelle langue prêchait le saint évêque? Son enfance s'était passée en pleine Italie, son adolescence dans les armées romaines, son âge mûr auprès de saint Hilaire. Il devait

donc parler le latin, comme langue maternelle. Or, le latin et même le grec étaient devenus, sous la domination des Romains, familiers aux peuples celtiques. Donc, sans nul doute, la prédication de saint Martin était en langue latine. Cette unité de langage, qui régnait dans tout l'empire, facilitait beaucoup les progrès de l'Évangile.

« Avec Martin, dit le poëte aucun temps, pas même celui des voyages, n'était vide de merveilles. Tout chemin était pour lui le chemin du ciel. » Un jour qu'il visitait son diocèse, accompagné de ses disciples[1], ceux-ci, on ne sait pour quel motif, s'étaient arrêtés et l'avaient laissé prendre les devants; c'était sur une levée publique. Sur la même voie, arrivait à leur rencontre un chariot du fisc rempli d'hommes de guerre. Martin était alors couvert d'un habit à long poil, espèce de manteau noir et pendant, qui l'enveloppait tout entier. En l'apercevant, les bêtes de l'attelage qui se trouvaient de son côté prirent ombrage et se rejetèrent un peu du côté opposé. Ce mouvement fut cause qu'elles s'embarrassèrent dans leurs traits et mêlèrent leurs longues files : on parvint à les dégager, mais ce ne fut pas sans peine, et la voiture en fut retardée dans sa course rapide. Irrités de ce contre-temps, les soldats sautent précipitamment à terre, et tombant sur Martin, se mettent à l'accabler de coups de fouets et de bâtons. Le saint endure ce traitement sans proférer une parole. Son incroyable patience ne fait qu'augmenter la fureur de ces malheureux; car ce qui anime surtout leur rage c'est de le voir mépriser les coups dont on le frappe, comme s'il y était insensible. Ses disciples ne tardent pas à accourir et le rejoignent au moment où, horriblement ensanglanté, le corps tout couvert de plaies, il vient de tomber à terre sans

1. Sulp. Sev., Dial. 2, n. 4. — Paulin, V. B. M., l. 4.

connaissance. Ils le placent sur son âne, et maudissant le lieu témoin d'un tel forfait, se hâtent de fuir au plus vite. — Cependant, les soldats sont retournés à leur chariot. Leur fureur assouvie, ils songent à continuer leur route. Sur leur ordre, le cocher veut faire partir les mules : toutes demeurent en place, immobiles comme si elles étaient de bronze. Leurs maîtres élèvent la voix : les fouets résonnent à droite et à gauche. Peine inutile : rien ne remue. Ils se lèvent alors tous ensemble pour frapper ces animaux. Les fouets gaulois s'usent sur les flancs des pauvres mules. On dépouille toute une forêt du voisinage et l'on bat ces malheureuses bêtes avec des branches énormes. Ces mains cruelles se lassent en vain. Fixées en un seul et même lieu, les mules semblent changées en statues. Ces hommes ne savent plus que faire. Déjà, tout brutaux qu'ils sont, ils ne peuvent s'empêcher de reconnaître que c'est une force surnaturelle qui les retient. Rentrant enfin en eux-mêmes, ils veulent savoir qui est celui qu'ils ont tout à l'heure battu dans ce même lieu. Ils vont aux enquêtes et apprennent des passants que c'est Martin qu'ils ont traité avec tant de barbarie. Ils ne sont dès lors plus en peine pour s'expliquer le prodige : évidemment, s'ils sont arrêtés, c'est en punition de l'outrage fait par eux à ce grand homme. Tous donc, ils s'empressent de courir après lui et parviennent à le rejoindre. Pénétrés de l'audace de leur attentat, remplis d'une juste confusion, ils versent d'abondantes larmes. Souillés d'une poussière dont ils se sont eux-mêmes couvert la tête et le visage, ils se jettent aux pieds de Martin, implorent de lui leur pardon et le supplient de les laisser s'en aller. Leur conscience seule les a, disent-ils, assez punis : ils ont assez compris que la terre aurait pu les engloutir eux-mêmes tout vivants, ou qu'ils auraient eux-mêmes mérité de perdre l'usage de leurs sens, et de devenir immobiles

comme cela était arrivé aux bêtes de leur attelage. Ils prient, ils conjurent de nouveau le saint de leur pardonner ce crime et de leur accorder la liberté de poursuivre leur marche. Le bienheureux qui, avant l'arrivée de ces hommes avait su qu'ils étaient arrêtés, et l'avait appris à ses disciples, fut assez bon pour leur accorder leur grâce. Il rendit le mouvement à leurs mules et leur permit de continuer leur voyage. Un de nos poëtes ne les laisse point repartir sans leur donner cet avis : « Voyez ce que devient la voiture de votre roi, lorsque Dieu l'arrête. Comprenez la différence qu'il y a entre une couronne rayonnante de pierreries et un vêtement d'étoffe grossière, entre les titres de la vertu et le faste des princes. Connaissant donc le poids des mérites d'un saint, soumettez-vous désormais à un joug meilleur que celui de votre roi. » — Ainsi Martin se montrait puissant et doux en même temps : puissant par la foi, miséricordieux par son cœur. Ceux que sa puissance a liés, sa tendre compassion les délivre. Mais sa patience sous les coups des soldats fut certainement un plus grand miracle que les mules arrêtées.

Ce trait nous apprend quelle était la monture de notre saint, dans ses voyages. Il ne paraît s'en être servi que dans ses plus longues excursions. Il portait au dehors un manteau noir. C'était alors la couleur préférée par les moines d'Orient, et les Perses les appelaient à cause de cela les *Pleureurs*.

La levée sur laquelle le saint rencontra le chariot du fisc était une de celles qui servaient de grand chemin. Les Romains avaient déjà fait dans les Gaules plusieurs levées, qu'on entretenait fort soigneusement, comme tous les chemins publics. Celle-ci n'était pas sur les bords de la Loire, ni d'aucune rivière. C'était un des ponts longs et étroits construits dans les prairies et les terrains marécageux pour y assurer aux voyageurs un passage solide. Ils étaient pavés et déversaient l'eau des pluies dans les lieux inférieurs. Ce pourrait bien

être ici celui qu'on appela dans la suite le pont Saint-Avertin, entre Tours et le bourg de ce nom, ou les ponts de Loches, situés près de cette ville du diocèse de saint Martin.

Notre évêque, on vient de le voir, exerçait un empire absolu sur les créatures, comme Adam, aux jours de son innocence. En voici une nouvelle preuve. — Un jour qu'il parcourait encore son diocèse avec ses disciples, il rencontra une troupe de chasseurs dont les chiens poursuivaient un lièvre. La pauvre petite bête avait déjà perdu beaucoup de terrain. Or, à ce moment s'étendait devant elle une vaste plaine découverte de toutes parts et qui ne lui offrait aucun refuge : sa mort était imminente ; un moment encore, elle allait être prise : ses nombreux détours ne faisaient que retarder l'instant fatal. Son danger émeut de pitié l'âme tendre du bienheureux. Il commande aux chiens de cesser leur poursuite et de laisser aller l'animal fugitif. A peine ont-ils entendu sa voix et son ordre, qu'aussitôt ils s'arrêtent comme attachés ou plutôt cloués à leur place. Ainsi, grâce aux liens qui enchaînent ses persécuteurs, le pauvre lièvre s'échappe sans aucun mal. — Le poëte du VIe siècle [1] nous dit que, sentant la présence de Martin, le lièvre poursuivi était venu tomber à ses pieds, comme pour se mettre sous sa protection. Mais ce n'est peut-être là qu'une amplification poétique. — Ensuite, le même auteur ajoute : « Le lièvre s'enfuit, les chiens s'en retournent, aucun ne périt ; voilà le salut donné par Martin. Le bienheureux procura la paix à un animal sans défense et les chiens voraces donnèrent un exemple de miséricorde. Il n'y avait point là d'homme sur qui Martin pût opérer des merveilles : il ne fut pas néanmoins frustré du glorieux exercice de sa puissance : un animal en fut l'objet. »

1. Fort., De V. B. M.

CHAPITRE IX.

SAINT MARTIN ET LE COMTE AVITIANUS.

Après avoir parcouru ses diocèses, comme on disait alors, c'est-à-dire ses paroisses, le saint revenait à sa résidence habituelle, à son monastère. C'était là qu'il retrempait son âme dans la solitude. Toutefois il était obligé de le quitter de temps à autre. Sans parler des dimanches et fêtes où il venait officier dans sa cathédrale, d'autres besoins l'appelaient parfois au dehors : c'étaient ceux des malheureux. Jamais le cri d'aucune misère ne le trouva sourd. Quel que fût son amour pour sa chère retraite, le désir ou l'intérêt d'un être souffrant suffisait pour l'en faire sortir. On en a vu des preuves dans le stratagème de Ruricius et dans la guérison d'Evantius. La suite de cette histoire en fournira de plus grandes encore. Dès maintenant nous allons en produire une nouvelle, dont la chronologie semble indiquer ici la place. Et, d'abord, il nous

chose de petit dans les œuvres de Dieu. Il fut rapporté à Gallus par le prêtre Harpagius [1]. L'épouse du comte Avitien, dont le nom est inconnu, envoya un jour au saint évêque, pour qu'il la bénît, selon l'usage, un peu d'huile, destinée à être ensuite employée comme un remède efficace contre toutes sortes de maladies. Cette huile était contenue dans une petite fiole de verre, de forme ronde, et terminée par un goulot allongé, cette dernière partie avait été laissée vide pour donner place au bouchon. Or, le prêtre nommé plus haut attesta dans la suite avoir vu, sous la bénédiction de Martin, l'huile croître insensiblement, atteindre le sommet du goulot, et enfin déborder de la fiole. Cette huile conserva la même vertu, tandis qu'on la reportait à la mère de famille, et, durant le trajet, ne cessa de dégoutter entre les mains du valet qui en était chargé et dont tout le vêtement en fut couvert. La matrone reçut donc le vase plein jusqu'au bord, et, quand on voulut le fermer avec le bouchon, on n'y trouva pas l'espace nécessaire pour le recevoir.—Un auteur moderne ajoute: « On prit souvent de cette huile pour les malades et elle ne diminua point.» Nous n'avons pas trouvé la preuve de cette assertion. «Fécondité nouvelle! dit le poëte. De l'huile se produit sous une écorce de verre; dans un vase stérile naît une noble liqueur. Cette huile n'a point été engendrée par la racine de l'olivier, elle a été formée par la puissance de la vertu, les doigts de Martin en ont été la source. »

Quant au comte Avitien, il était d'une excessive barbarie, et se distinguait entre tous par sa férocité sanguinaire [2]. Cet homme, un jour, entrait le cœur plein de rage dans la cité

1. Sulp. Sev., Dial. 3., n. 5. — Paulin, De V. B. M., l. 5. — Ven. Fort., ibid., l. 4.

2. Sulp. Sev., Dial. 3, n. 5. — Paulin, l. 5.

des Turones. Derrière lui marchaient, d'un air à fendre le cœur, des bandes de prisonniers enchaînés. Bientôt, par son ordre, sont préparés les divers instruments de supplice usités contre les condamnés à mort. Il voulait, le lendemain, procéder aux yeux de la ville épouvantée à cette triste opération. Martin apprend la nouvelle un peu avant minuit. Il part aussitôt, et se dirige seul vers le prétoire de cette bête farouche. Mais, dans le silence de cette nuit profonde, tout repose et les portes sont fermées. Ne pouvant entrer, le saint se prosterne devant ce seuil cruel. Avitien, cependant, était enseveli dans un lourd sommeil. Un ange fond sur lui et le frappe : « Le serviteur de Dieu, dit cet ange, est couché devant ta porte, et toi tu reposes! » Entendant ces mots, le comte, tout troublé, saute à bas de son lit, appelle ses valets, et tremblant s'écrie que Martin est à la porte, qu'il faut sur le champ qu'on aille lui ouvrir les entrées du palais ; qu'il ne peut souffrir que le serviteur de Dieu endure un tel affront. Les gens d'Avitien avaient les défauts des personnes de leur condition : ils vont à peine au delà des premières entrées, se moquent de leur maître qui, croient-ils, s'est laissé tromper par un songe, puis reviennent et lui assurent qu'il n'y a personne à la porte. Leur propre caractère leur faisait présumer que personne ne pouvait veiller. Ils étaient donc loin de penser que dans l'horreur de cette nuit un prêtre pût être couché devant un seuil étranger. Avitien s'en laisse facilement persuader, et s'abandonne derechef au sommeil. Mais, bientôt secoué avec plus de violence, il s'écrie que sûrement Martin se tient à la porte du prétoire, et que c'est ce qui l'empêche lui-même de jouir d'aucun repos d'âme ni de corps. Comme on tarde à lui obéir, il s'avance en personne jusqu'au seuil extérieur de la maison. Là, ainsi que l'ange le lui a dit, Martin s'offre à ses regards. Frappé par l'évidence d'un si

grand miracle : « Pourquoi, seigneur, dit ce malheureux, avoir agi de la sorte envers moi? Tu n'as pas besoin de parler, je sais ce que tu désires, je vois ce que tu demandes. Retire-toi au plus vite de peur que ton affront n'attire sur moi la colère céleste et que je n'en sois consumé, ce que j'ai déjà souffert doit suffire à mon châtiment. Car, crois-le bien, ce n'a pas été un coup léger qui m'a contraint à venir ici moi-même.» Après le départ du saint, le comte appelle ses officiers de justice, leur ordonne de relâcher tous les prisonniers et ne tarde pas lui-même à partir. Ainsi fut mis en fuite le cruel Avitien; et la cité, délivrée de sa présence, célébra cet événement par des transports de joie. Ces faits eurent un grand nombre de témoins. Le prêtre Refrigerius les entendit raconter à l'ancien tribun Evagrius, homme digne de foi, qui jura par la divine majesté les avoir apprises de la bouche même d'Avitien. « Daigne, dit un saint religieux du moyen-âge, daigne, Martin, montrer à notre égard, auprès du souverain Juge cette miséricorde à laquelle il dut autrefois de délivrer des malheureux destinés à la mort. Car, comment ne l'exaucera-t-il pas maintenant, celui qui le fit exaucer alors ? »

On voit par le récit précédent qu'il y avait à Tours un *prétoire*, ou palais du gouvernement. D'autres monuments attestaient le degré de civilisation auquel était parvenue la capitale du diocèse de Martin. Selon l'historien déjà cité, cette ville possédait à la même époque une basilique, un amphithéâtre, une académie et des bains publics. La basilique était ornée de colonnes et de portiques tellement disposés auprès de la place publique, qu'elle servait également pour rendre la justice et pour assembler les négociants. C'est ce qu'on appelle aujourd'hui une Bourse, et que les anciens Gaulois nommaient le plus souvent une salle. Cette basilique s'élevait au lieu où fut établi depuis le chapitre de la Basoche,

en latin Basilica, ou Notre-Dame-de-Consolation. L'amphithéâtre ou les Arènes étaient peu éloignées de la basilique. Les bains occupaient précisément l'endroit où se tenait dans les derniers temps la justice de la cathédrale de Tours, qui de là avait pris le nom de Justice-des-Bains. L'académie ou école publique fut fondée vers ce temps-là par l'empereur.

Voici, sur la ville de Martin, d'autres renseignements, fournis par un savant de nos jours. Dans les fondements de la muraille romaine qui se voit encore aujourd'hui à Tours, on remarque une grande quantité de blocs énormes. Quelques-uns sont chargés de sculptures, d'autres présentent des débris de frise, des bas-reliefs, des tronçons de colonne, des chapiteaux. Or, aucune des médailles trouvées dans ces murs n'est postérieures à l'empereur Gratien, qui, comme nous le verrons plus loin, gouvernait les Gaules en 375. On en conclut que la démolition de l'édifice auquel appartenaient ces sculptures a eu lieu sous cet empereur, et de là on arrive à penser que tous ces débris faisaient partie d'un ancien temple païen détruit, vers l'époque où nous sommes arrivés, par le zèle de notre saint. Les inscriptions, le genre des sculptures, les fragments d'autel qu'on reconnaît dans ces ruines, confirment, du reste, cette opinion. Quant à la muraille elle-même, l'enceinte dont elle dessine le circuit est celle de la cité qui avait remplacé *Césarodunum*, et qui du temps de saint Martin se nommait *Turoni* ou *Turonum civitas*. Elle part de la tour qui subsiste encore dans la cour de l'archevêché, pour gagner en droite ligne la tour dite du Cupidon, puis celle de feu Hugon, sur le bord de la Loire. De là, suivant le fleuve, elle s'avance jusqu'à une centaine de pas plus loin que la tour de Guise, d'où elle rejoint son point de départ en passant sous les clochers de la cathédrale. La cité des Turones avait donc alors une très-médiocre étendue. La

muraille dont nous parlons ici est le rempart mentionné plus haut, à propos du palais impérial, habité à Tours par Valentinien.

Revenons au comte Avitien. Cet homme qui, en tous lieux et en chaque ville laissait d'atroces monuments de sa cruauté, à Tours, et à Tours seulement, ne faisait plus de mal à personne. Cette bête féroce, qui se nourrissait de sang et de supplices, ne montrait que douceur et tranquillité en présence du bienheureux [1]. Un jour, Martin se rendit auprès de lui. A peine entré dans son cabinet, le saint vit assis derrière le comte un démon d'une étonnante grandeur. De loin, il souffla contre lui, comme de nos jours, l'Église le fait encore pour chasser le mauvais esprit.. Chez les anciens, le souffle était regardé comme une marque de mépris. Avitien crut que l'action de notre évêque était dirigée contre sa personne. « Pourquoi, dit-il, ô saint, me traiter de la sorte? » Et Martin: « Ce n'est pas à toi que j'en veux, mais à l'être cruel qui pèse sur ta tête. » Le diable se retira donc et abandonna son siége ordinaire. Or, il fut constant qu'à partir de ce jour, Avitien montra plus d'humanité. Avait-il compris qu'il n'avait fait jusque-là qu'exécuter la volonté du diable assis sur ses épaules? Ou bien l'esprit immonde chassé par Martin, de son poste auprès de lui, fut-il dès lors privé de sa funeste influence sur ses actions? L'esclave avait-il fini par rougir de son maître? Était-ce le maître qui ne tourmentait plus l'esclave? L'historien nous pose toutes ses questions sans les résoudre. « Ainsi, dit le poëte, Martin chassait le démon de tous ses postes, des cœurs des hommes aussi bien que des temples. — « Pour en finir avec le nom d'Avitien, nous dirons, que le premier comte de Tours eut une fille, nommée

1. Dial. 3, n. 8. — Ven. Fort., l. 4. — Paulin, l. 5.

Placida, qui hérita de la ville d'Amboise, dont nous parlerons plus loin. On ne sait rien d'elle, sinon qu'elle eut pour tout enfant une fille, mariée ensuite à un seigneur appelé Billejus.

Ce que dit notre biographe de la cruauté d'un gouverneur romain, sous les empereurs chrétiens, a de quoi nous étonner. Cependant, quand un empereur donnait des exemples du genre de ceux de Valentinien Ier, la barbarie des subalternes peut s'expliquer facilement. Ce prince avait nourri, pendant plusieurs années, de cadavres humains, deux ourses énormes qu'il logeait à côté de son appartement. La dignité de préfet des Gaules, conférées par lui à un nommé Maximin, était une récompense accordée à la cruauté. Maximin faisait gloire de sa méchanceté, et disait insolemment : « Personne ne peut se flatter d'être innocent quand je veux qu'il soit coupable. » En Afrique, il y avait un gouverneur de même caractère, nommé Romanus, qui, par ses cruautés et ses impostures occasionna une révolte. Le paganisme n'avait donc point encore disparu des mœurs de la société romaine. Cette société, comme un édifice tombant de vétusté, ne pouvait plus être restaurée. Elle devait être détruite de fond en comble. Le temps de cette exécution approchait alors. Un monde nouveau allait remplacer l'ancien. Les Martin et les Ambroise, les Augustin et les Jérôme, les Chrysostôme et les Épiphane devaient en être les flambeaux.—Saint Ambroise, à la même époque, exerçait sur des grands de l'empire, tels que Stilichon, une influence semblable à celle de Martin sur le comte de Tours. Le meurtre de Mascezil faisait voir combien l'empire avait besoin que Stilichon fût contenu par saint Ambroise. — Un mot encore : il regarde la qualité de comte. Elle fut plusieurs fois dans ce siècle conférée à des hommes d'origine barbare. Ainsi, le goth Alaric était

comte de l'empire. Le maure Gildon commandait les troupes romaines d'Afrique, en qualité de comte. Les deux Goths Tribigilde et Gaïnas étaient aussi comtes de l'empire. L'empire honorait donc déjà ses maîtres futurs.

Voici un trait qui, comme nous le verrons plus tard, se rattache à la même date que les précédents, c'est-à-dire à l'année 377. Il y avait dans le pays sénonais un bourg dont chaque année le territoire était ravagé par la grêle [1]. L'excès de leurs maux engagea les habitants à s'adresser à Martin pour implorer son secours. Dans ce but, ils lui envoyèrent l'ancien préfet, Auspicius, bien digne, dans cette circonstance, d'être leur interprète, puisque habituellement ses terres avaient plus à souffrir que les autres de l'ouragan. Martin se rendit en cet endroit, y fit sa prière, et délivra entièrement toute la contrée du fléau qui la menaçait encore.— « S'il faut prouver ce que je dis, ajoute le narrateur, si mon auditeur, trop faible, exige des témoins, ce n'est pas un homme que je citerai, ce sont plusieurs milliers d'hommes : c'est tout le pays sénonais que j'appellerai en témoignage du miracle opéré en sa faveur. »—Le pays des Senones ou Sénonais était contigu à celui de nos pères les Turones. Le bourg dont il s'agit ici paraît avoir été sur les confins des deux peuples. Il n'est donc point étonnant qu'on y ait songé à requérir la visite du saint, et que lui-même s'y soit rendu. Ce fait n'en prouve pas moins non-seulement sa compatissante charité, mais aussi la célébrité de son nom à cette époque. Bientôt, du reste, nous le verrons entrependre des voyages beaucoup plus longs, dans l'unique but de secourir des malheureux.

Cependant, d'après la légende à laquelle nous avons emprunté sa généalogie, le saint aurait lui-même reçu, vers

1. Dal. 3, n. 7. — Paulin, l. 5.

le même temps, une visite qui fit encore briller et l'étendue de sa renommée et la bonté de son cœur. Ce fut celle de ses sept cousins germains demeurés en Pannonie. Eux aussi s'étaient rendus célèbres par leur sainteté et leurs miracles [1]. Visités d'abord de toute la province, ils avaient ensuite vu presque tous les habitants de la contrée arriver chez eux et les honorer comme des prophètes envoyés de Dieu. Beaucoup d'infidèles, entraînés par leur prédication, embrassèrent la foi. Tout le monde enfin les comblait de marques d'estime et de présents. Princes, tribuns et soldats, chrétiens, juifs et gentils les venaient voir et leur témoignaient le plus grand respect. Ces honneurs effrayèrent les serviteurs de Dieu, qui, craignant de se laisser dominer par la vaine gloire, résolurent de se dérober à ce danger par la fuite. Il avaient en vue l'exemple d'Abraham, plus récemment celui d'un grand nombre de justes, et plus récemment encore celui du bienheureux Martin, leur cousin germain. Ils connaissaient sa réputation de sainteté, la célébrité qui entourait son nom, et surtout son élévation au siége épiscopal de Tours. Ayant donc tenu conseil entre eux, ils assemblèrent un peu d'argent avec un léger bagage, et se décidèrent à venir jusqu'à lui pour vivre sous sa direction. — Un dimanche, selon sa coutume, Martin célébrait la messe solennelle. Sept étrangers entrent dans l'église et lui demandent sa bénédiction, selon l'usage des pèlerins. Le sacrifice solennel achevé, ils se présentent une seconde fois devant l'évêque. Martin alors reconnaît ses cousins germains, les embrasse l'un après l'autre en pleurant sur chacun d'eux, puis les conduit de l'autre côté du fleuve, au lieu où demeure la troupe des saints moines, et là, les invite à prendre un repas en commun avec les religieux. Le

1. Hist. vu Dorm., n. 4 et 5.

lendemain, ils lui racontent toute l'histoire de leur voyage. Mais ils voulaient encore visiter les sanctuaires des apôtres Pierre et Paul, se rendre ensuite à Jérusalem, pour y adorer le tombeau et la croix du Seigneur, puis aller voir le tombeau du bienheureux Jacques, frère du Seigneur. Après cela, ils devaient revenir auprès du saint évêque pour ne plus le quitter. Celui-ci donc leur donna sa bénédiction et ils partirent.

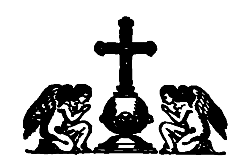
Il est certain que le pèlerinage de Jérusalem commença dans ce siècle à devenir plus fréquent. Voici quelle en fut la cause. Sainte Hélène, mère de Contantin, était allée visiter les saints lieux. Arrivée à Jérusalem, elle avait commencé par faire abattre le temple et l'idole de Vénus qui profanaient les lieux témoins de la passion et de la résurrection du Sauveur. On ôta les terres, et on creusa si avant qu'on découvrit le saint sépulcre. Tout proche, on trouva trois croix enterrées. Chacune d'elles fut appliquée à une femme réduite à l'extrémité. Sitôt qu'elle eut touché à la dernière, elle fut entièrement guérie. En même temps que la croix, on trouva aussi le titre, mais séparé avec les clous. Sainte Hélène envoya à l'empereur ces clous précieux avec une portion considérable de la croix, laissant l'autre à Jérusalem. Cet événement avait eu lieu cinquante ans avant l'époque où nous sommes arrivés, c'est-à-dire en 326. Saint Martin n'était alors âgé que de dix à onze ans. Or, par les soins de Constantin et ceux de sa mère, on avait commencé dès lors à bâtir l'église du Saint-Sépulcre qui fut achevée six ans après. Avant la découverte du bois sacré, on avait vu, faisant le pèlerinage des lieux saints, la veuve du persécuteur Maximien-Hercule, Eutropia, dont Constantin épousa la fille. Depuis, parmi beaucoup d'autres, on rencontre saint Milles, évêque de Suse, faisant le pèlerinage de Jérusalem, sans autre bagage que

le livre des Évangiles. — Nous avons déjà vu, dans cette histoire, un pèlerinage aux tombeaux des apôtres Pierre et Paul. Nous aurons encore occasion d'en dire un mot. Quant à celui de saint Jacques, dont parle notre légende, nous ne savons lequel des deux apôtres de ce nom elle veut désigner. Si c'est saint Jacques le Majeur, ses reliques étaient alors en Espagne, à Iria-Flavia, aujourd'hui El Padron, sur les frontières de la Galice, où elles avaient été transférées peu de temps après avoir été enterrées à Jérusalem, et où elles furent de nouveau découvertes au IXe siècle. D'après notre légende, au IVe siècle, cette sépulture n'était pas un secret comme elle l'a été depuis. Si, chose moins probable, il s'agit ici de saint Jacques le Mineur, les pieux pèlerins devaient trouver son tombeau à Jérusalem, près des ruines du temple, au lieu théâtre de son martyre, où l'on avait élevé une petite colonne. On dit que ses reliques furent portées à Constantinople vers l'an 572. Ces deux saints, du reste, étaient l'un et l'autre frères du Seigneur, c'est-à-dire ses proches parents. La légende qui donne ce nom au saint Jacques dont elle parle n'éclaircit donc pas la question qui nous occupe.

Vers ce même temps, au dire d'une autre légende, dont l'autorité n'est pas contestée, saint Martin revit aussi ce jeune Maurilius, que vingt ans auparavant il avait nourri à Milan du lait de sa doctrine, et qui vint le trouver dans son monastère de Tours [1]. Formé d'une si bonne main, Maurilius avait fait de grands progrès dans la vertu, et saint Ambroise l'avait ordonné lecteur. Son père mort, le disciple de deux saints avait quitté sa mère et abandonné ses richesses. Arrivé à Tours, il demeura avec notre évêque, occupé des divins offices. — C'était en 374 que saint Ambroise, Gaulois de

1. Brev. S. Mart., 13 sept. — Godesc., ibid.

naissance, avait été ordonné évêque de Milan. Il succédait à cet Auxence qui avait persécuté Martin, et qui, toujours protégé par la cour avait gardé ce siége jusqu'à sa mort.



CHAPITRE X.

SAINT MARTIN DANS SON MONASTÈRE.

Le saint était donc rentré dans son monastère de Tours, alors appelé communément *le monastère de l'évêque*, non-seulement parce qu'il l'avait fondé, mais aussi parce qu'il avait coutume d'y faire sa résidence. Depuis il reçut le nom de grand monastère ou de Marmoutier; car il était incomparablement plus considérable que les autres de la même province. Si nous en croyons un auteur, il fut nommé ainsi du vivant même du saint, par rapport aux monastères bâtis par lui à Milan et à Poitiers, et qui étaient bien moins illustres. — Quoi qu'il en soit, la retraite du saint n'était pas pour lui sans combats; ils lui venaient toujours de cet ennemi qui dès le commencement lui avait déclaré une guerre implacable. Tantôt il attaquait ses disciples pour leur faire abandonner la pratique de leurs vœux; tantôt il les excitait

contre leur maître ; quelquefois il le tentait lui-même, soit par la séduction, soit par la violence. Martin éprouvait des consolations bien supérieures à ces peines ; le Ciel descendait dans son humble demeure et lui faisait oublier la terre. Des hommes pieux venaient le visiter et se mettre sous sa conduite. Ensuite triomphant lui-même de l'ennemi infernal, il aidait les autres à le vaincre aussi. C'est ce qu'atteste le fait suivant [1].

Un soldat avait déposé son baudrier dans l'église et fait profession de l'état mônastique. Reçu au nombre des disciples de Martin, il s'était construit une cellule éloignée des autres, dans un lieu retiré. Son dessein était d'y vivre en ermite. Mais bientôt l'astucieux ennemi des hommes vint jeter le trouble dans ce cœur encore grossier. Par l'ordre de Martin, sa femme avait été placée dans un monastère de filles. Changeant à ce sujet de résolution, l'ancien soldat se prit à désirer qu'elle habitât plutôt avec lui. Ce brave ermite va donc trouver Martin, et lui ouvre son cœur. Le saint repousse avec force une telle réclamation. « Une femme, dit-il, s'associer de nouveau à un homme qui est devenu moine et a perdu ainsi le titre de mari, la chose est par trop inconvenante. » Le soldat insiste ; il assure que son projet n'a rien que d'innocent, ce qu'il veut avoir dans sa femme c'est simplement une compagnie. Et comment craindre qu'ils viennent à retomber tous deux dans leurs anciens désordres ; lui n'est-il pas soldat du Christ ? et elle, n'est-elle pas attachée à la même milice par les mêmes serments ? l'évêque n'a donc aucun motif d'empêcher deux saints qui, grâce à leur foi, ne connaissent plus de sexe, de combattre côte à côte. Alors Martin, dont l'historien affirme ici rapporter les propres paroles :

1. Dial. 2, n. 12. — Paulin, l. 3.

« Dis-moi, as-tu jamais été à la guerre? t'es-tu trouvé quelquefois dans une armée rangée en bataille? — Oui! répond le soldat, je m'y suis trouvé bien des fois; j'ai bien des fois été à la guerre. — Dis-moi donc, ajoute Martin, dans cette armée, qui attendait sous les armes le moment de l'action, ou qui, déjà aux prises avec les troupes ennemies, combattait corps à corps, l'épée à la main, as-tu vu quelque femme se tenir en ligne ou combattre? » Le soldat confus se prend à rougir, ses yeux sont dessillés; il remercie le saint de ne l'avoir pas abandonné à ses illusions, et de l'avoir corrigé sans paroles dures ni reproches, mais au moyen d'une comparaison vraie, et appropriée à la raison d'un soldat. Pour Martin, se tournant vers ses disciples dont une nombreuse troupe s'était groupée autour de lui: « Que la femme, dit-il, n'aille point au camp des hommes: l'armée des soldats doit se tenir à l'écart. Que la femme s'en éloigne et demeure seule dans sa maison. Une armée se rend méprisable si l'on y voit une troupe de femmes mêlée aux cohortes des hommes. Le soldat doit être au champ de bataille; le soldat doit combattre dans la plaine. Quant à la femme, son devoir est de rester derrière les murs et les remparts. Elle aussi, elle a sa gloire; c'est de conserver sa pudeur pendant l'absence de son mari; car son premier mérite, sa victoire parfaite, c'est de n'être point vue. » — Ainsi, dit le poëte, les paroles de Martin guérirent son disciple des fausses joies d'une imagination déréglée et lui rendirent les vraies joies du cœur. L'ermite renonce à sa femme pour songer uniquement à la couronne qui l'attend, et retourne en paix au combat. — Ce fait prouve que saint Martin et ses disciples étaient de véritables moines; autrement, que signifieraient ces serments qui avaient ôté au soldat la qualité de mari en lui donnant celle de moine? Nous avons déjà vu chez eux le vœu de pauvreté; ici, celui de chasteté est évident.

Le même fait aussi met hors de doute l'existence d'un monastère de filles, établi à quelque distance de celui des hommes. L'institution des monastères de vierges était encore un fruit que le IVe siècle avait vu naître dans les jardins de l'Église. Ce fruit avait mûri sous le soleil d'Orient avant d'être naturalisé en Occident. Au commencement de ce siècle, un jeune homme de vingt-deux ans, nommé Ammon, d'une famille noble et riche, avait persuadé à sa femme de vivre avec lui en continence perpétuelle. Ils passèrent ainsi dix-huit ans. Ses parents morts, Ammon se retira sur la montagne de Nitrie. Pour sa femme, restée seule dans la maison, elle y réunit un grand nombre de vierges ferventes qui, sous sa conduite, retraçaient les vertus et les austérités des plus célèbres anachorètes. Nous voyons ensuite un monastère de filles bâti, dans le Pont, au bord de la rivière d'Iris, par sainte Emmelie, mère de saint Basile et sainte Macrine, sa sœur. Dans la haute Thébaïde, la sœur de saint Pacôme avait donné un exemple semblable. Ayant appris la vie merveilleuse de son frère, elle vint à son monastère pour le voir, il lui fit dire par le portier : « Ma sœur, tu sais maintenant que je suis en vie et en santé ; va-t-en donc en paix, et ne t'afflige pas de ce que je ne te vois point des yeux du corps; si tu veux suivre mon genre de vie, fais-y bien réflexion, et si je vois que ce soit de ta part une résolution ferme, je te ferai bâtir un logement où tu pourras demeurer avec bienséance. Je ne doute point que, par ton exemple, le Seigneur n'en attire d'autres. » Ayant entendu ces paroles, sa sœur pleura amèrement et se résolut à servir Dieu. Pacôme lui fit bâtir, par ses frères, un monastère éloigné du sien, le Nil entre les deux ; et en peu de temps elle devint la mère d'une grande multitude de religieuses. En Orient on les appelait les *filles de l'alliance*. — En Occident, l'exemple de

l'illustre Marcella, instruite elle-même par saint Athanase, donna naissance aux communautés de vierges. Saint Jérôme nous a laissé l'éloge de la veuve Léa qui gouvernait un monastère de vierges; elle les instruisait plus par son exemple que par ses paroles. Elles passait les nuits en prières; son habit et sa nourriture étaient très-pauvres, toutefois sans ostentation. Elle était si humble qu'elle paraissait la servante de toutes, elle qui avait eu autrefois un grand nombre d'esclaves. — Ainsi la famille monastique était dès lors complète. Heureux siècle où nulle entrave n'arrêtait l'essor de la piété chrétienne!

Saint Martin reçut, vers le même temps, deux disciples plus éclairés que celui dont nous venons de parler. Il y eut autrefois, dit une légende respectable, un homme éminemment religieux; il [1] se nommait Maximus, c'est-à-dire très-grand, et il était très-grand en effet par la plénitude des vertus qui résidaient en lui, aussi bien que par le nom dont il était décoré. Distingué par sa noblesse, Aquitain de nation et natif de Poitiers, il fut élevé à la cour; là, le premier parmi les courtisans, par la probité de ses mœurs, comme par sa dignité, il feuilletait souvent et avec application les volumes sacrés des Écritures. Un jour il méditait profondément l'endroit où le Seigneur dit: Que celui qui veut venir après moi se renonce lui-même. Inondé tout à coup de la grâce de l'Esprit saint, il renonce à tout ce qu'il possède, et se voue au service de Dieu. Le livre de sa vie écrit en vers, et aujourd'hui perdu, assurait qu'il fut le disciple du glorieux saint Martin, dans la sainteté et l'austérité de la vie. Ce fut à l'école de Martin qu'il apprit à mériter les biens célestes. Une hymne dit de lui: Fidèle serviteur du Christ,

1. Greg. Tur., D. Glor. Conf., C. 22. — Prop. S. Max. Cainon.

compagnon de Martin par la foi, apprenti rival de son maître, fils semblable à son père. Maxime, appelé aujourd'hui saint Mexme, devait être d'un âge déjà mûr quand il vint au monastère de l'évêque : son nom reparaîtra dans cette biographie.

Quand à l'autre disciple, voici son histoire : Aux jours anciens de la persécution païenne, le président Aquilin, à Milan, recherchait les chrétiens. Les frères Florent et Florian, Insubres de nation, sont arrêtés et conduits devant lui. « Florent et Florian, leur dit-il, sacrifiez aux dieux, si vous ne voulez être châtiés conformément aux ordres des empereurs. — Nous n'en ferons rien, répondent les deux frères, exécute les ordres que tu as reçus. » Le président irrité essaye de les dompter par les tourments. N'en pouvant venir à bout, il prononce contre eux une sentence qui les condamne à être précipités dans le fleuve. Tandis qu'on les emmène, chargés de chaînes, ils arrivent en un lieu où les soldats, fatigués de la route, s'asseoient et puis s'endorment. Alors un ange du Seigneur apparaît à Florent : « Mon frère Florent, lui dit-il, la couronne du martyre ne t'est pas destinée, mais tu auras part avec les confesseurs : lève-toi donc et va dans les Gaules; je t'y montrerai le lieu de ta demeure; car tu dois recevoir un jour l'ordination des mains de Martin, évêque de Tours. » Au même moment ses liens se trouvent détachés; il appelle Florian, et lui apprend ce qui vient de lui être révélé. Florian lui dit : « Fais ce que le Seigneur t'a ordonné. » — Ainsi s'exprime une légende. Cependant les critiques prétendent que saint Florent n'a rien eu de commun avec saint Florian, dont le martyre aurait eu lieu en 304, douze ans avant la naissance de saint Martin. On assure que Florent

1. Brev. S. Mart., 13 sept.

vint du Poitou trouver le saint évêque. Les auteurs sont d'accord pour ce qui suit. — L'ange qui guidait Florent dans son voyage révéla, en vision, à saint Martin, qu'un tel homme, un tel étranger viendrait le trouver; en même temps il lui faisait voir le visage du pèlerin, et lui recommandait de l'élever à la dignité sacerdotale. Florent arrive à la cité des Turones, suivant l'ordre qu'il a reçu du messager du Ciel; il entre dans le temple où siége Martin, se prosterne la face contre terre et prie quelque temps; sa prière achevée, il se relève, se dirige vers le bienheureux et lui demande sa bénédiction. Martin le considère, et reconnaît aussitôt l'homme dont l'ange lui a fait voir les traits. Il l'accueille donc avec joie. Ensuite il le conduit à la sacristie, se souvenant, dit la légende, de cette parole du Seigneur: Ma maison sera appelée une maison de prière. Là, l'évêque demande au pèlerin d'où il est, quel est le motif de son voyage, et quelles sont ses intentions. Florent lui raconte tout ce qui lui est arrivé et lui dit ce qu'il se propose. Le bienheureux n'eut pas de peine à se convaincre que c'était un homme plein de piété et qui venait à lui de la part de Dieu. Il le prit donc en grande affection, et le garda près de lui avec toutes sortes d'égards. — Bientôt, voyant arriver le jour où, selon l'usage, on célébrait l'anniversaire de son ordination, Martin ordonna Florent prêtre, et le plaça dans son monastère. Or, un jour le Seigneur montra au nouveau prêtre le lieu de sa demeure; c'était au bord de la Loire, à Saumur. Le saint évêque l'y envoya pour qu'il servît Dieu dans la solitude. Florent fonda en ce lieu l'abbaye qui, dans la suite, porta son nom.

L'ordination mentionnée plus haut dut avoir lieu, cette année, le 4 juillet, jour auquel nous célébrons encore celle de saint Martin. Ce fut peut-être le même jour que

furent aussi ordonnés prêtres, Maurilius et Maxime. En effet, Maurilius fut contraint par Martin de recevoir les grades ecclésiastiques, et enfin le sacerdoce. Comme Florent, il voulut mener une vie plus solitaire, Martin essaya de le retenir, mais ce fut en vain. Instruit par les enseignements du saint et fortifié par ses bénédictions, il lui fit ses adieux. Tous deux s'embrassèrent en versant des torrents de larmes, puis Maurilius partit et se dirigea vers le territoire d'Angers. Pour Maxime, après avoir passé quelque temps sous la conduite du saint, il fut de même élevé au sacerdoce. Il quitta aussi le monastère de Tours, où son humilité avait trop à souffrir des honneurs décernés à son mérite, et se rendit à celui de l'Isle-Barbe, près de Lyon. — Ces faits prouvent que le saint ne contrariait pas ou même secondait les pieux désirs de ses prêtres, de ses moines, quand même il les voyait soustraits à son autorité. Florent, moins éloigné que ses deux confrères de la résidence de Martin, prit l'habitude de le visiter tous les ans, pour prier avec lui. Une fois qu'il allait à Tours, il fut arrêté près d'un village appelé Murus, au bord de la Loire, par une foule nombreuse qui venait à sa rencontre : « O saint homme, dirent ces gens, il y a ici un grand serpent qui dévore hommes et bestiaux, » et ils le suppliaient de toutes leurs forces d'implorer la miséricorde du Seigneur pour qu'il les délivrât de ce démon. Florent leur répondit : « En ce moment, mes frères, je me rends auprès de notre pasteur, le seigneur Martin, je lui ferai part de votre demande et je vous rapporterai ce qu'aura décidé ce saint homme. » Arrivé au monastère, il fit connaître à saint Martin la prière des habitants de Murus et le dommage causé dans ce lieu par le dragon. «Mon frère, lui dit Martin, prions Notre-Seigneur Jésus-Christ, afin que sa grande clémence les délivre d'une bête si terrible. Ensuite, en retournant à ton

habitation, va droit à la demeure de cet animal, et là, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, intime-lui l'ordre de quitter ce lieu avec défense de nuire désormais à aucun chrétien.» Florent alla donc au lieu où le monstre avait fixé sa demeure, fit sur lui le signe de la croix et lui ordonna, au nom du Seigneur, de se retirer au fond de l'abîme. Le dragon lui obéit aussitôt et ne reparut plus. On faisait jadis, à Tours, la fête de saint Florent, le 23 septembre. Sa vie manuscrite se trouvait encore dans les derniers temps aux archives de l'église. Le mot de dragon pourra, aux yeux de quelques personnes, donner un air fabuleux à notre récit; voici ce que nous leur répondrons avec un auteur moderne[1] : « L'incrédulité du XVIIIe siècle nia les dragons, parce qu'elle n'en voyait plus, comme si les Anglais qui ont détruit les loups dans leur île, refusaient d'en connaître l'existence; comme si l'avenir avait le droit de ranger parmi les fables le castor, le chamois, la baleine dont les races vont périr! Nous ne refuserons pas d'accorder qu'on a pu exagérer certains récits. Ainsi, nous ne croyons peut-être pas que les dragons dont parlent Possidonius et Maxime de Tyr aient couvert de leur corps, l'un un arpent, et l'autre près de deux hectares de terrain. Mais une foule de monuments prouvent qu'il y eut autrefois des dragons. Beaucoup de saints et de chevaliers les combattirent. Sans parler ici des dragons que vainquirent saint Romain de Rouen, saint Marcel de Paris, saint Dérien du Mans, saint Pol de Léon, je ne vois pas comment on douterait, par exemple, du dragon de l'île de Rhodes, que Dieudonné de Gozon défit avec tant de gloire. S'il vous plaît d'en rejeter la légende, nous vous rappelerons que les travaux des géologues ont retrouvé les dragons et les animaux géants.»

1. Cotin de Plancy, leg. de 12 convives.

L'histoire de saint Florent nous a montré encore un ange apparaissant à saint Martin. Il est constant, dit l'historien du saint pontife, que les anges se faisaient voir souvent à lui, et qu'il jouissait même de leurs entretiens. Quant au diable, il était visible pour lui, et soumis de la manière la plus complette à la pénétration de ses yeux. Soit que cet être restât dans sa substance native, ou prit un des mille déguisements sous lesquels les malins esprits savent se cacher, toujours Martin le reconnaissait. Outré de dépit de ne pouvoir tromper les regards du saint ni le prendre à ses piéges, le diable s'en vengeait souvent en l'accablant d'injures [1]. Une fois, tenant à la main une corne de bœuf ensanglantée, et poussant un grand cri, il fit irruption dans sa cellule. Là, il lui montre avec orgueil sa main teinte de sang et tout joyeux du crime qu'il vient de commettre : « Où est ta puissance, Martin, lui dit-il, un des tiens vient de périr sous mes coups. » Aussitôt le saint appelle quelques frères, et après leur avoir répété les paroles du diable, les envoie à l'instant même visiter toutes les cellules pour savoir à qui un tel malheur est arrivé. Ils reviennent bientôt lui rapporter que personne ne manque parmi les moines, mais qu'un paysan pris à gage par l'économe pour charroyer du bois, est allé à la forêt. Martin envoie plusieurs religieux à la rencontre de cet homme qu'on trouve presque sans vie à quelque distance du monastère. Avant de rendre le dernier soupir, il put apprendre aux frères la cause de sa triste mort. Il avait attelé ses bœufs : plus tard les courroies s'étant relachées, il avait voulu les resserrer, alors, un de ces animaux secouant la tête lui avait enfoncé sa corne entre les aines. Un instant après il rendit l'âme. Cet homme seul a pu savoir par quel secret jugement

1. Sulp. Sev., n. 21. — Paulin, l. 2. — Fort., l. 3.

du Seigneur, le diable avait reçu le pouvoir d'exercer à ce point sa malice. Quant à Martin, il jouissait d'un privilége admirable, dont il n'usa pas seulement à l'occasion du fait que nous venons de raconter, mais en beaucoup d'autres circonstances du même genre. Toutes les fois que de pareils événements arrivaient, ou devaient arriver, ou bien il les prévoyait longtemps d'ávance, ou bien il en recevait l'annonce et la communiquait aux frères. — Nous en avons déjà vu un exemple dans sa rencontre avec le charriot des soldats.

Dans les environs du monastère, existait, comme le montre le récit précédent, une forêt remplacée aujourd'hui par la vigne. Il semble que cette forêt fût banale, et que chacun fût libre d'y prendre le bois dont il avait besoin. C'était, avons-nous dit, l'économe du monastère qui avait fait prix avec le charretier. Car, il y avait dès lors un économe à Marmoutier, et bientôt nous entrerons en connaissance avec lui, bientôt nous apprendrons son nom, sa qualité, ses talents. Il avait certainement quelqu'argent à sa disposition, ne fût-ce que pour payer le charroi du bois de la forêt au monastère. Ainsi, quand le biographe du saint nous dit que vente et achat étaient interdits à ses moines, nous devons penser, qu'en effet, ils ne vendaient rien, mais qu'au moins ils achetaient les choses nécessaires à la vie. Cela ne constitue pas un commerce. Pour ce bois destiné au monastère, quel en devait être l'usage? Les deux auteurs qui ont mis en vers la prose de notre historien, et en ont par là même fait le commentaire, assurent que ce bois devait servir à adoucir pour les moines les rigueurs de l'hiver.—En effet, nous trouverons du feu dans la chambre même de saint Martin.

CHAPITRE XI.

GUERRE DE SAINT MARTIN AVEC LES DÉMONS.

Le diable, employant mille russes perfides pour réussir à tromper le saint homme, lui apparaissait fréquemment sous les formes les plus variées[1]. Tantôt il empruntait la figure de Jupiter, plus souvent celle de Mercure, très-souvent aussi celle de Vénus et de Minerve. Or, Jupiter était la divinité principale adorée des païens qui le regardaient comme le maître absolu de tout, et le représentaient toujours la foudre à la main, posté sur un aigle. On lui avait élevé des temples superbes par tout l'univers. Sa vie, telle que l'ont racontée les poëtes, n'était qu'un tissu d'actions dissolues. Mercure, dieu de l'éloquence, du commerce et des voleurs, comme aussi messager des dieux, principalement de Jupiter, était

1. Sulp. Sev. Vita, n. 24. — Paulin, l. 4. — Ven. Fort., l. 3.

ordinairement représenté tenant à la main un caducée, espèce de verge autour de laquelle s'enroulaient deux serpents. Il avait des ailes à la tête et aux talons. Vénus était la déesse de l'amour charnel. On la représentait le plus souvent avec Cupidon, son fils, sur un char traîné par des pigeons, ou par des cygnes, ou par des moineaux, et quelquefois montée sur un bouc. Il n'y a rien de plus abominable que toutes les débauches attribuées par les poëtes à cette infâme déesse. On lui avait bâti des temples partout, et ses fêtes se célébraient par toute sorte de turpitudes. Enfin, Minerve était la déesse de la sagesse, de la guerre et des arts. Dans ses images, elle avait le casque en tête et l'égide au bras. Sa main tenait une lance. Près d'elle on voyait une chouette et divers instruments de mathématiques. Sauf cette dernière figure, les trois autres étaient, on le voit, les symboles des vices les plus honteux. « Le diable donc, dit le poëte chrétien, prenait des formes dignes de lui, et trahissait ses crimes par ses déguisements mêmes. » Aux attaques d'un pareil ennemi, le saint toujours intrépide, répondait par le signe de la croix et par la prière.

On entendait aussi souvent les injures et les reproches que lui prodiguait la troupe des démons sur les tons les plus insolents. Mais, sachant que toutes leurs paroles n'étaient qu'erreur et fausseté, le saint ne se lassait pas émouvoir de ces invectives. — Plusieurs frères assuraient même avoir entendu un jour le démon reprocher aigrement à Martin la présence dans son monastère de quelques hommes qui, autrefois, avaient, disait-il, perdu leur baptême par toute sorte d'égarements, et qu'après leur conversion, le saint avait reçu au nombre des moines. En même temps, le démon détaillait les fautes de chacun d'eux. Réfutant le démon, Martin lui répondait avec fermeté que les anciens délits étaient effacés par les œuvres d'une vie meilleure; et que, grâce à la misé-

ricorde du Seigneur, les péchés doivent être pardonnés à ceux qui cessent de pécher. Le diable voulut le contredire et soutint qu'il n'y a point de pardon pour les coupables, et qu'une fois tombés, les hommes n'ont rien à attendre de la clémence du Seigneur. Alors, Martin laissa, dit-on, échapper ce cri : « Toi-même, ô misérable, si tu cessais de tenter les hommes, si, à cette heure encore où le jour du jugement est si proche tu te repentais de tes crimes, moi, j'aurais assez de confiance dans le Seigneur pour te promettre la miséricorde du Christ. » O sainte présomption en la bonté du Seigneur ! s'écrie à son tour l'historien. A défaut de l'autorité qui lui manque, elle exprime au moins son désir.— Ici, encore, reproduisons sur ce fait les touchantes réflexions de nos deux poëtes : «O heureuse pitié ! dit le premier, un homme a confiance en la bonté de Dieu, au point d'oser promettre de son chef ce qu'il sait bien n'avoir pas été promis ! » Le second paraphrase ainsi les paroles du saint : « Le Rédempteur est descendu des Cieux sur la terre pour sauver ce qui était perdu et empêcher de périr ce qui devait périr. Étant lui-même sans tache, il est venu pour laver les taches et guérir par ses blessures les ulcères du monde. Sa longue mort fut le gage de notre salut. Oui, les crachats, les fouets, le manteau, le fiel, le vinaigre, la lance, les clous, la croix, son agonie douloureuse, son tombeau, la pierre, l'enfer, l'ombre, le tyran, tout cela nous sauve. En s'abaissant, il m'élève jusqu'au ciel. Il ne veut donc pas la mort du pécheur, puisque par ses souffrances, il nous a donné des armes de salut. » — Ensuite, le poëte ajoute : « C'est ainsi que cet homme miséricordieux essaya d'adoucir ce fléau indompté. Le pasteur promettait au loup un refuge dans la bergerie. A combien plus forte raison, les récompenses du Christ ne seront-elles pas offertes à l'homme pour qui Dieu même s'est

fait homme, est mort et ressuscité. — On vient de voir que saint Martin regardait la fin du monde comme prochaine. C'était une opinion qu'il partageait avec beaucoup d'autres saints du même temps.

Puisque nous parlons du diable et de ses artifices, il ne semble pas hors de propos de raconter ici certaine histoire, bien qu'elle sorte de notre sujet[1]. D'abord elle contient quelque portion de la gloire de Martin, et puis un fait si étonnant, dit l'historien, doit être transmis à la postérité, comme un avertissement pour elle de se tenir en garde si un cas semblable venait encore à se produire quelque part. Clarus, ou Clair, était le nom d'un jeune homme de très-haute noblesse qui, dans la suite, fut ordonné prêtre, et ne tarda pas à aller jouir de la béatitude dont une heureuse fin le mit en possession. Ayant tout abandonné pour se rendre auprès de Martin, il parvint en peu de temps au plus haut degré de la foi et de toutes les vertus. Il avait établi sa demeure à quelque distance du monastère de l'évêque, et un grand nombre de frères, attirés par sa réputation, habitaient ce lieu avec lui et vivaient sous sa direction. Un jeune homme vint aussi le trouver. Il s'appelait Anatolius, et voulait, disait-il, professer la vie monastique. Tout dans son extérieur annonçait l'humilité et l'innocence la plus parfaite. Mais la suite montra combien cette apparence était trompeuse. Il vécut quelque temps en communauté avec les autres, après quoi, il se mit à dire que les anges venaient habituellement converser avec lui. Personne n'ajoutait foi à ses paroles; alors, il fit certains prodiges qui lui gagnèrent la confiance du plus grand nombre. Enhardi par ce succès, il poussa plus loin ses prétentions, et assura que les anges remplissaient les fonctions de messagers entre

1. Sulp. Sev. Vit., n. 24. — Paulin, l. 4. — Ven. Fort., l. 3.

Dieu et lui. Bref, il en vint à se donner pour un des anciens prophètes. Et comme Clair, cependant, lui refusait obstinément sa créance, l'hypocrite le menaça de la colère du Seigneur dans l'autre vie, et en celle-ci de maux terribles qui le puniraient de n'avoir pas cru aux paroles d'un saint. Enfin, un jour il fit entendre ces mots : « Cette nuit le Seigneur me donnera un habit blanc descendu du ciel, je m'en revêtirai et paraîtrai ainsi au milieu de vous : vous aurez une preuve que je suis la vertu de Dieu, quand Dieu m'aura gratifié d'un habit. » Grande fut l'attente de tout le monde, après une telle déclaration. Donc vers minuit, il se fit comme un bruit de pieds battant le sol qui ébranla tout le monastère et sembla l'arracher de sa place. En même temps la cellule où le jeune homme était renfermé étincela de mille feux. On y entendait un bruissement de pas précipités et la rumeur confuse d'une multitude de voix. Quand le silence est rétabli, le fourbe sort, appelle un des frères, nommé Sabatius, et lui montre la tunique dont il est revêtu. Stupéfait à cette vue, ce moine rassemble tous les autres. Clair lui-même accourt. On apporte de la lumière. L'habit est attentivement examiné par tout le monde. On le trouve extrêmement moelleux, d'une blancheur admirable mariée à une pourpre éblouissante. Mais de quel genre, de quel étoffe est-il, nul ne peut le deviner. Cependant, on a beau le soumettre plus sérieusement encore à l'examen des yeux et des doigts, on n'y peut voir autre chose qu'un habit. L'affaire en était là. Clair engage alors les frères à prier avec ardeur, pour obtenir de Dieu qu'il leur découvre ce que c'est. Le reste de la nuit se passe donc dans chant la des hymnes et des psaumes. Mais, sitôt que le jour brille, Clair prenant l'imposteur par la main se met en devoir de l'entraîner vers Martin, car il savait bien que c'était un homme à qui les artifices du diable ne pouvaient faire illusion.

Alors, le misérable imposteur de résister et de crier : il lui était, disait-il, interdit de se montrer à Martin. Sans égard pour ses réclamations, on le contraint à marcher, quand, soudain, entre les mains de ceux qui l'entraînent, son vêtement merveilleux disparaît. « Peut-on s'empêcher, dit le biographe, de voir encore ici un miracle de Martin, dont le diable, auteur de cette tromperie fantastique, redoutant les regards, n'osa la dissimuler ni la faire durer plus longtemps. — O Martin, ajoute le poëte, cette robe trompeuse que tu enlèves au cruel tyran, c'est encore un trophée que tu peux suspendre à la croix. »

On remarqua qu'il y eut vers le même temps, dans les Espagnes, un jeune homme qui, s'étant acquis de l'autorité par une foule de prodiges, en vint à se donner pour Hélie. Bon nombre de gens le crurent sur parole. Alors il alla pius loin et dit qu'il était de Christ. Cette nouvelle imposture lul réussit encore si bien, qu'un évêque nommé Rufus l'adora comme le Seigneur, crime pour lequel il fut plus tard déposé de l'épiscopat. En Orient, il y eut aussi un homme qui voulait se faire passer pour Jean-Baptiste. L'existence de ces faux prophètes faisait alors présumer l'avénement prochain de l'Antechrist qui déjà opérait par eux son mystère d'iniquité.

Martin, à la même époque, éprouva, de la part du diable, une tentation des plus artificieuses. Un jour, précédé et environné d'une lueur empourprée, dont l'éclat emprunté devait faciliter l'illusion, couvert du vêtement royal, le front ceint d'un diadème d'or et de pierreries, ayant aux pieds des chaussures brodées d'or, le visage serein, l'air joyeux, sous des dehors enfin qui n'annonçaient rien moins que le diable, dans un moment où le saint priait dans sa cellule, le malin esprit apparut devant lui. Martin, au premier aspect de cette vision, en fut ébloui; c'est pourquoi ils gardèrent longtemps tous deux

un silence profond. Le diable le rompit le premier. « Martin, dit-il, reconnais celui que tu as devant les yeux : je suis le Christ. Près de descendre sur la terre, j'ai voulu auparavant me manifester à toi. « Martin ne répondit pas un mot. Le diable alors osa formuler une seconde foi son audacieuse déclaration : » Martin, comment balances-tu à croire ce que tu vois? Je suis le Christ. » En ce moment l'Esprit révéla au saint la vérité et lui fit connaître que ce personnage était diable et non pas Dieu. « Le Seigneur Jésus, dit-il, n'a point annoncé qu'il dût venir couvert de la pourpre, ni couronné d'un diadème éclatant. Pour moi, si je ne vois le Christ avec la figure et l'extérieur sous lesquels il a souffert, s'il ne porte les stigmates de la croix, je ne croirai point que ce soit lui. » — A ces paroles, le fantôme s'évanouit aussitôt comme une fumée et remplit la cellule d'une telle infection qu'elle suffisait seule pour faire reconnaître le diable. — Ce fait, tel que nous venons de le raconter, c'est de la bouche même de Martin que son premier biographe l'avait appris; il le dit dans la crainte que quelqu'un ne fût tenté de le regarder comme une fable. — « Non, reprend le poëte, amplifiant expliquant la réponse du saint au tentateur, non, le Seigneur n'a point dit qu'il dût venir brillant de pourpre. Lorsque figure charnelle était enlevée dans les airs, un ange apparut aux Galiléens et leur déclara que le Très-Haut reviendrait de la même manière qu'il s'en allait à cette heure. Ce vain éclat n'est donc point l'étendard de mon Roi, mais l'enseigne de l'usurpateur. Le Sauveur doit revenir avec ses plaies, car un vainqueur doit montrer les signes de sa victoire, et les blessures ajoutent à la gloire du triomphe. »

Les mécomptes du démon avec notre évêque ont rendu Satan la risée des générations chrétiennes. Encore maintenant, les femmes et les enfants des campagnes racontent ses

défaites sous mille formes grotesques et fabuleuses, sans doute, mais cependant allégoriques. Aucun de ces récits populaires ne mérite de figurer dans une histoire sérieuse, si ce n'est peut-être un seul que l'auteur de ces lignes a recueilli en Italie. Le diable, sous l'extérieur d'un mendiant, se serait présenté à Martin en lui demandant l'aumône. Le saint lui donne une pièce de monnaie. Aussitôt le malin esprit jette de côté son déguisement, et se moque de Martin qui a fait l'aumône au démon. Mais Martin l'accable de cette réponse : « Qu'importe ! je l'ai fait pour l'amour de Dieu. »

La déclaration par laquelle notre historien termine son dernier récit ôte, ce me semble, tout sujet de doute à une critique raisonnable et chrétienne. Quant à la critique aveugle et incrédule qui sourira aux pieuses narrations de ce livre, par l'unique motif qu'elles révèlent des faits surnaturels ou extraordinaires, ce n'est pas seulement l'histoire de saint Martin qu'elle attaque, c'est encore l'Évangile et l'histoire de presque tous les saints. Pour ne point sortir du IVe siècle, quoi de plus connu, par exemple, que les combats de saint Antoine contre les démons ? lui-même en a rendu témoignage. Lorsqu'il vint à Alexandrie pour anathématiser les ariens ; tout le monde voulait le voir. Quelques personnes, croyant que la foule pourrait l'importuner, voulaient la faire retirer. Il leur dit, sans s'émouvoir : « Ils ne sont pas en plus grand nombre que les démons avec qui nous combattons sur la montagne. » Les saints Pères ont tous attribué au démon une grande part dans les affaires de ce monde. « Il s'est élevé, dit Lactance, beaucoup d'hérésies, et le peuple de Dieu a été divisé par l'instigation des démons. Il faut donc savoir avant tout que le Christ et ses apôtres ont prédit qu'il y aurait plusieurs sectes et hérésies, et nous ont averti de prendre bien garde à ne pas tomber dans les piéges de cet adversaire contre lequel Dieu veut que nous combattions. »

Du reste il nous a paru curieux de rapprocher des faits racontés plus haut, ce qui est dit d'un contemporain de saint Martin. Libanius, panégyriste de Julien l'apostat, nous assure que ce prince vivait dans un commerce habituel avec les dieux et les déesses, que ces divinités descendaient sur la terre pour jouir de la conversation de leur héros favori, qu'elles interrompaient doucement son sommeil en touchant ses mains et ses cheveux, qu'elles l'avertissaient de tous les dangers dont il se trouvait menacé, que leur sagesse infaillible le guidait dans chacune des actions de sa vie, et qu'enfin, il était si familiarisé avec elles qu'il distinguait sur-le-champ la voix de Jupiter de celle de Minerve, et la figure d'Apollon des formes d'Hercule. Julien se vantait lui-même et ses amis le vantaient aussi comme un homme en commerce avec les démons, nourri par les démons, instruit par les démons, assis avec les démons, suivant les paroles mêmes de Libanius. — Ainsi les faits les plus extraordinaires de la vie de saint Martin reçoivent une confirmation indirecte des défenseurs du paganisme.

Ce qui nous reste à dire ne peut plus étonner après ce que nous venons de voir. — Il y avait entre le monastère du bienheureux et la cité la distance de deux milles [1]. Cependant toutes les fois qu'il mettait le pied hors de sa cellule pour venir à l'église, on entendait par toute l'enceinte sacrée retentir les hurlements des énergumènes et on les voyait trembler comme une troupe de criminels à l'approche de leur juge. Ainsi les clercs qui ignoraient la prochaine arrivée de l'évêque l'apprenaient par les gémissements des démons. J'ai vu, dit Gallus, à l'approche de Martin, un possédé enlevé en l'air, les mains élevées vers le ciel, demeurer ainsi suspendu sans que ses

1. Sulp. Sev. Dial. 3, n. 6.—Paulin. l. 5.—Fort., l. 4.

pieds touchassent aucunement le sol. Du reste, quand Martin avait à exorciser des démoniaques, il ne portait jamais les mains sur aucun, n'en gourmandait aucun, comme faisaient alors la plupart des clercs dont la bouche, dans ces circonstances, roulait un tourbillon de paroles. Quand on lui avait amené les énergumènes, il commandait à toutes les autres personnes de se retirer ; puis, les portes étant fermées, il se plaçait au milieu de l'église ; et là, enveloppé d'un cilice, couvert de cendre, il priait la face contre terre. Alors vous eussiez vu ces malheureux tourmentés chacun d'une manière différente. Quelques-uns suspendus, les pieds en haut, semblaient tomber des nuages, sans que, néanmoins, leurs vêtements descendissent sur leurs visages, ni que la décence fût offensée par aucune nudité. Dans une autre partie du temple vous en eussiez vu d'autres torturés sans que personne les interrogeât, et s'accusant eux-mêmes de leurs crimes : sans être davantage questionnés, ils déclaraient aussi leurs noms. L'un avouait qu'il était Jupiter, l'autre Mercure ; enfin tous les ministres du diable subissaient la torture avec leur chef. Déjà donc en Martin, nous devons le reconnaître, s'était accompli ce mot de l'Écriture : Que les saints jugeront les anges.

A cette réflexion du pieux disciple, qu'on nous permette encore de joindre quelques citations empruntées, comme toujours, aux contemporains. Car nous voulons, s'il est possible, que ce monument élevé par notre faible labeur à la gloire du grand saint, soit construit tout entier dans le style de son époque. — Donc, les faits relatés plus haut sont confirmés par la doctrine des écrivains ecclésiastiques de ce temps. Dans son livre intitulé de l'*Origine de l'Erreur,* Lactance avait dit qu'il n'y a point d'autre cause de l'idolâtrie que la puissance ennemie, Satan et ses démons. Sous les divers noms des idoles, c'étaient, ajoutait-il, les démons qui se

faisaient adorer, comme ils étaient forcés d'en convenir, lorsqu'ils étaient conjurés par les chrétiens. Eusèbe de Césarée, dans sa *Préparation évangélique*, combattant les oracles des païens, avait montré qu'ils n'étaient la plupart que des impostures, et que s'il y avait quelque chose de plus, c'était l'œuvre des mauvais génies ou des démons. Apollon, disait-il, et la foule des dieux païens n'étaient que d'impurs et exécrables démons. — Un saint, dont nous parlerons bientôt, et qui passa une partie de sa vie au tombeau de saint Félix de Nole, rapporte, comme y ayant eu lieu, le miracle des possédés enlevés en l'air la tête en bas sans que leurs vêtements retombassent. Sainte Paule qui visita le tombeau de saint Jean-Baptiste, fut épouvantée des effets des démons sur les possédés qu'on y amenait pour être délivrés.

FIN DE LA TROISIÈME ÉPOQUE.

QUATRIÈME ÉPOQUE

CHAPITRE XII.

SAINT MARTIN AU CONCILE DE SARRAGOSSE.

Si, comme le dit Lactance, le démon est le père des hérésies, nous pouvons penser qu'en suscitant le priscillianisme, l'esprit mauvais voulut se dédommager en Espagne des pertes dont l'affligeait saint Martin dans la Gaule. Mais, sous cette forme nouvelle, la puissance ennemie se trouva encore en face du redoutable adversaire qui l'avait tant de fois vaincue. — Un rôle nouveau va commencer aussi pour notre évêque. Nous croyons donc à propos de décrire avec quelque détails un état de choses qui exerça tant d'influence sur sa destinée. Ces faits, du reste, nous sont révélés, dans un autre ouvrage, par le même auteur qui a écrit la vie de notre saint [1].

1. Sulp. Sev., Hist. sac., l. 2, n. 60 et 61.

Des temps graves et critiques étaient arrivés, où un fléau étrange souilla les églises et jeta le trouble partout. Car, c'est alors pour la première fois que fut découverte, au sein des Espagnes, l'infâme hérésie des gnostiques, superstition funeste, cachée auparavant dans les ombres du mystère. Cette peste était née chez les Égyptiens. Mais, comment s'était-elle formée, c'est ce qu'il n'est pas facile d'expliquer. Le premier qui l'introduisit dans l'Espagne fut Marc, Égyptien, originaire de Memphis. Il eut pour disciples Agapé, femme noble, et le rhéteur Hepidius, par qui fut instruit Priscillien, homme distingué par sa naissance et puissant par sa richesse. Ardent, inquiet, éloquent, ayant acquis de l'érudition par beaucoup de lectures, habile à disserter et à disputer, il eût été heureux si ses goûts dépravés n'eussent gâté son excellent génie. Pour l'âme comme pour le corps, il avait nombre de qualités. Il pouvait veiller beaucoup, et supportait facilement la faim et la soif. Sans aucun désir de posséder, il usait de ses biens avec une extrême modération. Mais avec cela, il était d'une vanité excessive, et enflé au dernier point de ses connaissances profanes. On a cru même qu'il avait, dans sa jeunesse, exercé les arts magiques. Lorsque cet homme se fut livré à cette secte pernicieuse, grand nombre de nobles, et plus encore de roturiers, dominés par l'ascendant de son éloquence, et séduits par ses flatteuses paroles, vinrent se joindre à lui. Les femmes surtout, avides de nouveautés, d'une foi chancelante, et curieuses en tout par caractère, se rendaient en troupes auprès de lui. Car, son air et sa mise respiraient l'humilité, et son extérieur remplissait ceux qui le voyaient d'estime et de respect pour sa personne.

Les disciples de Priscillien prirent le nom de priscillianistes. Le fond de leur doctrine était celle des Manichéens, mêlée des erreurs des gnostiques et de plusieurs autres hérétiques.

Ils disaient que les âmes sont de même substance que Dieu ; qu'elles descendent volontairement sur la terre au travers de sept cieux, et par certains degrés de principautés, pour combattre contre le mauvais principe, auteur du monde, qui les sème en divers corps de chair. Enseignant que les hommes sont attachés à certaines étoiles fatales, et que notre corps dépend des douze signes du zodiaque, ils attribuaient le bélier à la tête, le taureau au cou, les jumeaux aux épaules, et ainsi du reste, suivant les rêveries des astrologues. Ils ne confessaient la Trinité que de paroles. Car, ils disaient avec Sabellius que le Père, le Fils et le Saint-Esprit sont les mêmes sans aucune distinction réelle de personnes. Ils différaient des Manichéens, en ce qu'ils ne rejetaient pas ouvertement l'ancien Testament. Toutefois ce n'était qu'artifice, car ils expliquaient tout par des allégories. Aux livres canoniques, ils ajoutaient et préféraient même une foule de livres apocryphes, dont quelques-uns piquaient la curiosité ignorante par des titres bizarres; comme, par exemple, ceux d'Armagil, de Barbilon, d'Abraxas, de Leusiboras, qu'ils se vantaient de tirer de l'hébreu. Ils s'abstenaient de manger de la chair, comme immonde, et, en haine de la génération, séparaient les mariages, malgré la partie qui n'était pas de leur opinion, disant en général que la chair n'est pas l'ouvrage de Dieu, mais des mauvais anges. Ils s'assemblaient de nuit, et commettaient beaucoup d'impuretés qu'ils couvraient d'un secret profond; car ils avaient pour maxime de tout nier quand ils étaient pressés, maxime qu'ils exprimaient par ce vers : Jure, parjure-toi, mais garde le secret. Ainsi, parlaient-ils à quelqu'un dont ils se défiaient, ils ne disaient rien que de catholique, et anathématisaient Priscillien même. Ils jeûnaient le dimanche, aux fêtes de Pâque et de Noël, et se retiraient ces jours-là pour ne pas se trouver à l'église. En effet, en

haine de la chair, ils croyaient que Jésus-Christ n'est né et ressuscité qu'en apparence. Ils recevaient, dans l'église, l'eucharistie comme les autres, mais ne la consommaient pas.

Nous avons passé rapidement sur cette fange d'idées impies et de secrets infâmes pour nous retrouver plus vite sur le terrain des faits. — Insensiblement, cette plaie fatale avait gagné presque toutes les parties de l'Espagne. Il y eut plus : quelques évêques mêmes furent pervertis. De ce nombre, on cite Instance et Salvien qui avaient pris le parti de Priscillien, non-seulement en adhérant à sa doctrine, mais en formant avec lui une sorte de conjuration. Hygin, évêque de Cordoue, leur voisin, l'ayant appris, en instruisit Idace, évêque d'Émerita, qui ne sut garder aucune retenue. Le zèle immodéré avec lequel il poursuivit Instance et ses compagnons ajouta un brandon à cet incendie naissant, et exaspéra les coupables, au lieu de les faire rentrer dans le devoir.

Ainsi, après de nombreux et mémorables débats entre les deux partis, un synode se rassembla à Cœsaraugusta, aujourd'hui Sarragosse. Les évêques d'Aquitaine, dit notre historien, y assistèrent. Or, en ce temps, l'Aquitaine comprenait tout le pays situé entre la Loire, le Rhône, l'Océan et les Pyrénées. La cité des Turones en faisait donc partie; ce qui déjà suffit pour faire présumer la présence de saint Martin au concile. Mais une chronique du v[e] siècle ne permet pas d'en douter[1]. « Un concile, dit-elle, se rassemble à Cœsaraugusta. Il fut présidé par Phégadius, évêque d'Agen. Etaient présents, l'évêque de Bordeaux, l'évêque de Toulouse, celui d'Helena. Étaient aussi présents, Idace, métropolitain de Braga; Audentius, métropolitain de Tolède; Etherius, évêque

1. F. L. Dexter., ad an. 380.

d'Ossète; Catherius, d'Oxma; Lupus, évêque de Telo; Valerius, évêque de Çœsaraugusta, et autres, parmi lesquels Emila de Barcelonne, et aussi des Gaules, saint Martin de Tours. »

Saint Phegadius qui présida ce concile est le même qui, après l'exil de saint Hilaire, tint tête à la fureur des Ariens. On l'appelle communément saint Phébade. L'évêque de Bordeaux ou Burdegala était alors saint Dauphin, dont nous aurons encore occasion de parler. L'évêque de Toulouse ou Tolosa était saint Exupère, à qui saint Jérôme donne de grands éloges.

Les évêques s'assemblèrent dans la sacristie de l'église de Sarragosse; car c'était là que se tenaient alors les conciles. — Mais, les hérétiques n'osèrent pas se confier à leur jugement, aucun d'eux ne comparut : leur sentence fut néanmoins prononcée. Furent condamnés, Instance et Salvien, évêques, Helpidius et Priscillien, laïcs. A cet arrêt, on joignit, contre quiconque recevrait les condamnés à sa communion, menace d'encourir la même sentence. Ithace, évêque de Sossuba, fut chargé de publier le décret des évêques, et principalement de priver de la communion Hygin, qui, après avoir, le premier, poursuivi ouvertement les hérétiques, s'était honteusement laissé corrompre par eux, et les avait reçus à la communion.

Après ces décisions, les évêques établirent huit canons de discipline, dans la vue de réformer les abus introduits par l'hérésie. En voici la teneur : « Tous les évêques dirent : Qu'on récite les sentences. Lupus, évêque, lut : I. Que toutes les femmes fidèles de l'Église catholique, se séparent de la lecture et des réunions des hommes étrangers. Qu'elle ne s'y rendent point elles-mêmes pour faire la lecture, ni dans le dessein, soit d'instruire, soit d'être instruites ; car, ainsi l'ordonne l'apôtre. Tous les évêques dirent anathème à ceux qui

n'observeraient pas cette sentence. — II. De même, il lut : Que personne ne jeûne le jour du dimanche, pour cause de temps, de persuasion ou de superstition. Qu'on ne s'absente pas des églises le jour du Carême pour habiter les endroits secrets des maisons ou des montagnes ; mais que ceux qui sont encore dans cette pratique suivent l'exemple et le commandement des prêtres, et ne se rendent pas à des maisons de campagne étrangères, pour y tenir des assemblées. Tous les évêques dirent : Anathème soit celui qui commettra cette faute. — III. De même, il lut : Si quelqu'un est convaincu d'avoir reçu dans l'Église la grâce de l'eucharistie et de ne l'avoir pas consommée, qu'il soit anathème à perpétuité. Tous les évêques dirent : Il nous plaît ainsi. — IV. De même, il lut : Pendant les vingt-un jours qui commencent au seizième des kalendes de janvier, qu'il ne soit permis à personne de s'absenter de l'Église, ni de se cacher dans les maisons, ni de se retirer à la campagne, ni d'aller dans les montagnes ; ni de marcher pieds nus ; mais qu'on se rende à l'Église. Que celui qui n'observera pas cette règle soit, par ses décrets, anathème à perpétuité. Tous les évêques dirent : Qu'il soit anathème. — V. De même, il fut lu : Que ceux qui, par discipline ou sentence d'évêque, ont été séparés de l'Église, ne soient point reçus par les autres évêques. Si, sachant cela des évêques le font, il fut dit : Que celui qui aura commis cette faute n'ait pas la communion. — VI. De même, il lut : Si quelqu'un des clercs, par luxe ou vanité présomptueuse, se démet volontairement de son office, et sous apparence d'observer la loi, aime mieux paraître moine que clerc, il faut le chasser de l'Église, de telle sorte que, s'il ne satisfait durant longtemps par des supplications et observances, il n'y soit plus reçu. Tous les évêques dirent : Qu'il en soit ainsi. — VII. De même, il fut lu : Que personne ne prenne le nom de docteur, excepté

les personnes à qui il est accordé, selon ce qui est écrit. Tous les évêques dirent : Il nous plaît ainsi. — VIII. De même, il fut lu : On ne doit pas voiler les vierges qui se seront vouées à Dieu, si ce n'est à l'âge éprouvé de quarante ans, dont le prêtre devra s'assurer. Tous les évêques dirent : Il nous plaît ainsi. » — Suivent les signatures des évêques. — Le nom de saint Martin ne s'y trouve pas, non plus que ceux de plusieurs autres. Car, les actes de ce concile ne nous sont point parvenus dans leur intégrité, et le peu qui en a été conservé a souffert de nombreuses altérations. — Ces canons portent la date de l'ère hispanique CCCCXVIII, qui répond à l'année chrétienne 380. — Le saint était alors âgé de soixante-cinq ans.

Ce fut vraisemblablement dans ce voyage qu'il passa par Vienne, sur le Rhône, où il vit, peut-être pour la première fois, ce Paulinus, qui plus tard fut saint Paulin de Nole. Dans une lettre de celui-ci à Victrice [1], on lit : « Tu daignes, je crois, te souvenir, que j'ai vu autrefois ta sainteté à Vienne, chez notre bienheureux père Martin, à qui le Seigneur t'a égalé, malgré l'inégalité de l'âge. Depuis lors, bien que j'aie eu peu de temps pour te connaître, j'ai toujours ressenti pour toi une grande affection ». A cette époque, Paulin était encore, comme il l'avoue lui-même, aveuglé par les soucis de ce siècle. Il était né à Bordeaux en 355. Il avait donc vingt-six ans, lorsque se tint le conseil de Sarragosse. On comptait, dans sa famille, tant du côté paternel que du côté maternel, une longue suite de sénateurs illustres. Son père, Pontius Paulinus était préfet du prétoire dans les Gaules, et le premier magistrat de l'empire d'Occident. A cette haute naissance, Paulin joignait un esprit élevé et pénétrant, un génie

1. Paul. Nel., ep. 18.

[illegible] et fécond, une facilité merveilleuse à s'exprimer, dispositions qu'il avait cultivées dès son enfance par une étude assidue des différentes branches de la littérature. Ausone fut son maître d'éloquence et de poésie. Enfin, l'année précédente 379, il avait été honoré du consulat, avant même son professeur Ausone.

Nous croyons devoir rattacher à cette entrevue le fait suivant, rapporté par l'historien de Martin[1]. Paulin, dit-il, cet homme qui devait plus tard donner un si grand exemple, endurait dans un œil de très-vives souffrances. Déjà sa prunelle était couverte d'un nuage épais. C'était une taie qui s'y était formée. Martin lui toucha l'œil avec une éponge. C'en fut assez pour rendre la partie malade saine comme auparavant, et en chasser toute douleur. — Cette guérison fut sans doute l'origine de l'amitié que Paulin lia depuis avec le saint, et il se pourrait bien faire que, dans leurs entretiens à Vienne, notre évêque l'eût déterminé à ne pas différer plus longtemps son baptême. Qui doute, dit un biographe de Paulin, que par ses illustres leçons de perfection évangelique, saint Martin n'ait eu beaucoup de puissance pour lui éclairer les yeux de l'âme, lui qui eut le pouvoir de lui rendre la lumière du corps? En effet, ce fut cette année que Paulin fut baptisé par saint Dauphin de Bordeaux.

Victricius, ou Victrice, qui semble avoir accompagné notre saint en Espagne, et être arrivé avec lui à Vienne, était évêque de Rouen. Cet ami de saint Martin avait été soldat comme lui. Poussé, comme lui, par un mouvement extraordinaire de l'amour divin, il était allé un jour, revêtu de ses armes, se présenter au tribun. C'était sous le règne de Julien. Il lui dit qu'il renonçait au serment militaire, et

1. Vit. B. M., n. 21.

quittait avec joie ces armes destinées à répandre le sang, pour se revêtir intérieurement de la paix et de la justice chrétienne. Le tribun furieux le fit briser à coups de bâton. Ce supplice n'ayant point abattu le martyr, les bourreaux le couchèrent nu sur un amas de fragments d'argile et de petites pierres aiguës. Ce nouveau tourment ne servit qu'à donner plus d'éclat à la constance de Victrice qui, soutenu des consolations célestes, marcha courageusement vers le quartier du général, et parut en sa présence avec fermeté. Il fut condamné à mort. Comme on le menait au supplice, l'exécuteur, pour lui insulter, porta la main sur l'endroit du cou qu'il devait frapper. Aussitôt, les deux yeux tombèrent de la tête à cet insolent. Ce miracle fut suivi d'un autre. Le geôlier avait lié si étroitement Victrice, que les chaînes s'étaient enfoncées dans sa chair. Le saint pria les soldats qui le gardaient de le desserrer tant soit peu. Comme ils n'en voulurent rien faire, Victrice implora l'assistance de Jésus-Christ, et les chaînes tombèrent de ses mains. Personne n'osa lier de nouveau un homme que Dieu avait rendu libre, et le général, sur le récit de ces merveilles, relâcha le saint martyr. Devenu évêque, Victrice faisait fleurir son église. La ville de Rouen qui, avant lui, était à peine connue dans les provinces voisines, devenait alors si célèbre, qu'on en parlait avec éloges dans les pays les plus éloignés, et qu'elle comptait entre les villes recommandables par les lieux de sainteté dans lesquels Dieu faisait éclater sa puissance et sa miséricorde. On relevait le mélodieux concert qui s'y entendait dans l'église et les monastères où les psaumes étaient chantés tous les jours. On louait le grand nombre de vierges qui, par la pureté de leurs corps et de leurs cœurs, y faisaient un divin sanctuaire à Jésus-Christ; la ferveur et la chasteté des veuves, qui, jour et nuit, ne cessaient de s'y appliquer au service de

Dieu et aux œuvres de charité ; la continence secrète des personnes mariées qui, s'occupant assidûment à l'oraison et aux exercices de piété, invitaient Jésus-Christ à les honorer de sa visite. Quant à Victrice lui-même, il égalait ses œuvres à ses paroles. La doctrine sainte était l'aliment de sa vie, et sa vie une doctrine pour les autres.

C'est le témoignage que lui rend saint Paulin, dans la lettre citée plus haut.

Tels étaient les amis de saint Martin, et tel était, pouvons-nous croire, le fruit de ses leçons et de son exemple. Nous retrouverons encore une fois Victrice aux cotés de notre saint.

De Vienne, où l'avait sans doute conduit la grande voie romaine qui, aboutissant à Narbonne, remontait jusqu'à Avignon, et de là, jusqu'à Lyon, il se dirigea, ce semble, vers le pays des Arvernes. Là eut lieu un fait qu'un célèbre écrivain du vi[e] siècle [1], originaire de cette contrée, atteste avoir maintes fois entendu raconter aux vieillards de son pays. Au bourg d'Arthonne, reposait le corps d'une religieuse, nommée Vitaline. Le bienheureux Martin, étant venu à son tombeau, la salua, et celle-ci le pria de vouloir bien lui accorder sa bénédiction. Quand ils eurent achevé leur prière, le saint homme se tournant vers elle : « Dis-moi, très-sainte vierge, si tu as déjà obtenu la vision du Seigneur. — J'en suis empêchée, répondit-elle, pour une chose qui, dans le siècle, me semblait bien légère : une sixième férie, jour auquel nous savons que le Rédempteur du monde a souffert, je me suis lavé la tête avec de l'eau. » En s'éloignant de ce tombeau : « Malheur à nous, dit le bienheureux à ses compagnons de voyage, malheur à nous qui vivons en ce monde !

1. Greg. Tur., lib. de Glor. Conf., c. 5.

Si cette vierge consacrée au Christ a mérité châtiment pour s'être lavé la tête une sixième férie, que deviendrons-nous, nous que tous les jours le siècle trompeur entraîne au péché ? »

La sixième férie, en style ecclésiastique, désigne, comme on sait, le vendredi. On conjecture qu'à cette époque, dans la Gaule, une loi défendait de se laver le visage le jour du vendredi saint; car autrement on ne verrait pas quelle eût été la faute de Vitaline. On pense encore que cette sainte n'était pas alors tourmentée par la peine du sens, mais seulement par le désir de voir Dieu.

Le bienheureux opéra aussi dans ce bourg beaucoup de choses dont le détail a paru trop long à l'écrivain que nous avons cité. Sortant du bourg d'Arthonne, l'homme de Dieu se dirigea vers Arverna. Instruits de son approche, les sénateurs de cette ville, qui jouissaient alors du privilége de noblesse romaine, s'avancèrent à sa rencontre avec des cavaliers et des carrosses, avec des chars et des chariots. Pour lui, monté sur un âne et assis sur une housse des plus pauvres, il était arrivé au sommet de la montagne de Belen, d'où l'on contemple la position du bourg de Ricomagus. Voyant de là ces gens qui venaient à lui dans ce pompeux équipage : « Que veulent, dit-il, ces personnes qui s'approchent de nous avec cet appareil ? — Ce sont les sénateurs arvernes qui viennent au devant de toi, lui répond un homme de cette troupe arrivé avant les autres. — Il ne m'appartient pas, reprend le saint, d'entrer dans leur ville avec cette ostentation. » Et aussitôt tirant en arrière la bride de son âne, il commence à rebrousser chemin. Les autres le suivent, le conjurant, avec supplications, de se rendre dans leur ville. « Nous avons appris, lui disaient-ils, la renommée de ta sainteté et nous sommes venus vers toi, car il y a chez nous

beaucoup de malades qui ont besoin de ta visite. » Mais leurs prières furent inutiles. Seulement, imposant les mains aux malades qui étaient arrivés il leur rendit la santé, et ensuite rentra dans le bourg d'Arthonne. Le lieu où le saint s'était arrêté fut plus tard entouré d'un treillis qui subsistait encore au VIe siècle. L'ancienne Arverna, capitale des Arvernes, est appelée aujourd'hui Clermont. La noblesse dont jouissaient les sénateurs arvernes datait, croyons-nous, de César, qui récompensa par là des services rendus pendant ses guerres contre Pompée. La montagne de Belen, voisine d'Arverna, était ainsi appelée de Belen ou Apollon qui, avec Mars et Mercure, était le dieu le plus honoré des paysans gaulois. Elle est du reste actellement inconnue dans le pays. Quant au bourg de Ricomagus, c'est aujourd'hui la ville de Riom.

Ensuite, le saint s'étant une seconde fois rendu au tombeau de la vierge Vitaline : « Réjouis-toi maintenant, Vitaline, ma sœur bienheureuse, lui dit-il, car dans trois jours tu seras présentée à la Majesté suprême. » Puis il quitta ces lieux. Après cela, la vierge ayant apparu à beaucoup de personnes, leur accorda les grâces qu'elles demandaient, et leur marqua même le jour de sa mort, pour qu'on y honorât sa mémoire. « Que peut-on donc penser, ajoute notre auteur, si ce n'est que, grâce à l'entremise du bienheureux prélat, elle avait obtenu de voir la Majesté suprême et d'agir ensuite comme elle fit? » Dans la suite, après des veilles célébrées en l'honneur de cette vierge, Eulalius, archiprêtre d'Arthonne, avait invité les clercs à un repas, tandis qu'un autre prêtre, nommé Edatius, préparait à manger aux veuves et aux autres pauvres. Or, le premier n'avait pas de poisson; l'autre manquait de bon vin. Une nuit, averti en vision, par la vierge, de porter du poisson à l'archiprêtre, un pêcheur se leva de son lit et trouva dans son filet un énorme saumon, dont il fit

l'usage qui lui avait été commandé. Ayant apparu également à Edatius : « Va, lui dit-elle, et sous un arbre de la cour, tu trouveras une pièce d'argent qui te servira pour acheter du vin digne de la table des pauvres. » Sans parler à personne de cette vision, le prêtre s'en alla, chercha, trouva, puis acheta du vin dont il reconforta les pauvres du Christ. Ce fut ainsi que la puissance de la vierge se fit sentir à l'un et à l'autre, et sut leur procurer à tous deux ce qui manquait à chacun. — Sainte Vitaline était jadis honorée, le 25 mai, dans tout le diocèse de Clermont, et son office se trouvait dans l'ancien bréviaire de ce diocèse, imprimé en 1535. Quant à Arthonne, qui est encore aujourd'hui un bourg d'Auvergne, à environ six lieues de Clermont, du côté de Moulins, on y voyait autrefois un collége de chanoines, institué sous l'invocation de saint Martin.

Ce fut peut-être aussi dans le même voyage que le saint établit près de Tulle, sous le patronage de l'archange saint Michel, un monastère dont les chroniques locales lui attribuent la fondation, et qui prit dans la suite le nom de saint Martin.



Au VIe siècle on possédait[2], sur le territoire bordelais, le corps de saint Romain, prêtre, dont l'histoire disait qu'il avait été enseveli par notre Martin. — Cette histoire ne nous est point parvenue et nous ignorons si saint Romain avait eu, pendant sa vie, des relations avec saint Martin. La chose a paru certaine à des écrivains plus récents qui le mettent au rang de ses disciples, et disent qu'il mourut entre les bras de son maître. Le tombeau de saint Romain se trouvait dans le voisinage de Blaye, au bord de la Garonne. De là, maintes fois il sauvait, par la puissance de ses mérites, les malheureux naufragés. Ils criaient au milieu des flots rapides : « Aie pitié de nous, saint Romain, confesseur de Dieu». Aussitôt la tempête se calmait et ils regagnaient, sains et saufs, le rivage. — Comme Blavia, aujourd'hui Blaye se trouve dans la direction de Bordeaux à Tours, nous croyons pouvoir placer le fait de la sépulture de saint Romain après le concile, et lorsque notre saint retournait dans son diocèse.

En quittant Blavia, il se dirigea vers le pays de Saintes. Là eut lieu le fait suivant que l'auteur du VIe siècle, à qui nous l'empruntons, recueillit à Saintes même, dans un repas où la conversation roulait sur les mérites du bienheureux[1]. Un des citoyens du pays le lui rapporta fidèlement, et les autres confirmèrent la vérité de son récit. Il y avait sur ce territoire un village du nom de Naïogialo, aujourd'hui inconnu. Saint Martin s'y rendait lorsqu'il rencontra un homme qui portait de l'eau dans un vase. Le puits d'où il l'avait tirée était situé dans la plaine à environ mille pas du village, dont les habitants venaient là chercher l'eau nécessaire à leurs besoins, qu'ils emportaient ensuite chez eux. Le saint dit à cet

1. Greg. Tur., de Gl. Conf., c. 46.

2. Greg. Tur., de Mir. S. Mart., l. 4, c. 31.

homme : « De grâce, mon très-cher, arrête-toi au moment et donne un peu d'eau à boire au pauvre âne que je monte.—Si tu crois, répond l'homme, que ta bête a besoin d'être abreuvée, va-t-en au puits, tu pourras y puiser et la faire boire. Quant à moi, je ne céderai pas ce que je me suis procuré avec tant de peine. » Disant cela il continue son chemin. Tandis qu'il s'éloigne, tout à coup paraît une femme portant aussi un vase plein d'eau. L'homme de Dieu lui fait la même demande. Aussitôt, comme autrefois Rebecca : « Je vais, dit-elle, te donner à boire et puis à ta monture. Ce ne sera pas pour moi une grande peine de puiser d'autre eau. Seulement, sois satisfait dans ton désir, toi qui voyages et qui as besoin. » Et, déposant l'urne qu'elle tenait dans ses bras, elle fait ce que le saint lui a demandé. Après cela, elle remplit une seconde fois son vase et reprend le chemin du village. Le saint la suivant : « Je veux, lui dit-il, te payer le service que tu m'as rendu en abreuvant ma monture. » En même temps il met les genoux en terre et prie le Seigneur de faire paraître une veine d'eau en ce lieu. A peine a-t-il achevé sa prière que la terre s'ouvre et laisse voir aux yeux des peuples émerveillés une source abondante. Cette source, deux siècles après, rendait encore ses services aux habitants de ce canton. L'ouverture en était alors fermée par une pierre qui attestait le fait ; car elle gardait l'empreinte du pied de l'animal qui portait le saint pontife.



CHAPITRE XIV.

PREMIER VOYAGE DE SAINT MARTIN A TRÈVES.

Immédiatement après le concile de Bordeaux, c'est-à-dire en 381, saint Martin se rendit à Trèves. Le but de ce voyage fut, ce semble, d'arrêter les poursuites contre Priscillien. Le saint était à peine entré dans la capitale des Gaules que Dieu, par un miracle, faisait éclater le mérite de son serviteur [1].

Il y avait à Trèves une jeune fille qu'une cruelle paralysie retenait sur son lit de douleur, et qui, depuis longtemps déjà, était privée de l'usage de ses membres. Tout son corps était comme mort, et à peine si un souffle léger la faisait encore palpiter. Tristes, et n'attendant plus que son trépas, ses proches se tenaient près d'elle. Tout à coup on annonce que

1. Sulp. Sev. Vit., n. 15. — Paulin, l. 2.

Martin est dans la ville. A cette nouvelle, le père de la jeune malade court tout hors de lui. Il veut implorer pour sa fille la puissance du saint. Martin était déjà entré dans l'église. Là, à la vue du peuple, et en présence de plusieurs autres évêques, le vieillard, fondant en larmes, embrasse ses genoux : « Ma fille se meurt, dit-il, consumée par la plus triste maladie, et chose plus cruelle que la mort même, c'est l'esprit seul qui, maintenant, vit en elle : d'avance, sa chair est déjà morte. Je t'en prie, viens la voir et la bénir, car j'ai confiance que, grâce à toi, elle recouvrera la santé. » A ces paroles, le saint demeure confus et stupéfait. Il se refuse à ce qu'on lui demande : il n'a pas, dit-il, un tel pouvoir : le vieillard se trompe sur son compte ; il n'est qu'un homme indigne de servir au Seigneur d'instrument pour faire éclater sa puissance. Le malheureux père se prend alors à pleurer plus fort et n'en persiste pas moins à le supplier de visiter sa fille mourante. Enfin, cédant aux vives instances des évêques qui l'entourent, il descend à la maison de la jeune fille. Une foule immense attend à la porte pour voir ce que le serviteur de Dieu va faire. D'abord, il a recours aux armes qui lui sont familières en ces rencontres : il se prosterne la face contre terre et prie. Ensuite, les yeux fixés sur la malade, il demande de l'huile. Après l'avoir bénite, il en verse quelques gouttes dans la bouche de la jeune fille : aussitôt elle recouvre la parole. Peu à peu et l'un après l'autre, à mesure qu'il les touche, les membres paralysés reprennent la vie. Bientôt, sentant ses pieds raffermis, la malade se leva, en présence du peuple.

Dans le même temps [1], un homme de race proconsulaire, Tétradius, avait un esclave dont le démon s'était emparé et

1. Sulp. Sev., n. 16. — Paulin, l. 2.

qui souffrait d'horribles tortures. Supplié de lui imposer les mains, Martin ordonne qu'on le lui amène. On essaie donc de toute manière de faire sortir le mauvais esprit de la chambre où il se tient : on ne peut y réussir, tant sont redoutables, pour quiconque l'approche, les transports de sa rage et les morsures de ses dents ! Alors, Tétradius se jette aux genoux du bienheureux, et le prie de descendre lui-même jusqu'à la maison où est renfermé le démoniaque. Mais Martin s'y refuse, ne pouvant, dit-il, entrer dans la maison d'un profane et d'un gentil ; car, Tétradius, à cette époque, était encore dans les liens de la gentilité. Il s'engage donc, si son esclave est délivré du démon, à se faire chrétien. Sur cette promesse, Martin impose les mains à l'esclave et chasse de son corps l'esprit immonde. A cette vue, Tétradius crut au Seigneur Jésus, fut sur-le-champ fait catéchumène et peu de temps après baptisé. Depuis lors, il montra toujours une singulière affection envers Martin, l'auteur de son salut.

« Ainsi, ajoute le poëte, le serviteur et le maître furent tous les deux purifiés de leurs souillures. Le premier fut arraché des liens de son ennemi, le second de ceux de son erreur. Celui-ci fut délivré des peines de l'âme, celui-là des afflictions de la chair. Tous les deux rendent grâces à Dieu, l'un de la foi qu'il a reçue, l'autre de la raison qu'il a recouvrée. »

Au dire d'un auteur [1], Tétradius eut tant de reconnaissance pour cette double grâce qu'il changea son palais en une église qui fut consacrée par saint Martin en l'honneur de la sainte Croix, et rebâtie au XVIe siècle.

A la même époque [2], dans la même ville, Martin près d'entrer dans la maison d'un père de famille, s'arrête sur le

1. Alb. Mirée, Orig. bened., c. 8.

2. Sulp. Sev., Vit., n. 17.

seuil, et dit qu'il voit un horrible démon dans le vestibule. Il lui commande de se retirer. Celui-ci, alors, s'empare d'un domestique qui se trouvait dans l'intérieur des appartements. Aussitôt ce malheureux commence à se jeter sur tous ceux qu'il rencontre et les déchire à belles dents. Grand émoi dans toute la maison : la famille est épouvantée, le peuple prend la fuite. Martin va au-devant de ce furieux, et d'abord lui commande de s'arrêter. Le possédé grince des dents, et sa bouche béante semble l'attendre pour le mordre. Martin plaçant ses doigts dans cette bouche : « Si tu as quelque puissance, dit-il, dévore-les. » Mais, comme si ces doigts eussent été un fer rouge, le possédé écartait le plus qu'il lui était possible ses mâchoires pour éviter de les toucher. Force était au démon de sortir du corps dont il s'était emparé, et où ses peines et ses tortures ne lui permettaient plus de rester. Il ne pouvait sortir par la bouche où se trouvaient les doigts du saint. Il s'échappa donc par un flux de ventre, laissant après lui les dégoûtantes traces de son passage. « Ce fut là le chemin qu'il prit, dit le poëte, il était digne d'un tel voyageur. »

Ce fait est naïvement représenté sur un des vitraux de la cathédrale de Tours, et se trouve exprimé aussi sans déguisement dans des hymnes chantées jadis sous les voûtes sacrées. Si aujourd'hui notre délicatesse en est révoltée, ce n'est pas, selon nous, la preuve que notre vertu surpasse la vertu de nos pères.

Sur ces entrefaites, le bruit d'un mouvement et d'une irruption des Barbares jette tout à coup l'alarme dans la cité. Le saint se fait amener un démoniaque, et lui commande de déclarer si cette nouvelle est véritable. Celui-ci avoue que ce

1. Sulp. Sev., n. 15. — Paulin, l. 5. — Fort., l. 1.

sont seize démons qui ont répandu ce bruit parmi le peuple, pour forcer, au moins par la crainte, Martin à s'enfuir de la ville. Les Barbares ne songent à rien moins qu'à une irruption. Cette réponse rendue par l'esprit immonde au milieu de l'église, mit fin à la terreur et au trouble auxquels la ville était en ce moment en proie.

« Ainsi, dit le poëte, le fourbe se démasqua lui-même, la bête cruelle qui soulève les guerres ramena les douceurs de la paix : les âmes furent délivrées de leur tristesse et le démon demeura seul dans les tourments. »

Les Barbares dont il est ici question étaient ces Germains du Nord que nous avons vus au commencement de cette histoire, frémissant d'impatience aux frontières de l'empire, dont ils étaient toujours la terreur en attendant le jour où ils devaient en être les conquérants. Trèves plus rapprochée des bords du Rhin, qui seul les séparait de la Gaule, était plus qu'aucune ville exposée à leurs attaques.

Ces miracles et le séjour du bienheureux pourraient bien avoir donné occasion à l'établissement de la vie monastique dans Trèves et à la fondation de la célèbre abbaye de saint Maximin, dont on ne sait pas clairement l'origine, quoique l'antiquité en soit constante.

Cependant, les priscillianistes renvoyés pardevant l'empereur avaient été suivis à la cour par Idace et Ithace, leurs accusateurs. Le zèle de ces deux évêques à combattre les hérétiques n'eût pas été blâmable, si le désir de triompher ne les eût emportés au-delà des bornes d'une lutte légitime. Mais déjà les accusés commençaient à déplaire moins que les accusateurs, car, pour ce qui est d'Ithace, on ne voyait en lui rien de grave, rien de saint. C'était un homme audacieux, grand parleur, impudent, ami du luxe et de la bonne chère. Il avait porté la folie à un point étrange : toutes les personnes,

même les plus saintes, qui s'adonnaient à la lecture ou se livraient à la pratique du jeûne, étaient par lui dénoncées comme amis ou disciples de Priscillien[1]. Il osa même, le malheureux, à cette époque, attaquer publiquement l'évêque Martin et accuser du crime infâme d'hérésie cet homme en tout comparable aux apôtres. En voici la raison : Martin qui se trouvait alors à Trèves, ne cessait de reprocher à Ithace son indigne conduite, et l'engageait à se désister de son accusation contre Priscillien. Il suppliait aussi Maxime de ne point répandre le sang de ces infortunés. Selon lui, il suffisait, et au-delà, qu'une sentence épiscopale eût chassé les hérétiques de leurs églises. C'était chose nouvelle, monstrueuse, que la cause de l'église fût jugée par un juge séculier. Tant que Martin fut à Trèves, l'instruction demeura suspendue. Sur le point de partir, il eut assez d'autorité pour tirer de Maxime la promesse qu'aucune décision sanglante ne serait prise contre les accusés.

La doctrine de notre saint sur les causes ecclésiastiques avait été proclamée par les empereurs mêmes, surtout par Constantin. Supplié par les hérétiques donatistes de leur faire donner des juges : « Quoi, s'était-il écrié, vous me demandez des juges, à moi, qui suis dans le siècle, tandis que moi-même j'attends le jugement du Christ. » Quand, plus tard, condamnés au concile d'Arles, ils en appelèrent à l'empereur, il en avait été extrêmement irrité : « Incorrigibles dans leur perversité, avait-il dit, ces hérétiques continuent à réclamer mon jugement, à moi qui attends le jugement du Christ. Ils invoquent le tribunal séculier en laissant le tribunal du ciel. Faut-il d'autre preuve de leur crime ? » — En dernier lieu, Gratien avait ordonné que les contestations

1. Sulp., Hist. Sacr., l. 2, n. 64.

qui auraient pour objet les affaires de religion seraient décidées par l'évêque ou par le synode de la province.

Après le fait de l'aveu, obtenu d'un démoniaque par le saint, son biographe [1] place le suivant qui, en effet, semble avoir eu lieu à son retour de Trèves; car l'endroit qui en fut témoin se trouve sur le chemin de Trèves à Tours. C'est Paris. Il entrait dans cette ville, escorté d'une foule compacte. A la porte il voit un lépreux, dont l'aspect repoussant est un objet d'horreur pour tout le monde; Martin l'aborde, lui donne un baiser et le bénit: aussitôt tout le mal du lépreux disparaît. Le lendemain cet homme venait à l'église, avec une peau éclatante de blancheur et y rendait ses actions de grâce pour la santé qu'il avait recouvrée. — « O Martin, s'écrie ici le poëte, qu'il est précieux le don de ta paix, et que précieux est le remède qui s'écoule de ta bouche sacrée! car soit que tu touches les membres avec tes lèvres ou les cœurs avec tes paroles, tes baisers guérissent les malades, et ta voix sauve les ignorants. Puissent mes maux sentir un attouchement aussi charitable! Daigne, Martin, par ses prières et le secours de sa bouche sainte, faire disparaître les taches de mon pauvre cœur! Grâce à lui, j'en suis sûr, je serais rappelé aux joies de la véritable paix, et j'élèverais vers les saints mystères mon visage purifié. » — Suivant la tradition, ce miracle eut lieu à la porte septentrionale de la ville, porte qui en ce temps-là se trouvait au bout d'un pont nommé aujourd'hui le Pont-au-Change. Pour en conserver la mémoire, les Parisiens firent bâtir en cet endroit une chapelle qui, dans la suite, porta le nom de Saint-Martin.

Le fait précédent nous montre de quelle immense popularité jouissait alors notre évêque; les détails qui suivent et

1. Sulp. Sev. Vit., n. 19. — Paulin, l. 2. — Fort., l. 1, c.21.

qui semblent se rattacher à son séjour dans Paris prouvent la confiance sans bornes qu'on avait en ses mérites.

On détachait des morceaux des bords de son vêtement et de son cilice ; maintes fois, liés aux doigts ou appliqués au cou des malades, ils les rappelèrent à la santé.

Ces faits et d'autres semblables, que nous avons reproduits ou reproduirons ailleurs, sont apportés par l'historien à l'appui de cette assertion : « Telle était la grâce de guérison dont jouissait Martin, que presque jamais un malade n'eut recours à lui sans recouvrer sur-le-champ la santé. »

Quant au rôle d'intercesseur que nous venons de lui voir jouer, à Trèves, auprès de Maxime, et que déjà il avait rempli à Tours, auprès de l'empereur Valentinien Ier et du comte Avitien, les moines, les prêtres, les évêques surtout s'en étaient dès lors emparé auprès des empereurs chrétiens, et les plus saints d'entre eux s'en acquittaient avec une noblesse, une intrépidité inouïe. L'histoire de la révolte d'Antioche, qui eut lieu quelques années plus tard, nous offre de cette intercession la pratique et la théorie. Ainsi, après cette émeute, où furent brisées les statues de Théodose, les deux commissaires, chargés de sa vengeance, se voient tout à coup environnés d'une multitude inconnue, que des vêtements lugubres, des visages pâles et exténués font ressembler à une troupe de fantômes. Ce sont les solitaires des environs d'Antioche ; ils parlent avec hardiesse, ils offrent leurs têtes à la place des accusés, ils protestent qu'ils ne quitteront les juges qu'après avoir obtenu grâce. Toute la ville déjà s'était adressée à son évêque Flavien. Ni les infirmités d'une extrême vieillesse, ni les fatigues d'un long voyage dans une saison incommode et pluvieuse, ni son amour pour une sœur unique qu'il laissait au lit de la mort, ne purent arrêter son zèle.

« Quelle gloire pour vous, dit-il au prince, quand un jour on dira qu'une si grande ville étant coupable, tout le monde épouvanté, les gouverneurs, les juges, personne n'osant ouvrir la bouche, un seul vieillard, revêtu du sacerdoce de Dieu, s'est montré et a touché le cœur du prince par sa seule présence et par son simple discours; car notre ville, seigneur, ne vous fait pas peu d'honneur en me chargeant de cette députation, puisqu'elle juge que vous estimez plus que tout le reste de vos sujets les prêtres de Dieu, quelque méprisables qu'ils soient. Mais je ne viens pas seulement de la part de ce peuple, je viens avant tout de la part du Maître des Anges dire à votre âme si douce et si compatissante que si vous remettez aux hommes leurs fautes, votre Père céleste vous remettra aussi les vôtres. Souvenez-vous donc de ce jour où nous rendrons tous compte de nos actions. Songez que si vous avez à expier quelque péché, vous le pouvez sans aucune peine en prononçant une parole. Les autres députés vous apportent de l'or, de l'argent, des présents; pour moi, je ne vous offre que les saintes lois, vous exhortant à imiter notre maître, qui ne laisse pas de nous combler de ses biens, quoique nous l'offensions tous les jours. »

C'est ainsi que l'Église protégeait les peuples contre l'abus trop facile du pouvoir absolu, abus dont fournit un sanglant exemple ce même Théodose, un des meilleurs princes, qui pardonna aux citoyens d'Antioche, mais qui, pour une cause semblable, fit massacrer ceux de Thessalonique.

Quant à Martin, nous allons bientôt encore le voir se faire l'avocat des proscrits et se rendre en quelque sorte anathème pour eux, comme saint Paul désirait l'être pour les Juifs.

CHAPITRE XV.

SECOND VOYAGE DE SAINT MARTIN A TRÈVES.

Le saint avait donc obtenu grâce de la vie pour les Priscillianistes; mais après son départ l'empereur, perverti par les évêques Magnus et Rufus, changea de dispositions et confia la cause au préfet Evodius, homme âpre et sévère. Priscillien fut entendu par lui en deux séances et convaincu de maléfice. Il avoua s'être livré à l'étude de doctrines obscènes, avoir tenu des assemblées nocturnes avec des femmes perdues. Le préfet le déclara coupable et le tint en prison pour en référer au prince. Les faits rapportés au palais, l'empereur fut d'avis que Priscillien et ses complices devaient être condamnés à la peine capitale. Ithace vit combien il se rendrait odieux à tout l'épiscopat s'il gardait son rôle d'accusateur jusque dans les dernières procédures, d'où devait sortir un arrêt de mort; car le jugement devait être réitéré. Il se retira donc de l'af-

faire, mais ce fut une ruse qui n'y changea rien; le crime était consommé. Maxime mit à sa place, comme accusateur, un nommé Patrice, patron du fisc, à l'instance duquel Priscillien fut condamné à la peine capitale, et avec lui Felicissime et Armenius, qui avaient depuis peu quitté les catholiques pour s'attacher comme clercs à Priscillien. Latronien et Euchrocia périrent aussi par le glaive. Instance, que nous avons dit plus haut avoir été condamné par les évêques, fut déporté dans l'île Sylina, située au-delà de la Bretagne, aujourd'hui les Sorlingues. De nouveaux jugements décidèrent du sort des autres coupables. On condamna au glaive Asarinus avec le diacre Aurelius. Tiberianus, dépouillé de ses biens, fut relégué aussi dans l'île Sylina. Tertullus, Potamien et Jean, jugés comme gens trop misérables et dignes de pitié, parce qu'avant la question ils s'étaient dénoncés eux-mêmes avec leurs complices, furent condamnés seulement à un exil temporaire dans les Gaules.

Ainsi furent tués ou exilés des hommes, il est vrai, bien indignes de vivre, mais dont le procès fut un exemple fatal. Du reste, l'hérésie dont Priscillien était l'auteur ne s'éteignit pas dans son sang. Au contraire, elle prit de la consistance et s'étendit davantage: ses sectateurs l'avaient auparavant honoré comme un saint; ils le vénérèrent dès-lors comme un martyr. Les corps des suppliciés, rapportés en Espagne, y reçurent des funérailles magnifiques. Jurer par Priscillien devint le serment le plus solennel.

Ithace, comme on l'a vu, craignait que le jugement des évêques ne flétrît son odieuse conduite. En effet, l'Église a toujours considéré comme homicides les clercs qui poursuivent la mort des criminels, et a fait contre eux des lois sévères où elle les déclare incapables d'exercer les fonctions saintes. Ithace et ceux qui avaient trempé dans son crime avaient

donc mérité d'être excommuniés. Toutefois, à l'époque où nous en sommes, aucun jugement canonique n'avait encore été prononcé contre eux.

L'empereur Maxime, prince qui autrement était bon, couvrait de la protection royale l'évêque Ithace, accusateur de Priscillien et ses complices. Il voulait empêcher qu'on ne fît un crime à cet évêque d'avoir procuré la condamnation d'un homme..

A la même époque, Martin était contraint par les intérêts nombreux et graves d'une foule d'infortunés, de retourner à la cour [1]. Ce fut sur lui que tomba toute la fureur de l'orage. Assemblés à Trèves, où ils étaient, ce semble, retenus par le prince, plusieurs évêques communiquaient journellement avec Ithace, et avaient ainsi fait cause commune avec lui. Tout à coup on leur annonce l'arrivée de Martin. Cette nouvelle inattendue les jette dans une consternation profonde. On les voit se parler entre eux à voix basse et donner tous les signes de la frayeur. Ils en avaient sujet. La veille, l'empereur, d'après leur conseil, avait décidé que des tribuns armés de la puissance souveraine, seraient envoyés dans les Espagnes, pour rechercher les hérétiques et ôter la vie avec les biens à ceux qu'on pourrait découvrir. Nul doute que cet orage ne dût envelopper un grand nombre de personnes pieuses, vu le peu de discernement qu'on mettait à distinguer les différentes sortes de gens. Les yeux seuls en étaient juges. C'était à sa pâleur ou à son vêtement, non à sa foi, qu'on reconnaissait un hérétique. Les évêques de la cour comprenaient qu'une pareille mesure ne plairait nullement à Martin; mais des soucis de leur mauvaise conscience le plus cuisant était la crainte que le saint, en arrivant,

1. Sulp. Sev., Dial. 3, n. 10.

ne se séparât de leur communion ; ils savaient qu'enhardis par cette autorité, d'autres imiteraient la fermeté d'un si grand homme. Ils tiennent donc conseil avec l'empereur, et envoient à sa rencontre des officiers du palais pour lui défendre de faire un pas de plus vers la ville, s'il ne veut s'engager d'avance à conserver la paix avec les évêques qui s'y trouvent assemblés. Éludant adroitement cette injonction, le saint leur déclare qu'il vient avec la paix du Christ. Il était nuit quand il entra dans la ville : il se rendit à l'église, non pour y communiquer avec les évêques, mais seulement pour y prier. Le lendemain, il va au palais. Ses principales pétitions étaient pour le comte Narsès et le président Leucadius, qui, tous deux avaient suivi le parti de Gratien, et dont l'attachement obstiné à cette cause malheureuse leur avait mérité la colère du vainqueur. Mais, ce qu'il avait le plus à cœur, c'était d'empêcher l'envoi dans les Espagnes de tribuns armés du droit des glaives, c'est-à-dire de vie et de mort. Or, la pieuse sollicitude de Martin voulait sauver, non-seulement les chrétiens exposés à être maltraités à cette occasion, mais les hérétiques eux-mêmes.

Cette remarque de l'historien nous fait connaître que le saint avait appris aussitôt les ordres donnés pour la recherche des Priscillianistes. Les deux premiers jours, l'astucieux empereur le tint en suspens. Voulait-il donner plus de prix à ses grâces ? ou bien était-il implacable ? on l'ignore. Beaucoup de gens pensaient alors que l'avarice n'était point étrangère à sa répugnance à pardonner, il avait, croyait-on, convoité les biens des proscrits. En effet, ce prince doué d'ailleurs d'un grand nombre de bonnes qualités, fut, dit-on, peu en garde contre l'avarice. Toutefois les nécessités de son règne doivent peut-être lui servir d'excuse. Le trésor de la république avait été épuisé sous les princes précédents. Pour lui, il fut presque toujours,

soit dans l'action, soit dans les préparatifs des guerres civiles. On conçoit donc facilement qu'il ait saisi toutes les occasions de procurer des ressources à l'État.

Cependant, Martin évitait de communiquer avec les évêques ithaciens. Tout tremblants, ils courent ensemble trouver Maxime. Ils se plaignent d'être condamnés d'avance. Leur position à tous n'est plus tenable, si l'opiniâtreté de Théogniste, qui seul a publiquement porté une sentence de condamnation contre eux, vient à s'armer de l'autorité de Martin ; il n'eût pas fallu recevoir cet homme dans l'intérieur des murs ; les hérétiques n'avaient plus en lui un défenseur, mais un vengeur. Rien n'était fait par la mort de Priscillien, si Martin entreprenait de le venger.

Enfin, prosternés devant le prince, ils implorent avec larmes et gémissements la puissance royale et la sollicitent à user de sa force contre un seul homme ; peu s'en fallait même qu'ils ne conseillassent à l'empereur d'envelopper Martin dans le sort destiné aux hérétiques.

Maxime s'était, pour ainsi dire, vendu aux prélats de sa cour ; mais il n'ignorait pas, dit le narrateur, que par sa foi, sa sainteté et sa vertu, Martin était supérieur à tous les mortels. C'est donc par une tout autre voie qu'il se dispose à vaincre les scrupules du saint. Et d'abord il le fait venir en secret ; là il prend son ton le plus doux. — « C'est, assure-t-il, à bon droit que les hérétiques ont été condamnés ; ils l'ont été selon le cours de la justice publique plutôt que d'après les poursuites des évêques ; Martin n'a point de motif qui doive lui faire condamner la communion d'Ithace et de ses partisans. Quant à Théogniste, c'est la haine bien plus qu'aucune raison qui l'a porté à se séparer de ses frères ; encore est-il le seul qui ait jusqu'à ce moment rompu la communion : les autres n'ont rien changé à leur conduite ; bien plus, il y a

peu de jours, un synode s'est tenu et a proclamé l'innocence d'Ithace. » — Tous ces beaux discours trouvent Martin insensible. Alors, enflammé de colère, le roi le quitte brusquement. Un moment après les bourreaux sont dirigés vers ceux pour qui Martin a intercédé. Quand Martin apprit cette nouvelle il était déjà nuit. Il court au palais; il promet, si l'on fait grâce aux proscrits, de communiquer avec Ithace; mais il veut encore qu'on rappelle les tribuns déjà envoyés dans les Espagnes pour la ruine des églises. A l'instant même Maxime accorde tout.

On devait le lendemain faire l'ordination de l'évêque Félix, très-saint homme assurément et bien digne d'être sacré dans de meilleures circonstances. Ce jour-là, estimant qu'il valait mieux céder pour l'heure présente que d'abandonner à leur triste sort des malheureux sur la tête desquels le glaive était déjà levé, Martin entra en communion avec Ithace.. Fiers d'une telle victoire, les évêques ithaciens voulaient le contraindre à confirmer cette communion par sa signature; on ne put jamais la lui arracher. Dès le lendemain il quitta précipitamment ces lieux et partit pour s'en retourner à son église.

Chemin faisant, il était tout triste et gémissait d'avoir été même une heure mêlé à une communion coupable. Il arriva ainsi près d'un bourg nommé Andethanna. C'est aujourd'hui le village d'Echternach, situé sur la rivière du Sour, à trois lieues environ de Trèves, à l'entrée du Luxembourg. D'immenses forêts couvraient ces lieux et y ménageaient de secrètes solitudes. Martin laisse ses compagnons prendre un peu les devants, et s'assied à l'écart. Là, examinant en lui-même le motif de sa douleur et celui de son action, il se trouvait entre deux pensées qui l'accusaient et le défendaient tour à tour. Soudain un ange lui apparaît : « Tu as raison de t'affli-

ger, Martin, lui dit-il; mais tu n'as pu en sortir autrement. Répare ta vertu, rappelle ta constance ou crains de mettre en danger non plus ta gloire mais ton salut. »

Depuis cette époque, Martin prit bien garde de communiquer en rien avec la faction ithacienne. Plus tard, ayant à exorciser quelques énergumènes, il ne les guérissait plus avec la même promptitude ni la même grâce qu'autrefois. Il avouait ensuite avec larmes, à ses disciples, que cette malheureuse communion, à laquelle il s'était mêlé seulement un instant, non de cœur, mais par nécessité, avait diminué son pouvoir. Il vécut encore seize années: durant tout ce temps, il ne se rendit plus à aucun synode et se tint éloigné de toutes les assemblées d'évêques. Mais assurément, comme nous en aurons bientôt la preuve, sa grâce ne souffrit qu'un échec temporaire, et il sut en réparer les pertes par des profits surabondants. Dans la suite, on vit un énergumène amené à une porte de derrière de son monastère et guéri avant d'en avoir touché le seuil.

Telle est la dramatique histoire de la communion de saint Martin avec Ithace[1]. Ce miracle, où un ange lui avait parlé face à face, il le cacha toujours à ses disciples, à cause, dit Gallus, de la désignation des temps que ce fait porte avec lui; mais, ajoute le narrateur, il n'a pu demeurer un secret pour nous.

Nous avouons ne pas bien comprendre ce que veut dire Gallus par cette note ou désignation des temps qui engageait le saint à cacher à ses disciples la vision de l'ange consolateur. Veut-t-il faire entendre que son Maître essaya de céler à ses disciples la glorieuse faute où l'avait entraîné la bonté de son cœur? Mais le saint leur en parlait lui-même, et attri-

1. Sulp. Sev., Dial. 3, n. 13.

buait à cette cause l'affaiblissement de sa puissance sur les démons. Entend-il que Martin avait de la répugnance à dévoiler le crime d'Ithace et des évêques ses partisans? Mais c'était un fait tombé, ce semble, dans le domaine public. D'ailleurs sa communion avec eux, qu'il se reprochait, en disait bien plus en ce sens que la vision ou les paroles de l'ange. Enfin, l'évêque craignait-il d'avouer qu'un ange lui avait parlé face à face à une époque où, selon lui, sa faiblesse l'avait particulièrement rendu indigne de cette faveur du Ciel? Ces mystérieuses délicatesses d'une âme si sainte échappent à notre investigation.

Saint Ambroise parlant de certains évêques : « Ils ne prennent aucunement, dit-il, le parti conforme à *la paix du Christ.* » Cette expression faisait allusion aux paroles du Sauveur : « Je vous donne ma paix ; je vous laisse ma paix. » Elle semble avoir été, à cette époque, chère à la piété chrétienne. C'est, comme on l'a vu, celle qu'employa saint Martin pour tromper la précaution des Ithaciens.

L'ordination de Félix, à l'occasion de laquelle il consentit à communiquer avec eux, était nécessitée par la mort de saint Britton ou Pritanne, évêque de Trèves, le même qui avait protégé Ithace, contre les officiers envoyés par Macédonius. L'historien de saint Félix représente celui-ci comme uni d'amitié avec notre saint; comme ayant, dans cette lutte, résisté avec lui et succombé avec lui. « Il s'était, dit-il, aussi rendu avec lui au palais pour faire révoquer les ordres sanguinaires. » Ce n'est pas du reste le seul hagiographe qui mette la gloire de son héros à l'abri de celle de Martin.

Au sujet de cette communion avec les Ithaciens, il faut se rappeler qu'aucune sentence ecclésiastique ne les avait encore frappés. On conçoit d'ailleurs que saint Martin ait cru pouvoir, pour un puissant intérêt de charité, communiquer avec

les hommes estimés coupables par lui-même ; mais on peut douter s'il eût voulu, même pour ce motif, violer la règle de l'Église qui défend, sous peine d'excommunication, de communiquer dans la prière avec les excommuniés. Quoi qu'il en soit, cette faute nous fait aimer davantage notre saint, en qui nous reconnaissons un frère à ce signe de fragilité. Quant au lieu où il fut consolé par un ange, on y éleva dans la suite un monastère.

Les seize années que le saint, au rapport de son historien, vécut ensuite nous ont obligé à rapporter cet événement à la date de 382, quoique des auteurs le placent cinq ans plus tard, et regardent ce voyage comme son dernier à Trèves. Nous sommes d'accord sur ce point avec l'historien des évêques de Tours.

CHAPITRE XVI.

SAINT MARTIN OBTIENT LES RELIQUES DES MARTYRS THÉBÉENS.

Cependant, cinq ans après leur départ de Tours, les sept cousins du bienheureux revinrent, dit leur légende, [1] bien portants de leur pèlerinage; ils l'avaient fait pieds nus, vêtus de laine, ne se nourrissant que de pain et d'eau avec des herbes crues. Ils se présentèrent à Martin avec beaucoup de reliques, à savoir du tombeau du Seigneur et de sa très-sainte croix; du tombeau de sainte Marie, mère du Seigneur, et de ses vêtements. Ils avaient aussi des reliques des apôtres Pierre et Paul, de Jacques, frère du Seigneur, et de beaucoup d'autres. Le bienheureux reçut ces dons précieux avec vénération, et les plaça honorablement dans l'abside de sa grande église. Quant aux sept frères, s'abandonnant corps

1. Hist. Sept. Dorm., n. 5.

et âme à Martin et aux religieux qui habitaient le monastère, ils firent vœu de ne plus sortir de cette sainte retraite. L'évêque les reçut avec joie au nombre de ses disciples, les revêtit de l'habit monastique et les confirma dans cet état par sa bénédiction. Il leur donna pour logement une grotte creusée dans le flanc de la montagne où il les renferma, après leur avoir fait un oratoire dans le rocher même à l'entrée de leur cellule. Il y bénit un autel où il mit de sa propre main quelques-unes des reliques apportées par ses cousins. Ensuite, il ordonna Clément et Prime, prêtres, Létus et Théodore, diacres, Gaudens, Quiriace et Innocent, sous-diacres. Les saints reclus demeurèrent dans cette cellule, y faisant leurs délices du jeûne, du silence, de la lecture et de l'oraison.

L'oratoire dont il est ici mention était, suivant la tradition, celui qui naguère encore se voyait auprès de la basilique de Marmoutier, aujourd'hui détruite.

Racontons maintenant les pèlerinages que le saint fit lui-même, et disons comment il obtint aussi des reliques précieuses.

Il était un jour parti de Candes, bourg de son diocèse qu'il visitait souvent, et se rendait par dévotion à une église de la bienheureuse Vierge Marie, située au bord de la Vienne, et illustre par les nombreux miracles de la mère de Dieu. En chemin, il rencontre le saint abbé Maxime: c'était ce disciple qui l'avait jadis quitté pour se rendre au monastère de l'île Barbe. Il y était en effet demeuré quelques années sans autres meubles qu'un calice, un missel et un volume des Évangiles. Son mérite ayant été aussi découvert en ce lieu, où il fut élu abbé, il était revenu dans notre province. Trouvant sur le territoire de Chinon une solitude à son gré il s'y arrêta, résolu d'y bâtir un monastère. C'était, dit sa

légende, un endroit où la rivière de Vienne coupait la vaste étendue d'un pays désert.

Son ancien maître, par de pieuses paroles, l'engage à l'accompagner dans un pèlerinage qu'il a résolu de faire pour honorer les saints lieux de Rome. Mais Maxime s'y refuse, car il lui tarde d'élever au faîte son monastère encore dans les fondements. Ainsi, notre évêque se dispose seul à partir. En retournant à ses travaux de construction, Maxime monte dans une barque pour passer la rivière. Soudain les flots s'émeuvent, la barque est submergée et le moine disparaît dans les eaux. Il y eût péri, si, comme Jonas, il n'eût été sauvé par un miracle. Au milieu de la masse des eaux qui l'enveloppent, il est préservé de tout mal par l'habit du bienheureux Martin dont il lui semble être entouré de tous côtés. Apprenant l'accident, celui-ci accourt en tout hâte. Il commande à son disciple de sortir du fleuve; Maxime, ainsi délivré, se présente joyeux à son maître, qui lui fait de tendres reproches sur son précédent refus. Changé par cet avertissement du Ciel, l'abbé consent à tout ce que veut l'évêque et accepte volontiers le voyage qui lui a été proposé.

Ce préambule du pèlerinage à Rome nous est révélé par la légende de saint Maxime insérée en son office, au propre de son église, aujourd'hui veuve de tout clergé[1].

Le lieu où se rendait saint Martin en quittant Candes, nous semble être le bourg actuel de Rivière, auprès de Chinon, sur le bord de la Vienne, où subsiste encore une église romane, dédiée à Notre-Dame et fréquentée jadis par de nombreux pèlerins. Quant au miracle qui sauva Maxime, on en lit un semblable dans la vie de saint Julien,

1. Prop. S. Max., p. 80.

fameux solitaire de l'Osroène, au IVe siècle. Un enfant tombé dans un puits, sitôt qu'il en fut retiré, courut aux pieds de ce saint vieillard, qu'il avait vu, disait-il, le soutenant sur l'eau.

En quittant le territoire de Tours, pour se rendre en Italie, notre saint dut mettre le pied sur celui des Bituriges. C'est pourquoi nous croyons pouvoir rattacher à ce voyage les faits suivants rapportés par Gallus.

Claudiomachus était, dit-il[1], un bourg situé sur les confins des Bituriges et des Turones, c'est apparemment la ville actuelle de Châtillon-sur-Indre. Il y avait là une église, célèbre par la religion des saints moines qui la desservaient et non moins glorieuse par la multitude de ses vierges sacrées. De passage en ces lieux, Martin choisit pour logement la sacristie de l'église. Après son départ, toutes les vierges se précipitent dans cette sainte demeure, elles collent leurs lèvres sur chacun des endroits où le bienheureux s'est assis, où il s'est arrêté : elles partagent même entr'elles la paille sur laquelle il a reposé. Une d'elles, quelques jours après, eut occasion de faire usage de la part qu'elle en avait recueillie comme une bénédiction. Voyant un énergumène que tourmente l'esprit d'erreur, elle la lui suspend au cou. Au même instant, et plus vite que la parole, le démon est mis en fuite et la personne délivrée de sa tyrannie.

Nous ne devons pas être étonnés de voir le Saint coucher dans ce qu'on appelait alors le *secretarium*. C'était, en ce temps, l'usage des évêques, dans leurs voyages. « J'invitai, moi-même, disait Osius à Constance, les ennemis d'Athanase à venir dans l'église où je logeais. » Les églises étaient jadis accompagnées de plusieurs bâtiments, chambres, salles,

1. Dial. 2, n. 8.

11

bains, galeries. On comprend donc comment, ainsi qu'il se vit à Milan, sous saint Ambroise, le peuple y pouvait passer des jours et des nuits de suite. Il y avait des lieux où l'on pouvait manger et dormir avec bienséance.

Nous rentrons maintenant dans la légende.

Martin, tout en cheminant sur le territoire de Bourges, arriva près d'un village auquel le miracle dont il fut témoin fit donner dans la suite le nom de Leprosum. C'est sans doute celui qu'on appelle aujourd'hui Levroux, dans le Berry. Le seigneur de ce bourg, homme honorable et riche, était lépreux.

Saint Martin se détourna de sa route pour aller y prier dans une église de saint Silvain, car il ne passait jamais devant les églises sans y entrer dévotement. Sur le seuil même du temple, il se rencontre avec le riche lépreux; mais il entre sans s'arrêter. L'autre reconnaît que c'est Martin, ce thaumaturge puissant, ce magnifique évêque de Tours, cet homme glorieux dont la parole est un remède à toutes sortes de maladies, qui commande même à la mort, et, par un seul baiser, a guéri un pauvre atteint de la lèpre. La célébrité, la puissance d'un tel homme le remplit de confiance. Il ordonne à ses serviteurs qui se tiennent là, d'aller chez lui préparer un festin digne d'un hôte si important. Pour lui, il demeure à la porte avec la foule qui attend la sortie de Martin.

Bientôt entouré, comme toujours, de la nombreuse et sainte escorte de ses disciples, Martin sort du lieu saint. Le lépreux se jette à ses genoux et le supplie de vouloir bien accepter chez lui l'hospitalité. Il lui représente que la ville est loin, que partir à cette heure ne serait pas sans inconvénients pour lui et qu'enfin la laideur de sa maladie ne doit pas l'éloigner, car il a des maisons convenables pour le recevoir.

« Sans doute, lui répond le saint d'un air gai, c'est la volonté du Seigneur que je loge chez toi, mon frère, conforme-toi donc à l'usage : approche et donne à ton hôte le baiser de paix. » Ce malheureux désirait, certes, de tout son cœur toucher le saint, mais un sentiment de honte, inspiré par la laideur de son mal, l'empêchait d'avancer. Alors, le saint que la lèpre ne souillait pas, et qui, au contraire, guérissait la lèpre, s'approche de lui avec empressement et lui donne le baiser. Si le lépreux ne fut pas guéri en ce moment, peut-être faut-il l'attribuer à la faiblesse de sa foi.

Cependant, Martin suit avec ses disciples son hôte qui les conduit au logement qu'il leur destine. L'affectueuse largesse du maître n'épargna rien pour faire honneur à la pieuse troupe. Les valets déployèrent toute l'habileté de leur art, toute la promptitude de leur obéissance, tout le zèle de leur dévouement. Ce banquet si vénérable était terminé; mais celui qui avait donné l'hospitalité à Martin ne pouvait, au milieu de cette fête, oublier sa propre misère, car, s'il possédait de grands biens, la douleur de sa maladie l'empêchait de se posséder lui-même. Il s'approche donc du saint, se prosterne à ses pieds, lui montre le hideux état de son corps et le conjure de lui accorder le soulagement qu'il ne peut attendre d'un autre. Se reconnaissant pour son débiteur, Martin lui recommande d'avoir confiance dans le Seigneur et lui promet de prier à son intention. Il l'exhorte à ce propos à la pureté de l'âme, l'engage à assister le lendemain à la messe solennelle, à recevoir au moment de la communion la paix de sa bouche et à participer lui-même aux sacrés mystères. Une immense multitude s'était rassemblée devant la demeure qu'il occupait.

Après les matines solennelles, Martin sort et paraît aux yeux de la foule ravie. A ce moment, il voit à quelque dis-

tance, des troupes de poules et autres volatiles avec leurs nombreux poussins. Se tournant vers ceux qui l'entourent : « Je m'étonne, dit-il, qu'aucun de ces volatiles n'ait chanté cette nuit, selon leur instinct naturel.

— Seigneur, n'en sois pas surpris, lui est-il répondu. Saint Ursin, évêque de Bourges, s'en allant un jour d'ici tout courroucé, laissa à ce village cette marque de sa colère. Comme les hommes avaient méconnu sa sainteté, ces créatures sans raison la proclamèrent par leur silence.

— Il y a, reprit Martin, assez longtemps qu'elles subissent cette punition, et notre frère Ursin, je crois, ne se fâchera pas, si nous prenons sa place pour délier ce qu'il a lié. Apportez-moi du grain. » Lorsqu'on lui en eût apporté, il le bénit et le fit donner aux poulets. Chose merveilleuse ! A peine ont-ils pris la nourriture bénie par Martin, qu'ils témoignent leur joie par leurs battements d'aile et font entendre avec une vivacité extraordinaire la voix qui leur est rendue.

Nul doute qu'un tel récit ne semble étrange à nos lecteurs du XIXe siècle. Il n'était sans doute qu'édifiant pour nos pères. Sommes-nous plus sages qu'eux ?

Après cela, poursuit la légende, Martin se rendit à l'église pour y célébrer la messe. Le lépreux y reçut dévotement la paix de la bouche de Martin, et de ses mains les sacrés mystères. Alors, ce fut merveille de voir ce sacrifice unique qui produit la santé de l'âme produire aussi le salut du corps. Car celui qui s'en était approché lépreux et immonde s'en retira sain et purifié. Les assistants exaltèrent la gloire du Christ dans Martin et la puissance de Martin dans le Christ.

Saint Ursin, nommé dans cette légende, fut le premier évêque de Bourges. Il avait été ordonné dans le second siècle par les disciples des apôtres.

Pour ce qui est de cette légende elle-même, elle nous est

fournie par un auteur très-grave, qui dit l'avoir tirée d'une vie manuscrite de saint Silvain[1].

Quant au fait qu'elle raconte, il semble acquis à la mémoire populaire. Une tapisserie du XVI[e] siècle, qui existe encore dans la petite ville de Montpezat, en offre la représentation dans son neuvième tableau. Au-dessus de ce tableau se lisent les quatre vers suivants :

Comme Martin chantait la messe,
Son hoste estoit de lèpre plain ;
En baisant la paix eubt liesse,
Car il fut guérit tout à plain.

Cette tapisserie est du reste tout entière consacrée à l'histoire de notre saint. Elle a été mise en lumière, il y a quelques années, par un savant correspondant des Annales Archéologiques.

Du pays des Bituriges, le saint continuant sa route, passa dans celui des Eduens et se trouva un jour auprès d'Augustodunum, aujourd'hui Autun, leur capitale. Or, suivant la tradition du pays, à l'orient de la ville d'Autun, et non loin de ses murs, s'élevait un temple antique et vénéré, qui avait survécu à la proscription des druides. Ce temple avait été consacré à Saron, petit-fils de Samothès, dont les Gaulois, d'après César, prétendaient tirer leur origine. Il y avait eu aussi au milieu des forêts sacrées, qui couvraient ces lieux, un collége fameux, où de toutes parts la jeunesse venait étudier, sous les druides saronides, la philosophie et la religion. C'est là que la vertu du vrai Dieu devait se montrer et le christianisme remporter une éclatante victoire.

1. Philip. Labbe, Biblioth. des Mss., t. 2, p. 446—Acta SS., t. 6, p. 405.

tance, des troupes de poules et autres volatiles avec leurs nombreux poussins. Se tournant vers ceux qui l'entourent : « Je m'étonne, dit-il, qu'aucun de ces volatiles n'ait chanté cette nuit, selon leur instinct naturel.

— Seigneur, n'en sois pas surpris, lui est-il répondu. Saint Ursin, évêque de Bourges, s'en allant un jour d'ici tout courroucé, laissa à ce village cette marque de sa colère. Comme les hommes avaient méconnu sa sainteté, ces créatures sans raison la proclamèrent par leur silence.

— Il y a, reprit Martin, assez longtemps qu'elles subissent cette punition, et notre frère Ursin, je crois, ne se fâchera pas, si nous prenons sa place pour délier ce qu'il a lié. Apportez-moi du grain. » Lorsqu'on lui en eût apporté, il le bénit et le fit donner aux poulets. Chose merveilleuse ! A peine ont-ils pris la nourriture bénie par Martin, qu'ils témoignent leur joie par leurs battements d'aile et font entendre avec une vivacité extraordinaire la voix qui leur est rendue.

Nul doute qu'un tel récit ne semble étrange à nos lecteurs du XIXe siècle. Il n'était sans doute qu'édifiant pour nos pères. Sommes-nous plus sages qu'eux ?

Après cela, poursuit la légende, Martin se rendit à l'église pour y célébrer la messe. Le lépreux y reçut dévotement la paix de la bouche de Martin, et de ses mains les sacrés mystères. Alors, ce fut merveille de voir ce sacrifice unique qui produit la santé de l'âme produire aussi le salut du corps. Car celui qui s'en était approché lépreux et immonde s'en retira sain et purifié. Les assistants exaltèrent la gloire du Christ dans Martin et la puissance de Martin dans le Christ.

Saint Ursin, nommé dans cette légende, fut le premier évêque de Bourges. Il avait été ordonné dans le second siècle par les disciples des apôtres.

Pour ce qui est de cette légende elle-même, elle nous est

fournie par un auteur très-grave, qui dit l'avoir tirée d'une vie manuscrite de saint Silvain[1].

Quant au fait qu'elle raconte, il semble acquis à la mémoire populaire. Une tapisserie du XVI[e] siècle, qui existe encore dans la petite ville de Montpezat, en offre la représentation dans son neuvième tableau. Au-dessus de ce tableau se lisent les quatre vers suivants :

Comme Martin chantait la messe,
Son hoste estoit de lèpre plain ;
En baisant la paix eubt liesse,
Car il fut guérit tout à plain.

Cette tapisserie est du reste tout entière consacrée à l'histoire de notre saint. Elle a été mise en lumière, il y a quelques années, par un savant correspondant des Annales Archéologiques.

Du pays des Bituriges, le saint continuant sa route, passa dans celui des Eduens et se trouva un jour auprès d'Augustodunum, aujourd'hui Autun, leur capitale. Or, suivant la tradition du pays, à l'orient de la ville d'Autun, et non loin de ses murs, s'élevait un temple antique et vénéré qui avait survécu à la proscription des druides. Ce temple avait été consacré à Saron, petit-fils de Samothès, dont les Gaulois, d'après César, prétendaient tirer leur origine. Il y avait eu aussi au milieu des forêts sacrées, qui couvraient ces lieux, un collége fameux, où de toutes parts la jeunesse venait étudier, sous les druides saronides, la philosophie et la religion. C'est là que la vertu du vrai Dieu devait se montrer et le christianisme remporter une éclatante victoire.

1. Philip. Labbe, Biblioth. des Mss., t. 2, p. 446—Acta SS., t. 6, p. 405.

En arrivant au pays des Eduens, Martin vit ce temple, qui était peut-être, dans ces contrées, le dernier refuge du paganisme vaincu. Saisi d'un saint transport et poussé par l'esprit de Dieu, il abattit l'autel et les idoles; ainsi parle la tradition. Écoutons l'historien[1] : Chez les Eduens, notre évêque renversait un temple; tout à coup une multitude furieuse de paysans idolâtres se précipite sur lui. Un d'entr'eux, plus hardi que les autres, s'avance l'épée à la main. Le saint rejette son manteau en arrière et présente sa tête nue au meurtrier. Le païen n'hésite pas et se dispose à frapper, mais au moment où il lève la main, il tombe à la renverse. Troublé par une crainte divine, il demande alors son pardon.

On peut présumer, ajoute certain auteur, que ce miracle toucha aussi les autres païens et que le thaumaturge en profita pour les instruire et les amener à la foi. La tradition ne le dit pas, mais elle nous apprend que, vainqueur de l'idolâtrie, saint Martin, au lieu de renverser le temple, le consacra au culte du vrai Dieu, sous l'invocation des saints apôtres Pierre et Paul et dressa un autel qui se voyait encore bien des siècles après. Il était petit et fort bas. L'église Saint-Pierre et Saint-Paul fut depuis dédiée sous le nom de Saint-Martin. Une inscription se conservait jadis dans le chœur des religieux de Saint-Martin d'Autun. On y lisait que le miracle raconté plus haut arriva dans l'église qui est présentement dédiée en son honneur dans la ville d'Autun[2]. Cette église se voit encore dans sa première construction. Elle n'est pas éloignée de l'abbaye de Saint-Symphorien où notre saint aurait bien pu laisser quelques-uns de ses disciples.

1. Vit. B. M., n. 13.

2. Mss. bénéd. de St.-Martin-lez-Autun, aux archives de l'évêché.

Enfin, poursuivant son voyage avec Maxime et quelques autres, et l'abrégeant avec le moine de Chinon par les doux entretiens d'un doux amour, comme dit la légende de celui-ci, il en atteignit heureusement le but. Il lui fut donné alors, selon son désir, d'honorer les saints lieux de Rome. Quels étaient alors ces saints lieux?

Rome était dès ce temps décorée d'une vaste basilique de l'apôtre saint Pierre, bâtie par Constantin au Vatican, à la place d'un temple d'Apollon, lieu du martyre et de la sépulture du prince des apôtres. Elle pouvait contenir des foules immenses, qui entraient par une porte magnifique ornée d'or et d'azur; on montait à son parvis par des degrés sur lesquels la multitude pouvait se rassembler. Au milieu, sous le plus haut comble de l'édifice, s'étendait une nef qui recevait son principal éclat du trône élevé de l'apôtre (ainsi parle un auteur du temps) dont la vue frappait agréablement les yeux de ceux qui entraient dans le temple, et réjouissait saintement leurs cœurs. Aux grandes occasions, la foule se pressait pour trouver place dans les deux ailes de cette nef, sous de longues voûtes couvertes du même comble, et d'autres stationnaient sous un grand et magnifique vestibule, où se voyait un admirable bassin orné d'un riche couronnement de bronze. Ce bassin fournissait de l'eau pour le visage et les mains de ceux qui entraient: il était soutenu par quatre colonnes qui faisaient l'ornement de cette fontaine.

Cette église n'était pas la seule que le commencement du IVe siècle eût vu s'élever à Rome, et où saint Martin ait dû offrir à Dieu ses prières. Le pape saint Silvestre en avait bâti une dans la maison d'un de ses prêtres nommé Equitius, dont elle porta longtemps le titre. C'est l'église actuelle de Saint-Étienne-des-Monts. A son exemple et à sa persuasion, l'empereur Constantin avait encore bâti à Rome la basilique

qui, de son nom, a toujours été nommée Constantinienne, autrement l'église du Sauveur, dans le palais de l'impératrice Fausta, sa femme. Cette basilique, auparavant nommée la maison de Latran, avait servi de siége à un concile. Comme l'empereur y fit aussi un baptistère et que les baptistères avaient l'image de saint Jean-Baptiste, on la nomme plus ordinairement Saint-Jean-de-Latran. C'est la principale église de Rome et les papes y ont fait leur résidence pendant plusieurs siècles. Le même prince avait bâti encore, à Rome, cinq autres églises, celle de Saint-Paul, au lieu de son martyre; celle de Sainte-Croix, et la maison de Sessorius, nommée Sainte-Croix de Jérusalem, à cause de la portion de la vraie croix qu'il y mit; celle de Sainte-Agnès, avec un baptistère à la prière de sa fille Constantia baptisée par saint Silvestre; celle de Saint-Laurent, hors la ville, sur le chemin de Tibur, au lieu de la sépulture de ce martyr; enfin, celle des martyrs Saint-Marcellin et Saint-Pierre, au lieu dit Entre-les-deux-Lauriers, où fut la sépulture de sainte Hélène.

Après avoir satisfait sa dévotion, saint Martin, rappelé à Tours par sa tendresse pour son troupeau, quitta la Ville, comme elle était appelée, par excellence. Son pèlerinage ne doit point se terminer sans de nouveaux prodiges.

Théodore, évêque d'Octodure, qui vivait encore en 378, est celui à qui les martyrs thébéens avaient révélé l'endroit où reposaient leurs reliques. Leur culte était devenu dès lors célèbre dans toute la Gaule. Théodore avait fait bâtir à Agaune une fort belle église, et l'on voyait les fidèles venir en foule, des provinces les plus éloignées, offrir de l'or et de l'argent au tombeau des soldats martyrs. L'ancienne ville d'Agaune ne subsiste plus aujourd'hui : elle a été remplacée par celle de saint Maurice, bâtie tout près de là. On y remarque l'abbaye et son église reconstruite, après un grand

incendie, arrivé en 1693. Les religieux de l'abbaye sont des chanoines de l'ordre de saint Augustin. C'est dans l'église abbatiale que repose actuellement le corps de saint Maurice, renfermé dans une châsse d'argent. L'endroit où la légion fut massacrée n'est pas loin de la ville. C'est un vaste enclos plus long que large, environné d'un petit mur, et au milieu duquel s'élève une chapelle assez grande, dédiée aux martyrs. Les Alpes environnent des deux côtés le bourg de Saint-Maurice, à une hauteur prodigieuse, et ce site est des plus pittoresques.

Le bienheureux, avec un très-petit nombre de compagnons, revenait de Rome, vêtu d'un habit de pèlerin. Pourquoi n'avait-il plus alors cette nombreuse escorte de disciples qui l'entouraient au commencement de son voyage? C'était peut-être qu'après l'avoir accompagné à quelque distance, ils étaient retournés, sur son ordre, rejoindre leurs frères. Peut-être aussi en avait-il laissé plusieurs dans des monastères fondés par lui sur son passage, comme par exemple à Autun; car les voyages de cet homme apostolique étaient pour lui des occasions d'étendre au loin les effets de son zèle. Quoi qu'il en soit, passant près du lieu où cent ans auparavant avaient péri saint Maurice et ses légionnaires, il eut le désir de prier où tant de milliers de martyrs avaient répandu leur sang pour le Christ. Il se rendit donc à la ville d'Agaune.

Au temps de saint Martin, des moines étaient en possession de l'église où reposaient les martyrs thébéens. Son oraison terminée en ce lieu, notre saint les pria de lui donner, par motif de dévotion, quelque parcelle de ces reliques précieuses. Ne voyant dans la personne cachée sous ce déguisement qu'un inconnu, ces religieux le rebutèrent. Repoussé par les hommes, le saint pontife, selon sa coutume, recourt

à Dieu. Il obtient des habitants qu'ils lui montrent au moins le lieu rougi autrefois par les roses du sang chrétien. Là, il fléchit les genoux, puis élevant son cœur, ses yeux et ses mains vers le ciel, il prie avec une dévotion extrême le Maître de la terre et de la mort, pour qui ne se perd pas même un cheveu de notre tête, et qui doit un jour rétablir en un clin d'œil toute la substance de l'homme, de faire sortir des entrailles de la terre, pour la gloire de sa majesté et l'honneur des martyrs, quelque peu du sang de ses soldats, répandu et absorbé en ce lieu, pour la défense de son nom. Ensuite, tirant de son étui un petit couteau qu'il portait sur lui, d'une main, il saisit l'herbe verte par le sommet, et de l'autre, la coupe en forme de couronne. Alors, miracle inouï! de cette herbe ainsi coupée, il voit couler à grosses gouttes une abondante rosée de sang. Rempli de joie, il en recueille avec vénération et actions de grâce tout ce dont la munificence divine le gratifie. Il le distribue ensuite dans de petits vases faits pour cet usage, et qui lui furent, dit-on, apportés par un ange. Puis, tressaillant d'allégresse, il veut hâter son retour, et se remet en route avec ses compagnons.

Mais il fallait que Martin, méprisé, se montrât Martin, pontife élu de Dieu. Il reprend à la vérité son chemin, mais ne peut le continuer : une force secrète vient l'arrêter. Une inspiration intérieure lui fait comprendre alors la volonté de son suprême bienfaiteur. Il retourne à Agaune et y raconte ce qui est arrivé. Il reproche leur avarice à ces moines, que leur opulence rendait pauvres, et leur découvre qui il est. Les moines, tout interdits, reconnaissent leur faute, et se mettent à sa disposition avec tout ce qu'ils possèdent. L'évêque leur pardonne, et, se croyant assez riche de ce que le Ciel lui a donné, leur dit adieu; puis, ayant obtenu du Seigneur la permission de continuer son chemin, il revient à Tours.

L'antique cité des Turones bondit de joie et battit des mains à son arrivée. Clercs et religieux, le reçurent en procession solennelle, comme le pasteur, le maître et la lumière de la patrie. Pour lui, s'occupant du dépôt sacré qu'il portait, il le partagea en plusieurs vases, et le plaça décemment dans les lieux où il jugeait à propos. La principale église de sa métropole, comme aussi l'église d'Angers qui en relève, furent par lui honorés de gages si précieux, et consacrés en l'honneur des mêmes martyrs saint Maurice et ses compagnons. La mémoire de cette réception des saintes reliques se solennise encore dans notre diocèse, tous les ans, le 4 des ides de mai, autrement le 12 mai. Saint Martin garda une fiole du sang des martyrs, et la porta toujours sur lui.

Au XI[e] siècle, la fiole donnée par saint Martin, à sa cathédrale fut trouvée dans un caveau secret de cette église. Elle était renfermée dans une boîte d'argent. Les auteurs du récit affirment que presque tous ils la virent lorsqu'elle en fut tirée. Pour le couteau du saint et cette partie du sang qu'il avait laissé à Agaune, ils assurent avoir souvent ouï dire qu'on y montrait encore ces objets. Plusieurs d'entre eux les ont vus, il y a quelques années dans leur église même, où des chanoines d'Agaune qui voyageaient pour recueillir les aumônes des fidèles, après l'incendie de leur église, les leur montrèrent en confirmant le fait raconté plus haut.

Ainsi parle dans une lettre adressée à l'archevêque de Cologne le chapitre de Saint-Martin de Tours [1]. D'un autre côté, en 1668, un voyageur écrivait : J'ai vu à Agaune, entre autres reliques, la bouteille d'agathe pleine du sang des martyrs thébéens qui coula de l'herbe coupée par saint Martin de Tours. Elle est encore aujourd'hui munie à sa

1. Maan., Eccl. Tur., p. 213.

partie supérieure du sceau de saint Martin, en cire blanche. Une sculpture d'une délicatesse incroyable orne les contours de ce vase, et représente une espèce de sacrifice égyptien [1]. Ce récit est confirmé par la tradition des églises de Tours et d'Angers, qui font remonter à saint Martin le culte de saint Maurice chez elles. Dans ces deux villes, on montrait encore au dernier siècle les fioles en question. Les chanoines de saint Gatien de Tours faisaient jadis serment, à leur réception, de ne laisser jamais enlever celle de leur église. Du reste, la fiole d'Agaune s'est jusqu'aujourd'hui conservée à Saint-Maurice, dans le Valais.

1. Acta SS., 6 vol., p. 386.



CHAPITRE XVII.

SAINT MARTIN ET LES DEUX PRÉFETS.

Ce n'est pas, certes, sans raison que la ville de Tours tressaillait de joie en revoyant son pontife : La présence de ce bon pasteur était pour ses brebis une source continuelle de bénédictions. En voici une preuve nouvelle [1].

Lycontius, ex-vicaire de l'empire, c'est-à-dire ancien préfet d'une province, était un personnage plein de foi. Sa maison se trouva tout à coup frappée d'une contagion terrible. C'était une calamité sans exemple : on ne voyait partout chez lui que malades couchés çà et là. Il implore par lettre le secours de Martin. Le bienheureux répond d'abord que la chose demandée est difficile à obtenir; car l'esprit d'en haut

1. Dial. 3, n. 18.

lui fait comprendre que ce châtiment est parti de la main de Dieu. Toutefois, durant sept jours et autant de nuits, il ne cesse de prier et de jeûner, pour arracher au Ciel la grâce confiée à ses prières. Au bout de ce temps, Lycontius venait en grande hâte lui donner la nouvelle, et en même temps le remercier de l'entière délivrance de sa maison. Il lui offrit aussi cent livres d'argent : le bienheureux, sans refuser ce don, trouva moyen de ne pas l'accepter non plus. Sur-le-champ, et avant que cette somme touchât le monastère, il la destina au rachat des captifs. Les frères lui conseillaient d'en réserver quelque chose pour la dépense du monastère. Tous, disaient-ils, ils avaient à peine de quoi se nourrir, et plusieurs d'entre eux manquaient de vêtement. « Que l'Église, répondit-il, nous nourrisse et nous vêtisse : prenons garde seulement de paraître rien rechercher pour notre propre usage. »

Ainsi, en une seule occasion, le saint fait deux bonnes œuvres. Il a rendu la santé aux uns, il rend aux autres la liberté. Ces deux joies, dit le poëte, celle des malades et celle des captifs, chantent de concert les louanges de Martin. La conduite de notre évêque avait encore deux avantages, elle permettait à Lycontius de satisfaire à la justice de Dieu, irrité sans doute par quelque péché commis dans sa maison : ensuite, elle ôtait aux envieux tout prétexte d'accuser Martin d'avarice.

Le rachat des captifs, dont il est ici question, comptait au nombre des œuvres dont se glorifiaient alors les chrétiens.

Les philosophes, écrivait Lactance, rangeaient la compassion et la miséricorde parmi les vices. Les chrétiens, au contraire, pour obéir à Dieu que seuls ils adorent, exercent l'hospitalité, nourrissent les pauvres, rachètent les captifs,

soulagent les malades[1]. L'histoire de saint Ambroise nous apprend quels étaient les captifs, au IVe siècle. « Les ravages des Goths, dans la Thrace et l'Illyrie, s'étendirent, nous dit-elle, jusqu'aux Alpes et donnèrent au saint évêque de Milan matière à exercer son zèle; il s'appliqua à racheter les captifs.» C'étaient donc des citoyens romains enlevés par les Barbares. Pour atténuer le mérite de ces œuvres, les païens, par la bouche de Symmaque, répondaient que l'Église a des revenus. Que ne faisaient-ils, leur répliquait saint Ambroise, le même usage des leurs? Le bien de l'Église est l'entretien des pauvres. Que les païens comptent aussi les captifs que leurs temples ont rachetés, les pauvres qu'ils ont nourris, les exilés qu'ils ont secourus[2].

Saint Martin se reposait sur l'Église, c'est-à-dire sur les fidèles, du soin de nourrir et de vêtir ses clercs. Tel était, en effet, l'usage ancien. Dans les premiers siècles, on faisait des collectes régulières, chaque dimanche, sans compter d'autres quêtes. Saint Paul rappelle plus d'une fois l'obligation de faire part de nos biens temporels à ceux qui nous procurent les biens spirituels. Il a été dit aux Apôtres de ne porter ni or ni argent, parce que l'ouvrier est digne de sa nourriture, digne de son salaire, ce qui suppose pour ceux à qui l'évangile est prêché, l'obligation naturelle de pourvoir du nécessaire ceux qui le lui prêchent. Dans ce même IVe siècle, on voit que l'église d'Hippone, en Afrique, donnait des vêtements à l'évêque et aux clercs. « Je ne veux pas, disait saint Augustin à son peuple, que votre sainteté nous offre des choses dont moi seul je pourrais me servir avec quelque décence. Si l'on souhaite que je porte les habits

1. Inst. div., l. 7.
2. Ep. ad Symm.

qu'on me donne, qu'on m'en donne qui ne me fassent p
rougir. Car, je vous l'avoue, un habit de prix me f
rougir. »

Une cause semblable à celle que nous venons de voir
notre saint en relation avec un autre ancien préfet. Il se nomm
Arborius. C'était aussi un homme de foi et de piété, sa fi
était en proie aux ardeurs dévorantes d'une fièvre quar
Sur ces entrefaites, une lettre de Martin tombe par has
entre ses mains; il la place, au commencement d'un acc
sur la poitrine de la jeune fille, la fièvre disparaît aussitôt.

Un de nos poëtes prétend que cette lettre était adressée
père de la malade par saint Martin qui avait appris son affl
tion, et lui écrivait pour le consoler. Les missives étai
alors un morceau de papier roulé sur lui-même. Ce mira
n'eut pas seulement un effet matériel. Il augmenta le sen
ment de la foi dans ces deux âmes éprouvées par la douleu

Arborius voulut à l'heure même consacrer sa fille à Dieu
la vouer à la virginité perpétuelle. Il se rend auprès de Mar
et lui présente cette jeune fille, vivant témoignage de sa pu
sance miraculeuse. C'était Martin qui, tout absent qu'il ét
l'avait guérie : dans la pensée de ce père, nul autre que Mar
ne devait la revêtir de l'habit de la virginité et la consacrer
Seigneur.

La consécration d'une vierge se faisait dès lors avec
grand appareil. Le sujet était souvent quelque fille iss
d'une des plus illustres familles. Ainsi, en 352, le pa
Libère avait donné le voile des vierges à la fille d'Ambrois
préfet des Gaules. Cette cérémonie avait eu lieu à la mes
de Noël, en présence d'un peuple innombrable. Nous avo
encore la belle allocution qu'il fit à cette solennité. Il y par
à la vierge de la dignité de son époux. C'est celui-là mê
qui venait de nourrir tout ce peuple, non plus avec des pai

d'orge, mais avec son corps descendu du Ciel, celui qui, ce jour-là même, naquit homme d'une Vierge, mais avant toutes choses est engendré du père, Dieu de Dieu. C'est lui qu'elle doit aimer, c'est lui qu'elle doit honorer par la sobriété, la modestie et le silence.

Dans les lettres de saint Basile sur la discipline, on voit que la vierge infidèle à son vœu, condamnée par le concile d'Elvire, en Espagne, à une pénitence de toute de la vie, n'était condamnée en Cappadoce qu'à la pénitence d'un an. Saint Basile approuve cette indulgence ancienne pour les temps de persécution, mais il est d'avis que l'Église étant fortifiée et le nombre des vierges augmenté, on doit user d'une plus grande rigueur et traiter la vierge tombée comme une adultère dont la pénitence la plus longue était de quinze ans, mais secrète.

L'accroissement du nombre des vierges sacrées fut sensible, surtout à Milan, grâce aux prédications de saint Ambroise. Plusieurs personnes se plaignaient même qu'il relevait trop la virginité et les mères renfermaient leurs filles de peur qu'elles n'assistassent à ses instructions ou n'allassent se consacrer entre ses mains.

Nous avons déjà vu que notre saint avait établi, dès le commencement de son épiscopat, un monastère de filles à quelque distance du sien. Suivant la tradition, ce monastère était dans un îlot de la Loire. Ce fut sans doute dans cette demeure sainte que la fille d'Arborius acheva sous l'aile du Seigneur le cours d'une vie qu'il lui avait conservée par un miracle. Quelques années après, on vit s'élever aux environs de Tours d'autres maisons semblables. Elles étaient situées à l'opposé de la première, c'est-à-dire à l'occident de la ville.

Quant à l'ancien préfet, il fut récompensé dès ce monde de

sa générosité envers Dieu. Il attesta lui-même avoir vu, pendant que Martin offrait le sacrifice, la main du pontife, comme revêtue des plus belles pierreries, jeter un éclat éblouissant. Il avait même entendu, quand cette main s'agitait, le bruit produit par ces pierres précieuses en se froissant l'une contre l'autre.

Ces pierreries, dit le poëte, n'étaient pas de celles qui ornent les panaches des guerriers, ou brillent aux diadêmes des rois: elles ressemblaient à celles dont le souverain Juge embellit dans les cieux les couronnes des saints.

Nous placerons ici plusieurs traits racontés par Gallus immédiatement avant le précédent[1]. Voici ce dont Refrigerius avait été témoin : Une femme souffrait d'un flux de sang. A l'exemple de celle dont parle l'Évangile, elle touche le vêtement de Martin : à l'instant elle se trouve entièrement guérie.

Elle fut guérie, dit le poëte, à l'insu de son médecin terrestre : car son médecin véritable fut Dieu lui-même qui, bien qu'assis sur son trône étoilé peut encore, comme on le voit, être touché dans les saints qui sont ses membres.

Un serpent traversait le fleuve à la nage, se dirigeant vers la rive où, avec ses disciples, l'évêque était assis. « Au nom du Seigneur je t'ordonne de t'en retourner. » Ainsi parle le saint. Aussitôt, la maligne bête rebrousse chemin, et, sous les yeux de la pieuse troupe, regagne la rive opposée. A cette vue, tous les disciples du saint de témoigner leur admiration. Pour lui, poussant un profond soupir : « Les serpents m'écoutent, dit-il, et les hommes ne m'écoutent pas. »

On était dans les jours de Pâques, le saint avait coutume d'y manger du poisson. Un peu avant l'heure de la réfection,

1. Dial 3, n. 12 et 13.

il demande s'il s'en trouve. Voici venir le diacre Caton, économe du monastère, et en même temps habile pêcheur. Il déclare que de la journée il n'a pu rien prendre; les autres pêcheurs, qui avaient l'habitude d'en vendre, n'ont pas été plus heureux.

« Va, dit le saint, jeter ton filet, ta peine ne sera pas perdue. »

Les moines, comme on l'a vu plus haut, avaient leurs habitations proches du fleuve. Tous sortent pour voir le diacre qui va pêcher; car c'étaient des jours de repos; chacun est attentif, chacun est assuré de la réussite d'une tentative, faite par l'ordre de Martin, et pour l'usage de Martin. Du premier coup, le diacre tire dans son étroit filet un énorme saumon, que tout joyeux il court porter au monastère.

Comment ne pas reconnaître après cela que le Christ opérait en Martin? Disciple du Christ, Martin imitait les miracles que le Sauveur a produits pour servir d'exemple à ses saints; et le Christ, glorifiant son saint en toute circonstance, réunissait en un seul homme les dons multiples de ses grâces.

Saturnin est pris à témoin par Gallus de cet autre fait. Car il était à cette époque un des disciples de notre saint. Un chien poursuivait les moines de ses aboiements importuns. « Au nom de Martin, dit l'un d'eux, je t'ordonne de te taire. » Le chien s'arrêta tout court, vous eussiez cru qu'il avait la langue arrachée. C'est donc peu de dire que Martin a fait des miracles. D'autres aussi en ont fait beaucoup en son nom.

Le trait suivant prête un nouvel appui à cette réflexion de l'historien.

Un navire voguait sur la mer Tyrrhénienne, dans la direction de Rome. Tout à coup des tourbillons s'élèvent; la vie de tous les passagers est dans un péril extrême. « Dieu de Martin, sauve-nous, » s'écrie un marchand égyptien encore

idolâtre ; aussitôt la tempête se calme et les voyageurs poursuivent heureusement leur course sur une mer parfaitement paisible.

Ainsi le nom et la gloire du saint étaient dès lors répandus dans les contrées les plus lointaines.



CHAPITRE XVIII.

DERNIER VOYAGE DE SAINT MARTIN A TRÈVES.

Nous sommes arrivés à l'époque où la gloire terrestre de notre saint allait atteindre son apogée.

Un regard rétrospectif sur les événements politiques de ce temps est ici nécessaire pour l'intelligence des faits que nous avons à raconter.

Nous avons déjà lié connaissance avec cet irascible Valentinien Ier. Son terrible emportement qui avait coûté la vie à tant d'autres devait finir par la lui coûter à lui-même. Un général de l'empereur avait fait massacrer le roi des Quades, au sortir d'un repas où il l'avait invité. Ceux-ci indignés étaient entrés dans la Pannonie et l'avaient dévastée. Valentinien, à cette nouvelle, quitte les Gaules, les poursuit à son tour jusque dans l'Illyrie, qu'ils habitaient, et, malgré les réclamations et les plaintes de leurs députés, il brûle leurs villes

puis repasse le Danube sans avoir perdu un seul homme. Les Quades lui envoyèrent de nouveaux députés pour le prier de borner là sa vengeance; c'était le 17 novembre 375, deux ans environ après la visite qu'il avait reçue de saint Martin, et dix ans avant l'époque où nous en sommes de cette histoire. Ce jour-là même, répondant aux ambassadeurs, dans son camp, il s'abandonna tellement à la colère qu'un vaisseau se rompit dans sa poitrine et qu'il expira dans de violentes convulsions, à l'âge de cinquante-cinq ans.

Les généraux de l'armée, pour prévenir de nouvelles calamités, proclamèrent empereur le jeune Valentinien, son fils puîné, âgé seulement de quatre ans. Ils n'attendirent pas la permission de l'empereur Gratien, son frère aîné, qui était demeuré à Trèves par ordre de son père. Mais ce prince était si bon qu'il ne s'en plaignit point, et traita toujours son jeune frère comme son fils. Gratien avait été lui-même, quelques années auparavant, reconnu empereur par son père, relevant d'une maladie qui avait réveillé l'ambition des prétendants. Il partagea l'empire d'Occident avec Valentinien II, qui eut l'Italie, l'Illyrie et l'Afrique. Gratien eut les Gaules, l'Espagne et la Bretagne; mais tant qu'il vécut il gouverna l'Occident tout entier. Il n'avait que seize ans et demi à la mort de son père, et était marié depuis un an à la fille de l'empereur Constance. D'un génie heureux et docile, bien fait de sa personne, habile dans tous les exercices, c'eût été un prince accompli s'il eût été mieux formé aux affaires de l'État. Il avait trouvé le palais plein d'alarmes et de terreur; il en fit un séjour aimable. On n'y entendit plus de gémissements; on n'y vit plus d'instruments de tortures. Il rappela sa mère et un grand nombre d'exilés; il ouvrit les prisons à ceux que la calomnie y avait enfermés; il rendit les biens confisqués injustement; et fit oublier la dureté du gouvernement de son

père. Naturellement pieux, il était entretenu dans cette heureuse disposition par les conseils de Gracchus, de l'illustre famille de ce nom, qu'il honora de sa confiance et éleva à la dignité de préfet de Rome. Plein de zèle pour le christianisme, celui-ci profita de son autorité pour affaiblir l'idolâtrie; il détruisit un grand nombre d'idoles, mais sans user de violence, ni donner ouvertement atteinte à la liberté de culte dont les païens jouissaient encore. L'empereur fit, dès cette année et la suivante, plusieurs lois avantageuses à l'Église.

Il était étroitement lié avec saint Ambroise. Retournant d'Illyrie en Gaule, Gratien écrivit, de sa main, à l'évêque de Milan, une lettre où il le nomme son père : il le priait de venir le trouver pour l'instruire encore de la vérité dont il était déjà très-persuadé, et de lui renvoyer le traité qu'il lui avait déjà donné, en y joignant les preuves de la divinité du Saint-Esprit. Dans sa réponse, saint Ambroise lui donne le titre du plus chrétien des princes, ajoutant qu'il ne connaît rien de plus vrai et de plus glorieux.

La bonne volonté que Gratien témoignait pour la religion, il la témoignait également pour le progrès des belles-lettres, et même pour la conservation des anciens monuments de Rome. Enfin, sous ce prince, toute l'Église d'Occident était dans la paix et la joie. Cependant, à l'âge de dix-sept ans, circonvenu par les intrigues des courtisans, Gratien avait fait trancher la tête au comte Théodose. A l'âge de dix-neuf ans, il sut réparer sa faute avec une magnanimité sans exemple dans l'histoire. Il associa à l'empire le fils de la victime. Théodose monta sur le trône impérial le 19 janvier 379, dans la trente-troisième année de son âge. Il allait bientôt avoir à venger son bienfaiteur.

Nous avons déjà plusieurs fois nommé l'empereur Maxime.

Suivant l'opinion la plus probable, Maxime était Breton d'origine. Il occupait depuis longtemps un rang distingué parmi les principaux officiers des troupes romaines en Bretagne, où il avait su se faire aimer des soldats. Ceux-ci, peu satisfaits du gouvernement de Gratien, proclamèrent auguste leur général. En effet, Gratien, prince excellent sous tant de rapports, s'appliquait au plaisir de la chasse bien plus qu'au gouvernement de l'État. Ses ministres étant ainsi les maîtres, tout se vendait à la cour. Nous l'avons appris dans l'affaire priscillianiste. Comme les barbares de la Germanie étaient d'habiles chasseurs, Gratien en avait attiré plusieurs à son service, en particulier des Alains. Il les comblait de faveurs, les approchait de sa personne, en faisait ses favoris, au point de s'habiller comme eux. Tous ces motifs avaient provoqué le mécontentement et la haine des vieux soldats romains.

Sans perdre de temps, le nouvel empereur débarque par le Rhin et s'avance dans les Gaules. Gratien vint lui présenter la bataille près de Paris. Maxime ne l'ayant pas acceptée, les armées restèrent en présence plusieurs jours, au bout desquels Gratien se vit abandonné de la sienne et obligé de s'enfuir avec trois cents cavaliers qu'il croyait fidèles, mais qui l'abandonnèrent encore. Toutes les villes lui fermèrent leurs portes. Alors errant çà et là, sans secours et sans espérance, poursuivi par la cavalerie de Maxime, il quitta la robe impériale pour n'être pas reconnu. Arrivé à Lyon, il y fut trahi par un homme qui mangeait à sa table et qu'il avait honoré d'emplois distingués. Le prince invité à un festin refusa d'abord de s'y trouver, mais il se laissa persuader par les serments que ce perfide lui fit sur les saints évangiles. On fit reprendre à Gratien ses habits impériaux; on le traita avec honneur pendant le repas, puis au sortir de table on l'assas-

sina. Il était âgé de vingt-cinq ans, et avait régné, depuis la mort de Valentinien, sept ans, neuf mois et huit jours. Pendant qu'il succombait aux coups des meurtriers, il nomma plusieurs fois saint Ambroise et avait encore son nom à la bouche en rendant les derniers soupirs. Le saint évêque qui raconta ce fait, en versant des larmes, proteste qu'il n'oubliera jamais ce prince, et qu'il l'offrira sans cesse à Dieu dans ses prières et dans le saint sacrifice. Il fait en toute occasion l'éloge de sa piété et de ses autres vertus. Par cette mort, Maxime demeura, sans combat, maître des Gaules, de l'Espagne et de la Bretagne. Il établit à Trèves le siége de son empire.

Deux ans après cette révolution, saint Martin fit un troisième voyage à Trèves. En s'y rendant, il passa, dit une légende [1], par la ville de Toul. Là, conduit par sa dévotion ordinaire, il entre dans l'oratoire du bienheureux Mansuet. On appelait ainsi une église bâtie jadis par ce saint évêque de Toul et consacrée à saint Pierre, apôtre. Elle était située dans le faubourg septentrional de la ville. Le corps de saint Mansuet, mort depuis neuf ans, y reposait. Tandis que Martin prie en ce lieu, l'âme d'une vierge sacrée, qui, peu auparavant y avait été ensevelie, répète tout à coup, à plusieurs reprises, du fond de son tombeau, le nom de notre saint. Le bienheureux prête l'oreille à cette voix suppliante; elle continue de se faire entendre: « Très-saint pontife, dit-elle, si puissant au ciel et sur la terre, aie pitié d'une pauvre défunte ensevelie en ce lieu; car mon corps est ici caché sous la terre, mais mon âme est dans les tourments. Emploie pour me secourir le patronage du très-saint évêque Mansuet et le tien. Tu devras croire mon âme délivrée si à ton retour tu

1. Act. SS., 3 sept. — Vit. S. Mansueti.

n'entends plus ma voix. » Martin s'en alla tout préoccupé de la pensée de secourir cette âme en peine. De là il se rendit à Trèves et parut à la cour.

Avant d'exposer les faits suivants, l'historien du saint, qui vient de raconter ses miracles, s'exprime ainsi : [1] « Je vais à des merveilles si grandes en mêler d'inférieures, si toutefois, à l'époque de dépravation et de corruption universelle où nous sommes, ce n'est pas un mérite capital pour un pontife de n'avoir pas perdu le sentiment de sa dignité en flattant l'autorité royale. »

A la cour de l'empereur Maxime, homme d'un génie altier, exalté encore par ses victoires dans les guerres civiles, se trouvaient réunis plusieurs évêques venus de différentes contrées. Tous ces prélats se faisaient remarquer par la honteuse adulation dont ils entouraient le prince : la dignité sacerdotale, dégénérée dans leur personne de sa fermeté première, se montrait asservie à la protection royale. Seul au milieu d'eux, Martin sut conserver entière l'autorité apostolique. Il avait, à la vérité, des suppliques à présenter au roi, en faveur de quelques personnes; mais la manière dont il les exposa ressemblait bien plus au commandement qu'à la prière. Invité même plusieurs fois, par le prince, à manger avec lui, il s'y refusa longtemps; il ne pouvait, disait-il, s'asseoir à la table d'un homme qui, de deux empereurs, avait privé l'un du trône, et l'autre de la vie. En effet, en s'emparant des Gaules, Maxime avait dépouillé Valentinien le jeune, des États qui devaient lui revenir après la mort de son frère.

Maxime, de son côté, soutenait n'avoir accepté l'empire que malgré lui : c'étaient, assurait-il, les soldats qui lui avaient imposé la nécessité de régner; pour lui, il n'avait

1. Vit. B. M., n. 23.

fait que défendre par les armes une position où les décrets du Ciel l'avaient porté, et Dieu s'était assez déclaré en sa faveur par la victoire que des événements si incroyables avaient mise entre ses mains : de plus, aucun de ses ennemis n'avait succombé ailleurs qu'au champ de bataille. Vaincu enfin par raison ou par prières, le saint se rendit au festin auquel on l'invitait. Cette faveur causa au roi une joie extrême.

A ce repas, comme à une fête, avaient été conviés les plus illustres personnages On y voyait le préfet et consul Évodius, l'homme, dit l'historien, le plus juste qui fut jamais. C'était celui à qui Maxime, comme nous l'avons vu plus haut, avait confié l'instruction de la cause de Priscillien, et que l'historien qualifiait alors d'homme acre et sévère. Là aussi étaient les deux comtes ou conseillers de l'empereur, dépositaires de sa suprême puissance; le frère du roi et son oncle parternel. Ce frère de Maxime était Marcellin qui, fait jadis prisonnier, avait été renvoyé à son frère par le jeune Valentinien. Entre ces deux derniers était placé le prêtre qui avait accompagné Martin. Quant au saint lui-même, il était assis sur une sellette posée à côté du roi.

Voici comment un auteur du dernier siècle explique ce placement des convives [1]. Tous, dit-il, à l'exception de Martin, étaient, selon l'usage de ce temps, couchés sur un lit commun. Ce lit unique était en demi-cercle, et remplaçait les lits séparés dont on s'était servi auparavant. Avec la table de même forme, il se nommait sigma, à cause de sa ressemblance avec la lettre grecque de ce nom qu'on écrivait autrefois comme notre C. Or, dans le sigma, les deux premières places étaient les deux cornes, la droite d'abord, puis la gauche.

1. Maan, Eccl. Tur., p. 17.

Les autres places se comptaient à partir de la première de gauche, de manière que le dernier convive se trouvait auprès du premier. Maxime était donc couché à la droite, le consul Evodius à la gauche. Après Evodius venait le frère de l'empereur, puis le prêtre de l'évêque : l'oncle de Maxime, le moins considérable des conviés se trouvait auprès et à la gauche de Maxime lui-même. Saint Martin, comme ne pouvant être comparé à personne, n'était pas couché sur le lit avec les autres, mais assis en dehors du sigma, sur un siége séparé.

Au dire du poëte [1], tous les convives laïcs de ce festin y étaient venus revêtus de la robe de cérémonie qu'on appelait trabée. Elle était plus courte, et d'une étoffe plus fine que la robe ordinaire appelée toge. Quant au festin lui-même, cet auteur nous en fait une description éblouissante. Tout, dit-il, dans la salle du festin, brille d'ornements variés. Les murs sont décorés par la peinture, le sol par le marbre, la voûte par les métaux précieux. Mosaïques, perles, vases d'or et d'argent ciselés, parfums, liqueurs exquises, y sont en abondance. Tout ce que la mer, la terre et le ciel produisent de plus délicieux, poissons, oiseaux et fruits, y avait été apporté. Les buffets sont ornés de tapis de soie, brodés de fleurs. Sur le lit des convives se confondent la pourpre et l'or tissus ensemble. Les pierreries rayonnent de toutes parts, semées sur les tentures. Des tapisseries suspendues aux entrées de la salle en forment la mobile clôture, sans cesse agitée par le passage de nombreux valets. Les valets eux-mêmes, tous du même âge, y brillent d'une égale magnificence et leur costume varié est le même pour la beauté. Enfin, tout ce que la bouche d'un prince peut demander,

1. Paulin, V. B. M., l. 3. — Ven. Fort., l. 2.

Maxime l'avait rassemblé pour cette fête. Ce luxe des césars, ajoute le poëte, est déployé en l'honneur de Martin, qui n'a besoin, pour se rassasier, que d'un seul met. L'air vénérable que lui donne sa sainteté le fait, continue l'auteur, ressembler à Moïse, descendant de la montagne, et laissant échapper de son visage un éclat impossible à cacher. Les assistants n'ont d'yeux et d'admiration que pour lui : chacun tâche, avec un respectueux empressement, de le servir en quelque chose. Ce désir absorbe l'attention de tout le monde, Martin reçoit plus d'égards que l'empereur lui-même; mais le prince veut aussi que, même en sa présence, Martin soit le premier.

Vers le milieu du repas, selon l'usage de ce temps, un serviteur présentait la coupe au plus considérable des conviés, qui, après y avoir bu, la donnait lui-même au plus digne après lui. Au milieu donc du festin de Maxime, l'échanson vint offrir la coupe au roi. Le prince la refuse, et veut qu'elle soit d'abord présentée au très-saint évêque : son espérance, son ambition était de la recevoir de la main du saint; Martin, reçoit la coupe, y trempe ses lèvres, et la passe à son prêtre : car personne à ses yeux n'était plus digne de boire après lui, et il eût cru commettre une injustice en préférant à un prêtre, soit le roi lui-même, soit quelqu'un de ceux qui approchaient le plus du roi. L'empereur et tous les assistants admirèrent cette action au point d'accepter avec plaisir l'humiliation qui en résultait pour eux. Tout le palais répéta bientôt que Martin, au festin du roi, avait agi comme ne l'avait fait aucun évêque aux repas des moindres juges.

Il n'est ici question que des évêques ithaciens, dont la bassesse nous est connue. Car il y avait alors dans l'Église un grand nombre de pontifes dont la fermeté apostolique pouvait rivaliser avec celle de notre saint.

A la suite d'un repas, chez les anciens, l'hôte distribuait quelquefois aux convives des coupes d'or et d'argent ou des objets de prix. On appelait ces cadeaux *xenia*, ou présents de l'hôte. Cette coutume semble devoir expliquer l'origine d'un bassin, couleur de saphir, qui se conservait à Tours au VI[e] siècle, et qu'on disait être sorti des trésors de l'empereur Maxime. C'était sans doute un don de ce prince à notre évêque.

Malgré son envie de venger la mort de Gratien, Théodose avait consenti à reconnaître l'officier breton pour collègue, à la condition que celui-ci laissât régner Valentinien II en Italie. Maxime l'avait promis : cependant, il avait conçu le projet de détrôner ce jeune prince pour être plus en état de résister à Théodose, qu'il ne pouvait s'empêcher de craindre.

Longtemps avant l'événement, notre saint lui prédit que, s'il passait en Italie, pour faire la guerre à Valentinien, il aurait l'avantage dans les premières rencontres, mais que peu de temps après il périrait [1].

Nous raconterons en son lieu cette catastrophe.

L'empereur Maxime, dit ailleurs l'historien, eût été un homme digne de tous éloges, s'il eût pu déposer un diadème illégitime placé sur sa tête par des soldats révoltés, ou se dispenser des guerres civiles. Mais comment abdiquer, sans péril, une si haute dignité, ou la conserver sans le secours des armes? Il appelait souvent Martin auprès de lui, le recevait dans son palais, l'entourait d'honneur et de vénération. Toute sa conversation avec lui roulait sur les choses présentes, sur les futures, sur la gloire des fidèles, sur l'éternité des saints.

1. Sulp. Sev. Vit., n. 23.

2. Dial. 2, n. 7.

Tel était aussi vers le même temps le sujet du dernier entretien de saint Augustin avec sa mère, qui mourut en 387, l'année même du baptême de son fils. Appuyés ensemble sur une fenêtre qui regardait le jardin de la maison, ils s'entretenaient avec une douceur extrême, et cherchaient quelle serait la vie éternelle des saints.

Or, pendant ces entretiens de Maxime avec Martin, il y avait une personne qui passait les jours et les nuits comme suspendue aux lèvres du saint, c'était la reine. Rivalisant avec la femme de l'Évangile, elle arrosait de ses larmes les pieds du saint, et les essuyait de ses cheveux. Martin, que jamais aucune femme n'avait touché, ne pouvait se soustraire à l'assiduité, ou pour mieux dire à l'esclavage de celle-ci. Pour elle, en présence du saint, il n'y avait plus ni richesse du trône, ni dignité impériale, ni diadème, ni pourpre : on ne pouvait l'arracher des pieds de Martin, où elle demeurait prosternée sur le sol. Enfin, elle demande à son mari la permission de servir elle-même au saint évêque un repas dont tous les serviteurs seraient éloignés. Tous deux sollicitent de Martin cette faveur. Le bienheureux ne put refuser cette grâce avec trop de persistance. Les chastes mains de la reine disposent donc les apprêts de cette petite fête. Elle couvre elle-même d'un tapis la sellette de l'évêque, approche la table, donne au saint de l'eau pour ses mains : et sert elle-même les plats qu'elle-même a préparés. Tandis que l'évêque est assis, elle se tient debout à distance, immobile à sa place, comme il est de règle pour les serviteurs, montrant en tout la modestie d'une servante, l'humilité d'une esclave. Elle mêla elle-même le breuvage de l'évêque, et elle-même le lui présenta. Le petit souper fini, elle recueillit les morceaux et les miettes du pain que le saint avait pris, préférant, dans sa foi admirable, ces humbles restes aux délices de la

table impériale. Bienheureuse femme, ajoute l'historien, digne, pour ce sentiment d'une si grande piété, d'être comparée à celle qui vint des extrémités de la terre entendre Salomon. Que dis-je? si l'on met en parallèle la foi des deux reines, on trouve que l'une a désiré d'entendre le sage, et que l'autre, non contente d'avoir entendu le sage, a mérité de le servir.

Cependant, craignant qu'on n'abusât de cet exemple de Martin, servi à table par une femme : « Il faut, dit encore l'historien, remarquer ce que les grammairiens enseignent, à savoir le lieu, le temps, la personne. Qu'on se représente, en effet, Martin enfermé dans le palais, circonvenu par les prières de l'empereur, pressé par la foi de la reine, contraint par la nécessité du temps; car il était venu pour délivrer des prisonniers, faire rappeler des exilés, et rendre des biens confisqués. De quel intérêt pense-t-on que ces motifs devaient être pour un évêque? Tout cela n'a-t-il pu le dispenser un moment de la sévérité des règles? Ceux-là seront heureux qui ne s'écarteront pas de l'enseignement tracé par la conduite de ce grand homme; qu'ils y fassent attention. Martin, déjà septuagénaire, et une seule fois dans sa vie, a été servi non par une veuve libre, non par une vierge folâtre, mais par une reine, vivant sous la puissance d'un mari et appuyée dans sa démarche par les sollicitations de son mari lui-même. »

Du reste, la pieuse invention de la femme de Maxime avait eu déjà, dans le même siècle, des antécédents. Ainsi, en Perse, durant la persécution de Sapor, une femme riche et vertueuse, nommée Jazdundecte, s'était chargée de nourrir cent vingt chrétiens, emprisonnés à Séleucie; puis, ayant appris le jour de leur exécution, elle leur avait fait, la veille, préparer un grand festin, et les avait servis elle-même à

table. Avant elle, une femme plus illustre encore, une impératrice, comme celle de notre histoire, avait donné au monde cet exemple de l'humilité chrétienne. Sainte Hélène, mère de Constantin, lors de son pèlerinage à Jérusalem, avait fait quelque séjour en Palestine. Entre autres marques de sa piété, elle rendit ce grand honneur aux vierges consacrées à Dieu. Les ayant toutes assemblées et fait asseoir sur plusieurs nattes, elle les servait à table, tenant elle-même l'aiguière sur le bassin pour leur laver les mains, apportant les viandes, versant le vin et leur présentant à boire. La sainte était alors octogénaire.

Pour notre saint, il quitta Trèves après avoir sans nul doute obtenu les grâces qu'il s'était chargé de demander à l'empereur. Passant de nouveau par Toul, il se rendit encore au tombeau de saint Mansuet, que, du reste, il visita toutes les fois qu'il vint dans ce pays. N'entendant plus la voix de la défunte, qui lui avait précédemment demandé ses prières, il rendit grâces au Créateur. On conserva longtemps dans l'église de l'abbaye de saint Mansuet, près Toul, la pierre sur laquelle saint Martin s'était agenouillé. On la montrait aux pèlerins comme un monument qui attestait à la fois la piété de saint Martin et l'antiquité du culte de saint Mansuet. Elle portait une inscription exprimant que saint Martin était venu à Toul et avait prié au tombeau de saint Mansuet [1]. Ces deux dernières particularités nous paraissent suffisamment établies. Quant à celle de la religieuse, relatée par un auteur du IXe siècle, elle pourrait bien n'être qu'une reproduction altérée de la légende de sainte Vitaline.

En revenant de Trèves, Martin rencontra une vache que le démon agitait et qui, ayant abandonné son troupeau, se

1. Act. SS. 3 Sept., Vit. S. Mansueti.

tait furieuse sur les personnes : déjà, dans ses écarts malisants, elle en avait blessé un grand nombre. Comme elle pprochait de nous, dit Gallus [1], les gens qui la suivaient de loin nous crièrent de prendre garde. Mais elle n'était plus qu'à une faible distance, montrant sa rage dans ses yeux menaçants. Martin élève la main et lui ordonne de s'arrêter. A l'instant elle demeure immobile ; Martin voit alors un démon assis sur le dos de l'animal. D'un ton courroucé : « Éloigne-toi de cette bête, méchant, lui dit-il, et cesse de tourmenter cet animal innocent. » L'esprit malin obéit et se retire. Délivrée de son sinistre cavalier, la génisse eut assez d'instinct pour comprendre le bienfait qu'elle avait reçu : elle vient se coucher aux pieds du saint qui lui a rendu le repos ; sur l'ordre de Martin, elle regagne ensuite son troupeau et s'y mêle aussi tranquille qu'une brebis. Nous voyons ici que le saint avait fait ce voyage et sans doute aussi les autres accompagné de plusieurs de ses disciples.

Toute l'histoire de ce dernier voyage du saint à Trèves se rattache à l'année 386, qui correspond à la soixante-dixième de son âge. La prédiction qu'il avait faite à Maxime s'accomplit deux ans plus tard [2].

L'impératrice Justine, la même qui avait jadis indisposé Valentinien Ier contre saint Martin, avait aussi deux fois persécuté et maltraité saint Ambroise. Néanmoins elle le pria d'aller trouver Maxime. Ambroise accepta l'ambassade, dont le but était de demander le corps de Gratien et de confirmer la paix. C'était à l'époque même où saint Martin se trouvait à Trèves pour la dernière fois. Saint Ambroise, de la cour de Maxime, avait mandé à Valentinien d'être bien en garde

1. Dial. 2, n. 9.

2. Socrat., l. 5, c. 11, 12 et 14.—Théodor., liv. 5, c. 12 et 108.

contre un homme qui couvrait la guerre sous une apparence de paix. Les courtisans trouvèrent que l'évêque n'avait point assez de souplesse pour un diplomate. Un d'entre eux, nommé Domninus, principal ministre de Valentinien, qu'on regardait comme un profond politique, s'offrit de renouer la négociation et de la conduire à bonne fin. Maxime le reçut à bras ouverts, le combla d'honneur et de présents, accepta toutes ses propositions et lui offrit même un corps de troupes pour aider Valentinien contre les Barbares. Domninus, accompagné de ses auxiliaires, revenait triomphant à travers les Alpes, lorsque Maxime, qui le suivait sans bruit, parut tout à coup en Italie avec une armée formidable dont ses prétendus auxiliaires n'étaient que l'avant-garde, et marcha sur Milan. Valentinien surpris n'a que le temps de se sauver à Aquilée. Bientôt même, ne s'y croyant pas en sûreté, il s'embarque avec sa mère et gagne Thessalonique pour y trouver un asile sous la protection de Théodose, auquel il fait savoir à Constantinople l'extrémité où ils sont réduits. Maxime demeurait ainsi maître de l'Italie et de l'Afrique. Les païens se déclarèrent pour lui avec empressement. Le fameux Symmaque prononça un panégyrique en son honneur. La première partie de la prédiction de saint Martin était donc accomplie : la seconde pesait sur la tête du vainqueur.

Théodose ne se fit pas attendre à Thessalonique. Là il tint conseil sur le parti qu'il devait prendre. Tous les avis allaient à tirer de Maxime une prompte vengeance. Théodose, plus que personne, était touché du sort déplorable des deux empereurs, l'un son bienfaiteur, et l'autre son beau-frère ; car dès l'année précédente, il avait épousé, en secondes noces, Galla, sœur de Valentinien. Mais comme la saison ne permettait pas de commencer la guerre, il crut à propos d'amuser Maxime par des espérances d'accommodement. L'hiver se passe

donc en négociations infructueuses. Bientôt après, Théodose s'avance avec promptitude en Pannonie et y défait en deux batailles les troupes de Maxime plus nombreuses que les siennes. Il passe les Alpes sans obstacles et s'arrête à trois milles d'Aquilée. Ses troupes y entrent sans éprouver de résistance et y surprennent Maxime, occupé à distribuer de l'argent aux soldats qui lui restent, tant il est peu instruit des mouvements de Théodose. On le jette à bas de son tribunal, on lui arrache son diadème, on le dépouille des vêtements impériaux; puis les pieds nus, les mains liées derrière le dos, il est conduit au camp du vainqueur. Il paraît devant Théodose et Valentinien. Théodose lui adressa quelques reproches, mais d'un air où la compassion avait plus de part que la colère. Il paraissait touché de l'état déplorable où il voyait Maxime : il détournait la vue et changeait de couleur, balançant entre la clémence et la justice. Les soldats s'en aperçoivent, enlèvent Maxime de sa présence et lui tranchent la tête hors du camp. C'était le 28 juillet 388; Maxime avait régné environ cinq ans, depuis la mort de Gratien. Le comte Arbogaste, envoyé en Gaule par Théodose, prit, quelques jours après, le jeune Victor, fils de Maxime, associé par son père à l'empire, et lui ôta la vie. Du reste, Théodose accorda une amnistie générale. Il prit soin de la mère et des filles de Maxime, et leur assigna des pensions pour subsister avec honneur. Maxime est représenté, dans plusieurs de ses médailles, tenant en main le labarum, avec cette légende : *Magnus Maximus, restitutor Reipublicæ.* Aquilée, où il fut pris, possédait alors un clergé qui, conduit par saint Valérien, passait pour une assemblée d'anges et de bienheureux. L'impératrice Justine mourut cette même année, toujours obstinée dans son erreur. Après la mort de Maxime il n'y eut plus d'empereur à Trèves, qui devint la résidence du préfet des Gaules.

Après le même événement, le pape Syrice condamna expressément la conduite de l'évêque Ithace dans la poursuite des priscillianistes, et régla les conditions auxquelles priscillianistes et ithaciens devaient être reçus à la communion de l'Église. Pour ce qui est d'Ithace en personne [1], non-seulement il fut déposé de l'épiscopat et excommunié, mais encore envoyé en exil où il mourut deux ans après. Dans un concile, tenu à Milan, l'année suivante, et où les évêques des Gaules se trouvèrent, on confirma la condamnation d'Ithace et de ses partisans, prononcée par saint Syrice et saint Ambroise. Son confrère Idace, appelé aussi Nardace, quoique moins coupable, se démit lui-même de l'épiscopat, acte qui eût fait croire à son bon sens s'il n'eût essayé plus tard de remonter sur son siége. La condamnation d'Ithace ne donna pas la paix à l'église des Gaules. La querelle soulevée par sa conduite fut pendant plusieurs années encore un sujet de division et de trouble. Quant aux priscillianistes eux-mêmes, ils exercèrent le zèle et la patience de l'Église jusqu'au VI[e] siècle, où fut assemblé contre eux le concile de Brague.

1. Sulp. Sev., Hist. Sacr., l. 2, n. 64.

FIN DE LA QUATRIÈME ÉPOQUE.

CINQUIÈME ÉPOQUE

CHAPITRE XIX.

SAINT MARTIN ENSEVELIT SAINT LIBOIRE, ÉVÊQUE DU MANS.

De retour dans son monastère, le saint y retrouva les douceurs de la retraite. Toutefois il n'en jouit pas longtemps. Car, la même année, il fit encore un voyage hors des limites de son diocèse. La charité qui guidait toutes ses démarches fut encore le principe de celle-ci.

Le siége épiscopal du Mans était alors occupé par saint Liboire[1]. Il était Franc de nation. Dès sa jeunesse il s'était consacré à Dieu, en entrant dans l'état clérical. Orné de toute sorte de vertus, il avait surtout une sensible compassion pour les pauvres et les malades, envers lesquels il

1. Acta SS., 23 juill. Vit. S. Liborii.

exerçait la miséricorde avec beaucoup de tendresse. Il eut, dit son histoire, une étroite familiarité avec saint Martin de Tours. Comme voisins, ils se visitaient souvent. Liboire était le confident des projets de Martin, recevait souvent sa bénédiction et profitait de ses conseils salutaires. Après avoir gouverné son diocèse quarante-neuf ans, il fut atteint d'une fièvre lente qui, le minant peu à peu, lui fit connaître que son heure approchait. Dieu lui ménageait une dernière consolation. Au milieu de ces mystérieux entretiens avec les anges dont il jouissait tous les jours, saint Martin, que la légende appelle ici cet unique visiteur des pauvres du Christ, reçut l'ordre d'aller à la cité des Cénomans visiter le Seigneur malade. Faisant réflexion que par cette maladie du Seigneur il fallait entendre celle d'un de ses membres, dont lui-même doit dire au Jugement : J'étais malade et vous m'avez visité, Martin se mit aussitôt en route. Il était, comme de coutume, accompagné de ses disciples dont la sainteté faisait mieux ressortir la sienne. En chemin il apprit que c'était saint Liboire qui se mourait. Il marchait donc préoccupé de la pensée d'ensevelir son confrère et de lui chercher un digne successeur. Il arrive ainsi près d'un faubourg de la ville. Là, il voit un homme qui, tout en bêchant sa vigne avec ardeur, chantait des hymnes et des psaumes. En effet, il était clerc et sous-diacre. Dieu, à ce moment, révèle au saint que c'est là celui qui doit succéder à l'évêque du Mans. Descendant alors de dessus son âne, il s'arrête et l'envoie chercher. Celui-ci s'avance, sa bêche à la main, la tête couverte de poussière, aux pieds des chaussures tout usées. Quand il est près de lui : « Salut à notre pontife, dit le saint ; bénis-moi, seigneur Victor[1]. » S'inclinant jusqu'à terre :

1. Acta SS., 1er sept., Vit. S. Vict.

« Béni sois-tu, mon seigneur, répond Victor, et bénie s ta parole, toi qui daignes tenir un pareil langage à un pau homme tel que moi.

—Faut-il m'exprimer plus clairement? poursuit Marti l'honneur de l'épiscopat t'est réservé. » Victor ne savait s saint parlait sérieusement ou voulait plaisanter. Il lui donc : « Qu'en tout temps ton âme se délecte pleinement d la joie et la gaieté, pour moi je m'en retourne. » Alors, le sa l'arrêtant, lui ôta sa bêche et lui donna, dit la légende soutien sur lequel les prélats ont coutume de s'appuyer priant, c'est-à-dire la crosse. Ensuite il l'emmena avec l en grande hâte, l'espace de cinq cents pas qui les sépa encore de la ville, et ils allèrent visiter saint Liboire.

Notre saint trouva le malade à l'extrémité et cepend couché sur la cendre, vêtu d'une haire, chantant les psaum enfin tout occupé de la joie du ciel où il devait aller. Ma s'approche de lui et le tient un instant étroitement embras Sa vue remplit Liboire d'une joie ineffable. Mais ici, dit légende, il faut renoncer aux paroles. Car, qui pourra exprimer dignement combien divins, combien spirituels e célestes furent leurs entretiens, avec quelle allégresse ils se virent l'un l'autre, avec quel sentiment leurs âmes purent supporter une séparation momentanée? Tous deux, en effet, étaient de très-excellents chefs des soldats du Christ, tous deux s'étaient illustrés par maint triomphe sur le diable. Toutefois, l'un était alors sur le point de recevoir sa récompense éternelle, l'autre devait l'attendre quelque temps et combattre encore pour le camp de Dieu. Notre saint administra les sacrements au moribond, ou, comme dit la légende, lui donna le suprême et premier conseil de la vie; puis le baiser de paix en signe d'adieu et sa bénédiction. Saint Liboire expira doucement entre les bras de son ami, le

23 juillet de l'an 386. Il avait présidé depuis la dernière année de Constantin, jusqu'à la septième du grand Théodose. Saint Martin l'ensevelit avec l'honneur convenable et les prières accoutumées, dans l'église du Pré, située au bord de la Sarthe, auprès de ses prédécesseurs saint Thuribe et saint Pavace. Le fait de la sépulture de saint Liboire, par saint Martin, est rapporté par quatre légendes différentes.

Les funérailles terminées, notre saint se hâta de retourner à la ville, où, le lendemain, Victor se cacha. Martin convoqua dans l'église tout le peuple qui s'était rassemblé en foules innombrables pour les obsèques de Liboire, et qui témoignait par des torrents de larmes son amour pour son pasteur défunt. Il les console par des instructions pleines d'une sainte doctrine, ensuite il prie très-longtemps. Sa prière achevée, il dit au peuple : — Nous ne voulons pas, en quittant cette ville, la laisser dans le désordre. Il nous faut auparavant, par le moyen de votre élection, procurer à votre évêque un successeur qui puisse porter avec éclat la dignité pastorale. » Les assistants répondent : « Tout ce que tu jugeras à propos de faire, fais-le, car le Seigneur est avec toi. » Alors, le saint posant sa main sur Victor qu'on a ramené près de lui. «Voilà, dit-il, celui que le Seigneur a choisi pour succéder à saint Liboire. — Comment, répond Victor, cette parole pourra-t-elle s'accomplir ? Je suis marié et j'ai un enfant. » En effet, la loi de la continence pour les sous-diacres n'était pas encore promulguée ou observée partout dans l'église latine. On envoie sur-le-champ des messagers à la femme de Victor pour la faire venir. Maura, c'était son nom, arrive en grande hâte, et se prosterne devant le saint.

« Femme, lui dit Martin, veux-tu que ton mari devienne pontife de la ville du Mans?» Tout épouvantée : «Je ne suis pas digne, mon seigneur, répond-t-elle, que mes yeux voient les

merveilles du Très-Haut. — Cependant, reprend le saint, si la chose avait lieu que voudrais-tu faire après? — Si je suis assez heureuse, répond Maura, pour être témoin de ce prodige, mon mari deviendra pour moi comme un frère; moi, je ne serai plus pour lui qu'une sœur, et notre unique pensée sera de servir le Seigneur. » Satisfait de ce langage, notre évêque fait asseoir Victor dans la chaire et s'adressant au peuple : « Voici, dit-il, le souverain pasteur, assis au lieu de sa dignité. C'est là le grand prêtre que le Seigneur a choisi, aimez-le, chérissez-le, car le Seigneur est avec lui. » Saisi de respect à ces paroles, le peuple se prosterne devant Martin en disant : « La divine Puissance a daigné nous donner un souverain pasteur capable de soutenir son œuvre. Qu'il soit vraiment pour nous un père et un pasteur. Nous, soyons-lui soumis et aimons-le comme nous-mêmes. » Alors, l'évêque de Tours bénit Victor de la bénédiction du ciel et lui conféra la dignité pontificale. Quand Maura sut ce qui était arrivé elle fut remplie d'une grande joie et dit au saint : « Fais descendre le voile sur ma tête, pour que je plaise au Christ; qu'un esprit droit vienne habiter dans mon cœur et que ta main sacrée me lave de mes souillures. — Que le Seigneur, lui répondit-il, accomplisse ton désir; » et il fut fait ainsi. Après avoir reçu la bénédiction qu'elle avait demandée, elle se prosterne encore aux pieds de Martin : « Seigneur, dit-elle, je demande que mon fils soit baptisé de ta main, qu'il devienne ton fils spirituel et te serve tous les jours de sa vie; car il touche à sa dixième année. »

Le pontife, plein de grande joie, ordonne qu'on lui amène l'enfant. Quand celui-ci fut au milieu de l'assistance, Martin le baptisa, lui rendit témoignage et le nomma Victure, pour rapprocher son nom de celui de son père. Ensuite, il lui donna le baiser et pria pour lui. «Père du Ciel et de la terre, dit-il,

donne à cet enfant une longue vie. Accorde-lui, Seigneur, l'intelligence, la science, la sagesse, la modération, la charité, la chasteté, la sobriété, la subtilité, l'humilité, parce que tu donnes ta grâce aux humbles et résistes aux superbes. Répands sur lui la bénédiction céleste, pour que, quand son père aura terminé ses jours, il reçoive l'honneur de sa dignité et que tu lui permettes de juger le peuple de son père. » Les assistants dirent : « Ainsi soit-il. » Ensuite, les deux pontifes communiquèrent ensemble et se dirent adieu ; car notre évêque avait hâte de retourner à sa ville de Tours; mais il voulut que le jeune Victure vînt avec lui.

Ici nous allons, sous toutes réserves, donner place au récit d'une autre légende que nous avons déjà citée dans les commencements de cette histoire. C'est celle de l'ancien écuyer de Martin, nommé Démétrius, que celui-ci avait jadis laissé à l'armée.

Après la mort de l'empereur Constance, il était parti pour Rome où il avait reçu les saints ordres. Se ressouvenant alors de son maître, il avait résolu de tout endurer, jusqu'à ce qu'il l'eût trouvé. Arrivé à Tours, il demande saint Martin. On lui dit qu'il est allé au Mans, pour les funérailles de saint Liboire. De son côté, Martin menant avec lui, comme nous l'avons vu, le fils de Victor, se dirigeait vers Angers. Chemin faisant, il s'arrête dans une forêt ; là, il a révélation que son disciple est venu le chercher et se trouve aux Forges à fer de Vaisdré. Il part donc le lendemain de grand matin de ce lieu avec Victure pour revoir son cher Démétrius qui, la nuit suivante, rêvait que saint Martin était à sa recherche. Ils se rencontrent enfin, et l'évêque dit à son disciple : « Toute cette nuit j'ai marché pour te trouver. » En effet, il avait marché un jour et une nuit dans la forêt pour découvrir le lieu des Forges. Ensuite, tous deux ensemble

louèrent Dieu en chantant des hymnes. Saint Martin donna sa bénédiction à Démétrius, puis Martin, Démétrius et Victure prièrent pour toute l'Église chrétienne en récitant les psaumes de la pénitence. Le lendemain qui était le samedi, en cheminant au matin dans la forêt, ils trouvent un assez beau temple dédié à Jupiter Olympien. Ils y pénètrent. Un homme, nommé Alapius, y sacrifiait en ce moment un bouc à Jupiter, pour sa fille qui était possédée. A peine les saints ont-ils paru dans le temple, que l'idole de Jupiter dit par trois fois : «Je n'ai plus aucune puissance, à cause de ces saints personnages ;» puis elle tombe à terre. L'idole d'Isis prononce les mêmes paroles et tombe aussi. En même temps un grand coup de tonnerre se fit entendre et la terre trembla. Tous ceux qui étaient dans le temple se crurent perdus. Alors l'évêque : « Si vous voulez, leur dit-il, croire en notre Dieu qui est Jésus-Christ, je vous délivrerai de ce péril.— Nous croyons en lui, répond-on de toutes parts, si tu nous délivres.» Le saint leur commande à tous de crier à haute voix : «Dieu tout-puissant, aie pitié de nous, par les mérites de Jésus-Christ, ton fils. » Ils le font, et aussitôt l'orage s'apaise. Saint Martin se met de suite à les catéchiser. Puis il ajoute : «Je suis venu ici, par l'ordre de Jésus-Christ, pour vous tirer de l'erreur où vous êtes au sujet de vos fausses divinités. Incapables de vous rendre aucun service, elles ne peuvent que nuire aux corps et aux âmes. Pour vous montrer qu'au contraire rien n'est impossible au nom de Jésus-Christ, je commande maintenant en ce nom, aux sept démons qui sont dans le corps de cette fille, d'en sortir sur-le-champ. »

Aussitôt, la jeune fille délivrée se jette aux pieds du saint, confessant hautement que Jésus-Christ est fils de Dieu, tout-puissant et éternel. Cependant les habitants de ce lieu ayant reconnu que toutes ces choses étaient faites au nom de Jésus-

Christ demandèrent à l'évêque la grâce du baptême. Celui-ci ne les voulut pas baptiser dans le temple parce qu'il était consacré à Jupiter et souillé par le sang du bouc immolé à l'idole. Il les mena derrière cet édifice, mais il n'y trouva point d'eau. Voyant donc une grande pierre, il s'agenouille dessus en pleurant et regardant le ciel : « Seigneur Jésus-Christ, dit-il, je te rends grâce, parce que tu m'exauces toujours. Exauce-moi encore à cause de ce peuple qui m'entoure. Montre-leur que c'est toi qui m'as envoyé. » Le saint pria encore assez longtemps tout bas. Bientôt on le voit tout environné d'une clarté si vive qu'à peine peut-on le regarder. Il se relève ensuite, et de son bâton frappe trois fois la pierre qui se perce d'outre en outre et laisse jaillir une eau claire et abondante. S'agenouillant de nouveau sur cette pierre où se voit encore l'empreinte de ses genoux, il puisa de l'eau avec la main et baptisa tous ceux qui étaient présents, c'est-à-dire deux mille quatre cents personnes, tant hommes, que femmes et enfants. Il but aussi de cette eau.

Ce récit est appuyé sur la tradition du pays. « Il est très-certain, nous écrivait-on naguère, que saint Martin est venu dans notre paroisse, qu'il a fait naître de la pierre qu'on voit encore la source qui est auprès de notre église, et que ce miracle a donné à notre localité le nom de Fontaine-Saint-Martin, qu'elle porte actuellement. » Dans les environs du village, avons-nous lu dans un journal de la même province, on trouve des voies attribuées aux Romains et remplies d'antiques scories, des forges à bras, des monnaies romaines, des vases et des débris de constructions gallo-romaines. La légende semble donc mériter quelque confiance, quand elle rapporte que la Fontaine-Saint-Martin se nommait d'abord les Forges-de-Vaisdré, et qu'on y voyait un temple en l'honneur de Jupiter-Olympien. Saint Martin, ajoute la légende, com-

à Démétrius de demeurer dans cette forêt pour admi- les sacrements, et annoncer la parole de Dieu. Le ɛureux Démétrius est encore aujoud'hui honoré par la ion populaire, comme le premier pasteur du village de ɔntaine-Saint-Martin. Il doit donc y avoir quelque vérité s cette légende ; mais nous n'oserions en garantir tous les ails. Car l'unique source où nous les ayons puisés est un nuscrit français, de deux cents ans au plus, qui nous a été mmuniqué.

Reprenons la légende plus authentique de saint Victure.

Au bout de trois jours, les deux voyageurs, l'évêque et l'enfant, arrivèrent au bord de la Loire. Là, le saint voit un aveugle qui voulait passer le fleuve pour aller demander l'aumône. «Mon fils, dit-il à Victure, va trouver cet homme : lave-lui le visage et les yeux avec l'eau de la Loire. Puis, dis-lui de venir ici, près de moi. » L'enfant obéit : « Ami, dit-il au mendiant, le seigneur, père et pontife Martin t'invite à venir à lui. — Comme je suis aveugle, répond le malheureux, si tu ne me prends par la main, je ne pourrai te suivre. — Auparavant, reprend l'enfant, je vais te laver le visage et les yeux avec l'eau de la Loire, après quoi, tu viendras. » Il trempe donc ses mains dans l'eau, et lui touche le visage et les yeux. Aussitôt les yeux de l'aveugle s'ouvrent : il voit le ciel, la terre, les eaux, enfin tout ce qu'il veut. Rempli d'une joie extrême : « Je te rends grâces, dit-il à haute voix, Dieu du ciel et de la terre, d'avoir voulu que, par le ministère de l'enfant qui m'a été envoyé, mes yeux fussent éclairés. » Courant ensuite à l'évêque, il se prosterne à ses pieds : « Seigneur, lui dit-il, si mes yeux, jadis plongés dans la nuit, ont mérité de voir la lumière, c'est à toi que je le dois. Car cet enfant couronné et vêtu de blanc, qui m'a ordonné de venir vers toi, a lavé mes yeux de sa main sainte, et j'ai vu. »

Victure, comme nouveau baptisé, portait des habits blancs et une couronne selon l'ancienne coutume de l'Église. Le pauvre se mit ensuite à crier immodérément. « Homme, lui dit le saint évêque ne parle pas davantage, calme-toi, et viens ici. Monte dans ce bateau avec moi, et nous passerons l'eau ensemble. » Arrivés à l'autre bord, ils se rendent à Tours. Le pauvre demeura trois jours et trois nuits auprès de Martin. Durant ce temps, tout ce qu'il désira manger lui fut servi par la main empressée de l'enfant. Ensuite, suffisamment repu et vêtu d'habits convenables à un pauvre, il se remit en route avec joie.

Pour Victure, on le vit bientôt croître dans l'œuvre de Dieu ; car il pensait continuellement au Seigneur, et mettait un grand zèle à exécuter tout ce qui lui était enjoint par les vieillards. Martin le chérissait donc et le traitait avec un amour paternel, au point de ne le laisser jamais s'éloigner de sa présence. Quand il le vit instruit dans les lettres, parfait en toutes choses, et s'attachant à Dieu de toutes ses forces, il n'hésita pas à lui conférer la dignité de clerc, et lui coupa la chevelure de ses propres mains. Décoré de ce premier signe du sacerdoce, Victure se réjouit à la fois de l'honneur qu'il recevait, et des bonnes grâces du pontife, dont cette faveur était le gage. Aussi, s'appliqua-t-il plus que jamais à lui rendre toutes sortes de bons offices. Cependant, le saint l'instruisait et le catéchisait, le reprenait, le châtiait et l'avertissait. Il l'excitait à la foi la plus vive, même à celle des miracles, et le formait aux œuvres apostoliques. En effet, venait-on demander une grâce à l'évêque : sur la permission ou l'ordre du pontife, Victure partait, et ses prières ne tardaient pas à rendre la santé au malade. Lorsque, soit pour réprimer l'hérésie, soit pour défendre le nom chrétien ou distribuer des aumônes aux pauvres, le saint montait sur son

âne, et parcourait des contrées diverses, Victure le suivait à pied, prêt à lui rendre les services nécessaires. Pendant les veilles et les prières, l'enfaut se tenait attentif devant le saint, et ne manquait jamais, toutes les nuits, d'assister à la psalmodie, pour servir ceux qui chantaient.

La gracieuse légende de saint Victure paraît avoir été écrite par quelque auteur contemporain.



CHAPITRE XX.

SAINT MARTIN REÇOIT LA VISITE DE SULPICE SÉVÈRE.

Notre saint reçut, vers cette époque, une visite qui devait avoir pour lui de bien douces et bien glorieuses conséquences. Mais il nous faut reprendre les choses de plus haut.

Nous avons parlé de saint Paulin de Nole. Il avait épousé une Espagnole, nommée Therasia, qui lui avait apporté de grands biens, mais se distinguait surtout par son mérite personnel et sa piété. Il s'était fait un grand nombre d'amis en Italie, en Espagne et dans les Gaules, et avait déployé, durant l'espace de quinze ans, ses rares talents et sa merveilleuse capacité pour l'administration des affaires, tant publiques que particulières. La mort d'un frère, les révolutions politiques qui suivirent le meurtre de Gratien, et plus encore ses entretiens avec saint Delphin, saint Victrice, saint Ambroise, saint Martin lui avaient donné le goût de la retraite. Encou-

ragé par sa femme, il s'était retiré avec elle dans une petite terre qu'ils avaient en Espagne, où ils s'occupaient uniquement de leur sanctification. Ils eurent un fils, qui mourut huit jours après sa naissance. Depuis ce temps, ils s'étaient engagés, d'un mutuel consentement, à vivre dans la continence.

Enfin, Paulin résolut de renoncer au sénat, au monde, à sa patrie, à ses biens, à sa maison, pour faire profession de la vie monastique. Ayant donc vendu ses biens et ceux de sa femme, unie à lui dans le même sacrifice, il en distribua l'argent aux pauvres. Il ouvrit ses greniers et ses celliers à tous venants. Non content des pauvres de son voisinage, il en appelait de toutes parts pour les nourrir et les vêtir. Il racheta une infinité de captifs et de pauvres débiteurs réduits à l'esclavage faute d'avoir de quoi payer leurs dettes.

Une telle conduite lui mérita et les éloges des saints et la censure des gens du monde. Ces derniers traitèrent de folie sa piété : les riches l'abandonnèrent, ses esclaves, ses affranchis, ses frères lui refusèrent tout service. Il souffrit leurs mépris avec générosité. Rien ne put obscurcir dans son âme les lumières que lui avait communiquées son commerce avec les saints et en particulier avec l'évêque de Tours. Les reproches mêmes de l'amitié échouèrent devant sa résolution.

Ausone, son maître, qui était chrétien, mais tout juste ce qu'il fallait pour n'être pas un païen, se plaignit de son changement à lui-même par plusieurs lettres en vers. Une de ces pièces nous apprend combien les possessions du jeune Paulin étaient considérables, puisque Ausone y déplore de voir partager entre cent personnes différentes les royaumes du vieux Paulin, son père. Le saint répondit à ces épîtres par plu-

sieurs petits poëmes d'une urbanité exquise, où il s'efforce d'éclairer les préjugés mondains du professeur gaulois. Ainsi, Ausone accusait son changement de légèreté et même d'impiété. « N'appelle pas impie ni oisif, lui répond son élève, celui qui ne s'occupe que de Dieu, qui met toute sa confiance en lui et ne pense qu'à lui plaire. Puis donc que tu m'aimes, pardonne-moi si je fais ce qui m'est utile; félicite-moi si je vis comme je dois. » Ailleurs, Paulin l'assure que sa conversion à Dieu ne fera que rendre plus intime leur ancienne amitié. Du reste, il renonça aussi à la poésie profane, et s'il s'occupa encore de vers, ce ne fut que pour traiter des sujets pieux. Il est un des fondateurs de cette poésie chrétienne qui, espérons-le, ne sera pas toujours exilée de nos écoles modernes.

Le dessein de Paulin, en renonçant au monde, était d'aller passer le reste de ses jours dans une solitude près de Nole. Mais le peuple de Barcelone, édifié de la pureté de ses mœurs, se saisit de lui dans l'église, le jour de Noël, et le fit ordonner prêtre. Quoique saint Paulin n'ait pas été, à proprement parler, disciple de saint Martin, il semble néanmoins avoir beaucoup profité de ses relations avec lui, se l'être proposé pour modèle, et lui avoir voué une admiration toute particulière.

Il avait un ami plus jeune que lui, nommé Sulpice Sévère, dont la famille était également noble et riche. L'étude des lettres avait aussi occupé ses premières années. Devenu capable d'une application sérieuse, Sulpice s'était mis à lire les auteurs du siècle d'Auguste, pour se former le style : il en profita si bien qu'on le prendrait pour l'un d'eux. Ayant fréquenté le barreau dans un âge où l'on ne se fait point encore de réputation, il n'avait pas tardé à effacer tous ceux qui couraient la même carrière. Enfin, il s'était uni à une femme de famille

consulaire qui lui avait apporté de grands bie
l'homme que la gloire de saint Martin attirait au
Marmoutier. Laissons-le parler lui-même [1].

« Ayant, dit-il, entendu parler de la foi, de
miracles de Martin, nous brûlames du désir de
entreprîmes dans cette vue un pèlerinage bien
cœur. Or, on ne saurait croire, avec quelle hun
bonté il me reçut à cette époque, se félicitant be
réjouissant dans le Seigneur, d'avoir été asse
nous, pour que le désir de lui rendre visite r
entreprendre ce voyage. Misérable que je suis!
l'avouer. Lorsqu'il daigna m'admettre à sa tal
nous offrit lui-même de l'eau pour laver nos mai
aussi, le soir, il nous lava les pieds, sans que je
la force de m'y refuser ou d'y opposer la moindr
car j'étais tellement accablé sous le poids de s
que j'aurais cru commettre un crime en ne se so
à tout. La nécessité de fuir les délices de ce
charges du siècle, si nous voulions, libres et d
le Seigneur Jésus, tel fut l'unique sujet de
avec nous. A ce propos, il nous citait le sul
donné à notre temps, par cet homme illustr
qui, renonçant à des richesses immenses, su
presque le seul de nos jours, sut, accompli
préceptes évangéliques. C'était là, nous
qu'il fallait suivre, c'était là le modèle
imiter. Bienheureux le siècle, témoin d'ur
foi et de courage! car, conformément à la dc
Paulin, qui possédait de grands biens, ava
aux pauvres toutes ses propriétés, montr

1. Vit. B. M., n. 14.

la possibilité de ce que, auparavant, on regardait comme impossible. Les paroles, les entretiens du saint évêque, quelle gravité, quelle dignité ils respiraient! Que son langage avait de solidité, de puissance, que sa parole était prompte et facile, quand il voulait résoudre les questions des Écritures! Beaucoup de gens, je le sais, sont incrédules sur ce point; aussi bien, j'en ai vu, qui refusaient de croire à mon propre témoignage. C'est pourquoi j'atteste Jésus et l'espérance commune à tous les chrétiens, que jamais d'aucune bouche je n'ai entendu sortir tant de science, tant de génie, un langage si correct et si pur. Au milieu des mérites de Martin, c'est, il est vrai, une bien faible louange. Toutefois n'est-il pas encore admirable, qu'à un homme illettré, cette grâce elle-même n'ait pas fait défaut! »

Désirant ardemment écrire la vie de saint Martin, Sulpice Sévère profita de son séjour auprès du saint, pour s'en instruire. Il l'apprit en partie, de l'évêque lui-même, l'interrogeant autant qu'on pouvait le faire, en partie de ceux qui en avaient été témoins, ou la connaissaient de toute autre manière.

Sulpice, sans avoir habité comme moine, le monastère de notre évêque, fut certainement et son disciple et son ami. Ainsi, Martin, l'homme illettré, donnait encore des leçons et inspirait de l'enthousiasme aux plus distingués littérateurs de son temps.

Cette qualification d'illettré, donnée, comme nous l'avons vu, à notre saint, par son admirateur passionné, saint Antoine l'avait déjà vengée en sa propre personne du mépris des faux sages. — Parmi ses visiteurs, s'étaient trouvés un jour des philosophes disposés à se moquer de ce qu'il n'avait pas étudié. Il leur dit : « Que vous en semble? Lequel est le premier le bon sens ou les lettres? Lequel est la cause de

l'autre?—C'est, répondirent-ils, le bon sens qui est le premier, et qui a trouvé les lettres.—Donc, reprit l'ermite, les lettres ne sont pas nécessaires à qui a le sens droit. » Les lettrés s'en allèrent surpris de la sagesse de cet ignorant; car, ajoute l'histoire, il n'était point agreste pour avoir vieilli dans la montagne, mais agréable et civil, et ses discours étaient asssaisonnés d'un sel tout divin. Saint Hilarion, son disciple, avait étudié avec succès les lettres à Alexandrie.

Mais qu'entendait-on alors par les lettres et les hommes lettrés? Un exemple nous le fait connaître.

Saint Basile, ami de saint Grégoire de Nazianze, avait étudié avec lui la rhétorique, la poésie, la philosophie, la dialectique. Il y avait joint l'étude de la géométrie et de l'astronomie, autant qu'il fallait pour n'être point inférieur aux plus habiles. Il avait fréquenté les écoles de Césarée, de Constantinople et d'Athènes. C'est après trente ans d'étude qu'ils quittèrent cette dernière ville. De tels hommes pouvaient passer pour lettrés. Saint Martin était réputé illettré parce qu'il n'avait point étudié les sciences profanes, mais seulement l'Écriture sainte et la doctrine ecclésiastique.

Quant à cette connaissance, à cette intelligence des saintes écritures, dans laquelle notre saint excellait, grand était, au IVe siècle, le zèle des chrétiens pour l'acquérir, grand était leur amour pour les textes sacrés. On s'écrivait d'un bout de l'univers à l'autre pour se demander l'explication de passages difficiles. C'est que le monde, dégoûté de la science humaine, s'était tourné de toute la force de sa lassitude vers la science divine. Ce mouvement plus marqué, ce semble, à cette époque, qu'à toute autre, était secondé par les travaux des hommes les plus éminents.

Le nom de saint Jérôme trouve ici sa place naturelle. Ses ouvrages sur l'Écriture lui avaient dès lors acquis une haute

réputation. Le pape Damase, qui vivait encore en 384, les lisait avidement, les transcrivait même, et pressait l'auteur d'en écrire d'autres, lui proposant diverses questions. En 385, c'est-à-dire environ deux ans avant l'époque où nous sommes arrivés de cette histoire, saint Jérôme était venu à Alexandrie pour y voir Didyme-l'Aveugle, et s'instruire auprès de lui, quoique lui-même eût déjà les cheveux blancs, et fût regardé comme un des plus savants docteurs de l'Église. Il lui proposa, durant un mois, ses difficultés sur toutes les Écritures, et ce fut à sa prière que Didyme composa trois livres de commentaires sur Osée, et cinq sur Zacharie, pour suppléer à ce qu'Origène n'avait pas fait. Et ce n'étaient pas seulement les prêtres et les docteurs que cet amour des Écritures possédait. Le simple peuple, les femmes mêmes en faisaient leur plus cher entretien. Comme les fidèles étaient habitués à l'ancienne Vulgate, la version de saint Jérôme éprouva plus d'une opposition. Dans une église où elle était lue, le peuple se mutina parce qu'il avait nommé courge et non pas lierre, la plante qui ombragea le prophète Jonas. Une des plus grandes occupations du saint docteur pendant son séjour à Rome, avait été de répondre aux dames romaines qui le consultaient sur l'Écriture.

Pour en revenir à Sulpice Sévère, après sa première visite à saint Martin, il retourna dans son pays. Là, il ne tarda pas à se conformer et aux exemples de son ami et aux instructions de celui qu'il avait dès lors pris pour maître dans la science des saints. Déjà son cœur s'éloignait peu à peu du monde. Un dernier coup vint briser ses derniers liens. Sa femme lui fut ravie par la mort. Il continua de vivre dans la plus parfaite intelligence avec sa belle-mère, qui était une chrétienne fervente et l'aimait comme son fils. Son sacrifice fut d'autant plus méritoire, qu'il était encore à la fleur de

son âge, car il n'avait guère plus de trente-cinq ans; et jouissait de l'estime générale. En se donnant à Dieu, il ne se dépouilla pas entièrement de ses grands biens; il se contenta d'en faire don à l'église en s'en réservant l'usufruit. Il employait, du reste, tous ses revenus en aumônes et autres bonnes œuvres, de sorte qu'il était moins le propriétaire de ses biens que l'économe de l'église et des pauvres. Son changement, qui lui attira la colère de son propre père, le rendit aussi l'objet de la risée et de la haine des méchants. Mais il n'en fut point ébranlé et se retira dans un village d'Aquitaine où il fit sa demeure d'une cabane. Ses serviteurs et ses esclaves qui l'avaient suivi, devenus ses frères et ses disciples, se consacrèrent avec lui au service du Seigneur. Ils couchaient sur la paille ou sur des cilices étendus par terre. Ils ne se nourrissaient que de pain bis, de légumes et d'herbes bouillies qu'ils assaisonnaient seulement d'un peu de vinaigre. C'est dans cette retraite que Sulpice écrivit en deux livres une histoire sacrée, autrement une histoire ecclésiastique depuis l'origine du monde.

Encore hommes du siècle, Sulpice et Paulin étaient amis intimes. Devenus saints l'un et l'autre, ils s'aimèrent avec encore plus d'affection. Outre les épreuves que le premier eut à subir de la part des hommes, il tomba aussi dans deux maladies dangereuses; saint Paulin lui apprit à supporter ses peines.

Depuis sa première visite à notre évêque, Sulpice, chaque année fit u: voyage à Tours, pour jouir de la vue, des exemples et des entretiens de saint Martin.

CHAPITRE XXI.

SAINT MARTIN FAIT UNE NOUVELLE VISITE DE SON DIOCÈSE.

Le saint fit vers ce temps une nouvelle visite de son diocèse. Sulpice Sévère était alors à Tours. Il raconte le fait suivant[1]. Suivant sa règle ordinaire et conformément à la coutume dès lors en vigueur chez les évêques de visiter leurs églises, Martin s'était rendu dans certaine paroisse de son diocèse. C'était vers le milieu de l'hiver. Les clercs de cette localité lui préparent un logement dans la sacristie de l'église. Sous le pavé inégal et déjà tout usé de cet appartement, ils placent un grand feu, — mots de l'historien qui semblent indiquer l'usage où l'on aurait été alors de pratiquer sous le pavé des chambres des espèces de fourneaux qu'on remplissait de charbons ardents, et qui servaient à y répandre le chaleur; — puis ces mêmes clercs font au saint

1. Sulp. Sev., ad Euseb.

un lit avec un grand amas de paille. Martin s'y étend pour dormir; mais la mollesse inaccoutumée de cette couche, qui flattait perfidement la nature, lui fait horreur. Car la terre nue, ou recouverte seulement d'un cilice, telle était sa couche habituelle. Indigné, comme si on lui eût fait injure, il jette de côté toute cette paille. Malheureusement, sans y prendre garde, il en amoncelle une partie sur le fourneau dont nous avons parlé; il se couche ensuite sur la dure, où, grâce à la fatigue du voyage, il ne tarde pas à s'endormir. Vers le milieu de la nuit, pénétrant à travers le pavé qui, comme on l'a dit, était rompu en plusieurs endroits, le feu prend à ces pailles desséchées. Martin s'éveille en sursaut. La surprise, l'imminence du danger, et principalement l'influence obstinée du diable qui voulait encore une fois le faire tomber dans ses piéges, tout cela lui enlève un moment sa présence d'esprit, et l'empêche de recourir, aussitôt qu'il le devrait, à la prière. Dans l'intention de se précipiter hors de la cellule, il se consume en longs et violents efforts sur le verrou qu'il a lui-même mis à la porte. Pendant ce temps l'incendie le gagne, et de si près, que le vêtement dont il est couvert est dévoré par le feu. Rentrant enfin en lui-même, il comprend que ce n'est pas dans la fuite qu'il doit chercher sa sauvegarde. Saisissant le bouclier de la foi et de la prière, l'esprit tout entier tourné vers le Seigneur, il se couche au milieu des flammes. Alors, ô puissance divine! le feu s'éloigne autour de sa personne. Ainsi, environné d'un cercle de flammes inoffensives pour lui, le saint priait. Accourus au pétillement et au fracas de l'incendie, les moines enfoncent la porte, écartent le feu et enlèvent du milieu des flammes, Martin que déjà l'on croyait entièrement consumé par un si long embrasement.

Plus tard, rapportant lui-même le fait à Sulpice Sévère,

il lui avouait en gémissant avoir été, dans cette circonstance, la dupe des artifices du démon. C'était lui qui, au moment de son réveil, avait ôté au saint la pensée de repousser le péril par la foi et la prière; enfin, tant qu'avaient duré son trouble et ses efforts pour sortir, le feu n'avait cessé de le molester. Avait-il recouru à la protection de la croix et aux armes de la prière; aussitôt les flammes qui l'entouraient s'étaient éloignées, et alors ces mêmes feux dont il avait éprouvé les terribles ardeurs s'étaient changés pour lui en une rosée rafraîchissante.

« Quiconque lira notre récit, ajoute l'historien, devra donc comprendre que si, pour Martin, ce danger a été une épreuve, il en est sorti victorieux. »

La ville d'Amboise n'était alors qu'une bourgade, une espèce de vieux château abandonné[1]. Un peu plus tard, elle était habitée par un grand nombre de frères: «Vous vous souvenez, dit Gallus à ses auditeurs, y avoir vu jadis une idole construite dans des proportions gigantesques. C'étaient des pierres d'un poli parfait dont la masse s'élevait en forme de tour, et se terminait par un cône. La beauté de cet ouvrage contribuait à entretenir la superstition dans le pays. Le bienheureux, qui ne l'ignorait pas, en avait souvent recommandé la destruction au prêtre Marcellus, établi en ce même lieu. Quelque temps après sa dernière recommandation, il revient à Amboise et trouve encore debout l'édifice profane. Il en fait des reproches au prêtre; celui-ci se défend : une troupe de soldats et tout l'appareil de la force publique suffiraient à peine pour renverser une telle masse; devait-on croire l'entreprise facile pour de faibles clercs et des moines exténués? Alors, Martin a recours à sa ressource habituelle; il passe

1 — Sulp. Sev.. Dial. 3, n. 9.

toute la nuit en prière. Au matin, un ouragan s'élève, l'édifice de l'idole est balayé jusque dans ses fondements. Le fait était attesté par Marcellus lui-même.

Voici un autre miracle[1] à peu près semblable. Il est raconté sous la garantie du témoin Refrigerius. Il y avait dans un autre endroit une colonne d'une masse énorme qu'une idole surmontait. Le saint avait résolu de l'abattre, mais il n'avait en son pouvoir aucun moyen d'y réussir. Suivant sa coutume, il a recours à l'oraison. Soudain, une colonne en quelque façon pareille à l'autre, tombe du ciel, heurte l'idole et réduit en poudre toute cette masse qui semblait indestructible. C'était donc peu pour notre évêque de faire en secret usage de la puissance du Ciel; il fallait encore que cette même puissance se montrât visiblement, et aux yeux même des hommes obéissant à Martin.

Nous pouvons rattacher encore à cette époque différents traits que l'historien annonce en ces termes: Il n'est pas hors de propos de rappeler même ses paroles familières, tout assaisonnées d'un sel spirituel[2].

Il voyait un jour une brebis nouvellement tondue. «En voilà une, dit-il, qui a rempli le précepte évangélique, elle avait deux robes, elle en a cédé une à qui n'en avait point ; vous aussi, vous devez agir de même.»

Une autre fois il vit un bouvier transi de froid et presque nu dans son vêtement de peau de bête. «Voilà, dit-il, Adam chassé du paradis, et qui, sans autre vêtement qu'une peau d'animal, est réduit à garder les pourceaux. Mais nous, dépouillons ce vieil Adam, qui demeure encore dans cet homme et revêtons-nous du nouveau.»

1. Sulp., Dial. 3, n. 10.

2. Dial. 2, n. 11.

Ainsi, l'Écriture sainte, dont il était nourri, jaillissait de sa mémoire en allusions gracieuses et austères à la fois, au contact des objets extérieurs. Dans le premier trait, il s'était rappelé cette parole du saint Précurseur : « Que celui qui a deux robes en donne une à celui qui en manque. » Dans le second, la vue du pâtre lui avait remis en esprit ce verset de la Genèse: « Le Seigneur Dieu fit à Adam et à sa femme des tuniques de peaux de bête et les en revêtit, et le Seigneur Dieu les fit sortir du paradis de volupté.» Puis ces autres, de la première épître aux Corinthiens: «Le premier homme, Adam, fut fait en âme vivante, et le dernier Adam en esprit vivifiant. Le premier homme, tiré de la terre, fut terrestre; le second homme venu du ciel est céleste. » Et ces autres de l'épître aux Ephésiens : « Il vous faut dépouiller votre ancienne manière de vivre, ce vieil homme qui se corrompt selon ses désirs égarés. Renouvelez-vous ensuite par l'esprit de votre âme, et revêtez-vous de l'homme nouveau qui a été créé selon Dieu dans la justice et la sainteté véritable. »

Le trait que nous avons maintenant à raconter demande quelques explications préliminaires.

Les erreurs de Priscillien, les désordres de ses adeptes qui outrageaient à la fois le mariage et la virginité, inspirèrent à notre saint une vive horreur dont il tâcha de pénétrer ses disciples. Du reste, ces doctrines putrides avaient déjà été celles de plusieurs hérétiques du même siècle.

Un certain Eustathe, avec ses sectateurs, sous prétexte de mener une vie plus parfaite, condamnaient le mariage, et disaient qu'une femme vivant avec son mari ne peut être sauvée. Ils embrassaient la virginité ou la continence, non pour la beauté de la vertu, mais par horreur pour le mariage et insultaient aux gens mariés. En conséquence, les femmes abandonnaient leurs maris et s'habillaient en hommes. Les

parents délaissaient leurs enfants, sans prendre soin de leur nourriture ni de leur éducation ; les enfants quittaient leurs parents sans leur rendre l'honneur qu'ils leur devaient.

Le concile de Gangres avait, en 324, condamné les erreurs d'Eustathe.

Plus tard, pendant que saint Jérôme entretenait à Rome avec l'amour de la virginité, celui des saintes lettres, un certain Helpidius, disciple obscur de l'arien Auxence, y fit un livre où il prétendait tirer de l'Écriture des preuves contre la perpétuelle virginité de la Mère de Dieu. Passant à la thèse générale, il soutenait, par un excès opposé à celui d'Eustathe, que la virginité n'a aucun avantage sur le mariage. Saint Jérôme se laissa persuader d'y répondre et montra clairement qu'il n'y a rien dans l'Écriture qui ne favorise la créance établie dans l'Église. Il releva ensuite la virginité, mais sans blâmer le mariage.

Enfin, vers le temps où il condamnait Ithace, le pape saint Sirice condamna aussi l'hérétique Jovinien. Cet homme avait passé les premières années de sa vie dans les austérités de la vie monastique, jeûnant, vivant de pain et d'eau, marchant pieds nus, portant un habit noir et travaillant de ses mains.

Mais, sortant de son monastère qui était à Milan, il se rendit à Rome. Là, il commença de semer ses erreurs. Il disait, entr'autres choses, que les vierges n'ont pas plus de mérite que les veuves ou les femmes mariées si leurs œuvres ne les distinguent d'ailleurs. Pour lui, il était vêtu et chaussé proprement, portait des étoffes blanches et fines, du linge et de la soie. Il se frisait les cheveux, fréquentait les bains et les cabarets, aimait les jeux de hasard, les grands repas, les mets délicats et les vins exquis. Aussi, y paraissait-il à son teint vermeil et à son embonpoint. Plusieurs personnes, après avoir vécu longtemps dans la continence et la mortifi-

cation, se mariaient et revenaient à une vie sensuelle. Le pape assembla son clergé. Cette doctrine fut trouvée contraire à la loi chrétienne. De l'avis de tous ceux qui étaient présents, tant prêtres que diacres et autres clercs, on condamna Jovinien avec huit autres qui sont nommés comme auteurs d'une nouvelle hérésie. Les condamnés s'en allèrent à Milan trouver l'empereur. Mais le pape y envoya trois prêtres avec une lettre à l'église de Milan. « Nous ne condamnons pas les vœux du mariage, disait-il, puisque nous y assistons pour le bénir; mais nous honorons beaucoup plus les vierges que le mariage produit et qui se consacrent à Dieu. » Saint Jérôme écrivit aussi deux livres contre Jovinien.

Revenons maintenant aux propos familiers de saint Martin.

Des bœufs avaient brouté une partie d'un pré : des pourceaux l'avaient aussi fouillé en quelques endroits. Le reste, demeuré intact, était émaillé de mille fleurs printannières. « Voyez, dit-il, ce côté de la prairie que les animaux ont brouté : il n'a pas, il est vrai, perdu entièrement la grâce de sa verdure, mais il n'a plus du tout l'agrément de ses fleurs, c'est la figure du mariage. Quant à celui que les pourceaux, animaux immondes, ont fouillé, il nous offre la hideuse image de la fornication. Enfin, cette portion qui n'a souffert aucun outrage, c'est le glorieux symbole de la virginité. Sa fécondité la couvre d'une herbe luxuriante, les fruits de sa végétation surabondent : mais ce qui ajoute le dernier charme à sa beauté, ce sont ces fleurs dont elle est toute diaprée; et sous lesquelles elle rayonne comme ornée de pierreries étincelantes. Bienheureuse beauté, vraiment digne de Dieu ! car il n'est rien de comparable à la virginité. Ils se trompent donc lourdement ceux qui comparent les noces à la fornication, mais à coup sûr, malheureux et insensés, ceux qui

croient pouvoir égaler le mariage à la virginité! Voici donc la distinction que doivent garder les gens sages : le mariage appartient à la classe des choses permises ; la virginité a droit à la gloire ; pour la fornication, elle mérite châtiment si elle n'est lavée par la satisfaction. »

Gallus met encore au nombre des paroles familières du saint, son colloque avec le soldat ermite, que nous avons reproduit plus haut. Puis il ajoute : « Tu te souviens, je crois, Sulpice, car tu étais présent, avec quelle affection il nous vantait cette vierge, qui s'était si entièrement dérobée aux regards de tous les hommes, que Martin lui-même qui lui voulait rendre une visite d'honneur, ne fut pas admis en sa présence. »

Voici le fait :

Le saint passait un jour près d'une maison de campagne, où depuis déjà plusieurs années une vierge pudique vivait dans la retraite. Entendant faire l'éloge de la foi et de la vertu de cette pieuse fille, il se détourne de son chemin : il veut, par une visite religieuse, honorer un mérite si éclatant. «Pour nous, dit Gallus, nous le suivions, bien persuadés que cette vierge trouverait dans cette démarche du saint un grand sujet de joie. Car c'était pour rendre témoignage à sa vertu, qu'un prêtre d'un si grand renom se départait de la rigueur monastique, et daignait la visiter. » Les disciples se trompaient. La résolution de cette vierge fut plus forte que sa considération pour Martin : elle n'en voulut rien relâcher. Une autre femme se présente au bienheureux, et lui fait agréer une honnête excuse ; pour lui s'éloigne plein de joie du seuil de cette vierge qui ne lui a permis ni de la voir, ni de la saluer. « O vierge glorieuse, s'écrie le narrateur, qui n'as pu souffrir d'être vue, même par Martin! O bienheureux Martin, qui n'a point regardé ce refus comme une insulte

mais exaltant avec allégresse la vertu de cette vierge, se félicitait d'un exemple inusité seulement dans nos contrées !

La nuit qui approchait contraignit le saint et ses compagnons de s'arrêter non loin de cette petite maison de campagne. L'ayant appris, cette même vierge envoya au bienheureux le présent de l'hospitalité. On appelait ainsi, comme nous l'avons déjà dit, celui qu'on faisait alors, au moment de leur départ, aux personnes qu'on avait hébergées et reçues à sa table. Martin, en cette occasion, fit ce que jamais encore il n'avait fait. Jamais il n'avait accepté de personne, ni présent de l'hospitalité, ni aucune espèce de cadeau. Cependant, il ne refusa rien de ce que la vierge vénérable lui avait envoyé : car comment, disait-il, un prêtre eût-il pu dédaigner la bénédiction de celle qui était préférable à beaucoup de prêtres. Ce mot de *bénédiction* a ici le même sens que celui d'*eulogie*, par lequel on entendait généralement tous les présents que les chrétiens même laïcs s'envoyaient en signe de communion et de charité fraternelle. C'étaient ordinairement des pains.

Gallus ne peut contenir ses sentiments en présence d'un tel fait. « Que le monde entier l'entende, s'écrie-t-il, une vierge n'a pas voulu être vue de Martin ! Ce n'est pas au premier homme venu qu'elle refuse l'entrée de sa maison ; celui dont elle a évité la présence était le salut de ceux qui le voyaient. » Puis, le narrateur termine par ces mots gracieux : « Du reste, en préconisant la vertu de cette vierge, je ne prétends nullement blâmer celles qui tant de fois sont venues de pays éloignés pour voir Martin. Attirés vers le bienheureux par la même affection, les anges aussi ne lui rendaient-ils pas de fréquentes visites ? »

L'histoire de saint Ambroise nous apprend qu'à la même époque, la réputation du saint évêque de Milan, s'étendant

jusqu'en Mauritanie, en attirait aussi des vierges qui vena
recevoir le voile de ses mains. Quant aux vierges réclus
elles avaient eu pour premier modèle, en Occident, c
illustre dame romaine, nommée Marcella, dont nous av
déjà parlé. Veuve le septième mois de ses noces, elle s'é
retirée dans une maison de campagne, près de Rome, où
pratiqua longtemps la vie monastique avec sa fille spirituell
vierge Principia. Mais le plus admirable en ce genre fut c
de la vierge Aselle, dont saint Jérôme nous a laissé l'élo
Elle avait été consacrée à Dieu dès l'âge de dix ans. A do
ans, elle s'enfermait dans une cellule, couchant à terre
vivant que de pain et d'eau, jeûnant toute l'année, et pass
souvent deux ou trois jours sans manger, et, en carême,
semaines entières. Elle avait déjà cinquante ans, et ses au
rités n'avaient point altéré sa santé : elle travaillait de
mains, ne sortait point, si ce n'était pour aller aux égl
des martyrs, mais sans être vue. Elle n'avait jamais par
aucun homme, et à peine sa sœur la voyait-elle. Sa vie é
simple et uniforme, et elle gardait, au milieu de Rome,
parfaite solitude.

Que Martin ait eu souvent avec les anges des entrev
familières, reprend Gallus, nous en avons eu la preuve
fait l'expérience. Je vais raconter un fait, quoiqu'il soit
considérable [1].

Un synode d'évêques se tenait à Nîme : Le saint n'a
pas voulu y aller. Toutefois il désirait savoir ce qui s'y é
passé. Sulpice se trouvait alors avec lui. Ils voyageaient
eau. Mais, comme toujours, le saint éloigné des autres
tenait à l'extrémité du bateau. Là, un ange lui annonça
qui s'était fait au synode. Le saint en fit part à ses compagn

1. Dial. 2, n. 15.



S'étant informés ensuite du temps où s'était tenu le concile, ses disciples acquirent la certitude que c'était bien ce jour-là même, et que les évêques y avaient réellement prononcé les décrets révélés par l'ange à Martin.

Nous terminerons par quelques minimes particularités ce qui a rapport à l'apostolat de notre saint dans son propre diocèse.

Au VIe siècle, la tradition comptait comme fondée par lui, outre l'église d'Amboise dont nous avons parlé, celle du bourg appelé alors *vicus Alingaviensis*, et aujourd'hui Langeais, petite ville située sur la rive droite de la Loire; celle de Chisseaux-sur-Cher, village près de Montrichard, autrefois *vicus Cisomagensis;* celle de Sonnay, *vicus Solonacensis,* village près de Châteaurenault, non loin duquel on voit une fontaine, appelée encore la Fontaine-des-Druides, et où s'est conservée l'opinion du passage de Saint-Martin. On cite encore l'église de Tournon, *vicus Tornomagensis,* village appelé encore aujourd'hui Saint-Martin-de-Tournon, et situé sur la rive droite de la Creuse, au confluent du Suin; enfin Candes, que nous avons déjà nommé plus haut, et que notre saint a rendu à jamais célèbre. Dans tous ces lieux, le saint, après y avoir détruit des édifices profanes et baptisé les gentils, éleva des temples au vrai Dieu. C'est le témoignage d'un successeur de Martin, au VIe siècle [1].

Une tradition locale veut que le saint ait aussi visité le bourg d'Ambillou, dont l'église lui est en effet dédiée, et qu'il ait passé par celui de Cléré, pour se rendre au village de Continvoir, dont l'église lui est aussi consacrée. Il aurait alors traversé des bois appelés encore *bois de Saint-Martin.* Il y a eu jadis, dans un lieu nommé alors *Sirojalo*, un oratoire dont

1. Greg. Tur., Hist., l. 10, c. 30 et passim.

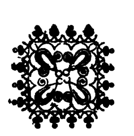
l'autel avait été consacré par lui. Ce lieu est aujourd'hui Ciran-la-Latte, non-loin de Civray et de Balesme. Il existait aussi jadis, au village de Saint-Senoch, près la ville de Loches, un oratoire, où, disait-on, le saint avait prié. Il consacra encore un autel dans l'un bourg qui serait, selon quelques-uns, le lieu appelé maintenant Neuvy. Il y avait de même, au VIe siècle, dans le village actuel de Marigny, nommé alors *villa Martiniacensis*, à quelque distance de Tours, un oratoire célèbre où la tradition rapportait que saint Martin avait prié.

Dans une de ses courses, il lui arriva de s'asseoir sur une pierre : elle fut précieusement conservée, et plus tard placée dans une église. A Neuillé, village du territoire de Tours, un arbre renversé par le vent embarrassait la voie publique. Martin, passant dans cet endroit, fut ému de compassion pour les voyageurs, et releva cet arbre avec un signe de croix [1].

Au dernier siècle, on voyait, dans la basilique de Saint-Martin de Tours, une pierre creusée comme une auge, dans laquelle, disait-on, il baptisait les nouveaux convertis.

Le saint avait encore, sur les bords de la Loire, près de Tours, une retraite qui lui servait d'oratoire, et qu'il visitait fréquemment.

1. Greg., Gl. Conf., c. 7.



CHAPITRE XXII.

VOYAGE DE SAINT MARTIN A CHARTRES.

Martin disait souvent à Sulpice Sévère[1], et avouait en toute occasion, n'avoir plus joui, dans l'épiscopat, de cette grâce miraculeuse qu'il se souvenait avoir eue auparavant. Si cela est vrai ou plutôt, cela étant vrai, nous pouvons conjecturer quels miracles il a opérés étant moine, et sans aucun témoin, lui que, dans son épiscopat, et sous les yeux de tout le monde, nous avons vu accomplir de tels prodiges. De ses actions, avant cette époque, un bon nombre sont venues à la connaissance des hommes; mais, assurait-on, il y en avait une innombrable quantité d'autres que le saint était parvenu à tenir secrètes; car s'élevant au-dessus de la nature humaine, et foulant aux pieds la gloire du monde par la conscience de sa vertu, il ne demandait, pour ses actions,

1. Dial. 2, n. 5.

d'autre témoin que le Ciel. Toujours est-il que la vérité ses paroles à Sulpice reste démontrée par les faits qui no sont connus. Avant d'être évêque, il a rendu deux morts à vie : et depuis, un seul.

Ainsi parle Gallus; il a été témoin de ce dernier événe ment.

Martin, on ne sait pour quel motif, se rendait avec s disciples à la ville des Carnotes, aujourd'hui Chartres. Comn ils passaient près d'un bourg très-peuplé, voilà qu'u foule immense s'avance à leur rencontre ; elle était toute co posée de gentils ; car personne dans ce bourg ne connaiss encore le Christ. Mais, au bruit de l'arrivée d'un si gra homme, l'empressement avait été général, et la multitu accourue pour le voir couvrait au loin toute la campag environnante. Martin sentait qu'il y avait là quelque chose faire : éclairé par l'esprit, il frémit dans tout son être; pui d'une voix qui n'a plus rien de mortel, il prêche aux gent la parole de Dieu, exprimant à plusieurs reprises sa doule de voir une si grande foule de gens ignorer le nom de not Seigneur et Sauveur. Tout à coup, du sein de cette incroyal multitude qui entoure la pieuse troupe sort une femme, do le fils est depuis peu décédé : elle s'avance devant le bie heureux, et, les mains tendues, lui présente le corps inanir de cet enfant. « Nous savons, dit-elle, que tu es l'ami Dieu, rends-moi mon fils, mon unique enfant. » La foule joint à elle, et appuie par des cris les prières de cette mè éplorée. Voyant que, pour le salut de tant de gens dans l' tente, il peut, comme il le disait dans la suite, à ses disciple obtenir du Ciel un miracle, Martin prend dans ses mains cadavre. Ensuite, à la vue de tous, il fléchit les genoux. prière achevée, il se relève, et rend à sa mère le petit enfa ressuscité. Alors, toute la multitude, pousse un cri ve

le ciel, et confesse le Seigneur Christ. Bientôt tous les assistants viennent par troupes se jeter aux genoux du bienheureux, lui demandant avec foi de les faire chrétiens. Sans plus attendre, et au milieu même de la campagne où ils se trouvent, il leur impose à chacun les mains, et les fait tous catéchumènes. On pouvait bien, disait-il, en se tournant vers ses disciples, faire des catéchumènes dans la campagne où les martyrs étaient ordinairement consacrés. Le saint faisait allusion à l'usage des anciens d'exécuter les condamnés hors de l'enceinte des villes, usage qui avait été appliqué aux chrétiens persécutés.

« Tu as vaincu, Gallus, s'écrie, après ce récit, un des personnages du Dialogue. Oui, tu as vaincu les ermites et les anachorètes, nul d'entre eux n'a jamais, comme notre Martin, commandé à la mort. On peut, certes, bien le comparer aux apôtres et aux prophètes. La puissance de sa foi, ses œuvres merveilleuses sont là pour attester qu'il leur est en tout semblable. Mais, de grâce, continue tes récits, Gallus. Notre esprit brûle de connaître les moindres détails de sa vie et jusqu'à ses actions quotidiennes ; car ce qu'il y a de moindre chez lui l'emporte, tout le monde en convient, sur ce qu'il y a de plus grand chez les autres.

« Ainsi, dit à son tour le poëte, la mort d'un seul enfant fit naître une multitude à la vie. Pour un qui revient sur la terre, en voilà mille qui entrent dans le ciel. »

Ce fut le troisième mort que notre saint ressuscita. Son divin Maître et modèle en a, d'après les Évangiles, ressuscité le même nombre.

Suivant une tradition, le fait précédent aurait eu lieu à Vendôme, ville située sur la rive droite du Loir, entre Tours et Chartres. C'est, dit un auteur moderne, une tradition constante et très-fondée que saint Martin, allant à Chartres,

passa par Vendôme, prêcha sur la place où est aujourd'hui l'église paroissiale, consacrée sous son invocation, qu'il y opéra plusieurs miracles, et y fit des catéchumènes. Vendôme s'appelait alors *Vindocinum*. Il y avait là un château, bâti sur une montagne assez escarpée pour être d'un accès difficile, et assez haute pour donner vue sur le pays, à plus de dix lieues à la ronde. Cette montagne dominait le bourg. Le bas Vendômois avait reçu l'évangile dès le second siècle, par l'organe de saint Julien, évêque du Mans. Le saint évêque de Tours confia le soin d'instruire ses nouveaux cathécumènes à des ecclésiastiques qu'il leur laissa, et au nombre desquels fut, selon la tradition, saint Victure, son filleul.

Quoi qu'il en soit, il y eut, dans la suite, à Chartres, une église élevée à Dieu, en mémoire de la résurrection de l'enfant. On la nomma *Ecclesia Sancti Martini vitam dantis*, église de saint Martin donnant la vie, nom que le peuple a changé en celui de Saint-Martin-le-Viandié.

Le fait suivant semble se rapporter au même voyage. La chose s'est passée dans la cité de Chartres [1].

Un père de famille avait une fille âgée de douze ans, muette de naissance : il vient la présenter à Martin, priant le saint de délier, par ses mérites, la langue enchaînée de cette enfant. Celui-ci renvoie l'honneur aux évêques Valentinien et Victrice qui, alors, se trouvaient à ses côtés ; car, assure-t-il, une si grande œuvre est au-dessus de ses forces, ces deux évêques, au contraire, étant bien plus saints, il n'est rien pour eux d'impossible. A leur tour, ces prélats joignent leurs prières amies à celles de ce père affligé ; d'une voix suppliante, ils conjurent Martin d'accorder le bienfait

1. Dial 3, n. 2.

qu'on attend de lui. Le saint ne peut résister davantage à de tels intercesseurs, et se couvre ainsi d'une double gloire. En refusant, il a montré son humilité, il prouve, en cédant, la bonté de son cœur. Par son ordre, on éloigne la foule du peuple qui l'environne. Quand les évêques et le père de la jeune fille, sont restés seuls avec lui, il se prosterne, selon sa coutume, pour prier. Il bénit ensuite un peu d'huile sur laquelle il a d'abord récité un exorcisme; puis, verse dans la bouche de l'enfant, dont il tient en même temps la langue entre ses doigts, quelques gouttes de la liqueur sanctifiée. Le miracle répond à ses vœux. Le saint demande à la muette le nom de son père : elle le prononce aussitôt. Le père pousse un cri de joie, et fond larmes, en embrassant les genoux de Martin. Il l'avouait au milieu de la stupeur générale : c'était la première parole qu'il eût entendu sortir de la bouche de sa fille.

Dans le cas où la chose semblerait incroyable à quelqu'un, le narrateur en appelle au témoignage de son condisciple Evagrius, qui était présent lorsque l'événement eut lieu. Des deux évêques nommés plus haut, l'un était le troisième évêque de Chartres; l'autre était ce même Victrice, de Rouen, que nous avons déjà vu à Vienne, aux côtés de notre saint.

Nous avons eu lieu souvent de remarquer que le saint, avant de demander un miracle au Ciel, faisait éloigner la foule, et ne gardait auprès de lui que les personnes intéressées. Il voulait par là, deux choses, dit le poëte, au sujet du dernier trait [1], empêcher que les rumeurs du peuple ne le troublassent dans sa prière, et éviter le péril de l'ostentation. Il s'adjoint seulement ceux qui sont ses égaux par leur

1. Paulin, Vit. B. M., l. 5.

dignité, ont la même mission pour prier, sont animés d'un zèle pareil, et lui sont unis par la foi comme par le cœur. Le père aussi est admis, le père tout palpitant dans l'espérance des bienfaits du Ciel, et dont les désirs ardents ont augmenté la foi.

A propos de l'usage où était aussi le bienheureux de se prosterner dans ces circonstances, voici encore le chant du poëte chrétien: « Il est couché sur le sol, et sa prière perce les nues. Son corps est prosterné, mais son âme a toute sa vigueur : elle monte et s'unit à Dieu, tandis que l'orgueil de la chair est humilié. Bientôt il sent le retour de la faveur divine, il le sent, lui en qui le Christ habite toujours, et qui ouvre si souvent la porte de son cœur à de pareils dons. »

A son retour de Chartres, le saint, d'après la tradition, passa de nouveau par Vindocinum. Saint Victure avait instruit les nouveaux convertis, notre évêque leur conféra le baptême.

L'historien du bienheureux termine par le fait suivant le récit de toutes les guérisons miraculeuses qu'il a opérées[1].

Lui-même, par accident, il tombe une fois du haut du cénacle et roule le long des degrés d'un escalier très-raboteux. Tout couvert de blessures après une pareille chute, et presque mourant, il était couché dans sa cellule, en proie à d'excessives douleurs. Pendant la nuit, il lui semble voir un ange qui lave ses plaies et applique un baume salutaire à ses contusions. Le lendemain, il se trouvait si parfaitement rétabli qu'il paraissait n'avoir jamais souffert le moindre mal.

Devait-il, en effet, dit le poëte, endurer des maux de longue durée, celui qui ne souffrit jamais que personne fût affligé pendant longtemps?

1. L. B. M., n. 22.

La tradition attribue cet accident à la malice du démon. Sur un des vitraux de la cathédrale de Tours, où ce fait est représenté, on voit un diable qui, posté au pied d'un escalier, et armé d'une espèce de croc, tire le saint en bas, tandis qu'un ange, au vol empressé, se hâte pour le retenir.

On gardait encore au dernier siècle, à Marmoutier, une sainte ampoule pleine d'un baume qu'on prétendait être celui qui fut apporté par l'ange au saint évêque. Elle se conservait dans un petit reliquaire d'or et servait tous les jours à la guérison de plusieurs malades, venus de fort loin. La matière qu'elle contenait était figée et de couleur rougeâtre.

Le cénacle était, comme l'on sait, chez les anciens, une chambre élevée où ils prenaient leurs repas. Celui dont il est parlé plus haut était-il à Marmoutier? car, là, on ne voyait que des cabanes faites avec des branches d'arbre ou des grottes creusées dans la montagne. Cependant, l'historien nous assure que les disciples du saint prenaient tous leur nourriture ensemble, et ils furent au nombre de quatre-vingts. Il devait donc y avoir au monastère une salle assez spacieuse pour les contenir; et sans doute elle était creusée dans le rocher qui dominait les autres cellules. On y montait par un escalier taillé aussi dans le roc et qui serait cet escalier aux degrés raboteux dont parle l'historien. Celui-ci nous affirme encore que l'unique repas du monastère avait lieu après le soleil couché. L'obscurité de cette heure, jointe à celle du cénacle rustique, devait y rendre nécessaire l'usage des flambeaux. Les ténèbres et les inégalités de l'escalier ont donc pu déterminer la chute de notre saint. Toutefois, rien n'empêche de placer ce fait ailleurs qu'au monastère.

Après ce dernier récit, l'historien s'interrompt. « Mais il serait, dit-il, trop long de rappeler chaque fait du même genre, chaque guérison miraculeuse. J'ai, parmi une grande

quantité d'autres, choisi ce petit nombre : qu'on n'exige pas davantage de nous, car, en racontant les plus remarquables nous avons assez fait pour la vérité et en nous abstenant d'en trop dire, nous avons épargné de l'ennui au lecteur.» Il suppléa plus tard, et nous avons aussi suppléé par ses dialogues à ce silence de son premier ouvrage.

Puisque, sans nous en apercevoir, nous sommes revenus avec notre saint, de Chartres au monastère. Voyons un peu ce qui s'y passe.

Mais ici, nous dirons avec Gallus[1] : «Je rencontre dans la vie de cet homme illustre de grands miracles, qu'il nous est plus facile d'admirer que de rapporter. Vous comprenez sans doute ce que je veux dire; il y a dans son histoire bien des choses qu'on ne peut pas détailler. De ce nombre est certain fait présent à ma mémoire et dont je ne sais si nous pouvons l'exposer comme il a eu lieu. »

Un des frères (l'historien a voulu taire son nom pour ne point, dit-il, causer de honte à ce saint homme) trouve dans le fourneau de son maître une grande quantité de charbons; il approche une sellette, et le voilà, les pieds écartés, les genoux découverts, assis au-dessus du foyer. Martin est aussitôt instruit de l'outrage fait à sa demeure sacrée : «Qui est donc, s'écrie-t-il d'une voix forte, celui qui se découvre si indécemment et inflige à notre habitation cette souillure incestueuse?» Entendant ces paroles et reconnaissant par son fait que le reproche lui est adressé, le frère quitte sur-le-champ la place, et tout hors de lui, court raconter aux autres moines sa mésaventure. L'aveu qu'il fait de sa honte est encore un effet de la vertu de Martin.

Où se trouvait le saint lorsqu'il apostropha son disciple?

1. Dial 3, n. 19.

Peut-être dans une autre de ses cellules. Car, si nous en croyons de fort anciennes inscriptions placées jadis à Marmoutier et retrouvées dans de vieux manuscrits, outre la grotte où il couchait, il en avait encore trois autres. La première inscription a pour titre : « Vers inscrits sur la porte de la première cellule de saint Martin, évêque. » La seconde à celui-ci: « De même sur une autre cellule,» et commence par ces mots: « Ici habita celui qui suivait avec amour les traces du Seigneur. » La troisième : « De même sur une cellule intérieure ou sur la troisième cellule. »

Voici tout entière l'inscription placée au-dessus de l'endroit où était son lit : « Oh ! quelles armes avait ici ce guerrier. Souvent nous les avons vues pendant l'absence du héros. De noirs charbons, des cendres, tout y faisait horreur à la nature. Des nuages de poussière y couvraient tout du deuil de la pénitence. Cilice, pierre qu'il mettait sous sa tête, cendre froide, à ses membres amaigris vous paraissiez ici un lit somptueux, car cette cellule fut le lieu de son repos pendant le silence de la nuit. Le sol de cette cellule lui servit à la fois de siége et de marchepied [1]. »

Toutes ces inscriptions sont en vers latins. La dernière doit être, ce nous semble, attribuée aux disciples du saint. On pourrait en dire autant des autres, quoique avec moins d'évidence.

Du reste, cette multiplicité des cellules du saint n'étonnera pas, si l'on songe qu'en sa qualité d'évêque, il était obligé de recevoir un grand nombre de personnes qui venaient de tous côtés le voir par dévotion ou par nécessité.

1. Hist. de Marm., par D. Martenne, ms. de la Biblioth. de Tours.

CHAPITRE XXIII.

SAINT MARTIN ET SON DISCIPLE BRICTIO.

Le saint avait un disciple nommé en latin Brictio ou Brictius, et en français Brice, ou par de vieux auteurs Bricet. Suivant un récit populaire, il était né à Nevers, d'un comte de cette ville, et avait été, par l'ordre de ce père dénaturé, exposé dans son berceau sur les flots débordés de la Loire. Saint Martin l'aurait recueilli sur la grève, à Tours, l'aurait nourri, élevé, et enfin mis au nombre de ses moines. D'autres affirment qu'il était de Tours. Dans sa première jeunesse, Brictio tendait, dit un auteur, mille embûches à saint Martin, parce que l'évêque lui reprochait souvent la légèreté de sa conduite[1].

1. Greg. Tur. Hist., l. 2, c. 1.

Un jour un infirme cherchant Martin pour lui demander sa guérison, aborde sur la place, Brictio encore simple diacre : « Voilà que j'attends le bienheureux, lui dit cet homme avec simplicité, et je ne sais où il est ni ce qu'il fait. — Si c'est, répond le clerc, ce radoteur que tu cherches, regarde là-bas, le voilà qui, selon sa coutume, contemple le ciel, à la façon des insensés. » Heureux d'avoir trouvé le saint, le pauvre ne fit pas attention à cette moquerie. Sa foi fut récompensée, il obtint ce qu'il demandait. Quant au bienheureux, s'adressant alors au diacre Brice : « Ainsi donc, Brice, dit-il, je passe dans ton esprit pour un radoteur ? » — Celui-ci, tout confus, nie d'avoir tenu ce propos : « Est-ce que mon oreille, reprend le saint, n'était pas auprès de ta bouche, lorsque tu parlais ainsi loin de moi ! En vérité, je te le dis, j'ai obtenu de Dieu que tu me succèdes dans les honneurs du pontificat. Mais, ne l'oublie pas, tu auras, dans l'épiscopat, beaucoup de contrariétés à souffrir. » Brice ne fit que rire de la prédiction : « N'avais-je pas raison, répétait-il, de dire qu'il radote ? »

Sur ce trait, un saint du XIII[e] siècle fait ces réflexions : « L'homme de Dieu, par mépris pour la terre, regardait souvent le ciel ; car il savait que c'était pour cela qu'il avait reçu un corps d'une stature droite, il savait que là était son trésor, il savait que là était son Christ assis à la droite du Père, il savait que jamais avant d'être arrivé là, il n'obtiendrait la satisfaction de ses désirs. Aussi, ne fut-il point ému de s'entendre traiter d'insensé sur la terre, lui, dont la conversation était dans les cieux, lui, dont les yeux étaient fixés sur son chef. C'était là aussi que montaient sans cesse les larmes qui inondaient son visage avec tant d'abondance. »

Honoré ensuite de la prêtrise, Brice n'en devint que plus audacieux dans ses outrages envers son évêque.

Une toute petite cour entourait la demeure du saint[1]. Un jour il y était assis, sur ce siége de bois, à son usage, que nous connaissons. Soudain, il aperçoit, postés sur le haut du rocher qui domine le monastère, deux démons pleins d'ardeur et de joie, ils lançaient de là cette parole répétée: «Courage, Brice ! Courage, Brice !» Je crois, dit le narrateur, qu'ils voyaient de loin approcher le malheureux et savaient quelle rage ils avaient excité dans son cœur.

En effet, un instant après, Brice arrive furieux; dans un transport frénétique, il vomit contre Martin un torrent d'injures. Quelle était donc la cause de tout ce bruit? La voici. Brice n'avait jamais rien possédé avant sa cléricature, car il avait été nourri dans le monastère par Martin lui-même. Cependant, aujourd'hui, il entretenait des chevaux et se procurait des esclaves. Il y avait plus, beaucoup de gens l'accusaient même, à cette époque, d'avoir acheté à la fois de jeunes garçons barbares, des jeunes filles au gracieux visage. Le saint lui avait, le jour précédent, adressé quelques réprimandes à ce sujet. Troublé par le dépit insensé qu'excitaient en lui ces reproches, et surtout, comme le croit l'historien, agité par l'influence des démons, le pauvre homme entreprit Martin, de telle sorte qu'il paraissait prêt de porter les mains sur lui. Cependant, le front calme, l'âme tranquille, le saint, par de douces paroles, essayait de modérer le fol emportement de ce malheureux. Mais, l'esprit mauvais débordait tellement en lui que, malgré son extrême légèreté, Brice n'était plus reconnaissable. Les lèvres tremblantes, les traits bouleversés, pâle de fureur, il laissait échapper à flots des paroles de péchés, tout cela pour prouver qu'il était supérieur à son maître en sainteté. Car, disait-il, n'avait-il pas été, dès ses

1. Dial. 3, n. 20.

premières années, élevé dans le monastère, au milieu des enseignements sacrés de l'Église? N'y avait-il pas grandi sous la direction de Martin lui-même? Martin, au contraire, dès le commencement de sa vie s'était, il n'en pouvait disconvenir, souillé dans le métier de soldat; maintenant adonné à de vaines superstitions, à des visions chimériques, qu'était-il? Un vieillard blanchi au milieu des extravagances les plus ridicules. Le disciple adressa encore à son maître d'autres propos plus acerbes, que notre historien croit mieux de passer sous silence. Enfin, après avoir assouvi sa fureur et s'être, à ce qu'il pense, pleinement vengé; il se retire, et reprend, en courant à toutes jambes, le chemin par où il est venu. Mais pendant qu'il fuit, grâce sans doute aux prières de Martin, le cœur de Brice est délivré des démons qui l'obsèdent. Ramené au repentir, il revient bientôt, se prosterne aux genoux de Martin et lui demande pardon. Il reconnaît son péché; devenu plus rassis, il avoue qu'il y a du démon dans son fait. Pardonner à qui demandait grâce n'était pas chez Martin un travail difficile. Le coupable obtint donc bien vite l'oubli de sa faute. — Alors, devant Brice et tous les disciples réunis, le saint raconta comment il avait vu les démons agiter le clerc rebelle. Du reste, il n'avait garde, ajoutait-il, de s'émouvoir d'insultes dont tout le dommage retombait sur celui qui les avait proférées.

Dans la suite, le même Brictio fut encore bien des fois dénoncé à son évêque et chargé d'un grand nombre de griefs considérables. Jamais on ne put décider le saint à l'éloigner du presbytère. Il eût craint de paraître poursuivre sa propre offense. « Si le Christ a souffert Judas, répétait-il souvent, pourquoi, moi, ne souffrirai-je pas Brictio? »

« Qu'il entende cet exemple, dit en cet endroit un des auditeurs de Gallus, celui qui ne demeure pas loin d'ici,

voyez-le, il est calme et raisonnable, il oublie le présent, il oublie l'avenir. Mais quelqu'un vient de l'offenser; aussitôt il perd la tête, il ne se possède plus, il maltraite les clercs il vexe les laïques. Il invite tout l'univers à le venger. Pendant trois ans il persiste dans cette guerre acharnée; le temps ni la raison, rien ne l'apaise. Triste et déplorable condition pour un homme, quand même il ne serait affligé que de cette incurable maladie! Tu aurais dû, Gallus, lui raconter souvent ces exemples de patience et de tranquillité pour lui apprendre comment on doit se mettre en colère, et comment on doit pardonner. Si cet homme vient à reconnaître que ce peu de paroles mêlé à tes récits est à son adresse, il doit le savoir, c'est moins la bouche d'un ennemi qui a parlé ici que le cœur d'un ami. Car, j'aimerais mieux, s'il était possible, l'entendre comparer à l'évêque Martin qu'au tyran Phalaris. »

Parlant à son tour de la facilité du saint à pardonner : « Son désir, dit le poëte[1], l'y portait d'avance, et il aurait cru se faire tort à lui-même en n'accordant pas aussitôt ce pardon. Il regardait comme un profit pour lui de remettre la dette d'une offense. Il allait au-devant de qui cherchait le don de la paix. Il ne voulait d'autre vengeur que la clémence, qui ne demande jamais à se venger, riche qu'elle est de tous les biens; car elle a pour dot et pour gloire, la paix. Martin ramène son disciple dans le sein de sa miséricorde; la faute du coupable n'a rien changé à ses sentiments; il le reçoit encore avec la tendresse d'un père. Cette tendresse, ô Martin, c'était là ta richesse ton trésor, ta royauté, ton talent. Le soin qui t'occupait entièrement, toujours, uniquement, c'était, ô saint pontife de méditer le Christ dans ta pieuse pensée, de méditer la

1. Paulin, l. 4.

Christ dans tes actions; tenant toujours le Christ embrassé de cœur et de bouche et ne laissant jamais ton Seigneur s'éloigner de toi, tu enchaînais le Tout-Puissant par ta piété.»

Maintenant essayons d'expliquer quelques détails du récit précédent. D'abord, comment Brice était-il parvenu à un état d'opulence qui lui permît de mener le train que nous avons vu? Dans une loi de l'empereur Constance, on lit: Ce que les clercs amassent par leur épargne et leur négoce doit être employé au soulagement des pauvres. On voit dans ces paroles l'usage du négoce parmi les clercs, mais peut-être seulement parmi les clercs inférieurs. Il faut joindre à cela les dons des fidèles. Peut-être Brice imitait-il Giezi, serviteur du prophète Élisée, se faisant donner les présents refusés par son maître. Le saint successeur de Martin nous pardonnera cette supposition, si elle est erronée; elle ne peut aujourd'hui nuire à sa gloire, qui a pour principe la pénitence qu'il a faite des égarements de sa jeunesse. Les esclaves achetés par lui étaient sans doute des prisonniers de guerre. L'habitation de Brice, si elle avait d'abord été au monastère, n'y était certainement plus à l'époque où il nourrissait des chevaux et avait un domestique si nombreux et si peu monacal. Il devait, selon toute apparence, occuper quelque spacieuse maison de la cité. Probablement encore il venait de Tours lorsqu'il se présenta tout furieux devant le saint, et le chemin qu'il prit était cet unique sentier, mentionné plus haut, par lequel on pouvait arriver au monastère.

Quant à ce qu'on appelait alors le presbytère, c'était un souvenir de ces réunions fraternelles des premiers chrétiens, retracées par le livre des Actes des Apôtres; c'était, selon l'expression de saint Ignace, de saint Basile et de saint Jérôme, comme un sénat auguste, associé par l'évêque à l'exercice de sa puissance. Saint Ambroise et saint Augustin

vivaient, comme saint Martin, en commun avec leur clergé; car dans ces siècles la famille sacerdotale, presque toujours renfermée dans l'enceinte d'une seule ville, pouvait se tenir sans cesse autour de l'évêque, comme les enfants autour de leur père. C'était avec ces prêtres et par eux que l'évêque gouvernait son église. L'origine des chapitres se trouve dans le presbytère. Du reste la conduite de Brice, capable de causer un étonnement profond à quiconque eût cru trouver au IVe siècle la perfection absolue, cette conduite reçoit une sorte d'explication des faits analogues relatés surtout pa[illegible] saint Grégoire de Nazianze et saint Chrysostôme. Pour ce q[illegible] est de la prédiction du saint sur son disciple, nous en verro[illegible] en son lieu l'accomplissement.

Le faste et la vanité, reprochés à Brictio, firent toujou[illegible] horreur à saint Martin. Plus ses miracles étaient éclatant[illegible] plus il se prémunissait contre ces vices: il s'était armé cont[illegible] eux d'une fermeté invincible: personne ne sut les mépris[illegible] avec plus de force; et cependant c'était ce même homme qu[illegible] sans les voir, guérissait les malheureux agités par les espri[illegible] immondes, qui commandait aux comtes, aux préfets et au[illegible] rois mêmes. Au milieu de tant de merveilles, la chose, à vr[illegible] dire, est peu considérable: je veux toutefois, dit le biogra[illegible] phe, vous convaincre que personne n'a résisté plus fortement[illegible] je ne dis pas à la vanité, mais aux causes mêmes et aux occasions de la vanité. Le trait que je vais dire est petit, il mérite néanmoins d'être rappelé. N'est-il pas digne de nos éloges celui qui, investi d'une autorité souveraine, montra un si religieux désir d'honorer le bienheureux?

Le préfet Vincentius était un homme d'un rare mérite, et, sous tous les rapports, recommandable autant que personne dans les Gaules; maintes fois, en passant par Tours, il pria Martin de lui donner à manger dans son monastère; il

appuyait sa demande sur l'exemple du bienheureux évêque Ambroise qui, à cette époque, traitait, disait-on, de temps en temps, les consuls et les préfets. Mais Martin, cet homme d'un esprit si élevé, craignant de donner entrée à la vanité et à l'enflure, n'y voulut jamais consentir.

Le nom de saint Ambroise prononcé ici pour la première fois par l'historien mérite attention. Si la conduite du saint de Milan put être mise en opposition avec celle du nôtre, c'est qu'en effet leur mission était différente. C'est au moins ce qui nous semble résulter des faits mêmes de leur histoire. Celle de saint Ambroise a le plus souvent pour théâtres les grandes villes et la cour; ses rapports sont surtout avec les grands. Saint Martin nous est montré travaillant presque toujours à la conversion des paysans: c'est à la campagne qu'ont lieu le plus grand nombre des faits de sa vie. Ainsi la mission du premier semble avoir été de régenter les rois; tandis que la vocation de l'autre a été de prêcher et d'éclairer le pauvre peuple. Désignons dès maintenant cette vocation comme une des causes de la popularité dont jouit encore le nom de saint Martin.

Dans le dialogue[1] où nous trouvons le trait précédent, un des personnages, nouvellement revenu d'outre-mer, avait raconté les merveilles dont il avait été témoin chez les moines orientaux. « Depuis longtemps déjà, lui répond Sulpice Sévère, tout en écoutant avec attention tes récits sur les vertus des saints, je revenais dans le secret de mes pensées à mon cher Martin, et j'acquérais la certitude que toutes ces merveilles diverses, opérées par chacun d'eux, se trouvent sans peine chez lui seul. Tu as raconté des choses sublimes; cependant, soit dit sans offenser les saints, je n'ai absolument

1. Dial. 1, n. 17.

rien entendu de ta bouche où Martin leur fût inférieur. Il ne faut, à mon avis, comparer la vertu de personne avec les mérites de ce grand homme; mais il convient aussi de remarquer qu'entre lui et les ermites, ou même les anachorètes, la partie n'est pas égale. Libres de tout embarras, sans autres témoins que le Ciel et les anges, ceux-ci, dit-on, opèrent des choses tout à fait merveilleuses. Pour lui, il vit au milieu de la société des peuples, parmi des clercs en discorde, parmi des évêques acharnés contre lui; il est pressé de tous côtés par des scandales journaliers; voyez-le cependant, il demeure ferme contre tout sur le fondement d'une vertu inébranlable; que dis-je? il opère de si grandes choses que même ceux qui, à notre connaissance, sont ou ont été dans le désert n'ont jamais rien fait de pareil. Mais supposons que ceux-ci l'aient égalé; quel juge assez injuste pour ne pas lui donner le premier rang? En effet, c'est un soldat qui a combattu dans une position désavangeuse et toutefois est demeuré vainqueur. Pour les autres, ce sont aussi des soldats, mais qui ont combattu dans une position égale ou même supérieure. La victoire est la même pour tous, mais la gloire peut-elle être égale? Vois cependant, tu as rapporté des faits illustres; as-tu dit que personne ait ressuscité un mort? ce seul point, tu dois l'avouer, rend Martin incomparable. Nous devons admirer cet Égyptien que la flamme n'a pas touché; mais, lui aussi, il a souvent commandé aux incendies. Tu rappelles que des anachorètes ont vaincu la férocité des bêtes, mais ç'a été pour lui chose familière d'arrêter la rage des bêtes et les venins des serpents. Tu nous présentes celui qui guérissait les possédés par le commandement de sa parole où même la vertu des franges de sa robe, mais il y a mille preuves que même sur ce point Martin ne lui a pas été inférieur. Recours, si tu veux, à celui qu'on regardait comme visité par les anges; les

anges aussi parlaient journellement à Martin. Te voilà donc contraint de l'avouer ; en Martin se retrouvent les merveilles de tous ceux que tu as énumérés; et celles de Martin ne se retrouvent pas en eux tous. — Pourquoi, reprend Postumien, me parler de la sorte? Ne suis-je pas, n'ai-je pas toujours été de ton avis à ce sujet? Pour moi, tant que je vivrai et que j'aurai l'esprit sain, toujours je prônerai les moines d'Égypte, je louerai les anachorètes, j'admirerai les ermites, mais toujours aussi je mettrai Martin hors de cause. Non, je n'oserai lui comparer aucun des moines, ni certes qui que ce soit d'entre les évêques. »

On sera peut-être ici tenté d'accuser Sulpice et son interlocuteur de partialité pour leur héros ; toutefois, la postérité semble avoir confirmé cet arrêt. Il est reconnu que l'Occident n'a donné à l'Église aucun confesseur aussi célèbre et aussi révéré que saint Martin. L'Orient lui peut comparer en ce point saint Nicolas, qui vécut dans le même siècle, mais, pour la certitude, l'histoire de celui-ci est bien inférieure à celle de notre saint.



CHAPITRE XXIV.

SAINT MARTIN MÉTROPOLITAIN DE LA TROISIÈME LYONNAISE.

C'était en 394; notre saint était alors âgé de 79 ans. A cette époque, la Gaule lyonnaise fut divisée en quatre provinces, souveraines dans leurs limites respectives, et dont chacune eut sa métropole ou capitale particulière. La cité des Turones fut alors reconnue pour la métropole de la troisième lyonnaise. L'Église, adaptant l'étendue de ses provinces à celle des provinces civiles, reconnut aussi pour évêques métropolitains ceux qui avaient leurs siéges dans les nouvelles métropoles et leur conféra juridiction sur les autres diocèses soumis pour le temporel au même gouverneur. Ainsi, l'Église de Tours reçut le titre d'église métropolitaine; elle eut pour suffragants les Cenomans ou Manceaux; les Andes ou Angevins, et tous les Bretons de l'Armorique[1]. Pour adopter l'o-

1. Maan., Eccl. Tur., S. Mart., p. 15.

pinion de certains auteurs modernes qui contestent à saint Martin la dignité dont nous parlons, il nous faudrait rejeter toute une tradition consignée dans les légendes et les monuments. Les verrières de nos églises le représentent décoré du pallium parsemé de croix que portent encore aujourd'hui les métropolitains. Quant aux légendes, elles lui attribuent de fréquentes ordinations d'évêques.

L'un d'eux fut Maurilius son disciple.

Il s'était, comme nous l'avons vu plus haut, retiré sur le territoire d'Angers. Le lieu de sa demeure était le bourg de Calonne. Il s'y était déjà distingué par ses vertus et ses miracles, lorsque la ville d'Angers devint veuve de son pasteur. On se réunit pour en élire un autre; mais l'assemblée, agitée par des passions diverses, ne pouvait parvenir à rien décider. Tout à coup, dit la légende, on annonce l'arrivée du très-saint archevêque de Tours, Martin. Il était venu lui aussi en toute hâte et plein de sollicitude à cette élection. Presque tout le monde attendait son avis; car le mérite de sa sainteté et le privilége de son siége métropolitain lui conféraient le droit d'élire le pontife : « Mes frères, dit-il alors, écoutez-moi. Ce qui a été décidé de Dieu doit être exécuté : soumettez-vous de bonne grâce à sa volonté. Maurilius, prêtre de l'église de Calonne, sera votre pontife. »

A ces paroles, les assistants demeurent d'abord tout étonnés ; mais les miracles et les vertus de Maurilius leur sont connus. Ils sortent donc bientôt de leur état d'hésitation et se trouvent soudainement réunis dans un même sentiment. Munis des ordres du métropolitain, il partent sur-le-champ, vont trouver l'homme de Dieu, l'enlèvent à son église et l'amènent, malgré lui, devant le saint. L'élu entrait dans l'église avec le bienheureux Martin. A ce moment, un miracle vint confirmer l'estime qu'on avait déjà de ses mérites : une

colombe blanche comme la neige, envoyée du ciel, descend sur sa tête et s'y pose. A cette vue, la foule saisie d'un même transport se prosterne aux genoux de Martin: Maurilius, s'écrie-t-elle tout d'une voix, est très-digne de l'épiscopat; ce n'est pas seulement par les hommes qu'il a été choisi et désigné, il l'a été aussi par le Tout-Puissant. Ce miracle, joint aux prières du peuple, triomphe des résistances de l'humble moine, Maurilius se rend aux ordres du saint pontife et reçoit l'épiscopat. Or, voici ce que bon nombre de personnes méritèrent de voir pendant cette cérémonie. Saint Martin, selon le rit usité dans la consécration des évêques, étendait de temps en temps la main sur la tête de Maurilius pour le bénir. A chaque fois la colombe dont on a parlé s'élevait en l'air pour lui laisser plus de liberté. Maurilius ainsi établi évêque d'Angers, Martin revint dans son diocèse. Dans la suite, notre saint disait souvent que non-seulement le Saint-Esprit, sous la forme d'une colombe, mais une armée d'anges étaient venus pour bénir le pontife Maurilius [1].

Au sujet de cette ordination, un auteur fait sa remarque: Dans ces heureux temps, dit-il, on avait pour maxime de ne recevoir aucun évêque que par l'arrêt du ciel et l'organe du Saint-Esprit. En effet, l'élection des plus saints évêques fut marquée par quelque circonstance extraordinaire. Saint Ambroise et saint Martin, comme saint Maurilius, leur disciple, nous en offrent des exemples. Le premier fut désigné, à la dignité épiscopale, par ce cri: Ambroise évêque! poussé d'abord par un enfant, et répété aussitôt par toute la foule. Quant à notre saint, on sait quelle singulière coïncidence fit d'un verset des psaumes la sentence de condamnation de son

1. Brev. S. Mart., 13 sept.

principal adversaire. Defensor, auquel nous faisons allusion, ne fut pas, sur le siége d'Angers, le prédécesseur immédiat de saint Maurilius. On dit qu'entre eux il y avait eu deux évêques, Apothème et Prosper.

Voici une autre consécration d'évêque faite par notre saint [1].

Corentin était né au pays de Cornouailles d'honnêtes parents qui, croit-on, avaient émigré dans l'Armorique avant l'expédition de Maxime. A l'époque où nous en sommes, le roi Grallon était supplié par les seigneurs et tout le peuple de procurer l'érection d'un évêché à Quimper-Odetz pour le comté de Cornouailles. Le roi le leur promit. Il chassait un jour dans cette contrée: conduit par une providence particulière, il découvre la solitude où vit saint Corentin : édifié des discours et de la pauvreté de ce solitaire, il reconnaît en lui l'homme qu'il cherchait pour être le pasteur de ses sujets. Corentin est donc mandé au palais, puis envoyé à Tours, vers saint Martin, archevêque de cette ville, dit la légende, pour être sacré par lui. Grallon lui donne pour compagnons Wuénolé et Tugdin, les voulant faire bénir abbés des deux monastères qu'il se propose d'édifier. Ils furent tous trois gracieusement reçus du saint archevêque qui, selon le désir exprimé par les lettres du roi, consacra saint Corentin. Pour les deux autres personnages, il ne voulut pas d'abord les bénir, car, disait-il, c'était désormais à Corentin de bénir les abbés de son diocèse. Cependant, sur de nouvelles instances, il y consentit. Les saints Bretons ayant ainsi heureusement terminé leur légation s'en retournèrent. Les deux abbés dont il s'agit ici sont saint Guenolé, premier abbé de Landevenech, et Tudy, fondateur de l'abbaye de Loctudy. Le corps de saint Corentin se conservait jadis à Marmoutier.

1. Act. SS., 5 sept.

Saint Riotisme de Rennes, Arisius de Nantes, et Désiderius, successeur d'Arisius, furent aussi, dit-on, sacrés par notre pontife.

Vers ce temps-là, un autre disciple du saint fut élevé non à la dignité épiscopale, mais à la gloire du ciel. Nous avons vu le moine Maxime de Chinon accompagner son illustre maître dans un pèlerinage à Rome. De retour de ce voyage, Maxime avait achevé de bâtir son monastère et élevé une église pour ses religieux. Le saint évêque de Tours était venu la dédier avec les cérémonies requises.

Enfin, après les longues années de son travail ici-bas, le solitaire pressentit la mort qui devait le saisir dans trois jours; il envoie vers le pontife pour lui en donner avis. En recevant ce triste message: « Allons, dit en pleurant Martin, ensevelir notre frère Maxime. » Cependant, Maxime couvre de cendres son corps amaigri et se revêt d'un cilice; puis, les mains et les yeux élevés au ciel, rendant des actions de grâces à Dieu, il remet son esprit au Créateur. Son corps fut honorablement enseveli par saint Martin dans la basilique de la B. Marie de l'Assomption, renfermée dans le monastère même et qui prit dès-lors le nom de saint Maixme. Cette sépulture de saint Maixme par saint Martin est un fait qui se trouvait jadis confirmé par la tradition du clergé et du peuple. Martin, disait-on, avait enseveli le prêtre Maxime, selon l'usage des bienheureux Pères, et l'avait placé en priant dans un sépulcre de pierre. [1] Les malades furent souvent guéris à ce tombeau. Toutefois, des auteurs placent le trépas de ce saint au milieu du v[e] siècle [2].

Son monastère fut dans la suite converti en église collé—

1. Prop. S. Max., Coïn.

2. Gerv. V. de S. Mart, p. 231.

giale, où l'on conserva les reliques du patron de Chinon jusqu'en 1563. Une partie des bâtiments et de l'église subsistent encore aujourd'hui. La fête du saint se célèbre à Chinon le 20 août. L'officiant porte ce jour-là une chape qu'on prétend, par tradition, être la chape de saint Maixme et que les fidèles baisent avec vénération.

Vers la même époque, Clarus, celui que n'avait pu tromper l'hypocrisie d'Anatole, quitta le monastère de l'évêque pour accompagner Sulpice Sévère qui retournait dans son pays. Il est certain que Sulpice avait chez lui, à Primuliac, un certain nombre de moines formés à l'école de saint Martin. Un d'entre eux était Victor, cité fréquemment dans les épîtres de saint Paulin à Sévère. Il leur servait de messager réciproque. « L'évidente vérité, dit Paulin dans une première lettre[1], nous força d'accueillir et de vénérer en lui une brebis sans tache. La modestie du Christ qui brillait dans sa personne le désignait comme une brebis, non-seulement par la laine, mais encore par la mansuétude d'esprit dont ses paroles et son silence étaient empreints. » Clarus paraît avoir été ami particulier de Sulpice; mais il n'avait pas connu Paulin.

Ce fut aussi dans les dernières années de sa vie que le saint reçut la visite d'un jeune Hibernois, nommé Patrice[2].

Il y eut jadis, racontent les légendaires, un homme appelé Calphurnius, Breton de nation, et habitant d'un bourg nommé Taburnia, près de la ville de Nemphtor, sur les bords de la mer d'Hibernie. Il avait épousé une jeune fille de race Franque, nommée Conchessa, nièce de saint Martin, archevêque de Tours, distinguée par sa beauté et l'élégance de ses mœurs. Conchessa avait été faite prisonnière dans les

1. Paulin., Ep. 12.

2. Act. SS. 17. — Mart. Brev. Rom. Ibid.

Gaules, emmenée dans le nord de la Bretagne et vendu comme esclave au père de Calphurnius. Enchanté de ses mœurs, adouci par ses attentions, séduit par sa beauté Calphurnius l'aima et l'éleva de l'infériorité de l'esclave l'égalité de l'épouse. De cette union Patrice naquit.

Enlevé trois fois par les Barbares, et trois fois délivré d la servitude, Patrice, à l'âge d'environ vingt-cinq ans, s rend dans les Gaules. Là, le désir d'apprendre la science d Dieu le conduit à Tours auprès du bienheureux Martin. Il pass quatre ans sous la direction de son grand oncle; car, ajout sa légende, comme ce très-saint modèle des prêtres éta aussi moine, il donna à son neveu l'habit monastique et un règle de vie. Patrice embrassa cette règle de tout son cœur produisit des actes en rapport avec l'habit qu'il portait persévéra plein d'amour dans cet institut. Saint Martin aprè avoir jeté dans son âme les semences des vertus, l'éleva à l cléricature. Enfin le saint évêque fut averti par un ange qu Patrice devait partir pour l'île d'Hibernie. Ils se dirent don adieu et se séparèrent.

Un autre saint du même pays eut aussi, dit-on, des rap-ports avec saint Martin; il s'appelait Ninian [1], neveu aussi d notre évêque par sa mère. Il devint évêque en Écosse, et fu un docteur illustre chez les Pictes et les Bretons. Il fit duran son épiscopat un voyage à Rome, au retour duquel il s rendit auprès de notre saint et put jouir de ses salutaire entretiens. C'était dans les dernières années de la vie d saint Martin. Ninian conserva toujours pour son oncle un merveilleuse vénération et un grand amour. Toutefois, l légende qui rapporte ces faits est regardée comme douteuse Nous y verrions, quant à nous, une méprise causée par l'identité de patrie de saint Patrice et de saint Ninien.

1. Act. SS., 16 sept.

Un illustre confesseur, à qui tous les savants accordent la qualité de disciple de saint Martin, c'est saint Héros, qui devint archevêque d'Arles et combattit courageusement l'hérésie de Pélage [1].

On donne encore pour disciples à notre évêque trois autres saints du même nom que lui [2].

L'un est Martin, abbé de Saintes, au tombeau duquel se firent dans la suite de fréquents miracles. L'autre est Martin, abbé du bourg nommé alors Briva-Curretia et aujourd'hui Brive-la-Gaillarde.

Le troisième Martin fut abbé de l'Isle-Barbe. On prétend même qu'il fut fait évêque de Lyon quelque temps après. La tradition de l'église de Lyon nous apprend en effet que saint Martin son quinzième évêque avait été moine à Marmoutier et disciple du grand saint Martin, évêque de Tours. On peut croire que les premiers moines de l'Isle-Barbe furent comme beaucoup d'autres tirés de Marmoutier. L'abbaye de l'Isle-Barbe reconnaissait dans la suite, comme celle d'Ainoy, saint Martin de Tours pour patron. Au moins, comme ce monastère eut deux abbés sortis de l'école de notre saint, saint Maxime et saint Martin, il est vraisemblable qu'on y observait la manière de vivre usitée à Marmoutier.

Mais le glorieux pontife ne compte pas seulement, parmi ses fils spirituels, des moines, des abbés, des évêques, il compte aussi des martyrs.

La légende suivante complètera ce que nous avons à dire sur les disciples de saint Martin [3].

1. Gerv., p. 232.

2. Grég. Tur. Glor. Conf., c. 57. — Hist. Fr., l. 7, c. 10.— Gerv., p. 234. — D. Martenne., Hist. Mss. de Marm.

3. Brev. S. Mart.

C'était, dit-elle, au temps où le bienheureux Martin, illustre pontife du Christ, gouvernait l'église de Tours et éclairait tout l'univers des rayons de ses vertus. Maura, veuve de noble famille parmi les Goths, déjà enflammée d'amour pour la religion chrétienne, apprit la réputation du saint. Abandonnant sa patrie, ses parents et tous ses biens, elle vint de Thrace avec ses fils en la ville de Tours pour recevoir ses instructions sur les préceptes de la foi chrétienne et être ensuite baptisée par ses mains. Elle avait neuf fils, Lupus, Benignus, Beatus, Spanus, Marcellianus, Messarius, Genitor, Principinus et Tridorius. Le saint leur imposa un jeûne de sept jours. Lui-même il répandit devant Dieu des prières avec des larmes continuelles: ensuite, après les avoir instruits et fortifiés dans la foi, il les baptisa. Alors une immense lumière apparut au ciel. Les néophytes rendirent grâce à Dieu et le prièrent de daigner les confirmer dans son saint nom. A ce moment ils entendirent une voix qui les encourageait à suivre les commandements de saint Martin et leur promettait qu'un jour ils partageraient avec lui la jouissance d'un bonheur san fin.

Peu de temps après, Maura s'en retournait toute joyeuse dans sa patrie avec sa pieuse famille. Le roi des Goths, homme impie, fut informé de tout; car ces choses se passaient dans les temps qu'Athanaric, roi des Goths et arien, persécutait les catholiques. Par ses ordres, le général goth Auripinus envoya cinquante hommes avec mission de saluer hypocritement la mère et ses fils, de les éloigner de la vue des chrétiens et de les forcer ensuite à renier leur foi ou de les tuer s'ils se refusaient à l'apostasie. Mais, pleine d'un courage viril, la mère exhortait ses fils à montrer l'énergie de leur foi et à mériter la palme du martyre. « Mes enfants, leur disait-elle, en employant les paroles du Seigneur, ne craignez pas ceux qui

tuent le corps et ne peuvent tuer l'âme; craignez plutôt celui qui peut jeter le corps et l'âme dans la gehenne de feu. »

Les Barbares l'entendant parler ainsi s'efforcent de vaincre l'aîné. Il leur répond qu'il se nomme Lupus, c'est-à-dire Loup, mais qu'il est un agneau prêt à se laisser immoler pour l'amour du Christ. Les soldats le mettent en pièces. Par crainte des chrétiens, ils emmènent les autres dans une forêt écartée, nommée alors Tilletum et aujourd'hui Teillé. Là, Benignus et Beatus montrent la même fermeté que leur frère, et sont égorgés.

Passant plus loin, les persécuteurs se hâtaient pour en finir avec ceux qui restaient. Après bien des recherches, ils trouvent un des saints frères, le premier par l'éminence de ses vertus, c'était Spanus. Fatigué d'une route pénible et d'une fuite précipitée, il s'était assis sur la margelle d'un puits. Les meurtriers lui demandent quelle est sa croyance; ils le trouvent, comme les précédents, tout prêt à mourir pour la foi chrétienne. Ces impies menacent ce jeune homme de la mort s'il ne renonce à la secte dont Martin lui a peu auparavant enseigné la doctrine. Leurs menaces redoublent la sainte hardiesse de cet homme de Dieu. Il serait heureux, leur dit-il, si pour la foi et la confession de Martin il méritait d'être dépouillé du poids de sa prison corporelle; par là il jouirait dans l'éternité d'une gloire plus grande avec le Christ.

Enfin, ne pouvant rien gagner par menaces ni promesses, ils le tuent cruellement, et après lui les autres: Spanus, Marcellianus et Messarius sont décapités; Génitor percé d'un coup d'épée; Tridorius et Principinus précipités dans les flots rapides de la Creuse: ces deux derniers, délivrés d'abord par l'aide de Dieu, endurent ensuite courageusement le martyre et ont la tête tranchée.

Privée de ces chers gages, leur mère vécut seule dans une

retraite éloignée de la vue et du commerce des hommes, et mourut enfin par une glorieuse confession. Elle fut ensevelie dans une ville que les manuscrits nomment Arciacum. Son corps fut peu après transféré au pays des Goths.

Tous ces événements se passèrent, dit-on, sur le territoire de Tours et du temps de saint Martin. Toutefois, selon certains auteurs, ce martyre dut avoir lieu durant les ravages des Goths, dans notre pays, au v[e] siècle.

On conservait jadis, à Souvigni, en Bourbonnais, le corps de saint Principinus. On y célébrait sa fête le 12 novembre, et la translation de ses reliques le 6 janvier. A Tours, on solennisait celle de Spanus, vulgairement saint Epain, le 25 octobre. Son corps apporté dans cette ville, après son martyre, y avait été honoré jusqu'au temps où les hérétiques le brûlèrent.

Il y a encore en Touraine, une petite ville de Saint-Epain, à une lieue de laquelle est l'endroit nommé Teillé. Là, près d'une croix antique se trouve un puits, sur le bord duquel on croit, dans toute la contrée, que saint Epain fut décapité. Nos ancêtres avaient constamment tenu ce puits fermé d'une grille de fer. L'église de Chablis, qui depuis plusieurs siècles, possédait ce qui restait des reliques de saint Epain, a fait part naguères de son trésor à la paroisse dont nous parlons. Au reste, dans la Bourgogne, dans la Champagne, le nom du saint martyr est en vénération, et des monuments échappés au temps en conservent la mémoire.

Un fait analogue au précédent se lit dans la vie de saint Ambroise. Une reine des Marcomans, nommée Frétigil, ayant entendu parler de lui, se convertit, et envoya des ambassadeurs pour le prier de l'instruire par écrit.

CHAPITRE XXV.

INTIMITÉ DE SAINT MARTIN ET DE SULPICE SÉVÈRE.

Sulpice, comme nous l'avons dit, était de retour en son pays. Ce fut peut-être, dans ce voyage qu'il rapporta chez lui une fiole de verre pleine d'une huile bénite par saint Martin. En effet, nous en avons déjà vu des exemples, le saint a béni de l'huile pour plusieurs personnes de piété. On en a, dit un auteur [1], conservé longtemps, qui a toujours gardé la même vertu contre toutes sortes de maux. Il est parlé dans la vie de saint Oyent [2], écrite au VIe siècle, d'une fiole d'huile bénite par saint Martin, miraculeusement conservée dans un incendie qui consuma tout le monastère de Saint-Claude, où elle était déposée. Elle s'y voyait encore, il y a deux siècles.

1. Gerv., p. 161.
2. Act. SS., 1er janv.

Voici ce que Gallus raconte sur celle que possédait son ami Sulpice.

Celui-ci l'avait placée sur une fenêtre élevée. Un valet de la maison, assez étourdi, prend le linge dont on l'a couverte, et ignorant que la fiole est dessous, le tire sur lui. Le vase tombe sur le pavé de la chambre qui était de marbre. A cette vue, tout le monde est saisi de frayeur : on croit que c'en est fait de la bénédiction attachée à cette relique, Mais la bouteille est trouvée aussi intacte que si elle fût tombée sur la plume la plus molle. Ce fait, ajoute Gallus, ne doit pas être attribué au hasard, mais à la vertu de Martin, dont la bénédiction ne put se perdre. C'était, disent les deux poëtes, par respect, et pour la dérober aux regards indiscrets que Sulpice avait couvert la fiole sacrée d'un linge de toile fine.

Les faits suivants prouvent combien ce même Sulpice était avant dans l'intimité du saint évêque, et que nul n'était mieux en mesure d'écrire son histoire. Le pieux Aquitain ne tarda pas sans doute à revenir à Tours, selon sa coutume, et nous pouvons placer ici cette narration de son ami Gaulois [1].

Un jour, Sulpice et Gallus faisaient la garde à la porte de Martin. Depuis déjà quelques heures, ils y étaient assis en silence, pénétrés d'une immense terreur, et tremblants comme des gens qu'on aurait obligés à veiller devant la demeure d'un ange. La cellule du saint était fermée, et il ne savait pas que ses deux disciples étaient là. Cependant, ils entendent à l'intérieur le murmure d'une conversation. Bientôt ils se sentent comme enveloppés d'horreur et de saisissement, ils ne peuvent plus douter qu'il s'est passé près d'eux quelque chose de divin. Environ deux heures après, Martin sort, et se

1. Sulp. Sev., Dial. 2., n. 14. — Ven. Fort., l. 3.

présente devant eux. Personne ne parlait au saint plus familièrement que Sulpice. Il pria donc l'évêque de les tirer de peine, en leur découvrant ce que signifiait cette horreur divine qu'ils reconnaissaient tous les deux avoir éprouvée, autrement avec qui il s'était entretenu dans sa cellule : car, disaient-ils, ils avaient entendu, étant devant sa porte, un bruit faible, et à peine sensible, rceonnaissable néanmoins pour celui de plusieurs personnes conversant ensemble. Le saint fit de grandes difficultés, et balança longtemps. Mais, il n'y avait rien que Sulpice ne lui arrachât, même malgré lui.

Ici, le narrateur s'arrête : « Ce que je vais rapporter, dit-il, va peut-être sembler plus incroyable que tout le reste. Toutefois, le Christ m'est témoin que je ne mens pas. Et peut-être ne se trouvera-t-il personne d'assez sacrilége pour soupçonner Martin de mensonge »

« — Je vous le dirai, répondit le saint, mais vous, de grâce, ne le dites à personne : Agnès, Thècle et Marie étaient tout à l'heure avec moi.» Ensuite, il leur dépeignit le visage et l'habillement de chacune d'elles. Du reste, ce ne fut pas seulement ce jour-là, mais bien d'autres fois encore qu'il reconnut avoir reçu cette visite. Les apôtres Pierre et Paul, il n'osa le nier, se firent aussi voir souvent à lui.

Nous avons déjà parlé de son empire sur les démons. Il les apostrophait par leurs noms, nous dit ici Gallus, à mesure qu'ils paraissaient devant lui. C'était de Mercure qu'il avait le plus à souffrir. Pour Jupiter, ce n'était, selon lui, qu'un brutal et un hébété. Ces visions semblaient incroyables à bon nombre de ceux mêmes qui vivaient dans son monastère : je suis donc loin d'espérer, ajoute l'historien, qu'elles seront crues de tous ceux qui les entendront raconter. Après tout, si Martin n'avait mené une vie ineffable, merveilleuse, jouirait-il chez nous d'une si grande célébrité ? Il n'est point

surprenant que la faiblesse humaine ait éprouvé des doutes au sujet des œuvres de Martin, puisque de nos jours encore nous voyons beaucoup de gens qui refusent de croire aux évangiles.

Agnès, Thècle et Marie, ces trois noms se retrouvent unis sous la plume de saint Ambroise. S'adressant à la vierge tombée : « Si tu ne peux, dit-il, à cause de la honte où tu es plongée, regarder les hommes en face, que feras-tu devant les chastes apôtres ? Que feras-tu devant Marie, Thècle et Agnès, et le cœur immaculé des vierges pures. »

Agnès avait souffert le martyre à l'âge de treize ans, peu de temps après le commencement de la persécution que Dioclétien alluma en 303. Du temps de Constantin, on avait élevé une église sur son tombeau. Tous les peuples, dit saint Jérôme, se réunissent pour célébrer dans leurs discours et leurs écrits les louanges de sainte Agnès, qui sut triompher de la faiblesse de son âge, comme de la cruauté du tyran, et couronna la gloire de la chasteté par celle du martyre.

Thècle, née à Icone, d'une famille illustre, et instruite dans la foi par l'apôtre Paul, est célébrée par les éloges les plus magnifiques des saints Pères. A l'âge de dix-huit ans, elle quitta son époux. Ses parents l'accusèrent comme chrétienne. Amenée au pied d'un bûcher ardent, préparé pour elle, si elle refuse de renoncer au Christ, elle s'arme du signe de la croix, et s'y jette elle-même. Mais le feu fut éteint par une pluie qui survint tout à coup. Après avoir échappé miraculeusement à plusieurs autres dangers, elle revint dans sa patrie, où elle se retira seule sur une montagne. Elle mourut nonagénaire, et fut ensevelie à Séleucie. On bâtit une église sur son tombeau, sous les premiers empereurs chrétiens. A cette église qui portait son nom, se rendaient de toutes parts des pèlerins, et il s'y opéra un grand nombre de

miracles. C'est le témoignage de saint Grégoire de Nazianze.

Quant à la sainte vierge Marie, mère de Dieu, son culte était dès lors en grand honneur, comme le prouvent les écrits de saints Pères, et en particulier de saint Ambroise, qui la proposait éloquemment pour modèle aux vierges sacrées. L'un de nos poëtes, parlant d'elle, dit à saint Martin : « Tu as vu le temple du Seigneur, décoré d'un diadème, tu as vu le lit de cet époux, dont la beauté n'a point d'égale, ce lit émaillé de pierreries, orné d'or et de pourpre. Dis-nous le jaspe qu'elle avait aux pieds, la topaze qui était à son côté, les anneaux qui faisaient briller à ses doigts la verte émeraude, les bracelets qui paraient ces mains d'étincelantes hyacinthes. Dis-nous combien de pierres précieuses rayonnaient à la riche ceinture de sa longue robe, quel manteau semé de béryls couvrait ses épaules. »

Au sujet de l'apparition des apôtres : « O doux regards, continue le même auteur, qui contempliez ces figures bienheureuses, vous avez vu la beauté des portes de Sion, vous avez vu ces portiques lumineux par où les peuples, montant les degrés des vertus, entrent dans la cité de Dieu. C'est là que maintenant, au milieu des princes de la cour céleste ; toi aussi, ô Martin, tu siéges comme sénateur auprès du roi. Toi qui as tant de pouvoir, implore le pardon de mes fautes. Entends ce que ma langue infirme essaye de murmurer pour toi. Sois la source pieuse d'où coule le remède à mes blessures, par tes prières, ô saint pontife, guéris mes maux et cicatrise mes plaies. » Ainsi parlait à saint Martin un homme qui fut à la fois poëte, évêque et saint.

Ces faveurs du Ciel réalisaient dans notre saint ce que saint Chrysostôme avait écrit plusieurs années auparavant, dans un élégant petit ouvrage intitulé : *Comparaison d'un*

roi et d'un moine : « Le moine, disait-il, a un commerce continuel avec les prophètes et les apôtres, au lieu que les princes n'ont pour compagnie que des courtisans et des soldats. »

Du reste, les disciples de Martin [1] l'interrogeaient un jour sur la fin du monde. Néron et l'antechrist, leur dit-il, devaient venir auparavant; Néron, après avoir soumis dix rois, commanderait sur la plage occidentale et exercerait la persécution en vue de forcer les hommes à adorer les idoles des nations. Quant à l'antechrist, il devait s'emparer de l'empire d'Orient; Jérusalem serait le siége et la capitale de son royaume; il rétablirait la ville et le temple; sa persécution aurait pour but de faire renier le Seigneur Christ, en le proposant lui-même à sa place pour le Christ, et de contraindre tout le monde à recevoir la circoncision suivant la Loi. A la fin, Néron serait tué par l'antechrist qui réduirait sous son autorité l'univers entier et toutes les nations jusqu'à ce que l'avènement du Christ mît à néant la puissance de l'impie. Or, il n'était pas douteux que l'antechrist, conçu par un mauvais esprit, ne fût déjà né et parvenu même à l'adolescence, prêt, quand il aurait atteint son âge légitime, à s'emparer de l'empire.

Ici, nous devons le reconnaître, chaque siècle a ses erreurs, dont les plus grands saints ne sont pas exempts. Recherchons les causes de celle qu'on attribue à saint Martin au sujet de Néron.

Ce prince détestable fut, comme on sait, le premier persécuteur des chrétiens. Il est glorieux pour le christianisme, dit Tertullien, que Néron, l'ennemi de toute vertu, ait été le premier empereur romain qui ait déclaré la guerre à ceux qui le professaient. Le feu ayant pris à la ville de

1. Dial. 2, n. 16.

Rome, l'an 64 de J.-C., elle brûla pendant neuf jours. Durant ce désastre Néron du haut d'une tour chantait un poëme qu'il avait composé sur l'embrasement de Troie. Le peuple l'accusa d'être l'auteur de l'incendie. Pour faire taire ces bruits, le prince rejeta le crime sur les chrétiens. On les arrêta donc de toutes parts et ils furent traités avec une cruauté inouïe. On en couvrit quelques-uns de peaux de bêtes, puis on les exposa à des chiens furieux qui les mirent en pièces. D'autres enduits de cire et de poix servirent pendant la nuit de flambeaux pour éclairer les jardins de l'empereur. Ce monstre couronna ses forfaits en faisant périr saint Pierre et saint Paul, apôtres. Dès l'an 58, il avait fait assassiner sa mère, Agrippine. Mais enfin le peuple se souleva contre lui. Craignant de tomber entre les mains de ceux qui le cherchaient, Néron se donna lui-même la mort, la trente-deuxième année de son âge, le 9 juin de l'an 68. Son tombeau placé sur une colline se voyait du champ de Mars.

Cet événement, dit Suétone, fut accueilli du peuple avec une joie extrême. Cependant on vit pendant longtemps des gens orner son tombeau des fleurs du printemps et de l'été; ils apportaient au sénat tantôt ses images revêtues de la robe prétexte, tantôt ses édits, comme s'il eût été encore vivant et eût dû venir bientôt pour châtier ses ennemis. Suivant Tacite, environ huit mois après la mort de Néron, l'Achaïe et l'Asie furent épouvantées par la fausse nouvelle de l'approche de cet homme; car, ajoute cet historien, différents bruits s'etant répandus au sujet de sa mort, nombre de personnes imaginaient de dire qu'il était vivant et d'autres le croyaient. Il y eut plusieurs faux Nérons; le premier dans l'île de Cithnos; un autre nommé Térentius, et un troisième, sous Domitien, vingt ans après la mort du vrai Néron.

Telle est l'origine vraisemblable de l'erreur où furent au

IIIe et au IVe siècle un grand nombre de chrétiens. Lactance, au commencement du IVe, la notait, tout en se trompant lui-même sur la manière dont Néron disparut. « Renversé du faîte de l'empire, dit-il, au livre *De la mort des persécuteurs*, et précipité du souverain pouvoir, ce tyran impuissant mourut tout à coup; on ne retrouva pas même sur la terre la sépulture d'une si méchante bête. De là, certaines personnes croient qu'il a été transporté et réservé vivant, suivant cet oracle de la sybille, que le meurtrier de sa mère doit, après s'être enfui, revenir des extrémités de la terre. Comme il a été le premier persécuteur, ils veulent qu'il soit aussi le dernier et précède l'avènement de l'antechrist. Ainsi, selon eux, de même que deux prophètes ont été transportés vivants pour reparaître dans les derniers temps et au commencement du règne sempiternel du Christ, quand il descendra, comme les sybilles l'ont prédit; de la même manière aussi Néron viendra pour être le précurseur du diable et l'avant-coureur de celui qui doit un jour ravager la terre et bouleverser le genre humain. »

Longtemps après Lactance, notre Sulpice Sévère, en son *Histoire Sacrée*, écrivait: «Néron, devenu odieux à lui-même, par la conscience qu'il avait de ses crimes, est exterminé. On n'est pas certain s'il s'est lui-même donné la mort; ce qui est sûr, c'est que son corps a été enlevé; de là l'opinion que, quand même il se serait percé de son épée, sa blessure a été guérie et qu'il est sauf, selon ce qui a été écrit: Et sa plaie mortelle a été guérie. Il doit, pense-t-on, être envoyé vers la fin du monde pour travailler au mystère d'iniquité. »

Saint Augustin, au 20e livre de la *Cité de Dieu*, nous fait connaître les diverses formes de cette erreur: «Quelques-uns, dit-il, pensent que Néron doit ressusciter et être l'antechrist; d'autres ne croient même pas qu'il a été tué, et sont d'avis

qu'on l'a fait disparaître pour donner à croire qu'il avait été tué; il est, pensent-ils, caché vivant dans la vigueur de l'âge même où il était lorsqu'on le crut mort, jusqu'à ce qu'il soit révélé en son temps et rétabli sur le trône.» Saint Chrysostôme, comme le prouve son sermon sur l'aumône, a vu dans Néron le type de l'antechrist.

Quant à ce qui est dit de la proximité de la venue de l'antechrist, c'est une opinion qui s'est retrouvée bien des fois dans la parole et les écrits des Saints. « Qu'on attende bientôt Jésus-Christ, s'écriait saint Hilaire, car l'antechrist domine »; il parlait de l'empereur Constance. Saint Antoine, patriarche des solitaires, excommuniant les ariens à Alexandrie, avait dit que c'était la dernière hérésie, celle qui précédait l'antechrist.



CHAPITRE XXVI.

LA VIE DE SAINT MARTIN PUBLIÉE PAR SULPICE SÉVÈRE.

Cependant Désiderius, un des amis de Sulpice, avait été informé que celui-ci avait écrit la vie du saint. Il ne cessa ses instances auprès de lui qu'après en avoir obtenu communication. Sulpice lui envoya son ouvrage avec cette lettre : « Sévère à son très-cher frère Desiderius, salut. J'avais « résolu, frère bien-aimé, de garder en portefeuille et de « renfermer entre les murs de ma maison le petit livre que « j'avais écrit sur la vie de saint Martin. Infirme de ma « nature, je voulais éviter les jugements des hommes ; j'ap- « préhendais (et la chose, je crois, arrivera) que mon langage « trop rude ne déplût aux lecteurs et que tout le monde ne me « blamât de m'être sans pudeur emparé d'un sujet réservé à « bon droit aux écrivains éloquents. Il m'a fallu céder à tes « demandes réitérées. Car, que n'accorderais-je pas à ton

« amour, au détriment même de ma réputation? Toutefois, si « je te l'ai communiqué, ç'a été avec la confiance que tu ne le « montrerais à personne; tu me l'avais promis. Mais, je crains « bien que tu ne lui serves de porte, et qu'une fois lâché il ne « puisse plus être rappelé. Que si cela arrivait et que tu le « visses lu par quelques personnes, supplie en grâce les lec- « teurs de considérer les choses, non les mots, et de ne pas « s'irriter si un langage fautif vient offenser leurs oreilles. Le « royaume de Dieu ne consiste pas dans l'éloquence, mais dans « la foi. Qu'ils s'en souviennent aussi, ce n'est pas par des « orateurs que le salut a été annoncé au monde, mais par des « pêcheurs. Or, le Seigneur aurait bien pu se servir des pre- « miers, si cela eût été utile. Quant à moi, j'ai conçu le projet « d'écrire cet ouvrage, parce qu'à mon avis, les vertus d'un si « grand homme n'étaient pas faites pour rester dans l'obscu- « rité; mais en même temps je me suis convaincu d'une chose, « c'est que je ne devais pas rougir des solécismes. Aussi bien, « n'ai-je jamais eu grande science de ces matières, et quand « même j'en aurais acquis jadis quelque connaissance, dans mes « études, une si longue interruption m'eût tout fait oublier. « Cependant, pour nous épargner l'extrémité d'une si fâcheuse « excuse, supprime, si tu veux, le nom de l'auteur et publie « ainsi le livre. Pour cela, efface le titre du commencement et « rends par ce moyen la page muette. C'est assez qu'elle in- « dique le sujet du livre, sans parler de l'auteur. »

C'est avec cette modestie que parlait l'écrivain le plus pur et le plus élégant de son siècle.

L'ouvrage de Sulpice Sévère commence par une préface à la manière de Salluste. « Plusieurs mortels, dit-il, adonnés au stérile amour de la gloire mondaine, ont cherché à se faire un nom immortel, à ce qu'ils croyaient, en parant des beautés du style les vies des hommes illustres. Sans produire un

fruit immortel, cette entreprise réalisa néanmoins en partie l'espérance qu'ils avaient conçue. Ils répandirent, quoique sans profit pour eux, leur renommée, et par la peinture de ces fameux exemples, excitèrent une grande émulation dans leurs lecteurs. Mais, par rapport à cette bienheureuse et éternelle vie que nous attendons, toute leur peine fut perdue. A quoi, en effet, leur a servi à eux-mêmes la gloire de leurs écrits, gloire qui doit tomber avec le monde. Quant à la postérité, quel profit a-t-elle trouvé à lire les combats d'Hector ou les discussions philosophiques de Socrate, ces hommes qu'on ne pourrait imiter sans sottise, et qu'il serait même insensé de ne pas attaquer avec la plus vive ardeur? Car, ne jugeant de la vie humaine que par les dehors actuels, ils ont voué leurs espérances aux fables et leurs âmes aux tombeaux. S'immortaliser dans la mémoire des hommes, était toute leur ambition tandis que le devoir de l'homme est d'aspirer à une vie, non à une mémoire éternelle, et cela non en écrivant, combattant ou philosophant, mais en vivant avec piété, sainteté et religion. Cette erreur de l'esprit humain, transmise par les lettres, a prévalu au point de susciter une foule d'émules de cette vaine philosophie et de ce courage insensé. Je pense donc faire une chose utile en écrivant en détail la vie d'un très-saint homme, laquelle bientôt servira de modèle à d'autres. Là, certes, les lecteurs verront de quoi s'exciter à la sagesse véritable, à la milice céleste et au courage divin. Dans ce travail, nous avons aussi en vue notre propre avantage : mais, au lieu de demander aux hommes un frivole souvenir, nous aimons mieux attendre de Dieu notre récompense : elle sera éternelle : car si nous-mêmes nous n'avons pas vécu de manière à pouvoir servir d'exemple aux autres, nous avons au moins mis notre étude à leur faire connaître un homme digne d'être offert à leur imitation. [illegible]e

ommencerai donc à écrire la vie de saint Martin, et ce qu'il fait, soit avant, soit durant son épiscopat. Je n'ai pu cependant parvenir à connaître toutes ses actions : celles qui n'ont u d'autre témoin que lui-même sont restées inconnues; car, ien éloigné de rechercher la louange des hommes, il eût oulu, si la chose eût dépendu de lui, cacher tous ses mé-tes. Du reste, parmi celles mêmes que nous connaissons, ous en avons omis plusieurs. Il fallait ménager les lec-urs, et éviter de leur causer du dégoût par un trop grand nas de faits. Or, je supplie ceux qui liront ce livre, d'y outer foi : loin d'eux la pensée que j'aie écrit une ligne ins connaissance: j'aurais mieux aimé me taire que de dire es faussetés. »

Ces deux pièces, la lettre à Désiderius et la préface, nous emblent renfermer des instructions d'or pour notre siècle. ue de préjugés modernes elles heurtent à droite et à gauche! Tous sommes sûrs, sans parler des autres, que plus d'un rofesseur froncera le sourcil en les lisant. En effet, Sulpice, e nourrisson de la littérature païenne, y rompt ouvertement vec ses maîtres: il leur déclare une guerre acharnée. Il écrit our combattre leur influence. Or, ces mêmes auteurs que e biographe de saint Martin renie, ils président aujourd'hui l'instruction de la jeunesse chrétienne. Mais nous aurions rop à dire sur ce sujet. Passons.

Après sa déclaration de principes, Sulpice aborde la vie de son héros. Voici de quoi se compose son ouvrage. Il raconte ce que nous avons reproduit de l'enfance du saint, son enrôlement militaire, son manteau partagé, son baptême, la manière dont Martin obtient son congé, sa retraite auprès de saint Hilaire, son voyage dans son pays, son séjour dans l'île Gallinaire, son retour à Poitiers, la résurrection du catéchumène, puis celle du serviteur Lupicin, enfin, son

élection comme évêque de Tours. C'est là ce qu'on peut appeler la première partie du livre. La seconde qui renferme sa vie épiscopale, commence par la fondation du grand monastère. Ensuite, le saint nous est montré dans ses travaux apostoliques. Il détruit l'autel du faux martyr, arrête des funérailles païennes avec un signe de croix, repousse avec la même arme le pin qui tombe sur lui, arrête l'incendie qui, d'un temple profane, gagne une maison voisine, est rassuré par des anges, au bourg de Leprosum, et deux fois est soustrait par un miracle au fer des assassins. Viennent ensuite les guérisons miraculeuses. Le saint guérit à Trèves la jeune paralytique, puis l'esclave de Tétradius, et l'autre énergumène à qui il mit ses doigts dans la bouche : il force le démon à se reconnaître l'auteur d'une fausse alerte qui a mis la même ville en émoi. A Paris, il donne un baiser au lépreux. Enfin, après la santé rendue à la fille d'Arborius, et la vue à l'illustre Paulin, Martin est guéri lui-même, par des anges, des blessures de sa chute dans un escalier. Sa présence à la table de l'empereur Maxime occupe, après ses miracles, une place spéciale. Après l'empereur, c'est au prince des ténèbres que le saint a affaire. C'est une nouvelle série de faits que nous pouvons intituler les visions diaboliques. Le démon se présente au saint avec une corne de bœuf sanglante à la main. Ensuite, il prend le masque des dieux des gentils ; après la belle réponse du saint au tentateur, sur la miséricorde du Christ, vient l'histoire de l'hypocrite Anatole, et enfin la manière dont Martin confond le démon qui voulait se faire passer pour le Christ. Le livre se termine par deux chapitres particuliers. Dans l'un, l'auteur rend compte de sa première entrevue avec le saint. Dans l'autre, il décrit la vie intérieure de Martin. A part ce dernier morceau, nous avons reproduit tous ces récits. C'est toujours Sulpice Sévère que nous avons

désigné quand nous avons parlé du biographe, de l'historien primitif du saint. Nous ferons ailleurs une mention détaillée du livre des Dialogues, composé plusieurs années après celui de la vie du bienheureux Martin.

Saint Paulin de Nole, cet ami si cher à Sulpice, devait avoir part à la faveur accordée à Désiderius. Il reçut aussi de l'auteur une copie de son ouvrage. L'illustre solitaire l'en félicite dans une de ses épîtres [1]. « Il ne t'eût pas été donné, lui dit-il, de faire connaître Martin, si la pureté de ton cœur n'eût rendu ta bouche digne des louanges d'un saint. Tu es donc béni du Seigneur, toi qui as retracé avec un style vraiment convenable et une bien juste affection l'histoire d'un si grand pontife et d'un confesseur si illustre. Bienheureux est-il lui-même, lui à qui ses mérites ont valu un historien digne de sa foi et de sa vie, lui que ses vertus consacrent pour la gloire divine, comme tes écrits l'immortalisent dans la mémoire des hommes. Ces écrits, c'est aussi une toison qui couvre d'un très-agréable vêtement le Seigneur Jésus, dont les membres sont ainsi pourvus d'une gracieuse parure, et ornés des fleurs de ton génie. L'agneau, à son tour, te vêtira toi-même de sa toison, au jour de la récompense, et couvrira ton être mortel de son immortalité. Toi alors souviens-toi de nous et regarde-nous, non avec le regard du mépris, mais avec celui d'un ami qui reconnaît son ami. »

Paulin ne se contentait pas d'admirer l'œuvre de Sulpice, il y cherchait des sujets d'imitation, justifiant ainsi l'espérance exprimée par l'auteur dans sa préface. Touché par le récit où son ami montre saint Martin lavant les pieds à ses hôtes, il se mit à en faire autant. « C'est ton livre, écrit-il encore à Sulpice [2], qui m'a fait aimer la grâce de cette servitude, et

1. Paul. Nol., Ep., 5e.
2. Ep. 7e.

j'ai voulu au moins goûter cette légère parcelle des œuv[redacted]es sacrées de Martin. »

Le solitaire de Nole reçut un jour la visite de l'illus[redacted]re Mélanie, « cette femme, dit-il, qui, malgré l'infériorité de son sexe, n'en combattait pas moins pour le Christ, par [redacted]es vertus dignes de Martin. Je n'ai pu, mon frère, poursuit-i[redacted] a supporter que tu lui fusses inconnu. Pour lui faire plus pl[redacted]i nement apprécier la grâce de Dieu qui est en toi, j'ai mie[redacted]u aimé te révéler à elle par tes propres paroles que par [redacted]e miennes. J'ai donc lu à Mélanie, très-curieuse de semblab[redacted]e histoires, la vie de notre cher Martin. Je t'ai fait connaî[redacted]r aussi de la même manière au vénérable et très-docte évê[redacted]ue Nicetas, venu de la Dacie, et digne objet de l'admiration [redacted]es Romains, puis à plusieurs autres saints de Dieu. »

Sulpice eut bientôt l'occasion d'ajouter une nouvelle p[redacted]ge à son livre. Il en rend compte lui-même, dans son épîtr[redacted] à Eusèbe, alors prêtre, et depuis évêque.

« Hier, dit-il, plusieurs moines étaient venus me trou[redacted]er. Au milieu de récits sans fin, et d'une causerie intarissa[redacted]le, la conversation tomba sur le petit livre que j'ai publié su[redacted]r la vie du bienheureux Martin. Ce m'était une grande [redacted]oie d'entendre dire qu'il était lu avec goût par nombre de p[redacted]er-sonnes. Tout à coup on me rapporte un discours tenu [redacted]par un homme suscité du mauvais esprit : « Pourquoi, avait-il [redacted]dit, Martin qui a ressuscité les morts et repoussé les flammes pr[redacted]tes à dévorer des maisons, lui-même dernièrement dans un incen[redacted]ie, a-t-il éprouvé l'atteinte du feu, et s'est-il vu exposé à un péril imminent? » Oh! quel qu'il soit, malheureux hom[redacted]e! dans ses paroles, nous reconnaissons la perfidie et le lang[redacted]ge des juifs, qui voyant le Seigneur en croix, l'insultaient [redacted]ar

1. Ep. 10e.

ces mots : « Il a sauvé les autres et il ne peut se sauver lui-même. » Oui, certainement cet homme, quel qu'il soit, s'il fût né dans ces temps, eût pu aussi proférer les mêmes paroles contre le Seigneur, lui qui blasphême le saint du Seigneur. Quoi donc, qui que tu sois, Martin n'est pas puissant, il n'est pas saint, parce qu'il a été en péril dans un incendie? O bienheureux homme, et en tout, même en ces outrages, semblable aux apôtres! car c'est précisément le jugement que portèrent sur Paul les gentils qui le virent mordu par une vipère : « Cet homme, dirent-ils, doit être un homicide, il a été sauvé de la mer, et les destins ne peuvent le laisser vivre. » Mais lui, secoua la vipère dans le feu, et ce fut tout. Les barbares croyaient qu'il allait tomber aussitôt et mourir. Voyant qu'il ne lui arrivait rien de fâcheux, ils changèrent de sentiment : pour eux alors ce fut un Dieu. Du moins, à leur exemple, ô le plus infortuné des mortels, aurais-tu toi-même dû revenir aussi de ton erreur. Ç'avait été pour toi un scandale de voir Martin touché par la flamme : en retour, ce même accident devait te faire connaître les mérites et la vertu d'un homme qui, tout entouré de feux, avait échappé à la mort. Apprends-le, malheureux, apprends ce que tu ne sais pas : presque tous les saints, s'ils sont devenus illustres, c'est surtout par les merveilles qui ont éclaté dans leurs dangers. Je vois bien Pierre, dont la foi fait la puissance, vaincre l'obstacle de la nature, marcher sur la mer, et presser de ses pas les ondes mobiles. Mais, à mes yeux, il n'est pas moins grand, ce prédicateur des gentils, que le flot engloutit, et qui, après trois jours et trois nuits, sort du fond de l'abîme, et est rendu par l'onde au rivage. Je ne sais, en effet, s'il n'y a pas quelque chose de plus grand à vivre au fond de l'abîme, qu'à passer sur les abîmes de la mer. Sot que tu es, tu n'avais pas lu tout cela, ou si tu l'avais lu, tu ne l'avais

pas compris. Ce n'est pas, sans un dessein particulier de Dieu, que le bienheureux évangéliste nous a transmis par les saintes lettres des exemples de ce genre. Ces faits doivent servir à l'instruction de l'esprit humain : les accidents de naufrages, de serpents et ceux qu'énumère l'apôtre, qui se glorifie de la nudité, de la faim, des dangers de la part des voleurs, toutes ces adversités sont communes aux saints et à tout le monde. Mais les supporter, en triompher, ç'a toujours été le principal mérite des justes. Patients au milieu de toutes les épreuves, et toujours invincibles, ils remportent une victoire d'autant plus noble, que leur souffrance a été plus grave. D'après ce principe, le fait invoqué en preuve de la faiblesse de Martin est, au contraire, pour lui, plein d'honneur et de gloire ; car, éprouvé par une si périlleuse aventure, il en est sorti vainqueur. Du reste, que j'aie omis ce fait dans le petit livre de sa vie, personne n'en doit être surpris. Dans cet ouvrage même j'ai déclaré n'avoir point embrassé toutes ses actions, attendu que, si j'eusse voulu les rechercher toutes, j'aurais eu un volume démesuré à offrir aux lecteurs. Et d'ailleurs, ce qu'il a fait n'est pas si peu de chose, qu'il soit possible de tout renfermer dans un livre. Quant au fait en question, je ne souffrirai pas qu'il demeure secret. Je ne veux pas laisser croire que j'ai omis à dessein ce qui pouvait nuire à la gloire du bienheureux. »

Ensuite, Sulpice raconte le fait comme nous l'avons fidèlement reproduit plus haut.

Remarquons en passant une erreur au sujet de saint Paul. L'apôtre n'est point resté trois jours au fond de la mer. Il dit seulement, dans sa deuxième, aux Corinthiens : « J'ai fait naufrage trois fois. »

Le commencement de ce morceau prouve, avec évidence, que la vie de saint Martin, écrite par Sulpice Sévère, fut

publiée du vivant même de notre évêque. En effet, elle l'était à une époque où, parlant du danger couru par le saint dans un incendie, on disait que ce fait avait eu lieu dernièrement. Nous rencontrerons plus loin d'autres preuves de cette assertion, admise, du reste, comme indubitable par presque tous les critiques des derniers siècles.



CHAPITRE VXVII.

VIE INTÉRIEURE DE SAINT MARTIN.

Nous avons déjà parlé de saint Gatien, apôtre et premier évèque de Tours. Après être demeuré cinquante ans dans cette ville, Gatien était mort en paix, et avait été enseveli dans le cimetière des chrétiens, au faubourg de cette ville. Le lieu de sa sépulture était demeuré inconnu, jusqu'au jour où il fut découvert à saint Martin par une révélation divine.

Martin était un jour venu au tombeau de son glorieux prédécesseur [1]. Là, il répand des prières, et récite même le capitule ou l'oraison; ensuite : « Bénis-moi, dit-il, homme de Dieu. » Comme il achevait ces mots : « Toi aussi, répond une voix, je te prie de me bénir, serviteur du Seigneur. » Notre saint fit encore quelques prières, et se retira. Quant aux témoins de cette scène, ils furent remplis d'admiration :

1. Grég. Tur., Glor. Conf., cap. 4.

« En Martin, disaient-ils, habitait celui qui, jadis avait rappelé Lazare du tombeau.

« O vénérable société, dit une leçon de notre ancienne liturgie [1], ô indissoluble charité des citoyens célestes! O admirable magnificence du Christ, qui procure à ses saints, séparés corporellement, mais unis déjà par une mutuelle charité, la joie de s'entretenir ensemble dans une vision spirituelle! Un soldat émérite, couronné dans les cieux, adresse la parole à celui qui demeure encore posté sur le champ de bataille de cette vie trompeuse, mais qui doit partager un jour avec lui l'héritage de la gloire céleste. Voyageur arrivé au terme, il voit son futur compagnon fatigué de la marche à travers le désert: il l'encourage et le console par une douce parole. Il lui demande humblement la faveur de sa bénédiction, lui qui a reçu depuis longtemps la bénédiction divine: celui qui a été élevé à la gloire céleste ne dédaigne pas d'honorer un homme retenu encore par les liens de la vie mortelle. C'est qu'éclairé par la lumière divine, il voyait en lui un prédestiné que le Verbe de Dieu devait aussi couronner. »

Ne trouvant pas assez honorable le lieu où reposait le corps de notre apôtre, Martin l'en fit enlever, et saint Gatien fut enseveli auprès de saint Lidoire, dans la basilique qui portait le nom de celui-ci. Cette translation, ajoutent nos anciens livres liturgiques, se fit avec un suprême respect, une grande affluence de peuple, et un nombre considérable de miracles. Le saint ferma la châsse où il avait placé les ossements sacrés, en l'attachant avec sa ceinture, et y imprimant son sceau qui subsistait encore onze siècles après. Depuis lors, il allait souvent visiter ces saintes reliques, et

1. Brev. Tur., D. Amelot, 19 oct.

en leur présence, consultait notre apôtre sur toutes ses entreprises. Il ne faisait point de voyage sans venir auparavant implorer la protection de saint Gatien. A son retour, il venait encore lui en rendre une espèce de compte, le remercier et le prier longuement.

« C'était donc sur de telles colonnes, poursuit la leçon citée plus haut, que s'appuyait dès lors notre mère l'église de Tours. Tels étaient les grands pontifes qui déjà illuminaient la sainte Métropole. Ainsi, grâce aux soins de Martin, Gatien fut enseveli dans la ville, et reçut la sépulture qu'il désirait; car il ne voulut pas, après sa mort, laisser veuve de sa présence cette cité à laquelle Dieu l'avait envoyé pour y être son premier messager, et dont le prince des apôtres l'avait ordonné pontife spécial. O cité louable sous tous les rapports, mais heureuse d'un bonheur au-dessus de celui que peut procurer tout ce qui est changeant, puisque tu conserves dans tes murs de telles richesses et de pareils gages de tes saints. »

Toutes nos traditions s'accordent à placer le cimetière des chrétiens, dont nous venons de parler, sur le terrain où s'élève maintenant l'église de Notre-Dame-La-Riche. Ce lieu, situé au couchant de la cité, en était alors éloigné d'un quart d'heure de chemin. En effet, d'après les lois romaines, aucune sépulture ne pouvait être reçue dans l'enceinte des villes. La voie qui, de la porte occidentale de la cité des Turones, conduisait à ce cimetière, a donné naissance à la rue actuelle dite du Commerce.

Quant à la basilique de saint Lidoire, c'était l'église-mère, ancienne maison d'un sénateur. C'est la cathédrale actuelle qui porte le nom de Saint-Gatien. Notre saint Martin fut obligé de l'accroître considérablement, à cause du nombre des fidèles qui s'était multiplié de jour en jour. Il en fit donc une

nouvelle consécration, et la dédia à saint Maurice et à ses compagnons martyrs, dont il s'était, comme nous l'avons vu, procuré des reliques. Les auteurs du temps nous ont laissé quelques notions sur les églises de ce siècle, et ainsi nous ont sans doute dépeint la basilique de saint Lidoire, restaurée par saint Martin. Entre autres particularités, ils nous apprennent, qu'on y mettait, à l'entrée, des troncs pour les pauvres. Ces troncs étaient exposés, à la vue de tout le peuple, et dans un lieu éminent. Des voiles blancs pendaient aux entrées des temples. Les portes en étaient ornées de dorures : des peintures décoraient l'intérieur de l'édifice. On allumait des cierges autour de l'autel, et des lampes brûlaient jour et nuit dans l'église. C'était le papyrus d'Égypte qui servait de mèche tant aux cierges qu'aux lampes.

La translation des reliques de saint Gatien par saint Martin eut lieu, disent nos livres, le 7 des nones de mai. Elle se célèbre encore dans notre diocèse, le 2 de ce mois. Notre ancienne liturgie contient aussi une fête de la Révélation de saint Gatien, au 19 d'octobre. Elle est consacrée à la mémoire du colloque entre saint Gatien et saint Martin.

Saint Martin reçut aussi des reliques des saints martyrs Gervais et Protais [1] : elles lui furent apportées d'Italie : il en fit part au pontife des Cenomans, dit la légende de saint Victor, qui, par son ordre, les plaça avec grand honneur dans l'église-mère de sa ville. Saint Ambroise, évêque de Milan, avait découvert les corps de ces saints en l'an 386.

Le saint de Dieu perça de ses propres mains, dans son monastère, un puits [2], dont l'eau servit plus tard à de nom-

1. Greg. Tur. Hist., l. 10, c. 30.
2. Id., Mis. S. Mart., l. 2,, c. 39.

breuses guérisons. Il se voit encore aujourd'hui, non loin de l'emplacement de sa cellule, sous la voûte d'une cave pratiquée dans le rocher. Martin planta aussi quelques ceps de vigne, dont les fruits furent doués d'une vertu miraculeuse [1]. Ces deux particularités prouvent que le travail des mains n'était pas absolument étranger aux occupations du saint évêque, ni sans doute à celles de ses moines. La vigne était, du reste, dès cette époque une source de richesse pour le pays des Turones, grâce à l'empereur Probus qui avait jadis employé ses légions à en planter les coteaux de l'Aquitaine. Ainsi, le saint, par l'encouragement de son exemple, coopérait à la prospérité même temporelle de son diocèse.

Voici, à propos des vignes et du puits, un fait qu'un auteur du xvii[e] siècle raconte, sous la garantie de la tradition commune [2]. Au pied d'un escalier, qui comptait autant de marches que l'année compte de jours, et dans la cave dont nous venons de parler, on voyait, dans les derniers temps, à Marmoutier, une cuve d'une énorme grandeur. Elle avait été, pour saint Martin, l'instrument d'un miracle. Une année, les vignes avaient gelé. Le saint n'y avait trouvé que trois raisins, dont il donna l'un à une personne qui l'enviait. Faisant ensuite remplir de l'eau de la fontaine qui est tout près, autant de tonneaux qu'il y avait de grains dans les deux autres raisins, il mit un grain dans chaque tonneau, et les grappes dans la cuve; après quoi, grâce à ses prières, le tout se trouva rempli de vin. « Je m'en rapporte à ce qui en est, ajoute notre auteur; mais cela n'est pas impossible, vu que cet homme apostolique avait la vertu de faire des miracles

1. Greg. Tur., Glor. Conf., c. 7.

2. Mart. Marteau, Parad. Delic. de la Tour.

plus difficiles. » On dit encore aujourd'hui dans nos campagnes, aux vendangeurs : « Ramassez les grains, saint Martin, d'une grappe de raisin, a fait dix pièces de vin. » Le même écrivain prétend que c'est saint Martin qui nous a gratifié du fruit délicieux connu sous le nom de poire de bon chrétien. Cette poire est ainsi nommée, dit-il, à cause que le grand saint Martin, appelé le bon chrétien par ceux de son temps, en avait apporté les greffes du pays de sa naissance. » Il semble qu'il y ait ici méprise; car l'importation de ce fruit est communément attribuée à un autre saint qui vint à Tours au XIVe siècle.

Outre ces souvenirs matériels du grand saint, il nous reste sous son nom, un symbole [1] ou confession de foi. C'est, il est vrai, une pièce fort obscure, mais on pense qu'elle a été altérée par la suite des temps. Du reste, bon nombre d'érudits ne l'ont pas crue indigne du saint évêque. La voici telle que nous l'avons pu traduire du latin :

« La clémente Trinité est une seule divinité. Or, je dirai pour la faire connaître par symbole : l'unité est ainsi composée, Celui qui est, et le Saint-Esprit auquel est uni Celui qui est et le Fils unique. Telle est l'essence de la nature divine, de la Lumière et de l'Esprit. Ils existent d'eux-mêmes par nature : ils ont la même substance de majesté, de puissance, de vertu, de divine lumière. Ils sont un en deux, et l'un et l'autre ne font qu'un. Le Père est dans le Fils, le Fils dans le Père, l'un et l'autre dans l'Esprit-Saint. Ainsi, nous confessons que les trois personnes forment un même corps de prescience qui renferme toutes choses, et est au-dessus de toutes choses. Nous croyons donc que tout ce qui existe a été produit pour ce mystère. L'esprit humain ne peut com-

1. Maan, p. 214. — Patrol., tom. 18, p. 11.

prendre ce mystère, ni la langue des orateurs l'expliquer, non plus que les volumes des longs discours des biliothèques. Quand même on remplirait le monde entier de livres, la science divine qui est inexplicable ne pourrait s'expliquer. Celui qui est ineffable ne peut pas plus être décrit que défini ou renfermé, non plus que le Verbe ou la substance propre de la divinité, de celui qui est la source de la divine lumière, de la clarté, ni la nature de sa substance. Que la langue des orateurs se taise, parce que la parole manque au sujet de l'indicible. Lorsque l'esprit humain aura fini de parler sur la divine majesté, il ne fera que commencer. Or, combien est grande la divine clémence, personne ne le sait, si ce n'est celui qui l'a engendrée, et personne n'est instruit des secrets du Père, que celui dont la nature est de naître sans avoir de commencement. Que les savants donc, avec la plus grande mansuétude et modestie, imitent l'exemple du prophète, et qu'appuyés sur l'autorité du Seigneur, ils disent : « J'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé. » Il faut faire une profession simple et discrète de ce mystère, qui est le fondement de l'Église, fondement affermi par l'autorité apostolique. Au sujet de la prédestination future, on doit dire avec hardiesse : « Que personne ne m'afflige pour le reste; je crois au Christ et au Christ crucifié » : car celui qui confesse le Fils de l'homme, confesse aussi l'Esprit-Saint, parce que c'est de l'Esprit-Saint et de la vierge Marie que le Médiateur est né. Celui qui, au sujet du Fils unique, confesse qu'il est premier-né, doit aussi rendre témoignage qu'il est un et seul, sans origine, par rapport à la troisième personne. Il faut confesser, comme j'ai dit, le père de la divine nature existante, de la Lumière, de l'Esprit, qui, selon sa nature, comme j'ai dit plus haut, est un en deux, et l'un et l'autre dans le même. Le Père est dans le Fils, le Fils dans le Père, le Père dans l'Esprit-Saint.

Ils ne font qu'un seul tout, selon la doctrine de la sainte Église, et pour les immortels siècles des siècles. Amen. »

Ce symbole, à notre avis, laisse, à travers ses nuages, percer de splendides rayons. On voit qu'il est dirigé surtout contre l'arianisme, l'hérésie dominante au IVe siècle. On y trouve aussi la condamnation d'autres erreurs, comme de celles d'Ebion, de Cerinthe, de Marcion, de Manès, d'Apollinaire, de Macedonius et d'Eunomius. Cette confession fut imprimée pour la première fois en 1512. Quelques années après, elle fut éditée de nouveau par un érudit qui l'avait retrouvée dans trois manuscrits dont les caractères semblaient remonter à plus de mille ans. Elle se trouvait dans chacun de ces livres en tête de la Vie du Saint, écrite par Sulpice Sévère.

« Mais, dit celui-ci, en terminant son ouvrage, déjà ce livre demande une fin : il me faut clore mon discours; tout ce qu'il y avait à dire de Martin n'est pas épuisé, sans doute, mais, comme les poëtes sans courage, négligents à la fin de leur œuvre, nous succombons sous le poids énorme de la matière. Car, encore que ses actions aient pu, d'une façon quelconque, être exposées par des paroles; sa vie intérieure, sa conduite de chaque jour, son esprit toujours appliqué aux choses du ciel, quelle langue l'expliquera jamais? Aucune, je le déclare avec vérité. Quand je nomme sa vie intérieure, je veux parler de cette persévérance et de ce tempérament qu'il mettait dans l'abstinence et les jeûnes, de sa puissance dans les veilles et les prières, des nuits passées par lui comme les jours, de son temps qui n'était jamais vide de l'œuvre de Dieu, et dont il n'accordait rien au repos ou aux affaires, ni même à la nourriture et au sommeil sans y être contraint par le besoin de la nature, tout cela, je l'avouerai avec vérité, quand même, comme l'on dit, Homère reviendrait des enfers

CHAPITRE XXVIII.

MORT DE SAINT MARTIN.

Martin, longtemps d'avance connut le jour de sa mort, et dit aux frères que la dissolution de son corps était proche.

Suivant la légende du bienheureux Demetrius, le saint écrivit à son ancien serviteur pour l'avertir de sa fin prochaine et lui recommander les habitants du lieu où il l'avait placé.

Cependant un motif survint qui engagea notre saint évêque à visiter la paroisse de Candes. Les clercs de cette église étaient en discorde ; il voulut rétablir la paix parmi eux : il n'ignorait pas la fin de ses jours, mais pour une cause de ce genre, il n'hésita pas à partir. Pouvait-il mieux compléter les mérites de sa vie qu'en laissant la paix rendue à une église ? Il se souvenait, dit un auteur du IXe siècle, de ces paroles de l'évangile : « Bienheureux les pacifiques, parce qu'ils seront

appelés fils de Dieu. » Il voulait laisser à tous la paix à l'exemple du Seigneur qui dit à ses apôtres, le jour de son Ascension : « Je vous laisse ma paix, je vous donne ma paix. Je vous laisse en paix : je vous trouverai en paix. »

Sachant, ajoute la légende de ses sept cousins, qu'il ne reviendrait pas de ce voyage, il convoqua tous les frères, les embrassa et les bénit. Il mit à sa place, pour les conduire, un des moines, nommé Galbert, l'établit abbé et le confirma dans cette charge par sa bénédiction. Il lui recommanda aussi les sept frères ses cousins germains.

Il part donc accompagné, comme toujours, de son très-nombreux et très-saint cortége de disciples. Sur le fleuve de la Loire, dont il descend le cours, il aperçoit des plongeons occupés à guetter les poissons; ces oiseaux remplissaient leur estomac vorace par de continuelles captures. « Voilà bien, dit-il, la figure des démons; ils tendent des piéges aux imprudents, prennent ceux qui n'y pensent pas, dévorent ceux qu'ils ont pris et ne peuvent se rassasier de ceux qu'ils dévorent. » Cette ingénieuse comparaison a inspiré les artistes du moyen-âge, et se trouve souvent figurée sur les chapiteaux de nos églises gothiques sous la forme d'oiseaux tenant des poissons dans leur bec. Ensuite, avec une puissante vertu de paroles, le saint commande à ces oiseaux d'abandonner les eaux profondes au-dessus desquelles ils volent, et de se retirer vers les régions arides et désertes : les plongeons entendent cette voix accoutumée à mettre les démons en fuite, ils se réunissent en troupe, puis, tous ensemble, quittent le fleuve, et gagnent les montagnes et les forêts. Les nombreux témoins de ce fait admirèrent en Martin une puissance qui savait commander même aux oiseaux. Le saint demeura quelque temps dans le bourg et dans l'église où il s'était rendu; et rétablit la paix entre les clercs divisés. Déjà il son-

geait à retourner à son monastère; tout à coup il sent ses forces l'abandonner. Il convoque donc ses disciples et leur annonce que sa délivrance a commencé. Cette nouvelle les plonge tous dans la tristesse et le deuil; on n'entend plus qu'une seule plainte: « Père, pourquoi veux-tu nous abandonner? à qui laisses-tu le soin de tes enfants désolés? des loups ravissants vont se jeter sur ton troupeau; qui nous défendra de leurs morsures quand le pasteur aura été frappé? Nous le savons, tu désires posséder le Christ; mais ta récompense est assurée, tu n'en perdras rien pour attendre encore. Prends plutôt pitié de nous que tu abandonnes. » Le saint, qui toujours était tout rempli dans le Seigneur d'entrailles de miséricorde, est ému de ces regrets; et, versant des larmes: « Seigneur, dit-il, si je suis encore nécessaire à ton peuple, je ne refuse pas le travail. Que ta volonté soit faite. »

Ainsi placé entre l'espérance et l'amour, il hésitait presque sur ce qu'il devait préférer. Il ne voulait ni abandonner ses disciples, ni être plus longtemps séparé du Christ. Toutefois, il ne fait rien dépendre de son choix, il ne laisse rien à sa propre volonté, il se remet tout entier au bon plaisir et à la puissance du Seigneur. Par ce peu de paroles ne semble-t-il pas dire: C'est, à la vérité, Seigneur, un pénible combat que celui de la milice corporelle, et il y a déjà assez longtemps que je le soutiens. Mais si tu me commandes de demeurer encore dans le même travail pour le camp des tiens, je ne m'y refuse pas; je n'allèguerai point les défaillances de mon âge, je remplirai avec dévouement les charges que tu m'imposeras; tant que tu l'exigeras, je servirai sous tes enseignes. Après le travail un vieillard désire sans doute son congé; néanmoins, je me sens un cœur victorieux des années et qui ne sait pas céder à la vieillesse. Si, au contraire, tu as pitié

de mon âge, je m'en réjouirai; Seigneur, que ta volonté se fasse. Quant à ceux pour qui je crains, c'est toi-même qui les garderas. O homme ineffable, que le travail n'a pu vaincre et que la mort trouve invincible, qui, sans incliner de préférence vers aucun côté, ne redoute pas de mourir et ne refuse pas de vivre!

Rien n'a autant excité l'enthousiasme des générations chrétiennes que l'héroïque prière du saint moribond, balançant entre les joies du ciel et l'intérêt de son troupeau. Nous venons d'entendre Sulpice Sévère. O âme vraiment très-sainte! s'écrie à son tour le plus illustre orateur du XIIIe siècle, O inestimable charité! O singulière obéissance! tu as combattu un bon combat; tu as achevé ta course; tu as conservé la foi, il ne te reste plus qu'à recevoir la couronne de justice que le Seigneur, juge équitable, te décernera aujourd'hui. Et tu dis encore: « Je ne refuse pas le travail, que ta volonté soit faite. » Tu as bien offert ton Isaac, tu as immolé cet unique objet de ton amour qui est en toi, tu as sacrifié, par un pieux dévouement, ta joie particulière, toi qui es prêt à retourner de nouveau dans les périls, à renouveler tes combats, à supporter encore le travail, à essuyer la tribulation, à prolonger l'épreuve; toi qui consens à être retardé dans la possession de cette félicité si grande, de la société longtemps désirée des esprits bienheureux, et à être rappelé du seuil même de la gloire dans les chagrins de notre mortalité; enfin, ce qui est plus encore, à voyager plus longtemps loin du Christ, si telle est sa volonté. Certes, on n'en peut douter, celui qui se montre soumis même avant le commandement mérite une plus grande récompense que celui qui s'empresse d'obéir après le commandement. Grande est votre obéissance, Anges saints; cependant, j'oserai le dire si vous le permettez, je ne sais s'il s'en trouve parmi vous quelqu'un

qui soit disposé à se laisser imposer un ministère dans lequel il ne pourrait plus voir la face du Père céleste. Tu as fait une grande chose, Pierre, en quittant tout pour suivre le Seigneur; mais je t'ai entendu dire sur la montagne où il fut transfiguré: « Seigneur, il est bon que nous soyons ici, faisons-y trois tentes. » Ce n'est pas là le « Si je suis encore nécessaire à ton peuple, je ne refuse pas le travail. » Ton cœur est prêt, Martin, ton cœur est prêt, soit à rester dans ton corps, soit à être délié et à te trouver avec le Christ. Tu montres une grande sérénité dans les horreurs de la mort; une grande perfection en désirant, avec une si singulière ardeur, la vision du Christ. Mais ce qui l'emporte entièrement sur tout, c'est que toi qui ne crains pas ou plutôt qui désires la mort avec tant de force, tu ne refuses pas non plus de vivre et de te fatiguer encore dans une si pénible attente. Car, en quoi ne se fût-il pas montré obéissant celui qui, dans cette conjoncture si grave, criait avec dévouement: Que ta volonté soit faite [1]

Suivant sa légende, le bienheureux Démétrius reçut un avis surnaturel de l'état où se trouvait son maître. Un matin il offrait le saint sacrifice; au moment où il dit: *Orate pro me, fratres et sorores*, on entendit une voix qui répéta ces mêmes paroles. A la fin de la messe, Démétrius dit en pleurant aux habitants que c'était son bon maître Martin qui l'avertissait de prier pour lui, parce qu'il était dans les angoisses de la mort. Tous le firent en pleurant et avec grande tristesse.

Pour le saint, malgré la violence des fièvres qui, durant plusieurs jours, ne le quittèrent point, il n'interrompit pas un moment l'œuvre de Dieu. Passant la nuit dans les oraisons et les veilles, il forçait ses membres défaillants à servir

1. S. Bern. serm., in fest. S. Mart.

re l'esprit. Il demeurait jusqu'au bout étendu sur sa .e couche, la cendre et le cilice; ses disciples le prièrent ·ermettre au moins qu'on glissât sous lui quelques poi- ;s de paille. « Mes enfants, dit-il, il ne convient pas ı chrétien de mourir ailleurs que sur la cendre et le ə; je pécherais en vous laissant un autre exemple. » Les : donc et les mains toujours élevés vers le ciel, il ne relâ- ; pas un moment de l'oraison son esprit infatigable. Les res, qui s'étaient alors rendus de toutes parts auprès de le priaient de soulager son faible corps en changeant de . « Laissez, dit-il, laissez-moi, mes frères, regarder le ciel)t que la terre, et mettre d'avance mon esprit dans son ıin pour aller au Seigneur. » Comme il achevait ses mots, ; le diable près de lui : « Qu'es-tu venu faire ici, dit-il, cruelle? tu ne trouveras rien en moi, malheureux. Je recu dans le sein d'Abraham. » En prononçant ces paro- il rendit son âme au ciel. Les témoins, ajoute l'historien [1], ont attesté avoir vu son visage comme le visage d'un ; ses membres avaient la blancheur de la neige; aussi, t-on : « Qui croirait que cet homme a jamais été vêtu du ? qui penserait qu'il a été couvert de cendres ? » Son s semblait avoir déjà revêtu la gloire de la résurrection e et la nature de la chair transformée.

ıtte mort, célèbre dans le monde entier, dit un historien [2], eu un dimanche, le huit novembre de l'an 397, à minuit. aint était dans la quatre-vingt-unième année de son âge. ́piscopat avait duré vingt-cinq ans, quatre mois et dix . C'était sous le consulat de Césarius et d'Atticus, et

Sulp. Sev., Ep. ad. Brass., édit. Veron.

Grég. Tur., Mir. S. Mart., l. 1, c 3. — Hist., l. 1, c. 43 et lib. . 30.

dans la deuxième année de l'empire d'Arcadius et d'Honorius. Cette circonstance du dimanche n'est pas pour lui d'un léger mérite, ajoute le même auteur. Ainsi le Seigneur le reçut en paradis, le jour où ce même Seigneur et Rédempteur est sorti victorieux des enfers. Il avait célébré la solennité du dimanche avec une conscience sans tache; il fut aussi, après les épreuves de cette vie, placé un jour de dimanche dans le lieu de son repos.

On dit que saint Martin légua à l'église de Candes la fiole pleine du sang des martys thébéens qu'il avait toujours portée sur lui.

On pourrait s'étonner du silence du biographe, au sujet des derniers sacrements que le saint évêque, mourant dans une église et entouré de prêtres, dut certainement recevoir. Il n'en est fait non plus aucune mention dans tout le cours de son histoire. C'est qu'alors les chrétiens baptisés étaient seuls instruits touchant le saint sacrifice et les mystères. On n'osait même en parler devant les autres, suivant la discipline qui s'observait encore exactement dans l'Église. Les auteurs ecclésiastiques devaient garder la même réserve dans leurs écrits. Sulpice Sévère lui-même, comme nous l'avons vu, pour désigner la consécration eucharistique, parlait du moment où le prêtre bénissait l'autel.

Ici se termine naturellement la première partie de notre travail entrepris à la gloire de Dieu et de saint Martin. Pour la résumer, nous dirons qu'elle nous a semblé pouvoir se diviser en plusieurs époques, marquées par les différentes positions de la vie de notre saint. La première époque embrasse son enfance, sa vie militaire, son baptême, et finit par sa retraite auprès de saint Hilaire. La seconde raconte son voyage au pays de sa naissance, son séjour à Milan et dans l'île Gallinaire, la fondation du monastère près de Poitiers, la résurrec-

tion du catéchumène et celle de l'esclave de Lupicin, enfin l'élection du saint au siége de Tours. La troisième nous offre les premiers actes de son épiscopat, à savoir la fondation du grand monastère, la visite à l'empereur Valentinien, l'histoire du globe de feu, puis la visite du diocèse et tous les traits qui s'y rapportent. La quatrième commence au concile de Sarragosse, se continue par le concile de Bordeaux et se termine après le dernier voyage du saint à Trèves. La cinquième et dernière renferme les dix dernières années de sa vie. Caractérisant la physionomie de chacune de ces cinq périodes, nous pouvons dire que, durant la première, il a triomphé des obstacles qui s'opposaient à sa vocation. Pendant la seconde, il a préludé aux œuvres de foi, de zèle et de constance qui devaient faire de lui le modèle des pontifes. La troisième nous le montre dans l'entier épanouissement de la vie apostolique. Dans la quatrième, il nous apparaît avec la majestueuse fermeté de l'évêque et du docteur. C'est la phase où il a le plus vécu de la vie publique et où sa gloire humaine a atteint son apogée. Enfin, la dernière nous semble avoir été un temps de repos spirituel et de recueillement.

Maintenant nous allons aborder l'histore de son culte qui commence aux funérailles même de notre saint.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.



HISTOIRE DU CULTE

DE

SAINT MARTIN



CULTE

DE

SAINT MARTIN

CHAPITRE PREMIER.

FUNÉRAILLES DE SAINT MARTIN.

Le bienheureux Sévérin, évêque de la cité de Cologne, homme de vie en toutes choses honnête et louable, visitait, un jour de dimanche, selon sa coutume, quelques lieux saints avec ses clercs; c'était après les hymnes de Matines, à cette même heure où le bienheureux mourait à Candes : tout à coup il entend un chœur de voix qui chantent dans les airs. Il appelle son archidiacre, lui demande si ses oreilles ne sont pas frappées du bruit de ces voix et l'engage d'écouter attentivement : « Je n'entends rien du tout, répond celui-ci. — Ecoute, dit l'évêque, avec plus d'attention. » L'archidiacre tend le cou, prête l'oreille et se dresse, soutenu par son bâton, sur la pointe des pieds. Mais, je crois, dit l'historien[1],

1. Greg. Tur., Mir. S. Mart., l. 1, c. 4.

qu'il n'était pas d'un mérite égal à celui de Sévérin, et n'était pas digne d'entendre ces chants. Alors, prosternés en terre, l'archidiacre et l'évêque prient le Seigneur pour que sa divine bonté lui permette d'entendre ces voix. Tous les deux se relèvent : « Qu'entends-tu ? demande de nouveau le vieillard. —J'entends comme des voix qui chantent dans le ciel, mais j'ignore absolument ce que c'est. —Moi, je vais te l'apprendre : monseigneur l'évêque Martin a émigré de ce monde, et maintenant les anges le portent en chantant dans lès cieux. Pour mettre quelque retard à ces chants, le diable avec ses anges d'iniquité a essayé de le retenir, mais ne trouvant rien à lui dans cette sainte âme, il s'est retiré confondu. Qu'en sera-t-il donc de nous pécheurs, si la partie ennemie a voulu nuire à un tel prêtre ?»

Pendant que le pontife parlait ainsi, l'archidiacre notait le temps : il envoya ensuite promptement à Tours, prendre à ce sujet des informations exacts. Arrivé dans cette ville, le messager apprit avec la dernière certitude que le bienheureux Martin avait trépassé au jour et à l'heure où saint Sévérin entendit le chœur des chantres célestes.

Le lieu, témoin de cette révélation, fut appelé dans la suite *Le Champ de Saint-Martin.* Un autre archevêque de Cologne y bâtit, dix siècles après, un célèbre monastère. Saint Sévérin avait été mis à la place d'Euphratas, déposé, pour crime d'hérésie. Il survécut de beaucoup à notre saint Martin. Beaucoup d'autres personnes, au moment de ce bienheureux trépas, entendirent aussi des chants dans le ciel.

A cette époque [1], le bienheureux Ambroise, dont l'éloquence embaume toute l'Église du parfum de ses fleurs,

1. Greg. Tur. Mir., S. M., l. 1, c. 5.

occupait encore le siége épiscopal de la cité des Milanais. Lorsqu'il célébrait la solennité du dimanche, c'était la coutume que lecteur se présentât devant lui avec le livre, et attendît, pour commencer à lire, un signe de son évêque. Or, dans la liturgie mozarabique, avec laquelle les liturgies ambroisienne et gallicane semblent avoir eu de grandes affinités. On faisait trois lectures a la messe, une de l'ancien Testament, une des Épîtres, l'autre de l'Évangile. Ce dimanche-là, la leçon de la prophétie avait été lue, et le lecteur qui devait lire celle du bienheureux Paul se tenait déjà debout devant l'autel: à ce moment, le bienheureux prélat Ambroise s'endormit sur le saint autel.

Un grand nombre des assistants s'en aperçurent, mais personne n'osait l'éveiller: deux ou trois heures s'écoulèrent ainsi. A la fin on l'éveille: « L'heure est déjà passée, lui dit-on, que mon Seigneur ordonne au lecteur de lire la leçon; car le peuple attend et est déjà bien las.— Ne vous troublez pas, répond Ambroise. Il m'a été fort avantageux de m'être ainsi endormi, puisque le Seigneur a daigné me faire voir une telle merveille. Apprenez que mon frère le prêtre Martin est sorti de son corps, et que, moi, j'ai prêté mon ministère à ses funérailles: le service avait été accompli, selon l'usage; seulement, comme vous m'avez éveillé, j'ai laissé le capitule inachevé. »

Surpris et émerveillés, les assistants notent le jour et le temps, puis prennent d'exactes informations. On trouva qu'en effet, le saint avait quitté ce monde le jour même où le bienheureux confesseur Ambroise avait dit avoir officié à ses obsèques.

O bienheureux homme, au trépas duquel la foule des saints fait entendre ses chants, le chœur des anges tressaille d'allégresse, toute l'armée des vertus célestes accourt au-

devant de lui, le diable est confondu dans sa présomption, l'Église est fortifiée dans sa vertu, les prêtres sont glorifiés par la révélation! Que Michel enlève avec ses anges, que Marie accueille avec les chœurs des vierges, que le paradis retient dans la joie avec les saints! Mais pourquoi entreprendre à sa louange plus que nous ne pouvons? Sa louange, c'est celui-là même dont il a toujours eu la louange sur les lèvres. Quant à nous, puissions-nous seulement exposer la simple histoire de ses mérites.

Ainsi parle notre auteur. Ses dernières phrases sont aussi notre devise, dans le travail que nous avons entrepris à la louange du grand saint.

Des critiques prétendent que saint Ambroise, évêque de Milan, mourut au mois d'avril 397, ce qui rendrait impossible sa vision des funérailles de saint Martin. Aussi, l'un d'eux pense qu'il s'agit ici d'un autre saint Ambroise et d'une autre ville de Milan. Il les trouve, en effet, réunis à cette époque, non en Italie, mais dans les Gaules, où vivait alors saint Ambroise, évêque de Saintes, ville dont le nom latin était *Mediolanum*, comme celui de Milan. Il est donc d'avis que l'historien de la vision, qui désigne clairement le grand saint Ambroise, célèbre par son éloquence, a été trompé par la similitude des noms, et a mis sur le compte du plus illustre des deux saints ce qui appartenait à l'autre.

Mais la tradition des deux églises de Tours et de Milan d'Italie, dément énergiquement cette opinion, et nous ne pensons pas qu'une difficulté de chronologie puisse infirmer un semblable argument. Du reste, un autre savant recule la mort du grand saint Ambroise jusqu'au 18 avril de l'an 398. Dans les leçons de l'ancien bréviaire ambroisien, qui se lisent à la fête de saint Martin, le fait en question est rapporté tout entier. Une vie de saint Ambroise manuscrite, très-ancienne,

qui se conserve dans la bibliothèque ambroisienne, confirme la même chose. Au milieu du XVIIe siècle, on voyait dans le chœur de la basilique ambroisienne, à Milan, un tableau auquel les savants donnaient plus de mille ans d'antiquité, et où toute cette histoire était peinte.

Disons, avant de quitter l'illustre contemporain de notre évêque, que ses derniers moments rappellent ceux de saint Martin. Ses amis le priaient de demander à Dieu qu'il lui prolongeât la vie : « Je n'ai pas vécu avec vous, dit-il, de manière que j'aie honte de vivre, et je ne crains pas de mourir, parce que nous avons un bon Maître. »

Mais, revenons auprès de ce corps glorieux que nous avons laissé à Candes, étendu sur la cendre et le cilice. Nous devions d'abord suivre son âme dans le ciel. Commençons maintenant le récit de sa gloire terrestre.

Lorsque le saint de Dieu était tombé malade à Candes [1], les peuples du Poitou, comme ceux de la Touraine, s'étaient rassemblés pour assister à son trépas. Quand il eut quitté la terre, une grande querelle s'éleva entre les deux peuples.

« C'est notre moine, disaient les Poitevins, il a été abbé chez nous. Nous réclamons ce que nous avons prêté. Au temps où il était évêque en ce monde, vous avez joui de son entretien, participé à sa table, vous avez été affermis par ses bénédictions, et réjouis par ses miracles. Que cela vous suffise. Pour nous, qu'il nous soit au moins permis d'emporter ses restes inanimés. »

A cela, les Tourangeaux répondaient : « Ses actions miraculeuses, dites-vous, doivent nous suffire ; sachez donc que, durant son séjour parmi vous, il a plus opéré qu'ici ; car, sans parler d'un grand nombre d'autres, il vous a ressuscité

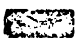
1. Grég. Tur. Hist., l. 1, c. 43.

deux morts, à nous un seul ; et, comme il le disait souvent lui-même, il eut, avant son épiscopat, une plus grande puissance que depuis. Ce qu'il n'a pas accompli parmi nous de son vivant, il doit donc l'accomplir au moins après sa mort. C'est Dieu qui vous l'a enlevé et nous l'a donné. Du reste, si l'on observe la coutume anciennement établie, c'est dans la ville où il a été ordonné que, Dieu le voulant, il aura son tombeau. Vous voulez revendiquer un privilége à cause du monastère qu'il a fondé chez vous ; sachez que c'est chez les Milanais qu'a été établi son premier monastère.

Pendant cette dispute, le soleil baisse, et la nuit se clôt ; placé au milieu de la chambre mortuaire, dont on ferme les portes à clef, le saint corps est gardé par les deux peuples. Les Poitevins se proposaient de l'enlever de force au point du jour. Mais le Dieu tout-puissant ne voulut pas frustrer la ville de Tours de son légitime patron. Au milieu de la nuit, toute la phalange poitevine succombe au sommeil sans que de cette multitude un seul reste éveillé. Les Tourangeaux s'en aperçoivent, s'emparent du très-saint corps ; puis, tandis que les uns le sortent par la fenêtre, les autres le reçoivent en dehors. Ils le placent ensuite dans un bateau, et le descendent avec tout le peuple par la rivière de Vienne. Une fois entrés dans le lit de la Loire, ils le dirigent vers la ville de Tours, avec de grandes louanges, et au chant répété des psaumes. Leurs voix réveillèrent les Poitevins, qui se voyant frustrés du trésor qu'ils gardaient, s'en retournèrent chez eux avec une grande confusion.

Les Poitevins de nos jours sont plus raisonnables à ce sujet que ceux du IVe siècle. Avouons, aujourd'hui, dit l'un d'eux [1], qu'il était difficile aux Poitevins de gagner leur procès

1. M. Cousseau : Notice sur Ligugé.





autrement que par la violence. Les droits d'une église sur son évêque ne pouvaient être contestés que par suite de l'extrême attachement et de la vénération profonde, que saint Martin avait su inspirer à nos ancêtres. »

Le bourg de Candes existe encore aujourd'hui : il est situé sur les confins de la Touraine et de l'Anjou, au confluent de la Vienne et de la Loire, circonstance à laquelle il doit son nom : les anciens Gaulois appelait *Condatum* le point où se réunissaient deux rivières. Nous reviendrons bientôt à ce bourg désormais célèbre, où nous ramèneront les miracles de celui qui le sanctifia par son dernier soupir. Rejoignons maintenant nos pères qui reconduisent en triomphe leur pasteur dans le sein de sa Métropole.

Le désir d'honorer ses funérailles [1] y a rassemblé une multitude incroyable. Toute la cité se précipite à la rencontre du corps saint. Il n'est resté personne dans la campagne et dans les bourgs environnants : beaucoup de gens sont venus même des villes voisines. Oh ! combien est grande la douleur de tous ! Quels sont surtout les gémissements des moines désolés, ce jour-là, dit-on, réunis au nombre d'environ deux mille, gloire spéciale de Martin, dont l'exemple leur a enseigné la servitude du Seigneur, et a produit tant de rejetons. Le pasteur éteint conduit donc devant lui ses troupeaux orphelins, sainte multitude aux pâles visages, bataillons couverts de longs manteaux, vieillards qui ont fait leur temps de travail, ou jeunes recrues qui se sont depuis peu liés par les serments du Christ. Vient ensuite le chœur des vierges, s'abstenant de pleurer par pudeur ; car elle comprennent qu'au sujet de celui que déjà le Seigneur réchauffe dans son sein, leur devoir est plutôt de se réjouir. Qu'elle était sainte la joie qui leur faisait

1. Sulp. Sev., Ep. ad Bass.

dissimuler leur douleur! Si c'était l'affection qui arrachait les gémissements, c'était la foi qui arrêtait les pleurs. C'était chose sainte de tressaillir d'allégresse en songeant à sa gloire, comme c'était chose pieuse d'être désolé en pensant à sa mort. On pouvait pardonner à ceux qui pleuraient, on devait féliciter ceux qui se réjouissaient; car il était pieux de se réjouir au sujet de Martin, et pieux aussi de pleurer Martin; à soi-même, chacun s'accordait d'être dans la douleur, à lui, on lui devait d'être dans la joie.

Le corps du bienheureux est donc accompagné jusqu'au lieu de sa sépulture par cette foule mélodieuse qui chante les hymnes célestes.

Que l'on compare, si l'on veut, à ce spectacle, la pompe séculière, je ne dis pas des funérailles, mais du triomphe. Que trouvera-t-on de semblable aux obsèques de Martin? Que les triomphateurs fassent marcher devant leurs chars des captifs, les mains liées derrière le dos; le corps de Martin a pour escorte ceux qui, sous sa conduite, ont vaincu le monde. Que la démence des peuples honore les autres par des applaudissements tumultueux; Martin est applaudi par les psaumes divins, Martin est honoré par les hymnes célestes. Après leurs triomphes, les vainqueurs des nations sont souvent précipités dans les tartares cruels; Martin lui est reçu joyeux dans le sein d'Abraham, Martin, cet homme pauvre et modeste, entre riche dans le ciel. C'est de là que, pour nous protéger, je l'espère, il nous regarde, moi qui écris ces lignes, et vous qui les lisez. Ainsi parle le biographe.

Suivant la remarque d'un écrivain du dernier siècle [1], cinq classes de personnes formaient le cortége funèbre. C'étaient d'abord les moines, ces hommes, dont le visage pâle indiquait

1. Maan, Eccl. Tur., p. 19 et 20.

l'austérité; puis les prêtres, couverts de ces longs manteaux, dont l'usage leur était particulier; ensuite, les vieillards chrétiens, les néophytes et les vierges sacrées. Cette distinction toutefois ne nous paraît pas favorisée de tout point par le texte original. Nous n'y voyons, pour nous, désignées que deux sortes de personnes, les moines et les vierges sacrées formant un seul ordre, l'ordre monastique, la gloire spéciale de Martin.

Entre la mort de saint Martin et la réception de son corps à Tours, il se passa au moins trois jours; car l'altercation entre les Pictaves et les Turones avait été longue. Ce qui le prouve encore, c'est cette multitude présente à ses obsèques. C'est pourquoi nous disons que le saint mourut le 8 de novembre qui, cette année, était un dimanche. Quant au onzième jour, d'abord appelé celui de la Réception, ensuite celui de la Déposition ou sépulture, et enfin celui de la mort ou du Passage de saint Martin, il fut célébré à Tours, peut-être parce que la réception et déposition de son corps est la gloire, la solennité et le triomphe de sa mort. Telle est l'opinion, plausible à nos yeux, de l'historien des évêques de Tours [1].

On croit que le corps saint fut mis en dépôt dans une petite chapelle, située au lieu où était l'ancien cimetière public des chrétiens. Ce monument a été dans la suite remplacé par un autre, actuellement veuf de toute espèce de culte, et qui porte le nom de Petit-Saint-Martin. La première chapelle avait été, dit-on, érigée par le saint lui-même. Ç'aurait été aussi, pour se conformer à ses désirs, qu'on l'inhumait dans le cimetière des chrétiens. Cette sépulture dut avoir lieu le dimanche, selon l'usage constant de la primitive Église.

1. Maan, Loco. cit.

CHAPITRE II.

SAINT MARTIN APPARAÎT A SULPICE SÉVÈRE.

L'ami de saint Martin, Sulpice Sévère était dans ses terres, aux environs de Toulouse, quand le saint évêque mourut. Il a raconté de quelle manière il apprit cet événement. C'est une lettre à l'un de ses amis.

« Sulpicius Severus à Aurelius diacre salut.

« L'autre matin, après que tu m'eus quitté, je me trouvais
« seul dans ma cellule. Alors, se présentèrent à mon esprit
« les sujets qui font son occupation ordinaire, l'espérance des
« biens futurs, le mépris des biens présents, l'appréhension
« du jugement, la crainte des peines de l'autre vie. Bientôt,
« conséquence et source de toutes ces réflexions, le souvenir
« de mes péchés me jeta dans la tristesse et l'accablement.
« comme je reposais sur mon lit mes membres fatigués par
« l'angoisse de mon cœur, le sommeil, qui naît souvent d'une

« grande douleur, vint insensiblement m'y surprendre.
« C'était ce sommeil du matin, qui, toujours vague et léger,
« ne verse dans nos membres qu'une somnolence flottante et
« douteuse. Ce qui n'a pas lieu dans un autre sommeil, on
« est presque éveillé, et l'on se sent dormir. Tout à coup il
« me semble voir le saint évêque Martin. Vêtu d'une robe
« blanche, le visage tout radieux, les yeux brillants comme
« des étoiles, la chevelure éclatante de lumière, il avait con-
« servé cet extérieur et ces traits de la figure que je lui con-
« naissais. Ainsi, chose difficile à exprimer, on ne pouvait
« le regarder, et néanmoins on pouvait le reconnaître. Il
« me souriait doucement, et me montrait dans sa main
« droite le petit livre de sa vie écrite par moi. Embrassant
« ses genoux sacrés, je lui demandais, selon ma coutume,
« sa bénédiction. Je sentais le très-tendre attouchement de
« sa main posée sur ma tête, et lui, au milieu des pa-
« roles solennelles de la bénédiction, il répétait à plusieurs
« reprises ce nom de la croix si familier à sa bouche.
« Il me fut permis alors de fixer mes yeux sur lui : je ne
« pouvais me rassasier de ses traits et de sa présence.
« Soudain, il m'échappe, s'élève dans les airs, et porté sur
« une nuée rapide, franchit l'immensité de l'espace. Je le
« suivais de toute la puissance de mes regards. Enfin, le ciel
« s'ouvre pour le recevoir, et il disparaît entièrement. Un
« moment après, je vois le saint prêtre Clair, son disciple,
« décédé depuis quelque temps, monter par le même chemin
« que son maître. Dans mon audace, je veux le suivre,
« mais, au milieu de mes efforts pour m'élever avec lui,
« je m'éveille. Revenu à moi-même, je me félicitais de cette
« vision. En ce moment, mon domestique entre dans ma
« chambre, son visage était plus triste que de coutume. Il
« parlait et pleurait à la fois. « Qu'as-tu donc à m'apprendre,

« lui dis-je, qui te rende si triste? — Deux moines, répond-
« il, arrivent de Tours. Ils annoncent que le seigneur Martin
« est mort. »

« Je fus accablé, je l'avoue, mes yeux se mouillèrent et je
« fondis en larmes. Tandis même que nous t'écrivons, mon
« frère, nos larmes coulent et ma douleur impatiente refuse
« tout soulagement. J'ai voulu, dès que ce malheur me fut
« annoncé, te faire partager mon affliction, à toi qui partageais
« mon amour. Viens donc sur-le-champ me trouver. Pleurons
« ensemble celui qu'ensemble nous aimons. Ce grand homme,
« je le sais, n'a pas besoin d'être pleuré; il a vaincu et foulé
« aux pieds le siècle; maintenant, il reçoit la couronne de jus-
« tice. Mais je ne puis assez me commander à moi-même pour
« être sans chagrin. J'ai, en sa personne, envoyé devant moi
« un protecteur, mais j'ai perdu la consolation de ma vie en ce
« monde. Si ma douleur était susceptible de raison, je devrais
« au contraire me réjouir; car ce saint pontife est associé aux
« apôtres et aux prophètes, et que tous les saints me le par-
« donnent, dans cette foule de justes, il n'est d'un rang infé-
« rieur à aucun. Voilà, sans aucun doute ce qui en est de lui.
« Mais, si je consulte l'espoir, la croyance, la conviction de
« mon cœur, je le vois plutôt réuni à ceux qui ont lavé leurs
« robes dans le sang de l'Agneau. Pur de toute souillure, il
« accompagne l'Agneau, son chef. Le temps où il a vécu n'a pu
« lui fournir l'occasion du martyre, il ne sera pas pour cela
« privé de la gloire des martyrs. Par ses vœux et ses vertus,
« il a pu, il a voulu être martyr. S'il eût vécu au temps des
« Néron et des Décius, et eût pu prendre part à la lutte qui
« eut lieu alors, j'en atteste le Dieu du ciel et de la terre, c'eût
« été de son propre mouvement qu'il fût monté sur le chevalet,
« de lui-même il aurait couru aux feux du bûcher. Digne d'être
« comparé aux enfants hébreux, comme eux, tout entouré de

« tourbillons de flammes, au milieu de la fournaise, il eût « chanté l'hymne du Seigneur. S'il eût plu au persécuteur de « lui infliger le supplice d'Isaïe, il ne se fût certainement pas « montré inférieur au prophète : devant les scies et les lames « ardentes destinées à mettre ses membres en pièces il n'aurait « pas reculé. Si, pour consommer son bonheur, la fureur des « impies eût choisi de le précipiter du haut des rochers aigus « ou des montagnes escarpées, je le dis avec la confiance que « mon témoignage est celui de la vérité, c'eût été de son plein « gré qu'il fût tombé. Si, au contraire, compagnon du Docteur « des nations, il eût été destiné au glaive, et conduit, comme « cela eut lieu souvent, au milieu d'autres victimes, il eût con« traint le bourreau de céder à ses désirs, et se fût avant tous « les autres emparé de la palme sanglante. Toutes ces peines, « tous ces supplices qui ont tant de fois vaincu la faiblesse « humaine, n'eussent pu l'empêcher de confesser le nom du « Seigneur. Ferme, inébranlable, fier de ses plaies, heureux « de ses tortures, il eût ri au milieu des tourments de toute « espèce. Il n'a pas, il est vrai, enduré toutes ces souffrances. « Sans répandre son sang, il a néanmoins accompli son mar« tyre. Car, de quelles douleurs humaines n'a-t-il pas goûté « l'amertume pour l'espérance de l'éternité ! Faim, veilles, « nudité, jeûnes, outrages des envieux, persécutions des mé« chants, sollicitude pour les malades, inquiétude pour ceux « qui sont en péril, il a tout éprouvé. Qui a souffert sans qu'il « souffrît aussi? Qui fut scandalisé sans qu'il brûlât de zèle? « Qui s'est perdu, sans qu'il ait gémi? Je ne parle pas de ses « combats journaliers contre la malice des hommes et des « esprits. Il est assailli de mille tentations et toujours on remar« que invariablement en lui la force pour vaincre, la patience « pour attendre, l'égalité d'âme pour supporter. O homme « vraiment inestimable pour sa piété, sa miséricorde et cette

« charité qui, dans un siècle froid comme le nôtre, même chez
« les hommes les plus saints, se refroidit de jour en jour,
« qui cependant, en lui, alla toujours croissant et persévéra
« jusqu'à la fin. Je puis parler de cette vertu chez lui, j'en ai
« goûté les fruits d'une façon toute particulière, puisque, malgré
« mon indignité et sans aucun mérite de ma part il m'aimait
« uniquement. Mes larmes coulent de nouveau, des gémisse-
« ments s'échappent de ma poitrine. En quel homme, désor-
« mais, trouverai-je un pareil appui? Qui me consolera par sa
« charité? Malheureux, infortuné que je suis! Si je vis plus
« longtemps, pourrais-je cesser jamais de m'affliger pour avoir
« survécu à Martin? La vie, maintenant, aura-t-elle pour moi
« quelque charme? Passerai-je seulement un jour ou même une
« heure sans verser des larmes? Pourrai-je, frère bien aimé,
« te parler de lui sans pleurer? Ou bien, conversant avec toi,
« pourrai-je parler d'autre chose que de lui? Mais pourquoi
« t'excité-je aux larmes et aux pleurs? Je veux te consoler et
« ne puis me consoler moi-même. Il ne nous a pas abandonnés.
« Crois-moi, non, il ne nous a pas abandonnés. Il sera au milieu
« de ceux qui parleront de lui, il se tiendra près de ceux qui le
« prieront. La faveur qu'il a daigné nous accorder aujourd'hui,
« en se montrant à nous dans sa gloire, il la renouvellera sou-
« vent, et toujours, comme tout à l'heure, sa bénédiction
« descendra sur nous pour nous protéger. Et puis, dans la
« vision où il a montré le ciel ouvert à ceux qui le suivent, il
« nous a appris où il fallait le suivre, il nous a fait connaître où
« nous devions porter notre espérance, où nous devions diriger
« notre cœur. Cependant, frère, quel parti prendre? Je connais
« l'état de ma conscience; je ne pourrai m'élever à cette hau-
« teur, je ne pourrai pénétrer dans un séjour de si difficile
« accès; tant est lourd le fardeau qui pèse sur moi, tant la
« masse de mes péchés m'accable! Ils m'empêcheront, ces

« péchés, de monter à l'empire des astres, ils m'entraîneront, malheureux que je suis, à l'affreux séjour des enfers. Néanmoins, il me reste encore une dernière espérance. Par nous-mêmes, nous ne pouvons mériter ce bonheur. Martin, donc, priera pour nous, et nous l'obtiendrons ainsi. Mais pourquoi, frère, t'arrêter plus longtemps avec une lettre si diffuse et retarder ton arrivée? D'ailleurs la page est pleine et ne peut plus rien recevoir. J'ai eu cependant une raison de prolonger ainsi ce discours. Ma lettre t'apportait un message de douleur, j'ai voulu que le même papier t'offrît aussi dans notre entretien une espèce de consolation. »

Telle est cette touchante lettre de Sulpice Sévère. On peut la regarder comme l'oraison funèbre de saint Martin, elle montre tout l'amour qu'il excitait dans le cœur de ses disciples. Le fait qu'elle rapporte trouve une autorité nouvelle dans la vie de saint Ambroise. Le jour même de sa mort, le saint évêque de Milan apparut en Orient à quelques pieux personnages, priant avec eux et leur imposant les mains. Il apparut aussi à Florence, suivant la promesse qu'il avait faite à ceux qui le priaient, de les visiter souvent.

Peu de temps après son épître au diacre Aurèle, Sulpice en écrivit une autre à sa belle-mère dont nous avons déjà parlé.

Sulpicius Severus à Basula, sa vénérable parente, salut.

« S'il était permis d'appeler ses parents en justice, je pourrais, certes, sous l'accusation de pillage et de vol, te traîner au bout d'une courroie devant le tribunal du préteur; ce ne serait pas sans motif. Comment, en effet, ne pas me plaindre du tort que tu me fais? Tu n'as pas laissé chez moi un seul morceau de papier, pas un seul petit cahier, pas une seule épître, tu me voles tout, tu divulgues tout. Ai-je écrit familièrement quelques lignes à un ami, ai-je par hasard, en me jouant, dicté une page que je désire cependant tenir cachée, tout

« cela te parvient presqu'avant d'être écrit ou dicté. Mais pou
« quoi m'étonner? Mes secrétaires sont à tes gages, ce sont e
« qui te communiquent nos inepties. Et cependant, puis
« m'émouvoir contre eux, s'ils t'obéissent? C'est surtout grâ
« à ta libéralité qu'ils sont en mon pouvoir et ils savent t'appar-
« tenir encore plus qu'à moi. C'est toi seule qui en es cause,
« c'est toi seule qui es coupable, toi, qui à moi, me tends des
« piéges, et, eux, les circonviens, par ta fraude, pour obte-
« nir qu'écrits familiers, missives négligées, ils te livrent
« tout indistinctement sans laisser à l'auteur le temps de rien
« polir et de rien corriger. Car, pour me taire sur le reste,
« dis-moi comment elle a pu te parvenir si promptement, cette
« épître que nous avions dernièrement écrite au diacre Aure-
« lius. Moi, en effet, je suis à Toulouse, toi, tu demeures à
« Trèves. Si éloignée de la patrie d'où ton fils te recherche en
« justice, par quel moyen as-tu réussi à me voler cette épître
« familière? J'ai reçu ta lettre. Selon toi, dans l'épître où j'ai
« fait mention de la mort du seigneur Martin, j'aurais dû ex-
« poser le trépas même du bienheureux. Mais ai-je donc écrit
« cette épître pour qu'elle fût lue, sinon de celui à qui elle est
« adressée, ou suis-je destiné à une œuvre si grande? Tout ce
« qui doit être connu de Martin, est-ce uniquement à ma
« plume qu'il est réservé de le publier? Si tu désires ap-
« prendre quelques détails sur le trépas du saint évêque,
« informe-t'en près de ceux qui y assistèrent. Quant à moi, j'ai
« résolu de ne rien t'écrire, dans la crainte que tu ne répandes
« partout ma lettre. Voyons, cependant, me donnes-tu ta pa-
« role de ne la lire à personne? Alors, je vais, en peu de mots,
« satisfaire ton envie, et te communiquer ce que j'ai appris. »

Ensuite, Sulpice raconte le voyage du saint à Candes, sa mort et ses funérailles comme nous les avons reproduites plus haut. On voit, par cette épître, avec quelle avidité étaient recherchés les écrits relatifs à notre saint.

Presque dans le même temps, Sulpice Sévère se rendait à Tours, où, dit-on, il demeura cinq ans de suite dans la cellule même de saint Martin. Ainsi, en 356, saint Hilarion, disciple de saint Antoine, étant en Palestine, avait appris aussitôt la mort de son maître qui venait d'expirer en Égypte et était allé visiter les lieux sanctifiés par l'habitation de ce patriarche des solitaires.

Nous avons raconté dans la première partie de ce livre comment saint Martin avait, par sa prière, délivré de grêles annuelles un bourg des Sénonais. Pendant les vingt années qu'il était resté depuis dans son corps, personne en ces lieux n'avait eu à souffrir du fléau. On put voir bientôt que ce miracle n'était pas un effet du hasard, mais était dû à l'intervention de Martin[1]; l'année même de sa mort, la tempête ressuscitée tomba de nouveau sur son ancienne victime. Ainsi, la nature même se montra sensible à la perte de cet homme fidèle; sa vie avait été pour elle un juste sujet de joie; sa mort aussi la fit pleurer.

1. Sulp. Sev., Dial. 3, n. 7.



CHAPITRE III.

ACCOMPLISSEMENT DE LA PROPHÉTIE DE SAINT MARTIN SUR BRICTIO.

Après la mort de saint Martin, son siége demeura vacant l'espace de vingt jours. Au bout de ce temps, son disciple Brictio fut, du consentement des citoyens, promu aux fonctions épiscopales[1]. Il se livra dès lors à la prière; car, superbe et plein de vanité, il était cependant chaste de corps. Tel est le témoignage que lui rend son plus illustre successeur.

Suivant la tradition, Brice transporta les restes de son saint maître, du lieu où ils avaient d'abord été déposés, dans le nouveau cimetière, éloigné seulement d'un quart de lieue de la ville. Là il bâtit une petite basilique où il mit deux cents moines, choisis parmi les deux mille qui avaient assisté aux

1. Greg. Tur., Hist., l. 2, c. 1.

funérailles de ce père des moines. Ils furent chargés de prier Dieu jour et nuit sur le tombeau du grand saint. Comme l'usage ne permettait pas alors de dédier aucun temple sous une autre invocation que celle d'un martyr, Brice consacra cette église sous le vocable de saint Étienne, premier martyr.

La place de cette seconde sépulture occupait à peu près le milieu du terrain qui séparait le tombeau de saint Gatien et celui de saint Lidoire. C'était un bois dans lequel se retiraient, dit-on, dès cette époque, des anachorètes, disciples de saint Martin lui-même. Il était à propos, en effet, qu'un si grand homme fût enseveli dans un lieu obscur, loin de ses prédécesseurs et hors la ville. Il y avait dans cette circonstance une heureuse disposition de la Providence divine. Le nom et la sainteté de Martin ne devaient-ils pas bientôt rendre ce tombeau fameux? Les miracles du thaumaturge, les vœux du monde entier, l'affluence des pèlerins attirés de tous les pays n'allaient-ils pas le rendre illustre? Cette pierre sépulcrale ne devait-elle pas être la consolation des affligés, la santé des malades, la ressource des opprimés, le refuge des rois et des peuples, de l'Occident et de l'Orient? La basilique de saint Martin ne devait-elle pas un jour exciter l'admiration de tout l'univers, enrichir d'une ville nouvelle la cité de Tours, et donner, pour la gloire d'un si grand pontife, de l'envie aux nations étrangères? Un tel avenir demandait un lieu à part.

Revenons à Brictio.

Déjà la prophétie de saint Martin, à son sujet, avait reçu une partie de son accomplissement. Elle devait bientôt se réaliser tout entière. Dès la première année de son épiscopat, Brice fut en butte aux accusations de Lazare, évêque d'Aix, en Provence.

Ce Lazare est lui-même regardé comme un disciple de

saint Martin, de même que saint Héros, évêque d'Arles, avec lequel il était étroitement uni. Le fondement de cette opinion est qu'il serait difficile de comprendre comment Lazare a pu attaquer Brice, sinon parce que, moine du grand monastère et témoin oculaire de sa conduite envers saint Martin, croyait avoir assez vu en lui de défauts pour le croire indigne de l'épiscopat. D'ailleurs il y a bien de l'apparence que l'amitié de Lazare et de saint Héros s'était formée au monastère.

Quoi qu'il en soit, Brice sortit vainqueur de cette première épreuve. Le pape Zozime, dans sa quatrième épître à évêques d'Afrique, atteste que Brice, évêque de la cité Tours, fut accusé faussement par Lazare. Le même pon[tife] rapporte, dans son épître sixième, que ce dernier fut con-damné au concile de Turin pour avoir, par de fausses impu-tations, attaqué la vie d'un innocent, l'évêque Brice. Ainsi Brice fut renvoyé avec honneur dans son église, et Zozime l'appelle dès lors « notre saint collègue. »

Ce n'était plus déjà ce même Brictio que nous avons vu attaché aux frivolités mondaines, si présomptueux, si empor-té. Suivant les traces de saint Martin, il se retirait souvent au monastère pour y pleurer en secret les déréglements de sa vie passée. De nos jours on voit encore, au milieu des ruines de l'antique abbaye, la grotte sombre où il fit pénitence; elle était jadis au-dessous de la cellule appelée le Repos de saint Martin, aujourd'hui détruite, et se trouvait renfermée dans l'église: elle est actuellement isolée dans un jardin, sur le bord d'un chemin public qui passe entre elle et le coteau. On y avait, dans le dernier siècle, érigé un autel, et l'on y célébrait les saints mystères le jour de la fête de saint Brice. Ainsi Brice accomplissait lui-même cette expiation de ses fautes que le saint lui avait prédite, et à laquelle la malice des hommes devait un jour mettre le sceau.

L'ordre des temps amène ici le dénouement d'une histoire ommencée aussi du vivant de saint Martin, dénouement auuel le nom de Brice se trouve encore mêlé.

Galbert [1], qui avait succédé au saint dans la fonction de recteur du monastère, avait reçu comme de ses mains, dit légende, les sept cousins de l'évêque et les avait établis uns la vie commune avec les autres frères. Il les aimait d'un nour singulier, les visitait et leur donnait des encouragements spirituels. Le bienheureux Martin, depuis sa mort, ur apparaissait aussi très-souvent pour les fortifier et les onsoler de son absence. Ils vécurent vingt-cinq ans après mort de leur bienheureux cousin; ils en avaient passé ize sous sa conduite. Ils vécurent vingt trois ans du emps de Galbert, premier abbé après le bienheureux Marn, et deux ans sous Aichard, second abbé.

Voici ce qui arriva du temps d'Aichard.

La fête du passage du bienheureux Martin tomba un amedi; le lendemain, jour de dimanche, après les matines olennelles, au milieu de la nuit, le bienheureux Martin pparut aux sept frères: « Demain, leur dit-il, de grand natin, appelez ici, près de vous, l'abbé Aichard; quand il era venu, exposez-lui chacun la suite de votre vie et de vos ctions, en confessant vos péchés. Dites-lui de ma part qu'il élèbre une messe en l'honneur de la sainte Trinité, où il era mémoire de moi et des saints dont les reliques sont renermées dans cet autel consacré par moi. Qu'il prépare et offre les hosties pour chacun de vous. Quand elles seront consacrées, vous communierez tous. Après avoir reçu le viatique du corps et du sang de Jésus-Christ, et la messe finie, vous vous prosternerez pour prier, et alors vous entrerez dans la

1, Hist. Sept. Dorm., c. ult.

voie de toute chair, exempts des douleurs de la mort comme vous avez été étrangers à la corruption de la chair. Ainsi vous serez reçus par les anges et conduits par moi au ciel, où nous vous présenterons au tribunal du Christ. »

Tout s'exécuta selon les ordres du bienheureux Martin. Après avoir reçu la communion de l'abbé Aichard, la messe finie, ils se mirent à genoux. Dans ce moment, quoique sains et valides, ils entrèrent dans la voie de toute chair, exempts des douleurs de la mort comme ils avaient été étrangers à la corruption de la chair.

Aussitôt toute la cellule où ils se trouvaient fut remplie d'une grande senteur comme si on y eût rassemblé des amas de parfums. Aichard et les frères vinrent les relever : ils ne les croyaient point morts, mais seulement endormis ; car leurs visages étaient vermeils comme la rose et leur chair brillait de la blancheur de la neige. L'abbé les fit donc placer chacun sur leurs siéges comme ils avaient coutume d'être dans leur cellule. Ils étaient dans une position qui permettait à tout le monde de les voir ; on ne laissa entre eux et les arrivants qu'une barrière pour les défendre contre l'empressement de la foule. Les portes demeurèrent ouvertes et tous ceux qui venaient pouvaient contempler le visage des saints, qu'on eût pris pour des hommes endormis. Durant sept jours que leurs corps furent encore sur la terre, cette odeur si suave ne cessa de se répandre. La multitude de ceux qui venaient les voir fut aussi grande que le lieu put en contenir et que les chemins purent en porter. Tous les fiévreux qui s'y rendaient s'en retournaient soulagés. Les lépreux, les sourds, les muets et les boiteux étaient guéris en grand nombre. On apportait les malades sur des lits et des grabats, et la seule odeur de ce parfum les guérissait.

Cependant, le septième jour après leur trépas, l'abbé

Aichard rassembla ses frères et s'occupa de leurs funérailles, auxquelles il invita le très-saint vieillard, pontife de la ville de Tours, le bienheureux Brice, avec le clergé et le peuple. Après avoir tenu conseil, ils les ensevelirent tout habillés comme ils étaient dans leur cellule même, près de l'autel consacré par le bienheureux Martin. Or, ils trépassèrent le jour d'avant les ides de novembre, le lendemain de la fête où l'on célèbre le passage de saint Martin, et furent ensevelis le treizième jour des calendes de décembre. « Ensevelis sur la terre, ajoute leur légende, ils montrent par des prodiges et des miracles qu'ils vivent encore dans le Christ. »

Ainsi se termine la douce et gracieuse histoire des Sept Dormants, appelés de ce nom, comme on l'a vu, parce que leur mort parut être un sommeil. Leurs sept tombeaux se montraient naguères dans l'enceinte de Marmoutier, taillés séparément dans le roc. On entrait dans cette crypte par la grande église de l'abbaye ; mais leurs corps sacrés n'y étaient plus. On les conservait dans des châsses, derrière le maître-autel. Les Sept Dormants étaient honorés comme saints à Marmoutier, et leur fête y a été publiquement célébrée. Leur légende, connue au XIIe siècle, a fourni à un auteur de cette époque la généalogie de saint Martin. On l'attribuait alors à notre grand historien du VIe siècle.

Nous avons vu saint Brice assister aux funérailles des sept frères. Ce fut environ huit ans après et la trente-troisième année de son épiscopat qu'il vit s'élever contre lui une affaire lamentable[1].

Une femme à qui ses valets de chambre portaient ses habits à laver, et qui, sous apparence de piété, avait changé de vêtement, c'est-à-dire, suivant le langage de ce temps, s'était

1. Greg. Tur., loc. cit.

faite religieuse, conçut et enfanta. Cet événement souleva la colère de tout le peuple de Tours qui rejetait le crime sur l'évêque. Tout le monde voulait le lapider. « La bonté du saint, disaient ces gens, a longtemps caché ta luxure; mais Dieu ne veut pas permettre que nous nous souillions davantage en baisant tes mains indignes. » L'évêque, de son côté, repoussait avec force l'accusation. « Apportez-moi l'enfant, » dit-il. Lorsqu'on lui eut présenté l'enfant âgé seulement de trente jours; « Je t'adjure, lui dit-il, par Jésus-Christ fils du Dieu tout-puissant, de dire devant tout le monde si c'est moi qui t'ai donné la naissance. — Non, répond l'enfant, tu n'es pas mon père. » Le peuple engageait l'évêque à lui demander qui était son père. « Ce n'est pas mon affaire, dit le pontife. Je me suis occupé de ce qui me regarde, si vous voulez en savoir davantage, interrogez-le vous-mêmes. »

Alors, les assistants crièrent que tout cela était l'effet d'artifices magiques. Bientôt ils s'ameutent tous ensemble contre lui et l'entraînent en disant : «Non, tu n'abuseras pas plus longtemps du nom de pasteur pour nous commander.» Voulant encore satisfaire le peuple, Brice mit des charbons ardents dans un pan de sa robe et les serrant contre sa poitrine, s'avança suivi de la foule jusqu'au tombeau de saint Martin. Là, il laisse tomber les charbons et montre son vêtement sans aucune trace de brûlure. « De même, dit-il, que mon vêtement est, comme vous le voyez, demeuré intact des atteintes de ce feu, de même aussi mon corps est pur de tout attouchement et de tout commerce charnel. » Mais le peuple refuse de le croire et proteste contre ses affirmations. La calomnie triompha; Brice fut entraîné et chassé de la ville.

Ainsi s'accomplissait, ajoute l'historien, cette parole du saint : « Sache que tu souffriras beaucoup de contrariétés dans l'épiscopat.»

Ce n'est pas tout, Brice chassé, le peuple se donne pour évêque un homme Justinien. Quant au pasteur légitime, il part pour se rendre auprès du pape à Rome; chemin faisant, il pleurait et gémissait tout haut: « J'ai mérité ce traitement, disait-il, parce que j'ai péché contre le saint de Dieu et l'ai souvent appelé fou et insensé. J'ai vu ses miracles et n'ai point cru à ses paroles. » Lorsqu'il fut sorti, les citoyens de Tours dirent à leur nouvel évêque: « Cours après lui, et fais ton devoir. Car, si tu ne le poursuis, tu encourras notre mépris à tous. » Justinien sortit donc de Tours. Arrivé à Verceil, ville d'Italie, il fut frappé par le jugement de Dieu et mourut sur cette terre étrangère. Apprenant sa mort et persévérant dans leur malice, les Turones établissent à sa place Armentius.

Cependant l'évêque Brice, arrivé à Rome, raconta ce qu'il avait eu à souffrir au pape qui était alors Léon Ier, surnommé le Grand. Durant son séjour auprès du siége apostolique, Brice célébra souvent la messe solennelle. Il pleura aussi dans ce lieu toutes les fautes qu'il avait commises contre le saint.

Au bout de sept ans, il quitte Rome, et muni de l'autorité du pape, se dispose à rentrer dans la ville de Tours. Bientôt il atteint le bourg nommé alors *Laudiacum*, aujourd'hui Montlouis, à six mille de la cité. Il s'y arrête. Dans le même temps, Armentius est saisi par la fièvre, et rend l'esprit au milieu de la nuit. L'événement est aussitôt révélé dans une vision à l'évêque Brice. « Levez-vous promptement, dit-il à ses compagnons. Hâtons-nous de partir pour arriver à temps et ensevelir notre frère le pontife de Tours. » Ils se mirent en marche, et, au moment où ils entraient dans la ville par une porte, le convoi funèbre d'Armentius en sortait par une autre. Armentius enterré, l'évêque Brice remonta

sur son siége, et vécut encore heureusement pendant sept ans. Il mourut dans la quarante-septième année de son épiscopat, et fut inhumé dans la basilique qu'il avait fait bâtir sur les reliques de saint Martin.



CHAPITRE IV.

LES DIALOGUES DE SULPICE SÉVÈRE SUR LES MÉRITES DE SAINT MARTIN.

Voyons aussi ce que devenaient les autres disciples et amis du grand saint. C'était environ huit ans après sa mort. Sulpice Sévère, son biographe, publia alors trois dialogues, le premier sur les vertus des moines d'Orient, les deux autres sur les vertus du bienheureux Martin.

« Je me trouvais, dit-il, avec notre ami Gallus, homme que je chéris extrêmement, tant à cause du souvenir de Martin (car il était de ses disciples) qu'à cause de son mérite personnel. Tout à coup, paraît devant nos yeux mon ami Posthumien, revenu pour nous de l'Orient, qui, depuis près de trois ans, le retenait éloigné de sa patrie. »

Dès le début de la conversation, Posthumien qui connaissait à peine Gallus, dit cependant : « Assurément, Gallus ne sera

pas de trop dans notre compagnie, je le connais peu, mais il ne saurait être ton intime sans être aussi mon ami, surtout étant, comme il l'est, de l'école de Martin. »

Ainsi, le nom de Martin était un lien qui réunissait dans une amitié commune ceux qui l'avaient connu.

Ensuite, le voyageur raconte aux deux amis les miracles et les vertus dont il fut témoin chez les moines orientaux. Ses récits terminés : « J'ai, dit-il, satisfait votre curiosité. A toi, maintenant, Sulpice, de me payer ta dette. Parle-nous longuement, selon ta coutume, de ton cher Martin. Il y a longtemps que je brûle de t'entendre sur ce sujet. — Quoi! répond Sulpice, le livre que j'ai, comme tu sais, publié sur le cher Martin, et où j'expose sa vie et ses miracles, ne te suffit-il pas? — Je le connais bien, reprend Posthumien. Ce livre ne m'a jamais quitté; car si tu le reconnais, » poursuit-il, en tirant le volume de dessous son vêtement, « le voici. Ce livre a été mon compagnon sur terre et sur mer : ce livre, dans toutes mes courses, a été mon ami et mon consolateur. Mais tu ne sais pas peut-être jusqu'où il a pénétré. Non, il n'y a presque point d'endroit sur la terre où l'on ne connaisse la matière de cette heureuse histoire: Paulin, cet homme qui te porte tant d'amitié, fut le premier qui l'introduisit à Rome. Toute la ville se l'arracha, et j'ai vu là des libraires ravis de joie : ils n'avaient pas d'ouvrage qui leur procurât plus de profit : aucun ne s'enlevait plus promptement, aucun ne se vendait plus cher. Il avait devancé de beaucoup mes courses maritimes. Déjà, lorsque j'arrivai en Afrique, on le lisait dans tout Carthage. Seul un prêtre de Cirène ne l'avait pas en sa possession; je le lui ai prêté, et il l'a copié. Parlerai-je d'Alexandrie? Là, il est connu presque plus que de toi-même. Il a traversé l'Égypte, la Nitrie, la Thébaïde et tous les états de Memphis. J'ai vu un vieillard le lire au fond du

désert. Je dis à ce solitaire que j'étais lié avec toi d'amitié, alors, lui et beaucoup de frères me chargèrent, si je te revoyais jamais vivant en ce pays, de t'engager à suppléer aux lacunes que, de ton propre aveu, tu as laissées dans ton livre des miracles du bienheureux. Voyons. Je ne te demande pas de me répéter ce que tu as écrit sous ce rapport, ton livre nous suffit. Raconte-nous seulement les faits que, par crainte, je crois, d'ennuyer tes lecteurs, tu as alors passé sous silence. Beaucoup de personnes t'en supplient avec moi. — Il est vrai », répond Sulpice qui ne manque jamais l'occasion d'exalter la supériorité de son ancien maître et ami, « il est vrai que toutes ces merveilles diverses de tes récits opérées par différentes personnes, se trouvent sans peine en lui seul. » Nous avons reproduit ailleurs le reste de sa réponse. Posthumien reconnaît la justesse des réflexions de Sulpice, et déclare que tout en louant les anachorètes et les ermites, il mettra toujours Martin hors de ligne. « Non, dit-il, je ne croirai jamais qu'il y ait moine, ou évêque au monde qu'on puisse lui comparer. L'Égypte l'avoue, la Syrie le reconnaît, l'Éthiopien le sait, l'Indien en est instruit, le Parthe et le Perse l'ont appris, l'Arménie ne l'ignore pas, le Bosphore lointain l'a entendu. C'est une vérité connue, même aux îles Fortunées et sur les bords de l'Océan glacial. Aussi, malheur à notre pays, qui a possédé un si grand homme, et n'a pas mérité de le connaître. Cette accusation ne tombe point cependant sur les gens du peuple. J'ai horreur de répéter ce que j'ai entendu dernièrement. Au dire d'un malheureux dont j'ignore le nom, tu aurais inséré dans ton livre plusieurs mensonges. Ce n'est pas là une parole d'homme, c'est une parole de démon. Ce n'est pas Martin qu'elle outrage : c'est la foi de l'Évangile qu'elle attaque. Le Seigneur l'a déclaré ; les œuvres du genre de

celles que Martin accomplit doivent être faites par tous les fidèles. Qui ne croit pas que Martin ait fait ces œuvres ne croit pas non plus que le Christ ait dit ces paroles. Mais ces hommes malheureux, dégénérés, endormis, rougissent de reconnaître qu'il a fait ce qu'ils ne peuvent faire eux-mêmes, et aiment mieux nier ses miracles que confesser leur lâcheté. »

Ces paroles de Posthumien nous apprennent que les ennemis du grand saint lui survivaient et cherchaient à le déprécier même après sa mort. Mais le peuple qui seul fait la gloire ici-bas, mais l'univers entier était déjà pour lui.

Le voyageur invite ensuite de nouveau le biographe à suppléer aux omissions de son livre. Sulpice renvoie la chose à Gallus. « Gallus, dit-il, en sait plus long que moi; disciple du saint, il ne peut ignorer les actions de son maître, et il aura bien cette complaisance pour le nom de Martin. » Gallus s'excuse sur la rusticité de son langage gaulois. « Toutefois, dit-il, si vous m'accordez le titre de disciple de Martin, accordez-moi aussi la permission de mépriser, à son exemple, les frivoles atours du langage et les vains ornements de l'éloquence. — Parle celte ou gaulois, si tu veux, répond Posthumien, pourvu que tu parles de Martin. Quant à moi, j'en suis persuadé, fusses-tu muet, les paroles ne te manqueraient pas pour parler de Martin avec abondance : ainsi, autrefois, le nom de Jean délia la langue de Zacharie. »

Après un moment de silence, Gallus commence ainsi : « Je dois surtout prendre garde, il me semble, de répéter ceux des miracles de Martin, que Sulpice a rapportés dans son livre. Je passe donc sous silence ses premières actions dans l'état militaire. Je ne dirai rien non plus de ce qu'il a fait étant laïc et moine. Du reste, je raconterai également ce que j'ai appris des autres et ce que j'ai vu moi-même. » Gallus

dit; ensuite la tunique donnée au pauvre, et le globe de feu, les deux miracles opérés chez Evantius, la rencontre du chariot plein de soldats, l'enfant ressuscité sur la route de Chartres, la visite à Valentinien Ier, le repas donné au saint par l'épouse de Maxime, l'énergumène guéri à Claudiomachus, la vache agitée par le démon, le lièvre délivré des chiens, la brebis nouvellement tondue, le bouvier, le pré fleuri, image de la virginité, le soldat ermite redemandant sa femme, la vierge qui refuse la visite du saint, les vierges Agnès, Thècle et Marie, les apôtres Pierre et Paul, les démons Mercure et Jupiter, le synode de Nîmes, Néron et l'Antechrist. Parlant de ce que le saint avait dit sur ces deux derniers : « Il y a huit ans, ajoute Gallus, que nous avons entendu ces choses de sa bouche. »

Le narrateur avait à peine fini ces mots, lorsqu'un valet entre dans la cellule, et annonce que le prêtre Refrigerius est à la porte. « Nous hésitions, dit Sulpice, si nous devions continuer à écouter Gallus, ou aller au-devant de cet homme si désiré, qui venait nous rendre une visite officieuse. » Alors Gallus : « Quand même l'arrivée de ce saint prêtre ne nous eût pas fait un devoir de laisser là nos récits, la nuit allait nous y obliger. Mais puisque nous n'avons pu achever l'exposé des miracles de Martin, contentez-vous pour aujourd'hui de ce que vous en avez entendu. Nous dirons le reste demain. » Sur cette promesse, on alla recevoir le nouveau venu.

Le troisième dialogue commence ainsi : « Il fait jour, ô Gallus ; il faut se lever ; car tu le vois, Posthumien est pressé, et ce prêtre qui, hier est venu augmenter le nombre de tes auditeurs, attend avec impatience que tu paies ta dette, en racontant les détails de la vie de Martin, remis à ce jour. Il connaît sans doute tous les faits que tu as à rapporter ; car il a suivi Martin, dès sa première jeunesse ; mais il lui sera

doux et agréable d'entendre de nouveau ce qu'il connaît déjà. En effet, je te l'avouerai, Gallus, j'ai souvent ouï raconter les miracles de Martin; j'ai même écrit beaucoup sur ce sujet; mais mon admiration me fait toujours trouver nouveau ce qu'on m'en dit. Je suis bien aise que Refrigerius soit venu augmenter l'auditoire. Posthumien, à qui il tarde de reporter ces nouvelles en Orient, recevra ainsi la vérité comme signée par plusieurs témoins. »

Sulpice parlait ainsi, et Gallus allait commencer son récit, quand tout à coup entre impétueusement une troupe de moines. C'étaient le prêtre Évagrius, Aper, Sébastianus, Agricola; un moment après arrive le prêtre Etherius, chéri de Sulpice, accompagné du diacre Callipio et du sous-diacre Amator. Enfin, le prêtre Aurélius, mon très-doux ami, dit Sulpice, accourt tout essoufflé du long chemin qu'il a fait. C'était sans doute ce même Aurélius, qui, étant diacre, avait reçu de Sulpice la lettre que nous avons reproduite. Le lieu de la scène était donc apparemment la maison de ce dernier, à Primuliac, près Toulouse, dont la demeure d'Aurelius était un peu éloignée. « Quel motif, dit Sulpice aux arrivants, vous fait accourir ici, si soudainement, de points si divers et si matin? — Nous avons appris hier, répondent-ils, que Gallus avait raconté toute la journée les miracles de Martin, et que, la nuit survenant, il avait remis le reste à ce jour. Nous nous sommes hâtés de former un nombreux auditoire à un homme qui doit parler d'une si importante matière. »

Sur ces entrefaites, on annonce qu'un grand nombre de séculiers sont à la porte, n'osant pas entrer, mais demandant la faveur d'être admis: « Nullement, dit Aper: il ne convient pas que ces gens se mêlent à nous: car c'est la curiosité plutôt que la religion qui les attire. » Ce ne fut pas sans peine que Sulpice obtint l'introduction d'Eucherius, ex-vicaire de

l'empire et de Celsus, homme consulaire; les autres furent renvoyés.

Alors, on place Gallus au milieu de l'assistance. Longtemps sa noble modestie lui fait garder le silence. Enfin, il commence ainsi : « Vous vous êtes réunis pour m'entendre, hommes saints et éloquents. Mais, je le crois, je parlerai ici à des oreilles religieuses, plus encore qu'à des oreilles savantes. C'est avec la bonne foi d'un témoin, et non avec la faconde d'un orateur, que vous désirez m'entendre parler. Je ne répéterai point ce que j'ai dit hier; ceux qui ne l'ont pas entendu, l'apprendront par les écrits. Ce sont de nouveaux faits que Posthumien attend, pour les annoncer à l'Orient, afin que le nom de Martin l'empêche de se préférer à l'Occident. Et d'abord j'ai hâte de rapporter ce que Refrigerius me suggère à l'oreille. »

C'est l'histoire de la muette de Chartres. Ensuite, viennent celles des deux fioles d'huile bénite par le saint, pour l'épouse du comte Avitien et pour Sulpice Sévère. Puis, c'est le chien que le nom de Martin fait taire, et la visite nocturne au comte de Tours. Pour chacun de ces faits, le narrateur cite ses autorités.

« Ne vous étonnez pas, dit-il, si je fais aujourd'hui ce que je n'ai point fait hier, et si je joins à chaque merveille les noms des témoins et des personnages. J'y suis contraint par l'incrédulité de plusieurs à qui, dit-on, quelques-uns de mes récits d'hier font secouer la tête. Qu'ils acceptent des témoins encore vivants. S'ils doutent de notre bonne foi, qu'ils croient au moins ce que ces témoins leur diront. Mais, incrédules à ce point, je l'affirme, ils ne les croiront pas davantage. Or, je suis surpris qu'un homme, doué du moindre sentiment de religion, consente à se rendre si coupable, et puisse croire le mensonge possible à qui parle de Martin. Loin de tout

serviteur de Dieu, un si triste soupçon ! Certes, Martin n'a pas besoin d'être défendu par des mensonges. Cependant, ô Christ, je te fais garant de ma sincérité, qui m'a empêché et m'empêchera encore de rien dire, que je n'aie vu moi-même, ou appris de témoins irrécusables, ou plus souvent encore entendu de la bouche du saint lui-même. Si nous avons adopté la forme de dialogue, ç'a été seulement pour prévenir par la variété l'ennui du lecteur. Nous n'en déclarons pas moins avoir scrupuleusement conservé la vérité de l'histoire. Voilà ce que l'incrédulité de quelques personnes m'a obligé, à mon regret, d'insérer ici en dehors de mon sujet. Mais, revenons à notre compagnie. L'attention avec laquelle je me vois écouté, me force à l'avouer : oui, Aper a montré une louable fermeté en repoussant les infidèles, et a jugé avec raison seuls dignes d'entendre ceux qui étaient disposés à croire. Et vraiment, je suis tout hors de moi, et la douleur me rend insensé. Des chrétiens, ne pas croire aux mérites de Martin, que les démons reconnaissaient ! »

En effet, Gallus raconte les effets étonnants de la vertu du saint sur les énergumènes. Après avoir rapporté le miracle opéré en faveur du bourg ravagé tous les ans par la grêle, et avoir dit que l'année même où mourut le saint le fléau avait reparu, il ajoute : « Tu te souviens, je crois, prêtre Refrigerius, qu'il y a peu de temps nous avons eu à ce sujet un entretien avec Romulus, fils de cet Auspicius qui fut député au saint. Cet homme honorable et religieux nous racontait la chose comme si nous l'eussions ignorée. Des pertes continues le faisaient trembler, comme tu l'as vu toi-même, pour les récoltes à venir, et il déplorait avec une grande tristesse que Martin n'eût pas été réservé jusqu'à ce temps. »

Ensuite, Gallus dit le démon chassé de dessus les épaules d'Avitien, la pyramide du bourg d'Amboise renversée, la

colonne surmontée d'une idole foudroyée, l'hémorrhoïsse guérie, le serpent forcé de repasser le fleuve, le saumon pris par le diacre Caton, les pierreries vues par Arborius aux doigts du saint. Il aborde après cela la longue histoire de la communion ithacienne, terminée par l'apparition de l'ange consolateur dans les forêts d'Andethanna. Viennent ensuite le possédé guéri avant d'avoir vu le saint, la prière du marchand égyptien, la maison de Lycontius délivrée; enfin, il clot ses récits par la confusion du moine qui se chauffait sans modestie et par la colère de Brictio excité par deux démons.

Alors Sulpice, voyant venir le soir : « Le jour a disparu; dit-il, Posthumien, il faut lever la séance. Aussi bien un souper est dû à des auditeurs si attentifs. Quand il s'agit de Martin, tu ne dois pas t'attendre à voir épuiser la matière; l'étendue de ses mérites ne permet de les renfermer dans aucun discours. Porte toujours de lui ces nouvelles à l'Orient. Tu vas y retourner; en traversant tant de contrées diverses, tant de lieux, de ports, d'îles et de villes, ne manque pas de répandre parmi les peuples le nom et la gloire de Martin. N'oublie pas surtout de t'arrêter en Campanie. Tout éloigné que ce pays doive être de ton chemin, que la crainte d'un retard ne t'empêche pas d'aller voir Paulin, cet homme illustre, loué de tout l'univers. Lis-lui, je t'en prie, le volume qui renferme nos entretiens d'hier et d'aujourd'hui; tu lui rediras tout, tu lui raconteras tout; c'est par lui que notre livre s'est d'abord répandu dans l'Italie et dans toute l'Illyrie. Que par lui encore la sainte ville de Rome connaisse les mérites du grand évêque. Pieux admirateur des saintes merveilles opérées dans le Christ, il ne refusera pas à notre pontife l'honneur qu'il rend à son cher saint Félix. Si de là tu passes en Afrique, tu rediras à Carthage ce que tu as appris ici. Depuis longtemps, nous as-tu dit, elle connaît

le héros ; fais en sorte qu'elle le connaisse davantage, et que son martyr Cyprien, dont le sang l'a consacrée, ne soit pas le seul objet de son admiration. Si, cinglant vers la gauche, tu entres dans le golfe de l'Achaïe, apprends à Corinthe, apprends à Athènes que Platon, dans l'Académie, ne le surpassa pas en sagesse, ni Socrate, dans la prison, en courage. Heureuse sans doute est la Grèce d'avoir entendu la prédication de l'apôtre ; mais elles ne sont point délaissées du Christ ces Gaules à qui il a donné Martin. Lorsque tu seras arrivé en Égypte, cette contrée si fière du nombre et des miracles de ses saints ne devra pas dédaigner d'apprendre qu'en Martin seul l'Europe rivalise avec elle et avec toute l'Asie.

« Enfin, quand, pour gagner de là Jérusalem, tu auras livré aux vents ta voile voyageuse, charge-toi du message que te confie ma douleur. Si jamais tu abordes au rivage de l'illustre Ptolémaïs, recherche avec sollicitude le lieu où est enseveli notre cher Pomponius, et ne dédaigne pas de visiter ses ossements exilés. Verse là beaucoup de larmes échappées à ton affection et à nos propres entrailles. Puis, tout inutile que soit cet office, jonche le sol de fleurs purpurines et d'herbes au doux parfum. Tu lui diras cependant, mais sans âpreté, sans amertume, du ton de la compassion, non de l'air du reproche, que s'il eût voulu t'écouter toi-même autrefois ou moi-même toujours, et eût imité Martin plutôt que celui dont je ne veux pas dire le nom, jamais il n'eût été si cruellement séparé de moi, et n'aurait pas aujourd'hui pour le couvrir la poussière d'un pays inconnu, après avoir, comme un pirate naufragé, souffert la mort au milieu de la mer, heureux encore de trouver un tombeau sur ce lointain rivage. Qu'ils voient leur ouvrage tous ceux qui ont voulu de son éloignement prendre occasion de me nuire ; qu'ils voient leur gloire et maintenant au moins cessent de s'acharner contre moi ; les voilà vengés. »

Ces plaintes, que Sulpice proférait avec des larmes dans la voix, firent monter des pleurs aux yeux de tous les assistants, et l'on se retira plein à la fois, d'admiration pour Martin, et de douleur excitée par les gémissements de son biographe.

Ainsi le souvenir du grand saint se mêlait à tous les sentiments de Sulpice Sévère.

Nous avons entendu deux fois dans ces dialogues nommer saint Paulin de Nole. Il nous a aussi laissé des témoignages non équivoques de son admiration pour Martin et pour son œuvre, l'établissement de la vie monastique dans les Gaules. L'amitié qui unissait Sulpice et Paulin se réchauffait aussi à la charité toujours vivante de leur maître défunt. Un moine de l'école de Martin, nommé Victor, leur servait entre eux de messager. « J'ai vraiment reconnu en lui, dit Paulin dans sa troisième épître à Sévère, la ressemblance des bienheureux saints Martin et Clair, de ce même Clair que, par toi, nous savons avoir suivi de près les traces de son illustre maître. Victor, enfant de la paix, a déclaré que de l'un il avait été le fils spirituel et de l'autre le compagnon de voyage. »

Clarus, mort comme on l'a vu, un peu avant saint Martin, avait, dans les derniers temps de sa vie, accompagné avec Victor Sulpice qui revenait à Primuliac. C'est là qu'il avait quitté cette terre. Paulin fit son épitaphe en vers et l'envoya à son ami. Elle était ainsi conçue :[1]

> Ci gît un prêtre, Clair, c'est-à-dire illustre de nom et de mérite ;
> Jadis compagnon des travaux de Martin, aujourd'hui associé à sa récompense.
> O Saint, embrasse à la fois deux frères inséparables ;

1. Paulin, Ep. 32.

Prends-nous, unis comme nous sommes, partage-nous le même amour.
C'est ainsi que Dieu nous appela, c'est ainsi que Martin nous aima.
Travaille ainsi pour nous deux d'une égale tendresse avec Martin,
Pour que vos prières réunies triomphent de nos crimes.
Que je partage le sort de votre cher Sulpice et sois un jour en sûreté sous vos ailes.

Le nom de Martin inspirait donc les premiers essais, parmi nous, de la poésie chrétienne. Déjà il nous avait, par la plume de Sulpice, doté d'une admirable page d'histoire chrétienne. Bientôt l'architecture viendra élever à ce nom des monuments immortels, si l'on eût pu répondre de la malice des hommes. Tous les beaux arts retrempés dans le christianisme lui consacreront tour à tour des chefs-d'œuvre. Assistons en attendant à l'hommage que lui rend la peinture guidée par l'amitié.

Sulpice avait fait bâtir une église. Sur la muraille du baptistère il fit peindre le portrait de saint Martin en face de celui de Paulin encore vivant. Il en instruisit ce dernier dans une lettre où il lui demandait des vers destinés à être inscrits au même lieu. Paulin lui répond: « Que Martin qui, par une parfaite imitation du Christ, a porté l'image de l'homme céleste, soit représenté dans le lieu où l'homme se régénère, c'est justice. De cette sorte, ceux qui dépouillent dans le bain sacré la vétusté de l'image terrestre, ont devant les yeux les traits d'une âme céleste digne d'être leur modèle. Mais, qu'ai-je à faire là, moi qui n'ai ni l'innocence des enfants, ni la sagesse des hommes, moi, que ma méchanceté exclut du rang des âmes pures, et ma faiblesse de celui des parfaits? Quelle alliance peut-il y avoir entre la lumière et les ténèbres, entre les loups et les agneaux, entre les colombes et les serpents, entre Martin et moi? Une pensée me console de l'er-

ur. commise par ta charité. Tu n'as fait au bienheureux aucun outrage, tu as plutôt contribué à sa gloire. Peinte à côté d'une figure de misérable, sa face auguste n'en brille qu'avec plus d'éclat, par son rapprochement avec les ténèbres; car, même, dans les splendeurs des saints, il jouit d'un éclat particulier. Et, à vrai dire, si je ne savais que ton excessif amour pour moi t'a seul donné l'idée de cette peinture, je t'accuserais de malice et de perfidie, pour avoir ainsi placé, vis-à-vis de cette sainte figure, les traits de ma bassesse obscurcis par la nuit de mes pensées. En effet, chacun après avoir regardé le visage de Martin, me méprisera et rira de moi en me comparant à ce grand saint. »

Dans la même lettre Paulin envoie à son ami des vers dont voici le sens : »

Vous tous qui lavez à la fois vos âmes et vos membres dans ce bain,
Considérez les voies qui vous sont proposées pour bien faire.
Voici Martin, règle de la vie parfaite;
Quant à Paulin, il peut vous apprendre à mériter votre pardon.
Pécheurs, regardez celui-ci; justes, celui-là.
Que l'un serve d'exemple aux saints, l'autre aux coupables.

Dans l'épître suivante, qui est la treizième, Paulin nous apprend que Sévère visitait fréquemment la ville de Tours pour y honorer saint Martin.

Dans la quatorzième, il lui dit : « On te prône comme un homme en qui Martin revit tout entier, en qui Clair refleurit. » Enfin, dans un de ses poèmes, il parle ainsi : « La puissante Carthage a son martyr Cyprien qui, avec les flots de sa parole et de son sang, a fécondé les sables de l'aride Lybie. La terre d'Occident n'a pas brillé d'un moindre éclat. Le Latium a son Ambroise, l'Espagne son Vincent. La Gaule a reçu Martin et l'Aquitaine Delphin. »

Le grand saint récompensa de si éloquents hommages.

C'était en 431, Sulpice Sévère était mort depuis plusieurs années. Son illustre ami sentant lui-même sa fin prochaine, célébra les saints mystères dans son lit, puis tout à coup, d'une voix claire, demanda où étaient ses frères. Pensant qu'il demandait ses frères, les évêques alors présents, un de ceux qui entourent sa couche funèbre lui répond : « Tes frères, les voici. » Mais lui : « Ceux, dit-il, que j'appelle maintenant mes frères, ce sont Janvier et Martin qui m'ont parlé tout à l'heure, et m'ont dit qu'ils viendraient à l'instant me trouver. » De ces deux personnages, ajoute l'historien Uranius qui assistait à cette scène, Janvier, évêque et martyr, fait la gloire de l'église de Naples; pour Martin, c'est cet homme si éminemment apostolique dont la vie est lue par tout le monde et qui fut évêque des Gaules. »

Un dernier mot sur cette Vie dont parle Uranius. La Vie de Saint-Ambroise, écrite par son secrétaire Paulin, et adressée à saint Augustin, commence par ces lignes : « Tu veux, vénérable père Augustin, que, comme le bienheureux Athanase, évêque, et Jérôme, prêtre, ont mis en écrit les vies des saints Paul et Antoine, ermites, comme encore Sévère, serviteur de Dieu, a prêté son style brillant à celle de Martin, vénérable évêque de l'église de Tours, de même, aussi, moi j'expose dans mon style celle du bienheureux Ambroise, évêque de l'église de Milan. »

Ainsi, saint Athanase, saint Jérôme, Sulpice Sévère, tels sont les fondateurs de l'hagiographie. L'ouvrage de ce dernier a surtout servi de modèle aux légendaires de l'Occident.

CHAPITRE V.

BASILIQUE ÉLEVÉE PAR SAINT PERPÉTUE SUR LE TOMBEAU DE SAINT MARTIN.

Cependant, l'église universelle avait commencé, presqu'aussitôt après la mort du saint, à lui rendre un culte public. Il ne fut pas, à vrai dire, partout également honoré dans les Gaules où sa vertu avait excité, de son vivant, la jalousie de quelques évêques. C'est ce dont nous avons vu la preuve dans les dialogues de Sulpice. Sa fête, néanmoins, ne tarda pas à être reçue de toutes les églises. Elle fut même bientôt célébrée par les Grecs qu'on sait n'avoir pas toujours eu trop de vénération pour les saints de l'Occident. Leur *Ménologe de saint Basile* fait mention de saint Martin et leurs *Ménées* lui donnent le titre de Thaumaturge. Sozomène, auteur grec du ve siècle, raconte en abrégé la vie de saint Martin, dans son histoire ecclésiastique.

Comme il a été le premier confesseur dont l'Église latine ait solennisé la fête, les plus anciens martyrologes parlent de lui, entr'autres, ceux qu'on attribue à saint Jérôme et à Bède. En 490, le pape Gélase, imité plus tard par saint Grégoire le Grand, faisait une honorable mémoire de saint Martin dans son *Sacramentaire* et le plaçait, dans le Canon de la messe, au rang des apôtres et des plus célèbres martyrs.

Le rit mozarabe ordonne trois jours de jeûne en préparation à la fête de saint Martin, comme pour celle de l'Épiphanie, usage qui fut introduit, quelques siècles après, en Hongrie, par saint Ladislas, son huitième roi. Les plus anciens missels des Gaules et le mozarabe où saint Martin est le seul confesseur nommé, nous fournissent un office propre au jour de sa fête. Son nom s'y trouve aussi dans le sacré Canon.

Cette dévotion générale prenait sa source dans les miracles qui s'opéraient continuellement à son tombeau. Les principaux nous sont rapportés par un contemporain[1]. Les voici :

Souvent, les énergumènes qu'on amenait à la sainte basilique pour y être délivrés, étaient emportés en l'air par-dessus les grilles du temple et précipités par le démon dans un puits renfermé dans son enceinte. Ils en furent retirés sains et saufs à la vue des peuples. Nous avons vu, ajoute l'historien du VIe siècle, le même fait se produire de nos jours au même puits.

Un autre démon s'étant emparé d'un vase, c'est-à-dire du corps d'un homme, l'entraîna vers le fleuve pour l'y noyer. L'infortuné allait périr : mais le bienheureux confesseur ne lui manque pas dans ce péril. Le possédé entre dans l'eau, gagne l'autre bord de la Loire et sort du fleuve sans

1 Greg. Tur., Mir. S. Mart. l. 1, c. 8.



avoir souffert le moindre mal ni même mouillé ses habits. Parvenu à la cellule du saint, à Marmoutier, il se trouva délivré. Dans son état de possession, cet homme faisait souvent entendre un grand nombre de paroles étranges, s'exprimait dans la langue de nations inconnues, prédisait l'avenir et confessait ses crimes. Mais, comme nous l'avons dit, sitôt qu'il eût touché le seuil de la cellule sacrée, il se retira sain d'esprit.

Egidius, alors maître de la milice dans les Gaules, était assiégé, dans la ville d'Arles, par les Visigoths. Il n'avait aucun espoir de leur échapper, lorsqu'invoquant saint Martin, il fit une sortie et mit en fuite les ennemis. A l'heure où se passait l'événement, un démoniaque, au milieu de la basilique de Tours, déclara qu'il était dû à l'intercession de saint Martin. Cette victoire, qui rendit la sécurité à l'empereur Majorien et procura la paix à la Gaule, est rapportée à l'an 459.

Une jeune fille était atteinte de paralysie, et, qui pis est, livrée aux erreurs d'un culte fanatique. Elle se rend au tombeau du bienheureux, y célèbre des veilles et recouvre la santé. Mais étant revenue à son vomissement d'idolâtrie, elle retomba dans l'infirmité dont l'avait délivrée l'intercession du bienheureux pontife.

Une couronne d'or, hommage offert au mérite du saint, décorait son tombeau. Un soldat de l'armée des Huns, qui alors avaient fait irruption en Gaule, ose l'en arracher. Soudain, il perd la vue. Contraint par la douleur, il restitue son vol et recouvre en même temps la lumière.

Un autre homme de la même nation, poussé par le tentateur, poursuivait quelqu'un, l'épée à la main, et était près de le tuer, dans le parvis même du saint confesseur. Tout à coup, retournant sa rage contre lui-même et frappé d'un soudain

jugement de Dieu, il se perce d'outre en outre. Enfin, un jour le peuple plein de joie se disposait à transporter des colonnes pour l'ornement du temple du bienheureux. Un homme, qui voyait d'un œil jaloux cette entreprise, proféra de grandes menaces contre sa femme, coupable seulement d'avoir prêté des instruments demandés pour ce travail; car, tous deux habitaient une maison de campagne voisine de l'endroit où il avait lieu. Le châtiment de cet impie ne se fit pas attendre. Monté sur un cheval, il le frappait, l'animal le jeta dans un ruisseau peu profond, mais où, cependant, le malheureux se noya en se pressant lui-même le visage contre le sable. Quant aux colonnes, elles furent portées, escortées par le peuple, jusqu'au bienheureux temple.

On raconte aussi que toujours on vit croître l'huile déposée sur le saint tombeau. L'évêque Perpétue, troisième successeur du grand saint, et qu'on peut à juste titre, dit l'historien, préconiser comme son disciple, y porta un jour une fiole avec de l'huile pour qu'elle fût sanctifiée par la vertu du juste. Ayant enlevé un peu de poussière du marbre qui couvrait le saint corps, il la mêla à cette liqueur. L'huile, alors, se répandit au dehors en telle abondance, que les vêtements de l'évêque en furent inondés et se trouvèrent en même temps imprégnés d'un parfum délicieux. Cette huile, aussi, rendit la santé à un grand nombre de malades. Souvent, même, elle eut la vertu d'éloigner les orages des champs purifiés par son moyen.

Un dévot, plein de foi, s'était rendu au temple : désirant ardemment participer aux faveurs du saint, il cherchait dans sa pensée ce qu'il pourrait emporter de ce lieu sacré pour son salut. Bientôt il s'approche du tombeau, et supplie le gardien de lui donner un peu de la cire bénite qui y brûle. Son désir satisfait, il se retire plein de joie. Il avait un champ

ensemencé. Animé d'une sainte confiance, il y dépose un peu de cette cire. Survient un orage terrible, semblable à celui qui, les années précédentes, avait ravagé tout ce canton. Grâce à cette bénédiction, il ne touche point au champ sanctifié où, dans la suite, il ne fit plus aucun dégât.

Or, poursuit l'historien, la magnifique et tant désirée fête de Pâques étant arrivée, le peuple s'était rendu dévotement à la cellule, sanctifiée jadis par la présence du bienheureux et ses nombreuses communications avec les anges. Là, les fidèles couvraient de leurs baisers et arrosaient de leurs larmes les lieux où autrefois il s'était assis, où il avait prié, où il avait pris sa nourriture, où, après de nombreuses fatigues, il avait accordé à ses membres un moment de repos. Ces pieux devoirs remplis, ils se disposent à repasser le fleuve sur les bateaux qui les attendent, afin de visiter aussi le bienheureux tombeau, de s'y prosterner devant le confesseur et d'y implorer avec larmes la clémence divine. Tandis qu'ils sont sur l'eau, le tentateur soulève une bourrasque, l'embarcation est submergée et les passagers des deux sexes sont emportés par le courant de la Loire. Ils roulaient ainsi au milieu des flots sans espoir de salut. Alors, toutes les voix réunies ne poussent qu'un seul cri : « Miséricordieux Martin, délivre de ce pressant danger tes serviteurs et tes servantes. » Aussitôt le souffle d'une brise tranquille les fait sortir des ondes, et secondé par l'eau elle-même, les rend sains et saufs au rivage. Aucun d'eux ne périt, mais tous célébrèrent avec allégresse la fête de Pâques.

Ce pèlerinage à Marmoutier, dès le matin de Pâques, était donc déjà en usage à cette époque, le peuple le faisait à la suite de l'évêque. Il resta jusqu'à la fin quelques vestiges de cette coutume. Au XVIIIe siècle, le clergé de saint Martin allait encore tous les ans visiter ce saint lieu, le lundi après Pâques.

les détails rapportés plus haut de la visite du ours à Marmoutier nous rappellent celle de saint la demeure de saint Antoine défunt. Hilarion nait de tous côtés avec les disciples du saint ermite. disaient-ils, où il chantait, voici où il priait, là, il , là, il se reposait. Il a planté lui-même ces vignes, sé, avec un grand travail, ce réservoir. »

achevons le récit de ces premières merveilles. Un e avait demandé avec instance à emporter du saint e quelque objet de bénédiction; l'ayant obtenu, il recueillit ques parcelles de la cire du tombeau sacré, qu'il déposa me un trésor céleste au fond de sa demeure. Or, par l'envie tentateur, le feu prit à cette maison. Déjà la flamme l'enloppait et en dévorait les solives. On pousse des cris vers ciel, on implore le secours du bienheureux Martin. L'homme en question se souvient alors du morceau de cire, il le trouve et le jette dans le feu. Aussitôt, de toutes parts, l'incendie est éteint. Ainsi, miracle nouveau! la cire qui sert à nourrir le feu, cette fois, grâce à une vertu toute sainte, en arrêta la violence.

Tous ces faits sont rapportés par saint Paulin de Périgueux, au sixième livre du poëme qu'il a consacré à la vie de notre saint. Il les avait mis en vers d'après la note que lui en avait communiqué le saint évêque Perpétue, témoin occulaire de ces merveilles. Paulin termine ses poëmes par le récit d'un fait qui se passa dans sa propre famille.

Lorsqu'il reçut la note mentionnée, son neveu était gravement incommodé. Plein de confiance dans le pouvoir du saint : « Si c'est ton bon plaisir, dit-il, bienheureux Martin, que j'écrive quelque chose à ta louange, fais-le voir sur ce malade. » En même temps, il place le papier sur la poitrine du jeune homme. A l'instant la fièvre, dont celui-ci est

tourmenté, disparaît et le laisse en parfaite santé. Même miracle s'opéra sur la fille que le neveu de Paulin devait épouser, et qu'une fièvre maligne avait aussi réduite à l'extrémité.

Le vertueux poëte considéra cette guérison comme la récompense du soin qu'il avait pris d'écrire en vers la vie de saint Martin, d'après l'ouvrage en prose de Sulpice Sévère. Ce pieux travail de Paulin de Périgueux, malgré une versification peu châtiée, étincelle de grandes beautés littéraires. Bientôt nous connaîtrons le second des deux poëtes à qui nous avons fait souvent des emprunts dans la première partie de cette histoire.

Saint Perpétue, qui avait succédé à saint Eustoche, successeur de saint Brice, était, comme nous l'avons dit, témoin des miracles journaliers de saint Martin. Voyant l'exiguïté de la chapelle qui renfermait les saintes reliques, il la jugea indigne de si grandes merveilles [1]. Il la fit donc abattre, et, avec le concours des personnes pieuses, contruisit au même lieu une grande basilique. On travailla sans interruption à cet édifice, pendant plus de sept ans. Le zèle intelligent avec lequel Perpétue pressa l'ouvrage fut couronné d'un magnifique succès. La nouvelle basilique, éloignée de la ville d'environ cinq cent cinquante pas, avait en longueur cent soixante pieds et soixante en largeur. Sa hauteur jusqu'à la voûte était de quarante-cinq pieds. Elle avait trente-deux fenêtres dans le chœur, vingt dans la nef et quarante-une colonnes. On comptait dans tout l'édifice cinquante-deux fenêtres, cent vingt colonnes et huit portes, dont trois dans le chœur et cinq dans la nef.

1. Greg. Tur. Hist., l. 2, c. 14 et l. 10, c. 30.—Ven. Fort., l. 4. — Sidon. Ep. 18, ad Luc.

Les murailles et les colonnes[1] étaient incrustées de marbres de différentes couleurs. Au-dedans et au dehors, le temple était orné de couronnes et de festons, relevés en bosse et faits de porphyre, de cristaux et d'autres pierres éclatantes. Saint Eufrône d'Autun envoya à Tours, avec grande dévotion, le marbre qui fut placé sur le tombeau sacré[2]. Saint Sidoine de Clermont et Paulin de Périgueux composèrent, à la louange de saint Martin, des vers qui furent gravés en caractères d'or sur les murs de son église.

Au-dessus de l'autel, sur l'arcade de la principale voûte, était gravée aussi en lettres d'or cette inscription[3] : « Que ce lieu est redoutable, c'est vraiment le temple de Dieu et la porte du ciel. » Et plus bas, un vers, dont le sens est celui-ci : « Corps de Martin, vénéré du monde entier. » Sur un côté du tombeau on lisait : « Ici est renfermé Martin, évêque de sainte mémoire : son âme est dans la main de Dieu, mais il est tout entier présent ici, où il se manifeste par toute grâce de vertus. » Et sur l'autre côté : « Il a combattu un bon combat, il a consommé sa course, il a conservé sa foi; du reste, il attend la couronne de justice que lui rendra en ce jour le Seigneur, juste juge. » Au-dessus du tombeau étaient inscrites ces lignes : « Confesseur par les mérites, martyr par la croix, apôtre par l'action, Martin se distingue dans le ciel par son rang, ici, par son tombeau. Puisse-t-il se souvenir de nous, effacer les péchés de notre vie, et avec ses mérites, cacher nos crimes. »

Enfin, arriva le temps si désiré du pontife, où il devait faire la dédicace du temple, et y transporter le saint corps

1. Odo Clun., serm. de Combust. S. Basil.
2. Greg. Tur., Hist., l. 5, c. 37. — Siden, l. 4, Ep. 18.
3. Gerv., V. de S. Mart., p. 282.

du lieu où il avait été enseveli par saint Brice [1]. Perpétue convoqua pour cette fête les prélats voisins, avec une multitude d'abbés et de clercs de différents ordres. C'était l'époque des calendes de juillet qu'il avait choisie pour la cérémonie.

On passa la nuit précédente dans les veilles : dès le matin, chacun prit un pic, puis tous se mirent à creuser la terre qui recouvrait le saint tombeau. L'ayant découvert, ils se disposent à l'enlever; mais tout le monde eut beau se mettre à l'œuvre : la journée se passa en efforts inutiles. On veille une seconde nuit : le lendemain, on fait la même tentative : elle n'est pas plus heureuse. Interdits, épouvantés, les assistants ne savaient à quoi se résoudre. Alors, un des clercs : « Vous savez, dit-il, que c'est dans trois jours l'anniversaire de son ordination à l'épiscopat. Peut-être, veut-il vous faire entendre qu'il doit être transporté ce jour-là. »

Les jeûnes donc, les prières, la psalmodie incessante, furent continués jour et nuit pendant tout ce temps. Le quatrième jour, ils s'approchent de la fosse et font un nouvel essai, même impossibilité de remuer le cercueil. La consternation était générale. On allait rejeter la terre sur la relique. A ce moment, paraît au milieu de l'assistance, un vieillard vénérable et blanc comme la neige. Il déclare qu'il est abbé, puis ajoute : « Jusques à quand serez-vous dans l'abattement? Que tardez-vous? Ne voyez-vous pas le seigneur Martin tout prêt à vous aider, si vous vous mettez à l'œuvre? » Disant ces mots, il quitte son manteau, et met la main au sarcophage avec les autres prêtres. On apprête la croix et les cierges, on impose l'antienne; toutes les voix réunies font monter dans les airs le chant des psaumes. En même temps, le sarcophage cède à l'effort du vieillard et, enlevé sans peine, est transporté au lieu qui lui est destiné.

1. Greg. Tur. Mir., S. M., l. 1, c. 6.

Le cercueil déposé dans l'abside, saint Perpétue en fit l'ouverture. Il en retira les reliques, les réduisit toutes à la taille d'un enfant, les enveloppa dans une étoffe blanche fort précieuse et les lia avec des bandelettes sur lesquelles il apposa son sceau. Il y ajouta une cédule où était écrit en latin : « C'est ici le corps du bienheureux Martin, évêque de Tours. » Il les mit ensuite dans un grand vase d'albâtre qu'il renferma dans une châsse faite d'un métal semblable à celui que les anciens appelaient *electrum*. C'était de l'or auquel on avait mêlé la cinquième partie d'argent pour lui donner plus d'éclat. La forme de cette châsse était celle d'un cercueil. Elle avait deux doigts d'épaisseur, et était travaillée avec tant d'art qu'elle paraissait être toute d'une pièce[1]. On y avait gravé au dehors des vers à la louange de saint Martin et des caractères qui désignaient le nom de Perpétue. La châsse fermée fut déposée sous l'autel dans un caveau de cinq ou six pieds de long sur trois de large. Ce caveau était revêtu en dedans d'un métal composé de cuivre et d'étain avec mélange d'un peu d'or. Il se fermait au moyen d'une porte de même métal munie de quatre serrures différentes.

Tout étant disposé au gré du pontife, on procéda à la consécration du temple. Ensuite, on célébra les saints mystères sur la table de marbre qui couvrait le tombeau de saint Martin, honneur dont jusqu'alors avaient seuls joui les tombeaux des martyrs. Cet autel était du reste l'unique qui fût dans le temple. Il était couvert d'un petit dôme en or fin qu'enrichissaient des pierres précieuses et que soutenaient quatre colonnes de grand prix.

Les cérémonies de la conséeration achevées[2], on se réunit

1. Odo Clun., serm. de Revers, B. M.

2. Greg. Tur., loc. cit,

pour le festin d'usage. On eut beau alors chercher le vieillard qui avait aidé à l'enlèvement du cercueil, il fut impossible de trouver, ni lui, ni personne qui l'eût vu sortir de la basilique. « Je crois, dit l'historien, que c'était un ange, puisqu'après avoir assuré qu'il avait vu le bienheureux Martin, il disparut lui-même à tous les yeux. »

Depuis ce temps, on fit le quatrième de juillet, dans toute l'église catholique, une célèbre mémoire de cette translation et de cette dédicace; on joignit cette fête à celle de l'ordination du saint qui se solennisait déjà dans son diocèse. Le missel gothique nous apprend que ce jour-là on célébrait trois messes qui avaient chacune leur préface propre.

L'historien du VIe siècle parle en ces termes de cette fête[1] : « La solennité de cette basilique renferme trois grands souvenirs, la dédicace du temple, la translation du corps saint et l'ordination du bienheureux à l'épiscopat. On observera cette fête le quatrième d'avant les calendes de juillet. Quant à sa déposition, elle est le troisième avant les ides de novembre. Celui qui les célébrera fidèlement méritera dans le siècle présent et le futur la protection du bienheureux pontife. »

Presque tous les martyrologes se sont conformés en cela à l'usage de notre église. Le martyrologe romain, au 4 juillet, marque ainsi cette fête : « A Tours, translation de saint Martin, évêque et confesseur, et dédicace de sa basilique, au même jour où il avait été, quelques années auparavant, ordonné évêque. »

L'usage des premiers siècles ne permettait pas de garder les reliques des saints dans les lieux où il n'y avait pas un nombre suffisant de clercs pour s'acquitter continuellement des divins offices. Les moines qui avaient desservi la première

1. Greg. Tur., Hist., l. 2, c. 14.

basilique de saint Martin furent établis dans la nouvelle[1]. Au commencement, on en compta jusqu'à trois cents qui, se succédant sans interruption les uns aux autres, chantaient jour et nuit les louanges de Dieu. L'ordre qu'ils observaient dans le chant des psaumes et dans la célébration des saints mystères fut trouvé si beau et si digne, que bientôt on le vit s'introduire dans les plus célèbres églises de France. Ces moines vivaient en commun sous un abbé, à peu près comme les premiers disciples de saint Martin avaient vécu sous sa conduite. Cette règle, dont Sulpice Sévère a marqué les points capitaux, fut, dit-on, en vigueur dans les principales abbayes de France jusqu'au IXe siècle. On cite entr'autres celles d'Aisnoy, à Lyon, de l'île Barbe et de Savigny, aux environs de la même ville; elles sont appelées, dans les plus anciens titres, les *Églises de saint Martin*.

A la même époque, les peuples étrangers commencèrent à élever des temples au nom du grand saint Martin. Vers le milieu du Ve siècle, alors que les Romains possédaient encore la Bretagne, on voyait près de Cantorbéry une église remarquable dédiée à saint Martin; on peut la considérer comme la mère de toutes les églises d'Angleterre; car, ce fut là que, dans la suite, saint Augustin, apôtre de cette contrée, commença les fonctions de son apostolat. Avant l'année 500, il y avait à Rome une fort belle église sous le vocable de notre saint. En 529, saint Benoît, dans sa solitude du mont Cassin, élevait, à la place d'un autel d'Apollon, une chapelle en l'honneur du saint évêque de Tours.

1. Déf. des Privil. de S. M.

✻

CHAPITRE VI.

SAINT MARTIN HONORÉ PAR CLOVIS ET PAR LE ROI DES SUÈVES.

Vers l'an 507, sous l'épiscopat de Licinius, sixième successeur de saint Martin, la sainte basilique reçut un visiteur illustre[1]. Clovis, premier roi chrétien des Francs, marchait avec son armée vers Poitiers, où résidait Alaric, roi des Goths ariens qu'il avait résolu de chasser des Gaules. Comme une partie de ses troupes traversait le territoire de Tours, par respect pour le bienheureux Martin, il fit un édit pour défendre d'y prendre autre chose que de l'herbe et de l'eau.

Un soldat trouva le foin d'un pauvre homme et dit : « Le roi n'a-t-il pas commandé de prendre seulement de l'herbe et rien autre chose? Or, ceci est de l'herbe. Nous ne serons donc pas transgresseurs de ses ordres en le prenant. » Et il enleva de force son foin à ce pauvre. La nouvelle en vint aux

1. Greg. Tur., Hist., l. 2, c. 37.

oreilles du roi ; il fit, sur-le-champ, mettre à mort le soldat. « Et où sera, dit-il ensuite, l'espérance de la victoire, si l'on offense le bienheureux Martin ? » Après un tel exemple, le reste de l'armée se garda bien d'enfreindre la défense du roi.

Pour lui, il envoya des ambassadeurs à la basilique du bienheureux : « Allez, leur dit-il, et peut-être rapporterez-vous du saint édifice quelque présage de victoire. » Leur ayant ensuite remis des présents pour le saint lieu : « Seigneur, dit-il encore, si tu veux venir à mon aide, si tu as résolu de livrer entre mes mains cette nation incrédule et toujours ton ennemie, daigne, dans ta bonté, le révéler à mes envoyés au moment où ils entreront dans la basilique de saint Martin, et fais-moi connaître que tu seras favorable à ton serviteur. »

Les gens du roi se hâtèrent d'exécuter son ordre. Au moment où ils entraient dans la sainte basilique, le primicier entonnait cette antienne : « Tu m'as, Seigneur, ceint de force pour la guerre, tu as mis sous mes pieds ceux qui s'élevaient contre moi ; tu as fait tourner le dos à mes ennemis devant moi et tu as anéanti ceux qui me haïssaient. » Entendant ce chant, les messagers rendirent grâces au Seigneur, et, après avoir fait des vœux au bienheureux confesseur, retournèrent pleins de joie porter cette nouvelle au roi.

Peu de jours après, Clovis remportait la célèbre victoire de Vouglé. Les ariens prirent la fuite, Clovis tua leur roi de sa propre main, et échappa lui-même, comme par miracle, au danger le plus évident. A la suite de cet événement, il fit son entrée à Tours, et offrit de grands présents à la sainte basilique. Au nombre de ces dons était le cheval qu'il montait pendant la bataille. Le roi [1] voulut le racheter au prix de cent

1. Mezeray, Hist. Fr., p. 20.



pièces d'or qui furent acceptées par le gardien du tombeau. Mais quand on se mit en devoir de l'emmener, le coursier demeura immobile. Le roi pensa qu'il n'était pas assez payé. La somme fut doublée et l'animal se laissa conduire. On rapporte qu'alors le prince dit gaiement : « Saint Martin est d'un bon secours, mais il se fait bien payer. »

Clovis reçut à Tours, de l'empereur Anastase, des lettres qui lui conféraient le consulat. A cette occasion, il se revêtit, dans la basilique, de la robe de pourpre et de la chlamyde, et plaça sur sa tête un diadême[1]. Ensuite il monta à cheval, et parcourut, au milieu de tout le peuple, l'espace qui s'étendait entre la porte de la basilique et l'église de la cité, répandant, de sa propre main, l'or et l'argent avec une extrême libéralité. Cet fut à partir de ce jour qu'il reçut les noms de Consul et d'Auguste.

Après la mort de Clovis, sa veuve, la sainte reine Clotilde[2] se rendit à Tours. Là, dit l'historien, servant la basilique de saint Martin, elle mena une vie toute de modestie et de charité. Elle mourut dans ce refuge, pleine de jours et de bonnes œuvres, au temps de l'évêque Injuriosus.

Peu après, une autre reine, sainte Radegonde, se retira aussi au même lieu. C'était en 544, lorsque fuyant la cour du roi Clotaire, son mari, elle se rendait en Poitou[3]. Elle demeura quelque temps à la basilique et fit bâtir auprès un célèbre monastère. S'attachant, comme sainte Clotilde, avec grande humilité, au service de saint Martin, elle lui fit présent de ses meubles et de ses joyaux les plus précieux. De Tours, elle descendit le cours de la Loire et arriva au

1. Greg. Tur., Hist., l. 2, c. 35.
2. Greg. Tur., Hist., l. 4, c. 2.
3. Fort., Vit. Radeg., c. 14.

bourg de Candes. Là, elle se fit conduire au lieu que le grand évêque avait sanctifié par sa mort et donna au monastère, qu'on y avait dès lors fondé, des gages de sa munificence et de sa piété.

Saint Eufrône fut évêque de Tours en 548. La troisième année de son épiscopat, Williachaire, duc d'Aquitaine, poursuivi par le roi Clotaire qui voulait le faire mourir, se réfugia dans la basilique. Ensuite, il y mit le feu pour s'en échapper. Avec le secours du même roi, l'édifice fut couvert en étain et rétabli dans son ancienne beauté[1].

Cependant, les miracles qui avaient illustré le tombeau du grand saint pendant qu'il était abrité par la petite basilique de saint Brice, n'avaient point cessé depuis qu'il se trouvait placé dans celle de saint Perpétue. Mais un assez long espace de temps s'écoula sans qu'on prît soin de les écrire.

Enfin, voici venir l'illustre Grégoire de Tours, qui succéda à saint Eufrône. Il nous a laissé un ouvrage en quatre livres sur les *Miracles de saint Martin*. L'auteur a consigné dans les trois derniers livres les miracles opérés sous son épiscopat. Les trois premiers livres sont composés chacun de soixante chapitres. Le quatrième n'en a que quarante-sept. Chaque chapitre contient le récit d'un miracle.

Nous les avons lu tous, et longtemps nous avons gardé le projet de les reproduire tous dans notre livre. La crainte de former un ouvrage trop volumineux, nous l'a fait abandonner. Ça été à notre grand regret, car nous sommes persuadés qu'il faut les lire pour bien comprendre la dévotion dont le saint a été l'objet pendant tant de siècles. Sans ces miracles, cette dévotion est à nos yeux une énigme historique dont il est impossible de donner une explication sérieuse. Raconter

1. Greg. Tur., Hist., l. 10, c. 30.

les grands actes par lesquels cette dévotion s'est manifestée et passer sous silence ces miracles, c'est s'en tenir aux effets sans s'occuper de la cause.

Nous retracerons donc quelques-uns des faits merveilleux rapportés par saint Grégoire. Voici le plus célèbre de ceux qui font la matière du premier livre. Il eut lieu en l'année 560.

Chararic, nommé par d'autres Théodemir, était alors roi des Suèves de la Galice. Son fils, tombé dangereusement malade, se trouvait dans un tel état de langueur qu'il n'avait plus que le souffle. Or, le père de cet enfant professait l'hérésie arienne avec tout son peuple. En outre, ce pays était infecté de la lèpre plus que toutes les autres provinces. Le roi voyant son fils à l'extrémité, dit à ses courtisans : « Ce Martin qui fait, à ce qu'on rapporte, tant et de si éclatants prodiges dans les Gaules, de grâce, de quelle religion était-il ? » Ils lui répondirent : « De la religion catholique. Tant qu'il vécut et gouverna le peuple comme évêque, il assura qu'on devait vénérer le Fils avec le Père et le Saint-Esprit, comme ayant avec eux une même substance et une égale toute-puissance. Maintenant, assis au séjour des cieux, il ne cesse, par des bienfaits, de pourvoir au salut de son peuple.

— Si ce que vous me racontez est vrai, dit le roi, que mes fidèles amis se rendent en toute hâte à son temple et y portent de riches présents. S'ils obtiennent la guérison de mon enfant, je me ferai instruire de la foi catholique à laquelle il a cru, et j'y croirai aussi. » Il envoya donc au saint tombeau une somme d'or et d'argent d'un poids égal à celui de son fils. Ses messagers arrivent, offrent leurs présents et prient pour le malade devant le tombeau du bienheureux. Mais, dit l'historien, l'hérésie qui dominait encore le cœur de son père, empêcha qu'il ne reçût de suite une entière guérison. Les envoyés, à leur retour, racontèrent au roi qu'ils avaient vu

de nombreux miracles s'opérer au tombeau du bienheureux. « Nous ignorons, ajoutèrent-ils, pourquoi ton fils n'a pas été guéri. » Comprenant que son fils ne pouvait être guéri s'il ne croyait le Christ égal à son Père, le roi bâtit une église en l'honneur du bienheureux Martin. Lorsque cet édifice d'un travail admirable fut terminé, il dit solennellement : « Si j'obtiens des reliques de l'homme juste, je croirai tout ce que les prêtres m'annonceront. » Cela dit, il envoie une seconde députation avec des présents plus considérables. Arrivés au saint lieu, ses gens demandèrent des reliques. On donnait alors ce nom à de simples linges ou morceaux d'étoffe qui avaient été laissés quelque temps sur les tombeaux des saints. C'est ce qui se pratiquait en particulier à Rome aux tombeaux des Apôtres. On offrit donc, selon la coutume, de ces reliques aux députés galliciens. « Nous n'agirons pas ainsi, dirent-ils, mais nous demandons qu'il nous soit permis de placer nous-mêmes sur le tombeau ce que nous voudrons, pour l'y reprendre ensuite. » Alors, ils déposèrent sur le tombeau une partie d'un voile de soie que d'avance ils avaient pesé ; ils disaient : « Si nous trouvons grâce devant le patron que nous implorons, ce que nous avons déposé deviendra plus pesant et sera pour nous la bénédiction demandée par le roi. » Ils veillèrent donc une nuit et au matin pesèrent l'objet qu'ils avaient déposé. La grâce du bienheureux s'y était répandue avec tant d'abondance que le voile de soie enleva le bassin de la balance aussi haut qu'il put monter. Comme on élevait ces reliques en grand triomphe, les prisonniers de la ville entendirent le chant des psaumes, et, admirant la douceur des sons, demandèrent aux gardiens ce que c'était. Ceux-ci leur dirent : « On emporte en Galice les reliques du seigneur Martin, et c'est pourquoi l'on chante ainsi. » Alors, ces malheureux se mettent à invoquer, en pleurant, saint

Martin et à le prier de les délivrer par sa visite des entraves de leur prison. Soudain les gardes épouvantés prennent la fuite, toutes les entraves sont brisées, la troupe des prisonniers se lève délivrée de ses fers. Ils viennent ainsi, à la vue du peuple, jusqu'aux saintes reliques, baisent en pleurant les bienheureux gages et rendent en même temps des actions de grâce au saint dont la bonté les a sauvés. L'évêque de Tours ayant ensuite obtenu leur pardon du juge, ils furent renvoyés sains et saufs. Témoins de cet événement, ceux qui portaient les reliques en furent remplis de joie. « Maintenant, disaient-ils, nous reconnaissons que le bienheureux évêque daigne se montrer propice à nous pauvres pécheurs.» Ainsi, après avoir rendu leurs actions de grâce au Ciel, ils s'embarquèrent sous la garde du saint patron. Des vagues caressantes, des vents tempérés qui enflaient doucement leurs voiles, une mer tranquille les eurent bientôt conduits dans un port de la Galice.

En même temps qu'eux y arrivait, un saint homme, appelé aussi Martin. Conduit sans doute par la Providence divine, il avait quitté son pays qui était aussi la Pannonie, le jour même où se faisait à Tours la levée des reliques et entra comme elles dans le même port.

Les précieux gages sont reçus avec une suprême vénération et des miracles ne tardent pas à venir confirmer la foi. Délivré de toute maladie, le fils du roi accourut au devant des saintes reliques. L'étranger, nommé Martin, ordonné peu après évêque de cette contrée, composa des vers qui furent inscrits sur la porte méridionale de la basilique de saint Martin.

Le roi des Suèves, alors, confessa l'unité du Père, et du Fils et du Saint-Esprit, puis reçut l'onction, c'est-à-dire fut fait catéchumène avec toutes les personnes de sa cour.

Aussitôt la lèpre cessa d'affliger le peuple; tous ceux qui en étaient atteints furent guéris, et pendant longtemps on n'en vit aucun cas dans le pays. Le Seigneur, à l'arrivée des saints gages, versa sur cette nation une grâce si puissante, que, dit l'historien, il serait trop long de raconter les miracles dont ce jour fut témoin; maintenant encore, ils ont tant d'amour pour le Christ, que tous ils seraient disposés au martyre, si le temps des persécutions revenait. On avait déjà vu en Espagne, dès la fin du ve siècle, plusieurs églises magnifiques dédiées à saint Martin.

Nous empruntons encore au premier livre des Miracles, les deux suivants, dont le premier[1] a rapport au trait le plus populaire de la vie du grand saint.

A cette porte d'Amiens, où autrefois le bienheureux avait couvert, d'un morceau de sa chlamyde, un pauvre transi de froid, un oratoire avait été bâti par les fidèles. Là, maintenant, des vierges religieuses étaient établies en l'honneur du saint évêque. Elles auraient eu de la peine à vivre sans la piété des dévots qui, bien souvent, les nourrissait. Cependant, elles eurent une fois quelques ruches qui leur avaient été données. Un envieux les regarda et se dit en lui-même : « Si je pouvais enlever quelque chose de ce qui est dans ces vases! » La nuit suivante, poussé par le démon, il enlève les trois vases et les charge sur un bateau. Son intention était de passer la rivière pour s'approprier plus facilement ce qu'il avait dérobé. Mais, je crois, dit l'historien, que ce vol l'en empêcha. C'est ce que la suite fit voir avec évidence. Au lever du soleil les gens se rendaient en hâte au port pour passer l'eau. Ils voient au rivage un bateau, des abeilles s'échappant en foule de leurs ruches, et un homme à l'écart étendu par terre.

1. C. 17.

Ils le croient endormi, et comme déjà ils ont appris des religieuses le vol commis à leur préjudice, ils se précipitent sur lui pour le lier, le malheureux était sans vie. Aussitôt on informe les vierges de l'événement et l'on restitue à la pieuse maison les objets dérobés, non sans admirer la promptitude avec laquelle s'était exécuté sur cet homme l'arrêt de la vengeance divine. — Nous reviendrons dans nos récits à ce lieu honoré par la dévotion des peuples.

L'autre fait nous ramène à la basilique de Tours[1]. Sous le pontife saint Eufrône, voici ce qui arriva au prêtre Wiliacharius.

Dans un temps où ce prêtre de Tours avait encouru la colère du roi Chlotaire, il s'était enfui à la basilique de saint Martin qui, dès lors, jouissait du droit d'asile. Là, on le gardait enchaîné, quand, par la vertu du bienheureux pontife, ses chaînes se rompirent et tombèrent. Plus tard, on ne sait par suite de quelle négligence, il fut pris hors du parvis. Chargé de fers, les mains liées derrière le dos, il est conduit vers le roi. Alors, criant à haute voix, il prie le bienheureux Martin d'avoir pitié de lui et de ne pas laisser emmener prisonnier un de ses dévots qui s'était réfugié dans son temple. Tandis qu'il parle ainsi et que le bienheureux évêque Eufrône prie du haut de la muraille de la cité qui regarde la basilique, ses mains sont déliées et tous les anneaux de ses chaînes tombent en morceaux. Amené devant le roi, il est de nouveau mis sous garde, les fers aux pieds et aux mains. Mais il invoque le nom de l'illustre patron et tous ses fers se brisent en mille pièces comme s'ils étaient d'argile. Ce qu'il y avait en tout cela de remarquable, c'est que tant qu'il n'invoquait pas ce nom sacré, le prêtre restait enchaîné ; au contraire, sitôt

1. C. 23.

qu'il l'avait prononcé, tous ses liens se rompaient. Le roi eut assez d'intelligence pour voir dans cette merveille la puissante intervention de saint Martin. Il ne voulut pas faire reprendre ses chaînes au prisonnier et le rendit à la liberté. « C'est, dit l'historien, de la bouche même de Wiliacharius que j'ai appris ces faits qui eurent lieu en présence de nombreux témoins. Puisse le saint confesseur se manifester à moi par un prodige semblable et délier les entraves de mes péchés, comme il brisa les pesantes chaînes dont ce prêtre était chargé. »

L'Italie[1] se distinguait aussi à cette époque par le culte qu'elle rendait au grand saint. Elle surpassait même en cela, au dire de l'historien, les lieux où reposaient les membres de l'illustre confesseur. Aussi, y faisait-il tant de miracles qu'on n'eût pu les écrire tous. Il y guérissait surtout des pustules. Sitot qu'une personne était atteinte de ce mal, on la portait au plus prochain oratoire du saint. Là, on enlevait quelque morceau du voile de la porte ou des tapisseries de la muraille, on le plaçait sur le malade et il guérissait.

Saint Fortunat, plus tard évêque de Poitiers, atteint d'un mal d'yeux qui lui ôtait la vue, fut guéri en les touchant avec l'huile d'une lampe allumée devant une image de saint Martin, dans une église de Ravenne. Deux de ses amis obtinrent la même grâce, et son père fut sauvé d'une maladie mortelle par l'attouchement d'un objet pris dans un oratoire du saint. C'est sur le témoignage de Fortunat lui-même que notre historien raconte ces faits. La dévotion de Fortunat pour son bienfaiteur l'attira en France, et il écrivit en vers la vie de saint Martin, environ un siècle après Paulin de Périgueux. Ces deux poëtes sont ceux que nous avons cités souvent dans la première partie de cette histoire.

1. Paulin, Vit. B. M., l. 6. —Fort. ibid., l. 4.

Pour en revenir à la sainte basilique, dès le temps de saint Euphrone, un grand nombre de pauvres y furent inscrits qui devaient recevoir tous les jours leur subsistance des présents qui s'y faisaient. C'est ce que nous apprend notre auteur dans un dramatique récit[1]. Pour réprimer, dit-il, l'audace des gens sans foi, il veut raconter la manière dont la vengeance divine traita un homme qui avait fait un faux serment dans le saint portique.

Il y avait là une matricule que nourrissaient les bienfaits du saint, c'est-à-dire les aumônes de ses dévots. Car les fidèles y apportaient chaque jour ce qui était nécessaire à la subsistance des indigents. Ces pauvres bénis avaient coutume, lorsqu'ils se retiraient, de laisser un gardien chargé de recevoir pour eux les offrandes. Un dévot donc, en vue de la récompense céleste, offrit un *trians*, pièce de monnaie dont nous n'avons pu découvrir la valeur qui était apparemment assez élevée. Le gardien ne craignit pas de cacher ce don à ses frères. A l'heure de sexte, les pauvres s'étant rassemblés, demandèrent à ce gardien ce que la bonté ordinaire du bienheureux pasteur leur avait envoyé. Car ils avaient appris qu'une offrande avait été faite : « Par ce lieu saint, dit le gardien, et les miracles du seigneur Martin, je jure qu'il n'a rien été donné ici, si ce n'est un seul argenteus. » C'était une pièce d'argent d'une valeur sans doute de beaucoup inférieure à celle du trians. Il avait à peine achevé ces mots, et la parole pendait encore à ses lèvres que, saisi d'un tremblement soudain, il tombe à terre. Porté sur son lit par les mains de ses compagnons, il se prend à sangloter avec force. Ceux qui l'entourent lui en demandent la cause. « J'ai fait un parjure, répond-il, au sujet de ce trians que les pauvres

1. Mis. S. Mart., l. 1. c. 31.

réclamaient, ce que je souffre est un châtiment. Donc, je vous en prie, prenez cette pièce de monnaie et la rendez à la matricule. » Le gardien restitua le trians et expira.

Cependant, le pèlerinage au tombeau de saint Martin était devenu aussi fameux que ceux de la Terre-Sainte, de Rome et de Saint-Jacques en Galice. C'est pourquoi, quelques années après l'établissement de la matricule, on bâtit, aux environs de la basilique, deux grands hôpitaux où les pèlerins et les malades étaient reçus et traités. L'un était réservé aux personnes nobles; mais dans l'autre, tout le monde était également bienvenu. L'aumônier qui était encore, dans les derniers temps, un des dignitaires de la basilique, avait l'administration de ces lieux de piété et était chargé avec quelques autres du soin des malades.

Dès les premiers siècles de la fondation de la basilique, les moines qui la desservaient se rendirent illustres par leur science comme par leur sainteté. A l'époque où nous en sommes, il y avait déjà là une école nombreuse où l'on enseignait l'Écriture sainte, le chant des psaumes, les cérémonies et la discipline de l'Église[1].

1. Gerv., p. 291.



CHAPITRE VII.

MIRACLES DE SAINT MARTIN RACONTÉS PAR SAINT GRÉGOIRE DE TOURS.

Nous sommes arrivés à l'épiscopat de saint Grégoire qui commença en 565. Il fut lui-même l'objet du premier des miracles qu'il raconte dans son second livre.

Le second mois de son ordination, comme il était à la campagne, il fut pris par une dyssenterie accompagnée d'une fièvre violente. Déjà il avait perdu tout espoir de revenir à la santé, car les remèdes n'avaient apporté aucun adoucissement à ses souffrances. Il appelle Armentarius, son premier médecin, et lui dit : « Tu as, pour moi, épuisé toutes les ressources de ton art. Tu as essayé la force de tous tes remèdes ; mais le monde ne me peut sauver de la mort. Une seule chose me reste à faire, je vais te révéler un remède souverain. Prends de la poussière du très-saint tombeau du

seigneur Martin et fais m'en une potion. Si ce remède demeure sans effet, il n'est plus possible que j'en réchappe.»

Un diacre est donc envoyé au tombeau du bienheureux. La poussière sacrée qu'il en rapporte est délayée dans un peu d'eau et présentée aux lèvres du moribond. Grégoire prend le breuvage, et bientôt toute sa souffrance s'est apaisée. Un tombeau lui a rendu la vie. La guérison fut prompte, car ce que nous venons de dire se passait à la troisième heure c'est-à-dire à neuf heures du matin, et à la sixième, ou midi, le saint évêque se mettait en marche pour aller prendre son repas. Saint Grégoire nous a encore laissé le récit de plusieurs autres bienfaits qu'il dut à l'intercession de son glorieux prédécesseur.

« Mais, dit-il[1], quel exposé ma petitesse pourra-t-elle faire de ces miracles, puisque le saint de Dieu, bien que ravi au monde, est cependant encore prédicateur dans le monde? Il ne peut se montrer ouvertement aux peuples, mais sans cesse il se manifeste par d'éclatantes merveilles; il éclaire les aveugles, il guérit les paralytiques, et rend à la santé toute sorte d'infirmes. Quant à moi, je me crois indigne de publier les miracles d'un si grand homme. Cependant, puisque j'ai tant fait, j'en demande pardon au lecteur. L'amour du saint patron me presse; je l'ai désigné comme faisant encore la fonction de prédicateur, je vais dire ce qui est arrivé dernièrement. »

Sisulfus, homme pauvre du pays des Cénomans, s'était, au milieu du jour, endormi dans son jardin. On ne sait par suite de quelle influence maligne il se réveilla tout à coup, les doigts contractés contre la paume de la main. La douleur même qu'il éprouve le replonge dans un nouveau sommeil.

1. C. 40.



Alors, il voit debout, devant lui, un homme aux vêtements noirs, à la tête blanche, qui lui dit : « Qu'as-tu à pleurer ainsi ? — Voilà, vénérable seigneur, répond le pauvre, que je me suis endormi, puis, je me suis réveillé avec une grande douleur, privé de l'usage de mes mains ; je ne sais quel crime j'ai commis. — Ton infirmité, dit le personnage, annonce la punition qui attend un peuple pécheur. Va donc par les bourgs et les chateaux, avance jusqu'à la ville, prêche à tout homme qu'il ait à s'abstenir des vols, des parjures et des usures ; que personne, le dimanche, n'ait d'autre occupation que celle d'assister aux solennités mystiques. Car, voilà que nous sommes prosternés avec larmes devant le Seigneur, demandant grâce pour le peuple, et il y a encore de l'espoir si le peuple se corrige. Les guerres, les infirmités et tant d'autres maux que le peuple supporte, sont des effets de l'indignation du Seigneur. Hâte-toi donc d'annoncer la nécessité où l'on est de s'amender si l'on ne veut périr misérablement dans le crime. Quant à toi, après avoir accompli mes ordres, rends-toi promptement à Tours, à ma basilique. Je t'y visiterai et j'obtiendrai du Seigneur ta guérison. — De grâce, seigneur, reprend le pauvre, dis-moi qui tu es, et quel est ton nom ? — Je suis Martin, évêque de Tours. » Comme le saint achevait ces mots, le pauvre se réveille. Aussitôt, il prend son bâton, se met en marche dans la direction ordonnée et annonce au peuple ce qui lui est commandé. Sept mois après cet événement, il se rend à la sainte basilique. Là, il reste prosterné pendant trois jours ; le quatrième, il est visité par la vertu du saint. C'est lui-même qui, entièrement guéri de son infirmité, raconte toute cette histoire.

La vie du saint se lisait publiquement à l'Église. C'est ce que prouve le fait suivant [1].

1. C. 49.

La fête solennelle du glorieux confesseur était arrivée. Des troupes nombreuses de peuple s'étaient rassemblées pour la célébrer. De ce nombre était un homme qui avait un bras contracté. Collant ses lèvres sur le bienheureux tombeau, l'arrosant de ses larmes, implorant de la voix le secours du saint, il attendait, plein de foi, ses bienfaits accoutumés. Enfin, les prêtres s'avancent pour l'office de la solennité ; le clerc, chargé de faire la lecture, commence à lire la vie du saint confesseur. A ce moment, le bras de l'infirme se redresse ; et, lui-même, il se lève guéri, à la vue de tout le monde.

Quittons un moment le Livre des Miracles, pour recueillir dans l'Histoire des Francs, du même auteur, quelques faits dont la place est marquée ici par la chronologie.

Plusieurs de nos rois, dans leurs maladies, se sont fait porter au tombeau du saint. Soit qu'ils eussent auparavant épuisé l'art des médecins, soit qu'ils aient tout d'abord imploré avec foi le secours du bienheureux, ils ont recouvré la santé. D'autres y ont trouvé la paix. C'est ce qui arriva en 566 [1]. En effet, les fils de Clotaire, prêts à décider par les armes leurs différends, dans le partage du royaume, s'étant, contre toute attente, réconciliés, on n'hésita pas à faire honneur de cet heureux événement à la vertu de saint Martin. Le jour même où les princes firent la paix trois paralytiques furent redressés dans la basilique du bienheureux.

De grandes réjouissances avaient lieu jadis à la fête de saint Martin. La perspective du carême qui la suivait y était peut-être pour quelque chose. On les attribue cependant plutôt aux miracles qui illustraient son tombeau et surtout à ceux qui s'opéraient sur le vin, dont voici un exemple [2].

1. Greg., Hist., l. 4, chap. 49.
2. L. 5, c. 22.

C'était en 577. L'abbesse Ingitrudis avait la religieuse habitude de recueillir de l'eau qui avait servi à laver le saint tombeau. Un jour, elle fit porter un vase plein de vin au tombeau vénéré, l'y laissa une nuit, puis envoya l'y reprendre. Lorsqu'on l'eût apporté, elle dit au prêtre Wuinochus qui était présent : « Otez du vin de ce vase et versez à la place une seule goutte de l'eau bénite dont il me reste encore un peu. » Il le fit, et chose admirable ! le vase au vin, demeuré à moitié vide, se remplit jusqu'aux bords. La même épreuve, répétée deux et trois fois, eut toujours le même succès.

Ce miracle et d'autres semblables donnèrent occasion au peuple d'avoir recours à saint Martin pour la conservation des biens de la terre et particulièrement du vin.

Nous rentrons maintenant dans les livres des Miracles, et, parmi ceux du troisième, nous choisissons celui-ci [1]. On peut le rapporter à peu près à la même année que le fait précédent.

Deux ambassadeurs d'Espagne, Florentius et Exsuperius, se rendaient auprès du roi Chilpéric. A leur passage à Tours, Grégoire les convia au festin de l'église. Car ils avaient déclaré être catholiques. Pendant le repas, Florentius, le plus âgé des deux, se montra très-curieux de connaître quelque trait de la puissance du bienheureux. Rendant grâces à Dieu de cette pieuse disposition de son hôte, saint Grégoire lui demande si le nom de Martin est seulement prononcé dans ces contrées, ou si quelqu'un y lit sa vie. A cette question, l'Espagnol répond que ce nom est magnifiquement honoré dans son pays, et ajoute qu'il est lui-même un nourrisson privilégié du saint qui a manifesté sur lui la grandeur de sa puissance.

1. C. 8.

Mon aïeul, dit-il, construisit, il y a bon nombre d'années, une basilique en l'honneur du bienheureux évêque Martin. Lorsqu'elle fut achevée et ornée avec élégance, il envoya à Tours des clercs religieux demander des reliques du pontife pour consacrer l'édifice dédié à son nom. Ses désirs ayant été accomplis, tous les jours il venait dans ce temple, où prosterné sur le sol avec son épouse, il implorait le secours du saint. Au bout d'un long espace de temps il leur naît un enfant. Mais à peine âgé de trois mois, cet enfant, saisi par la fièvre, tombe dans un tel état de faiblesse qu'il ne peut plus ni sucer la mamelle, ni recevoir aucun aliment. Bientôt il n'eut plus que le souffle et on l'attendait à mourir. En effet, il ne tarda pas à rendre l'esprit.

Dans la douleur que lui inspire la mort de son unique et premier enfant, la mère prend entre ses bras ce pauvre petit corps inanimé, et va le déposer devant l'autel de saint Martin. Là, comme si le saint eût été devant ses yeux, elle lui parle ainsi : « C'était pour nous un grand sujet d'espérance, ô bienheureux confesseur, d'avoir placé ici de tes reliques. Elles devaient, selon notre attente, chasser les maladies, éteindre les fièvres, dissiper les ténèbres de la cécité et guérir toute sorte d'infirmités. Car on lit de toi un grand nombre de faits semblables que tu as accomplis de ton vivant ou que tu opères depuis ton trépas. Ainsi, nous avons appris que tu as, par ta prière, ressuscité des morts, chassé la lèpre par un baiser, guéri des énergumènes par ta parole, arrêté avec ton doigt les effets du poison et accompli nombre d'autres prodiges. Tu peux maintenant manifester ici ta puissance; considère aussi notre foi et ressuscite ce petit enfant. Si tu ne le fais pas, nous ne viendrons plus ici incliner nos fronts, nous n'y allumerons plus de luminaires, nous ne t'y rendrons plus aucun honneur. »

Après ce discours, laissant le petit enfant devant l'autel,

la mère se retire avec ceux qui l'ont accompagnée. Le lendemain matin, on se rend de nouveau à la basilique, où l'y trouve l'enfant tourné vers l'autel. Comme on admirait cette merveille, la mère le prend entre ses bras. Reconnaissant qu'il est revenu à la vie, elle l'approche de son sein. A peine l'enfant a-t-il bu le lait de sa mère, qu'il est rendu à la santé. Alors, les deux époux et toute leur maison élèvent leur voix vers le ciel et bénissent Dieu. « Maintenant, disent-ils, nous savons que tu es un Dieu grand et que seul tu fais des merveilles, toi qui, par la prière de ton serviteur, nous a rendu notre enfant. » Dans la suite, ils honorèrent ce lieu plus qu'ils n'avaient jamais fait.

Nous empruntons enfin, au quatrième livre des Miracles[1], le récit suivant.

Se trouvant dans la ville de Poitiers, saint Grégoire eut envie d'aller prier au monastère de Ligugé, où, jadis, le bienheureux avait rassemblé une troupe de moines, où, pour la première fois, il ressuscita un mort, et d'où il fut conduit à l'épiscopat. Arrivé dans ce lieu désiré, il se prosterne devant la balustrade qui entoure le coin où l'on dit qu'il rendit la vie au défunt. Après y avoir répandu ses larmes avec sa prière, et y avoir célébré la messe solennelle, il demande à l'abbé si le Seigneur a signalé cet endroit par quelque miracle. Celui-ci l'assura, devant les frères, que souvent les aveugles y étaient éclairés et les infirmes rendus à l'usage de leurs membres. « Puisque vous paraissez curieux d'en savoir davantage, je vais, seigneur, ajouta-t-il, vous raconter ce qui s'est passé ici dernièrement. »

Une femme du voisinage était atteinte d'une paralysie qui l'avait entièrement privée de l'usage de ses membres. Placée

1. Ch. 30.

sur un chariot traîné par des bœufs, elle allait aux portes des riches pour obtenir sa subsistance. Un jour qu'on l'avait amenée ici, elle se prosterna sur le pavé de la cellule sainte. Bientôt s'approchant, avec un lent effort, de la balustrade sacrée, elle baise dévotement le voile qui la couvre : « Je crois, dit-elle, bienheureux confesseur, que tu es présent ici. J'atteste qu'ici tu as ressuscité un mort. J'ai confiance aussi que, si tu le veux, tu pourras me sauver et me rendre à la santé comme autrefois tu rompis les liens de l'enfer, et ramenas en ce monde l'âme du trépassé. » Pendant qu'elle parlait ainsi, un torrent de larmes sillonnait ses joues. Sa prière fut exaucée sur-le-champ. Tout ce qu'il y avait de desséché, de contracté et de relâché dans le corps de cette femme fut, par la vertu du bienheureux pontife, rétabli dans son état naturel. Même chose arriva en faveur d'un autre paralytique venu à ce monastère. A peine eût-il touché le voile de la balustrade, que son infirmité disparut et qu'il se retira en parfaite santé.

Nombre d'évêques se rendaient au tombeau du saint pour solenniser sa fête. Notre historien fait mention en particulier des évêques de Poitiers, de Nantes et d'Auxerre. Au sujet de celui de Nantes, il dit[1] : Nonnichius, pontife de Nantes, se rendit à la basilique du saint; il amenait avec lui un serviteur, nommé Baudégisilus, qui avait perdu l'usage de ses membres. La solennité célébrée, il le remmena bien portant.

1. Mir. S. M., l. 4, ch. 27.

CHAPITRE VIII.

MIRACLES DE SAINT MARTIN A CANDES.

Nous avons déjà vu une sainte reine honorer le lieu d'où l'âme de Martin était partie pour le ciel, ne laissant plus sur la cendre qui lui servait de couche qu'un corps inanimé et cependant glorieux. L'église de Candes, quoiqu'elle n'eût pas gardé ce saint dépôt, n'en fut pas moins dès lors signalée à la dévotion des peuples. Le dernier soupir de Martin l'avait consacrée comme un sanctuaire privilégié. Depuis le jour où Martin y était mort, de nombreux miracles s'opéraient à Candes.

Avant d'entrer dans cette nouvelle série de faits, nous devons donner quelques explications préliminaires sur certains mots et certains usages qui vont s'y présenter. Un *monastère* était établi à Candes. Les religieux desservaient la *basilique*. Celle-ci qui, du temps de saint Martin, avait pour patron

saint Maurice, prit bientôt le nom de son fondateur. On l'appelait, comme celle de Tours, *la basilique du bienheureux.* Elle était ornée d'un portique. Elle renfermait *la sainte cellule.* C'était le local où saint Martin avait rendu l'âme et où l'on voyait encore la *fenêtre* par où nos pères avaient fait passer le corps de leur évêque pour le soustraire aux Poitevins. Cette cellule contenait *le lit du saint, le saint lit.* On appelait ainsi la place même où saint Martin, mourant, était couché sur la cendre avec une pierre pour chevet. Cette cendre et cette pierre y étaient, ce me semble, conservés. Le saint lit était entouré d'une *balustrade* en bois de laquelle pendait *un voile* de soie. Cette cellule et ce lit étaient le but des *pèlerinages* de Candes. C'était devant cette balustrade sacrée que venaient se présenter les dévots et les infirmes. C'était dans cette cellule qu'on amenait les possédés. C'était là qu'avaient lieu les *veilles saintes*, c'est-à-dire que les pèlerins y passaient les nuits en prières. La nuit du samedi au dimanche, tout le peuple, même les enfants, assistaient aux *matines*, dont le signal était donné avec un instrument de bois. Les aumônes des pèlerins nourrissaient une *matricule*, autrement, les pauvres rassemblés à Candes. On donnait à ces pauvres les noms de *pauvres bénis* et *de frères.* Une maison, appelée *la Maison de saint Martin*, leur était affectée. Ils y couchaient chacun dans une chambre séparée, et y prenaient leurs repas en commun. De riches pèlerins les nourrissaient quelquefois plusieurs jours de suite. Quelques-uns même avaient la dévotion de les servir de leurs propres mains, leur apportant les mets et leur versant à boire.

Maintenant racontons. Léoméris[1], esclave d'un Angevin, est

1. Mir. S. M., l, 1, ch. 22.

»pé d'un coup de sang, sa main se contracte et sa langue ıeure paralysée. Longtemps il reste dans cet état d'infir-é qui l'empêche de servir son maître et de se servir lui-me. Enfin, guidé par l'inspiration de sa foi, il s'en vient ler à *la basilique du bienheureux* à Candes. Sa main se resse, sa langue se délie. Lui-même il atteste au peuple le acle de saint Martin. « Voyez ce que le saint de Dieu a fait e nuit, je vous l'atteste, et vous en avez la preuve. »

De retour chez son maître, il lui raconte tout ce qui s'est sé. L'Angevin refuse de croire à la vertu miraculeuse du rieux pontife et remet son esclave à son service ordinaire. ›méris reprend son travail et retombe dans son infirmité. rs son maître comprend qu'il y a là un mystère de Dieu. envoie l'esclave au lieu saint. L'infirme y passe de nouveau ıuit, priant avec une extrême dévotion. Au point du jour, tait guéri pour la seconde fois. La religion préparait donc lors l'abolition de l'esclavage. Un esclave miraculé ne vait plus être traité comme esclave. Un chrétien eût cru ımettre une impiété en retenant dans la servitude celui que ı même avait délivré de ses maux.

-e diacre Theudoméris était, depuis quatre ans, complé-ent privé de l'usage de ses yeux. C'était le résultat d'une racte. Il vient à *la cellule de Candes*. Prosterné devant *t du saint*, il y passe toute la nuit dans les larmes et les ıres. Immobile dans cette humble posture, il humecte la e de ses pleurs et tiédit de ses soupirs le bois de *la balus-re sacrée*. Au point du jour, sa cataracte s'ouvre; il revoit ımière.

Jn énergumène [2], nommé Désiderius, arrive d'Auvergne.

- L. 2, ch. 19.
- Ch. 20.

On l'amène à la cellule de Candes. Il y passe toute la n dans la plus violente agitation. Au matin, le voilà qui se m à crier que saint Martin le brûle. Ce disant, il vomit u matière purulente mêlée de sang. Le démon le quitte (même temps. Laissant donc sur le sol une poussière infect d'humeurs corrompues, il sort de la cellule en parfai santé.

Un autre homme vient à Candes[1]. Il avait les doigts co tractés, de telle sorte que ses ongles s'étaient enfoncés da la paume de la main, d'où le sang s'échappait de temps temps. Ses souffrances étaient excessives. Ce malheureux prosterne devant le lit du glorieux pontife. Il prie et il pleu par le double effet de la douleur et de la foi. Le lendemai ses doigts sont redressés, et il s'en retourne entièreme guéri.

Une infirmité semblable affligeait la matrone Remigia[2]. E se rend en grande dévotion à la bienheureuse cellule : ai l'appelle l'historien ; car il étend à tout ce qui appartient saint les noms dont il salue le saint lui-même. Remigia, dor se livre aux veilles et aux oraisons, nourrissant de plus matricule rassemblée en ce lieu. Enfin, elle désira servir el même les pauvres malgré son bras desséché et ses doi contractés. Sa foi fut récompensée. Son bras fut soudai ment guéri, de sorte qu'elle put le lever pour verser le dans les coupes. Elle servit ainsi tout un jour les pauv bénis et retourna chez elle délivrée de toute infirmité.

Dans la suite elle fournissait tous les ans, aux mêmes frèr une nourriture abondante. Or, une de ses suivantes souffr cruellement de la fièvre quarte. Venue à Candes, selon

1. Ch. 21.
2. Ch. 22.

coutume, Remigia nourrissait les pauvres. Elle implore le secours du saint pour sa domestique. Pendant quatre jours, elle demeura prosternée devant la bienheureuse cellule, dans une prière et un jeûne continuels. Au bout de ce temps la jeune fille était complétement guérie de sa fièvre, et la matrone s'en retournait, avec sa suite, glorifiant Dieu.

C'est en pratiquant les mêmes œuvres [1] qu'un nommé Vinaste recouvra la vue. Affligé depuis plusieurs années d'une entière cécité, il avait coutume de venir de son pays à la cellule du saint. Là, il célébrait dévotement des veilles et rassasiait largement la faim des pauvres. Il les servait même autant qu'il le pouvait. Un jour, son vœu accompli et son service auprès des pauvres terminé, il se prosterne devant la balustrade du lit sacré, faisant des prières et des adieux, car il voulait s'en retourner. Sa prière achevée, il se lève, ouvre un peu les yeux. « Je vois, dit-il, comme un rideau de soie suspendu ici. » C'était le voile de soie suspendu à la balustrade. Ses amis lui répondent : « Ce que tu vois est la réalité.

Vinaste recommence à pleurer et à prier le bienheureux confesseur qu'il daigne achever son œuvre. Tout en priant ainsi, avec plus d'ardeur que jamais, il s'endort. Un homme, alors, lui apparaît, qui lui dit : « Va-t-en à la basilique du seigneur Martin, c'est là que tu obtiendras ton entière guérison. » Vinaste ne perd pas un moment. Conduit par les mains de ses serviteurs, il se dirige vers le temple du bienheureux confesseur, à Tours. Sitôt qu'il en a touché le seuil, il recouvre une vue parfaite.

Si ces miracles sont surprenants, les sentiments de ceux qui les ont obtenus ne le sont pas moins. On dit de notre temps : Pourquoi n'y a-t-il plus de miracles ? Pourquoi,

1. Ch. 24.

demanderons-nous, n'y a-t-il plus de foi, plus de charité? C'est l'indifférence de l'homme qui a contraint le ciel à se fermer. Il laisserait encore pleuvoir sur nous ces douces merveilles si nous avions assez de foi pour les demander.

Le trait que nous allons raconter n'a pas eu Candes pour théâtre. Il appartient cependant à l'histoire de son église, car, il montre la foi d'un de ses clercs. Cè clerc, nommé Piolus[1], avait, en naissant, apporté à cette vie laborieuse des mains fermées, inhabiles au travail. Lorsqu'i leut dix ans, ses ongles, en croissant, lui firent endurer de cuisantes douleurs. N'y tenant plus, il se rend à Tours, au seuil du bienheureux confesseur. Il y passa un grand nombre de jours dans un jeûne rigoureux, et en revint enfin les doigts redressés et les mains guéries. Environ cinq ans après, il tombe dans une infirmité non moins déplorable. Une fièvre violente lui ôte l'usage de la parole. La fièvre le quitte, mais il demeure muet. Ses organes étaient même tellement paralysés qu'il ne pouvait faire entendre le moindre cri. Pour y suppléer, il lia ensemble avec une courroie, trois petites planches. Il les portait à la main, et en les choquant l'une contre l'autre, il rendait le son que lui refusait sa bouche. Ce pauvre jeune homme retourne donc à la basilique du saint, à Tours. C'était la nuit de l'Épiphanie, minuit était passé, Piolus s'endormit. Un songe vient lui offrir l'image d'un danger. Dans son effroi, il ouvre cette bouche, auparavant fermée, et pousse un cri: « Seigneur Martin, delivre-moi! » Avec ces mots, le sang s'échappe de son gosier, et il recouvre à la fois l'ouie et la parole. Tout le peuple de Tours eut connaissance de cette guérison.

Saint Grégoire raconte ensuite avec simplicité une mysté-

1. Ch. 26.

une histoire qui fera sans doute sourire d'étonnement, et ut-être d'incrédulité, bon nombre d'auditeurs[1], même rétiens : tant nous sommes différents de nos pères dans la i !

Dans un village du Poitou, nommé Vultaconnum, deux itits enfants reposaient, une nuit de dimanche, en un même . Tout à coup il leur semble entendre le son de l'instru- ent qui donnait le signal des matines. Ils se lèvent et se igent vers l'église. Arrivés dans le vestibule, ils trouvent des chœurs de femmes occupées à chanter; saisis d'une reur extrême, car ils reconnaissent que c'est une troupe démons, ils tombent la face contre terre. Mais la légèreté leur âge leur fait oublier de se munir du signe de la croix. ın d'eux perd la vue, l'autre perd à la fois la vue et l'usage ses pieds. Ils vécurent une longue suite d'années dans ces rmités. Enfin, celui qui était seulement aveugle, alla dévo- nent à la basilique de saint Martin, à Tours. Il n'y eut pas ıtôt achevé sa prière qu'il recouvra la vue. L'autre y re- ıvra aussi la lumière, mais s'en retourna boiteux comme paravant. Il vient à Candes, et visite la cellule où l'on rdait le lit du bienheureux. Une nuit de dimanche, on y ébrait les veilles saintes. Tout à coup, pendant que le uple prie, il sent la présence d'une vertu divine. A la vue s fidèles, il se traîne par terre jusqu'au pied de *la fenêtre* i servit jadis de porte au corps du bienheureux, et se dresse ntre la muraille pour y atteindre. Dans cette position, à t endroit même, il prie et bientôt pleure de joie. Sa gué- son fut si entière que, dans la suite, il ne souffrit plus rien ses fâcheuses infirmités.

Si la première partie de ce récit peut exciter des doutes,

1. Ch. 45.

il n'en est pas ainsi de la seconde, dont toutes les circonstances ont été publiques. Du reste, quel que puisse être le jugement de la critique sur ces histoires, on ne saurait leur contester un certain intérêt; elles nous introduisent au milieu de ces générations, dont la foi était la vie. Elles ne nous racontent pas les hauts faits des rois et des princes, mais nous initient à la connaissance de ce pauvre peuple si oublié par tant d'écrivains. La forme en est simple, mais le fond pathétique. On y retrouve la source de ces émotions douces, pures, relevées, qui faisaient battre les cœurs de nos pères et leur arrachaient des larmes. Pour nous, chrétiens, hommes du peuple, ce sont des histoires de famille.

Le bruit des miracles de Candes y attirait des pèlerins, non-seulement de la province de Tours, comme nous avons pu le remarquer, mais encore des provinces voisines, principalement du Poitou et de l'Anjou.

Au village de Craon [1], situé sur le territoire d'Angers, vivait un homme appelait Floridus, dont les mains et les pieds étaient contractés. Apporté à *la sainte cellule* de Candes, il s'y applique durant quelques jours aux veilles et à la prière. Bientôt ses membres se redressent et il s'en retourne parfaitement guéri.

Une femme, originaire de Tours, était aveugle. Toucher *la balustrade,* qui entoure *le saint lit*, lui semble devoir être pour elle un gage de salut. Guidée par son mari, elle se rend à ce sanctuaire. Depuis bon nombre de jours, elle y répandait sa prière avec componction. Enfin, cette miséricorde qui en avait secouru tant d'autres, jeta sur elle un regard de bonté et rendit à cette femme l'usage de la vue. Il en résulta, dans le cœur de la miraculée une telle ardeur de foi, que le

1. Ch. 48.

jour de la mort sa retrouva dans ce lieu qu'elle n'avait pas quitté depuis.

Plus d'un lecteur se lassera peut-être de cette longue énumération des misères humaines. Toujours des aveugles, des muets, des boiteux, des possédés, des infirmes de toute sorte, voilà de quoi rebuter les oreilles les moins délicates. Mais quoi? nos misères ne sont-elles pas la partie la plus réelle de notre vie? Du reste, la religion seule peut en parler, car elle en a seule le secret et le remède.

Un habitant d'Angers [1] tomba malade et fut contraint de se mettre au lit. La fièvre, croissant de jour en jour, le prive de l'usage de ses membres et lui enlève encore l'ouie et la parole. Peu de jours après, il guérit de la fièvre, mais reste sans voix. Alors, ses frères lui ôtent sa part de bien et le chassent de la maison paternelle. « Il est devenu fou, disaient-ils, Dieu ne doit pas souffrir qu'il demeure à nos charges et possède une part de l'héritage. »

En effet, ces hommes étaient de condition libre et vivaient de leur propriété. Le malheureux, malgré la perte de ses sens, avait néanmoins conservé toute sa raison. Prenant donc des planches, comme avait fait Piolus, le clerc de Candes, il les entrechoquait de manière à imiter la voix d'un homme qui se plaint. Avec cette industrie, il arrive au bourg de Candes et s'y joint aux autres mendiants. Pendant six ans ce pauvre se nourrit des richesses de *la sainte cellule*. C'était encore la nuit d'un dimanche. Le pauvre muet était couché dans *la maison* de son hôte, c'est-à-dire de saint Martin. Tout à coup ce lieu est rempli d'une immense clarté. L'homme, plein d'épouvante, se jette la face contre terre. Aussitôt lui apparaît un personnage en habits sacerdotaux. Il touche l'in-

1. Ch. 49.

firme et forme sur son front le signe de la croix. « Le Seigneur t'a guéri, dit-il ensuite, lève-toi, cours à l'église, et rends grâces à ton Dieu. »

Dans l'élan de sa reconnaissance, le muet élève la voix et remplit de ses cris tout le voisinage. On accourt pour voir ce que c'est. L'étonnement est extrême, quand on entend parler celui que la veille encore on avait vu muet. Sur ces entrefaites, le signal des matines est donné. Le peuple se rassemble. On célèbre donc les veilles saintes, et toute l'assistance instruite du miracle glorifie la vertu du bienheureux. Deux énergumènes furent guéris à Candes le même jour.

Il y avait à Candes un bassin de cristal que [1], d'après la tradition, saint Martin lui-même avait jadis donné à cette église. Les fiévreux, qui y buvaient un peu d'eau, étaient guéris aussitôt. Enfin, il paraît qu'au VI[e] siècle, les hauts personnages tenaient à honneur d'avoir leur sépulture dans la basilique de Candes. En 586 [2], un homme puissant, nommé Pélagius, y avait fait mettre son tombeau. Mais, oppresseur du peuple et des clercs, il mourut au milieu de ses brigandages. Ses gens trouvèrent un jour son tombeau découvert, et la pierre qui le couvrait brisée en morceaux. Ils se contentèrent de l'ensevelir sous le portique.

On remarquera que tous ces faits se sont passés du temps de l'historien et devant des témoins nombreux, qu'il était mieux que personne en position d'être bien informé, que souvent il indique le nom de la personne et celui de la localité d'où elle était venue; ses récits portent donc en eux-mêmes toutes les garanties de vérité.

Saint Mexme de Chinon qui [3], du fond de son tombeau,

1. L. 4, ch. 10.
2. Hist. Franc., ch. 40.
3. Prop. S. Max. Caïnon., p. 112.

opérait aussi de fréquents miracles, sembla un jour vouloir rendre hommage à son ancien maître. Une femme infirme s'étant adressée à lui pour obtenir sa guérison, il l'envoya à l'église de Candes, où elle fut exaucée.

Le monastère fondé à Candes, peu de temps après la mort de saint Martin, subsista jusqu'au milieu du IXe siècle [3]. En 848, les religieux furent sécularisés et formèrent une collégiale de douze chanoines, gouvernés par un chevecier.

3. Loire Hist., t. 4, p. 253.



CHPITRE IX.

PRIVILÉGES ACCORDÉS EN CONSIDÉRATION DE SAINT MARTIN.

Comme nous l'avons déjà vu, dès le VIe siècle, la sainte basilique offrait, contre toutes sortes de poursuites, un asile assuré que les rois mêmes n'osaient violer. L'exemption et les priviléges ont aussi distingué la cité, autrefois, siége du grand pontife. C'est sur quoi roule le récit suivant de saint Grégoire, qui raconte un événement auquel il a pris part[1].

Le roi Childebert avait envoyé dans le Poitou deux officiers, Florentianus, maire de la maison royale, et Romulfus, comte du palais; le but de leur missiou était de faire payer au peuple les impôts accoutumés. Leur office rempli en ce pays, ils se rendent à Tours. Là, ils veulent contraindre le peuple à payer les mêmes contributions. Ils se vantaient, en

1. Hist., l. 9, ch. 30.



effet, d'avoir entre les mains le livre où se trouvait consigné le chiffre des impôts que les citoyens de Tours avaient payés sous les rois précédents. Saint Grégoire leur répondit : « On sait, il est vrai, que du temps du roi Chlotaire, la ville de Tours fut taxée et que les livres de cette taxe furent présentés au roi. Mais, par crainte du saint évêque Martin, le prince en eut regret et les livres furent brûlés. Après la mort de Chlotaire, ce peuple fit serment au roi Charibert qui, de son côté, jura de n'infliger à ce peuple, ni lois, ni coutumes nouvelles. Gaïzo qui, dans ce temps, était comte, ayant pris le capitulaire fait par les écrivains antérieurs, se mit à exiger les tributs. Arrêté dans cette opération par l'évêque Eufrône, il poussa la malice jusqu'à se présenter devant le roi pour lui montrer le capitulaire dans lequel étaient indiqués les tributs. Gémissant sur ce qui s'était fait et craignant la puissance de saint Martin, le roi jeta cet écrit au feu ; ensuite, il envoya à la basilique les pièces d'or provenant de cette exaction, et déclara en même temps qu'aucun citoyen de Tours ne devait payer d'impôt. Après la mort de Charibert, le roi Sigebert, qui posséda cette ville, ne fit peser sur elle aucun impôt. De même aussi, maintenant Childebert, arrivé à la quatorzième année de son règne, n'a jamais exigé de nous aucun argent. A présent vous êtes les maîtres de lever ou non l'impôt, mais prenez garde au mal que vous ferez, en agissant contrairement au serment du roi. »

A ces paroles de l'évêque, les officiers répondirent : « Nous avons entre les mains un livre dans lequel se trouve le cens infligé à ce peuple. — Ce livre, reprit Grégoire, n'est pas sorti du trésor royal où il n'existe plus depuis tant d'années. Ce ne serait pas chose étrange qu'il eût été, par haine pour ce peuple, conservé dans quelque maison particulière. Dieu jugera ceux qui, pour dépouiller nos conci-

toyens, l'ont remis en lumière après un si long espace de temps. » Le même jour le fils d'Audinus, par qui ce livre avait été représenté, fut saisi de la fièvre et expira au bout de trois jours. Grégoire, cependant, manda vers le roi pour le prier de faire connaître sa volonté à ce sujet. Bientôt après on reçut une lettre écrite de la main même du roi et marquée de son sceau. Elle décidait que, par respect pour saint Martin, le peuple de Tours devait être exempt de la taxe. Ayant ouï lecture de cette missive, les envoyés du roi s'en retournèrent dans leur pays.

Nous entrons dans le VIIe siècle.

Vers l'an 640, saint Eligius ou Eloy[1], qui n'était pas encore évêque, et Dagobert, roi des Francs, se distinguèrent ensemble par leur dévotion à saint Martin. En effet, entr'autres bonnes œuvres, Eligius fabriquait en or, argent et pierreries, beaucoup de châsses pour les reliques des saints. Mais ce fut dans celle de saint Martin de Tours qu'il déploya toutes les merveilles de son art. Elle était en or et en pierreries, libéralités du roi des Francs, et surpassait en richesse et en beauté la châsse donnée par saint Perpétue.

Lorsque les reliques du saint eurent été renfermées dans ce brillant cercueil, le pieux artiste orna encore avec élégance l'ancienne châsse où le corps du saint avait reposé pendant deux siècles, et que l'on conserva longtemps avec beaucoup de respect.

Il obtint en outre du roi, pour la même église, un bienfait signalé. La ville de Tours était, au sujet de l'impôt, retombée dans le droit commun. Pour honorer le saint confesseur, le roi, à la demande d'Eligius, fit don à cette église de tous les impôts payés à l'Etat par la cité, ce qu'il confirma par écrit. Depuis

1. Audoen., in Vit. S. Elig., l. 1, c. 32.

ce temps, dit un auteur contemporain, cette église possède tous les droits du fisc, et encore aujourd'hui, dans cette même ville, le comte est établi par lettres de l'évêque.

A cette époque, c'était au tombeau de saint Martin que les rois et les princes venaient faire leurs serments les plus solennels. Pour marque de l'engagement qu'ils y avaient pris, ils y laissaient leur canne ou bien un de leurs gants. Au dernier siècle on conservait encore, dans le trésor de la basilique, un de ces derniers objets[1]. Une inscription y était attachée, qui paraissait être du septième ou du huitième siècle. Un serment ainsi fait était réputé inviolable.

Nous devons mentionner ici les fameux priviléges accordés à la basilique, du temps de Crotpert, qui était évêque de Tours en 652[2].

L'église de saint Martin était alors un monastère de l'ordre de saint Benoît, sous la direction et l'administration d'un abbé. Elle avait un territoire fort étendu qu'elle tenait de la libéralité des rois. L'évêque Crotpert se dépouilla de toute la juridiction qu'il avait sur cette église et son territoire. Il consentit qu'elle fût et demeurât démembrée de son diocèse, et que toute l'autorité spirituelle et temporelle en appartînt à la communauté, pour être exercée par l'abbé ou son prieur, et par ceux qui seraient jugés les plus capables. Il ne voulut pas même que lui ni ses successeurs pussent y exercer les fonctions du caractère épiscopal, comme de conférer les ordres, bénir les saintes huiles et faire le saint chrême, autrement qu'un évêque étranger, c'est-à-dire lors seulement qu'ils en seraient requis par l'abbé et les religieux du monastère. Les évêques des

1. Gerv., p. 300.

2. Déf. des Privil. de S. Mart., passim.

Gaules souscrivirent à cette décision et les rois l'autorisèrent par leur patentes.

Agiric, abbé de saint Martin, se rendit à Rome et présenta au pape Adéodat une lettre de recommandation de Crotpert avec le privilége d'exemption dont il demanda la confirmation. Ayant connu la qualité de ce privilége, le pape fit d'abord difficulté de le confirmer. En effet, ce n'était pas la coutume de l'église de Rome de démembrer ainsi des diocèses les monastères et lieux religieux pour les soustraire absolument à la juridiction épiscopale. Cependant, parce que Crotpert, évêque diocésain, et les autres évêques des Gaules avaient consenti à ce privilége pour la sainte basilique, le pape le confirma.

Ainsi la dévotion de la France envers saint Martin fut la cause de cette concession. La basilique et son territoire demeurèrent soumis immédiatement au saint siége pour le spirituel, et au roi des Francs pour le temporel.

Cinquante ans après, c'est-à-dire vers l'an 720, Ibbo, évêque de Tours, pénétré du même esprit que son prédécesseur, voulut avoir part au mérite d'une concession qui avait un principe si saint. Il en reconnut la vérité et l'approuva par une charte, en forme de concession nouvelle, qu'il souscrivit et fit souscrire par d'autres prélats.

Cependant, le grand et continuel concours des pèlerins au tombeau de l'illustre Thaumaturge, attira bientôt des marchands qui s'établirent aux environs du cloître et sur le territoire de l'église de saint Martin. Il s'y forma une population considérable et une ville qui fut d'abord appelée *Martinopole*. On trouve même qu'il y avait dans cette ville vingt-deux églises bâties par les moines de saint Martin.

Ces faits donnèrent lieu d'établir dans la basilique un évêque chargé d'y exercer les fonctions du caractère épis-

copal, sous l'autorité de l'abbé, d'y administrer les sacrements et d'annoncer la parole de Dieu au peuple et aux pèlerins qui y abondaient de tous côtés. On a vu aussi un évêque propre, dans l'abbaye de Saint-Denys, sous l'autorité de l'abbé.

Cet établissement n'avait rien de contraire au canon du concile de Nicée qui défend de placer deux évêques dans une même cité. Martinopole et Tours, quoique proches l'un de l'autre, étaient deux villes distinctes habitées par deux peuples différents. En outre, cette institution édifiait les fidèles et augmentait leur vénération pour l'église de Saint-Martin. Aussi, dans les premiers temps, les évêques de Tours et leur église cathédrale, remplis d'un même esprit, la virent sans envie et la grandeur de l'église de Saint-Martin ne leur fit aucun ombrage. Il y avait, au contraire, une véritable union et une parfaite correspondance entre ces deux églises, l'une épouse et l'autre fille du grand pontife.

Avec le huitième siècle nous apparaît, dans les Annales de la Basilique, le grand nom de Charlemagne[1]. Les lettres patentes de ce prince, datées de la première année de son empire, nous apprennent qu'il lui avait donné, dans le comté d'Asti, autrefois partie du Milanais, et aux environs de Pavie; un collége de chanoines et une église dédiée à Dieu sous le vocable de saint Perpétue, *sancti Perpetui de solaris*, avec plusieurs paroisses qui en dépendaient.

D'autres lettres patentes du même prince, datées de la vingt-deuxième année de son empire, font mention des églises qui étaient en Allemagne de la dépendance de celle de Saint-Martin. Il parle aussi, dans ses capitulaires, de la fête du Passage de Saint-Martin; il l'appelle, et avec lui nos

1. Gerv., p. 288.

anciens historiens, ***Missa sancti martini***. Cela prouve que cette fête a été, en France, observée comme d'obligation, dès le temps où elle a commencé à s'y solenniser. Car, c'était ainsi qu'on appelait autrefois les solennités des saints où le peuple devait s'assembler pour assister à leur messe. Cette assertion est, du reste, confirmée par le premier concile de Mâcon, qui donne à cette fête le nom de Férie, c'est-à-dire le jour où l'on doit s'abstenir de travailler. De plus, Jean, archevêque de Rouen, autrefois métropole de la seconde Lyonnaise, dont Tours avait fait partie, nous apprend que, dans cette province, la fête de Saint-Martin tenait le même rang que celle de saint Jean-Baptiste, et des apôtres saint Pierre et saint Paul.

Une autre fondation [1] atteste encore la dévotion de Charlemagne pour saint Martin. Ce prince, ayant vaincu et subjugué les Avares, bâtit à Sabarie une église dédiée au grand saint qui avait illustré cette ville par sa naissance, et qui, maintenant, porte le nom de Szent-Marton ou Saint-Martin.

Le précepteur de Charlemagne, le bienheureux Alcuin, à qui cet empereur donna l'abbaye de Saint-Martin [2], en rendit l'école très-florissante. Il y enseigna publiquement, pendant plusieurs années, toutes les sciences en vogue dans son siècle. Sa doctrine, jointe à une grande piété, y attira plusieurs personnes de mérite et de distinction qui devinrent illustres dans l'église. Grâce à l'instruction qu'ils recevaient à l'école de Saint-Martin, les Francs, au dire des historiens, furent bientôt comparables aux anciens habitants de Rome ou d'Athènes.

1. Archiv. S. Mart. Sabar.

2. Monac. Sangal., de Gest. Carol. Magn. l. 1. — Alch. ep. 1 et 15. ad Carol. Magn.

Alcuin n'a enseigné publiquement en France que dans l'école de Saint-Martin de Tours ; car les leçons qu'il donnait à l'empereur dans son palais étaient seulement pour ce prince ou tout au plus pour quelques autres personnes de sa cour· On peut donc regarder notre école de Tours comme la mère de la célèbre université de Paris, dont, certainement, les premiers maîtres se sont formés aux pieds de ce savant homme si fameux à cette époque.

Plusieurs autres personnages, illustres par leur doctrine ou leur sainteté, y enseignèrent après Alcuin, et vint un temps où elle fut comme un foyer radieux auquel toutes les universités de France empruntaient leurs lumières. La réputation de cette école s'étendit même si loin [1] qu'elle y attira des princes étrangers. des rois y envoyèrent leurs fils pour qu'ils y fussent instruits dans les lettres. Ainsi, il avait plu à Dieu de rendre le tombeau d'un saint illétré l'asile des lettres et le refuge de la science.

Nos rois et nos reines ont toujours regardé saint Martin comme leur patron principal. Aussi, presque tous se sont fait un honneur de visiter plusieurs fois son tombeau. Dans leurs plus pressants dangers ils ont reconnu, par leur propre expérience, combien son intercession est puissante auprès de Dieu. Leurs historiens, ceux de Charlemagne en particulier, nous apprennent qu'ils ne commençaient point de guerre avant de venir auprès de ses reliques lui demander sa protection et y prendre son étendard [2].

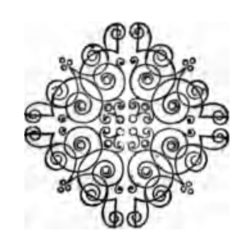
On appelait ainsi un grand voile où était peinte l'image du saint et qui servait à couvrir son tombeau. De là vient que

1. Quercet, in Præf. ad B. Alch.

2. Monac. Sangall., de Reb. Carol. Magn., l. 1., c. 4. — Gerv., p. 299.

d'anciens auteurs donnent indifféremment à cet objet le nom de chape, *cappa*, ou d'étendard, *vexillum*.

Nos rois faisaient garder respectueusement cette chape sous une tente, dans leur camp, par des clercs, avec les reliques des saints dont ils aimaient à s'entourer. C'est pourquoi ces clercs furent appelés dans la suite *cappellani* ou chapelains, c'est-à-dire gardiens de la chape de saint Martin. On nomma aussi *capella*, ou chapelle, l'endroit où elle était gardée. Ces noms demeurèrent ensuite aux lieux saints où nos rois allaient prier et aux clercs à qui la garde en était confiée, bien qu'on n'y conservât plus la chape de saint Martin. Ainsi, la langue française elle-même, enrichie par lui, atteste la gloire du grand saint.



CHAPITRE X.

LA SUBVENTION DE SAINT MARTIN.

Nous sommes arrivés à une époque féconde en événements. Par suite du relâchement naturel aux choses humaines, l'abbaye de saint Martin avait été sécularisée. Charles-le-Chauve, l'an 848, y institua deux cents chanoines, destinés à remplacer les moines qui l'avaient desservie jusqu'alors. En cet état de sécularité, la basilique vit son privilége d'exemption confirmé par le second concile de Tours, que le pape Nicolas Ier, le roi Charles-le-Chauve et son frère Lothaire avaient convoqué, et où présidait Hérard, archevêque de Tours.

Ce fut sous le règne de Charles-le-Chauve qu'elle commença d'être exposée aux incursions des ennemis. Nous allons reproduire sur ces faits, dans toute sa beauté native, le récit que nous a légué l'antiquité [1].

1. Odo Clun., Tract. de Revers. S. Mart.—Quercet, in Not. ad eumd.

Comme le pays des Danois ne pouvait suffire à ses habitants, c'était la coutume chez eux que, tous les cinq ans, une multitude considérable, désignée par la voie du sort, s'exilât sans espérance de revoir jamais la terre natale et allât conquérir à tout prix une nouvelle demeure dans des contrées étrangères.

Contraint par cette dure nécessité, Hastingus sort de son pays avec une armée innombrable, entre dans les Gaules, assiége les villes, renverse les murailles et rase les tours. Places fortes, campagnes, villages, il ravage tout par le fer, la flamme et la faim.

Après avoir incendié les contrées de la Gaule supérieure, il descendait vers le pays des Turones qu'il projetait de livrer aussi aux flammes. Amboise, et tout le pays contenu entre la Loire et le Cher, sont par lui réduits en cendres. Il met ensuite le siége devant Tours, place des gardes aux portes pour que personne n'en puisse sortir, élève des terrasses, aplanit les aspérités du terrain, et prépare tout ce qui doit assurer la prise de la ville.

Les malheurs d'autrui, dont la nouvelle leur était parvenue, ajoutait à la terreur des assiégés. Cependant, ils restaurent leurs murailles, réparent les tours et les fortifications, puis, après avoir lancé une grêle de flèches, font successivement différentes sorties. Mais déjà les murs, frappés de coups redoublés de bélier, commencent à céder au choc des machines et menacent de tomber. Les assiégés, sentant leur infériorité, perdent bientôt tout espoir.

Enfin, inspirés par la grâce divine, ils rentrent en eux-mêmes et se souviennent de leur bienheureux patron.

Laissant donc sur le rempart le petit nombre d'hommes armés qui s'y dévouent courageusement à la mort, les clercs volent tous ensemble à la basilique. Pénétrés d'un effroi et

d'une douleur difficiles à dépeindre, ils entourent le tombeau de leur défenseur. Là, au milieu des gémissements des vieillards, des pleurs des enfants, des lamentations des femmes, ils crient[1] : « Saint de Dieu, Martin, pourquoi dors-tu ainsi? Pourquoi ne veux-tu pas t'éveiller, quand nous sommes dans la détresse? Nous allons tomber au pouvoir des païens; nous allons être emmenés en captivité, si toutefois quelqu'un de nous peut échapper au tranchant du glaive! Et tu feins d'ignorer tout cela. De grâce, montre-nous ta bonté ordinaire, secoure-nous, viens en aide à des infortunés. Toi qui, jadis, as fait tant de miracles pour des étrangers, fais-en du moins un pour les tiens et délivre-nous; autrement, nous péririons et ta ville deviendra une solitude. »

Ils poussaient ainsi leurs clameurs douloureuses. Bientôt ils enlèvent du tombeau le vase qui contient les saintes reliques; puis, avec des larmes et des gémissements qui, sans doute, émurent les anges eux-mêmes, ils courent le placer à une porte qui allait céder aux coups des ennemis. Ils prenaient ainsi un mort pour défenseur des vivants.

« O homme admirable en toutes choses, s'écrie ici l'historien. Décoré, durant sa vie, du nom de thaumaturge, il éleva jusqu'aux astres l'action de sa puissance. Après sa mort même, guerrier redoutable, il triomphe des bataillons ennemis et les met en déroute par sa seule présence! Oui, Dieu est admirable dans ses saints. »

En effet, grâce au patronage du saint, la sécurité et la confiance reviennent aux assiégés; les assiégeants, au contraire, sont saisis de stupeur et d'effroi. Les Tourangeaux font alors une sortie, les Danois prennent la fuite, les citoyens de Tours les poursuivent. Une partie des fuyards

1. Brev. S. Mart., in fest. Subvent.

tombe sous le glaive, une partie est ramenée prisonnière; le reste parvient à s'échapper. Les Turones poursuivirent les Danois jusqu'à la sixième pierre hors la ville. Ils rentrèrent ensuite portant, avec des hymnes, le corps de celui qui triomphait pour eux et à qui revint tout l'honneur de la victoire. Neuf cents Danois avaient été tués.

Pour perpétuer la triomphale mémoire de cette guerre, au lieu même où s'arrêta le corps du saint, on bâtit en son honneur une église que cette circonstance fit nommer Saint-Martin-de-la-Guerre, *Ecclesia sancti Martini belli.* Un bourg s'y est formé depuis, appelé de nos jours Saint-Martin-le-Beau, fausse traduction du titre latin de l'église.

Quant à l'endroit où son corps resta toute la nuit sur la muraille et donna le signal de la victoire, il était marqué par des débris d'anciens édifices. C'était là, disait-on, que se trouvait jadis le palais où Valentinien avait été contraint miraculeusement à se lever devant le saint. Le roi Louis-le-Bègue fit don de cet emplacement à l'église de Saint-Martin. Là, l'archevêque avec le peuple fidèle restaura, en l'honneur du saint, une église appelée la Basilique-de-Saint-Martin, aujourd'hui Saint-Martin-de-la-Basoche.

A cette occasion, l'archevêque et d'autres prélats s'étant assemblés, célébrèrent un synode où il fut résolu que, désorsormais, tous les ans, dans tout le diocèse, la fête de cette délivrance serait solennisée le 4 des ides de mai. On ne pouvait lui donner de nom plus convenable que celui de *Subvention,* sous lequel elle se célèbre encore aujourd'hui, le 12 mai, jour auquel la ville fut délivrée. L'office, au dernier siècle, s'y faisait aussi solennellement que dans les plus grandes fêtes. La messe y était chantée à deux chœurs, par les chanoines, d'un côté, et de l'autre, par les moines de Marmoutier, venus processionnellement.

Quinze ans s'étaient écoulés depuis les incendies d'Hastingus. Alors, paraît pour lui succéder un homme de la même nation, et que la même destinée exile de son pays. C'est Rollo, guerrier intrépide, ennemi déclaré des chrétiens; il est soutenu par une multitude de fantassins, un nombre considérable de cavaliers, et une foule immense de soldats de toute sorte. Les habitants de la Flandre, de la Normandie et de la Bretagne, sont par lui défaits en plusieurs rencontres, leurs villes et places fortes, ainsi que leurs églises, sont réduites en cendres. Le vainqueur fait d'innombrables victimes. Ensuite il met le siége devant le Mans.

Pendant ce temps-là, il fait partir pour Tours des officiers de son armée avec mission de détruire la ville, d'en enlever tout l'or et tout l'argent avec ce qui s'y trouverait en outre de précieux, d'enchaîner les habitants et de les lui amener. Mais Dieu fit agir sa clémence. Le Cher et la Loire se trouvèrent tellement débordés que leurs eaux réunies offrirent l'aspect d'une mer. Cette inondation ferma l'abord de la ville aux bataillons ennemis.

Toutefois, Marmoutier qui, comme on sait, n'est pas loin de Tours, fut entièrement détruit. L'épée des Barbares y fit périr cent seize moines. L'abbé et vingt-quatre religieux qui s'étaient cachés dans des cavernes parvinrent seuls à s'échapper. Encore l'abbé est-il bientôt retiré de sa cachette. On essaye, par les tourments, de le contraindre à déclarer où sont les trésors de l'église et à ramener les moines cachés dans les cavernes. Mais cet homme de Dieu, qui s'appelait Héberne, brava toutes les tortures, et ne révéla ni l'endroit où gisaient les trésors sacrés, ni les lieux obscurs où ses fils étaient cachés.

Quelque temps après, les eaux étant rentrées dans leur lit, les citoyens de Tours eurent la liberté de sortir de la

ville. On apprit alors la ruine de Marmoutier, les tortures endurées par l'abbé, la mort précieuse des moines. Cette nouvelle jeta un voile de deuil sur la joie commune et affecta surtout les chanoines de Saint-Martin. Ce ne fut partout que soupirs et que larmes.

Prenant donc un air et des vêtements lugubres, les chanoines se rendent en pleurant à Marmoutier. Là, leurs gémissements redoublent et leurs larmes coulent plus abondantes. Quant leur douleur est un peu calmée, ils tirent de leurs cavernes ténébreuses les vingt-quatre moines restés vivants, les réunissent à l'abbé, et les èmmènent avec honneur à leur église. Dans la suite, ils les défrayèrent de tout, et leur donnèrent une maison contiguë à la basilique dont une porte secrète leur permettait l'entrée.

Six mois après cet événement, les chanoines apprennent que, maître du Mans, Rollo se prépare à venir aussi prendre Tours. En conséquence, ils tiennent conseil avec les citoyens et se décident à enlever cette perle précieuse, cet inestimable trésor, c'est-à-dire le corps de saint Martin, et de l'envoyer à Orléans. Les porteurs et gardiens de la sainte relique furent Héberne, abbé de Marmoutier, avec ses vingt-quatre moines et douze chanoines qui devaient, jour et nuit, servir Dieu et Martin, le confesseur du Christ. On chargea de les accompagner sans cesse douze bourgeois de Martinopole, nommée alors Châteauneuf. Ceux-ci devaient pieusement servir les serviteurs du saint et les pourvoir du nécessaire.

Apprenant plus tard que les Danois se sont avancés vers les parties supérieures de la Gaule, les porteurs de la relique se retirent, avec leur trésor, à Saint-Benoît-sur-Loire, village situé à sept lieues de Gien. Peu de jours après, la renommée leur annonce que Rollo est arrivé à Orléans.

Alors, ils se rendent à Chablis, petite ville à quatre lieues d'Auxerre.

C'était en l'année 877, comme l'indique uue patente de Charles-le-Chauve. Cette pièce datée de la troisième année de son règne en France et de la deuxième de son empire, porte confirmation d'un échange de terres fait entre Hugues, abbé de saint Martin de Tours, et les moines de Chablis. Il y est inséré que le corps vénérable de saint Martin reposait alors dans le monastère de ces derniers.

Cependant, le séjour des porteurs dans ce lieu ne fut pas long. La crainte les chasse encore de cet asile, et, avec leur précieux trésor, ils s'avancent vers Autissiodorum, aujourd'hui Auxerre. A la nouvelle de leur approche, l'évêque avec toute la ville, courent au devant de la sainte relique, reçoivent avec l'honneur qui lui est dû un hôte si grand, conduisent le pieux cortége à l'église de Saint-Germain, et déposent auprès de son tombeau celui de Martin son égal en sainteté.

Aussitôt, grâce aux mérites du bienheureux Martin, des miracles innombrables s'opèrent dans ce lieu. Les aveugles recouvrent la vue, les boiteux l'usage de leurs jambes, les fiévreux la santé; les estropiés, les lépreux, les paralytiques, sont guéris de leurs maux et infirmités. Le bruit s'en répandit dans tout le pays, et l'ont vit arriver à Auxerre, de jour en jour, une telle multitude de malades qu'on eût cru à l'invasion d'une armée. Comme la ville ne pouvait contenir tant de monde, les pèlerins étaient obligés de se répandre dans les bourgs voisins pour y trouver un logement.

Or, toutes les offrandes des malades guéris par les mérites de Martin revenaient à la famille de ce saint pontife, c'est-à-dire à son escorte. La quantité de ces dons finit par produire une telle somme d'argent que les clercs de la ville en furent jaloux. Pressés par l'aiguillon de la cupidité et de l'envie, ils

s'adressent en ces termes aux serviteurs de Martin : « Comme les miracles qui s'opèrent sont dus autant à notre pontife qu'au vôtre, il est juste que, s'il en résulte quelque profit, il soit partagé entre nous. »

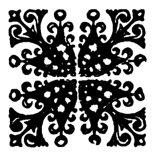
Ceux-ci leur répondirent : « Avant que notre Martin vînt ici, malgré la présence de votre Germain, il n'était question d'aucun miracle. Mais à l'arrivée de notre évêque on vit, grâce à ses pieux mérites, éclater une foule de merveilles : c'est la reconnaissance excitée par ses bienfaits qui nous attire de tels bénéfices. Nous voulons cependant ôter de votre esprit toute ombre de doute à ce sujet. Voici devant nous un lépreux, qu'on le place entre les deux pontifes ; s'il se trouve guéri dans la partie qui est du côté de Martin, et que la lèpre reste sur celle qui touche Germain, il faudra regarder Martin comme l'auteur du miracle. Si, au contraire, du côté de Martin il n'est pas guéri, et que, de celui de Germain il le soit, évidemment le miracle devra être attribué aux mérites de Germain. »

L'epreuve est acceptée de part et d'autre. Le lépreux est placé entre les deux évêques. On passe la nuit en veilles et en louanges. Au point du jour, les deux partis se réunissent. La moitié du corps du malade qui regarde Martin est trouvée parfaitement saine ; par un secret jugement de Dieu, la guérison de l'autre partie est différée.

Mais afin qu'un miracle plus évident fît briller avec plus d'éclat la vérité, on tourne vers Martin le côté du lépreux qui reste à guérir. Le lendemain matin cet homme, aux yeux de tout le monde, apparaît totalement guéri. La querelle fut ainsi assoupie, et depuis, les serviteurs de Martin recueillirent en paix toutes les offrandes des malades.

« O admirable courtoisie du pontife Germain, s'écrie ici l'historien. Il avait eu autrefois assez de puissance pour res-

susciter des morts ; mais, dans sa maison, il cède tous les honneurs à son hôte et consent à lui paraître inférieur dans l'accomplissement des miracles. O mérite sublime du thaumaturge Martin ! Conservant partout, même dans l'exil, la prérogative de la dignité pontificale, il illustrait, par la grâce de ses miracles, la cité qui lui avait donné l'hospitalité, et, à l'égard de ses disciples, se montrait toujours bienfaisant, large, magnifique. »



CHAPITRE XI.

LA RÉVERSION DE SAINT MARTIN.

Mais quittons un moment la ville de Germain pour revenir à la cité, veuve de son pontife bien-aimé. Pendant que le corps de saint Martin[1] était en sûreté à Auxerre, Hério et Baret, capitaines des Danois, vinrent piller son église et y mettre le feu. Cet incendie, qui eut lieu en 903, fut le plus cruel qu'elle ait jamais souffert. Le cloître, toute la ville de Châteauneuf et vingt-huit églises y furent enveloppés.

Quand il s'agit de restaurer la basilique, après un tel désastre, les fonds du chapitre de saint Martin se trouvèrent insuffisants. On sollicita à cette occasion la libéralité d'Alphonse, roi d'Espagne. Ce prince, par une réponse obligeante, témoigna beaucoup de vénération pour le saint et de

1 Gerv., p. 319.

considération pour son clergé. Cependant on ne voit pas que sa bonne volonté ait eu aucun effet. Mais Dieu pourvut d'une autre manière à la détresse de ses enfants.

Grand nombre d'années s'étaient écoulées depuis l'arrivée de la sainte relique à Auxerre. La paix avait enfin été rendue à l'église par la conversion de Rollon à la foi chrétienne. C'était sous le règne de Charles-le-Simple. Alors, les citoyens de Tours députent vers Auxerre pour redemander leur seigneur et patron. Les envoyés se rendent auprès de Janvier, évêque de cette ville, et le prient de leur permettre de ramener leur pontife. Celui-ci leur fit cette réponse : « Je ne veux pas que mon église soit frustrée d'un si grand trésor dont je l'ai trouvée en possession lors de mon élévation à l'épiscopat. »

Voyant qu'ils ne pouvaient rien gagner sur cet évêque, les gens de Tours espérèrent que le roi des Francs leur serait plus favorable. Ils s'adressent donc à lui, et le supplient humblement d'ordonner qu'on rende à la ville de Tours son cher Martin, et de convertir ainsi en une joie extrême le deuil où la plonge l'absence de son pasteur. Le roi leur dit : « Comme les deux villes relèvent pareillement de l'autorité royale et que toutes deux nous servent également bien, nous croirions faire une injustice en dépouillant violemment Auxerre d'un trésor dont la possession lui est acquise, pour en investir votre ville de Tours qui en a depuis longtemps perdu la propriété. »

Déçus de leur espérance, les députés tourangeaux reviennent chez eux. Un concile se forme alors à Tours. L'archevêque de Tours Adaland, Rémon d'Orléans, Mainold du Mans, et saint Loup d'Angers avec une multitude de clercs et de laïcs sont rassemblés. On délibère sur le parti à prendre.

En ce temps-là vivait un homme illustre. C'était Ingelger,

comte de Gatinais, petit-fils d'Hugues, duc de Bourgogne, seigneur de Lorraine et d'Amboise, vaillant guerrier, célèbre par sa probité et sa puissance. Il avait reçu depuis peu, du roi, le gouvernement de l'Anjou, et possédait précisément à Auxerre même un palais, avec des vignes et des fermes dans les environs. Ce grand personnage se trouvait donc dans les meilleures conditions pour venir à bout de cette affaire. Aussi le concile résolut par acclamation de la remettre entre ses mains. On était sur le point de lui envoyer une députation à ce sujet, lorsque sans doute, par l'effet d'une providence de Dieu, le voilà lui-même qui entre dans l'église de Saint-Martin, pour prier selon sa coutume.

A sa sortie du temple, il reçoit un accueil plein de joie; chacun lui rend les honneurs et le respect qui lui sont dus. Pour lui, il s'assied au milieu de l'assemblée, et comme s'il eût été averti d'avance par l'Esprit saint: « Hommes de Tours, dit-il tout d'abord, hommes opulents, vous qui jouissez d'une veine d'esprit si riche, vous qui brillez par la prudence et le courage, je suis tout à fait étonné, je suis profondément surpris de voir que votre joie, la lumière de la patrie, je veux dire votre pontife Martin, soit ainsi délaissé par vous dans un si long exil, et que vous ayez jusqu'ici, par défaut de zèle, négligé de le ramener. »

Les Tourangeaux lui répondent en pleurant: « Nous te rendons grâces, et, avant toi, à la Divinité qui t'a mis au cœur la pensée de nous entretenir sur ce sujet et de prévenir ainsi l'expression de nos désirs les plus ardents. Non, mon Seigneur, ce n'est pas, comme tu le crois, notre négligence qu'il faut accuser. La lâche indolence du roi des Francs nous empêche d'agir, et l'opiniâtre violence de l'évêque d'Auxerre nous refuse notre cher Martin, malgré nos pressantes requêtes et nos laborieuses démarches. Le cœur de ce pontife

obstiné s'est endurci et il est devenu comme un autre Pharaon. C'est pourquoi il ne veut pas laisser sortir de chez lui l'homme de Dieu et ne cèdera qu'à la force. Toi donc, Seigneur, qui as en partage la noblesse et la bravoure, la probité et la puissance, nous t'en conjurons humblement tous ensemble : guidé par le zèle de Dieu et l'amour du bienheureux Martin, charge-toi de cette affaire, rends-le, et avec lui, rends la joie à ce pays infortuné. »

Voyant donc que tout ce peuple met en lui, après Dieu, son espérance, l'illustre Ingelger est touché de leurs larmes et de leurs prières. Il leur promet de s'employer tout entier à l'exécution de l'entreprise qu'ils lui confient. En conséquence, il rassemble une armée nombreuse formée en partie de ses propres vassaux, en partie de soldats étrangers. Au dire d'un auteur [1], l'église de Saint-Martin leva aussi des troupes, car elle pouvait mettre sur pied une petite armée pour défendre ses biens. Cette armée était ordinairement composée de tous ses vassaux et commandée par les comtes d'Anjou. Le seigneur de Preuilly en portait l'étendard. Ingelger prend ensuite avec lui environ six mille hommes d'élite, tant piétons que cavaliers, et se rend à Auxerre. Pendant ce temps, les Tourangeaux, par l'ordre de leur évêque, passent une semaine entière dans le jeûne, et adressent à Dieu de continuelles et ferventes supplications pour obtenir que leur cher Martin leur soit rendu.

La cité d'Auxerre est dans la stupeur en se voyant tout à coup remplie d'hommes armés. C'était au soir. Le lendemain, au point du jour, sans perdre un instant, le comte se rend d'abord à l'église. Là, il prie avec larmes devant le corps du bien-aimé pontife Martin, et acquitte les vœux de son pèle-

1. Gerv., Vie de S. Mart., p. 313.

rinage. Ensuite il va trouver l'évêque pour traiter avec lui de la restitution du dépôt sacré.

Il lui dit : « On t'appelle pontife et l'on t'honore comme tel. Pourquoi donc, oubliant l'étymologie de ce nom, détruis-tu le pont des vertus, au lieu de le faire ? Pourquoi es-tu devenu pour ton troupeau un modèle de tromperie et de fraude, entraînant ainsi hors de la sublime voie de la vérité celui qui te suit, pour le jeter dans le précipice de la perdition ? Pourquoi, sous prétexte de dévotion, refuses-tu de rendre un trésor confié à ta bonne foi dans un temps de péril ? Choisis donc entre ces deux partis. Ou bien restitue sur-le-champ aux Tourangeaux leur saint Patron, ou réponds nettement que tu ne veux pas le rendre. »

L'évêque, plein de dépit, fit cette réponse : « Un pèlerin ne doit pas venir visiter les lieux saints à main armée, ni prétendre s'emparer par la force des reliques des saints. Cependant patiente aujourd'hui avec les tiens : demain tu sauras ce que j'ai résolu à ce sujet. » L'évêque communiqua ensuite l'affaire à plusieurs de ses confrères qui se trouvaient alors chez lui, et les consulta sur l'issue que pouvait avoir ce démêlé.

Syagrius d'Autun et Domnolus de Troyes lui firent une réponse uniforme et sage : « Il n'est pas bienséant à un évêque, lui dirent-il, d'enlever le bien d'autrui, ni de vouloir s'attribuer par fraude ou violence le dépôt de qui que ce soit. Nous savons que les Tourangeaux, pressés par le glaive de l'ennemi, ont apporté ici le corps du bienheureux Martin, et t'en ont fait dépositaire. Rends donc de bonne foi ce que des fidèles t'ont confié de bonne foi. Répare l'offense que tu as faite à la fidélité : accorde au comte l'objet de sa demande. Il est exaspéré : adoucis-le par de douces paroles et des bons offices. Si tu ne rends de bonne grâce et promp-

at ce dépôt, tu vas bientôt, pour ta honte et ton déshon-
te le voir enlever malgré toi. Fais donc de nécessité
. Sois assez prudent pour te montrer libéral avant que
nement ne te force la main. »
évêque d'Auxerre se rend à ces conseils. Le courroux du
angevin cède à des paroles caressantes, et, ce qu'il
ait le plus, le précieux trésor est mis à sa disposition.
é Héberne, qui, dans la suite, fut archevêque de Tours,
venu aussi avec Ingelger. Mais il n'avait plus avec lui
ingt-quatre compagnons. Par l'effet de la providence
, et grâce à l'intercession du bienheureux Martin, ils
t tous été pourvus, en diverses parties de la Bourgogne,
ns d'évêchés, les autres d'abbayes. Ainsi venus en ce
comme exilés avec le saint, ils avaient été par lui, sur
rre même de leur exil, comblés d'honneurs et de
sses.
bbé Héberne leur avait mandé par courriers de se trouver
erre pour lever le corps du Pontife, resté seul en exil;
voulait que le saint, amené jadis de chez lui en exil par
ples moines aussi exilés, fût reconduit chez lui par les
s devenus évêques et abbés. C'est ce qui fut exécuté.
lébra solennellement la messe propre de saint Martin.
Ingelger d'Angers et Abnarius d'Auxerre chargent sur
épaules le noble fardeau, et reprennent le chemin de la
. Les pontifes présents accompagnent avec des hymnes
louanges les reliques du saint prélat. Ils sont imités par
rgé plein de dévotion, et la foule du peuple accourt de
s parts. Cette première escorte s'en étant retournée,
ée de saint Martin, continua seule sa marche triom-

châsse placée au centre, était portée alternativement
es seigneurs qui avaient suivi Ingelger. L'abbé et les

moines, ainsi que les clercs, s'acquittaient très-dévotement chaque jour de l'office divin. Tous les matins on célébrait une messe solennelle dans les églises où la relique avait été déposée pendant la nuit. Les soldats y assistaient, et, tout le jour, les airs retentissaient des hymnes et des cantiques qu'ils chantaient à la louange du saint, tant ils étaient vivement touchés du pieux exemple de leurs chefs et des miracles que le saint opérait partout où il passait. Dans cette noble armée on n'eût pu trouver un seul homme lâche ni efféminé. On n'y connaissait ni la débauche ni le vol. Chacun y vivait de ce qu'il achetait.

Or, disent les auteurs du temps [1], aussitôt que le corps du très-saint évêque Martin eut touché les frontières de son diocèse, ce fut chose merveilleuse de voir comment les ouailles sentirent la présence du pasteur, et comment le pasteur montra sa prédilection pour ses ouailles. Au milieu des étrangers, il s'était illustré par de nombreux miracles. Mais, au milieu de son peuple, de ce peuple que Dieu lui avait plus particulièrement confié, sa puissance de guérison se manifesta plus étendue, et, si l'on peut le dire, sa bienveillance plus affectueuse. A ce moment donc, tous ceux qui souffraient de quelque maladie, même sans qu'on les apportât devant la châsse, sans qu'ils fissent au saint aucune prière, furent guéris merveilleusement à droite et à gauche, dans toute la province. Il y en eut même qui le furent malgré eux. Tant était grande la clémence du saint, et tant est vraie cette parole du Sauveur : « Les œuvres que je fais, celui qui croit en moi les fera aussi et en fera encore de plus grandes. »

En effet, tandis que tous ces prodiges s'opéraient et que

1. S. Odo., Tract. de Revers. B. M. — S. Adelbold, ibid. — Chroniq. de Tours et de Limoges.

le bruit s'en répandait partout, dans un village appelé Hedera ou le Lierre, se trouvaient deux paralytiques; ils vivaient des aumônes qu'ils demandaient aux passants. L'un d'eux dit à l'autre : « Frère, nous vivons dans une douce oisiveté. Personne ne nous inquiète; tout le monde a pitié de nous, nous n'avons d'autre peine que celle de demander, nous dormons tant qu'il nous plaît; du reste, nous sommes toujours en repos : enfin, nous coulons des jours heureux. Tout cela nous le devons à notre infirmité. Si nous en étions guéris, il nous faudrait travailler des mains, chose à quoi nous ne sommes pas habitués; car alors il serait inutile de mendier. Or, voici, nous dit-on, que ce Martin, dans le diocèse duquel nous vivons, et qui revient de son exil, ne laisse pas un seul infirme dans toute l'étendue de son diocèse. Frère, rends-toi à mon conseil : fuyons promptement Martin. Sortons de son diocèse, pour éviter que sa puissance ne nous atteigne. »

Certes, le conseil était nouveau. Cependant l'autre infirme adopte l'idée. Ils placent donc chacun leurs deux béquilles sous leurs aisselles, et les voilà qui, se traînant plutôt que marchant, se mettent à prendre la fuite. Mais la puissance de Martin les poursuit, les atteint, les saisit et leur enlève, malgré eux, leur infirmité.

Revêtus, pour ainsi dire, de ce prodige, ils ne pouvaient le dissimuler, et n'osaient pas le taire : car ils savaient que celui qui les avait secourus contre leur gré pourrait bien aussi dévoiler leur ingratitude. Ils proclament donc à haute voix le miracle, et invitent les habitants du lieu où il est arrivé à rendre hommage à Martin. Ils ne furent satisfaits qu'après avoir porté à la grande église du saint leurs béquilles, indice de leur infirmité. Ils racontaient à tout le monde, et leur fuite honteuse, et la clémence dont Martin avait usé à leur égard et malgré eux

Les habitants du lieu où se passa ce prodige célèbre fondèrent, en l'honneur du puissant thaumaturge, une église qui fut nommée la Chapelle-Blanche. Cette appellation s'est étendue à tout le village qui l'entoure, aujourd'hui ce qu'on nomme la Chapelle-Blanche-sur-Loire. Il se trouve, en effet, assis sur la rive droite du fleuve, à dix lieues de Tours, et trois lieues de Candes. Il n'est pas loin des limites de l'Anjou. On voit encore sur la porte de son église actuelle une sculpture représentant les deux boiteux dans l'action de leur fuite.

Le bienheureux pontife, continue l'historien, étant donc rentré sur les terres de son diocèse, les choses même inanimées se montrent sensibles à sa venue, et lui font fête par de gracieux prodiges. En dépit de l'hiver et des lois de la nature, tous les arbres et arbrisseaux se revêtent comme au printemps, de feuilles et de fleurs nouvelles, attestant, par ces ornements dont ils se couvrent, l'excellence des mérites de ce père qui revient dans la patrie.

De même, à droite et à gauche, dans les églises du diocèse, les cloches sonnaient sans que la main de l'homme y touchât, les luminaires, cierges et lampes s'allumaient d'eux-mêmes, par l'ordre de Dieu. Cette merveille eût lieu particulièrement en deux églises dédiées à son nom. La première est celle de Marmoutier où, de son vivant, il servait Dieu jour et nuit, dans la lecture, la méditation, les veilles, les jeûnes et les oraisons. L'autre est celle qu'on nommait l'église de *Saint-Martin-le-Riche*, de Châteauneuf, et d'où il avait été enlevé quand il s'enfuit devant Rollon.

Enfin, le seigneur Martin entre avec son armée dans sa cité de Tours. Toute la ville se précipite au-devant de lui : Adaland, archevêque de Tours, son frère Raimon d'Orléans, Mainold du Mans et Saint-Loup d'Angers, avec tous les évêques suffragants de la province, courent pleins de joie

à sa rencontre. Hommes et femmes, animés d'une joie égale au retour de leur seigneur si longtemps désiré, versent des larmes de bonheur. Évêques et abbés, clercs et vierges, gens du peuple, barons, enfants même et vieillards, tous lui forment cortége. Le glorieux pontife, ainsi glorieusement conduit à son église avec des cierges et des croix, avec des hymnes et des cantiques, est replacé dans son ancienne demeure avec tous les honneurs et tout le respect qui lui sont dus.

Ainsi parlent les historiens du temps. Nous voudrions pouvoir ajouter avec eux : C'est là qu'il est encore vénéré et qu'il exauce abondamment, selon sa coutume, quiconque vient le prier.

Cette réception eut lieu l'an 887 de l'Incarnation du Seigneur, trente ans après que le saint eût été porté à Auxerre. Adalard et les évêques de la province, réunis en synode, décrétèrent que la fête en serait célébrée désormais aux ides de décembre.

Saint Odon, auteur du récit, le termine par cette prière que nous répétons avec lui du fond du cœur : « Nous t'invoquons donc, ô bon Martin, tendre père, notre pasteur et notre patron ; nous qui sommes tes enfants, tes nourrissons et tes serviteurs, continue à nous faire du bien ; éloigne de nous les dangers, et, par tes instantes prières, obtiens-nous les joies de l'éternelle vie. »

Outre saint Odon, abbé de Cluny, les chroniques de Tours et de Limoges et d'autres auteurs contemporains sont garants des faits que nous venons de rapporter. Ils sont aussi attestés par la fête instituée pour en perpétuer la mémoire, et que la sainte basilique célébrait encore au dernier siècle sous ce nom, la *Réversion de Saint-Martin*.

CHAPITRE XII.

LA BASILIQUE DE SAINT-MARTIN REBATIE PAR HERVÉ.

La fidélité de tous ceux qui avaient accompagné la châsse de saint Martin en Bourgogne reçut dès ce monde une récompense. Nous avons vu celle des vingt-quatre moines. L'abbé Héberne fut, peu de temps après, fait archevêque de Tours. Les bourgeois de Châteauneuf ou Martinopole se ressentirent aussi de la reconnaissance du saint, par les charges et magistratures auxquelles ils furent élevés.

Le chapitre de la basilique ne fut pas non plus ingrat à l'égard d'Ingelger et des autres seigneurs qui l'avaient suivi. La Trésorerie se trouvant alors vacante, on la lui conféra avec tous ses honneurs et émoluments, pour qu'il la possédât toute sa vie, avec le titre de *Défenseur de l'Eglise de Monseigneur Saint-Martin* [1]. On y joignit une prébende

1. Chron. Tur., Gerv. p. 317 et suiv.

dont il devait jouir à jamais, lui et ses successeurs, les comtes et ducs d'Anjou.

De plus, le Chapitre donna au seigneur de Puisat trois terres sises auprès de Puisat; au seigneur de Beaugency, les villages de Vouvray-sur-Loire et de Saint-Symphorien; au seigneur de l'Ile de Bréhémont, la paroisse de Rivarenne au seigneur de Sublèmes, les vinages d'outre-Loire et de Sublèmes; au seigneur de Châteaugontier, ceux de Saint-Antoine; au seigneur de Blazon, la terre de Mettray; au seigneur de Montrésor, la seigneurie de Rocheposay. Enfin, il n'y en eut aucun qui ne reçût une récompense proportionnée à ses services, et ne fût enrichi des terres de saint Martin. Ces donations pour la plupart passèrent à leurs héritiers, et soutenaient encore au dernier siècle plusieurs illustres familles de la Touraine et du Poitou. Il est à croire que l'église de Saint-Martin s'était réservé le droit de seigneurie suzeraine sur ces terres, puisque dans les derniers temps il y en avait encore beaucoup qui relevaient d'elles, en fief ou arrière-fief, en tout ou en partie.

Sitôt que la châsse eut été rapportée dans son temple, elle y attira un si grand nombre de riches présents, qu'ils suffirent pour en réparer les ruines et le rétablir dans sa première splendeur. Lorsque la réparation en fut achevée, on le réconcilia. Quelques auteurs prétendent même qu'il fut consacré de nouveau.

C'est dans cette circonstance que saint Odon, qui alors en était chantre et chanoine, fit le sermon intitulé : ***De l'Incendie de l'Église Saint-Martin***, lequel s'est conservé jusqu'à nos jours. Saint Odon, plus tard abbé de Cluny, occupa aussi la chaire de l'école de Saint-Martin [1], illustrée par Alcuin.

1. Quercet, in Præf. et Not. ad B. Alch.

Il succédait dans cette charge à Amaury. Il avait pour saint Martin une dévotion filiale, et composa plusieurs hymnes à sa louange.

A cette époque, les évêques de Liége furent reçus chanoines honoraires de Saint-Martin. Cette faveur leur fut accordée à l'occasion d'un miracle éclatant, opéré par le saint sur la personne de l'évêque Eraclius. Voici le récit qu'il en a lui-même laissé dans une charte [1] :

C'était la seconde année depuis que le bienheureux Martin était revenu de son exil d'Auxerre : Éraclius, évêque de Liége, avait ouï parler des miracles qui se faisaient incessamment par la grâce de Dieu et le mérite du bienheureux Martin. Or, il souffrait cruellement de la maladie appelée *lupus* (ou cancer) qui l'avait presque réduit à l'extrémité. Espérant recouvrer la santé, il fit un vœu, et vint dévotement et en toute hâte à Tours, avec des clercs et des soldats.

Il était donc en l'église du très-glorieux confesseur, passant le jour et la nuit dans les veilles, les jeûnes et les oraisons faites avec effusion de larmes et gémissements, et implorant la miséricorde de Dieu et le suffrage du saint.

La septième nuit, comme la lassitude l'avait jeté dans une sorte d'extase, le bienheureux Martin lui apparut avec saint Brice, et parla ainsi à son compagnon : « Frère Brice, que t'en semble de notre frère l'évêque de Liége, qui est venu ici de loin, et requiert si dévotement le secours de Dieu et le nôtre? » Brice lui répondit : « Très-pieux Seigneur, s'il plaît à Dieu et à ta bonté, il est à propos qu'il soit guéri ; car il est d'une grande sainteté et de notre ordre que sa vie ne déshonore pas. »

Aussitôt s'approchant et touchant l'endroit malade du bout

1. Gesta Episc. Leod.

de sa crosse, saint Martin dit : « Frère Éraclius, Notre-Seigneur Jésus-Christ te guérit et te rend par sa miséricorde une parfaite santé. Ainsi donc, joyeux, guéri, sain et sauf, révèle à tes frères les chanoines l'éclatant miracle de Dieu, puis, tant de sa part que de la nôtre, commande-leur de rendre au Sauveur, avec le peuple fidèle, d'immenses actions de grâce, et de te recevoir chanoine à titre perpétuel. Quant à toi, aujourd'hui, à l'honneur de Dieu, tu célébreras la grand'messe, afin que ceux qui t'avaient vu auparavant comme entre les bras de la mort, espèrent avec plus de confiance dans le secours de leur patron. »

Cela fait et dit, il disparut. Or, les deux saints étaient vêtus de leurs habits pontificaux. Eraclius se leva plein de joie et appela à lui. Bientôt ses clercs, ses soldats avec ses serviteurs arrivèrent, puis toute la communauté des vénérables chanoines. L'endroit du mal fut visité : on n'y trouva plus qu'une petite ligne rouge en forme de cicatrice.

Frappé d'un miracle si glorieux et si évident, le clergé entonne le *Te Deum*, et les voix du peuple s'élèvent dans les airs avec les saints cantiques. Le jour venu, les chanoines s'étant rassemblés en chapitre, reçurent d'un consentement unanime, l'évêque de Liége comme frère et chanoine. L'heure de la grand'messe arrivée, il célébra les divins mystères selon le commandement du bienheureux Martin. Il fit ensuite des dons nombreux à l'Église et aux frères, puis retourna joyeux et sain dans son pays. »

Peu de temps après, en mémoire du grand bienfait qui lui avait été conféré par Dieu et le bienheureux Martin, il fondait, pour la gloire de Dieu et l'honneur de son céleste médecin, dans la ville de Liége, sur une montagne publique, une église qu'il construisit à ses frais, qu'il dédia et dota très-richement. Après y avoir établi trente chanoines, avec des serviteurs et

autres personnes, après les avoir formés aux usages de l'église de Tours, pour les leçons de l'office, le chant et les autres coutumes ecclésiastiques, il se rendit, comme il avait l'habitude de le faire tous les ans, avec grande dévotion, à Tours, où il crut devoir révéler à ses frères les chanoines ce qu'il avait fait par la grâce de Dieu.

Or, comme il veillait une nuit de dimanche et invoquait la clémence divine, le bienheureux Martin, accompagné des bienheureux Brice et Eustoche, lui apparut de nouveau en vision, et lui parla ainsi : « Dis à tes frères de recevoir en leur confrérie, à titre perpétuel et sous la clause d'une pieuse condition les chanoines que tu as établis à Liége, pour le service de Dieu et le mien, ainsi que tous tes successeurs dans l'évêché de Liége. Voici quelle sera entre eux la clause de leur mutuelle fraternité. Lorsqu'ils le pourront et que les temps le permettront, ils se visiteront mutuellement; ils auront leur stalle au chœur, et recevront la paie quotidienne. »

C'est ce qui fut dévotement, saintement et solennellement exécuté, et, la dixième année de la réversion du bienheureux Martin, solennellement confirmé par l'autorité du Dieu tout-puissant. Il fut défendu, sous peine d'anathème, à qui que ce fût, d'être assez hardi pour négliger ou violer ce que l'autorité divine et la volonté du bienheureux Martin avait établi et corroboré. Il fut ajouté en outre que les noms des défunts des deux côtés seraient mentionnés solennellement, pour la rémission des péchés, et que les saints mystères seraient célébrés pour les frères, au son des cloches.

Depuis cette fondation, les chanoines de saint Martin de Tours regardèrent toujours ceux de Saint-Martin de Liége comme leurs frères. L'église, construite par Éraclius, est la même où fut plus tard instituée la fête du Saint-Sacrement,

et qui fut, il y a quelques années, illustrée par un mémorable jubilé. Une médaille d'or, représentant saint Martin à cheval, était offerte en présent aux chanoines des églises qui avaient confraternité avec celle de Saint-Martin, quand ils venaient visiter son tombeau et avaient assisté aux offices.

Ce fut dans ce temps-là [1] que Robert, abbé de Saint-Martin, et frère d'Eudes qui régna en France pendant la minorité de Charles-le-Simple, fit fermer de murailles la ville de Châteauneuf, nommée jadis Martinopole. Elle devint dès-lors si considérable qu'elle surpassa bientôt en grandeur et beauté l'ancienne ville de Tours.

A cette époque aussi, le roi Charles-le-Simple [2] confirma par lettres patentes datées de la vingt-septième année de son règne, le droit qu'avait déjà l'église de Saint-Martin de faire battre monnaie. Ce droit lui avait été accordé précédemment par la libéralité de nos rois qui en avaient joui seuls dès la fondation de la monarchie. La monnaie de Saint-Martin portait une marque particulière. D'un côté, on y lisait le nom du roi régnant; l'autre représentait la basilique avec cette inscription: *Turonus civis.* Ce privilége lui fut encore successivement confirmé par Raoul, Louis d'Outremer, Hugues-Capet, Philippe-le-Bel, et plusieurs autres rois.

Le secret des faveurs royales envers cette église se trouve dans une particularité remarquable.

Dès le neuvième siècle [3], les plus illustres abbayes du royaume étant tombées entre les mains des princes et des seigneurs laïcs, Hugues-le-Grand avait été pourvu de celle de Saint-Martin. Il la laissa à Hugues-Capet. Celui-ci l'ayant

1. Gerv., p. 294.
2. Id., p. 394.
3. Id., p. 304.

en sa personne réunie à la couronne, la transmit aux rois ses successeurs qui, jusqu'au dernier siècle, conservèrent la qualité d'abbés séculiers, chanoines et protecteurs de l'église de Saint-Martin. De là, venait qu'à leur avénement, ils juraient sur les saints évangiles de lui donner particulière protection contre tous ceux qui attenteraient à ses biens, honneurs et prérogatives.

Cependant, l'an 1000 était arrivé. Pour la basilique de Saint-Martin, comme pour beaucoup d'autres, il devait être une époque de renouvellement.

Hervé était l'homme que Dieu destinait à cette grande œuvre[1]. Issu d'une famille des plus considérables du royaume, il occupait alors la trésorerie de l'église de Saint-Martin, et se comportait dans cette dignité avec sagesse et piété. Bien qu'il parût dans le monde avec un habit blanc magnifique, comme les chanoines de Saint-Martin le portaient alors, sa vie n'en était pas moins très-pénitente, et il donnait à la retraite tout le temps que lui laissaient les occupations de sa charge.

Voyant tomber de vétusté la basilique bâtie par saint Perpétue, il résolut de la jeter par terre et d'en élever une autre plus spacieuse. Dans la crainte que, durant ce travail, les ouvriers ne gardassent pas toute la révérence due au corps de saint Martin, il le fit transporter dans l'abbaye de Saint-Venant, renfermée dans le cloître. Le nouvel édifice fut couvert en étain. Hervé se prépara à sa dédicace par une longue retraite.

Dans les prières qu'il adressa à saint Martin, la face contre terre, il lui demanda une fois de vouloir bien lui faire connaître par un miracle si son ouvrage lui était agréable.

1. Chron. Tur., Glab. Rod. Hist., liv. 3. C. 3 et 4.

Le saint lui apparut environné de gloire, et lui dit, d'un air gracieux[1] : « Sache, mon fils, que tu peux obtenir de Dieu de plus grandes grâces que celles dont tu lui fais à présent la demande. Le temps d'amasser le grain est proche. Les miracles ne sont point nécessaires dans le siècle où tu es, le souvenir des anciens suffit pour la conversion du peuple. Exhorte-le à la pénitence, et sois sûr que je ne cesse pas d'implorer pour lui la miséricorde de Dieu. Je l'implore particulièrement pour ceux qui le servent dans cette église. Mais il y en a parmi eux quelques-uns qui s'occupent trop des affaires du siècle, d'autres qui, oubliant leur première profession, se sont engagés dans celle des armes, où ils auraient péri misérablement si je ne leur eusse obtenu la grâce de la pénitence. Pour toi, mon très-cher fils, achève ton ouvrage et sois persuadé qu'il est très-agréable à Dieu. » Ayant dit ces paroles, il disparut.

L'édifice achevé, nombre d'évêques et d'abbés furent invités pour en faire la dédicace. Hervé leur révéla l'apparition du saint et ce qu'il lui avait dit. Le 4 de juillet, jour auquel la première église avait été consacrée, fut encore choisi pour cette grande cérémonie. Le corps de saint Martin fut reporté avec pompe dans son premier tombeau. On avait eu soin de rétablir ce monument de la même manière qu'il avait été construit par saint Perpétue. Il y avait pourtant cette différence que le dôme dont Hervé le fit couvrir n'était que d'argent. Le premier avait été d'or.

Hervé mourut plein de bonnes œuvres et fut inhumé dans l'église qu'il avait fait bâtir, au même endroit où saint Martin l'avait été auparavant. Les écrivains de son siècle l'ont honoré du nom de saint, sa fête est marquée dans les anciens missels de saint Martin, au 17 avril.

1. Gerv., p. 323.

CHAPITRE XIII.

PRÉDILECTION DU SAINT SIÉGE POUR L'ÉGLISE DE SAINT-MARTIN.

Nous nous trouvons ici avec bonheur en présence du grand pape Urbain II.

Nous avons vu précédemment les faveurs octroyées par les rois à la sainte basilique, en l'honneur de son illustre patron. Mais ce qui montre le mieux la dévotion du monde chrétien pour le glorieux saint Martin, c'est le soin particulier que celle de Rome a toujours pris de son église. Les papes ont travaillé avec un zèle infatigable à y rétablir l'ordre et la discipline, toutes les fois qu'il s'y est manifesté quelque relâchement. Quelques-uns l'ont fait en personne, beaucoup d'autres par leurs légats ou commissaires apostoliques. Souvent ils l'ont assistée de leurs conseils dans les affaires les plus difficiles et soutenue, dans ses plus pressants besoins, par leurs libéralités ou les secours qu'ils lui ont procurés.

Cette prédilection du saint siége, pour l'église de Saint-Martin, s'explique encore par le zèle constant de cette église pour conserver la foi dans toute sa pureté et son obéissance, toujours prompte envers le vicaire de Jésus-Christ, pendant plus de mille ans qu'elle eut l'honneur de dépendre immédiatement de lui.

Le pape Urbain II [1] vint en France en 1095 et tint au mois de novembre de cette année, à Clermont, ce fameux concile où il prêcha lui-même la première croisade. De là il vint, au mois de mars suivant à Saint-Martin de Tours, où il assembla un synode. Il séjourna sept jours consécutifs dans le cloître, avec les chanoines, pour établir l'ordre qu'il jugea nécessaire dans cette église et en réformer le clergé.

Les chanoines de Saint-Martin avaient naguères refusé de recevoir processionnellement les légats du pape Grégoire VII, prédécesseur d'Urbain, du nombre desquels était Amat, archevêque de Bordeaux. Celui-ci, ne connaissant pas les priviléges de l'église, en avait porté ses plaintes au concile d'Issoudun, qui les avait excommuniés. Le pape Urbain lui-même était extrêmement irrité contre eux. Mais s'étant fait représenter lesdits priviléges, il les examina en présence de ses cardinaux, de Hugues, primat de Lyon, et de plusieurs autres évêques ou personnes constituées en dignité. Il y trouva, comme il le déclare lui-même dans une bulle expédiée à Tours, au Château-de-Saint-Martin, que les chanoines de la basilique étaient dispensés de recevoir personne processionnellement autre que le pape, le roi et l'archevêque de Tours, ce dernier, une fois seulement en sa vie. Sa bulle commence par ces mots : « Le Dieu de qui viennent tous les biens a

1. Gerv., p. 293.

daigné, par sa miséricorde, amener notre dévotion au tombeau du bienheureux Martin. »

Le pape se convainquit aussi, par l'examen des mêmes priviléges que la basilique était en droit d'avoir son évêque propre. Mais, comme les pèlerinages n'y étaient plus si fréquents, le ministère de cet évêque n'était plus nécessaire. C'est pourquoi Urbain supprima cette dignité qui avait subsisté pendant plus d'un siècle. Toutefois l'église demeura immédiatement sujette au saint siége.

Le pape termina aussi un différent survenu entre le chapitre de saint-Martin et l'abbaye de Cormery. A ce sujet, il ordonna que les abbés de ce monastère, pour marque de leur dépendance, viendraient, selon le premier usage, sur l'ordre du doyen et du chapitre, prendre leur crosse sur le tombeau de saint Martin. Il se fit encore, dans la basilique, ceindre la tête d'une couronne de palmes, à l'ancienne manière des pontifes romains.

Ce même onzième siècle, qui voyait ainsi vénérer le tombeau du grand saint, vit en même temps honorer son berceau. Geysa, quatrième duc des Hongrois et le premier chef chrétien de ce peuple, commença la reconstruction, sous le même vocable, de l'église que Charlemagne avait fondée à Sabarie.

Après sa mort, son fils, saint Étienne, premier roi de Hongrie, acheva son œuvre. Ce prince, vénérait d'une façon toute particulière saint Martin, qu'il regardait comme le patron de la Hongrie et avait une extrême confiance dans son intercession. Une partie de ses sujets, attachés au paganisme, s'étant révoltés contre lui, Étienne ne craignit pas, sous l'étendard de saint Martin, de livrer au comte Cupa, leur chef, un combat plein de dangers. Ayant remporté une victoire complète et tué le comte rebelle, il attribua son triomphe aux suffrages de saint Martin.

Conformément à un vœu fait par lui avant le combat et pour marquer au saint sa reconnaissance, « il construisit sous son nom, dit l'historien[1] du pieux roi, un monastère auprès du fonds de ce saint évêque, au lieu appelé Mont-Sacré, où saint Martin, lorsqu'il vivait encore en Pannonie, avait coutume de prier. » Ce monastère se trouva ainsi contigu à l'église relevée par Geysa. Le saint monarque assigna à perpétuité à cette église toutes les dîmes du comitat vaincu, et voulut que le monastère n'appartînt à aucun diocèse, mais fût soumis immédiatement avec tout son territoire au seul siége apostolique. Il exempta même les peuples de cette église de la juridiction des juges ordinaires et les réserva au tribunal du roi.

Grand nombre des rois de Hongrie, animés de la même dévotion, confirmèrent dans les siècles suivants ces priviléges. On a de saint Ladislas, qui régna trente-neuf après saint Étienne, un diplôme[2] dans lequel il énumère et confirme les possessions du monastère de Saint-Martin.

Mais revenons aux marques de prédilection données par le saint siége à l'illustre chapitre de Saint-Martin de Tours.

Au siècle suivant, le chapitre de Saint-Martin[3] renouvela un de ses statuts par lequel il était défendu de recevoir aucun chanoine qui ne fût de condition libre. Voulant le faire confirmer par leur supérieur, les enfants de saint Martin s'adressèrent au pape Alexandre III, qui leur accorda cette confirmation par sa bulle expédiée à Anagni, le deux des ides d'octobre. Il y déclare qu'il l'accorde en qualité de supérieur immédiat. « Car, dit-il aux chanoines, bien que nous soyons

1. Carthuitius, episc., de Vit. S. Steph. Hung.
2. Archivi S. Martini Hung., Capsa 2, lit. a.
3. Def. des Privil.

obligés d'étendre sur toutes les églises la faveur du siége apostolique, néanmoins, c'est un plaisir comme un devoir pour nous de prendre un soin tout particulier de ce qui touche à la dignité et aux avantages de votre église, parce qu'elle nous appartient spécialement et en propriété. » Il dit encore, dans la même bulle, que l'église de Saint-Martin est illustre et célèbre entre toutes les églises des Gaules et qu'elle a les plus nobles priviléges d'exemption et de liberté.

L'histoire nous apprend qu'Alexandre fut un des plus grands papes qu'ait eus l'Église. La France prit son parti contre l'antipape Victor. Il vint dans notre patrie où il demeura trois ans, et fut à Tours au mois de mai 1163 [1]. Il y tint un concile où il confirma tout ce que Urbain II et les autres papes avaient fait en faveur de l'église de Saint-Martin. Ensuite il y célébra solennellement la messe le jour de la fête de la Subvention. C'est ce qui a donné lieu à un écrivain du temps d'appeler Tours « le second siége apostolique. » Alexandre III prit ainsi possession en personne, comme avait fait Urbain II, de l'église de Saint-Martin.

Depuis cette dernière visite papale, les chanoines de la basilique quittèrent l'habit blanc pour prendre le rouge et le violet qu'ils ont conservé pendant plusieurs siècles.

Le pape Luce III, successeur d'Alexandre, ne montra pas moins de sollicitude pour la famille de saint Martin. Sous son pontificat, les bourgeois de Châteauneuf se révoltèrent contre le chapitre de Saint-Martin dont ils étaient les sujets, et firent une commune entre eux, c'est-à-dire qu'ils s'engagèrent tous, par serment, dans cette rébellion. La basilique fut par eux brûlée et détruite en partie. Le pape leur fit expédier une bulle, le 5 des calendes de juin. Comme la com-

1. Mabill., de Re dipl., Tab. 14, p. 370 et 371.

mune qu'ils avaient faite était directement contre la juridiction spirituelle et temporelle du chapitre, Luce III déclare qu'il la casse et prononce anathème contre les principaux auteurs et leurs adhérents qui ne voudront pas y renoncer. Il ordonne qu'une pénitence soit imposée au peuple, pour le crime dont il s'est rendu coupable envers Dieu, en mettant l'église de Saint-Martin en péril de perdre sa dignité et sa liberté. La sédition fut bientôt apaisée, et le saint édifice restauré par ceux-là mêmes qui l'avaient ruiné [1]. La voûte qui était au-dessus du tombeau de saint Martin, montrait encore au dernier siècle, que les rebelles n'avaient rien épargné pour réparer leur faute. Ce morceau d'architecture était considéré comme un des plus beaux qui fût en France.

Le sacerdoce et l'empire s'étaient ainsi, en quelque sorte, réunis pour élever et enrichir l'église de Saint-Martin. On ne doit donc pas s'étonner si sa réputation n'a eu d'autres bornes que l'univers, et si, à cette même époque, Nicolas de Clairvaux, secrétaire de saint Bernard, disait que ses possessions s'étendaient d'une mer à l'autre.

On sait les guerres qui éclatèrent à la fin de ce XII[e] siècle entre la France et l'Angleterre. Richard, roi d'Angleterre, s'étant rendu maître de la Touraine, voulut exiger des chanoines de Saint-Martin le serment de fidélité. Ceux-ci le refusèrent et furent chassés de leur église; car Martinopole eut cet avantage sur la ville de Tours, que la basilique de qui elle relevait ne reconnut jamais d'autres souverains que les rois de France. Le bannissement de ses chanoines, l'incendie de ses bâtiments, la désolation de ses terres sont de glorieux monuments de la fidélité qu'elle garda toujours à ses princes. Au contraire, le reste de la Touraine ayant ses ducs qui la

1. Gerv., p. 325.

possédaient en souveraineté, ce titre échu aux rois d'Angleterre les en rendit quelque temps maîtres.

Une partie des chanoines, expulsés par Richard [1], se retirèrent auprès de Philippe-Auguste, roi de France; l'autre à Suèvres, prévôté des plus nobles de l'église de Saint-Martin, située sur les bords de la Loire, vis-à-vis Chambord. Ces chanoines, dont le nombre, au IXe siècle, avait été fixé à deux cents, se trouvaient alors réduits à cent cinquante. Cependant, au milieu de ces malheurs, la châsse de saint Martin ne fut point touchée.

Des faits plus consolants pour la gloire de notre saint eurent lieu, vers la même époque, dans une autre ville, qui elle aussi s'honore de son patronage. Nous avons vu que, peu après la mort du saint, les fidèles d'Amiens avaient élevé, au lieu où il avait donné la moitié de son manteau, un petit oratoire, habité dans la suite par une communauté de filles dévotes. On ignore en quel temps, de quelle façon et pourquoi ces religieuses cessèrent de demeurer en cet endroit. Mais il est certain que des clercs les y remplacèrent. En 1073, Guido [2], évêque d'Amiens, confirma leur établissement, l'érigea en communauté régulière, fit reconstruire le chœur de leur église, et leur octroya d'autres faveurs. Du texte de la charte donnée par Guido, il résulte que le nouvel édifice fut bien établi sur l'emplacement où saint Martin s'était illustré par son amour pour les pauvres. Voici, en effet, ce qu'il dit : « C'est un bienfait que Dieu nous accorde en nous permettant de rebâtir dans une forme plus belle l'église de son confesseur, le seigneur Martin, située en cette partie de notre

1. Chron. Tur.

2. Gerv., p. 9. — La Morlière, Antiquités de la ville d'Amiens, l. 1, p. 92, édit. de 1642.

ville où le Seigneur Jésus, lui apparaissant sous la figure d'un pauvre, reçut de lui encore simple cathécumène, la moitié de sa chlamyde. »

On voit par la même charte que le chapitre de la cathédrale d'Amiens avait contribué à la fondation de cette communauté, et que, pour cette raison, elle était dès lors, comme elle le fut toujours jusqu'en 1634, soumise à la juridiction de ce corps.

Ce même évêque Guido d'Amiens signalait encore sa dévotion envers saint Martin, en assistant en 1067 à la dédicace de l'église de Saint-Martin-des-Champs de Paris, et en érigeant en collégiale, l'an 1070, l'église bâtie à Picquigny, dans son diocèse, sous l'invocation de notre saint. Les clercs de Saint-Martin [1] d'Amiens furent en 1109 confirmés dans leurs biens par une bulle du pape Paschal. Cette pièce commence par ces mots : « A notre cher fils Arnulphe, prévôt de l'église de Saint-Martin, qui est située à la porte d'Amiens. »

En 1178, on rencontre encore une charte de Guillaume, archevêque de Rheims, confirmative des biens de cette abbaye, Elle commence ainsi : « Guillaume, par la grâce de Dieu, archevêque de Rheims, et cardinal de l'Église romaine du titre de Sainte-Sabine, légat du siége apostolique, aux chers fils Odon et à toute la communauté de l'église de Saint-Martin à la porte d'Amiens. » Remarquons en passant que ces deux derniers textes viennent encore à l'appui de la tradition d'ailleurs incontestable, d'après laquelle l'abbaye de Saint-Martin d'Amiens fut bâtie sur l'emplacement de la porte près de laquelle notre saint s'illustra.

Cette maison, dite aussi Saint-Martin-aux-Jumeaux [2], à

1. Id., ibid, p. 93.

2. Le P. Daire, Hist. de la ville d'Amiens, t. 2, p. 236.

cause du voisinage et de la ressemblance de son église avec celle de la collégiale de Saint-Nicolas, était devenue prieuré en 1109. Elle fut érigée en abbaye l'an 1145 par Thierry, évêque d'Amiens, à la requête du chapitre de la cathédrale et avec le consentement du pape et de l'archevêque de Rheims. L'abbaye, comme le prieuré, et fut soumise à la règle de saint Augustin. En 1147, le même évêque Thierry attacha à l'abbaye, l'une des prébendes sacerdotale, de sa cathédrale.

Outre les évêques et les membres du chapitre, d'Amiens plusieurs rois de France et les plus grands seigneurs de Picardie se sont fait un mérite devant Dieu, dit un auteur [1], de faire de grandes donations à cette abbaye pour l'honneur et dévotion qu'ils portaient à saint Martin. Les principaux bourgeois d'Amiens y firent aussi de grandes libéralités.

Mais quittons Amiens où nous retournerons bientôt, et revenons à la basilique de Saint-Martin de Tours.

De 1180 à 1185, Guibert de Gembloux fit un voyage en Touraine, pour y étudier tout ce qui avait trait à saint Martin. Dernièrement, un savant, notre compatriote [2], a découvert en Angleterre un manuscrit des XI° et XII° siècles, contenant outre les écrits de Sulpice Sévère, de saint Grégoire de Tours, d'Odon et d'Héberne, sur saint Martin et ses miracles, une série de lettres se rapportant au voyage de Guibert. Une de ces lettres écrites par les chanoines de saint Martin, après une enquête faite avec soin, contient le récit suivant de l'apparition de saint Martin dans l'église qui lui était consacrée, durant la nuit précédant la fête de son ordination :

La nuit, veille de cette fête, toutes les portes étant fermées et les marguillers étant placés à la porte du nord pour

1. Jean Pagés, Ms. de la Bibl. d'Am. de 1708.

2. M. Salmon, séance de la Soc. Archéol. de Tours, 29 janv. 1851.

empêcher que personne ne pénétrât dans l'église, un d'eux, Hildebert, surnommé Péan, s'aperçut qu'il avait oublié le coussin sur lequel il devait appuyer sa tête pour dormir. Ne pouvant donc se reposer, il ouvre, malgré les réclamations de ses confrères, la porte de la grande nef, et se dirige vers la partie orientale de l'église pour y chercher son coussin, renfermé dans un coffre. Il le prend, referme le coffre et se prépare à s'en retourner, lorsqu'il se voit toute issue fermée par une procession d'archevêques et d'évêques en nombre considérable se rendant au chœur et au tombeau. Un personnage, à l'aspect vénérable, se détache alors de la procession, et lui demande d'une voix sévère, comment il a été assez osé pour pénétrer dans le sanctuaire pendant cette nuit où il savait que saint Martin venait, avec les associés de sa gloire, visiter son temple et y célébrer le saint sacrifice. Hildebert, tremblant, lui demande grâce et lui montre, pour s'excuser, le coussin qu'il tient à la main; puis il s'enhardit à lui demander quel est celui qui, resplendissant et plein de majesté, suit tous les autres évêques, marchant deux à deux devant lui. Le saint lui répond que c'est Martin lui-même et qu'il est précédé des évêques non-seulement de Tours, mais encore des villes environnantes, entre autres Euverte d'Orléans, peu connu des hommes, mais grand aux yeux de Dieu. Enfin, il lui défend expressément de faire jamais une autre tentative pour pénétrer dans l'église, et va rejoindre ses compagnons. Le marguiller cependant se sent soulevé par les cheveux et porté dans une autre partie du chœur, au milieu du chapitre. Il reste ainsi longtemps privé de sentiment, jusqu'à ce qu'enfin, revenant à lui, il raconte à tous la miséricorde de Dieu à son égard, et le prodige dont il a été témoin.

Ce fut vers cette époque, en 1215, qu'on bâtit l'église actuelle de Candes. Cette date nous est fournie par une

inscription placée dans la nef. Mais il ne peut être ici question que du vaisseau principal. Le sanctuaire est évidemment d'un âge plus reculé.

Au commencement du XIIIe siècle, la famille canoniale groupée de nouveau autour du saint patron, est visitée par deux délégués du pape Innocent III. Ce sont Haméliûs, évêque du Mans, et Adam, abbé de Persaigne, chargés d'y réformer ce qu'ils jugeaient nécessaire.

An 1281, Dieu glorifie notre grand thaumaturge en plaçant sur la chaire suprême, un membre de sa postérité spirituelle. «C'est Martin IV[1], qui de chanoine et trésorier de la basilique, avait été fait cardinal, puis pape. Dans ses bulles à ses anciens collègues, il débute toujours ainsi : « A mes bien aimés fils le doyen et le chapitre de l'Église de Saint-Martin de Tours, sujette immédiate de l'Église romaine. » Par la troisième de ces bulles, il renouvelle celle du pape Urbain IV. Il y déclare que le chapitre de saint Martin, ni aucune des personnes sujettes à la juridiction de ce chapitre ne pourront être suspendus, interdits ni excommuniés par l'archevêque, l'archidiacre et l'archiprêtre de Tours, ni par leurs officiaux, ni par aucun autre que ce puisse être.

Dans la quatrième, il indique formellement sa dévotion pour saint Martin comme la cause des faveurs qu'il accorde à ses chanoines. Il veut, dit-il, moins encore par reconnaissance pour les bienfaits qu'il y a reçus que par révérence pour le saint qui y est surtout honoré et invoqué, décorer d'un noble privilége leur église illustrée par les mérites de saint Martin. Il permet donc au chapitre de procéder par censures ecclésiastiques contre tous ceux qui ont usurpé des biens appartenant à leur église, et de les absoudre en cas de resti-

1. Gerv., p. 308, Déf. des Privil.

tution. Martin IV mourut en 1285, et devint célèbre par les miracles opérés à son tombeau.

En 1305, saint Martin mettait encore un de ses enfants sur la chaire apostolique. C'était Clément V [1] qui avait été chanoine et prévôt dans la basilique, en faveur de laquelle il a publié aussi deux bulles. Ainsi Martinopole rendait à Rome une partie de ce qu'elle en avait reçu. Outre plusieurs saints pontifes, elle lui donna un très-grand nombre de cardinaux distingués par leur doctrine, leur sainteté et leurs miracles.

1. Gerv., p. 309.

CHAPITRE XIV.

LES ROIS CHARLES-LE-BEL, CHARLES VII ET LOUIS XI, DÉVOTS A SAINT-MARTIN.

Le commencement de ce XIVe siècle fait époque dans l'histoire qui nous occupe.

Il n'y avait eu jusqu'alors aucune distraction des reliques du saint thaumaturge, et de cette sorte elles n'étaient jamais montrées au peuple. Or, dit la légende [1], le sérénissime roi de France, Charles surnommé le Bel, frère du feu roi l'illustrissime Philippe dit le Long, la troisième année de son couronnement, eut la pensée de séparer le chef sacré du reste du corps pour le transférer dans un vase d'or préparé pour cet usage.

Il était mu en cela d'abord par sa propre dévotion

1. Brev. S. Mart., 1 déc., in fest. Tranlat. Capitis S. Mart.

pour le bienheureux Martin, ensuite il voulait honorer celui qui a toujours été le patron spécial des rois de France.

Le clergé de l'église ne pouvait procéder à cette opération sans la permission du souverain pontife, son supérieur immédiat. Des officiers royaux sont donc aussitôt envoyés au souverain pontife pour lui faire connaître que le pieux désir du roi est, s'il y consent, de transférer le chef de l'illustre confesseur Martin.

Le pape qui alors était Jean XXII, ordonna que le chef sacré serait montré au peuple dans l'église, deux fois l'année, savoir le premier jour de décembre, auquel sa translation devait avoir lieu, et à la fête de la translation du corps du même bienheureux Martin. Pour comble de grâces, le saint père accorda trois ans et trois quarantaines d'indulgences à ceux qui, vraiment repentants et confessés, assistaient personnellement à ladite translation et à ceux qui, les autres années, visiteraient dévotement le même jour la basilique. Quant à ceux qui, dans la suite, la visiteraient à la fête de la translation du saint corps, il leur en accorda un an et quarante jours.

Aussitôt le retour des envoyés qui rapportaient la bulle du pontife romain, le roi se rendit à la ville de Martinopole, accompagné de toute sa cour. Il y fut reçu avec les honneurs convenables par le clergé de saint Martin.

Parmi les personnes de sa suite, on remarquait les princes Charles de Valois, comte d'Anjou, seigneur de Clermont, de la branche de Bourbon et alors chancelier de France; Philippe, comte du Maine; Robert, comte d'Artois, Alphonse d'Espagne. La reine Jeanne y était aussi, de même qu'une foule d'autres nobles personnages qu'il serait trop long de nommer tous. On y voit aussi nombre d'évêques,

entre autres ceux de Vienne, de Carcassonne, d'Arras, du Mans, de Mende et Robert, évêque de Chartres. Ce fut lui qui se chargea de la cérémonie.

Voyant la dévotion du prince et admirant la foi de la reine, tout le monde se réunissait pour bénir, exalter, proclamer le nom du bienheureux confesseur. On décida que la cérémonie aurait lieu aux calendes de décembre. C'était l'an 1323.

Avant le jour, le roi, les princes, les prélats étaient assemblés à l'église, dont le bas peuple avait été exclus. Le clergé faisait retentir les parvis sacrés de chants admirables en l'honneur de Dieu et du bienheureux pontife. Bientôt les ouvriers s'approchent de la partie postérieure du tombeau. Ils essaient d'en faire l'ouverture, mais c'est en vain. D'abord, un accident si nouveau les étonne, les effraie. Toutefois, se confiant dans le bienheureux confesseur, ils s'approchent de la partie antérieure. Les forces et le courage leur reviennent, ils réussissent enfin à ouvrir le tombeau.

Des prêtres y entrent, ils y trouvent une châsse d'argent, et, dans cette châsse, un vase d'albâtre d'une blancheur admirable. C'était celui où le corps du bienheureux confesseur avait été, soixante-quatre ans après son décès, déposé par saint Perpétue.

Le vénérable évêque de Chartres, ouvrant avec dévotion et tremblement ce vase, y trouva le chef et tout le reste du corps saint enveloppé et lié comme celui d'un enfant. Une cédule y était attachée sur laquelle on lisait ces mots en latin : « Ici est le corps du bienheureux Martin, évêque de Tours. »

A la vue de ce précieux trésor, tous les assistants sont remplis de joie dans le Seigneur. L'évêque de Chartres commence à dégager le saint corps des bandelettes blanches dont

il est enveloppé et où l'on reconnut les sceaux de saint Perpétue. Enfin, la sainte relique est mise à découvert. L'évêque, alors, invite le roi à prendre le chef du bienheureux pour le déposer dans le vase d'or. Mais le prince n'osant toucher au chef sacré, dit à l'évêque de le prendre lui-même et d'en faire la translation.

A ce moment, les clercs qui chantaient au chœur demandèrent au roi et à l'évêque que le chef de leur glorieux patron leur fût montré. Prenant donc, à la prière du roi, le saint chef entre ses mains, l'évêque le donne à baiser au roi et à la reine; puis, le montre aux clercs, et leur dit: « Souvenez-vous, mes très-chers frères, que je tiens ici le chef du très-heureux confesseur Martin, votre patron, et que le reste de son corps demeure ici enveloppé au même lieu. »

Tous les cœurs tressaillaient d'allégresse, on entonne le *Te Deum* qui est continué par toutes les voix. Pendant ce temps-là, l'évêque transféra le chef sacré dans le magnifique vase d'or qui lui était destiné. Le roi se tenait près de lui avec ses barons et présentait de sa propre main les objets nécessaires.

Au matin, le chef précieux renfermé dans le vase fut placé sur le grand autel où il resta jusqu'à l'heure de prime, les cierges allumés et les cloches sonnant à toute volée. A l'heure de prime, le roi très-chrétien, les nobles et les prélats se réunirent de nouveau à la basilique, prirent le saint chef et le portèrent processionnellement dans l'église. La procession fut suivie de l'éloge du saint prononcé devant le peuple. On célébra ensuite une messe solennelle du bienheureux, à la fin de laquelle on publia les indulgences accordées par le pape, et la fête fut ainsi terminée. C'est la quatrième fête de Saint-Martin.

Le reliquaire donné par Charles-le-Bel était en forme de

buste [1] ; il pesait 51 marcs 10 onces, et était enrichi de quarante-deux pierres d'un très-grand prix. Le soubassement en était de vermeil doré du poids de 38 marcs 2 onces. Il avait été travaillé par les plus habiles ouvriers de Paris.

Le saint corps avait été, comme nous l'avons vu, remis dans le tombeau. Il en fut retiré au milieu du siècle suivant [2], pour être placé dans une châsse d'or beaucoup plus belle. Le roi Charles VII avait fait une partie de la dépense, le chapitre fournit le reste. Cette nouvelle translation eut lieu le 10 mars 1453, par les mains de Louis d'Harcourt, archevêque de Narbonne, aidé des évêques d'Angoulême et de Malzais, en présence de plusieurs autres, du chancelier de France, représentant la personne du roi, du duc d'Orléans, du connétable et de beaucoup d'autres seigneurs.

Quatre mois après, cette châsse fut placée au-dessus du tombeau, sur une estrade d'argent fort large qu'on avait posée sous la coupole. A côté on mit le chef d'or du saint et autour, comme une garde d'honneur, les châsses d'or et d'argent qui renfermaient les corps des saints évêques de Tours, Brice, Perpétue, Grégoire, Eustoche et Eufrône, avec celles de saint Epain, martyr, et de plusieurs autres saints et saintes. Une lampe d'argent à cinq branches, du poids de 300 marcs, et plus de vingt autres de différentes grandeurs, suspendues autour du tombeau y brûlaient jour et nuit. Les successeurs de Charles VII enrichirent la nouvelle châsse de joyaux de très-grand prix.

Louis XI, à son tour, montra une libéralité royale pour l'honneur du saint patron de la France. En 1446, il fit fondre en argent sa propre statue de grandeur naturelle dans

1. Gerv., p. 326.

2. Id., p. 328.

une posture de suppliant, et la fit placer devant le saint tombeau, comme un monument éternel de sa reconnaissance pour les grâces qu'il devait à l'entremise de saint Martin. Cette statue, avec tous ses ornements, pesait 130 marcs.

Il voulut aussi honorer, par une fondation perpétuelle, l'action célèbre du saint cathécumène. Voici ce qu'il dit dans une Charte donnée au Plessis-du-Parc-lès-Tours, au mois de mars 1472 [1].

« Louis, par la grâce de Dieu, roi de France, savoir faisons à tous présents et à venir que, pour la grande et singulière dévotion et affection que nous avons au glorieux saint Martin, lequel, en toutes nos affaires, nous avons toujours et très-souvent réclamé, et en commémoration de ce que, en l'honneur et révérence du notre sauveur Jésus-Christ, ledit glorieux saint Martin, étant en son vivant, donna à un pauvre la moitié de son manteau, ainsi qu'il est figuré à la porte de l'église de mon dit sieur saint Martin étant en notre ville et cité de Tours, de laquelle église nous sommes abbé : Nous avons fondé à toujours perpétuellement un pauvre en icelle église de Monsieur saint Martin de Tours, lequel pauvre sera alimenté et nourri, vêtu, chaussé et pourvu d'autres choses à lui nécessaires pour sa vie à jamais perpétuellement aux dépens de ladite église, et sera logé ledit pauvre bien et compétemment par ceux d'icelle église, auprès de la porte de ladite église, au droit des changes d'icelle ville de Tours, pour ce que c'est la porte où est figuré mon dit sieur saint Martin qui donne la moitié de son manteau, ainsi que dessus est dit. Et sera faite la robe dudit pauvre mi-partie de blanc et de rouge, et en manière de demi manteau ; et se tiendra icelui pauvre mésument aux fêtes solennelles près le bénitier qui est à l'entrée de

1. Gerv., p. 393.

ladite porte et sera assis sur une selle et devant lui aura une petite tablette afin que les passants connaissent que c'est le pauvre de mon dit sieur saint Martin fondé à notre dévotion. »

Le roi ajoute que, pour cette fondation, il abandonne vingt livres de rente « que nous avons droit, dit-il, de prendre chacun an sur le petit septier de la terre de Dannemarie, appartenant à icelle église, avec la somme de 800 écus d'or que nous leur avons pareillement donnée. » La porte, dont il est parlé plus haut, était appelée la Porte-du-Change, à cause des changeurs qui s'y tenaient assis pour changer les monnaies des pèlerins étrangers. C'était aussi celle par où les rois de France faisaient leur entrée solennelle dans l'église de Saint-Martin.

On trouve [1] dans la vie d'Angelo Cattho, archevêque de Vienne et aumônier de Louis, les raisons d'une autre libéralité du même prince.

« Angelo Cattho, dit l'historien, étant au service du roi Louis, qui le fit tôt archevêque de Vienne, survint la tierce bataille donnée à Nancy, en laquelle fut tué le duc de Bourgogne. La vigile des rois, l'an 1476, et à l'heure que se donnoit la bataille, et au même instant que le duc fut tué, le roi Louis, oïoit la messe en l'église Monsieur saint Martin, à Tours, distant du lieu de Nancy de dix grandes journées pour le moins. A la messe, le servoit d'aumônier ledit archevêque, lequel en baillant la paix, lui dit ces paroles : « Le seigneur vous donne la paix et le repos, vous les avez si vous voulez, parce que c'en est fait. Votre ennemi, le duc de Bourgogne, est mort, et vient d'être tué et son armée déconfite ; » laquelle heure comptée fut trouvée être celle en laquelle vérita-

1. Gerv., p. 329.

blement avoit été tué ledit duc; et oïant le dit seigneur lesdites paroles, s'ébaït grandement et demanda à l'archevêque s'il étoit vrai ce qu'il disoit, et comment il le savoit. A quoi l'archevêque répondit qu'il le savoit comme les autres choses que notre seigneur avoit permis qu'il prédît à lui et au feu duc de Bourgogne; et sans plus de paroles, ledit seigneur fit vœu à Dieu et à monseigneur saint Martin que si la nouvelle qu'il disoit étoit vraie, comme de fait elle se trouva bientôt après, il feroit faire le treillis de la châsse de Monsieur saint Martin qui étoit de fer, tout d'argent, lequel vœu ledit seigneur accomplit depuis. »

On avait, en effet, pourvu à la sûreté des trésors du saint tombeau par une forte grille de fer qui l'enfermait de tous côtés. Cette grille fut levée l'an 1479 par Louis XI qui, à la place, en fit poser une toute d'argent du poids de 6,776 marcs 2 onces moins 1 gros. C'est ce que nous montre le procès-verbal qui en fut dressé alors, en date du 20 juillet de la même année.

Enfin, le même prince laissa aussi à la ville d'Amiens un monument de sa dévotion pour saint Martin. Cette ville conservait au dernier siècle un reliquaire en vermeil contenant une parcelle du manteau du saint. La relique avait été donnée en 1270 à l'abbaye de Saint-Martin-aux-Jumeaux, par Jean de Conty, prévôt de Liége, chanoine et chancelier de l'église d'Amiens, qui l'avait reçue lui-même d'Évrard de Lésignes, évêque d'Auxerre, lequel la tenait à son tour du chapitre de sa cathédrale qui possédait une partie considérable du précieux manteau. Le reliquaire était un don de Louis XI, qui avait fait ce présent à la suite de la paix conclue à Amiens entre Édouard IV d'Angleterre et lui, en 1475. Voici ce qu'en écrit un auteur du dix-huitième siècle [1].

1, Jean Pagès, Ms. cité.

« Dans un manuscrit de l'abbaye, il est dit que Louis XI fit présent d'une grande porte de vermeil doré, représentant celle d'une ville proche de laquelle est la figure de saint Martin à cheval où est posée cette petite partie du manteau ; il y ajouta un gros diamant pendant au cou avec une chaîne d'or. La porte est haute de deux pieds, accompagnée de deux grandes tours, garnies par le haut, de créneaux et de machecoulis, et autres défenses antiques qui flanquent la porte de la ville garnie sous le cintre d'une herse avec un pont-levis à deux flèches posé sur le bas où est placée, proche la barrière, la figure de saint Martin à cheval qui, de son sabre, coupe la moitié de son manteau pour le donner à un pauvre posé proche de lui. La relique d'une partie de ce manteau est couverte d'un cristal transparent qui laisse la liberté de la voir commodément et de la baiser. Le haut du bâtiment de cette porte est couvert par des corps-de-gardes, au milieu desquels est un petit beffroi garni d'une cloche sonnante pour l'alarme et le réveil des sentinelles. Contre les devants des murailles de cette porte on voit d'anciens écus de France faits au fond d'azur d'émail garni de fleurs de lys d'or sans nombre. Je ne sais, ajoute notre auteur, ce qu'est devenu le riche diamant puisqu'on n'y voit aujourd'hui qu'un faux. »

Un autre écrivain [1] nous apprend que le diamant valait 500 écus, qu'il était à pointes et à quatre côtés, enchâssé dans une rose d'or émaillée de blanc et de rouge, attachée à une chaîne d'or à chaînons carrés, le tout du poids de 19 sestelins. L'acte contenant la donation que fit de ce joyau à l'abbaye de Saint-Martin le roi Louis XI, existe encore dans un registre aux chartes de la ville d'Amiens [2]. Il porte que

1. Le P. Daire, lieu cité.

2. Registre P., vol. 76.

Louis veut expressément que ce bijou demeure perpétuellement attaché au col de l'image de Monsieur saint Martin. C'est pour cela que les abbés devaient jurer avant leur installation de ne jamais l'aliéner.

Nous avons, dans notre première partie, dit un mot d'une église paroissiale de Saint-Martin, bâtie d'après la tradition, sur l'emplacement de l'hôtellerie dans laquelle le saint, la nuit qui suivit son acte de charité, à Amiens, reçut l'apparition de Notre-Seigneur. Cette église portait le nom de Saint-Martin-au-Bourg, *Sanctus Martinus in Burgo*. Ce n'était d'abord qu'une chapelle qu'on agrandit au xv[e] siècle, avec le produit des offrandes que les marchands de la ville avaient coutume de faire à saint Martin, avant d'entreprendre de longs voyages. La statue du saint patron figurait au retable d'autel de cette église, et l'apparition de Notre-Seigneur dans l'hôtellerie, au banc des marguilliers. Dix-huit pièces de tapisserie ancienne étaient historiées de la vie du saint.

On conservait aussi dans cette église un magnifique livre des épîtres sur le couvert duquel était représenté saint Martin donnant son manteau. Enfin, une main d'argent, bénissant, était enrichie sur l'un des doigts d'une petite partie des reliques du grand évêque.

La tradition relative à l'origine de cette église paroissiale est consignée dans le bréviaire d'Amiens de 1746. Le même bréviaire fait mention du grand nombre d'églises dédiées à saint Martin dans le diocèse d'Amiens. Il y eut, dit-il, dans ce diocèse, une si grande vénération pour saint Martin, qu'on y compte plus de cent quarante églises paroissiales décorées de son titre.

CHAPITRE XV.

L'ÉGLISE DE SAINT-MARTIN DÉPOUILLÉE PAR FRANÇOIS Ier, PUIS PAR LES HUGUENOTS.

Le seizième siècle fut une époque désastreuse pour l'église de saint Martin. Ce fut le roi très-chrétien qui donna le signal des spoliations sacriléges qui s'y exercèrent.

François Ier, comme ses prédécesseurs, lorsqu'il fut reçu abbé et chanoine de cette église, avait fait serment d'en être le protecteur. Toutefois, quelques officiers de ses finances abusant de sa facilité, lui persuadèrent que, dans les besoins pressants de l'État, il pouvait légitimement se servir du treillis d'argent qui fermait le tombeau sacré. Ils vinrent à Tours, au mois de juillet de l'année 1522, signifier aux chanoines l'ordre qu'ils avaient de l'enlever.

On a conservé dans les registres de l'église la réponse que le chapitre leur fit; elle est conçue en ces termes: «Les

chanoines disent qu'ils sont très-humbles et très-obéissants chapelains et orateurs dudit seigneur roi et qu'à eux n'est de quereller, arguer et contester avec sa majesté; mais que, craignant d'offenser Dieu le Créateur et Monsieur saint Martin, ils n'osent et ne doivent consentir ledit treillis être pris ou enlevé [1]. »

Les officiers royaux passèrent outre, et le treillis fut mis en pièces, le 8 du mois suivant.

Cette action si peu attendue d'un prince catholique jeta tous les gens de bien dans la consternation. Ceux mêmes qui s'étaient chargés de cette entreprise en eurent honte et ne voulurent jamais permettre qu'on en dressât le procès-verbal. Le fabricier de l'église et quelques chanoines s'étant opiniâtrés à le vouloir faire furent chassés par eux avec leurs notaires. La chose alla si loin, que ces mêmes chanoines ayant paru à l'une des fenêtres de l'église pour voir ce qui s'y passait, on tira sur eux plusieurs coups d'arquebuse.

Le treillis, ainsi brisé, fut chargé à la porte de l'église dans des chariots escortés de plusieurs compagnies de soldats qui les conduisirent à la Monnaie. On en fit des testons, où d'un côté était empreinte l'effigie du roi, et de l'autre l'image du treillis de saint Martin.

Plusieurs historiens [2] ont cru que les malheurs de François Ier furent le châtiment de cette profanation. En effet, peu de temps après, ce prince, abandonné de ses troupes au siége de Pavie, eut dans sa retraite son cheval tué sous lui, et lui-même, dangereusement blessé, fut fait prisonnier sur les terres données jadis par Charlemagne à l'église de Saint-Martin.

1. Gerv., p. 330.

2. Ferran., Vie de Fr. 1, l. 5, fol. 60. — Chupin, de Sac. polit., liv. 1, tit. 6, § 14, 15.

Il reconnut alors, mais trop tard, la vérité de cette parole de Clovis : « Où sera l'espérance de la victoire si nous offensons le grand saint Martin? » La reine Éléonore d'Autriche parût être dans ce sentiment. Sitôt qu'elle eut appris la captivité du roi, elle vint avec les princes ses enfants au saint tombeau et tâcha, par des présents, de réparer l'injure faite au bienheureux. Le roi lui-même, dès qu'il fut en liberté, et avant même de se rendre à Paris, vint à la basilique pour y faire une espèce d'amende honorable.

La colère de Dieu éclata d'une manière bien plus sensible encore sur la personne de Jacques Fournier, seigneur de Semblançay, qui avait été l'auteur d'une si méchante action. Cinq ans après, le même jour que le treillis avait été enlevé, il fut, sur une fausse accusation, condamné à être pendu, supplice qu'il endura quelques jours après à Montfaucon, dans le fief du prieuré de Saint-Martin-des-Champs.

Quoi qu'on fît pour réparer l'outrage infligé au tombeau sacré, il sembla ne pouvoir être expié. Le saint ne rendit plus sa présence si sensible dans son temple, les miracles y devinrent plus rares, et ce lieu, jadis vénéré de tout l'univers, perdit bientôt une partie de son éclat.

Pour comble de malheur, des disciples de Calvin et de Luther vinrent répandre secrètement à Tours le venin de leur hérésie. Ils s'y rendirent même si puissants par la facilité des magistrats, dont ils avaient corrompu la justice et la foi, qu'ils y purent faire entrer quelques troupes pour appuyer leur parti.

La présence du roi François II qui, au mois d'avril 1560, s'y fit recevoir abbé de Saint-Martin, suspendit pour quelque temps l'exécution de leurs mauvais desseins. Mais la mort de ce jeune prince, arrivée en décembre suivant, les rendit plus audacieux. Dès lors, ils levèrent le masque et se mirent à

exercer contre leurs concitoyens des actes d'hostilité que les ennemis les plus barbares auraient eu honte de commettre.

Ces désordres, autorisés secrètement par la plupart des magistrats, obligèrent les communautés qui occupaient les lieux les plus forts de la ville à prendre les armes. C'est ce qu'on fit dans le cloître de Saint-Martin. Après avoir envoyé un des chanoines à la cour, pour l'informer de ce qui se passait, on mit sur pied, aux dépens de l'église, un certain nombre de soldats sur la foi desquels on pouvait compter. On les fit entrer dans le cloître et l'on ferma les principales avenues de l'église. On laissa seulement ouverts les guichets de quelques portes, pour satisfaire à la dévotion des catholiques dont l'unique consolation dans leurs maux était le témoignage de leur conscience et la présence de leur saint patron. Plusieurs fois, pendant la nuit, les hérétiques tentèrent de forcer le cloître et l'on en vint aux mains.

Cette guerre domestique aurait eu les suites les plus funestes si la cour, à défaut de troupes dont elle manquait, n'avait envoyé à Tours des commissaires sages et modérés qui surent, pour un temps, adoucir les esprits. Les Calvinistes ne laissèrent pas de continuer à dogmatiser, et le poison de leur doctrine s'insinua jusque dans le sanctuaire.

Pour obvier à un pareil scandale, le clergé de Saint-Martin, assemblé le samedi 29 novembre 1561, statua que tous les bénéficiers, dignitaires, prévôts, chanoines, officiers, vicaires, chapelains, choristes, habitués, et généralement tous ceux de sa dépendance, reçus et à recevoir, feraient chacun, outre le serment ordinaire qu'ils prêtaient à leur réception, la profession de foi dressée par les députés du corps, conformément aux décisions du Concile de Trente et de la maison de Sorbonne.

Les hérétiques l'ayant appris en devinrent plus furieux.

Sans avoir égard à la parole donnée aux commissaires du roi, ils reprennent les armes. Le chapitre députe alors vers le duc de Montpensier, gouverneur de la province, pour le prier de se transporter incessamment à Tours, afin d'arrêter, par sa présence, le cours des nouveaux désordres commis par les huguenots. Le duc vint, mais les affaires de l'État l'appelant ailleurs, il ne put demeurer assez longtemps dans cette ville pour remédier à ses maux.

Sitôt qu'il fut parti, les hérétiques continuèrent leurs brigandages. Enfin, après avoir pillé la cathédrale, une partie de ces hommes se détacha pour venir fondre sur le cloître de Saint Martin. L'entrée ne leur en fut pas longtemps disputée; car, par suite d'un ordre des magistrats, ceux qui la devaient défendre étaient sans armes. De là, ils furent à l'église, dont ils s'emparèrent avec la même facilité.

Voulant prêter à leurs actes une couleur légale, ils s'étaient fait donner du prince de Condé, qui était alors dans Orléans à la tête des rebelles, un ordre exprès d'enlever le trésor de la basilique, sous prétexte d'en empêcher le pillage. Le chevalier de la Rochefoucauld, le marquis de Genlis, et le sieur du Vigent, chargés de cette lettre, était venus à Tours la présenter aux magistrats à qui elle était adressée. Eux-mêmes étaient escortés de troupes suffisantes pour en soutenir l'exécution. Ils se firent accompagner à l'église de Saint-Martin par quelques officiers du présidial, assisté du procureur du roi.

Lecture faite de la lettre et de la commission, il fut ordonné, nonobstant toutes les oppositions du chapitre, qu'on procéderait à l'heure même à la confection de l'inventaire et à l'estimation de l'argenterie, des joyaux et des ornements qui se trouvaient dans la basilique. Tout cela devait ensuite être renfermé dans le trésor du prince et gardé jusqu'à nouvel ordre.

Pour faire croire à leur bonne foi, ils consentirent à ce que le trésor de l'église fût fermé à deux clefs, dont l'une demeurerait entre leurs mains, et l'autre serait laissée au chambrier à qui la garde du trésor appartenait à raison de son office. Ils savaient bien qu'ils disposeraient à leur gré de cet homme; car il avait eu déjà la lâcheté de leur découvrir le lieu où l'on avait caché la châsse de saint Martin, pendant les troubles antérieurs. Depuis, ils avaient achevé de le corrompre par promesses et par argent.

L'inventaire commencé le 15 mai, ne put être terminé que le 7 de juin, tant était grand le nombre des vases d'or et d'argent et des pierres précieuses entassés dans ce lieu par la piété des siècles. Toutefois les ornements des autels, les habits sacerdotaux n'y furent point comptés, et ils étaient sans nombre et sans prix. Il y eut aussi des vases d'or et plusieurs autres pièces considérables que les hérétiques enlevèrent sans aucune formalité. L'inventaire n'était destiné qu'à couvrir leur mauvais dessein, et à les mettre en état de rendre leurs comptes au prince de Condé. Il paraît, d'après d'anciens mémoires, qu'ils firent brûler jusqu'à trois cents chappes, chasubles ou parements d'autel de drap d'or et d'argent relevés en broderies. Ils voulaient ainsi en tirer l'or: car ils ne purent trouver personne qui voulût les acheter.

Ce fut une chose digne de larmes de voir cette église qui, depuis tant de siècles, retentissait des louanges de Dieu, abandonnée alors de ses ministres, servir de retraite à des voleurs, et devenir un lieu d'abomination. Ces impies détachèrent toutes les lampes qui brûlaient devant le saint tombeau, enlevèrent les châsses précieuses qui l'entouraient, brisèrent le grand crucifix de la nef, lequel était tout d'argent et n'épargnèrent pas même le saint des saints.

Enfin, le jour où ils doivent consommer leur crime est arrivé. Ils viennent en foule aux portes de l'église et les forcent une seconde fois. Par la connivence du chambrier, ils se rendent maître du trésor où ils établissent des fourneaux pour faire fondre tout l'or et l'argent renfermé par eux dans ce lieu. La perte de l'église en cette occasion fut estimée à plus de douze mille livres.

On aurait pu s'en consoler s'ils eussent du moins respecté les sacrées reliques du patron des Français. Mais le fanatisme se joignait chez eux à la cupidité. Ils les jetèrent avec les autres dans les fourneaux.

Cela se passa en présence des officiers de justice, du sous-doyen du chapitre et de l'infâme chambrier, qui, dans cette Passion nouvelle, joue le rôle de Judas. Ces détails nous sont attestés par un acte capitulaire, daté du mardi 26 mai 1562. Les chanoines étaient, durant ce temps-là, rassemblés dans la maison de la Psalette. La chose eut lieu dit l'acte cité, après midi, 25 du même mois.

Toutefois, Dieu ne permit pas que la perte de ces précieux gages fut entière. Le nommé Saugeron, un des prêtres marguilliers préposés à la garde du tombeau, s'était mêlé à la foule pour tâcher de sauver quelque partie des saintes reliques : il y réussit. Au moment où l'on jetait le corps de saint Martin dans le fourneau, il fut assez heureux pour surprendre une portion de son crâne et le rayon de l'un de ses bras. Il eut aussi l'avantage de retirer du feu une parcelle des ossements de saint Brice et de saint Grégoire de Tours. De plus, il put s'emparer du drap de soie dans lequel avait été enveloppé le corps de saint Martin, et que les huguenots avaient jeté à l'écart.

Chargé de ces pieuses dépouilles, il vint les présenter à ceux du chapitre qui étaient restés dans la ville et qui les

reconnurent. Les hérétiques, afin de marquer davantage leur mépris pour les restes précieux livrés par eux au feu, en jetèrent les cendres derrière la porte du Cadran. Ce lieu fut plus tard entouré d'une grille de fer et orné d'inscriptions latines [1].

1. Gerv., p. 330 et suiv.



CHAPITRE XVI.

INVENTAIRE DU TRÉSOR DE L'ÉGLISE DE SAINT-MARTIN, AU XVI[e] SIÈCLE.

Nous avons vu qu'un inventaire avait été dérisoirement dressé par les brigands qui étaient venu s'abattre sur les richesses de la sainte basilique. Un historien[1] nous a conservé, sous ce titre, un état des vases d'or et d'argent, perles, pierreries, ornements d'autel, habits sacerdotaux et bijoux qui se trouvaient dans le trésor de l'église de Saint-Martin de Tours, lorsqu'elle fut pillée par les huguenots. Ce document est, dit-il, fidèlement extrait de deux autres inventaires qui en furent faits en présence des officiers de justice, le premier en l'année 1493, en vertu des lettres royales accordées par

1. Gerv., p. 424.

le roi Charles VIII, le second en l'année 1562, par ordre du prince de Condé. Quoique cette pièce ait été déjà publiée plusieurs fois, nous croyons néanmoins à propos de la reproduire ici. Elle seule, croyons-nous, peut donner une juste idée de la splendeur du temple élevé à la gloire de notre saint. Si les miracles que nous avons racontés prouvent jusqu'où allait la puissance du bienheureux, cette pièce montre jusqu'où allait la reconnaissance des chrétiens envers lui.

Voici donc cet inventaire :

I. La coupole et le dôme d'argent, dont le tombeau de saint Martin était couvert, pesant 333 marcs 4 onces.

II. La grande châsse où reposait le corps de saint Martin, dont le frontispice et les bas-côtés étaient d'or, et le reste de vermeil, le tout pesant ensemble 174 marcs 5 onces. Elle était enrichie d'agates, de topazes, de saphirs, d'émeraudes, de perles, et autres pierres précieuses dont le prix était presque inestimable.

III. Le chef d'or de saint Martin avec sa mitre et son collier, du poids de 51 marcs 10 onces, enrichis de 42 pierres précieuses, et de plusieurs perles, avec son soubassement de vermeil doré, pesant 38 marcs 2 onces.

IV. Trois châsses d'or, dans l'une desquelles était une partie de la tunique de Notre-Seigneur et de la vraie croix, pesant 12 marcs 8 onces, enfermée dans une châsse de vermeil. La seconde avait la figure d'un château. Le roi Louis XI la donna à saint Martin, en action de grâces de la prise de la ville de la Guierche, elle pesait 52 marcs 2 onces. La troisième était le profil en relief du château du Plessis-lès-Tours, enrichi de pierreries, du poids de 21 marcs 6 onces, donné par le même roi.

V. Trois châsses de vermeil, l'une du poids de 48 marcs 4 onces, enrichie de 60 pierres précieuses, où était le corps

d'un des saints innocents; l'autre de 47 marcs, où étaient des reliques de saint Maurice et de ses compagnons, et la troisième de 18 marcs 5 onces, où on conservait de la terre de la fosse où saint Martin avait été inhumé la première fois.

VI. Dix châsses de vermeil, la plupart enrichies de pierreries, où étaient renfermés les corps des saints évêques de Tours, Brice, Eustoche, Perpet, Euphrône et Grégoire; ceux de saint Epain martyr, et du bienheureux Alchuin, abbé de l'église de Saint-Martin, et précepteur de Charlemagne, avec partie de plusieurs autres corps saints. Les chefs de saint Brice, saint Grégoire de Tours, de sainte Cécile et de sainte Radégonde, partie d'or; partie de vermeil, enrichis de pierreries. Un bras de vermeil, où était un os du bras de saint Sulpice Sévère, qui a écrit le premier la vie de saint Martin.

VII. Un reliquaire d'or pesant 16 marcs 2 onces, enrichi de pierreries. Un autre de 12 marcs 3 onces. Un autre de 33 marcs 5 onces. Un reliquaire de vermeil fait en forme de château, à la porte duquel était un ange tenant un vase d'or, où il y avait des reliques de saint Etienne premier martyr, et au-dessus une figure de Notre-Dame, avec deux anges à ses côtés, du poids de 12 marcs 5 onces. Un reliquaire de vermeil où était un os de l'épaule de saint Perpet, pesant 6 marcs 5 onces.

IX. Deux figures de vermeil représentant deux anges pesant 46 marcs 2 onces. Une image de Notre-Dame dans une niche, accompagnée de deux anges, le tout de vermeil, et du poids de 76 marcs 7 onces. Deux figures de saint Martin, à cheval avec son pauvre, pesant chacune 8 à 9 marcs. Deux autres figures du même saint en habits d'évêque, aussi de vermeil, pesant chacune 12 à 13 marcs. Huit figures de plusieurs autres saints et saintes, environ de même poids.

Deux autres figures de Notre-Dame, tenant son enfant entre ses bras, aussi de vermeil, l'une pesant 32 marcs 4 onces, l'autre 12 marcs 2 onces. Quinze autres figures de saints de moindre grandeur. Un grand tableau, et plusieurs autres images plates de vermeil enrichies de saphirs. Un grand ange d'argent, tenant un chandelier à branches. Un homme armé, tenant en sa main un chandelier de vermeil pesant 9 marcs.

X. Deux grandes figures, l'une d'agate et l'autre de sardoine, représentant Mars et Vénus.

XI. La figure au naturel du roi Louis XI, à genoux sur son carreau, avec ses ornements royaux et son bonnet, enrichi de pierreries, le tout d'argent et du poids de 126 marcs 2 onces.

XII. Une grande croix d'or à trois croisons, appelée communément *la Croix patriarcale de Saint-Martin*, enrichie de 63 pierres précieuses, d'un collier de perles d'un très-grand prix, et de pendants de perles et de pierreries à chacune des extrémités des croisons. Elle pesait 33 marcs 2 onces.

XIII. Trois autres grandes croix d'or pour les processions, dont l'une pesait 33 marcs et 5 onces, l'autre 18 marcs, et la troisième 16 marcs 2 onces; un camaïeu de grand prix était attaché à chacune, et la dernière avait encore, outre le camaieu, un onyx des plus beaux. Une grande croix de vermeil à deux croisons pour la procession. La grande croix avec le crucifix de la nef, tout d'argent, enrichie de plusieurs pierres précieuses.

XIV. Deux croix d'or pour l'autel, pesant chacune 5 marcs, dans l'une desquels était une épine de la couronne de Notre-Seigneur, et de la vraie croix, et dans l'autre de la vraie croix seulement. Deux autres croix de vermeil, à peu près de même poids.

XV. Une grande paix d'or pesant 8 marcs 5 onces. Une autre paix d'or pesant un marc 3 onces, enrichis de pierreries. Cinq paix de vermeil.

XVI. Un calice d'or à l'antique avec son couvercle. Trois autres calices d'or enrichis de pierreries avec leurs patènes. Sept grands calices de vermeil avec leurs patènes, dont l'un était marqué aux armes des rois de Sicile. Un grand calice de vermeil, avec son bassin et ses burettes. Un calice d'argent de pareille grandeur. Huit calices de vermeil de moindre grandeur. Un ciboire de vermeil d'un pied et demi de hauteur. Deux custodes d'or pour porter le Saint-Sacrement, pesant chacune 7 marcs. Deux autres custodes de vermeil pour conserver la sainte Eucharistie dans l'église, pesant chacune 8 marcs 3 onces. Un bassin et deux burettes de cristal de roche, ayant une bordure d'or.

XVII. Un grand vase d'or à deux anses avec son couvercle, enrichi de perles et de pierreries, appelé *la coupe de Charlemagne*, pesant 27 marcs 5 onces quelques gros. Une autre grande coupe de vermeil. Un coffret d'argent pour garder les saintes huiles. Un drageoir d'agate avec une bordure d'or. Deux grands flacons d'agate garnis de même. Un grand gobelet d'or. Un grand vase d'agate, dont la bordure d'or pesait 3 marcs 10 onces. Un coffret de vermeil. Une grande écuelle de vermeil. Un friquet d'or. Un bénitier de vermeil avec son goupillon, du poids de 18 marcs 2 onces. Un autre bénitier de moyenne grandeur. Trois clefs de vermeil et quatre d'argent, avec leur chaînes, dites *les clefs du trésorier* de l'église de Saint-Martin. Une écritoire d'argent, dite *l'Écritoire du maître-école* de la même église.

XVIII. Quatre grands chandeliers de vermeil enrichis de pierres précieuses, semés de fleurs de lys d'or, marqués aux armes de France, pesant chacun 51 marcs 8 onces. Cinq

autres chandeliers d'argent, pesant chacun 17 marcs. Huit chandeliers de vermeil de moindre grandeur. Six chandeliers d'argent de même grandeur.

XIX. Six petites lampes d'argent de différents poids et figures, pesant toutes ensemble 35 marcs. Une autre lampe en forme de vaisseau, pesant 39 marcs 7 onces. Deux autres en forme de château flanqué de trois tours, pesant chacune 49 marcs. Une autre en forme d'une grosse tour, pesant 44 marcs 3 onces. Une autre en forme de vaisseau à trois ponts, pesant 39 marcs. Une autre représentant un cerf, pesant 5 marcs 6 onces. Cinq autres lampes de moyenne grandeur, de différents poids et figures. Une grande lampe ronde à cinq mèches, pesant 300 marcs.

XX. Quatre grands plats d'argent avec leurs chaînes pour suspendre des cierges.

XXI. Deux encensoirs de vermeil avec leurs navettes. Six encensoirs d'argent avec leurs navettes.

XXII. Une crosse de vermeil semée de fleurs de lys, du poids de 31 marcs 5 onces. Une autre crosse de vermeil plus légère.

XXIII. Une mitre d'or, dite communément *la Mitre de saint Martin*, du poids de 15 marcs 7 onces. Une autre mitre de vermeil. Quatre mitres de drap d'or, enrichies de perles et de pierreries. Plusieurs autres mitres communes.

XXIV. Deux anneaux d'or, où étaient enchâssées plusieurs pierres précieuses. Un autre anneau d'or fort large, où était enchâssée une pierre de grand prix.

XXV. Six bassins, partie de vermeil, partie d'argent.

XXVI. Un grand bâton de chantre, de vermeil, semé de fleurs de lys. Un autre bâton un peu moins grand. Deux bâtons d'argent pour les bâtonniers. Deux cuillères de jaspe

garnies d'argent. Un orgue de moyenne grandeur, dont les tuyaux étaient d'argent.

XXVII. Le grand livre des Évangiles écrit sur du vélin en lettres d'or, ayant un couvercle d'or du poids de 38 marcs 4 onces, semé de perles et de pierreries. Le missel écrit de même, en avait un de vermeil, du poids de 26 marcs, et le grand psautier, un autre du même poids.

XXVIII. Le livre de la vie de saint Martin, d'un caractère fort antique, était couvert de plaques d'ivoire et d'argent. Le livre des évangiles, dont on se servait plus souvent, avait un couvercle d'argent du poids de 33 marcs. Celui des épîtres un semblable. Celui des collectes en avait un du poids de 40 marcs. Celui des capitules un de 19 marcs. Presque tous ces couvercles étaient semés de perles et de pierreries.

XXIX. Deux couvertures de custode de drap d'or, relevées en broderies et enrichies de perles.

XXX. Quatorze parements d'autel de drap d'or relevés en broderie, la plupart semés de perles.

XXXI. Vingt-une chapes de drap d'or frisé. Trente chapes de velours à fond d'or et à ramages, quatre-vingt-sept chapes de différentes couleurs, de satin et brocard à fleurs d'or avec leurs orfrois et chaperons en broderie de fin or.

XXXII. Treize ornements sacerdotaux complets pour les messes solennelles, de drap d'or frisé, velours et satin à fond d'or, de même que les chapes relevés en broderie. Douze autres ornements sacerdotaux un peu moins riches, tous complets. Chaque ornement était composé de vingt-une pièces, qui sont: une chasuble, deux dalmatiques et deux tuniques, quatorze tunicelles et deux chapes, pour les vingt-un officiers qui servaient à l'autel aux jours des fêtes les plus solennelles.

XXXIII. Une chasuble de drap d'or, semée de perles et de pierreries, avec son étole, manipule, parement d'aube et d'amicts enrichis de même.

XXXIV. Soixante-trois aubes parées de pièces de drap d'or, relevées en broderies de même que les ornements. Cent-cinq amicts parés de même que les aubes.

Les aubes non parées, les nappes d'autel, les ornements plus communs dont on se servait tous les jours, ceux qui étaient destinés pour les messes privées, et tous les autres meubles qui sont nécessaires à une grande église, dont celle de Saint-Martin était abondamment pourvue, qui furent aussi pillés par les huguenots, ne sont point compris dans cet inventaire, non plus que les pierreries, les perles et les autres pierres précieuses, dont le dénombrement ne pourrait être qu'ennuyeux pour le lecteur.

Parmi les articles mentionnés par cet inventaire, plusieurs n'étaient d'aucun usage dans la basilique, et ne s'y conservaient que comme objets d'art, de prix ou d'antiquité. Telles sont certainement les deux figures de divinités païennes désignées au numéro X, et qui, au milieu de tant d'objets sacrés, représentent assez bien les visions diaboliques jetées au travers des miracles de la vie du saint. Tels sont encore plusieurs des joyaux indiqués au numéro XVII, comme par exemple la coupe de Charlemagne et le drageoir d'agate. C'étaient apparemment autant de dons offerts par la munificence des princes et des seigneurs.

Au sujet de la croix patriarcale dont parle le numéro XII, une note de l'historien nous l'explique.

Depuis que les papes eurent, comme nous l'avons vu, pris en personne, possession de l'église de Saint-Martin, elle fut honorée du titre d'église patriarcale. Plusieurs de nos rois, entre autres François Ier et l'Université de



Paris l'ont honorée de ce titre, dans les lettres qu'ils ont fait adresser à son chapitre.

Revenons maintenant aux huguenots et à leurs lugubres exploits.

1. Gerv., p. 330 et suiv.



CHAPITRE XVII.

RÉTABLISSEMENT DE L'ÉGLISE DE SAINT MARTIN.

Les catholiques, dont la patience est ici inexplicable, furent enfin lassés par tant d'outrages faits à Dieu et à leur saint patron. Sans attendre les ordres de la cour, dit naïvement un auteur du XVII siècle [1], ils s'assemblèrent et fondirent à main armée sur les sacriléges. Ils les chassèrent de la basilique, mais quelques jours après, les huguenots, revenant plus nombreux, les y forcèrent et les contraignirent de l'évacuer à leur tour.

Un mois après, un héraut vint de la part du roi et somma plusieurs fois les habitants de Tours de remettre la ville sous son obéissance. Les huguenots craignirent les suites de leur résistance : ils capitulèrent et sortirent de Tours le

1. Gerv., p. 546.

10 de juillet, au nombre de quinze cents. Le lendemain, de Beauvais, gouverneur de la ville, y fut reçu au milieu de la joie des catholiques.

Le clergé de Saint-Martin, qui s'était dispersé, apprit cette heureuse nouvelle. Il se rendit en toute hâte auprès du gouverneur et ne songea plus qu'à rétablir les offices divins dans son église. Pour cet effet, on la reconcilia, le 14 du même mois. Le gouverneur assista à cette cérémonie, et, avec lui, toutes les personnes qualifiées de la province qui n'avaient point abandonné la religion de leurs pères. Cette église naguères si opulente, se trouva alors manquer des choses nécessaires à la célébration du saint sacrifice. Quand on s'en fut pourvu d'ailleurs, une messe du Saint-Esprit y fut chantée. On entonna ensuite le *Te Deum*, en action de grâces pour la réduction de la ville.

La famille de saint Martin, dépouillée de tout bien temporel, ne possédait plus qu'un trésor. C'était sa foi; car d'un si grand nombre de bénéficiers, il y en eut seulement trois ou quatre qui dégénérèrent de la vertu de leurs prédécesseurs. Le clergé de la basilique s'assembla le mercredi 15 du même mois de juillet. Tous ses membres firent ensemble une promesse solennelle de vivre et de mourir dans la croyance de l'église catholique, comme aussi d'en garder religieusement tous les usages. Les malheureux qui s'étaient laissés corrompre abjurèrent l'hérésie. Un chanoine, conseiller au présidial, refusa seul et fut publiquement excommunié. Plus tard il se soumit et demanda en public l'absolution de son crime.

Reconnaissant que le dérèglement des mœurs avait attiré la colère de Dieu sur la basilique, le chapitre de Saint-Martin publia, le 8 octobre 1562, des ordonnances très-rigoureuses contre les clercs dont la vie ne répondait pas à la sainteté

de leur état. Cependant, le chambrier de l'église fut convaincu d'avoir trahi son ministère et livré les clefs du trésor au seigneur de la Rochefoucault. Il fut arrêté et mis dans les prisons de la trésorerie.

Un des présidents du présidial, qui, pendant les troubles, avait le plus favorisé le parti huguenot, porta aussi la peine de sa perfidie. S'étant jeté avec plusieurs de ses complices dans un bateau, à dessein de se retirer à Saumur ou à Nantes, dont les hérétiques étaient maîtres, il périt dans les eaux de la Loire, et la commune qui le poursuivait fit pêcher son corps, qu'on pendit au premier arbre du grand chemin.

Il s'agit ensuite de rétablir le saint tombeau dans son ancienne forme. Les hérétiques l'avaient renversé et mis en pièces ainsi que les autres. Les cendres du corps de saint Martin et des autres saints brûlés avec lui, furent soigneusement recueillies et renfermées dans une caisse, qu'on plaça dans le caveau où ses reliques avaient autrefois reposé. On ramassa aussi les fragments du marbre envoyé jadis à saint Perpétue par saint Eufrône d'Autun. Une partie servit au rétablissement du tombeau, l'autre fut consacrée et posée sur le grand autel.

Quant aux restes du saint Patron, sauvés par le prêtre marguillier, ils furent déposés dans un coffre de bois doré avec ceux de saint Brice, de saint Grégoire et le drap de soie qui avait enveloppé le saint corps. Ces reliques furent toutes distinguées par des écriteaux signés du notaire du chapitre. Les actes capitulaires qui nous apprennent ces particularités ordonnent aussi que le prédicateur, dans le premier sermon fait au peuple, lui exposera de quelle manière toutes ces reliques ont été conservées. Quelque temps après, on fit élever les quatre colonnes de cuivre, la coupole et le cha-

piteau qui, au dernier siècle, couvraient encore le tombeau sacré. On renferma dans ce petit dôme les reliques de saint Martin et des autres saints. Ce fut seulement plusieurs années après, le 10 novembre 1639, qu'on en tira la partie du crâne et l'os du bras de saint Martin pour les placer dans les reliquaires d'or et d'argent qui s'exposaient jadis les jours de ses fêtes sur le grand autel de la basilique. Il ne resta dès lors dans la coupole, avec les reliques de saint Brice et de saint Grégoire, que le voile de soie qui avait servi à envelopper le corps de saint Martin, et quelques fragments qui s'étaient détachés de ces deux reliques.

Après ces récits mêlés de larmes, l'ordre des temps nous rappelle à l'abbaye de Saint-Martin d'Amiens. En 1565, une bulle du pape Pie V, du 14 mars, réunit cette abbaye à l'évêché en faveur du cardinal de Créquy, évêque d'Amiens. En 1634, les religieux se trouvant réduits à un très-petit nombre, le roi Louis XIII mit les Célestins en possession de leur abbaye, malgré les protestations tant des religieux que du chapitre de la cathédrale. L'évêque recueillit dans son propre palais les prêtres de Saint-Martin qui se retirèrent bientôt à l'abbaye de Saint-Acheul, pour se rétablir ensuite dans une autre maison qu'ils achetèrent à Amiens, rue de Beauvais (aujourd'hui hospice des Incurables). Cette même année, le cardinal de la Rochefoucault mit la réforme. La maison cessa d'être sous la juridiction du chapitre et fut unie à la congrégation de Sainte-Geneviève, dont les religieux vinrent s'y établir en 1635. Les armes de l'abbaye étaient d'azur à la roue d'argent enferrée d'un écu rond.

Nous avons parlé d'un reliquaire donné à cette abbaye par Louis XI pour renfermer le morceau du manteau du saint catéchumène. Un arrêt du 13 février 1636 ordonna aux religieux Célestins de restituer ce reliquaire aux chanoines

réguliers de Saint Martin d'Amiens. Le 13 mars de la même année, les doyen et chanoines de la cathédrale s'étant rendus dans l'église des Célestins, six des chanoines réguliers de l'abbaye s'y rendirent aussi. Deux de ceux-ci portèrent la relique sur leurs épaules, précédés de deux autres et suivis des deux derniers qui avaient chacun un cierge à la main. Ils marchèrent processionnellement accompagnés d'un grand concours de peuple jusqu'à la chapelle de la nouvelle maison des religieux de Saint-Martin.

Un monument plus intéressant encore et plus spécial était celui qu'on voyait au milieu du chœur et de la croisée de l'église de la même abbaye. Il était destiné à rappeler qu'en cet endroit même saint Martin avait donné une partie de son manteau. On l'appelait le pas de Saint-Martin, *Passus Sancti Martini*. C'était un ouvrage en cuivre, de figure carrée ou à quatre faces, délicatement travaillé, de la hauteur de quatre pieds. « Sur la moulure d'en bas, dit un auteur ancien [1], faite d'un marbre noir est écrit à l'entour en airain dextrement ajolivé, un dystique latin, dont le sens est :

> Ici, Martin a partagé sa chlamyde avec le Christ.
> Il nous a donné l'exemple pour que nous fassions de même.

« Suit le corps du piédestal fait à jour de pur airain. Après, sur la corniche encore de marbre noir en airain comme dessus, se lit :

> Sainct Martin chy divisa sen mantel.
> En l'an trois cents ajoutez trente-sept.

« Et puis, sur le dessus à l'entour d'une lame qui le couvre entaillée de figures est encore en airain séparément gravé en latin :

> Mon ami Martin m'a couvert de cet habit,
> Lorsqu'il n'était pas encore lavé par l'eau du bain sacré. »

1. La Morlière, Ant. d'Am., l. 1, p. 110.

Le style de ces inscriptions dont les lettres étaient gothiques, le caractère du monument lui-même, tout l'attribue à une époque assez reculée, sans qu'on puisse néanmoins la déterminer avec certitude. Du reste, voici ce qui se lisait dans un ancien Ordinaire de l'abbaye de Saint-Martin aux Jumeaux [1] : « Pendant que se dit le *Magnificat*, l'autel et Pas du bienheureux Martin sont encensés par l'abbé et le prieur. » On ne connaît pas la date de cet Ordinaire, qui aurait pu servir à fixer celle du monument. Mais puisqu'il est question de l'abbé dans la rubrique, il est du moins certain que l'Ordinaire et par conséquent le Pas sont antérieurs à l'année 1565, époque de la réunion de l'abbaye à l'évêché.

Nous avons vu comment la sainte basilique de Tours avait été rendue au culte de son illustre patron. La royauté qui n'avait pas su la préserver de tant d'outrages, voulut bien alors prendre part à sa joie. Elle le fit en la personne de Louis XIV.

Comme ses prédécesseurs, Louis-le-Grand daigna se montrer jaloux du titre d'abbé de Saint-Martin [2]. Le 17 juillet 1650, sur les onze heures du matin, Louis se présenta devant la basilique, et fut reçu à la porte par le chapitre en corps avec la croix. Là, le chantre tenant le bâton, insigne de sa dignité, présenta au roi un surplis que Sa Majesté mit sur le dos d'un des siens, et une aumusse qu'elle prit sur son bras. Ayant baisé la vraie croix, le monarque se rendit à la première chaise du chœur, placée à l'entrée, à gauche, où le chantre l'installa, et d'où il se dirigea vers la place qui lui était préparée devant le grand autel. Quant au serment usité, il le remit au premier voyage qu'il ferait dans sa majorité.

1. Le P. Daire, Hist. d'Am., l. 2, p. 294.
2. Gerv., p. 397 et suiv.

Cette seconde cérémonie eut lieu le mardi 12 mars 1652. Ce jour-là, à l'heure de midi, Louis XIV se transporta dans l'église de Saint-Martin. Là, en qualité d'abbé séculier, chanoine et protecteur de cette église, il fut reçu processionnellement par le clergé de la basilique, à la porte du Change. Il était accompagné de la reine, sa mère, du duc d'Anjou, son frère unique, des princes et grands seigneurs de la cour. Une grande affluence de peuple de toute condition se trouvait aussi à cette fête. De la porte du Change, Louis fut conduit au chœur, devant le grand autel. Il y entendit la messe, célébrée par le prêtre Gaudin, chapelain ordinaire de son oratoire, chanoine et chambrier de saint Martin.

Durant cette messe et après l'évangile, le trésorier et chantre, en aube et en chape, tenant son bâton cantorial, vint, assisté de ses deux sous-chantres aussi revêtus de chapes, présenter au roi un gros livre couvert de velours rouge. Ce volume, que la bibliothèque de Tours possède encore, contient les saints Évangiles écrits sur vélin en lettres d'or, et à la fin le serment que les rois de France avaient coutume de faire dans la basilique de Saint-Martin, en leur qualité d'abbés séculiers, chanoines et protecteurs de cette église.

Louis fit ce serment en ces termes:

« Nous Louis, par la grâce de Dieu, roi de France, abbé et chanoine de cette église de Saint-Martin de Tours, jurons et promettons à Dieu et à saint Martin d'être à l'avenir le protecteur de cette église, de la défendre et soutenir dans tous ses besoins en lui conservant ses droits, ses biens, ses honneurs, ses priviléges, ses franchises et immunités. Ce que je promets de faire avec l'aide de Dieu, sincèrement et de bonne foi, selon mon pouvoir. Ainsi, Dieu veuille m'aider et ses saintes paroles. »

A l'exemple de nos rois, les princes de leur sang et les

plus grands seigneurs de France, se sont fait un honneur d'être reçus chanoines de Saint-Martin. Ce privilége, autrefois personnel à ceux qui avaient rendu des services considérables à cette église, fut depuis la récompense de la dévotion particulière qu'on avait au saint patron, et demeura attaché aux siéges des évêques et aux domaines des seigneurs.

Un ouvrage [1] de l'an 1661 nous fournit quelques renseignements sur la basilique de Candes au XVII[e] siècle. Il parle de la chevecerie de Candes, dont le village de Saint-Germain était une annexe. Le chapitre de Candes était entièrement soumis à l'archevêque de Tours qui en conférait la prévôté et les prébendes au nombre de douze. On voyait dès lors, dans cette église, comme aujourd'hui, une sorte de cénotaphe supportant une statue couchée et figurant le tombeau de saint Martin. Ce monument était fort visité des fidèles : « A cause du soulagement qu'ils recevaient dans leurs maladies et afflictions par les mérites du bon pasteur. » Cette dernière ligne de notre auteur peut nous servir de complément pour les lacunes que le silence des écrivains laisse dans l'histoire de cette basilique. Des pèlerinages, des guérisons miraculeuses, toute l'histoire de Candes est là.

En 1632, un arrêt du Grand Conseil déclarait les ecclésiastiques de Candes exempts des sept sols six deniers d'entrée pour chaque tonneau de vin cueilli dans leurs vignes.

En 1715, la basilique de Candes, déjà endommagée par le temps, avait encore été ébranlée par un violent tremblement de terre. Une partie considérable de ses murs avait croulé. Elle était menacée d'une ruine complète. Louis XIV se souvint du serment qu'il avait fait à Saint-Martin ; il fit restaurer à ses frais l'édifice qui bientôt fut rétabli dans

1. Le Paradis délicieux de la Touraine, 2[e] part., p. 51.

son ancienne beauté. Il avait chargé de cette œuvre Bernard Chauvelin, gouverneur de la province de Tours. Celui-ci, l'ouvrage terminé, fit attacher à l'un des piliers de la nef une table de marbre qui rappelle encore aujourd'hui la munificence royale.

Nous avons appris par communication orale qu'avant la révolution les bénédictins de Bourgueil venaient, la veille de la Saint-Martin, à la collégiale de Candes et y chantaient les premières vêpres.

CHAPITRE XVIII.

DERNIÈRES ANNÉES DE L'ÉGLISE DE SAINT-MARTIN DE TOURS.

Vers la même année où **Louis XIV** prêtait serment comme abbé séculier de Saint-Martin, l'abbé Ollier, fondateur du séminaire de Saint-Sulpice, de Paris, mettait sa communauté sous la protection du grand saint et demandait pour elle au chapitre des lettres d'association de prières. On dit qu'il sentit depuis des effets très-particuliers de la protection du saint pontife.

Cet exemple engagea dans la suite les directeurs du séminaire des Missions étrangères à demander la même grâce pour leur maison de Paris et pour toutes leurs missions. Le chapitre la leur accorda d'autant plus volontiers qu'il s'y crut lui-même particulièrement intéressé dans la personne de François Pallu, évêque d'Héliopolis et vicaire apostolique en Chine, l'un des chanoines prébendés de Saint-Martin. On peut

regarder ce zèlé prélat, avec quelques jésuites, comme le premier mobile de cette grande entreprise des missions de la Chine.

En 1661, on fit part de la sainte relique à l'église métropolitaine de Lucques, dont saint Martin est le patron. Cette faveur lui fut accordée à la sollicitation du roi et aux instances du cardinal Bonvisi, archevêque de cette église. Jusque-là, elle avait toujours été refusée à toutes les puissances qui avaient interposé leur autorité pour l'obtenir. Ces reliques furent mises dans une boîte d'argent, marquée aux armes du chapitre de Saint-Martin. Le sous-doyen fut chargé de les porter à Paris, où il les remit entre les mains d'un vertueux ecclésiastique, agent du cardinal. Celui-ci, à son tour, les porta à Lucques où elles furent reçues avec beaucoup d'honneur. Le cardinal et son chapitre en écrivirent, peu de temps après, leurs lettres de remerciement au chapitre de Saint-Martin.

François Marie Florentini, noble Lucquois, dans une des notes dont il a illustré le Martyrologe de l'église d'Occident imprimé par ses soins, fait mention de la réception de ces reliques. Ainsi, au 4 de juillet, sous l'annonce de la fête de l'ordination de Saint-Martin, il ajoute : « Dusaussoy se plaint de la perte des reliques de saint Martin, lors du pillage de son église par les Calvinistes. Mais il est certain que cette perte n'a pas été entière et qu'on a conservé quelques-uns de ses ossements. Depuis peu, l'église de Lucques, ma patrie, à la sollicitation du roi très-chrétien, en a obtenu un qui était resté de l'incendie pour servir de reproche à la rage de ces rebelles et de témoignage à la pitié du clergé de Tours. »

En 1673, une glorieuse page de l'Histoire de Pologne nous atteste la dévotion particulière de cette France du Nord pour saint Martin.

Les Turcs étaient campés à Chocim, sur la rive droite du Dniester. Il s'agissait de refouler ce torrent dévastateur qui menaçait la chrétienté. Sobieski commandait les Polonais.

C'était le 11 novembre, jour de la fête de Saint-Martin. Les chefs fondaient un grand espoir sur sa puissance; les religieux qu'ils avaient amenés parcouraient la ligne, rappelant les grandes actions de cet illustre apôtre et tout ce qu'on devait attendre de son zèle connu pour la foi. Il était Slave de naissance. Comment douter du triomphe quand sa gloire était plus que jamais intéressée dans un tel jour à faire des miracles?

Sobieski avait poussé une dernière reconnaissance le long des retranchements ennemis, il revint portant sur ses traits la victoire. Il avait reconnu que le point sur lequel il comptait frapper les coups décisifs n'était défendu que par quelques troupes à moitié assoupies; ordonnant donc plusieurs fausses attaques pour distraire l'attention de l'ennemi, il pointa sur les palissades qu'il voulait franchir une batterie déjà dressée. Tous les soldats se souvinrent alors qu'on avait voulu traîner ces pièces ailleurs et qu'une puissance surhumaine les avait clouées au lieu d'où maintenant elles foudroyaient heureusement les obstacles. Qui pouvait, pensaient-ils, méconnaître dans ce fait la main de saint Martin de Tours? La défaite des Turcs fut complète.

Parmi les combattants s'était signalé aux côtés de Sobieski, son jeune beau-frère, le comte de Maligny. Les Polonais entouraient le frère de madame Sobieska en le félicitant de la gloire que saint Martin de Tours et Jean Sobieski s'étaient acquise. Modestes dans la victoire, tous en reportaient l'honneur à l'apôtre de la France et au grand duc. De cette immense armée ottomane qui tenait la Moscovie, la Pologne, la Hongrie, l'Allemagne en alarme, rien ne restait que le châ-

teau de Chocim et des monceaux de ruines. L'Europe, instruite de ces merveilles, rendit grâces dans tous les temples de la plus mémorable bataille qui se fût gagnée, disait-on, sur les infidèles depuis trois cents ans. La chrétienté s'émut tout entière de joie et d'admiration comme si elle échappait tout entière à l'ignominie du tribut et à des chaînes de servitude.

Le nom de saint Martin a donc présidé aux plus grands événements de l'histoire européenne. N'avait-il pas déjà triomphé avec celui de Clovis à la bataille de Vouillé? Revenons à des faits moins retentissants.

Le 4 juillet 1696, le cardinal et prince de Furstenberg, évêque de Strasbourg, vint visiter le tombeau de saint Martin et prendre possession de la place de chanoine qu'il avait demandée pour lui et ses successeurs. Il fut reçu et installé avec les honneurs dus à son rang. Après l'office, on lui présenta la pièce d'or qu'on avait coutume de remettre aux nouveaux chanoines honoraires.

On vit encore dans ce temps Michel Lepelletier, évêque d'Angers, Antoine Girard, évêque de Poitiers, Louis Milon, évêque de Condom, et plusieurs autres venir implorer à son tombeau le secours du patron de la France, et prendre parmi les chanoines d'honneur, les places attachées à leurs siéges, ou celles qu'avant leur promotion à l'épiscopat, ils avaient eues en qualité de chanoines prébendés.

L'antique amitié établie entre les deux églises de Saint-Martin de Tours et de Saint-Martin de Liége fut aussi renouvelée dans ce même temps. Les chanoines de Liége envoyèrent à ceux de Tours une copie de la charte de leur fondateur, l'évêque Héraclius. Lorsqu'ils venaient au tombeau de saint Martin, leurs confrères leur donnaient place au chœur parmi eux, ils avaient part aux distributions ordinaires et étaient traités avec toutes sortes d'honneurs. Pour entretenir cette

union, la coutume voulait que ceux de Liége gagnassent les fruits de leurs prébendes, sans être obligés d'assister à l'office, pendant l'année où ils avaient visité la basilique. Les guerres survenues depuis ne purent interrompre ce commerce d'amitié. Dans celle qui, sous Louis XIV, affligea toute l'Europe, on leur envoya encore les modèles d'habits de chœur tels que les portaient nos chanoines de Saint-Martin et qu'ils avaient demandés pour s'y conformer.

Tous les chanoines honoraires avaient leur place marquée au chœur et une portion des biens de l'Église. Quelques-uns en étaient feudataires et lui payaient une certaine somme. Ainsi, les ducs de Vendôme payaient un marc d'argent, lors de leur réception; le prieuré de Saint-Martin-des-Champs payait tous les ans deux marcs d'argent à l'église de Saint-Martin de Tours.

Plusieurs églises collégiales et paroissiales, des abbayes et des prieurés étaient de la dépendance de cette église, la regardaient comme leur mère et formaient avec son clergé une nombreuse congrégation. Elle avait même eu des vassaux à l'étranger, l'éloignement et les guerres les lui firent perdre. En somme, si les incendies, les guerres étrangères et domestiques ne lui eussent enlevé une partie de ses biens, elle eût été jusqu'au bout une des plus riches églises du monde entier. Ses aumônes achevèrent de l'appauvrir. Elle dota plusieurs chapitres, abbayes et monastères qui étaient encore, au dernier siècle, dans sa dépendance. Elle en secourut d'autres tombés dans l'indigence. De ce nombre furent les abbayes de Marmoutier et de Saint-Julien de Tours. De toutes ses propriétés hors de France, elle avait seulement conservé, aux environs de Bruges, quelques héritages pour lesquels cette ville lui faisait une redevance annuelle de vingt livres.

Toutefois, la basilique subsistait toujours et brillait encore

d'un certain éclat. Selon la mesure de leur foi, les malades y étaient encore guéris, les affligés y recevaient la consolation, les justes la grâce de la persévérance, les pécheurs celle de leur conversion. Des lampes y brûlaient jour et nuit témoignage de la reconnaissance de personnages distingués par leur famille ou leur rang dans l'église.

Le 11 novembre, fête du passage de saint Martin, était encore un jour solennel. Il n'y avait point, dans toute l'Église, de fête qui se célébrât avec plus de pompe et d'édification. La basilique retentissait tout le jour et toute la nuit de chants ininterrompus. Car, plusieurs communautés ecclésiastiques et régulières s'y succédaient les unes aux autres dans la célébration des divins offices.

Ces derniers détails nous sont fournis par Nicolas Gervaise, qui publia, en 1699, la Vie de Saint-Martin. Il était prévôt de Suèvre, prévoté dépendante de la basilique. Son ouvrage fait honneur à sa piété et à son érudition. Mais sa critique trop étroite et son aversion pour les moines furent cause qu'il rejeta nombre de faits traditionnels et même des détails donnés par Sulpice Sévère. Gervaise fut dans la suite évêque missionnaire, et périt de la main des Caraïbes, un 12 novembre, c'est-à-dire un lendemain de fête de Saint-Martin.

Puisque nous avons dit un mot de la liturgie de l'insigne église, ajoutons qu'elle se distingua par sa fermeté à conserver ses anciens usages. Au commencement du XVIIIe siècle, lorsque d'audacieux novateurs expulsèrent de la France la liturgie romaine, seule la collégiale de Saint-Martin de Tours, donnant en cela la leçon à nos cathédrales les plus fameuses, osa réimprimer, en 1748, son beau bréviaire romain-français, et seule, au jour du désastre, succomba avec la gloire de n'avoir pas renié ses traditions.

Dans le même siècle, Mathieu Isoré d'Hervault, archevêque de Tours, fit révoquer par le Parlement les priviléges d'indépendance de l'église et du chapitre de Saint-Martin, et l'antique collégiale rentra sous la juridiction de l'ordinaire. Les chanoines ne se résignèrent jamais de bon gré à cette humiliation, contre laquelle ils ne cessèrent de protester jusqu'à la fin.

A cette époque eurent lieu différentes distractions des saintes reliques. Ainsi, le 25 janvier 1727, on sépara une petite portion des précieux fragments qui fut envoyée au pape Benoît XIII, pour satisfaire à la dévotion de ce pieux pontife qui avait demandé de ces reliques avec beaucoup d'instance.

Le 24 novembre 1738, se fit une séparation des précieuses reliques, « en faveur, dit le procès-verbal, de nos très-chers confrères et fils les vénérables doyen, chanoines et chapitre de l'église de Saint-Martin de la ville de Liége, auxquels nous les avons accordées comme dépôt sans qu'ils puissent s'en déssaisir ni les partager avec d'autres qu'avec nous, en cas que, par quelque accident, nous vinssions à perdre ce que nous possédons d'un si grand trésor. »

Le 28 avril 1704, une parcelle des mêmes reliques fut déposée dans un petit cœur d'or pour en être fait don à sa majesté Marie Leczinski, reine de France, par déférence aux pieux désirs de cette auguste princesse. Enfin, par commission de l'archevêque de Tours monseigneur de Conzié, M. Dufrementel, dont nous reparlerons bientôt, vérifia et constata les saintes reliques, le 2 septembre 1789.

Maintenant, arrivons à l'année 1790, et nous serons témoins, avant les derniers désastres, d'une cérémonie consolante. Nous en trouvons le récit dans un extrait du registre des délibérations du chapitre de l'église de Saint-Martin.

L'an 1790, le 4 février, une réquisition destinée au cha-

pitre de Saint-Martin de Tours, était faite à Turin, par Messire Louis Joseph Solar, marquis de Villeneuve-Solar, et dame Marie-Angélique Solar, de Villeneuve-Solar, née Costa de la Trinité. Le 6 du même mois, dans la même ville, cette requête était fortifiée du témoignage du révérendissime prélat Jacques, abbé de Saint-Bénigne de Fructueux. Ce témoignage fut lui-même certifié par haut et puissant seigneur Louis Marie-Gabriel-César, baron de Choiseul, ambassadeur de sa majesté très-chrétienne près le roi de Sardaigne, certificat daté de Turin, le 10 février, signé Choiseul et Lalande, secrétaire d'ambassade, et scellé du sceau de ses armes. Enfin, la requête fut le 20 du même mois, appuyée du suffrage et de la recommandation d'illustrissime et révérendissime monseigneur Joachim-Mamert-François de Conzié, archevêque de Tours, qui en écrivit une lettre au chapitre.

Quelle était donc la demande adressée au chapitre avec tant de formalités? C'était qu'il lui plût accorder aux requérants un fragment des os du bienheureux saint Martin, pour en faire don à l'église paroissiale située dans ledit lieu de Villeneuve-Solar, province de Saluces, en Piémont, fondée de temps immémorial sous le titre et l'invocation de Saint-Martin de Tours, notre glorieux patron, où ces saintes reliques seraient exposées à la vénération des fidèles.

Le chapitre, dans sa délibération du 27, consentit à ce qu'il fût détaché respectueusement une parcelle de l'os du crâne de son saint patron pour être fait don à ladite église, et étendre ainsi son culte par la vénération des fidèles du lieu et des autres qui pourraient y être attirés par ce précieux dépôt.

Donc, le 13 avril suivant, doyen, trésorier, chanoines et chapitre de la noble et insigne église de Saint-Martin de Tours, extraordinairement convoqués, le surplus du clergé,

spécialement averti, étaient assemblés, à l'issue de la messe canoniale en la chapelle Saint-Jean, dans les galeries où se tenaient anciennement les assemblées capitulaires. Il s'agissait de procéder à la cérémonie solennelle de l'extraction des saintes reliques.

A cet effet, l'un des quatre marguilliers de l'église, revêtu d'une étole, entra dans la chapelle Saint-Jean, tenant entre ses bras la châsse de saint Martin, et précédé par deux enfants de chœur qui portaient des flambeaux allumés. La châsse faite en forme de buste d'argent doré représentant un évêque, fut par lui décemment posée sur une table couverte d'une nappe et ornée de deux chandeliers d'argent avec deux cierges allumés.

A l'instant, M. Jacques Dufrementel, chanoine prébendé et prévôt d'Anjou, en l'église Saint-Martin, vicaire général et official du diocèse, fit l'ouverture de la châsse dont les sceaux furent reconnus sains et entiers. Il y trouva trois fragments du crâne du bienheureux saint Martin avec un morceau du drap d'or qui enveloppait anciennement son corps. Il y trouva en outre, renfermé dans une boite de fer blanc, des procès-verbaux en bonne et due forme, attestant les translations et distractions des reliques faites les années précédentes.

Lecture faite des procès-verbaux, on tira de leur châsse les saintes reliques du crâne de saint Martin. Tous les assistants purent alors les voir et les remarquer. Parmi eux se trouvait le chanoine Bizot qui les observa de manière à pouvoir plus tard les reconnaître comme nous le verrons bientôt. Les reliques authentiquement reconnues et révérées, à l'ouverture de la châsse, par le baiser respectueux de tous les témoins, on présenta au sieur Dufrementel un petit reliquaire d'argent en forme de tombeau, long de 37 lignes en la base sur 24 lignes de hauteur totale, et large en la base de

18 lignes. La couverture, en forme de petit toit, en était dorée, et il avait de chaque côté une ouverture ronde fermée d'un cristal. Sur un de ses côtés étaient gravées les armes du chapitre, et sur l'autre on lisait ces mots aussi gravés : *Particula capitis beati Martini episcopi Turonensis.*

Le sieur Dufrementel, revêtu d'une étole, bénit ce reliquaire avec les prières accoutumées. L'orfèvre André Fournier scia l'un des trois morceaux qui était le moyen, pour en extraire une petite portion. Le chanoine Bodineau tenait le papier destiné à recueillir la poudre produite par la sciure de l'ossement. Ce papier fut plié et cacheté du sceau du chapitre, dont le secrétaire, M. Cabarat, y mit cette inscription : « Poudre résultant d'un morceau du crâne de saint Martin qui a été scié le 13 avril 1790.» Le chanoine Dufrementel mit dans le reliquaire, sur une plaque de vermeil, un morceau de drap d'or trouvé dans la châsse, puis le morceau détaché de l'un des précieux fragments. Dans l'intérieur du même tombeau il déposa une notice en latin de l'extraction de la relique faite ce jour-là ; cette notice, signée de M. Dufrementel et du secrétaire du chapitre, était scellée du sceau des armes capitulaires.

Après cela, le couvercle du tombeau fut fermé par l'orfèvre, et M. Dufrementel l'entoura d'un ruban violet qu'il croisa de plusieurs tours, et dont il noua ensemble les extrémités sur lesquelles fut empreint le sceau des armes du chapitre de Saint-Martin, en cire rouge, et celui de l'archevêque de Tours. En cet état, le reliquaire fut remis entre les mains de M. Hervé, chanoine prébendé, commissaire du chapitre, pour être envoyé par voie sûre aux sieur et dame de Solar, qui devaient demeurer garants, eux et leurs ayants-cause, de conserver précieusement ces reliques dans l'église de Villeneuve-Solar, sans pouvoir s'en dessaisir ni les partager avec d'autres qu'avec l'église de Saint-Martin de Tours.

De toute cette cérémonie, on dressa le procès-verbal dont le chapitre fit faire deux copies signées et attestées par M. Dufrementel et par tous MM. les dignitaires, prévôts, chanoines prébendés et autres bénéficiers et officiers de l'église, alors présents, et du secrétaire du chapitre. Une de ces copies, renfermée dans une boîte de fer blanc, fut mise dans la châsse avec les anciens procès-verbaux. L'autre devait être remise, scellée des armes de l'archevêque de Tours et du sceau du chapitre, aux mains de M. Hervé, pour être jointe à la relique.

Le procès-verbal fut signé : *Dufrementel*, chanoine prévôt d'Anjou, vicaire général du diocèse de Tours; Garnier, grand chantre et chanoine; Vidal, sous-doyen; *Denys*, chanoine et cellerier; Garnier, chanoine granger; Serié, chambrier; Goulard, chanoine prévôt; Duchamp, chanoine et prévôt; Duperche, chanoine et prévôt de Milex; Pierre François Quinquet; *Joseph Geslin;* Louis Jean-Baptiste Royer, chanoine; Drouet, chanoine; *Dumond*, chanoine fabricier; Delavau, chanoine, procureur du chapitre; *Simon,* chanoine; Gauthier Taschereau, chanoine; *Bouault*, chanoine; Chevrier Favier, chanoine; Garnier, chanoine et chefcier; Patas, chanoine; *Jahan*, chanoine; Hervé, chanoine commissaire; *Dunoyer*, chanoine; *Bizot*, chanoine; Demorainville, chanoine; *Bodineau*, chanoine; Crémière, chanoine; *Moreau*, chanoine; *Letaillandier,* chanoine; Viollet, chanoine; Thuillier; *Papin*, chanoine semi-prébendé; Leroy, maître de musique; *Jean François Vasseur; Jean-Baptiste Mandreville;* Jean François Robert; *Fournier-Lebrun*, orfèvre. Par chapitre, signé *Cabarat*, chanoine secrétaire. Dix-sept de ces noms étaient destinés à reparaître treize ans plus tard pour constater l'authenticité des reliques du saint patron échappés à la tourmente révolutionnaire.

CHAPITRE XIX.

RUINE COMPLÈTE DE L'ÉGLISE SAINT-MARTIN DE TOURS.

Avant de retracer la catastrophe qui fit disparaître du sol français le plus beau monument qui eût été consacré à la gloire du patron de la France, disons ce qu'il advint de ceux que la piété lui avait érigés dans la ville d'Amiens.

Lorsque les Célestins prirent la place des chanoines réguliers de l'abbaye de Saint-Martin d'Amiens, l'ancienne église en partie construite par l'évêque Guy, en 1073, dont les chapelles absidales avaient été bâties vers 1247, par l'abbé Pierre Ier, et le chœur réédifié en 1330 par l'abbé Mathieu de la Vacquerie, existait encore. Ce ne fut qu'en 1725 qu'on décida la démolition d'un monument si vénérable, parce que, dit-on, il menaçait ruine. Il est possible qu'à cette raison se joignît pour les Célestins le désir d'avoir une église neuve dans le goût du temps, à la place d'une vieille construction

qui devait exiger un grand entretien, et celui moins honorable encore de faire oublier le nom de l'abbaye de Saint-Martin, « ce qui ne sera pourtant jamais, ajoute un historien du temps [1], puisqu'elle fut, il y a si longtemps, bâtie à l'honneur d'un si grand saint, en mémoire d'une sienne si célèbre charité. »

La démolition commença le 2 septembre 1725, et fut achevée en six mois, « toute matérielle, dit un manuscrit [2], si haute et si épaisse qu'ait été cette église. » La dépense s'éleva à 4,298 francs. La nouvelle église dont M. Sabatier, évêque d'Amiens, posa la première pierre, en 1726, fut immédiatement reconstruite et consacrée six ans après, par le même évêque, sous le nom de Saint-Martin et de Saint-Antoine.

Les Célestins ayant été supprimés, M. de Machault, dernier évêque d'Amiens, avant la révolution, transféra dans leur maison les chanoines de Saint-Nicolas. Il y établit ensuite un petit séminaire.

L'an III de la République, le tribunal fut installé dans les bâtiments de l'ancienne abbaye reconstruits par les Célestins; mais l'église, devenue inutile, ne fut pas conservée. Des restes assez considérables sont néanmoins demeurés debout presque jusqu'à nos jours. Ils n'ont complétement disparu que depuis une vingtaine d'années, alors qu'on voulut décorer d'une façade de ce côté, l'ancien couvent, devenu Palais-de-Justice.

Au midi de la ville, et à peu de distance de la cathédrale, on trouve aujourd'hui une petite rue, allant de l'est à l'ouest et longeant un bâtiment considérable, avec l'inscription : rue

1. Antiq. d'Am., t. I, p. 95.

2. Ms. n° 552 de la Biblioth. d'Amiens.

du Palais-de-Justice. C'est là l'emplacement de l'ancienne église et par conséquent de l'ancienne porte, témoin de l'action du charitable catéchumène. Les bâtiments adjacents sont ceux des Célestins, autrefois de l'abbaye, et maintenant affectés au service du tribunal civil. De l'autre côté de la rue est l'église collégiale de Saint-Nicolas.

Quant au monument appelé le *Pas-de-Saint-Martin*, transféré de la vieille église dans la nouvelle, il y demeura jusqu'à la révolution, pendant laquelle il disparut aussi bien que le reliquaire de vermeil, don de Louis XI. Enfin, l'église paroissiale de Saint-Martin-au-Bourg, après avoir servi de lieu de réunion au club révolutionnaire, fut vendue et démolie en 1797. L'emplacement de l'édifice forme aujourd'hui une place à l'est et à peu de distance de la cathédrale. Deux rues voisines portent, l'une le nom de Saint-Martin, l'autre celui de rue Basse-Saint-Martin.

Maintenant revenons à Tours.

Louis XVI venait d'accorder, à l'église de Saint-Martin de Tours, un don annuel pour l'embellissement du chœur. Les travaux commençaient lorsque les premiers troubles de la révolution les firent suspendre. Bientôt il ne s'agit plus de restaurer les églises, mais de les dévaster. Toutefois, les reliques du saint patron furent sauvées.

Voici en effet ce qu'attestent les procès-verbaux. C'était le 21 novembre 1793. Le citoyen André Fournier, orfèvre de la ville, le même dont nous avons parlé plus haut, fut chargé par la municipalité de Tours, de retirer de la basilique toutes les matières d'or et d'argent qui pourraient s'y trouver. Il était accompagné, dans cette triste mission, par le citoyen Carreau, aussi orfèvre municipal. En conséquence, il se fit ouvrir le trésor de cette église. Elle avait alors pour clerc d'œuvre et maître sonneur le nommé Martin Lhommais.

Forcé par la municipalité de faire l'ouverture du trésor de Saint-Martin, Lhommais vit avec une douleur profonde qu'on se disposait à enlever les châsses qui contenaient les saintes reliques. De concert avec sa cousine, qu'animaient les mêmes sentiments, il résolut de sauver au moins les restes vénérables de son saint patron.

Entres autres objets, l'orfèvre Fournier trouva dans le trésor la châsse de vermeil doré, en forme de buste d'évêque, contenant les reliques du chef de Saint-Martin. Cette châsse, dont les sceaux furent par lui reconnus entiers, était celle qu'on avait coutume d'exposer aux fêtes solennelles. L'orfèvre en brisa lui-même les sceaux, et y trouva trois ossements de crâne posés sur du coton et sur un morceau d'étoffe de soie couleur orange, dans une coquille d'argent. Au moment où l'orfèvre retira les reliques et leurs accessoires de la châsse, Martin Lhommais s'en saisit, et abandon lui en fut fait par le citoyen Fournier, qui emporta seulement la châsse avec la coquille d'argent. Toutefois, le pieux sonneur ne put se procurer les authentiques et procès-verbaux joints aux reliques. L'orfèvre les enleva selon l'ordre qu'il en avait reçu de la municipalité. Le clerc d'œuvre déposa aussitôt les précieuses reliques dans une boite de bois appartenant à la basilique. Il eut pour témoins, dans tout ce qui venait de se passer, sa cousine, Marie-Madelaine Brault, femme de François-Toussaint Carré, grand bâtonnier de l'insigne église. A elle aussi, il était réservé de sauver sa part des saints gages.

Appelée en même temps que son cousin, par la municipalité de Tours, pour assister à l'ouverture du trésor, elle s'attacha particulièrement à observer le moment où l'on romprait les sceaux du reliquaire qui contenait l'avant-bras de saint Martin. Ce reliquaire était de cristal en forme de

pyramide, garnie de vermeil, ou, comme s'expriment d'autres documents, en forme de colonne surmontée d'un cristal, ou en forme de colonne à jour ou en colonne ciselée en grappe de raisin, au travers de laquelle on apercevait le taffetas vert qui enveloppait l'os. Ce reliquaire était le même qu'on exposait aux fêtes solennelles, sur le maître-autel de la basilique, comme contenant la relique de saint Martin, appelée le *Radius*. Le citoyen Carreau, enleva, en présence de la femme Carré, l'os du reliquaire dont il avait trouvé les sceaux entiers. Au même momeut, ce commissaire de la municipalité tira de dessous le taffetas vert qui couvrait l'ossement un limbe de papier ou de parchemin écrit qui contenait sans doute l'authentique. La femme Carré demanda qu'on lui en fît lecture, ce qui lui fut accordé, mais elle n'en put retenir que le mot *Martinus*, dont plus tard elle se souvenait clairement. Cependant, s'étant saisie de la relique, elle la déposa au moment même dans une petite boîte de bois qu'elle se procura dans la sacristie. L'abandon lui en fut fait par le citoyen Carreau. Lhommais vit remettre à sa cousine la relique au moment où l'on venait de la retirer du reliquaire.

Lhommais et la femme Carré conservèrent les saintes reliques religieusement et secrètement, chez eux, sous clef, sans les communiquer à qui que ce fût, ni en distraire la moindre partie. Celles que gardait le sonneur étaient enveloppées dans un damas de couleur orange, et un peu de coton avec quatre cédules de parchemin relatives à ces reliques.

A la même époque, c'est-à-dire vers la fin de 1793, on démolit le petit dôme élevé au-dessus du tombeau de saint Martin. Il tomba alors de la coupole de ce monument une petite boîte en bois, scellée, sur laquelle était écrit : *Reliquiæ*



sanctorum Briccii et Gregorii. Martin Lhommais qui se trouvait là, ramassa aussitôt cette boîte qu'il serra et garda précieusement jusqu'au 1er mai 1795.

Que votre mémoire soit bénie, vous à qui nous devons de posséder encore les restes sacrés du patron de la vieille France !

Remarquons-le aussi : moins impies que les sectaires de 1562, les révolutionnaires de 1793 se contentèrent d'enlever l'argenterie de la basilique, sans jeter dans les fourneaux les ossements des saints.

Donc, environ deux ans après, le 1er mai 1795, Martin Lhommais et la femme Carré parurent devant M. Bizot, prêtre, chanoine de la noble et insigne église de Saint-Martin de Tours. Tous deux lui présentèrent les boîtes où ils avaient déposé les reliques qu'ils avaient sauvées. Le chanoine les reconnut parfaitement pour être, les unes celles qui étaient exposées à l'église dans le chef de vermeil doré, et l'autre pour celle qu'on exposait à la vénération publique, dans la châsse de cristal. Ayant demandé aux dépositaires par quels moyens ces reliques leur étaient parvenues, il apprit d'eux les faits racontés plus haut, qui lui furent assurés sous serment. Le chanoine dressa du tout un procès-verbal qu'ils signèrent tous trois.

Dans un autre acte, le chanoine Bizot s'exprime ainsi :

« Après avoir vérifié avec toute l'exactitude que la circonstance des temps a pu permettre, les reliques de saint Martin de Tours, dont les reliquaires ont été brisés, nous les avons religieusement renfermées en deux boites scellées d'un cachet joint à ce présent procès-verbal, dont l'une en bois rembruni et sculptée sur un des cotés, renferme le crâne de saint Martin, et est demeurée en dépôt entre les mains de Martin Lhommais, clerc d'œuvre de saint Martin, pour la

représenter toutes et quantes fois il en sera requis par l'autorité ecclésiastique, et l'autre en bois commun sans couverture, enveloppée d'une serviette de toile blanche également scellée du cachet susdit, laquelle est demeurée en dépôt entre les mains de Marie-Madeleine Brault, femme de François Carré, à charge également de la représenter à la première réquisition de l'autorité ecclésiastique.

« Ce dépôt fait ainsi séparément pour plus grande sûreté, vu la difficulté des temps, déclarons avoir déposé en chacune desdites boîtes une copie du procès-verbal de la représentation desdites reliques muni d'un cachet pareil à celui qui est placé sur la copie par nous retenue, et sur les deux boîtes : lesquels pièces et cachets seront représentés à l'examen des supérieurs ecclésiastiques, pour en constater l'authenticité dès que les circonstances pourront le permettre.

« Enfin, déclarons sous serment avoir apporté toute la diligence dont nous étions capable afin de procurer aux saintes reliques de notre auguste patron, la vénération qui leur est due, en contribuant de tout notre pouvoir au rétablissement de leur culte public.

« Déclarons en outre avoir replacé dans la boîte qui est entre les mains de Martin Lhommais, quelques reliques de saint Martin et des saints Brice et Grégoire, archevêques de Tours, munies de leurs authentiques, et, dans celle qui est déposée chez la femme Carré, quelques reliques aussi provenant de l'Église de Saint-Martin de Tours, mais que nous n'avons pu reconnaître assez certainement pour en constater l'authenticité.

« Fait à Tours, le 1er mai 1795.

« *Signé :* Bizot, prêtre-chanoine. »

Cependant, l'Église de Saint-Martin, encore très-solide,

malgré son ancienneté, ne pouvait être facilement détruite. Du reste, il n'eût pas été sans danger de tenter une semblable entreprise, au milieu d'une grande population attachée par le respect et la reconnaissance à son saint protecteur. Pour arriver à cette fin, les impies recoururent à des voies détournées.

On employa d'abord la basilique à d'indignes usages. Ainsi, elle fut convertie en bivouac pour les troupes, puis en écurie pour un régiment de cavalerie. A cette occasion, voici ce qu'on rapporte : A peine des chevaux eurent-ils été placés dans l'église, qu'une lumière étrange en éclaira les voûtes. Durant plusieurs nuits, ces animaux épouvantés ne cessèrent d'inquiéter leurs gardiens. « Ce fait, dit l'écrivain à qui nous l'empruntons, serait attesté au besoin par des contemporains encore vivants et tous dignes de foi [1]. »

Enfin, l'église fut dégradée dans l'ombre et une partie des voûtes s'en écroula, le 2 novembre 1797. La ruine totale du monument fut ensuite consommée par ceux mêmes dont l'autorité eût pu le conserver.

Les cultes étaient libres. Déjà les chrétiens se pressaient autour de l'église du patron de la France, et demandaient à la réparer à leurs frais. Les chefs de l'administration locale décidèrent alors qu'elle serait jetée par terre.

Il n'est pas sans intérêt de considérer la marche suivie par les destructeurs.

Cinq octobre 1797, arrêté de l'administration départementale qui ordonne la vente d'une partie de l'Église de Saint-Martin. Le paragraphe 4 des considérants annonce que les réparations à faire, pour la rendre au culte, s'élèvent à trente mille francs, mais il ne dit pas que les habitants de Tours offraient de les fournir.

1 Du rétabl. des égl., p. 101.

Cinq novembre 1797, arrêté de la même administration, déclarant que, vu l'urgence (et quelle urgence !), il n'est pas besoin d'attendre l'autorisation du ministre des finances, et ordonnant en conséquence la destruction de la basilique et la vente des matériaux.

Treize novembre 1797, arrêté de l'administration municipale qui adjuge au sieur P.., couvreur et prête-nom, la démolition d'une partie de l'enceinte pour treize mille trois cents francs.

Les démolitions intérieures venaient d'être faites par les adjudicataires : alors on répandit le bruit que l'un d'eux se proposait, disait-il, d'offrir un bouquet à saint Martin. En effet, le 10 novembre 1798, veille de la fête du saint patron, sur les dix heures du matin, le feu fut mis aux mines. Une portion de l'édifice entraîna dans sa chute plusieurs maisons voisines. Le malheureux ouvrier, dont le nom avait été emprunté lors de l'adjudication, et qui le premier avait osé porter la main sur ces murs sacrés, demeura enseveli sous les ruines.

Seize mars 1799, arrêté de la même administration, qui vient au secours des adjudicataires et leur accorde une indemnité de sept mille neuf cent quatre-vingts francs.

Ce que la mine avait épargné fut démoli, et des matériaux ainsi que d'une partie de l'emplacement, les administrateurs formèrent seize lots qu'ils vendirent au vil prix de quatorze mille six cents quinze francs. Il existe seize procès-verbaux d'adjudication du 1er août 1802, signés Pommereuil, préfet, et W. C., directeur des domaines. Il est à remarquer que ce dernier figure comme acquéreur du seizième lot, moyennant douze cents francs, sans autre enchère que la sienne. Ce lot touchait sa maison.

De la vaste basilique, il ne reste plus aujourd'hui que la

tour dite de Charlemagne, au nord, et une au couchant dite du Trésor où l'on a transféré l'horloge.

Un des démolisseurs, comme pour immortaliser son crime, voulut donner son nom à la nouvelle voie ouverte entre les ruines sacrées. Ce nom malheureux fut, en effet, inscrit en lettres d'or sur les murs de l'enceinte vénérée; mais la conscience publique fit justice de ce satanique orgueil. Elle rendit solennellement à ce quartier le nom de Saint-Martin. La sculpture vint à son aide et représenta sur l'un des piliers mutilés l'action du charitable catéchumène envers le pauvre d'Amiens. Ce bas-relief était dû au ciseau de M. Lecomte, entrepreneur de bâtiments.



CHAPITRE XX.

LES RELIQUES DE SAINT-MARTIN SAUVÉES ET RECONNUES.

C'était le 7 novembre 1803: le diocèse de Tours avait pour archevêque Jean-de-Dieu-Raymond de Boisgelin, cardinal-prêtre de la sainte Église romaine.

Ce prélat commit M. Georges-Pierre Raboteau, son vicaire général, et M. Nicolas Simon, curé de la paroisse de Saint-Martin, établie dans l'église cathédrale, à l'effet de vérifier les reliques de saint Martin de Tours, et généralement à faire sur ce sujet tout ce que leur prudence et leur piété leur suggèrerait pour la gloire de Dieu, l'édification des fidèles et l'accroissement du culte du glorieux saint Martin. Cette pièce est datée de Tours, 15 brumaire an 12 de la République française.

En conséquence de cette commission, le vendredi 11 novembre 1803, MM. Raboteau et Simon se transportèrent avec

plusieurs témoins dans un des appartements de la maison occupée à cette époque par le cardinal-archevêque.

Ce fut alors une chose touchante de voir l'ancien maître sonneur de la basilique, Martin Lhommais et sa cousine Marie-Madeleine Brault, se présenter avec les précieuses boîtes dont ils étaient dépositaires depuis dix ans ; le chanoine Nicolas Bizot apporter aux commissaires les procès-verbaux dressés par lui en 1795, l'orfèvre André Fournier venir attester tous les faits qui lui étaient personnels au sujet de ces saintes reliques; puis comparaître les anciens chanoines de Saint-Martin, MM. Joseph Geslin, François Dumond, François Bodineau, Moreau, Dunoyer, Le Taillandier, Papin, Cabarat, Guillaume Beaufils, celui-ci ancien cellérier en dignité de Saint Martin, et Jacques-Émile Formy, ancien maître de latin en la Psalette de la noble église, tous reconnaissant les ossements sacrés du patron, pour les avoir vus et remarqués, soit lorsqu'ils furent extraits de leur châsse en 1790, soit lorsqu'ils étaient exposés à la vénération des fidèles. M. Dufrementel, ancien prévôt d'Anjou, convoqué à cette séance, n'ayant pu s'y rendre à cause de ses infirmités, les commissaires se transportèrent chez lui le lendemain. Le vénérable chanoine attesta sous serment qu'il reconnaissait les reliques pour être les mêmes qu'il avait vérifiées et constatées, à deux fois différentes, d'abord le 2 septembre 1789 et ensuite le 13 avril 1790.

Le vendredi 18 novembre 1803, 26 brumaire an 12, les commissaires se transportèrent avec Simon-Antoine Cabarat, secrétaire *ad hoc,* dans un des appartements de la demeure archiépiscopale. Là, M. Cabarat leur présenta le registre des délibérations du chapitre de Saint-Martin de l'année 1790. Ils y trouvèrent la copie des procès-verbaux de l'extraction d'une petite portion des reliques, destinée à

l'Église de Saint-Martin de Villeneuve-Solar. Cette pièce fut lue entièrement, et les commissaires remarquèrent qu'il y est fait mention des anciens procès-verbaux relatifs aux mêmes reliques renfermées jadis dans la châsse, procès-verbaux que les sieurs Fournier et Lhommais leur dirent avoir été enlevés et supprimés par ordre de la municipalité. Ce procès-verbal s'accordait parfaitement avec les témoignages reçus les 11 et 12 du même mois, et confirmait puissamment la vérité des reliques de saint Martin soumises à l'examen des commissaires. Ils décidèrent donc qu'une copie entière en serait extraite du registre et annexée au procès-verbal de reconnaissance.

Enfin, statuant sur l'objet de leur examen, les commissaires déclarèrent que la preuve résultant des pièces à eux présentées et des dépositions des témoins par eux entendus, était suffisante pour en constater sans aucun doute l'identité; qu'en conséquence, il y avait lieu de permettre de les exposer publiquement à la vénération des fidèles. Aussitôt ils rendirent leurs hommages religieux à ces saintes et précieuses reliques en les baisant respectueusement et les présentant à baiser à tous les assistants.

Les reliques furent ensuite placées dans un reliquaire doublé de velours cramoisi, sculpté et doré dans ses deux montants, surmonté d'une petite statue d'évêque en bois doré, ayant une vitre dans toute la face antérieure. Les cordonnets d'or qui tenaient la relique attachée, et dont les extrémités étaient passées derrière le reliquaire furent scellés en cire rouge du sceau du cardinal.

De tous ces faits, les commissaires de son éminence, dressèrent procès-verbal en présence de MM. Joseph Geslin, sous-diacre, Guillaume Beaufils, prêtre; François Dumond, prêtre; Louis-Auguste Bouault, prêtre; Abel-Philippe-Guil-

laume Denis, diacre; Toussaint-Joachim Jahan, prêtre; Pierre-Henri Dunoyer, prêtre; Toussaint-Charles-François Bodineau, prêtre; Joseph Moulin, prêtre; Joseph-Jacques Martin-Moreau, prêtre; Pierre Le Taillandier, prêtre; tous anciens chanoines prébendés de l'Église de Saint-Martin de Tours; Mathurin Papin, prêtre, ancien chanoine semi-prébendé de la même église; Jean-François Vasseur; Jean-Baptiste Mandreville, André Fournier, orfèvre; Martin Lhommais, ancien clerc de l'œuvre de Saint-Martin; François Carré, ancien bâtonnier de Saint-Martin; Marie-Madeleine Brault, femme dudit Carré; Pierre-Denys Machillot, prêtre, Jean-Baptiste Chichereau, sculpteur-doreur et Alphonsine-Victoire-Rodolphine Normand, qui signèrent avec les commissaires.

A cet instant le cardinal-archevêque parut, et les anciens chanoines prébendés de Saint-Martin manifestèrent à son éminence le désir ardent dont ils étaient pénétrés et l'espérance qu'ils ne pouvaient perdre que Dieu, dans sa grande miséricorde, en consolidant le rétablissement de la religion en France, permît l'érection en cette ville de Tours d'un nouveau temple dédié spécialement à l'honneur de Saint-Martin et l'établissement d'un clergé appliqué à son culte. Ils la supplièrent donc que, dans ce cas, elle consentît que la relique du chef de Saint-Martin, dont l'authenticité venait d'être heureusement reconnue, fût rendue à cette église et à son clergé. Le cardinal donna son consentement à cette demande, à condition que la moyenne des trois portions déposées dans le reliquaire qui venait d'être scellée, serait alors laissée à l'église cathédrale dans laquelle il allait être placé et conservé.

La dernière pièce concernant cette reconnaissance des reliques du saint pontife est une ordonnance de son successeur le cardinal, pour déclarer l'authenticité des reliques de

saint Martin, et permettre qu'elles soient exposées publiquement à la vénération des fidèles. Cette ordonnance datée du 19 novembre 1803 se termine ainsi : « Nous ordonnons qu'aujourd'hui samedi, veille de la fête solennelle qui doit être célébrée en son honneur, elles seront portées processionnellement devant nous et déposées dans notre église cathédrale, sur l'autel que nous avons permis d'y élever provisoirement sous l'invocation de saint Martin. »

Cependant, comme aux premiers temps du christianisme, la piété avait transformé à Tours une simple maison en chapelle où les fidèles invoquaient saint Martin. Prosterné aux pieds des autels, l'un d'eux crut y recevoir l'ordre de relever son temple. Fortement poursuivi par cette pensée, il en fit part à monseigneur du Chilleau, archevêque de Tours en 1817. Le prélat s'empressa d'accueillir ses vœux et, dès qu'un premier registre eût été ouvert pour cette pieuse entreprise, s'y inscrivit pour une somme très-considérable. Un grand nombre d'habitants imitèrent cet exemple et firent inscrire leurs offrandes, soit pour une somme fixe une fois payée, soit pour une somme annuelle. Des ouvriers de tous états offrirent, les uns leurs épargnes, les autres un certain nombre de journées. Les sommes recueillies par cette association spontanée devaient être employées, soit pour le rétablissement entier de la magnifique église, soit pour la construction d'un temple moins considérale rattaché à la tour de Charlemagne ou placé dans le voisinage sur un terrain libre, soit enfin pour une chapelle. Dans tous les cas le tombeau de saint Martin eût été relevé. Ses reliques y eussent été replacées et les saints mystères y auraient pu être célébrés. Les choses étaient en cet état en 1822. Nous ne savons pourquoi la réalisation a manqué à ces précieux projets. Toujours est-il que le lieu où fut le glorieux tombeau était

et est encore livré à la voie publique; mais à l'heure où la nuit mettait fin à cette profanaion, les amis de la religion allaient naguères y verser des larmes.

En 1827 feu monseigneur de Montblanc, archevêque de Tours, fit un voyage à Rome, où le nom de saint Martin le rendit l'objet d'un respect particulier. Présenté au saint père, il s'agenouillait devant lui, quand celui-ci l'attira sur son sein, la seule place, dit-il, qui convînt au successeur de saint Martin.

Le 31 octobre 1828 le même prélat voulut extraire les reliques de son glorieux prédécesseur, de la châsse où elles avaient été en dernier lieu renfermées et les fit placer dans un reliquaire de ferblanc peint en rouge, qui fut renfermé lui-même dans le socle d'un buste de saint Martin, où elles se trouvent encore aujourd'hui. Le procès-verbal de cette cérémonie porte entre autres signatures, celle de François Dumond, chanoine de l'ancien chapitre de Saint-Martin.

Enfin, une nouvelle et dernière reconnaissance des ossements sacrés eut lieu le 12 août 1843. Quelques légers fragments du chef de saint Martin furent alors distraits, et l'on mit en réserve la poussière que la scie fit tomber, pour, à l'occasion, pouvoir enrichir d'autres églises de ces vénérables reliques. On jugea préférable de ne plus exposer enveloppées d'aucune étoffe ces reliques à la vénération des fidèles, mais de les renfermer dans la châsse, à découvert autant qu'il fut possible. En conséquence, on plaça sur un coussin en drap d'or, posé dans la châsse, l'os du bras, le grand morceau du crâne et les autres recouverts par celui-ci. Tel est le dernier acte officiel concernant les reliques de saint Martin.

Nous allons en reproduire un autre qui, pour n'avoir point ce caractère, n'en est pas moins édifiant. Il montrera la dévotion pour le grand saint dans le cœur d'un de ses fils.

Voici ce qu'écrivait, le 11 novembre 1845, à l'un de ses amis de Tours, un jeune religieux.

« C'est aujourd'hui la fête du grand Saint-Martin. J'ai choisi ce jour pour vous répondre, parce que les sentiments de vénération et d'amour que m'inspire une mémoire si glorieuse pour notre vieille France et la Sainte-Église, s'associaient tout naturellement à ceux que mon cœur qui ne vous oublie pas ne cesse de ressentir pour vous. Vous voilà comme le gardien de ce saint tombeau auquel, autrefois, accouraient en foule de tous les côtés du monde tant de pieux pèlerins. A l'ombre du grand évêque des Gaules, vous étudiez la science des saints, recueillant le doux parfum qu'exhale encore, après quatorze siècles, l'empreinte ineffaçable de ses pas. En priant saint Martin, souvenez-vous de moi : il a été le père des religieux, demandez-lui qu'il m'instruise comme son enfant. Qu'il m'obtienne du Christ Jésus, son bien-aimé Maître, un peu de cette charité ardente qui brûlait son cœur, de son zèle pour la défense et la gloire de la sainte Église, de sa patience, de la douceur qui le fit tant aimer et par laquelle il triompha si miséricordieusement de saint Brice, comme vous aimiez tant à me le raconter. Hélas ! pauvres chrétiens, que nous sommes loin des vertus de nos pères ! Pouvons-nous, sans rougir, nous souvenir que nous sommes leurs enfants ? »

Le même jour où arrivait à Tours cette pieuse et touchante épitre, nous lisions, non sans émotion, dans un journal[1], la nouvelle suivante :

« Mardi, 11 novembre, la société Fraternelle-Militaire, sous l'invocation de saint Martin, a fait célébrer dans la cathédrale de Saint-Louis, à Versailles, une messe en musique en l'honneur de son patron et d'après l'article 24 de ses statuts.

1. L'Univers, 1845.

« Toutes les autorités se sont rendues avec empressement à l'invitation que le conseil d'administration leur avait faite d'assister à cette cérémonie, et il était touchant de voir l'armée active représentée par des députations de tous les corps de la garnison. M. le général commandant la subdivision à leur tête, en face de lieutenants-généraux, d'amiraux, de maréchaux-de-camp, de colonels, d'officiers de tous grades, vivant dans la retraite et des souvenirs de leurs belles actions.

« M. Le préfet, empêché de s'y rendre par des affaires imprévues, en a fait témoigner ses regrets par M. le maire de la ville, que l'on trouve toujours favorable à toutes les institutions utiles. Si cette association n'avait pour but que quelques réunions de vieux camarades d'armes, on verrait presque avec indifférence qu'il s'en forme dans d'autres villes de France ; mais une de ses attributions est de venir en aide à ceux de ses membres qui sont peu favorisés de la fortune, et de faire, pour les veuves et pour les orphelins, ce que le tuteur le plus zélé entreprendrait dans l'intérêt de sa nouvelle famille. Espérons donc que ce bon exemple sera suivi ailleurs. »

Nous cédons encore au désir de citer le fragment d'une lettre qu'un jeune élève du sanctuaire écrivait un douze novembre.

« Je vous écris aujourd'hui avec empressement et bonheur. Eh ! quel temps plus favorable pourrais-je choisir que ces jours consacrés à la mémoire de notre père commun. Hier, à la maison de campagne, appuyé sur l'embrâsure d'une fenêtre, je cherchais des distractions, mais, malgré moi, ma pensée voyait tout en noir. Ah ! c'est que des deux côtés de moi j'avais des ruines. Ici près, Marmoutier, plus loin, deux vieilles tours que le soleil dorait de ses derniers feux. Alors,

mon imagination rebâtissait et l'antique monastère et l'insigne église de Saint-Martin. Je voyais ces cinq clochers dont les flèches allaient se perdre dans les nuages, je croyais entendre venir jusqu'à moi la voix solennelle des cloches ou bien les chants lents et harmonieux des moines entourant l'autel d'or. Il était trois heures, c'était l'heure des vêpres, et les voyageurs, et les promeneurs oisifs, et les chars qui, sans cesse, circulaient sur la route, me rappelaient les temps heureux où nos pères, chômant ce beau jour, allaient en habit de fête baiser la poussière des lieux sanctifiés par la présence du bienheureux, et y chercher une nouvelle étincelle d'amour pour celui qui les avait tant aimés. Mais hélas! ceux-ci passaient et repassaient, les uns pour acquérir les biens de la terre, les autres pour courir à leurs fêtes, et nul ne donnait un regard, un soupir au lieu béni. Oh! comme cela me serrait le cœur. Hélas! soixante années à peine ont passé et tout a été changé, le souffle des enfers a dispersé les pierres du sanctuaire et la désolation est venue habiter la terre des saints. O terre, que n'as-tu conservé une des empreintes de ces pieds qui, tant de fois, t'ont parcourue! Que n'as-tu reçu dans le calice d'une de tes fleurs une goutte des sueurs de ce front auguste et vénéré. O pierres! que n'avez-vous un langage pour nous redire ce que vous avez vu. Peut-être, alors, notre insouciance serait moins grande et le silence de la mort ne régnerait pas dans votre enceinte sacrée. »

Maintenant, voyons où en est encore aujourd'hui le culte de Saint-Martin à l'étranger : une seule contrée nous servira d'exemple pour l'Europe catholique.

« Rien, nous dit un correspondant, n'est plus vivant que la mémoire de saint Martin dans les contrées Rhénanes. La plupart des villes, comme Cologne et Bonn, ont une église sous son invocation. Le 10 novembre est particulièrement

consacré à son honneur. Ce jour-là, ou plutôt ce soir-là, on allume des feux sur les montagnes, dans les vallées, en un mot dans toute l'étendue du territoire rhénan. A pareil jour, je me suis plusieurs fois donné le plaisir d'aller passer la soirée sur la cîme du Drauhenfels, l'une des sept montagnes qui dominent le pays, et j'estime que je voyais trois cents feux. A l'approche de ce jour ardemment souhaité par l'enfance villageoise, les enfants vont de maison en maison demandant un fagot, et dans ce but, ils chantent un couplet dont voici la traduction littérale :

Saint Martin était un brave homme,
Il partagea son manteau avec un pauvre homme.

« On dit dans le populaire que les feux s'allument en souvenir de ce que saint Martin brûla les idoles. Cet usage n'existe pas à la Moselle. Néanmoins, Trèves a, plus que toute autre ville, conservé le souvenir de saint Martin. Il existe, dans une salle de la *Porta-Nigra*, un bas-relief en médaillons, représentant les saints évêques qui ont visité Trèves, et, quoique de facture assez moderne, il témoigne que la tradition du séjour de saint Martin s'y était perpétuée. Saint Martin se trouve ici en compagnie des saints Ambroise, Augustin, Athanase, Paul de Constantinople, de Théodore de Marseille, de Léon IX et de saint Bernard. Sous chaque saint se trouve une légende. Sous saint Martin on lit : « Il illustra Trèves par ses miracles et le combla de ses bienfaits. » *Trevirim miraculis illustrat, beneficiis cumulat* : 374 et 384. En tête de ces divers personnages figure un livre ouvert, et au-dessus une mitre, une crosse et un encensoir. Le livre présente l'inscription suivante : « Ils rendent témoignage de notre foi. » *Hi testimonium fidei nostræ perhibent*. Mais ce qui est d'une toute autre importance, c'est que la bibliothèque de

Trèves possède un fort beau manuscrit du XI[e] siècle, œuvre d'un moine de l'abbaye d'Echternach et nommé Théofried. Ce codex contient en trente-sept pages in-folio, en vers latins rimés, une Vie de Saint-Martin, ornée de miniatures. »

Le fait suivant nous montre le nom de saint Martin honoré en Amérique.

Deux prêtres anglais, passant par Tours, vinrent, il y a environ quinze ans, rendre visite au supérieur du grand séminaire de Tours. Ils voulaient lui demander des renseignements sur le chapitre de Saint-Martin. Ils lui dirent qu'ils étaient missionnaires en Amérique; que l'église dans laquelle ils exerçaient le saint ministère était en union de prières avec le chapitre de Saint-Martin de Tours; que, dans cette église, on avait toujours continué à faire certaines prières réglées, dans la pensée qu'on avait part aux prières que faisaient à Tours les chanoines de Saint-Martin; qu'ayant quelques moments à passer à Tours, ils avaient désiré savoir si on y priait encore pour leur église, dans laquelle ils devaient continuer leurs fonctions, après avoir passé quelque temps en Angleterre. Ils furent fort affligés d'apprendre que le chapitre de Saint-Martin n'existait plus et que son église avait été démolie. Ces deux ecclésiastiques, au témoignage du vénérable supérieur, paraissaient respectables. Il ne douta pas de la vérité de ce qu'ils lui dirent. Ils n'avaient aucun motif de le tromper, car ils ne lui demandèrent point autre chose que les renseignements dont on a parlé.

Il faut, croyons-nous, pour expliquer ce fait, remonter aux lettres d'association accordées par le chapitre de Saint-Martin au séminaire des missions étrangères.

Voici un autre fait du même genre. Un prêtre de Tours traversait, il y a une dizaine d'années, une des places de cette ville. Deux étrangers l'abordent et le prient de leur

indiquer le chemin à prendre pour aller à l'église de Saint-Martin. « Eh ! Messieurs, leur répondit-il, ne savez-vous pas que cet édifice n'existe plus ? — Ah Dieu ! firent les étrangers avec douleur, nous qui sommes venus de si loin pour le voir! » C'est du prêtre même que nous tenons ce récit.

Nous terminerons cette seconde partie de notre ouvrage, là où s'est arrêté la première, c'est-à-dire à Candes.

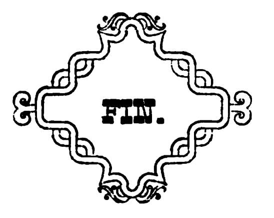
Louis XVIII est l'auteur du dernier hommage royal rendu au nom de saint Martin. La cure de Candes, quoique peu considérable par le nombre des paroissiens, fut par lui dotée comme les cures de canton.

En 1833, monseigneur de Montblanc, archevêque de Tours, sur la demande de M. le curé de Candes, accorda à cette église une parcelle des reliques de son patron. La translation en fut faite par M. Dufêtre, alors vicaire général, depuis évêque de Nevers, le dimanche 30 juin, au milieu d'un nombreux clergé et des flots d'une population accourue des paroisses voisines. La relique fut placée avec son reliquaire dans le cadre de l'autel de la chapelle du tombeau, qui, depuis ce jour, restaurée par les soins du digne curé, s'est appelée la *Chapelle-Saint-Martin*.

En octobre 1843, cette chapelle fut enrichie d'une parcelle des os de saint Martin plus apparente et enveloppée d'un morceau du même drap d'or qui enveloppe les précieux restes du saint, à la cathédrale de Tours.

Candes a vu avec admiration, il y a quelques années, deux évêques en habits pontificaux, agenouillés au pied de l'humble autel et vénérant les saintes reliques. Bon nombre de prêtres visitent cette chapelle et tiennent à grand bonheur d'y dire la sainte messe. Le gouvernement a fait don à l'église d'un tableau présentant l'action célèbre du charitable catéchumène.

Trois lieux illustrés par les glorieux mérites du saint confesseur attiraient jadis, en Touraine, la foule des pèlerins. A Tours on visitait le *tombeau* de saint Martin, à Marmoutier *sa cellule*, à Candes *son lit*. Maintenant une voie publique profane la place où fut la basilique de saint Martin de Tours. Les bâtiments de Marmoutier ont mêlé leurs ruines à celles de la sainte cellule. L'église de Candes seule subsiste, comme si le lieu où mourut le saint pontife devait conserver jusqu'à la fin le témoignage de sa bienheureuse immortalité.



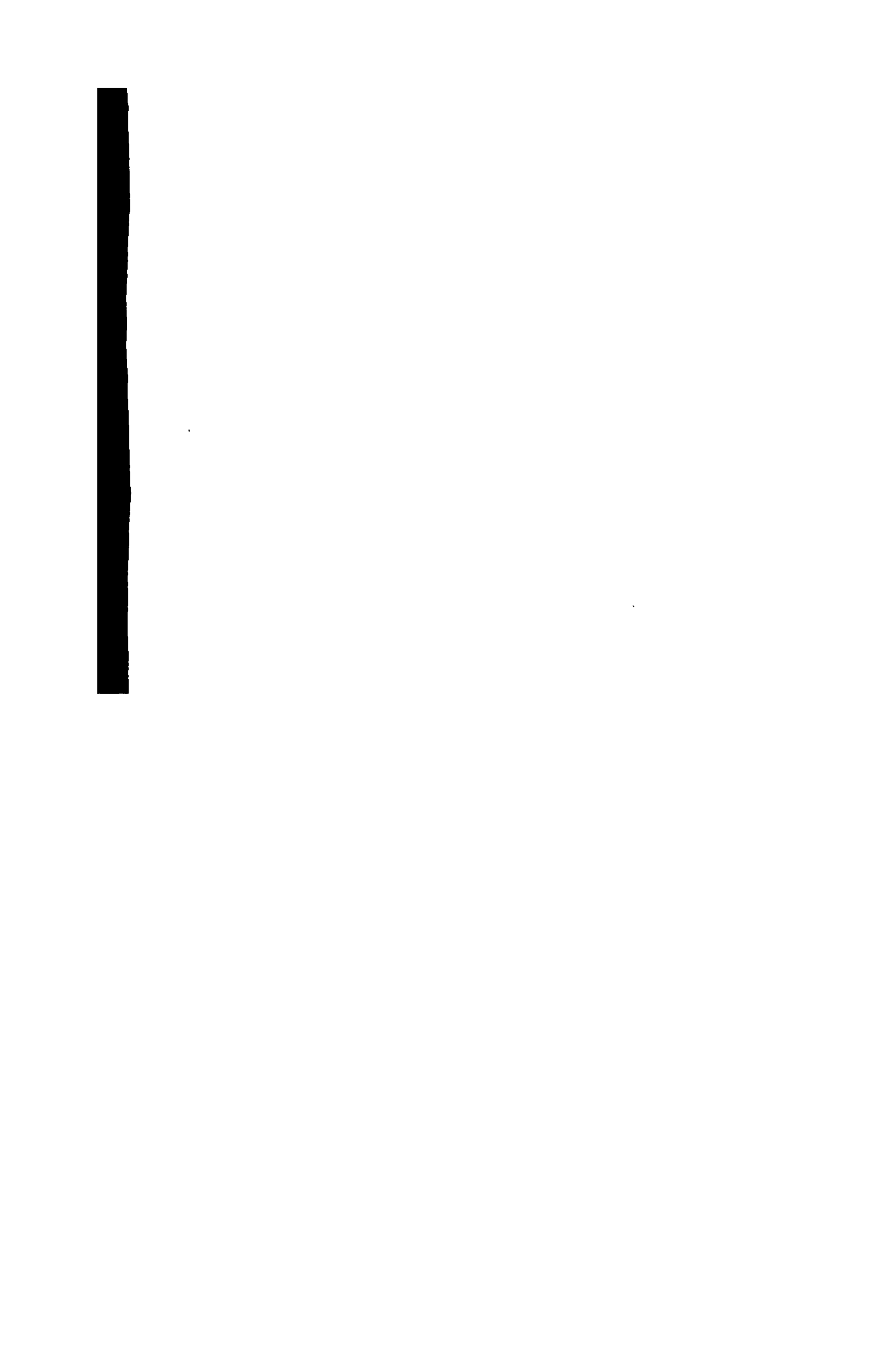


TABLE.

VIE DE SAINT MARTIN.

PREMIÈRE ÉPOQUE.

DEUXIÈME ÉPOQUE.

TROISIÈME ÉPOQUE.

FIN DE LA TABLE.

Tours, imprimerie Ladevèze.



